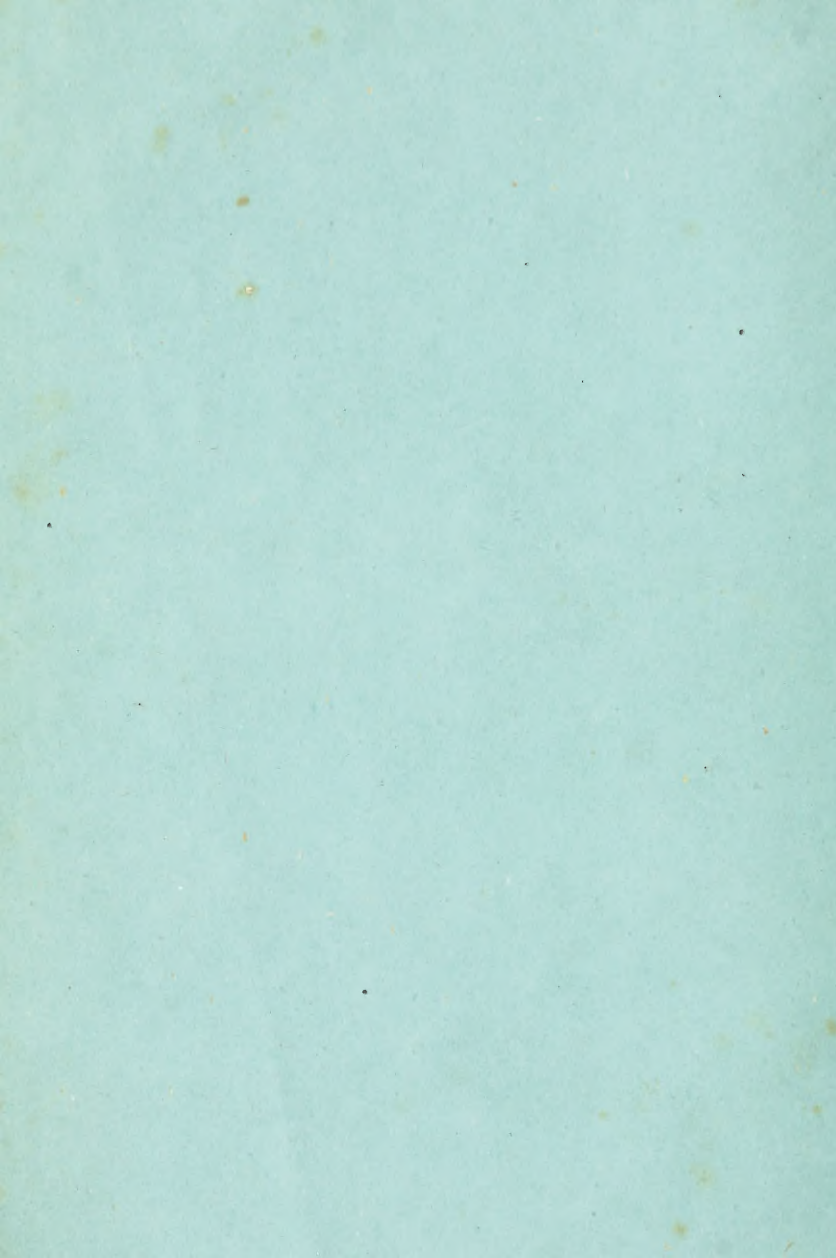


3 1761 07393019 0








SOUVENIRS D'UN AVEUGLE
VOYAGE
AUTOUR DU MONDE



FRANÇOIS D'ARAGO,

Membre de l'Institut de France &c. &c.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

SOUVENIRS D'UN AVEUGLE
VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

PAR JACQUES ARAGO

nouvelle édition revue et augmentée

ILLUSTRÉE DE 22 GRANDES VIGNETTES, PORTRAITS

ET DE 150 GRAVURES DANS LE TEXTE

Enrichie de Notes scientifiques par M. FRANÇOIS ARAGO, de l'Institut

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR M. JULES JANIN

TOME PREMIER



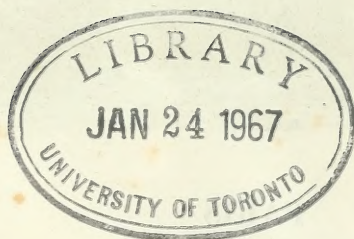
PARIS

H. LEBRUN, ÉDITEUR

RUE DE LILLE, 3.

CHEZ GARNIER FRÈRES, RUE DES-SAINTS-PÈRES, 6.

G
463
A67
t.1



INTRODUCTION.

PRÉFACE DE LA 4^e ÉDITION.

L'acquéreur de cette nouvelle édition des *Souvenirs d'un Aveugle* avait demandé une préface à l'auteur. M. Jacques Arago s'était déjà mis à l'œuvre, quand parut dans les *Débats* une analyse de ce grand ouvrage. M. J. Janin, dont la plume a tant d'éloquence, dont le jugement a tant de prix, venait de rendre compte des quatre volumes déjà prônés par tous les journaux, et pour la justification de son entreprise, l'éditeur n'a pas cru mieux faire que de placer en tête de ces *Souvenirs* les pages rapides, colorées, pleines de cœur, de fougue et d'originalité, qui caractérisent si bien le feuilletoniste du *Journal des Débats*. M. Arago a voulu tout d'abord, par un sentiment de modestie bien compris, se refuser à cette publication ; mais il devait aussi quelque chose à celui qui lui avait consacré tant de colonnes, et il a fini par céder à cette considération puissante.

M. J. Arago tire donc vanité du mérite de l'éloquent critique, et notre livre s'enrichit de quelques pages qui ajoutent à sa valeur.

Je n'ai pas le temps de décrire un préambule, le vent souffle, le vent s'agite dans le port, nous avons à faire le tour du monde ; partons donc ! A peine s'il nous est permis de jeter un regard d'adieu et de regret sur Toulon, la première conquête du soldat Bonaparte. Toulon tient à la mer, comme le château-fort tient au fossé, comme le navire tient à sa nacelle. Déjà nous sommes en pleine mer. Écoutez ! nous voilà tout de suite au beau milieu de la tempête. Oui, certes, vous êtes servi à souhait, une tempête le premier jour : partout le tonnerre, le vent partout ; mais au bout de ce vent-là Barcelone, les îles Baléares, l'Espagne, Gibraltar. On s'arrête à Gibraltar, ce mouceau de canons anglais jeté au milieu de la mer. Entre ces gueules

héantes s'étend une espèce de ville habitée tant bien que mal par toutes sortes de bandits, de voleurs, de contrebandiers, de mendiants, de soldats. Passons vite, et, s'il vous plaît, saluons de loin le pic de Ténériffe; à quarante lieues, la haute montagne montre encore dans le ciel son front menaçant. On passe la Ligne avec toutes les folles cérémonies des matelots en belle humeur. Ce jour-là notre voyageur, Jacques Arago, le propre frère du roi tout-puissant de l'Observatoire, qui déjà s'attristait de n'avoir fait amitié avec personne, car c'est là un gai, sincère et jovial compagnon, se fait des amis dévoués de deux vieux matelots du navire, Petit et Marchais. Figurez-vous deux lous de mer, le cuir tanné, la main dure comme du fer, le cheveu rare, l'œil creux, le ventre aussi, l'estomac brûlé, mais l'âme tendre et le cœur honnête; Marchais, véritable bandit dur à cuire, toujours le poignet au bout du bras, toujours le pied levé et la dent prête à mordre, battu, battant, terrible, furieux, ivrogne, et, quand on sait le prendre, un agneau! Petit, au contraire, malin, flâneur, railleur, bel-esprit, ami de Marchais autant que Marchais est l'ami de Petit. Entre cet Oreste et ce Pylade de l'eau salée notre voyageur eut la chance de placer son bras d'abord, puis la tête, puis le cœur, et vogue la galère! Maintenant qu'il a ses deux amis dévoués, il défie l'ennui de le prendre. D'ailleurs il est jeune et beau, ardent et brave: son regard vif et net s'empare de l'immensité: il tient avec un égal bonheur le pinceau et la plume, le flageolet et la guitare, le sabre du soldat et le gobelet de l'escamoteur; il est musicien, il est poète, il est amoureux à ses heures, et, qui plus est, il a obtenu une haute paye de six cents livres par an.

Or, voilà ce qui me plaît dans tout ce voyage: c'est qu'il s'agit de la contemplation d'un esprit prime-sautier; c'est que c'est là tout à fait un tour du monde comme peut et doit le faire un poète; c'est qu'en tout ceci la science de la terre et de la mer, science devenue vulgaire comme l'A B C, cède le pas à la fantaisie, cette rare et bonne fortune des jeunes gens, des amoureux et des poètes. La fantaisie est le capitaine de ce voyage autour du monde. Elle commande aux vents et aux orages; elle dit l'heure du départ, l'heure de l'arrivée, le temps du séjour. Une fois lâchée, gare à vous, qui que vous soyez, sauvages ou civilisés, blancs ou bruns, cuivrés ou noirs, maîtres ou esclaves, marins ou piétons: vous appartenez à cette grande dame qu'on appelle la poésie. La fantaisie! voilà un voyageur comme je les aime; tout lui convient, la calèche à quatre chevaux et le bâton du pèlerin, le cheval de labour et le cheval de course, la chaloupe et le vaisseau de guerre, l'Océan et le petit ruisseau de la prairie; tout lui convient, et même la coque de noix de la reine Titania, creusée par la dent de l'écureuil. A cet heureux voyageur qui va, qui vient, qui s'arrête un peu au hasard, nonchalant et furibond à la fois, toujours pressé de partir, toujours pressé d'arriver, et cependant disant à chaque pas cette parole de l'Évangile: — *Seigneur, nous sommes bien ici, dressons-y, si vous plaît, trois tentes*; à de pareils voyageurs il faut mettre tout à fait la bride sur le cou. Ne leur demandez ni l'ordre, ni la méthode, ni le mouvement régulier, ni l'étude, ni la science; ils ont mieux que tout cela: ils ont le hasard et l'inspiration, ils ont le coup d'œil, ils savent deviner et choisir, ils ont la parole vive et prompte, la main ferme, la tête fière, le

regard assuré; en un mot, ils ne ressemblent en rien à tout ce que nous savons des voyages et des voyageurs passés et présents.

Le voyageur dont je vous parle est ainsi fait, il n'obéit qu'à lui-même, il ne s'inquiète guère de rechercher et de suivre les traces de ses devanciers; il agit, avec le monde qui passe sous ses yeux, tout comme s'il était le premier arrivé dans cet univers dont il se fait le juge suprême et sans appel. Il ne réfute personne, il ne sert de commentaire à personne, il ne cite personne. De là je ne sais quelle nouveauté piquante et difficile à trouver dans un voyage autour du monde, cet inépuisable sujet de vagabondages puérils ou sérieux, dans lequel reparaissent nécessairement les mêmes noms, les mêmes observations, les mêmes découvertes. Par exemple, écoutez cet Arago enthousiaste (ils le sont tous, le savant lui-même), une fois qu'il est dans le Brésil : Terre féconde, nature à part; brise qui souffle, divin soleil, rivières peuplées, air tout rempli d'oiseaux, arbres tous chargés de fruits, montagnes pleines d'argent et de fer, ruisseaux qui roulent de l'or, vigueur, santé, beauté, courage, grands arbres, grands monuments, rien n'y manque. Notre voyageur entonne à ce propos l'hymne d'action de grâces qu'ont dû chanter les deux envoyés à la terre de Chanaan, quand ils revinrent tout courbés sous le poids des raisins et des épis. Jamais vous n'avez rencontré nulle part un plus infatigable enthousiasme. Seulement, si vous n'aimez pas les histoires de nègres et d'esclaves, si les plus abominables détails de sang, de bâton, de meurtres incroyables, de vices sans frein, vous épouvantent, tournez quelques-unes des pages de ce livre, car vous avez là un chapitre qui en est tout rempli.

Mais les dames! Oh! les dames du Brésil! Du feu sous une belle enveloppe de belle chair brune, souple et luisante. Elles vont toutes chargées de perles, de rubis, de diamants, de chaînes d'or; de belles esclaves portent la queue de leurs robes trainantes. Elles vivent de la vie horizontale. La nonchalance, le sommeil et l'amour, voilà leur vie. Ont-elles un peu de loisirs, elles font appeler un esclave. — Couche-toi là. L'esclave obéit, et, cependant, armées d'un fouet au manche d'ivoire ciselé, ces belles dames cherchent, avec une cruauté souriante, les endroits les plus sensibles de cette créature humaine étendue à leurs pieds. Celle qui enlève au bout de sa lanière sanglante le plus beau lopin de chair noire, celle-là a gagné. Ajoutez à cet aimable ensemble, d'affreux moines de toutes couleurs, des églises profanes remplies la nuit et le jour par toutes sortes de rendez-vous galants des anthropophages dans les bois. — Et cependant notre heureux homme, dans ces bois d'anthropophages, rencontre de véritables Parisiennes de Paris, si belles, si fraîchement parées, de si jolis rubans, un œil si fin, des dents si blanches! Elles allaient de leur côté pour voir comment messieurs les sauvages peuvent manger un homme tout rôti. — Il a vu aussi des Albinos à l'œil rouge, aux cheveux blancs, des Bouticoudos aux oreilles allongées, des Tupinambas féroces, des Paikicés non moins féroces : il les voit, il les touche, il leur parle, il se tire sain et sauf du milieu de ces bêtes hurlantes et puantes; bien plus, il se met à rêver qu'il les civilise. Les rêves de J. Arago sont beaux, chaleureux, tout remplis d'humanité et de passion : laissons-le rêver, d'autant plus que déjà la voile l'emporte de nouveau. Tout

à l'heure il était au Brésil, maintenant le voilà sur le cap de Bonne-Espérance, côte à côte avec le géant Adamastor du Camoëns. La ville du Cap est blanche, élégante, coquette. On voit que la Hollande a passé par là, tant vous y trouvez encore d'ordre, de propreté et de symétrie. Mais où va donc notre intrépide? Pourquoi ne pas s'arrêter sur ces petits seuils hospitaliers, à l'ombre bienveillante de ces bouchons en plein vent? Cet homme-là ne se repose donc jamais? Il s'agit bien de repos et de bouchons! il s'agit de gravir cette haute montagne, il s'agit qu'il veut s'asseoir là-haut à la Table avant que le nuage ait mis la nappe. Done, il grimpe, il grimpe, malgré le soleil; et tout là-haut que trouve-t-il? Un Parisien en bottes vernies, en habit noir, en gants jaunes! Un Parisien du balcon de l'Opéra et du café Tortoni! Voilà du bonheur: rencontrer des Parisiens parmi les Albinos, les Bouticoudos et les Tupinambas: rencontrer un Parisien tout au sommet de la Table! Et, qui plus est, ce Parisien était le propre fils de la femme de Georges Cuvier!

Une fois au Cap, et quand vous vous êtes assis sur la nappe de la Table, que peut faire un chevalier de la Table-Ronde, sinon aller à la chasse au lion! On chasse le lion là-bas, comme chez nous on chasse le lièvre; seulement, la chasse au lion est permise en tout temps; ce qui doit plaire grandement aux amateurs. Le lion est un beau gibier, il aime de préférence la chair du nègre; l'homme blanc a beaucoup moins de saveur pour le lion; *moi, manger homme blanc! canaille, sottie espèce!* A Dieu ne plaise que j'ouvre la gueule pour si peu! Ce goût dépravé du lion pour la chair noire la donne belle aux chasseurs tant soit peu blancs. Vous êtes blanc, vous allez à la chasse avec un nègre, vous tirez, vous manquez le lion, la bête court sur vous, et... le nègre est dévoré. Pendant que le lion achève son repas dans les broussailles, vous le tirez au jugé. — Un Français, nommé Rouvière, était en ce temps-là le plus grand dévorateur de lions de tout le Cap. Rouvière sent le lion comme le lion sent le nègre. Rouvière n'est jamais plus content que lorsqu'on lui dit: Les buffles ont reniflé et battu du pied la terre. Alors Rouvière s'en va tout seul — sans nègre! — à la poursuite de la bête féroce. Il va contre le lion à pas de loup; il l'attend la nuit et le jour; s'il rencontre le lion dormant, Rouvière, loyal champion, s'écrie: — Holà! réveille-toi! réveille-toi! Puis, quand le lion a tiré sa tête de la caverne et la griffe de ses quatre pattes, et ses dents de sa gueule, et son oeil sanglant de son orbite, voici que Rouvière attaque son ennemi face à face; c'est là sa joie! Pour ce qui est de la Vénus hottentote, maître Arago a bien raison de s'emporter contre cette qualité toute grecque de la Vénus, appliquée à cet abominable légume qu'on appelle une Hottentote. Il n'y a pas de Vénus hottentote! le sale tablier n'existe pas; on n'y croit guère un peu qu'à la foire de Saint-Cloud; mais chez les Hottentots c'est une fable. En fait de Vénus d'outre-mer, parlez-nous de la mulâtresse. Ah! dame, la mulâtresse! Figurez-vous une rose noire tout entourée d'épines roses; un je ne sais quoi qui s'échappe du troisième ciel! Une flamme! — un baiser — un sourire; — ça fuit — ça vient — ça s'en va — ça se couvre d'un cachemire diaphane, — et enfin, ô tremblement des tremblements, ô délire des délires!

ça danse la cachucha, la cachucha des nègres ! — De l'esprit-de-vin coupé avec de l'éther !

Il y a bien aussi, par ci, par là, quelques Chinois nomades qui font le commerce ; mais le Chinois n'est guère aimé de M. Arago. Le Chinois lui fait mal à voir. Il le traite à peu près comme les hauts barons du quinzième siècle traitaient les juifs. Ah ! si notre voyageur avait pu savoir en ce temps-là l'histoire de l'an 1840 en Chine, s'il avait vu ces Léonidas tondus, ces Spartiates bouffis, ce grand Kesken perdant la vie, que dis-je ? perdant son bouton sur la brèche, tous ces héros de paravent, défendant le Céleste-Empire contre les canons de l'Angleterre, et se laissant tuer sans faire un pas en arrière ! M. Arago n'eût pas oublié cette fois son inépuisable compassion. Le Chinois de 1840, c'est le Léonidas antique, aussi brave. Mais la gloire lui manque. Et pourquoi ? Demandez-le à ceux qui fabriquent la gloire, aux poètes, aux historiens, aux Tacites de la tribune et du journal.

Vous demandez s'il existe encore des anthropophages ? Règle générale, qui dit un homme, dit un peu plus, un peu moins, la bête féroce, qui mange ses semblables, avec cette différence cependant, que l'anthropophage, bien plus habile mangeur que le lion, est insatiable de chair blanche. C'est ainsi qu'un beau jour, par un horrible soleil qui les brûlait jusqu'au fond de l'âme, M. J. Arago, suivi de ses matelots, débarqua à Ombay, la capitale de l'anthropophagie. L'île était remplie d'atfreux sauvages qui avaient l'air de se dire tout bas, comme l'ogre de la fable : — *Je sens la chair fraîche*. — Nos marins s'avancent d'un air résolu vers ces abominables coquins de toutes couleurs ; et, pour commencer l'entrevue sous de doux auspices, M. Jacques Arago se met à jouer de la flûte. Plus d'une fois ces doux accents plaintifs avaient dompté les natures les plus rebelles. — Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit le proverbe ; qu'eût dit le proverbe d'un ventre d'anthropophage ? — Quand il vit que sa flûte manquait son coup, notre voyageur se mit à jouer des castagnettes. Vous savez bien ce joli instrument d'ébène, qui éclate et scintille sous les blanches mains des danseuses de *cachucha*. — O surprise ! — les castagnettes de M. Arago n'eurent guère plus de succès que sa flûte. Seulement, messieurs les sauvages voulurent avoir cette flûte. — Mais vous n'en savez pas jouer ! disait-on aux sauvages. — Nous n'avons pas encore essayé, répondaient-ils. — Cependant on s'abouche, on cause, on rit, on se fâche ; un sauvage, qui sent l'eau — c'est-à-dire le sang — lui venir à la bouche, renverse d'un coup de poing le chapeau de M. Arago. — Zest ! avec le pied Arago ramasse son chapeau : le chapeau, lancé en l'air, retombe sur cette tête bouclée, animée par de grands yeux noirs. — Et messieurs les sauvages d'applaudir. Cependant le rajah, le maître anthropophage, s'avance à son tour vers les imprudents voyageurs. Il a entendu rire ses sujets, il veut que lui aussi on le fasse rire. — Rien n'est plus facile ! Aussitôt Arago se met à l'œuvre. Il ne s'agit plus de jouer ni de la flûte ni des castagnettes, il faut jouer des gobelets. Soudain voici toutes les métamorphoses infinies de Comte et de Bosco qui paraissent et disparaissent aux yeux étonnés de ces sauvages. Vous jugez de leur étonnement, de leur stupeur et de leur épouvante. Pendant dix minutes nos sauvages se figurent qu'ils ont affaire à des dieux. A la bonne heure ! Mais le sauvage, lui aussi, possède son petit rai-

sonnement. Si les simples hommes blancs sont si bons à manger, les dieux blancs doivent être d'un goût exquis. A cette idée, qui n'est pas sans logique, nos sauvages se rapprochent de plus belle; ils étaient là une centaine de grands diables aux dents longues, aux ongles noirs, armés d'ares, et de fleches et de cris, affames, féroces... C'est un grand miracle que nos marins leur aient échappé; il est vrai que ces affreux hommes des bois avaient dévoré une douzaine d'hommes blancs il n'y avait pas huit jours.

Un savant illustre entre tous, et cependant le plus simple et le plus bienveillant des hommes, M. de Humboldt, que M. Jacques Arago appelle souvent en témoignage, nous racontait l'autre soir, avec ce fin sourire des gens d'esprit qui ont laissé l'indignation comme un bagage trop lourd à porter, une assez bonne histoire d'anthropophages. M. de Humboldt visitait, lui aussi, je ne sais quel desert de l'autre monde. Un jour qu'il était assis à côté d'un grand gaillard nouvellement converti à la religion chrétienne : — « Connaissez-vous monseigneur l'évêque de Québec ? dit M. de Humboldt à son compagnon de voyage. — Si je connais l'évêque de Québec, reprit l'autre; j'en ai mangé ! » M. Arago va être bien malheureux de n'avoir pas su plus tôt cette anecdote-là.

De cette île furieuse, le vent (il appelle cela *un vent favorable*) nous pousse à Diely, atroce coin de terre tout rempli de Chinois, de Malais, de buffles, de fièvres pernicleuses et de serpents boas. A vrai dire, la description de tant de broussailles, de tant de fléaux et de misères, faite d'un ton si joyeux cependant, ne me paraît guère un juste motif pour entreprendre sans nécessité ces migrations difficiles. Que diable! quand on est venu au monde dans une famille heureuse et nombreuse, quand on est l'enfant de ce calme village des Pyrénées, le fils de cette vieille mère qui vous pleure; quand on a vécu vingt-cinq ans sous un beau ciel, au bord des fleuves qui serpentent, sur une terre verdoyante, toute chargée d'arbres et de fleurs, à quoi l'on s'expose à la mer bruyante, aux sables mouvants, au soleil chargé de pestes mortelles, aux déserts remplis d'animaux hideux? Quoi! vous avez sous vos pas, sous vos yeux, la France, l'Italie, l'Allemagne, les cités obéissantes et libres, et vous allez de gaieté de cœur affronter les tempêtes, les orages, les pestes, les sauvages! Sauvage! Qu'est-ce que ce mot-là? Sauvage! c'est-à-dire le milieu idiot et sanglant entre l'homme et la bête féroce. Sauvage depuis le commencement jusqu'à la fin du monde. Toujours la même créature informe, accroupie sur le bord de cette mer dont elle ne sait pas l'étendue, regardant, sans les voir, les étoiles du ciel, toujours cet être abandonné aux plus vils appetits de la bête, sans pitié, sans cœur, sans amitié, sans amour, servi par son ignoble femelle à genoux devant lui, et troquant contre une bouteille de rhum, son enfant ou son père! Donc, à quoi bon visiter ces immondes créations, quand on est placé parmi les voyageurs oisifs, la meilleure espèce des voyageurs! A quoi bon se fatiguer l'âme et le regard à contempler ces hébétéments, — sourire sans intelligence, vagues paroles, vagues regards, ventres creux, dents noires, ongles sanglants? — J'en dis autant de ces abominables recoins de la terre sans fruits et sans fleurs, sans murmures et sans verdure, sans monuments et sans histoires. — Landes stériles où pas un pied humain ne s'est posé, pas même

le pied du pauvre Vendredi dans le *Robinson Crusé*. — Certes ce n'est pas sur ces terres avilies que Pythagore pourrait dire après la tempête : — *Courage, amis, je vois ici des pas d'homme !* — Et si, en effet, les hommes n'ont jamais passé dans ces terres incultes, si jamais la poésie et l'amour, les belles jeunes filles et la gloire, l'urbanité et les douces passions, ne sont descendus du ciel sur ces contrées oubliées dans le divin partage, vous-même qui n'aviez qu'à être heureux là-bas dans la plus belle partie des cinq parties du monde, que venez-vous chercher dans toutes ces misères ? A quoi bon ces travaux inutiles, ces tortures sans résultat, ce vagabondage malheureux ! Quoi ! vous avez toute l'Italie heureuse et étincelante sous le soleil : quoi ! vous avez l'Allemagne contemplative et rêveuse : vous avez l'Angleterre, cette immense fournaise : vous avez la France entière, l'adorable et sainte patrie : vous avez les cathédrales, les musées, les théâtres, les écoles, les académies, les fleuves domptés par la vapeur obéissante, toutes les sciences, tous les beaux-arts, tous les plaisirs, tous les bonheurs, et vous allez à travers toutes sortes de périls de la terre et de la mer pour visiter Timor, Rawaek, Guham, Humalata, Agagna, Tinian, les îles Sandwich, des ronces, des épines, des famines, des prostitutions, des meurtres, des bandits, des voleurs, des anthropophages, toutes sortes d'hommes et de choses maudites ! Certes j'admire votre courage, votre résignation : j'aime l'énergie, la puissance et l'intérêt de vos descriptions ; mais cependant je ne puis m'empêcher de vous dire combien je vous trouve à plaindre de faire ce métier d'écumeur de mer, que dis-je ? d'écumeur de l'histoire naturelle. Je vous plains d'avoir dépensé votre jeunesse à ces contemplations lamentables : je trouve surtout, quand le ciel vous a donné un rare esprit, que c'est mal dépenser sa vie. — *Occupi portum, fortiter occupi portum*, cette parole du poète Horace, le poète heureux des hommes heureux, me revient en mémoire à chaque pas que fait notre voyageur dans ces déserts si horriblement peuplés. Et notez bien que, dans cette longue navigation, pas un des dangers de la mer ne lui est épargné. Le naufrage, la vague écumante, la nudité, la faim et la soif, les privations les plus cruelles, tout s'y trouve. M. Jacques Arago eût voyagé tout exprès pour écrire un voyage pittoresque, il n'aurait pas voyagé autrement. Entre autres passages de son livre qui sont très remarquables, il faut citer tout le tome III, dans lequel est renfermée l'histoire des îles Sandwich. Cette fois l'animation toute méridionale de l'auteur est portée à son comble. Il va partout, il est partout. Il cherche même des ruines dans ces parages où rien n'a été fondé : il y cherche une histoire, il y cherche des rois et des reines et des grands hommes ; il y chercherait la Charte constitutionnelle au besoin. — Sa description de la Nouvelle-Hollande est des plus pittoresques. En ce lieu, vous retrouverez à la fois la ville opulente et le désert sans limites, le civilisé et le sauvage, les serpents noirs dont la blessure est mortelle, et les jeunes filles d'Angleterre qui vous frappent au cœur de leur regard bleu de ciel. Le sauvage de la Nouvelle-Hollande est plus hideux que les plus hideux sauvages. Peu à peu la civilisation le pousse et le chasse, et l'écrase. Dieu soit loué ! Je sais bien que certains philanthropes se plaignent avec de grosses larmes que ces pauvres cannibales soient si fort maltraités par ces féroces Européens : laissons dire les philanthropes

et bâtissons des villes dans le désert.— Puis, quand vous bâtissez, prenez garde, un sauvage est peut-être là qui vous attend pour vous dévorer. « Tout à coup, le Zélandais s'élança comme un tigre (contre deux armées qui allaient en venir aux mains), se rua sur la horde étommée, abattit un des combattants... Je n'assistai point au dégoûtant repas qui se fit sur le champ de bataille. » Cette fois, M. Arago a eu grand tort. Au contraire, puisqu'il était venu de si loin pour tout voir, fallait-il assister à cet abominable repas et se dire à soi-même : Voilà ce que je suis venu chercher !

Ces quatre volumes du *Voyage autour du Monde* sont tout remplis de variétés, d'intérêt, de passions infinies, d'incidents inattendus. Le dialogue, la narration, la description, le drame, la poésie, l'histoire, se donnent la main dans cette vaste arène, qui est le monde entier. L'auteur, jeune, intelligent, enthousiaste, intrépide, a voulu s'emparer, comme on ne l'avait pas fait encore, de l'univers des navigateurs, et il l'a parcouru à sa façon. Façon brutale, violente, peu logique, prime-sautière, mais à tout prendre pleine d'agrément et d'intérêt. Quand parfois la parole lui manque pour se faire comprendre, quand sa plume fatiguée s'arrête n'en pouvant plus, aussitôt il prend le crayon, et ce qu'il ne peut pas écrire il le dessine. De cette course lointaine, il a rapporté tout ce qu'il a pu rapporter, des crânes, des habits, des dictionnaires, des portraits, des paysages, des chansons, des cris de guerre, des plantes, des coquillages, des ossements, des peaux de bêtes, des restes de cimetières ; et de tout cela, pétri, mêlé, broyé, confondu, il a composé un livre. — Et si vous saviez quelle force d'âme il a fallu à ce pauvre homme pour se souvenir, pendant quatre longs volumes, de tous les éblouissements de sa jeunesse ! si vous saviez quel est le grand mérite d'avoir retrouvé dans sa tête, dans son cœur, l'éclat azuré de la mer, l'éclat brûlant des cieux, l'éclat velouté du rivage ! si vous saviez que ce vaste regard qui embrassait tant de choses s'est éteint à tout jamais peut-être ! si vous saviez que c'est maintenant à tâtons, appuyé sur le bras d'un ami, un bâton à la main, à la suite de quelque caniche fidèle, que cet ardent amoureux de toutes les beautés de la terre et du ciel est obligé de parcourir de nouveau ce bel univers dans lequel il marchait d'un pas si ferme, d'un regard si net et si sûr ! si vous saviez ce que cela doit être, quatre volumes de paysages copiés d'après nature par un aveugle, quatre volumes de souvenirs éclatants qu'il faut se rappeler, plongé dans une nuit profonde, quatre volumes des heureuses et poétiques misères de la jeunesse quand on est devenu un homme marchant à tâtons dans le vide ! certes vous resteriez étonnés, comme je l'ai été moi-même, de la grâce limpide, de la parfaite et excellente méthode, du style animé, de la vive passion, de l'intérêt tout-puissant de ce livre. — Roman piquant et vrai pour qui n'a pas quitté son petit coin de ciel natal, histoire fabuleuse et pleine de charme pour les plus hardis et les plus savants navigateurs.

J. J.

NOTES SCIENTIFIQUES.

NOTES SCIENTIFIQUES

NOTE 1.

Les Vents alizés.

— Page 58. —

Dans la plus grande partie des régions équatoriales, on rencontre constamment un vent d'est, auquel on a donné le nom de vent alizé. Un phénomène aussi régulier devait se rattacher à des causes permanentes : l'explication admise le fait dépendre à la fois de l'action calorifique du soleil et de la rotation de la terre.

Pour concevoir le transport des masses d'air qui résulte de ces influences combinées, il faut se rappeler d'abord qu'au contact d'un corps fortement échauffé, l'air s'échauffe lui-même; qu'en s'échauffant il devient plus léger, s'élève et commence à former ainsi, au-dessus du corps chaud, un courant ascendant; qu'enfin ce courant s'alimente sans cesse aux dépens de l'air plus froid qui, de toutes parts, afflue vers sa base et s'élève en se dilatant à son tour.

Voilà donc, par la seule présence du corps chaud, une impulsion donnée, un courant établi : supposons, maintenant, qu'à une certaine hauteur, l'air échauffé rencontre une surface froide, il se refroidira bientôt, et, devenu plus dense, il retombera; il ira former à quelque distance du courant ascensionnel un contre-courant dirigé de haut en bas; il pourra même alors, de la région inférieure, être ramené vers le foyer calorifique, qui agit

comme un centre d'aspiration, et s'échauffant de nouveau, il circulera sans cesse dans la courbe fermée qu'il aura parcourue une première fois.

Toutes les circonstances dans lesquelles un mouvement circulaire de l'air s'établit sous nos yeux, d'une manière continue, dans un espace fermé, toutes ces circonstances existent à la surface de la terre, mais cette fois dans des proportions énormes.

La zone échauffée qui déterminera par son contact avec les couches inférieures de l'atmosphère un courant ascensionnel, ce seront les régions équatoriales, formant autour de la terre une large ceinture, et frappées dans toutes les saisons par un soleil également ardent.

La surface froide qui forcera ce courant à se déverser, en se refroidissant, de part et d'autre, des tropiques vers le sol des climats tempérés, ce sont les couches supérieures de l'atmosphère dans les régions élevées où règne, même à l'équateur, un froid perpétuel.

Mais à mesure qu'entre les tropiques il s'établit un courant ascensionnel d'air échauffé par le sol des grands continents, l'air plus froid des zones tempérées vient, en rasant la surface de la terre, remplacer les couches qui s'élèvent.

Et l'air de la surface des zones tempérées est remplacé à son tour par le déversement des couches refroidies dans les hautes régions de l'atmosphère.

Ainsi s'établit des deux côtés de l'équateur et d'une manière permanente une double circulation.

Le seul vent qui semblerait, au premier coup d'œil, résulter de ce transport de l'air à la surface de la terre, ce serait un vent qui, de chaque pôle et dans des directions contraires, soufflerait sans cesse vers l'équateur, c'est-à-dire un vent de nord dans l'hémisphère boréal, un vent de sud dans l'hémisphère opposé.

Et cependant, ce transport de l'air du nord et du sud vers l'équateur n'est que très-peu sensible; il vient en quelque sorte se perdre dans le transport bien plus rapide qui nous paraît entraîner l'air des régions équatoriales de l'orient à l'occident.

Comment se rendre compte de ces mouvements qui semblent s'accorder si mal avec les données que nous avons admises?

C'est à la rotation de la terre qu'il faut demander le reste de l'explication.

La terre tourne sur elle-même; en tournant, elle entraîne l'atmosphère qui l'enveloppe et la presse. Chaque portion d'air, en quelque sorte adhérente au sol par le frottement, acquiert promptement toute la vitesse du sol; et cependant, si elle ne la possède pas d'abord, il lui faut un certain temps pour l'acquérir.

Mais la vitesse du sol qui résulte de la rotation est très-différente suivant les diverses latitudes.

Qu'on se figure une boule tournant autour d'un de ses diamètres. Les extrémités de cet axe diamétral seront en repos: le grand cercle, dont le plan lui est perpendiculaire, prendra le mouvement le plus rapide. Ainsi, sur la terre, un point de l'équateur décrit en tournant environ sept lieues par minute. A la latitude de Paris, nous ne parcourons guère que cinq lieues dans le même temps. Les pôles demeurent immobiles.

Ce que nous venons de dire de différents points du sol est également vrai de l'air qui les touche.

Ainsi, dans chaque minute, l'air à Paris, l'air des régions tempérées, parcourt deux lieues de moins que l'air, que le sol des régions équatoriales.

Mais si, en se transportant vers l'équateur, par l'effet de la circulation qu'excite la chaleur solaire, l'air des régions tempérées conservait cette énorme infériorité de vitesse, parvenu entre les tropiques, chaque point du sol le devancerait de deux lieues par minute, dans le sens de la rotation de la terre, c'est-à-dire d'occident en orient. Chaque point du sol frapperait l'air et paraîtrait en être frappé, comme si, la terre étant immobile, un vent d'une épouvantable violence soufflait dans la direction opposée, dans celle que semble suivre en effet le vent alizé, de l'est à l'ouest.

C'est ainsi qu'emportés dans la direction même d'un vent peu rapide, par une voiture qui le devance, nous croyons que l'air qui nous frappe est poussé vers nous en sens contraire de son véritable mouvement.

Et telle est aussi l'explication du vent alizé.

Seulement, au lieu de cette énorme rapidité de deux lieues par minute, le vent alizé n'offre qu'une vitesse médiocre. On aura déjà compris qu'il doit en être ainsi, pour peu qu'on ait songé que l'air des régions tempérées n'arrive que lentement à l'équateur; que successivement et dans tout le trajet, le frottement sur le sol diminue la différence de vitesse de l'air et des parallèles terrestres qu'il vient traverser.

Par un raisonnement semblable, on arrive à conclure que le courant supérieur qui ramène l'air des couches élevées de l'atmosphère équatoriale, vers la surface de nos climats tempérés, doit tendre constamment à produire des vents d'ouest. C'est, en effet, dans nos climats la direction du vent la plus ordinaire. Mais un grand nombre de causes accidentelles, qui n'existent pas dans le voisinage de l'équateur, masquent fréquemment, chez nous, la partie régulière du phénomène.

Après avoir lu cette explication, peut-être s'étonnera-t-on de nous entendre annoncer que les vents alizés peuvent être encore l'objet d'importantes recherches; mais il faut remarquer que la pratique de la navigation se borne souvent à de simples aperçus dont la science ne saurait se contenter. Ainsi il n'est point vrai, quoi qu'on en ait dit, qu'au nord de l'équateur ces vents soufflent constamment du nord-est; qu'au sud ils soufflent constamment du sud-est. Les phénomènes ne sont pas les mêmes dans les deux hémisphères. En chaque lieu, ils changent d'ailleurs avec les saisons. Des observations journalières de la direction réelle, et, autant que possible, de la force des vents orientaux qui règnent dans les régions équatoriales, seraient donc pour la météorologie une utile acquisition.

Le voisinage des continents, celui des côtes occidentales surtout, modifie les vents alizés, dans leur force et dans leur direction. Il arrive même quelquefois qu'un vent d'ouest les remplace. Partout où ce renversement du vent se manifeste, il est convenable de noter l'époque du phénomène, le gisement de la contrée voisine, sa distance, et quand on le peut, son aspect général. Pour faire sentir l'utilité de cette dernière recommandation, il suffira de dire qu'une région sablonneuse, par exemple, agirait plus tôt et beaucoup plus activement qu'un pays couvert de forêts ou de toute autre nature de végétaux.

Sur la mer qui baigne la côte occidentale du Mexique, de Panama à la péninsule de Californie, entre 8° et 22° de latitude nord, on trouve, comme nous l'apprend le capitaine Basil Hall, un vent d'ouest à peu près permanent, là où l'on pouvait s'attendre à voir régner le vent d'est des régions équinoxiales. Dans ces parages, il sera curieux de noter jusqu'à quelle distance des côtes l'anomalie subsiste, par quelle longitude le vent alizé reprend pour ainsi dire ses droits.

D'après l'explication des vents alizés la plus généralement adoptée, il doit y avoir constamment, entre les tropiques, un vent supérieur dirigé en sens contraire de celui qui souffle à la surface du globe. On a déjà recueilli diverses preuves de l'existence de ce contre-courant. L'observation assidue des nuages élevés, de ceux particulièrement qu'on appelle *pommelés*, doit fournir des indications précieuses dont la météorologie tirerait parti.

L'époque, la force et l'étendue des *moussons*, forment enfin un sujet d'étude dans lequel, malgré la foule d'importants travaux, il y a encore à glaner.

NOTE 2.

Les Ouragans

— Page 417. —

J'ai dit quelques-uns des phénomènes météorologiques observés à l'île-de-France au moment du terrible ouragan qui dévasta la colonie; j'ai cité des faits vrais, précis, je les ai appuyés par des noms propres; j'ai passé sous silence des catastrophes si extraordinaires, que la raison se refuse à les accepter, et pourtant j'ai appris qu'on m'avait accusé d'exagération. A cela que répondre? Je l'ignore en vérité. Toutefois, comme je veux qu'on me croie, comme ce qui est vrai pour moi est vrai pour tous, comme mes allures de franchise ne peuvent ni ne doivent être contestées, voici de nouveaux documents qui me viennent en aide, et contre l'évidence desquels toute contestation est impossible. La logique la plus sûre est celle des faits.

Je donnerai ici des détails authentiques sur l'ouragan qui dévasta la Guadeloupe le 26 juillet 1825.

Cet ouragan renversa, à la Basse-Terre, un grand nombre de maisons des mieux bâties.

Le vent avait imprimé aux toiles une telle vitesse, que plusieurs pénétrèrent dans les magasins à travers des portes épaisses.

Une planche de sapin d'un mètre de long, de deux décimètres et demi de large et de vingt-trois millimètres d'épaisseur, se mouvait dans l'air avec une si grande rapidité, qu'elle traversa d'outre en outre une tige de palmier de quarante-cinq centimètres de diamètre.

Une pièce de bois de vingt centimètres d'équarrissage et de quatre à cinq mètres de long, projetée par le vent sur un chemin ferré, battu et fréquenté, entra dans le sol de près d'un mètre.

Une belle grille en fer, établie devant le palais du gouverneur, fut entièrement rompue.

Trois canons de 24 se déplacèrent jusqu'à la rencontre de l'épaulement de la batterie qui les renfermait.

J'extraits le passage suivant d'une relation officielle rédigée peu de jours après l'événement :

Le vent, au moment de sa plus grande intensité, paraissait lumineux; une flamme argentée, jaillissant par les joints des murs, les trous de serrure et autres issues, faisait croire, dans l'obscurité des maisons, que le ciel était en feu.

Voici un aperçu des diverses opinions qui ont été émises depuis quelques années sur les grands ouragans.

M. Espy croit que le vent souffle dans toutes les directions possibles vers le centre des ouragans; il est arrivé à cette conséquence en discutant un grand nombre d'observations recueillies sur la côte des États-Unis. Les effets du *tornado* qui, en juin 1835, traversa une partie du territoire de New-Jersey, étaient parfaitement d'accord avec cette théorie. M. le docteur Bache, ayant suivi à travers le pays les traces du météore, trouva en effet,

à l'aide de la boussole, que les directions des objets renversés convergaient généralement, dans chaque région, vers un point central.

La théorie de M. Espy est complètement en désaccord avec celle que M. le colonel Capper, de la Compagnie des Indes, proposa en 1801; que M. Redfield, de New-York, a reproduite naguère en la perfectionnant, et qui vient d'être l'objet d'un mémoire approfondi présenté à l'association britannique, à New-Castle, par le lieutenant-colonel Reid.

D'après cette théorie, les grands ouragans des Antilles, des régions tropicales et de la côte orientale des Etats-Unis, seraient d'immenses trombes. M. Reid trouve que les directions simultanées des vents dans les vastes étendues de pays que les ouragans ravagent concordent avec son hypothèse. Les journaux nautiques qu'il a pu discuter, provenant des divers navires dont se composait l'escadre de l'amiral Rodney en 1780, et du grand convoi escorté par le *Cutloden*, qui, en 1808, fut presque anéanti dans le voisinage de l'Île-de-France, paraissent aussi montrer que sur la limite extérieure du *Urnado*, les vents, au lieu d'être *normaux* à un seul et même cercle, lui étaient *tangents*.

En point de fait, les observations sur lesquelles s'appuient, d'un côté, M. Espy et M. Bache, de l'autre, MM. Redfield et Reid, ne pourraient se concilier qu'en admettant qu'il y a des ouragans, des *tornados* de plus d'une sorte.

S'il on suivait la théorie de ces deux derniers météorologistes, il faudrait accorder que la *trombe-ouragan* a quelquefois une base de sept à huit cents lieues de diamètre; que sa vitesse de *propagation* peut aller à huit lieues à l'heure; que celle de la *rotation de l'air* à la circonférence, ou, en d'autres termes, que la vitesse des vents tangents, est quelquefois de quarante lieues à l'heure.

L'observation singulière de Franklin, que les vents un peu forts ont quelquefois leur origine dans les points vers lesquels ils soufflent, se rattache parfaitement à la théorie de M. Redfield. Rapportons, en tout cas, l'observation de l'illustre physicien américain.

En 1740 on éprouva à Philadelphie, vers les sept heures du soir, une tempête violente du nord-est, qui ne se fit sentir à Boston que quatre heures plus tard, quoique cette ville soit au nord-est de la précédente. En comparant ensemble plusieurs rapports, d'autant plus exacts que dans cette même soirée, on avait observé une éclipse de lune dans un grand nombre de stations, on reconnut que l'ouragan, qui partout soufflait du nord-ouest, s'avancait du sud-est vers le nord-est avec une vitesse de seize myriamètres par heure.

Une tempête semblable du nord-est fut observée de nouveau sur cette côte de l'Amérique, en 1802; elle commença à Charlestown, à deux heures après midi, et ne se fit sentir à Washington qu'à cinq heures; à New-York, qui est plus septentrional que ces deux premières villes, elle commença à dix heures du soir, et n'atteignit Albany qu'au point du jour du lendemain. Dans tout cet intervalle, la vitesse par heure fut d'environ seize myriamètres.

J'imagine qu'on ne sera pas fâché de trouver ici les vitesses, déterminées par les physiciens, des diverses sortes de vents

Vitesse par seconde.

0^m, 5
1, 0
2, 0
5, 5
10, 0

Vitesse par heure.

1,800^m vent à peine sensible.
3,600 vent sensible.
7,200 vent modéré.
19,800 vent assez fort.
36,000 vent fort.

Vitesse par seconde.

Vitesse par heure.

20 , 0	72,000	vent très-fort.
22 , 5	81,000	tempête.
27 , 0	97,200	grande tempête.
36 , »	104,400	ouragan.
45 , »	162,000	ouragan qui renverse les édifices et déracine les arbres.

NOTE 3.

Les Trombes.

— Page 157. —

Les trombes n'ont été expliquées jusqu'ici que très-imparfaitement. Les théoriciens auraient besoin de descriptions de ce phénomène exactes et détaillées; il serait surtout important de rechercher si la pluie que la trombe projette au loin et dans tous les sens est salée ou non. Pour ce qui est des coups de canon, considérés comme moyen de dissiper les trombes, je donnerai un extrait d'un mémoire intéressant de M. le capitaine Napier.

Lorsque (le 6 septembre 1814) la trombe commença de nouveau à marcher, sa course était dirigée du sud au nord, c'est-à-dire en sens contraire du vent qui soufflait. Comme ce mouvement l'amenait directement sur le bâtiment, le capitaine Napier eut recours à l'expédient recommandé par tous les marins, c'est-à-dire qu'il fit tirer plusieurs coups de canons sur le météore. Un boulet l'ayant traversé à une distance de la base égale au tiers de la hauteur totale, la trombe parut coupée horizontalement en deux parties, et chacun des segments flotta çà et là incertain, comme agité successivement par des vents opposés. Au bout d'une minute, les deux parties se réunirent pour quelques instants; le phénomène se dissipa ensuite tout à fait, et l'immense nuage noir qui lui succéda laissa tomber un torrent de pluie.

Quand la trombe fut séparée en deux par le boulet, sa distance au bâtiment n'était pas tout à fait d'un demi-mille. La base, en appelant ainsi la partie de la surface de la mer qui paraissait bouillonner, avait trois cents pieds de diamètre. Le col de la trombe, c'est-à-dire la section que formait le tuyau ascendant dans le nuage dont une grande partie du ciel était couverte, se trouvait au même moment, d'après les mesures de M. Napier, à 40° de hauteur angulaire.

En adoptant deux mille cinquante pieds ou un peu plus d'un tiers de mille pour la distance horizontale du point observé au bâtiment, on trouve que la hauteur perpendiculaire de la trombe ou la longueur du tuyau ascendant comprise entre la mer et le nuage était de dix-sept cent vingt pieds. Cette détermination est importante, puisqu'elle prouve que l'eau ne s'élève pas dans le tube intérieur par le seul effet de la pression de l'air.

NOTE 4.

Étoiles filantes.

La note suivante, empruntée aux instructions que mon frère aîné rédigea en 1835 pour le voyage de *circumnavigation* de la corvette *la Bonite*, mettra les lecteurs au courant de tout ce qu'on sait aujourd'hui sur le phénomène des étoiles filantes.

« Depuis qu'on s'est avisé d'observer quelques étoiles filantes avec exactitude, on a pu voir combien ces phénomènes si longtemps dédaignés, combien ces prétendus météores atmosphériques, ces soi-disant traînées de gaz hydrogène enflammé, méritent d'attention. Leur parallaxe les a déjà placés beaucoup plus haut que, dans les théories adoptées, les limites sensibles de notre atmosphère ne semblaient le comporter*. En cherchant la direction apparente suivant laquelle les étoiles filantes se meuvent *le plus ordinairement*, on a reconnu, par une autre voie, que, si elles s'enflamment dans notre atmosphère, elles n'y prennent pas du moins naissance, qu'elles viennent du dehors. Cette direction *la plus habituelle* des étoiles filantes *semble diamétralement opposée au mouvement de translation de la terre dans son orbite*.

Il serait désirable que ce résultat fût établi sur la discussion d'une grande quantité d'observations. Nous croyons donc qu'à bord de *la Bonite*, et pendant toute la durée de sa navigation, *les officiers de quart* devront être invités à noter l'heure de l'apparition de chaque étoile filante, sa hauteur angulaire approchée au-dessus de l'horizon, et surtout *la direction de son mouvement*. En rapportant ces météores aux principales étoiles des constellations qu'ils traversent, les diverses questions que nous venons d'indiquer peuvent être résolues d'un coup d'œil. Voilà donc un sujet de recherches qui n'occasionnera aucune

* Des observations comparatives faites en 1825 à Breslau, à Dresde, à Leyde, à Brieg, à Gleiwitz, etc., par le professeur Brandes et plusieurs de ses élèves, ont donné jusqu'à cinq cents milles anglais (environ deux cents lieues de poste pour la hauteur de certaines étoiles filantes).

La vitesse apparente de ces météores s'est trouvée quelquefois de trente-six milles douze lieues) par seconde. C'est à peu près le double de la vitesse de translation de la terre autour du soleil. Ainsi, alors même qu'on voudrait prendre la moitié de cette vitesse apparente pour une illusion, pour un effet du mouvement de translation de la terre dans son orbite, il resterait six lieues à la seconde pour la vitesse réelle de l'étoile. Six lieues à la seconde est une vitesse plus grande que celle de toutes les planètes supérieures, la terre exceptée.

fatigue. En tout cas, pour que nos jeunes compatriotes s'y attachent, il nous suffira de leur faire remarquer combien il serait piquant d'établir que la terre est une planète, par des preuves puisées dans des phénomènes tels que les étoiles filantes, dont l'inconstance était devenue proverbiale. Nous ajouterions encore, s'il était nécessaire, qu'on n'entrevoit guère aujourd'hui la possibilité d'expliquer l'étonnante apparition de bolides observée en Amérique dans la nuit du 12 au 13 novembre 1833, si ce n'est en supposant qu'entre les grandes planètes, il circule autour du soleil des milliards de petits corps qui ne deviennent visibles qu'au moment où ils pénètrent dans notre atmosphère et s'y enflamment; que ces *astéroïdes* (pour nous servir de l'expression qu'Herschell appliqua jadis à Cérès, Pallas, Junon et Vesta) se meuvent en quelque sorte par groupes; qu'il en existe cependant d'isolées; et que l'observation assidue des étoiles filantes sera, à tout jamais, le moyen de nous éclairer sur ces curieux phénomènes.

Nous venons de faire mention de l'apparition d'étoiles filantes observées en Amérique en 1833. Ces météores se succédaient à de si courts intervalles qu'on n'aurait pas pu les compter; des évaluations modérées portent leur nombre à des centaines de mille*. On les aperçut le long de la côte orientale de l'Amérique, depuis le golfe du Mexique jusqu'à Halifax, depuis neuf heures du soir jusqu'au lever du soleil, et même, dans quelques endroits, en plein jour, à huit heures du matin. *Tous ces météores partaient d'un même point du ciel* situé près de γ , du Lion, et cela, quelle que fût d'ailleurs, par l'effet du mouvement diurne de la sphère, la position de cette étoile. Voilà assurément un résultat fort étrange; eh bien! citons-en un second qui ne l'est pas moins.

La pluie d'étoiles filantes de 1833 eut lieu, nous l'avons déjà dit, dans la nuit du 12 au 13 novembre.

En 1799, une pluie semblable fut observée en Amérique par M. de Humboldt; au Groenland par les frères Moraves; en Allemagne par diverses personnes.

La date est la nuit du 11 au 12 novembre.

L'Europe, l'Arabie, etc., en 1832, furent témoins du même phénomène, mais sur une moindre échelle.

La date est encore la nuit du 12 au 13 novembre.

Cette presque identité de dates nous autorise d'autant plus à inviter nos jeunes navigateurs à veiller attentivement à tout ce qui pourra apparaître dans le firmament du 10 au 15 novembre, que les observateurs, qui favorisés par une atmosphère sereine, ont attendu le phénomène l'année dernière (1834), en ont aperçu des traces manifestes, dans la nuit du 12 au 13 novembre**.

* Les étoiles étaient si nombreuses, elles se montraient dans tant de régions du ciel à la fois, qu'en essayant de les compter on ne pouvait guère espérer d'arriver qu'à de grossières approximations. L'observateur de Boston les assimilait, au moment du maximum, à la moitié du nombre de flocons qu'on aperçoit dans l'air pendant une averse ordinaire de neige. Lorsque le phénomène se fut considérablement affaibli, il compta 650 étoiles en quinze minutes, quoiqu'il circoncrivit ses remarques à une zone qui n'était pas le dixième de l'horizon visible. Ce nombre, suivant lui, n'était que les deux tiers du total; ainsi il aurait dû trouver 866, et, pour tout l'hémisphère visible, 8,660. Ce dernier chiffre donnerait 54,640 étoiles par heure. Or, le phénomène dura plus de sept heures; donc, le nombre de celles qui se montrèrent à Boston dépasse 240,000, car, on ne doit pas l'oublier, les bases de ce calcul furent recueillies à une époque où le phénomène était déjà notablement dans son déclin.

** M. Berard, commandant du Brick *le Loiret*, m'a adressé l'extrait ci-après de son journal:

« Le 15 novembre 1851, à quatre heures du matin, le ciel était parfaitement pur, la rosée très-abondante, nous avons vu un nombre considérable d'étoiles filantes et de météores lumineux
« d'une grande dimension: pendant plus de trois heures, il s'en est montré, terme moyen, deux
« par minute. Un de ces météores, qui a paru au zénith en faisant une énorme traînée dirigée
« de l'est à l'ouest, nous a présenté une bande lumineuse très-large (égale à la moitié du diamètre de la lune), et où l'on a très-bien distingué plusieurs des couleurs de l'arc-en-ciel. Sa trace
« est restée visible pendant plus de six minutes. »

NOTE 3.

Le Tonnerre.

Le traité que mon frère aîné vient de publier sur le tonnerre me fournira deux notes étroitement liées à mon sujet. Dans la première, on trouvera l'examen de cette question :

« Tonne-t-il tout autant en pleine mer que dans l'intérieur des continents ? »

La seconde note sera relative à cet autre problème :

« Dans quelles saisons les coups de tonnerre foudroyants sont-ils le plus fréquents ? »

1.

Tonne-t-il tout autant en pleine mer que dans l'intérieur des continents ?

J'ai cru devoir examiner si, comme on l'a prétendu sans en administrer la preuve, il tonne moins souvent en pleine mer qu'au centre des continents. Jusqu'ici mes recherches confirment cette opinion. En marquant sur une mappemonde, d'après leurs latitudes et leurs longitudes, tous les points dans lesquels des navigateurs ont été assaillis par des orages accompagnés de tonnerre, il paraît évident, à la simple inspection de la carte, que le nombre de ces points diminue avec l'éloignement des continents. J'ai même déjà quelque raison de croire qu'au delà d'une certaine distance de toute terre, *il ne tonne jamais*. Je présente cependant ce résultat avec toute la réserve possible, car la lecture de tel ou tel voyage pourrait demain venir me prouver que je me suis trop hâté de généraliser. Au reste, pour sortir au plus vite d'incertitude sur ce point, je n'ai pas trouvé de meilleur moyen que de recourir à la complaisance et à l'érudition nautique de M. le capitaine Duperrey. Le dernier mot de ce savant navigateur, quand il me sera parvenu, me donnera une assurance qui aujourd'hui serait prématurée. Je puis, au contraire, me montrer dès ce moment complètement affirmatif sur le fait de la diminution des orages en mer. Je trouverai, par exemple, une preuve démonstrative de cette diminution, dans l'intéressant voyage que M. le capitaine Bougainville vient de publier.

La frégate *la Thétis*, commandée par cet officier, quitte la rade de Tourade (Cochinchine) vers le milieu de février 1825, et fait voile pour Sourabaya, situé à l'extrémité sud-est de Java. Pendant cette traversée, à peine essuie-t-elle un orage accompagné de tonnerre. Elle arrive enfin, et pendant son séjour dans la rade (du 19 mars au 30 avril) le tonnerre ne cesse de gronder tous les après-midi. *La Thétis* fait voile le 4^{er} mai pour le

Port-Jackson. Pendant plusieurs jours, elle se maintient presque exactement sur le parallèle de Sourabaya. Toutefois, à peine a-t-elle perdu de vue les terres de Java, que le tonnerre cesse de se faire entendre. En résumé, *avant* d'atteindre Sourabaya, les météorologistes de la *Thétis* n'ont aucun coup de tonnerre à enregistrer; *pendant* le séjour dans la rade, et jusqu'à l'époque de l'appareillage, il tonne presque tous les soirs; *après* le départ du navire, l'équipage n'entend plus rien. L'épreuve ne saurait être plus complète. Disons cependant de nouveau que la conséquence qui en découle est largement confirmée par l'ensemble des observations recueillies dans toutes les régions du globe. Ainsi, l'atmosphère océanique est beaucoup moins apte à engendrer des orages que celle des continents et des îles.

II.

Dans quelles saisons les coups de tonnerre foudroyants sont-ils le plus fréquents ?

Autant je suis éloigné de regarder l'ensemble des proverbes, des dictons populaires, comme le *code de la sagesse des nations*, autant je crois que les physiiciens ont eu tort de n'accorder que leur dédain à ceux de ces proverbes qui se rapportent à des phénomènes naturels. Les accepter aveuglément serait assurément une grande faute; mais ce n'en est pas une moindre que de les rejeter sans examen. En me laissant guider par ces principes, il m'est quelquefois arrivé déjà de trouver d'importantes vérités là où l'on s'obstinait à ne voir que le fruit de la préoccupation et des préjugés. Aussi, malgré tout ce qu'il y avait d'improbable, disons mieux, de contraire aux idées reçues, dans l'aphorisme des campagnards :

« Les tonnerres ne sont jamais plus dangereux que dans les saisons froides. »

J'ai pensé devoir le soumettre à une épreuve dont personne n'a le droit d'appeler, à celle de l'observation. Cette épreuve, au surplus, voici de quelle manière simple il m'a paru qu'on pouvait la faire.

J'ai tenu note, dans mes lectures, **DE TOUS les coups foudroyants** à dates certaines signalés par les navigateurs, et je les ai classés par mois; bien entendu qu'il a fallu ne comprendre dans ce recensement que les événements d'un seul hémisphère, car, au nord et au midi de l'équateur, les mois d'une même dénomination correspondent à des saisons opposées. J'ai dû aussi ne pas étendre le champ des observations jusqu'à ces régions des tropiques où les divers mois de l'année diffèrent très-peu entre eux, sous le rapport de la température. J'ai échappé à toutes ces difficultés en me renfermant dans l'intervalle compris entre les côtes d'Angleterre et la Méditerranée inclusivement.

Voici maintenant les résultats :

JANVIER.

1749. *Le Dover*, bâtiment marchand anglais.

Le 9, latit. 47° 30' nord, longit. 22° 15' ouest.

1762. *Bellona*, vaisseau anglais de 74.

Le..., latit..., longit...

1784. *Le Thisbé*, vaisseau de guerre anglais.

Le 3, côtes d'Irlande.

1814. *Le Milford*, vaisseau de ligne anglais.

Le... (dans le port *Plymouth*).

1830. *L'Etna*, le *Madagascar*, le *Mosquito*, navires de guerre anglais.

Le... (dans le canal de *Corfou*).

FÉVRIER.

1799. *Le Cambrian*, vaisseau de guerre anglais.

Le 22 (près de *Plymouth*).

1799. *Le Terrible*, vaisseau de ligne anglais.

Le 23 (près des côtes d'*Angleterre*).

1809. *Le Warren-Hastings*, vaisseau de ligne anglais.

Le 14 (à *Portsmouth*).

1812. *Trois* vaisseaux de ligne.

Le 23 (à *Lorient*).

MARS.

1824. *Le Lydia* de Liverpool.

Le 23 (dans la traversée de *Liverpool* à *Miramichie*).

AVRIL.

1811. *L'Infatigable*, le *Warley*, le *Persévérance*, le *Warren-Hastings*, navires anglais marchand de conserve.

Le 20, latit. 46° 46' nord, longit. 41° 39'.

1823. *L'Annibal* de Boston.

Le 22, latit. 44° nord; long. 40° ouest.

1824. *Le Hopewell*, navire marchand anglais.

Le 22, latit. 44° 30' nord; longit...

1824. *La Pénélope* de Liverpool.

Le 22, latit. 46° nord; long. 39° ouest.

1827. *Le New-York*, paquebot de 500 tonneaux.

Le 19, latit. 38° 9' nord; longit. 61° 17' ouest. Pendant la traversée de *New-York* à *Liverpool*.

MAI.

JUIN.

JUILLET.

1681. *L'Albemarl*, bâtiment anglais, près du *cap Cod*, latit. 42° nord
 1830. *Le Gloucester et le Melville*, vaisseaux de ligne anglais.
 Le... (en été) près de *Malte*.

AOUT.

1808. *Le Sultan*, vaisseau de ligne anglais.
 Le 12 (à *Mahon*).

SEPTEMBRE.

1813. *Cinq* des treize vaisseaux de ligne de l'amiral Exmouth.
 Le 2 (à l'embouchure du *Rhône*).
 1822. *L'Amphion de New-York*.
 Le 21 (à quelque distance de *New-York*).

OCTOBRE.

1795. *Le Russel*, vaisseau de ligne anglais.
 Le 5 (près de *Belle-Ile*).
 1813. *Le Barfleur*, vaisseau anglais de 98 canons.
 A la fin du mois (dans la *Méditerranée*).

NOVEMBRE.

1696. *Le Trumbull*, galère anglaise.
 Le 26 (rade de *Smyrne*).
 1811. *Le Belle-Ile*, brick de *Liverpool*.
 ... (à *Bideford, Devonshire*).
 1723. *Le Leipsick*, frégate autrichienne.
 Le 12 (à l'entrée du canal de *Céphalonie*).
 1832. *Le Southampton*, vaisseau de ligne anglais.
 Le 5 (dans les *Dunes*).

DÉCEMBRE.

1778. *L'Atlas*, vaisseau de la Compagnie des Indes
 Le 31 (à l'ancre dans la *Tamise*).

1820. *Le Coquin*, bâtiment français.

Le 25 (dans la rade de *Naples*).

1828. *Le Roëbuck*, cutter anglais.

... (à *Portsmouth*).

1832. *Le Logan* de *New-York*.

Le 19 (dans son passage de *Savannah* à *Liverpool*).

Quand on a parcouru de l'œil ce recensement, quand on se rappelle en même temps combien il y a d'orages en été, combien peu, comparativement, il s'en forme pendant l'hiver, il me semble difficile de ne pas reconnaître, qu'en mer du moins les tonnerres des mois chauds sont beaucoup moins dangereux que ceux des saisons froides et tempérées. Ce résultat me paraît déjà bien établi ; j'eusse désiré cependant appuyer sa démonstration sur une statistique plus complète, mais les documents m'ont manqué. J'ajouterai qu'il n'a pas dépendu de moi qu'un aussi petit nombre de navires français figurât dans mon recensement. Pour les Anglais, j'ai pu mettre à profit les citations contenues dans d'excellents mémoires de *M. Harris*, sur les paratonnerres.

NOTE 6.

Sur le Mirage.

— Page 234. —

Les mémoires savants, hérissés d'algèbre, dont la science moderne est redevable à divers géomètres modernes, n'ont rien ôté de son mérite éminent à la dissertation que *Montge* inséra jadis dans la *Décade égyptienne*. La rareté de ce recueil me détermine à reproduire ici le travail du célèbre fondateur de l'école Polytechnique.

Pendant la marche de l'armée française dans le désert, depuis Alexandrie jusqu'au Caire, on a eu tous les jours occasion d'observer un phénomène extraordinaire pour la plupart des habitants de la France : ce phénomène exige, pour sa reproduction, que l'on soit dans une grande plaine à peu près de niveau ; que cette plaine se prolonge jusqu'aux limites de l'horizon, et que le terrain, par son exposition au soleil, puisse acquérir une température plus élevée. Il serait possible que ces trois circonstances se trouvassent réunies dans les Landes de Bordeaux ; car la plaine des Landes, comme celle de la Basse-Égypte, est à peu près horizontale ; elle n'est terminée par aucune montagne, du moins dans la direction de l'est à l'ouest ; et il est probable que, pendant les longs jours de nos étés, le terrain aride dont elle est formée acquiert une température suffisante. Ainsi, ce phénomène pourrait ne pas être ignoré des habitants du département des Landes ; mais il est très-connu des marins, qui l'observent fréquemment à la mer, et qui lui ont donné le nom de *mirage*.

À la vérité, la cause qui produit le mirage à la mer pourrait bien être différente de celle qui le produit à terre ; mais l'effet étant absolument le même dans les deux cas, je n'ai pas cru devoir employer un mot nouveau.

Je vais décrire le phénomène ; j'essaierai ensuite d'en donner l'explication.

Le terrain de la Basse-Égypte est une plaine à peu près horizontale, qui, comme la surface de la mer, se perd dans le ciel aux bornes de l'horizon ; son uniformité n'est interrompue que par quelques éminences, ou naturelles ou factices, sur lesquelles sont situés les villages, qui, par là, se trouvent au-dessus de l'inondation du Nil ; et ces éminences, plus rares du côté du désert, plus fréquentes du côté du Delta, et qui se dessinent en sombre sur un ciel très éclairé, sont encore rendues plus apparentes par les dattiers et les sycomores, beaucoup plus fréquents près des villages.

Le soir et le matin, l'aspect du terrain est tel qu'il doit être ; et entre vous et les derniers villages qui s'offrent à votre vue, vous n'apercevez que la terre ; mais, dès que la surface du sol est suffisamment échauffée par la présence du soleil, et jusqu'à ce que, vers le soir, elle commence à se refroidir, le terrain ne paraît plus avoir la même extension, et il paraît terminé, à une lieue environ, par une inondation générale. Les villages qui sont placés au delà de cette distance, paraissent comme des îles situées au milieu d'un grand lac, et dont on serait séparé par une étendue d'eau plus ou moins considérable. Sous chacun des villages on voit son image renversée, telle qu'on la verrait effectivement s'il y avait en avant une surface d'eau réfléchissante ; seulement, comme cette image est à une assez grande distance, les petits détails échappent à la vue, et l'on ne voit distinctement que les masses ; d'ailleurs, les bords de l'image renversée sont un peu incertains, et tels qu'ils seraient dans le cas d'une eau réfléchissante, si la surface de l'eau était un peu agitée.

A mesure qu'on approche d'un village qui paraît placé dans l'inondation, le bord de l'eau apparente s'éloigne ; le bras de mer qui semblait vous séparer du village se rétrécit ; il disparaît enfin entièrement, et le phénomène qui cesse pour ce village se reproduit sur-le-champ pour un nouveau village que vous découvrez derrière, à une distance convenable.

Ainsi, tout concourt à compléter une illusion qui quelquefois est cruelle, surtout dans le désert, parce qu'elle vous présente vainement l'image de l'eau dans le temps même où vous en éprouvez le plus grand besoin.

L'explication que je me propose de donner du mirage est fondée sur quelques principes d'optique, qui se trouvent à la vérité dans tous les éléments, mais qu'il est peut-être convenable d'exposer ici.

Lorsqu'un rayon de lumière passe d'un milieu transparent dans un autre dont la densité est plus grande, si sa direction dans le premier milieu est perpendiculaire à la surface qui sépare les deux milieux, cette direction n'éprouve aucune altération, c'est-à-dire que la droite que le rayon parcourt dans le second milieu est dans le prolongement de celle qu'il parcourt dans le premier ; mais si la direction du rayon incident fait un angle avec la perpendiculaire à la surface, 1^o le rayon se brise au passage, de manière que l'angle qu'il forme avec la perpendiculaire dans le second milieu est plus petit ; 2^o pour les deux mêmes milieux, quelle que soit la grandeur de l'angle que le rayon incident fait avec la perpendiculaire, le sinus de cet angle et celui de l'angle que fait le rayon réfracté sont toujours entre eux dans le même rapport.

Or, les sinus des grands angles ne croissent pas aussi rapidement que ceux des angles plus petits. Lors donc que l'angle formé par le rayon incident et la perpendiculaire vient à croître, le sinus de l'angle formé par le rayon brisé croît dans le rapport du sinus du premier, et l'accroissement de l'angle lui-même est moindre que celui de l'angle du rayon incident. Ainsi, à mesure que l'angle d'incidence augmente, l'angle du rayon brisé augmente aussi, mais toujours de moins en moins, de manière que quand l'angle d'incidence est le plus grand qu'il puisse être, c'est-à-dire, lorsqu'il est infiniment voisin de 90°, l'angle que le rayon brisé fait avec la perpendiculaire est moindre de 90° ; c'est un *maximum*, c'est-à-dire qu'un rayon de lumière ne peut passer du premier lieu dans le second sous un plus grand angle.

Lorsque le rayon de lumière passe au contraire d'un milieu plus dense dans un autre qui l'est moins : 1^o si le rayon est compris entre la perpendiculaire et la direction du rayon brisé qui fait l'angle du *maximum*, ce rayon sort dans le milieu moins dense; 2^o si le rayon a la direction du rayon brisé dans l'angle *maximum*, il sort encore en faisant un angle de 90° avec la perpendiculaire, ou en restant dans le plan tangent à la surface. Mais si l'angle que le rayon fait avec la perpendiculaire est plus grand que le *maximum* de l'angle de réfraction, ou, ce qui revient au même, si le rayon est compris entre la surface et le rayon brisé dont l'angle est *maximum*, il ne sort pas du milieu dense; il se réfléchit à la surface, et rentre en dedans du même milieu, en faisant l'angle de réflexion égal à l'angle d'incidence, ces deux angles étant dans un même plan perpendiculaire à la surface.

C'est sur cette dernière proposition qu'est principalement fondée l'explication du mirage.

La transparence de l'atmosphère, c'est-à-dire la faculté qu'elle a de laisser passer, avec une assez grande liberté, les rayons de lumière, ne lui permet pas d'acquiescer une température très-haute par sa seule exposition directe au soleil; mais quand, après avoir traversé l'atmosphère, la lumière, amortie par un sol aride et peu conducteur, a considérablement échauffé la surface de ce sol, c'est alors que la couche inférieure de l'atmosphère, par son contact avec la surface échauffée du terrain, contracte une température très-élevée.

Cette couche se dilate; sa pesanteur spécifique diminue; et, en vertu des lois de l'hydrostatique, elle s'élève jusqu'à ce que, par le refroidissement, elle ait recouvré une densité égale à celle des parties environnantes. Elle est remplacée par la couche qui est immédiatement au-dessus d'elle, au travers de laquelle elle tamise, et qui éprouve bientôt la même altération. Il en résulte un effluve continu d'un air raréfié s'élevant au travers d'un air plus dense qui s'abaisse; et cet effluve est rendu sensible par des stries qui altèrent et agitent les images des objets fixes qui sont placés au delà.

Dans nos climats d'Europe, nous connaissons des stries semblables et produites par la même cause; mais elles ne sont pas aussi nombreuses, et elles n'ont pas une vitesse ascensionnelle aussi grande que dans le désert, où la hauteur du soleil est plus grande, et où l'aridité du sol, ne donnant lieu à aucune évaporation, ne permet aucun autre emploi du calorique.

Ainsi, vers le milieu du jour, et pendant la grande ardeur du soleil, la couche de l'atmosphère qui est en contact avec le sol est d'une densité sensiblement moindre que les couches qui reposent immédiatement sur elle.

L'éclat du ciel n'est dû qu'aux rayons de lumière réfléchis en tous sens par les molécules éclairées de l'atmosphère. Ceux de ces rayons qui sont envoyés par les parties élevées du ciel, et qui viennent rencontrer la terre en faisant un assez grand angle avec l'horizon, se brisent en entrant dans la couche inférieure dilatée, et rencontrent la terre sous un angle plus petit. Mais ceux qui viennent des parties basses du ciel, et qui forment avec l'horizon de petits angles, lorsqu'ils se présentent à la surface qui sépare la couche inférieure et dilatée de l'atmosphère de la couche plus dense qui est au-dessus d'elle, ne peuvent plus sortir de la couche dense; d'après le principe d'optique rapporté ci-dessus, ils se réfléchissent vers le haut, en faisant l'angle de réflexion égal à celui d'incidence, comme si la surface qui sépare les deux couches était celle d'un miroir, et ils vont porter à un œil placé dans la couche dense l'image renversée des parties basses du ciel que l'on voit alors au-dessous du véritable horizon.

Dans ce cas, si rien ne vous avertit de votre erreur, comme l'image de la partie du ciel, vue par réflexion, est à peu près du même éclat que celle qui est vue directement, vous jugez le ciel prolongé vers le bas, et les limites de l'horizon vous paraissent et plus basses et plus proches qu'elles ne doivent être. Si ce phénomène se passait à la mer, il altérerait les hauteurs du soleil, prises avec l'instrument, et il les augmenterait de

toute la quantité dont il abaisserait la limite apparente de l'horizon. Mais si quelques objets terrestres, tels que des villages, des arbres, ou des monticules de terrain, vous avertissent que les limites de l'horizon sont plus éloignées, et que le ciel ne s'abaisse pas jusqu'à cette profondeur, comme la surface de l'eau n'est ordinairement visible, sous un petit angle, que par l'image du ciel qu'elle réfléchit, vous voyez une image du ciel réfléchi, vous croyez apercevoir une surface d'eau réfléchissante.

Les villages et les arbres qui sont à une distance convenable, en interceptant une partie des rayons de lumière envoyés par les régions basses du ciel, produisent des lacunes dans l'image réfléchi du ciel. Ces lacunes sont exactement occupées par les images renversées de ces mêmes objets, parce que ceux des rayons de lumière qu'ils envoient et qui font avec l'horizon des angles égaux à ceux qui formaient les rayons interceptés, sont réfléchis de la même manière que ceux-ci l'auraient été. Mais comme la surface réfléchissante qui sépare les deux couches d'air des densités différentes n'est ni parfaitement plane ni parfaitement immobile, ces dernières images doivent paraître mal terminées et agitées sur leurs bords, comme seraient celles que produirait la surface d'une eau qui aurait contracté de légères ondulations.

On voit pourquoi le phénomène ne peut avoir lieu lorsque l'horizon est terminé par des montagnes élevées et continues; car ces montagnes interceptent tous les rayons envoyés par les parties basses du ciel, et ne laissent passer au-dessus d'elles que des rayons qui sont avec la surface dilatée des angles assez grands pour que la réflexion ne puisse plus avoir lieu.

Dans un état constant de choses, c'est-à-dire en supposant que la densité et l'épaisseur de la couche dilatée soient constantes, et que la température de la couche supérieure soit invariable, le plus grand angle sous lequel les rayons de lumière puissent être ainsi réfléchis est entièrement déterminé et constant entre les sinus des angles d'incidence et de réfraction pour les deux milieux. Or, de tous les rayons réfléchis, ceux qui forment le plus grand angle avec l'horizon paraissent venir du point le plus voisin et auquel commence le phénomène. Donc, dans un état constant de choses, le point auquel commence le phénomène est à une distance constante de l'observateur: en sorte que, si l'observateur se meut en avant, le point où commence l'inondation apparente doit se mouvoir dans le même sens et avec la même vitesse. Donc, si la marche est dirigée vers un village qui paraisse au milieu de l'inondation, le bord de l'inondation doit paraître se rapprocher insensiblement du village, l'atteindre, et, bientôt après, paraître situé au delà de lui.

Lorsque le soleil est près de l'horizon, à son lever, la terre n'est pas encore assez échauffée; à son coucher, elle est déjà trop refroidie pour que le mirage puisse avoir lieu. Il paraît donc très-difficile qu'indépendamment de l'image directe du soleil on en voie une seconde, réfléchi à l'occasion de la température élevée de la couche inférieure de l'atmosphère. Mais, dans le second quartier de la lune, cet astre se lève après midi, et pendant que les circonstances sont encore favorables au mirage. Si donc l'éclat du soleil et la clarté de l'atmosphère permettent alors qu'on aperçoive la lune à son lever, on doit voir deux images de cet astre, l'une au-dessus de l'autre, dans le même vertical. Ce phénomène est connu sous le nom de *parasélène*.

La transparence de l'eau de la mer permet aux rayons de lumière de pénétrer dans son intérieur, jusqu'à une profondeur assez considérable: sa surface, par son exposition au soleil, ne s'échauffe pas à beaucoup près autant que le ferait un sol aride, dans les mêmes circonstances; elle ne communique pas à la couche d'air qui repose sur elle une température très-élevée; le mirage ne doit donc pas être aussi fréquent en mer que dans le désert; mais l'élévation de température n'est pas la seule chose qui, sous une pression constante, puisse dilater la couche inférieure de l'atmosphère. En effet, l'air a la faculté de dissoudre l'eau, sans perdre sa transparence; et Saussure a fait voir que la pesanteur spécifique de l'air décroît à mesure qu'il tient une plus grande quantité d'eau

en dissolution. Lors donc que le vent qui souffle en mer apporte un air qui n'est pas saturé d'eau, la couche inférieure de l'atmosphère qui est en contact avec la surface de la mer dissout de l'eau nouvelle et se dilate. Cette cause, jointe à la légère augmentation de température, peut enfin amener les circonstances favorables au mirage, et produit, en effet, celui que les marins observent assez fréquemment.

Cette dernière cause, c'est-à-dire la dilatation de la couche inférieure de l'atmosphère, occasionnée par la dissolution d'une plus grande quantité d'eau, peut avoir lieu dans tous les instants du jour, lorsque le soleil est près de l'horizon comme lorsqu'il est voisin du méridien. Il serait donc possible qu'elle produisit les paréliques, phénomènes dans lesquels, au lever du soleil et à son coucher, on voit deux images de cet astre en même temps au-dessus de l'horizon apparent. Mais je n'ai jamais eu occasion d'observer ce dernier phénomène, qui d'ailleurs est très-rare, ni de remarquer les circonstances qui l'accompagnent.

ADDITION.

Depuis la lecture de ce mémoire, j'ai eu de fréquentes occasions d'observer le mirage à terre, je l'ai fait dans des circonstances très-variées, dans des saisons très-différentes; et les résultats, jusqu'aux plus petits détails, ont toujours été conformes à l'explication que j'en ai donnée; en sorte qu'aujourd'hui je n'ai plus de doute sur son exactitude. De toutes ces observations, il n'y en a qu'une seule que je crois utile de rapporter.

J'étais, avec le général Bonaparte, dans la vallée de Suez, lorsqu'il reconnut le canal qui joignait autrefois la mer Rouge à la Méditerranée. Cette vallée de quelques lieues de largeur est bornée à l'est par la chaîne de montagnes qui s'étend de la Syrie au mont Sinaï, et à l'ouest par les montagnes de l'Égypte. Ces montagnes sont, de part et d'autre, assez élevées pour intercepter les rayons de lumière envoyés par les parties inférieures du ciel, et ceux de ces rayons qu'elles n'interceptent pas arrivent à terre sous un angle trop grand pour être réfléchis par la couche inférieure et dilatée de l'atmosphère. Ainsi, dans le moment même le plus chaud du jour, on ne voit sur la surface de la terre l'image réfléchie d'aucune partie du ciel, et l'on n'aperçoit nulle part l'apparence d'une inondation. Cependant l'effet du mirage n'est pas entièrement nul; les objets visibles, placés à peu près à mi-côte, et dont la position correspond à celle des parties inférieures du ciel, dont l'image se réfléchirait, participent à cet effet d'une manière moins frappante, à la vérité, à cause de leur peu d'étendue, et avec moins d'éclat, parce que leur couleur est beaucoup plus obscure que celle du ciel. Indépendamment de l'image produite par les rayons directs, les rayons émanés de ces objets, et qui sont dirigés vers la terre, sont réfléchis par la couche inférieure de l'atmosphère, comme l'auraient été les rayons venus des parties inférieures du ciel, dont ils tiennent la place, et donnent lieu à une seconde image de ces objets, renversée et placée verticalement au-dessous de la première.

Cette duplication d'images produit des illusions d'optique contre lesquelles il est bon d'être en garde dans un désert qui peut être occupé par l'ennemi, et où personne ne peut donner des renseignements sur des apparences inquiétantes.

NOTE 7.

De la hauteur des Vagues.

— Page 404. —

Quelle est la plus grande hauteur des vagues pendant les tempêtes ? Quelle est leur plus grande dimension transversale ? Quelle est leur vitesse de propagation ? Ces trois questions n'ont pas encore été résolues.

La hauteur, on s'est ordinairement contenté de l'estimer. Or, pour montrer combien de simples évaluations peuvent être en erreur ; combien, sur un pareil sujet, l'imagination exerce l'influence, nous dirons que des marins également dignes de confiance, ont donné pour la plus grande hauteur des vagues, les uns *cinq* mètres, et les autres *trente-trois*. Aussi, ce que la science réclame aujourd'hui, ce sont, non des aperçus grossiers, mais des mesures réelles dont il soit possible d'apprécier l'exactitude numériquement.

Ces mesures, nous le savons, sont fort difficiles ; cependant les obstacles ne paraissent pas insurmontables, et, en tous cas, la question offre trop d'intérêt pour qu'on doive marchander les efforts que sa solution pourra exiger. Au reste, quelques courtes réflexions pourront guider à la solution du problème.

Supposons un moment que les vagues de l'Océan soient immobiles, pétrifiées ; que ferait-on sur un navire également stationnaire et situé dans le creux d'une des vagues, s'il fallait en mesurer la hauteur réelle, s'il fallait déterminer la distance verticale de la *crête* et du *creux* ? Un observateur monterait graduellement le long du mât, et s'arrêterait à l'instant où la ligne visuelle *horizontale*, partant de son œil, paraîtrait tangente à la crête en question ; la hauteur verticale de l'œil au-dessus de la surface de flottaison du navire, toujours situé, par hypothèse, dans le creux, serait la hauteur cherchée. Eh bien ! cette même opération, il faut essayer de la faire au milieu de tous les mouvements, de tous les désordres d'une tempête.

Sur un navire en repos, tant qu'un observateur ne change pas de place, l'élévation de son œil au-dessus de la mer reste constante et très-facile à trouver. Sur un navire battu par les flots, le roulis et le tangage inclinent les mâts, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. La hauteur de chacun de leurs points, celle des huniers, par exemple, varie sans cesse, et l'officier qui s'y est établi ne peut connaître la valeur de sa coordonnée verticale au moment où il observe, que par le concours d'une seconde personne placée sur le pont et dont la mission est de suivre les mouvements du mât. Quand on borne sa prétention à connaître cette coordonnée, à la précision d'un tiers de mètre, par exemple, le

problème nous semble complètement résolu, surtout si l'on choisit, pour observer, les moments où le navire se trouve à peu près dans sa position naturelle ; or, il est précisément ainsi au creux de la vague.

Reste maintenant à trouver le moyen de s'assurer que la ligne de visée aboutissant au sommet d'une crête est horizontale.

Les crêtes des deux vagues contiguës sont à la même hauteur, au-dessus du creux intermédiaire. Une ligne visuelle horizontale, partant de l'œil de l'observateur quand le navire est dans le creux, va, je suppose, raser la crête de la vague qui s'approche ; si l'on prolonge cette ligne du côté opposé, elle ira aussi toucher, seulement à son sommet, la crête de la vague déjà passée. Cette dernière condition est nécessaire, et elle suffit pour établir l'horizontalité de la première ligne de visée ; or, avec l'instrument connu sous le nom de *secteur de dépression* *deep sector*, avec les cercles ordinaires armés d'un miroir additionnel, on peut voir en même temps, dans la même lunette, dans la même partie du champ, deux mires, situées à l'horizon, l'une en avant, l'autre en arrière. Le secteur de dépression apprendra donc à l'observateur, s'élevant graduellement le long du mât, à quel instant son œil arrive au plan horizontal, tangent aux crêtes de deux vagues voisines. C'est là précisément la solution du problème que nous nous étions proposé.

Nous avons supposé qu'on voulait apporter dans cette observation toute l'exactitude que les instruments de marine comportent. L'opération serait plus simple et d'une précision quelquefois suffisante, si l'on se contentait de déterminer, même à l'œil nu, jusqu'à quelle hauteur on peut s'élever le long du mât, sans jamais apercevoir, quand le navire est descendu dans le creux, d'autre vague que la plus voisine de celles qui s'approchent ou s'éloignent. Sous cette forme, l'observation serait à la portée de tout le monde ; elle pourrait donc être faite pendant les plus fortes tempêtes, c'est-à-dire dans les circonstances où l'usage des instruments à réflexion présenterait quelques difficultés, et lorsque d'ailleurs toute autre personne qu'un matelot ne se hasarderait pas peut-être impunément à grimper le long d'un mât. Les dimensions transversales des vagues se déterminent assez bien en les comparant à la longueur du navire qui les sillonne ; leur vitesse, on la mesure par des moyens connus. Nous n'avons donc, en terminant cet article, qu'à signaler de nouveau ces deux sujets de recherches à l'attention de tous les officiers de la marine royale qui font des voyages de circumnavigation.

NOTE 8.

De la Température de la Terre.

— Page 414. —

La terre, sous le rapport de la température, est-elle arrivée à un état permanent ?

La solution de cette question capitale semble ne devoir exiger que la comparaison directe, immédiate, des températures moyennes *du même lieu*, prises à des époques éloignées. Mais en y réfléchissant davantage, en songeant aux effets des circonstances locales,

en voyant à quel point le voisinage d'un lac, d'une forêt, d'une montagne nue ou boisée, d'une plaine sablonneuse ou couverte de prairies, peut modifier la température, tout le monde comprendra que les seules données thermométriques ne sauraient suffire ; qu'il faudra s'assurer, en outre, que la contrée où l'on a opéré et même que les pays environnants n'ont subi, dans leur aspect physique et dans le genre de leur culture, aucun changement trop notable. Ceci, comme on voit, complique singulièrement la question : à des chiffres positifs, caractéristiques, d'une exactitude susceptible d'être nettement appréciée, viennent maintenant se mêler des aperçus vagues, en présence desquels un esprit rigide reste toujours en suspens.

N'y a-t-il aucun moyen de résoudre la difficulté ? Ce moyen existe et n'est pas compliqué : il consiste à observer la température *en pleine mer, très-loin des continents*. Ajoutons que, si l'on choisit les régions équinoxiales, ce ne sont pas des années de recherches qu'il faudra ; que les températures *maxima*, observées dans deux ou trois traversées de la ligne, peuvent amplement suffire. En effet, dans l'Atlantique, les extrêmes de ces températures, déterminées jusqu'ici par un grand nombre de voyageurs, sont 27^o et 29^o centigrades. En faisant la part des erreurs de graduation, tout le monde comprendra qu'avec un bon instrument l'incertitude d'une seule observation du maximum de température de l'océan Atlantique équatorial ne doit guère surpasser un degré, et qu'on peut compter sur la constance de la moyenne de quatre déterminations distinctes, à une petite fraction de degré. Ainsi, voilà un résultat facile à obtenir, directement lié aux causes caloriques et refroidissantes dont dépendent les températures terrestres, et tout aussi dégagé qu'il est possible de l'influence des circonstances locales. Voilà donc une donnée météorologique que chaque siècle doit s'empresse de léguer aux siècles à venir.

De vives discussions se sont élevées entre les météorologistes, au sujet des effets caloriques que les rayons solaires peuvent produire par voie d'absorption dans différents pays. Les uns citent des observations recueillies vers le cercle arctique, et dont semblerait résulter cette étrange conséquence : *Le soleil chauffe plus fortement dans les hautes que dans les basses latitudes*. D'autres rejettent ce résultat, ou prétendent, du moins, qu'il n'est pas prouvé : les observations équatoriales, prises pour terme de comparaison, ne leur semblent pas assez nombreuses ; d'ailleurs, ils trouvent qu'elles n'ont point été faites dans des circonstances favorables. Cette recherche pourra donc être recommandée à tous les observateurs. Ils auront besoin, pour cela, de deux thermomètres dont les récipients, d'une part, absorbent inégalement les rayons solaires, et de l'autre n'éprouvent pas trop fortement les influences refroidissantes des courants d'air. On satisfera assez bien à cette double condition, si, après s'être muni de deux thermomètres ordinaires et tout pareils, on recouvre la boule du premier d'une certaine épaisseur de laine blanche, et celle du second, d'une épaisseur égale de laine noire. Ces deux instruments exposés au soleil, l'un à côté de l'autre, ne marqueront jamais le même degré : le thermomètre noir montera davantage. La question consistera donc à déterminer si la différence des deux indications est plus petite à l'équateur qu'au cap Horn.

Il est bien entendu que des observations comparatives de cette nature doivent être faites à des hauteurs égales du soleil, et par le temps le plus serein possible. De faibles dissimilitudes de hauteur n'empêcheront pas, toutefois, de calculer les observations, si l'on a pris la peine, sous diverses latitudes, de déterminer, depuis le lever du soleil jusqu'à midi, et depuis midi jusqu'à l'époque du coucher, suivant quelle progression la différence des deux instruments grandit durant la première période, et comment elle diminue pendant la seconde. Les jours de grand vent devront être exclus, quel que soit d'ailleurs l'état du ciel.

Une observation qui ne serait pas sans analogie avec celle des deux thermomètres vêtus de noir et de blanc, consisterait à déterminer le maximum de température que, dans les régions équinoxiales, le soleil peut communiquer à un sol aride. A Paris, en 1826, dans le mois d'août, par un ciel serein, nous avons trouvé, avec un thermomètre

couché horizontalement, et dont la boule n'était recouverte que d'un millimètre de terre végétale très-fine, + 54°. Le même instrument recouvert de deux millimètres de sable de rivière ne marquait que + 46°.

Les expériences que nous venons de proposer doivent, toutes choses d'ailleurs égales, donner la mesure de la diaphanéité de l'atmosphère. Cette diaphanéité peut être appréciée d'une manière en quelque sorte inverse et non moins intéressante, par des observations de rayonnement nocturne, que nous recommanderons à l'attention de tous les navigateurs.

On sait depuis un demi-siècle qu'un thermomètre placé, par un ciel serein, sur l'herbe d'un pré, marque 6°, 7°, et même 8° centigrades *de moins* qu'un thermomètre tout semblable *suspendu dans l'air* à quelque élévation au-dessus du sol; mais c'est depuis peu d'années qu'on a trouvé l'explication de ce phénomène; c'est depuis 1817 seulement que Wells a constaté, à l'aide d'expériences importantes et variées de mille manières, que cette inégalité de température a pour cause *la faible vertu rayonnante d'un ciel serein*.

Un écran placé entre des corps solides quelconques et le ciel empêche qu'ils ne se refroidissent, parce que cet écran intercepte leurs communications rayonnantes avec les régions glacées du firmament. Les nuages agissent de la même manière; ils tiennent lieu d'écran. Mais, si nous appelons *nuage* toute vapeur qui intercepte quelques rayons solaires venant de haut en bas, ou quelques rayons calorifiques allant de la terre vers les espaces célestes, personne ne pourra dire que l'atmosphère en soit jamais entièrement dépouillée. Il n'y aura de différence que du plus au moins.

Eh bien, ces différences, quelque légères qu'elles soient, pourront être indiquées par les valeurs des refroidissements nocturnes des corps solides, et même avec cette particularité digne de remarque, que la diaphanéité qu'on mesure ainsi est la *diaphanéité moyenne* de l'ensemble du firmament, et non pas seulement celle de la région circonscrite qu'un astre serait venu occuper.

Pour faire ces expériences dans des conditions avantageuses, il faut évidemment choisir les corps qui se refroidissent le plus par le rayonnement. D'après les recherches de Wells, c'est le duvet du cygne que nous indiquerons. Un thermomètre, *dont la boule devra être entourée de ce duvet*, sera placé dans un lieu où l'on aperçoive à peu près tout l'horizon. *Sur* une table de bois peinte supportée par des pieds déliés. Un second thermomètre *à boule nue* sera suspendu dans l'air à quelque hauteur au-dessus du sol. *Un écran le garantira de tout le rayonnement vers l'espace*. En Angleterre, Wells a obtenu, entre les indications de deux thermomètres ainsi placés, jusqu'à des différences de 8° 3 centigrades. Il serait certainement étrange que dans les régions équinoxiales, tant vantées pour la pureté de l'atmosphère, on trouvât toujours de moindres résultats. Nous n'avons pas besoin, sans doute, de faire ressortir toute l'utilité qu'auraient ces mêmes expériences si on les répétait sur une très-haute montagne telle que le Mowna-Roa ou le Mowna-Kaah des îles Sandwich.

La température des couches atmosphériques est d'autant moindre que ces couches sont plus élevées. Il n'y a d'exception à cette règle que la *nuît, par un temps serein et calme*; alors jusqu'à certaines hauteurs, on observe une progression croissante; alors, d'après les expériences de Pictet, à qui l'on doit la découverte de cette anomalie, un thermomètre suspendu dans l'air à deux mètres du sol peut marquer toute la nuit 2° à 3° centigrades *de moins* qu'un thermomètre également suspendu dans l'air, mais quinze à vingt mètres plus haut.

Si l'on se rappelle que les corps solides, placés à la surface de la terre, passent, *par voie de rayonnement*, quand le ciel est serein, à une température notablement inférieure à celle de l'air qui les baigne, on ne doutera guère que cet air ne doive, à la longue et par voie de contact, participer à ce même refroidissement, et d'autant plus qu'il se trouve plus près de terre. Voilà, comme on voit, une explication plausible du fait curieux signalé par le physicien de Genève. Ce sera lui donner le caractère d'une

véritable démonstration, que de répéter l'expérience de Pietet en pleine mer, si, par un ciel serein et calme, on compare de nuit un thermomètre placé sur le pont avec un thermomètre attaché au sommet du mât. Ce n'est pas que la couche superficielle de l'Océan n'éprouve les effets du rayonnement nocturne, tout comme l'édredon, la laine, l'herbe, etc.; mais dès que la température a diminué, cette couche se précipite, parce qu'elle est devenue spécifiquement plus dense que les couches liquides inférieures. On ne saurait donc espérer, dans ce cas, les énormes refroidissements locaux observés par Wells sur certains corps placés à la surface de la terre, ni le refroidissement anormal de l'air inférieur qui en semble être la conséquence. Tout porte donc à croire que la progression croissante de la température atmosphérique observée à terre n'existera pas en pleine mer; que là, le thermomètre du pont et celui du mât marqueront à peu près le même degré. L'expérience, toutefois, n'en est pas moins digne d'intérêt : aux yeux du physicien prudent il y a toujours une distance immense entre le résultat d'une conjecture et celui d'une observation.

Dans nos climats, la couche terrestre qui n'éprouve ni des variations de température diurnes, ni des variations de température annuelles, se trouve située à une fort grande distance de la surface du sol. Il n'en est pas de même dans les régions équinoxiales; là, d'après les observations de M. Boussingault, déjà il suffit de descendre un thermomètre à la simple profondeur d'un tiers de mètre, pour qu'il marque constamment le même degré, à un ou deux dixièmes près. Les voyageurs pourront donc déterminer très-exactement la *température moyenne* de tous les lieux où ils stationneront entre les tropiques, en plaine, comme sur les montagnes, s'ils ont la précaution de se munir d'un *foret de mineur*, à l'aide duquel il est facile, en peu d'instants, de pratiquer dans le sol un trou d'un tiers de mètre de profondeur.

On remarquera que l'action du foret sur les roches et même sur la terre donne lieu à un développement de chaleur, et qu'on ne saurait se dispenser d'attendre qu'il se soit entièrement dissipé, avant de commencer les expériences. Il faut aussi, pendant toute leur durée, que l'air ne puisse pas se renouveler dans le trou. Un corps mou, tel que du carton, recouvert d'une grande pierre, forme un obturateur suffisant. Le thermomètre devra être muni d'un cordon avec lequel on le retirera.

Les observations de M. Boussingault, dont nous venons de nous étayer pour recommander des forages à la faible profondeur d'un tiers de mètre comme devant conduire très-expéditivement à la détermination des températures moyennes sur toute la largeur des régions intertropicales, ont été faites dans des lieux abrités, dans des rez-de-chaussée, sous des cabanes d'Indiens, ou sous de simples hangars. Là, le sol se trouve à l'abri de l'échauffement direct produit par l'absorption de la lumière solaire, d'un rayonnement nocturne et de l'infiltration des pluies. Il faudra conséquemment se placer dans les mêmes conditions, car il n'est pas douteux qu'en plein air, dans des lieux non abrités, on ne fût forcé de descendre à plus d'un tiers de mètre de profondeur dans le sol, pour atteindre la couche douée d'une température constante.

L'observation de la température de l'eau des puits d'une médiocre profondeur donne aussi, comme tout le monde le sait, fort exactement et sans aucune difficulté la température moyenne de la surface; nous ne devons donc pas oublier de la faire figurer au nombre de celles que l'Académie recommande.

Nous insisterons aussi d'une manière spéciale sur les *températures des sources thermales*. Si ces températures, comme tout porte à le croire, sont la conséquence de la profondeur d'où l'eau nous arrive, on doit trouver assurément fort naturel que les sources les plus chaudes soient le moins nombreuses. Toutefois, n'est-il pas extraordinaire qu'on n'en ait jusqu'ici observé *aucune* dont la température approche du terme de l'ébullition à moins de *vingt degrés* centigrades? Si quelques relations vagues ne nous trompent

¹ Nous ne comprenons pas ici dans la catégorie des sources thermales les Geysers d'Islande et

pas, les Philippines, et l'île de Luçon en particulier, pourraient bien faire disparaître cette lacune. Là, au surplus, comme dans tout autre lieu où il existe des sources thermales, les données à recueillir les plus dignes d'intérêt seraient celles d'où pourrait résulter *la preuve* que la température d'une source très-abondante varie ou ne varie pas avec la suite des siècles, et surtout les observations locales qui montreraient *la nécessité* du passage du liquide émergent à travers des couches terrestres très-profondes.

Dans les relâches de quelque durée, aux îles Sandwich, il pourra paraître convenable de mesurer le Mowna-Roa barométriquement. Les observations thermométriques, faites au sommet de cette montagne isolée, comparées à celles du rivage de la mer, donneront, sur le décroissement de la température atmosphérique et sur la limite des neiges perpétuelles, des résultats que l'éloignement des continents rendra particulièrement précieux. En gravissant le Mowna-Roa, on ne devra pas négliger de noter, à chacune de ses stations, la *direction du vent*.

NOTE 9.

Des courants sous-marins.

— Page 416. —

L'Océan est sillonné par un grand nombre de courants. Les observations astronomiques faites à bord des navires qui les traversent, servent à déterminer leur direction et leur vitesse. Il n'est pas moins curieux de rechercher d'où ils émanent, dans quelle région du globe ils prennent naissance. Le thermomètre peut conduire à cette découverte.

Tout le monde connaît les travaux de Franklin, de Blagden, de Jonathan Willams, de M. de Humboldt, du capitaine Sabine, sur le *Gulph-Stream*. Personne ne doute, aujourd'hui, que le *Gulph-Stream* ne soit le courant équinoxial, qui, après s'être réfléchi dans le golfe du Mexique, après avoir débouché par le détroit de Bahama, se meut du sud au nord à une certaine distance de la côte des États-Unis, en conservant, comme une rivière d'eau chaude, une portion plus ou moins considérable de la température qu'il avait entre les tropiques. Ce courant se bifurque. Une de ses branches va,

autres phénomènes analogues qui dépendent évidemment de volcans actuellement en activité. La plus chaude source thermale proprement dite que nous soit connue, celle de *Chaudes-Aigues* en Auvergne, marque $+ 80^{\circ}$ centigrades.

dit-on, tempérer le climat de l'Irlande, des Orcades, des îles Shetland, de la Norvège; une autre s'infléchit graduellement, et finit, en revenant sur ses pas, par traverser l'Atlantique du *nord au sud* à quelque distance des côtes d'Espagne et du Portugal. Après un bien long circuit, ses eaux vont donc rejoindre le courant équinoxial d'où elles étaient sorties.

Le long de la côte d'Amérique, la position, la largeur et la température du *Gulph-Stream* ont été assez bien déterminées sous chaque latitude pour qu'on ait pu, sans charlatanisme, publier un ouvrage avec le titre de Navigation thermométrique (*Thermometrical navigation*), à l'usage des marins qui atterrissent ces parages. Il s'en faut de beaucoup que la branche rétrograde soit connue avec la même certitude. Son excès de température est presque effacé quand elle arrive par le parallèle de Gibraltar, et ce n'est pas même à l'aide des moyennes d'un grand nombre d'observations, qu'on peut espérer de le faire nettement ressortir. Les officiers de marine faciliteront beaucoup cette recherche si, depuis le méridien de Cadix jusqu'à celui de la plus occidentale des Canaries, ils déterminent, *de demi-heure en demi-heure*, la température de l'Océan avec la précision des dixièmes de degré.

Il vient d'être question d'un courant d'eau chaude; les navigateurs rencontreront, au contraire, un courant d'eau froide, le long des côtes du Chili et du Pérou. Ce courant, à partir du parallèle de Chiloe, sèment rapidement du sud au nord et porte, jusque sous le parallèle du Cap-Blanc, les eaux refroidies des régions voisines du pôle austral. Signalé pour la première fois, quant à sa température, par M. de Humboldt, le courant dont nous venons de parler a été étudié avec un soin tout particulier pendant le voyage de *la Coquille*. Les observations fréquentes de la température de l'Océan, que les explorateurs ne manqueront certainement pas de faire entre le cap Horn et l'équateur, serviront à perfectionner, à étendre ou compléter les importants résultats déjà obtenus par leurs devanciers, et en particulier par le capitaine Duperrey.

Le major Reamel a décrit avec une minutieuse attention le courant qui, venant de la côte sud-est de l'Afrique, longe le banc de *Agullas*. Ce courant, d'après les observations de John Davy, a une température de 4° à 5° centigrades, supérieure à celles des mers voisines. Cet excès de température mérite d'autant plus de fixer l'attention des navigateurs, qu'on a cru y trouver la cause immédiate de l'enveloppe de vapeurs appelée *la nappe*, et qui se montre toujours au sommet de la montagne de *la Table*, quand le vent souffle *sud-est*.

Toutefois, comme des heures et même des journées entières d'un calme plat doivent entrer dans les prévisions du navigateur, surtout lorsqu'il est destiné à traverser fréquemment la ligne, nous croyons que les nouvelles expéditions agiraient sagement si elles se munissaient de thermométries et d'appareils de sondage, qui pourront leur permettre de faire descendre ces instruments en toute sûreté jusqu'aux plus grandes profondeurs de l'Océan. Il n'est guère douteux aujourd'hui que les eaux froides inférieures des régions équinoxiales n'y soient amenées par des courants *sous-marins* venant des zones polaires; mais la solution même complète de ce point de théorie serait loin d'enlever tout intérêt aux observations que nous recommandons ici. Qui ne voit, par exemple, que la profondeur où l'on trouvera le maximum de froid, nous dirons plus, tel ou tel autre degré de température, doit dépendre, sous chaque parallèle, d'une manière assez directe, de la profondeur totale de l'Océan, pour qu'il soit permis d'espérer que cette dernière quantité se déduira tôt ou tard de la valeur des sondes thermométriques?

Jonathan Willams reconnut que l'eau est plus froide sur les bas-fonds qu'en pleine mer. MM. de Humboldt et John Davy attribuaient ce curieux phénomène, non à des courants sous-marins qui, arrêtés dans leur marche, remonteraient le long des accores du banc et glisseraient ensuite à sa surface, mais au rayonnement. Par voie de rayonnement, surtout quand le ciel est serein, les couches supérieures de l'Océan doivent cer-

talement se refroidir beaucoup ; mais tout refroidissement, si ce n'est dans les régions polaires où la mer est à près de 0° de température, amène une augmentation de densité et un mouvement descendant des couches refroidies. Supposez un Océan sans fond ; les couches en question tombent jusqu'à une grande distance de la surface et doivent en modifier très-peu la température ; mais sur un *haut-fond*, lorsque les mêmes causes opèrent, les couches refroidies s'accumulent et leur influence peut devenir très-sensible.

Quoi qu'il en soit de cette explication, tout le monde sentira combien l'art nautique est intéressé à la vérification du fait annoncé par *Jonathan Willams*, et que diverses observations récentes ont semblé contredire ; combien aussi les météorologistes accueilleront avec empressement des mesures comparatives de la température des eaux superficielles, prises en pleine mer et au-dessus du haut-fond ; combien surtout ils doivent désirer de voir déterminer, à l'aide du thermométrographe, la température de la couche liquide *qui repose immédiatement* sur la surface des hauts-fonds eux-mêmes.

NOTE 10.

La Pluie sur mer.

— Page 420. —

Les navigateurs parlent des pluies qui, parfois, tombent sur les bâtiments pendant qu'ils traversent les régions équinoxiales, dans des termes qui devraient faire supposer qu'il pleut beaucoup plus abondamment en mer qu'à terre. Mais ce sujet est resté, jusqu'ici, dans le domaine des simples conjectures ; rarement on s'est donné la peine de procéder à des mesures exactes. Ces mesures, cependant, ne sont pas difficiles. Nous voyons, par exemple, que le capitaine Tuckey en avait fait plusieurs pendant sa malheureuse expédition au fleuve *Zaïre* ou *Congo*. Il nous semble donc convenable d'inviter les commandants des navires explorateurs à faire placer l'udomètre sur l'arrière du bâtiment, dans une position où il ne pourra recevoir ni la pluie que recueillent les voiles, ni celle qui tombe des cordages.

On ajouterait beaucoup à l'intérêt de ces observations, si l'on déterminait en même temps la température de la pluie, et la hauteur d'où elle tombe.

Pour avoir, avec quelque exactitude, la température de la pluie, il faut que la masse d'eau soit considérable, relativement à celle du récipient qui la reçoit. L'udomètre en métal ne satisferait pas à cette condition. Il vaut infiniment mieux prendre un large entonnoir formé avec une étoffe légère, à tissu très-serré, et recevoir l'eau qui coule par le bas dans un verre à minces parois renfermant un petit thermomètre. Voilà pour la

température. L'élévation des nuages où la pluie se forme ne peut être déterminée que dans des temps d'orage; alors, le nombre de secondes qui s'écoulent entre l'éclair et l'arrivée du bruit multiplié par 337 mètres, vitesse de la propagation du son, donne la longueur de l'hypothénuse d'un triangle rectangle dont le côté vertical est précisément la hauteur cherchée. Cette hauteur pourra être calculée, si, à l'aide d'un instrument à réflexion, on évalue l'angle que forme avec l'horizon la ligne qui, partant de l'œil de l'observateur, aboutit à la région des nuages où l'éclair s'est d'abord montré.

Supposons, pour un moment, qu'il tombe sur le navire de la pluie plus froide que ne doivent l'être les nuages, d'après leur hauteur et la rapidité connue du décroissement de la température atmosphérique, tout le monde comprendra quel rôle un pareil résultat jouerait en météorologie.

Supposons, d'autre part, *qu'un jour de grêle* (car il grêle en pleine mer), le même système d'observations vienne à prouver que les grêlons se sont formés dans une région où la température atmosphérique était supérieure au terme de la congélation de l'eau, et l'on aura enrichi la science d'un résultat précieux, auquel la *théorie à venir de la grêle* devra satisfaire. Nous pourrions, par beaucoup d'autres considérations, faire ressortir l'utilité des observations que nous venons de proposer, mais les deux qui précèdent doivent suffire.

Il est des phénomènes extraordinaires sur lesquels la science possède peu d'observations, par la raison que ceux à qui il a été donné de les voir évitent d'en parler, de peur de passer pour des rêveurs sans discernement. Au nombre de ces phénomènes, nous rangerons certaines pluies des régions équinoxiales.

Quelquefois, entre les tropiques, il pleut par l'atmosphère la plus pure, par un ciel du plus bel azur! Les gouttes ne sont pas très-serrées, mais elles surpassent en grosseur les plus larges gouttes de pluie d'orage de nos climats. Le fait est certain; nous en avons pour garants M. de Humboldt, qui l'a observé dans l'intérieur des terres, et M. le capitaine Beechey, qui en a été témoin en pleine mer: quant aux circonstances dont une aussi singulière précipitation d'eau peut dépendre, elles ne nous sont pas connues. En Europe, on voit quelquefois par un temps froid et parfaitement serein tomber lentement, en plein midi, de petits cristaux de glace dont le volume s'augmente de toutes les parcelles d'humidité qu'ils congèlent dans leur trajet. Ce rapprochement ne mettrait-il pas sur la voie de l'explication désirée? Les grosses gouttes n'ont-elles pas été, dans les plus hautes régions de l'atmosphère, d'abord de très-petites parcelles de glace excessivement froides; ensuite, plus bas, par voie d'agglomération, de gros glaçons; plus bas encore, des glaçons fondus ou de l'eau? Il est bien entendu que ces conjectures ne sont consignées ici que pour montrer sous quel point de vue le phénomène peut être étudié; que pour exciter surtout nos voyageurs à chercher avec soin si, pendant ces singulières pluies, les régions du ciel d'où elles tombent n'offriraient pas quelques traces de halo: si ces traces s'apercevaient, quelque légères qu'elles fussent, l'existence de cristaux de glace dans les hautes régions de l'air serait constatée.

Il n'est pas de contrée où, maintenant, l'on ne trouve des météorologistes; mais, il faut l'avouer, ils observent ordinairement à des heures choisies sans discernement et avec des instruments inexactes ou mal placés. Il ne semble pas difficile aujourd'hui de ramener les observations d'une heure quelconque à la température moyenne du jour; ainsi un tableau météorologique, quelles que soient les heures qui y figurent, aura du prix à une seule condition, que les instruments employés auront pu être comparés à des baromètres et des thermomètres étalons.

Partout où on aura effectué ces comparaisons, les observations météorologiques locales auront du prix; une collection des journaux du pays suppléera souvent à des copies qu'on obtiendrait difficilement.

Ce ne sont pas seulement ici des souvenirs ; ce n'est pas seulement la masse et la silhouette des choses et des objets étudiés ; c'est encore la rigoureuse exactitude des détails, la nuance des couleurs ; c'est le passé avec tous ses incidents de chaque jour, de chaque heure, qui, comme une consolation du Ciel, vient se placer devant mes yeux éteints.

Hélas ! que vaudrait-il mieux pour moi ?

N'avoir rien vu, c'est n'avoir rien à regretter. On ne perd réellement qu'après avoir possédé... et j'ai tant perdu !...

Mais aussi, vivre dans le passé quand le présent est mort à toute joie, quand l'avenir peut-être est sans lu-

mière, c'est-à-dire sans espérance, n'est-ce pas exister encore?... Oh ! ce triste problème, je n'ose pas le résoudre, tant je redoute la pitié des hommes !

Ce qui est vrai pourtant, c'est que la nuit des yeux n'est pas la nuit de l'âme, et que, lorsque j'entends une voix chère, lorsque je presse une main amie, il me semble revoir encore ce beau ciel que je ne verrai plus !

JACQUES ARAGO.



AVANT

Quel est l'homme qui, sans y être forcé par son devoir, ose faire le tour du monde, c'est-à-dire sillonner les mers, braver les tempêtes océaniques, changer à chaque instant de climat, affronter les épidémies, traverser des déserts glacés ou torréfiants, et étudier les mœurs des peuplades les plus féroces du globe ?

Je m'adressai cette pressante question quelques jours avant mon départ, et j'y répondis sans hésiter . « C'est celui qui, sans amis sur la terre, sans famille, sans avenir, veut de la gloire ou de l'or à tout prix. »

Et d'abord, y a-t-il de la gloire à faire le tour du monde ? En second lieu, que vous rapporte un tel voyage ?

Je vais vous le dire :

Quant à la gloire, je savais d'avance que je n'avais pas à y prétendre. Quant à la fortune, elle m'était acquise par anticipation, vous allez savoir comment :

J'allai trouver un ministre et je lui dis : « Monseigneur, j'ai un

nom, une famille, peut-être un avenir (les trois conditions dont je vous parlais tout à l'heure) ; j'écris, je dessine, je pense, j'ai du cœur, une volonté de fer. Un voyage de circumnavigation va s'effectuer ; à quelles conditions m'accepterez-vous pour que j'en puisse faire partie ? »

Il me fut répondu ce qui suit :

« Vous possédez, monsieur, toutes les qualités que nous exigeons des hommes qui entreprennent des courses aussi périlleuses. Nous n'avons pas de dessinateur ; vous nous rapporterez en croquis, en tableaux, au crayon ou à l'aquarelle, les portraits des hommes et des choses en présence desquels vous allez vous trouver. Vous vous ferez attacher sur le pont, comme le père des Vernet, pour mieux peindre les flots irrités (action fort contestable, soit dit entre nous). Vous nous rapporterez des notes écrites sur les archipels de tous les océans, et pour prix de votre zèle et de vos efforts, nous vous gratifions, généreux protecteur des sciences et des arts, de *six cents francs d'appointements par an*. — De combien, Monseigneur ? — J'ai dit six cents livres ! — Il y a erreur. — Une Excellence ne se trompe jamais. »

Je fus ébloui, vaincu... Le moyen de résister à la tentation ? Je me hâtai de dire oui, dans la crainte de me voir supplanté ; et, quelques jours après, fier de m'être si heureusement jeté sur la route de la fortune, je partis pour Toulon.

Quel brillant avenir je m'ouvrais là ! Que de fructueuses économies n'allais-je pas faire pendant mes trois ou quatre années de navigation, moi qui ne donnais à mon domestique guère moins du triple de la somme si gracieusement allouée par le ministre ! De pareilles chances sont rares dans la vie d'un homme ; ma bonne étoile m'éclaira donc de ses feux les plus brillants, et je me laissai aventureusement guider par elle.

Oh ! si les *Gudin*, les *Roqueplan*, les *Isabey*, les *Biard* et tant d'autres grands artistes attachaient moins de prix à la gloire qu'à la fortune, de combien de chefs-d'œuvre la France ne se-

rait-elle pas dotée ! tandis qu'on ne lui rapporte que de médiocres pages qui ont coûté encore bien des sueurs !

Mais, comme je sens le besoin, à mon début, de dire la vérité tout entière, j'ajoute qu'à mon retour, après un triste naufrage sur une terre déserte, qui m'a ravi mes belles collections d'armes et de costumes de tous les pays que nous venions de visiter, mes richesses zoologiques, botaniques et minéralogiques, ainsi que mes vêtements et mon linge, choses fort inutiles sans doute, puisque j'ai préféré sauver les travaux confiés à mes soins, j'ai reçu du gouvernement une gratification de... *six cents francs*. J'écris en toutes lettres, car la lecture des chiffres expose à trop d'erreurs. Il est vrai aussi que, dans le rapport de l'Institut sur les résultats de notre expédition toute scientifique, il fut dit (et je vous demande pardon de ce souvenir) « que jamais on n'avait rapporté de ces longues courses autant, de si fidèles et de si précieux albums. » Voilà peut-être de quoi justifier la *haute* valeur du chiffre ministériel.

Maintenant que j'ai franchement avoué ma honteuse soif des richesses, je veux désormais achever mes révélations. Nulle confession ne coûtera rien à ma pudeur, et, sans regarder en arrière, je me jette dans l'avenir.



SOUVENIRS D'UN AVEUGLE

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE





Toulon.



TOULON

Les Baléares. — Gibraltar.

TOULON est une ville de guerre, forte et patriotique; les beaux souvenirs de 89 l'ont rendue orgueilleuse, et on lit quelque chose de martial et d'indépendant sur cette population incandescente qui se rue avant le jour sur les quais et les marchés publics. L'idiome du peuple est nerveux, abrupte comme les montagnes qui emprisonnent la cité; ses manières sont brutales comme le *mistral* qui ravage ses vignobles, et ses refrains favoris semblent un écho de ces rapides tourmentes qui, nées sur les côtes africaines, bouleversent son port et sa rade.

Quand vous arrivez à Toulon, vous devez vous défaire de vos manières musquées de cité intérieure, si vous voulez être compris; mais aussi, pour comprendre, il faut vous aider d'un dictionnaire local savamment annoté, sans lequel vous vous croiriez à mille lieues de tout pays classique.

La jeune fille qui sort, vient d'*appareiller* pour prendre *le large*; le papa cloué dans un fauteuil, *dérape* à l'instant pour *courir des bordées* sur le port; l'ami qui appelle un ami, lui dit d'*accoster*; celui qui vous heurte dans la rue, vous prie de le pardonner, s'il vous *abordé*; on ne fait halte qu'afin de se *mettre en panne*, et l'on ne marche plus ou moins vite que pour *filer plus ou moins de nœuds*; tout étourdi fuyant un créancier ou tout bambin esquivant son école, *louvoie* afin de se cacher; *hisse ses bonnettes* et *largue ses cacatois* pour *doubler l'ennemi*; et si vous avez le malheur de demander à un homme du port une *barque*

ques éclats de rire des joyeux matelots, qui vous lancent en passant leurs quolibets les plus railleurs sur la manière ridicule dont vous *comptez vos chemises*. Dans ces longs moments de poignantes angoisses, toute joie est impossible, tout sentiment de douleur, autre que celui du mal de mer, ne peut vous atteindre; vous êtes mort à tout, et vous remercieriez du fond de l'âme le voisin généreux qui, vous traînant par les pieds, vous jetterait aux flots... J'en sais quelque chose, moi, que près de quatre années consécutives de voyages ont trouvé *comptant mes chemises*, dès que nous allions vent arrière ou que nous naviguions à la bouline.

Mais le temps est beau ce matin, la mer calme, légèrement frisée par une brise d'est qui nous pousse en avant. Le cap Creüs, qui sépare le Roussillon de la Catalogne, a été doublé. Nous voici devant Barcelone, dominée par le Mont-Jouy, citadelle protectrice de la ville, mais qui l'écrasera, soyez-en sûr, dans un de ses jours de chaude et sérieuse rébellion. À l'aide de nos longues-vues, nous aurions pu distinguer les sémillantes Catalanes se promenant sur la *Rambla*, aux bras innocents de leurs jeunes et pieux confesseurs. Mais nous courûmes au large, et les côtes d'Espagne s'affaîsèrent et disparurent en nous jetant les derniers rayons des forges de Palafox, qui brillaient comme un volcan dans une nuit sombre.

Ce furent alors les *Baléares* qui s'élevèrent devant nous, avec leurs sommets âpres et noirs. Majorque, Minorque, Yvica, Formentera, et Cabrera, sont des débris osseux que quelque révolution sous-marine a découpés du continent. Ces îles, jadis célèbres par les habiles frondeurs qui retardèrent si vaillamment les conquêtes des Maures, ne nourrissent plus maintenant que des enfants dégénérés.

C'est l'Espagne, mais l'Espagne au quinzième siècle, c'est-à-dire encore l'Espagne de nos jours, triste, décrépite, corrompue, avilie. Ainsi meurent les peuples, ainsi s'effacent les grandes pages des nations qui ne comprennent pas que les arts, les sciences et la civilisation ne peuvent marcher qu'avec la liberté.

Minorque a un port sûr et commode : le maréchal de Richelieu s'en est emparé après un beau fait d'armes; et, de toutes les conquêtes de l'illustre roué, celle-ci, à coup sûr, n'est pas la moins noble ni la moins glorieuse.

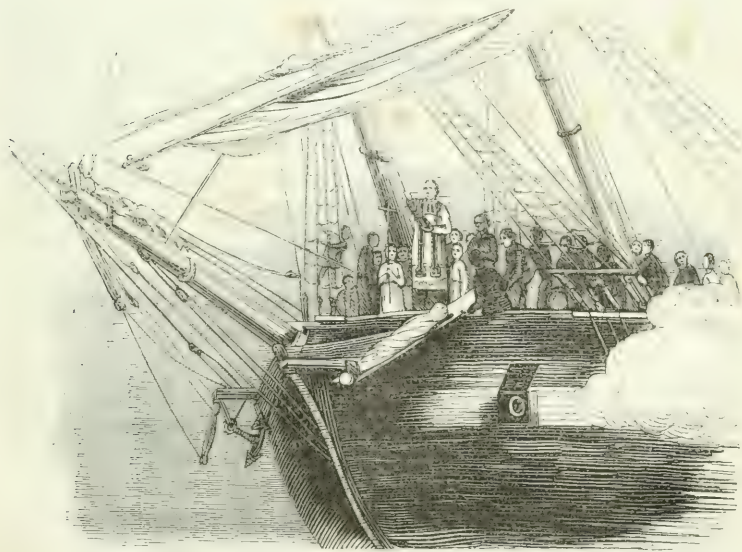
À côté de Minorque est un rocher pelé, où, pendant les guerres de l'Empire, les Anglais jetèrent sans secours, presque sans vivres, 12,000 Français, faits prisonniers de guerre par suite de la capitulation du général Dupont. Les hideux pontons de *Portsmouth* et *Falmouth* ont fait le tour du monde, sans respecter même *Sainte-Hélène*, l'île des grands souvenirs.

Là aussi, à Cabrera, un Observatoire fut établi, pour mesurer un des degrés du méridien à l'époque de la première invasion française en Es-

pagne. La science, qui avait établi ses stations à Valence, à Denia et autres lieux, se vit traquée comme si elle eût voulu servir de signaux aux troupes ennemies. Un homme à qui l'Institut de France venait de confier de si savantes opérations fut arrêté comme espion, traîné de cachot en cachot, jugé, condamné à mort. Echappé des prisons de Palamos, il se sauva en Afrique, où il erra longtemps en fugitif, gardant toujours auprès de lui les précieux résultats des travaux qui lui avaient été confiés. Il repartit enfin pour sa patrie, après avoir, par un honneur inouï, passé inaperçu au milieu de la vigilante escadre anglaise qui bloquait tous nos ports et foudroyait nos côtes.

Cet homme, encore enfant, avait nom François Arago.

A peine les Baléares eurent-elles glissé derrière nous, qu'un triste et douloureux spectacle nous appela tous sur le pont. La mort venait de frapper un de nos jeunes et courageux élèves de marine, M. Prat-Bernon, parti le cœur plein d'espérance et de joie. Hélas ! c'était lui, studieux et brave, qui commençait cette série d'amères douleurs dont nous devions être frappés pendant notre longue campagne. Déjà ! se disait-on de toutes parts ; et les cœurs se serrèrent, et les yeux se mouillèrent de larmes : nous n'étions pas encore façonnés aux catastrophes.



Un cadavre est là, dans la batterie, sur un cadre ballotté par le roulis et le tangage. Deux hommes vont le visiter, ils le toisent, et découpent, à

l'aide d'énormes ciseaux, un grand lambeau de vieille toile à voile qu'ils étendent sur les bordages. L'un saisit rudement la tête, l'autre les pieds, et le fardeau tombe avec un bruit sourd sur sa *bière* ; un troisième s'approche, traînant deux boulets placés dans un petit sac qu'il lie fortement aux pieds de celui qui n'est plus ; et voilà mes ouvriers fumant leur cigare, chiquant leur tabac, cousant la voile roulée autour du corps. C'est fait. Hisse maintenant ! et en deux tours de main, et au bruit aigu du sifflet, le cadavre est sur le pont, déposé un instant à côté de la drome.

Silence !... L'équipage muet se presse sur l'avant du navire ; une planche, celle sur laquelle le *Cog* découpe les rations des matelots, est placée sur le bastingage, presque tout en dehors, et dominant le flot qui passe. Les fronts se découvrent ; l'abbé de Quélen, notre aumônier, jette un peu de terre sur le corps de notre malheureux ami, et au mot : *Envoyez !* gravement prononcé par M. Lamarche, lieutenant en pied de la corvette, la planche fait la bascule, le cadavre glisse, une trouée se fait à l'eau, un remou l'efface, le navire *file*. Tout est dit !

Dans le sein de nos cités, un homme meurt ; ses amis sont là ; des larmes disent qu'il est regretté ; ses restes seront déposés dans un lieu où tout ce qui s'intéresse à lui ira jeter des fleurs... Ici un homme meurt ; les flots s'ouvrent, ils se ferment ; il ne reste de lui que le souvenir de ses vices ou de ses vertus.

Le ciel était toujours bleu, et la brise vive et régulière ; mais une forte houle, venant de l'avant, nous annonça qu'il y avait déjà lutte violente entre la Méditerranée refoulée et l'Atlantique, qui verse chez sa faible rivale ses régulières marées. Le courant nous drossa, en dépit de toute la toile que nous jetions à l'air, et les écrasantes bordées ne nous faisaient pas gagner une lieue en un jour. En mer surtout, ce n'est pas la distance qui fait l'éloignement ; vous êtes près de moi, et je suis loin de vous. Un canot parti de Gibraltar serait à notre bord en peu d'instants, et voilà dix jours que nous luttons vainement pour franchir les cinq ou six milles qui nous séparent de notre première relâche ; mais le spectacle était beau, et mes crayons ne furent pas oisifs. En face, le détroit, à notre gauche, le *Mont-aux-Singes*, géant africain, noir comme les enfants qui s'agitent autour de sa base ; à droite, le rocher aride de Gibraltar, dont les flancs ouverts cachent des centaines de bouches à feu prêtes à vomir la mort sur tous les points de l'horizon. Ces deux colonnes de granit et de lave, qu'on dirait séparées par le courroux des flots atlantiques, figurent admirablement les sphinx ou les lions de bronze placés aux deux bords des larges portes de nos parcs royaux, comme pour en défendre l'entrée. Singulier spectacle ! Ici, sur la pointe méridionale d'Espagne, une ville de guerre capable de résister aux attaques de toutes les escadres coalisées du monde, et où l'Angleterre voit flotter son pavillon dominateur ; là, à quelques lieues, Ceuta, sur la côte d'Afrique ; Ceuta, que les Anglais convoitent

depuis tant d'années, et qu'ils n'ont pu arracher aux Espagnols vaincus à Gibraltar, au camp de Saint-Roch et à Algésiras. Les hommes de tous les pays n'ont de courage et de patriotisme qu'à certaines heures et à certaines époques.

Cependant, la brise devenant plus forte, les courants furent vaincus ; nous avançons toutes voiles dehors, et, en attendant que le vent se maintint frais et régulier, nous mouillâmes à peu de distance de la ville bâtie au pied et sur les flancs du mont célèbre où Hercule posa ses insolentes colonnes. Protégés contre les tempêtes marines par un môle solide parfaitement entretenu, nous fîmes nos préparatifs pour descendre à terre, après avoir salué le gouverneur de onze coups de canon, qui nous furent courtoisement rendus coup pour coup.

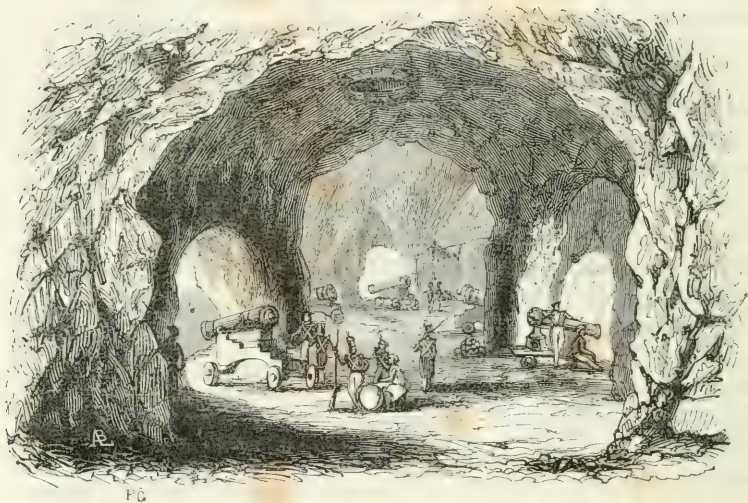
Nous avons un consul à Gibraltar. Il paraît fier de voir flotter le pavillon de son pays sur un navire de guerre, et cela lui rappelle, dit-il, le beau combat de l'amiral *Linois*, qui, avec des forces inférieures à celles des Anglais, se rendit maître, à peu de distance du point où nous sommes mouillés, de deux vaisseaux de 74, après un combat où il se couvrit de gloire.

Milord Don était gouverneur de la place, et nous nous rendîmes à son hôtel, autour duquel stationnaient des troupes parfaitement équipées. Dans le salon de réception où nous attendions Son Excellence, je remarquai quelques grands tableaux protégés par une légère gaze ; le premier représentait un basset vu de face, le second un basset vu de profil, le troisième un dogue, le quatrième un lévrier, le cinquième un barbet. Dans l'antichambre, j'avais arrêté déjà mon intention sur un beau portrait de femme largement peint, et à demi couvert de toiles d'araignées. J'aurais fait volontiers mon salon de l'antichambre.

Milord Don nous reçut avec une politesse froide, et il regretta beaucoup d'avoir envoyé son cuisinier à la campagne ; car il aurait voulu nous garder à dîner le lendemain. Mais il nous permit, en forme de compensation, une visite dans les batteries de la montagne ; et c'était là, certes, agir avec courtoisie, car peu d'étrangers obtiennent la même faveur.

Oh ! c'est une chose vraiment imposante que l'aspect de ces masses énormes de rochers, au travers desquels la mine s'est ouvert un large passage, et où l'on se promène debout aujourd'hui par mille et mille sinuosités, jusqu'au sommet du mont, sans cesse protégé par une casemate naturelle, à l'abri des boulets et des balles. Là, chaque pièce, propre et luisante, est à son embrasure, sur son affût solide ; là, chaque artilleur reste assis à son poste, sans s'inquiéter des feux croisés dirigés contre le rempart de lave et de granit. Si l'ennemi se rend maître de la ville et cherche à s'y maintenir, les hautes batteries l'en délogent et le mitraillent. Ici, il faut tout avoir ou ne compter sur rien. La red-

dition même des souterrains inférieurs ne déterminerait pas la prise de la place, car la mine jouerait et vous engloutirait sous mille et mille débris de roc, de bronze et de fer. Ce que vous avez le plus à craindre, ce n'est pas ce que vous voyez ; l'angle sous lequel vous vous croyez à l'abri est dentelé de petites embrasures cachées dans les anfractuosités du roc, où le fusil joue le principal rôle, et la mort vous arrive de droite, de gauche et de face, sans que vous sachiez d'où vient le plomb qui vous fait tomber. Les officiers qui nous accompagnaient dans notre visite étaient fiers de notre admiration, et semblaient nous dire que leur pays ne serait jamais déshérité de ce formidable boulevard de la Méditerranée, et serait maître, quand il le voudrait, de tout le commerce du Levant. Ces messieurs avaient oublié Malte et le court séjour qu'y fit *Bonaparte* à la glorieuse époque de nos conquêtes républicaines. Nous le leur rappelâmes sans trop de façons.



Le rocher de Gibraltar a 1340 pieds de haut sur une longueur de plus de 6,000.

La cité qu'il protège est petite, étroite, raboteuse ; peu de maisons se font remarquer par un extérieur propre et coquet. Quelques-unes cependant sont d'une assez belle apparence, surtout vers la pointe d'Afrique, où l'air est plus libre et où les riches Anglais ont établi leur domicile.

Il y a douze mille âmes à Gibraltar, si l'on peut donner ce nom à ces Espagnols dégénérés qui, pour quelques réaux, traînent le matin d'énormes ballots, s'attellent à de lourdes charrettes, et se reposent le reste de

la journée pour écraser la vermine qui les dévore. Approchez-vous, le soir de ces malheureux, proposez-leur les moyens d'utiliser leurs moments, ils riront de vos offres, fumeront paisiblement leur cigare, se coucheront sur un tas de pierres et s'endormiront en comptant un jour de plus, sans s'embarrasser de celui qui va suivre. Heureux de leur indolence, ils se lèveront le lendemain avant le soleil, mendieront de nouvelles occupations, et dès que leur pitance sera gagnée, les promesses les plus brillantes ne les forceront pas à quitter la pierre ou le banc sur lequel ils étalent leur sotte arrogance et leur avilissante paresse.



Peut-on appeler *habitants de Gibraltar* ces juifs cosmopolites qui ne se fixent dans un pays qu'autant qu'il y a des dupes à dépouiller ou d'infâmes bénéfices à faire?

Le nombre en est fort grand ici; on m'assure qu'ils composent les deux tiers de la population; qu'eux seuls y sont considérés et traités avec faveur... Pauvre Gibraltar!

En temps de guerre, les forces de la garnison sont toujours proportionnées aux craintes qu'on éprouve. En temps de paix, elles varient selon les caprices du gouverneur ou la situation politique des esprits. Lorsque Cadix secoue au soleil son vieux manteau d'esclave, lorsque Malaga se réveille de son assoupissement, lorsque Algésiras est traversé par d'auda-

cieuses guérillas au tromblon meurtrier sur l'épaule, Gibraltar, à son tour, se pavoise fièrement de son léopard, sa garnison rouge s'abrite sous les casemates, quelques coups de canon annoncent que la lutte est acceptée... tout redevient muet et calme autour de la montagne britannique.

Les habitants de Gibraltar conservent le costume et les mœurs de leur pays. Quelques-uns cependant s'habillent à l'anglaise et m'ont paru adopter les manières et le ton de leurs dominateurs. Les femmes se couvrent, en général, d'une mantille rouge, bordée de velours noir, ornée d'une frange de dentelle; et sous ce costume peu favorable à l'élégance de leur taille, elles trouvent encore le moyen de s'embellir, en se drapant avec autant de coquetterie que la plus jolie et la moins superstitieuse des Andalouses.

Les juifs n'ont pas de costumes fixes, mais ils adoptent adroitement celui de l'individu qu'ils veulent duper. Ils endossent donc un manteau, s'ils traitent avec un Espagnol; un habit long, pointu et serré, s'ils sont en relation avec un Anglais, et se coiffent d'un turban si c'est un Turc qu'ils ont choisi pour victime.

Le commerce, dit-on, est considérable à Gibraltar. Je n'ai pu me le persuader, quand j'ai vu le petit nombre des bâtiments croupissant dans la rade, moins sûre mais plus grande que celle de Toulon. Nul luxe, nulle société, nul empressement à fêter les étrangers; chacun vit chez soi et pour soi. Les Anglais ont cependant établi une bibliothèque fort belle où se réunissent journellement ceux d'entre eux qui ont le goût des lettres. J'y suis allé plusieurs fois, sans y rencontrer personne. Enfin j'y trouvai le bibliothécaire, qui est Français, et un colonel anglais sérieusement occupé à regarder des caricatures.

On prétend que le consul algérien est parvenu à embellir pour lui ce séjour de tristesse, et qu'il affiche en tous lieux un luxe asiatique. Un juif m'a assuré que son hôtel lui coûtait plus de 800,000 francs, et que, s'il le voulait, il achèterait à lui seul le port, la ville et tous les habitants.

« Mais les juifs se vendraient-ils? lui dis-je.

— Les juifs vendent de tout! Monsieur. »

Pendant notre séjour à Gibraltar, nous apprîmes que le dey d'Alger avait été décapité par ses fidèles et bien-aimés sujets. Sans être ému le moins du monde, le consul barbaresque continua paisiblement ses opérations, acheva ses correspondances diplomatiques, et se contenta du soin qu'il prenait toujours de ne pas mettre le nom de son souverain sur le couvert de ses missives.

Heureux le pays où la mort d'un prince est regardée comme une calamité générale!

TÉNÉRIFFE

Ancienne Atlantide de Platon. — Gouanches. — Meurs. — Un Grain.

Cependant la brise se leva de l'est, forte et presque carabinée; nous virâmes au cabestan avec les chants et les jurons d'usage, et, une heure après, nous courions vent-arrière dans le détroit, saluant de nos derniers regards la masse imposante de granit que nous nous estimions heureux d'avoir pu étudier.

Le navire glissait et bruissait entre l'Europe et l'Afrique, cette Afrique inconnue que nous retrouverons plus tard au cap de Bonne-Espérance, cette belle Europe que beaucoup d'entre nous sont condamnés à ne plus revoir! De loin nous saluâmes de la main les royaumes de Fez et de Maroc, où le sol et les mornes pelés se dessinent noirs, sur un ciel rouge et brûlant. La houle grandissait, et nous étions balancés avec majesté; les mouvements de la corvette avaient pris une allure plus grave, moins saccadée; nous naviguions enfin dans l'Atlantique.

Ce sont surtout ces premiers passages d'une navigation sur les côtes à une navigation au large qui laissent dans l'âme de profonds souvenirs. Là se fait une vie nouvelle, là se dressent de nouvelles émotions. Le ciel et l'eau, le bruit des vents et le mugissement des vagues, c'est tout ce qui vous est accordé pour tromper la lenteur des heures; et lorsque, après une belle journée de route, vous avez tracé sur la carte la petite ligne indiquant les quarante ou cinquante lieues que vous avez franchies, vous jetez un regard sur l'immensité qui se développe devant vous, vous sentez le courage s'éteindre, l'affaissement se mêler à l'ardeur de l'étude,

et vous regrettez une terre, une patrie, des amis, que vos vœux les plus ardents ne peuvent vous rendre. Mais ces premiers regrets n'ont guère de durée; la mer aussi a ses joies et ses fêtes, les relâches leurs plaisirs et leur ivresse; et bientôt ce n'est plus derrière soi qu'on regarde, c'est là-bas, là-bas, à l'horizon, pour voir s'il ne pointe pas au-dessus des flots un roc, une île, un promontoire, un continent que vous avez hâte de fouler et de connaître. Ne vous l'ai-je pas dit? une terre se lève devant nous, elle grandit sous mille formes bizarres; ce sont les *Canaries*, c'est *Ténériffe*. Amène et cargue! mouille! L'ancre tombe sur un fond de laves et de galets brisés. Nous sommes à Sainte-Croix.

Vous voyez que je suis généreux et que je ne vous tiens pas longtemps en mer. Autour du navire voltigent à l'instant quelques légères embarcations d'où s'échappent des voix rauques et sourdes qui nous offrent du poisson frais, des oranges et des bananes. Oh! que d'attraits dans les voyages! le bonheur sans cesse à côté d'une catastrophe; l'abondance près des privations, et le passage presque imprévu d'une atmosphère rude et froide à un ciel bleu et à une zone tempérée. Mais nous avons touché à *Gibraltar*, nous voici en quarantaine; et ce n'est qu'à l'aide de longues perches que nous faisons nos emplettes et nos échanges. Voilà encore les vicissitudes de la mer.

Cependant la nuit est calme et douce; avides des premiers rayons du jour, nous couchons tous sur le pont en attendant que l'orient africain se colore. Les cimes des monts où sont bâtis, comme des nids de condor, des bastions crénelés, s'empourprent, se réveillent, et le grave et imposant panorama qui s'offre à nous peut être étudié avec profit. La côte, sous quelque aspect que l'interrogent vos regards, est raboteuse, tranchante, écaillée, coupée de petites criques peu profondes, où le flot se brise en échos prolongés. Partout des aspérités, des pyramides de lave indiquant la violence d'une secousse sous-marine; et, sur les flanes des mornes, des couches horizontales, serpenteuses, diversement colorées, disant au géologue la marche et presque la date de chaque éruption. Désespérez de traduire fidèlement sur le papier ou sur la toile ce terrible paysage que vous garderez bien mieux dans vos souvenirs. A chaque pas du soleil, la scène change, les ombres des clochers naturels qui s'élancent dans l'air, se rapetissent, s'allongent, se croisent, se brisent, se heurtent, et vous avez à peine le temps d'admirer une scène de grandeur, qu'une scène nouvelle l'efface et lui succède.

Dites-moi donc ce que font à Paris tant de grands artistes dans leurs tranquilles ateliers! Je maudis et ma faiblesse et mon impuissance, en face de si sauvages et de si gigantesques tableaux! Gudin et Roqueplan doivent pourtant étouffer dans leur vieille Europe.

Après les émotions, l'histoire; elle a aussi son intérêt et son drame.

L'archipel des Canaries, connues des anciens sous le nom de *Fortunées*,

est composé d'un groupe de sept îles, dont les plus grandes sont Canarie, Fortaventure et Ténériffe. Cette dernière est la plus fertile et la plus peuplée. On y récolte huit mille barriques de vin par an, et vous savez qu'on en boit à Paris seulement, dans un temps égal, plus de vingt mille, qui, à coup sûr, n'ont pas toutes traversé les mers.

Les écrivains du quatorzième siècle qui ont parlé de Ténériffe ont assuré, sur la foi de leurs navigateurs, que dans cette île, ainsi que dans celles qui l'avoisinent, il se trouvait un arbre d'une hauteur prodigieuse, qui ramassait les vapeurs de l'atmosphère, de manière qu'en le secouant on obtenait toujours une eau claire et bienfaisante. Il y a toujours du mensonge dans la vérité; mais je vous parlerai plus tard de *l'arbre du voyageur*, dont le nom seul rappelle un bienfait, et vous ne trouverez pas ridicule alors le récit des trop crédules historiens de cette époque, si féconde en grandes choses.

Si nous les en croyons encore, l'île de Palma a été découverte par deux amants qui, exilés de Cadix leur patrie, achetèrent un petit bateau, s'abandonnèrent aux vents, et résolurent de ne pas se survivre. Après avoir longtemps erré au gré des ondes, ils aperçurent cette île, où ils abordèrent avec beaucoup de difficultés, et qu'ils appelèrent Palma, à cause de la grande quantité de palmiers dont elle était couverte. On sait ce qu'il faut ajouter de foi à tous ces contes d'amants, et combien l'histoire du monde serait courte si l'on en retranchait les rêves d'une imagination peu réfléchie et toujours avide de merveilles.

Ces îles sont volcaniques, ainsi que toutes celles de cet océan. On y compte environ cent quarante mille habitants, dont soixante-quatre mille appartiennent à Ténériffe. Sainte-Croix, où réside le gouverneur, quoique l'audience royale soit établie à *Canarie*, est une petite ville assez sale, s'étendant du nord au sud. La moitié des rues à peu près sont pavées, et les Espagnols y conservent les mœurs et les habitudes de leur pays, sauf les modifications nécessitées par le climat.

Le bord des maisons est peint de deux bandes noires et larges qui ne tendent pas mal à leur donner un aspect lugubre. De loin, on dirait le drap blanc avec la frange funèbre d'une vierge au cercueil.

La rade, ouverte à tous les vents, excepté au vent d'ouest, si rare dans ces latitudes, n'a de remarquable que son peu de sûreté, car le fond en est excessivement mauvais et les atterrissages très-dangereux. Nous y trouvâmes deux ou trois bricks de commerce français et américains qui faisaient de l'eau, et une demi-douzaine de pinques espagnoles, montées par des hommes dont l'existence tient du prodige. Figurez-vous un navire à moitié pourri, où sont attachées deux poutres, en forme de mâts, soutenant quelques fragments de vergues, auxquels on a collé deux lambeaux de toile de diverses couleurs, recevant à peine un souffle de vent qui se joue parmi leurs débris : placez à leur sommet un morceau de

chemise rouge, ou une queue de requin, en guise de pavillon ; jetez sur un navire ainsi équipé une quarantaine d'êtres velus et bronzés, entassés les uns sur les autres, sautant, jurant, faisant aussi rapidement qu'ils le peuvent le trajet du *Cap-Blanc*, où ils vont pêcher, à Ténériffe, où ils vendent leurs poissons, ne se nourrissant que de quelques légumes et de pâte faite avec du maïs, et vous n'aurez encore qu'une faible idée des mœurs et de la vie de ces hommes étrangers aux coutumes de toutes les nations, et soumis seulement au code de lois qu'ils se sont créé.

Leurs témoignages d'amitié sont des cris : leurs querelles, des vociférations ; leurs armes, des couteaux ; leur vengeance, du sang. Il y a là, sur chaque navire, fait du débris de vingt navires, deux ou trois femmes jaunes, maigres, sales, en guenilles, qui sont la propriété de tous les hommes ; elles dorment au milieu d'eux, elles rient, elles jurent, elles se promènent sur le pont et fument de volumineux cigares ; dans les tempêtes, elles sont les premières aux manœuvres les plus difficiles, et bien des fois l'équipage entier a dû son salut à leur dévouement et à leur courage. Il y a là aussi, couchés sur des cordages noueux et suivés, des enfants encore insensibles aux dangers d'une vie si effrayante, qui appellent *papa* tous les matelots, et roulent au tangage au milieu des barils de poissons, d'où on les retire souvent déchirés et meurtris, sans que leurs mères en soient alarmées. Je me suis fait conduire sur une de ces pinques de malheur, où ma présence fera époque et sera rappelée pendant bien des années. Prévoyant l'aisance que je pourrais y apporter, je m'étais muni de quelques hardes et j'avais à grand-peine escaladé jusqu'à ces hommes de bitume et de fer ; les saluant alors en espagnol d'une voix que je m'efforçais de rendre caressante, je demandai à plusieurs d'entre eux la permission de les dessiner ; ils s'y prêtèrent tous de la meilleure grâce du monde, et jamais modèle de nos ateliers ne garda une plus impassible immobilité. *Polonais* en eût été jaloux. Une des femmes surtout prit un air si grave et si ridiculement imposant, que j'eus beaucoup de peine à garder mon sérieux. Je venais d'achever mon travail, quand je me fis donner par un de nos matelots, qui n'avait pas osé se frotter à des malheureux si visiblement dévorés par la vermine, le paquet que je lui avais remis ; et, généreux et compatissant, je jetai sur l'un des petits enfants, qui me regardait et faisait entendre à peine quelques paroles de prière, un mouchoir et une chemise. Aux deux femmes, je fis cadeau de quatre mauvais madras réunis qui pouvaient leur servir de jupe, d'une paire de ciseaux et de trois ou quatre peignes à démêler ; et à quelques autres, je distribuai tout ce qui me restait de ma petite pacotille. Tout fut reçu par eux avec une expression de reconnaissance, avec des paroles de tendresse et de dévouement qui me touchèrent jusqu'aux larmes. Mais ce qui, surtout, leur causa une joie vive et spontanée, ce fut une image colorée représentant la *Vierge des Douleurs au pied de la croix*, que je dé-

roulai dévotement à leurs yeux comme une sainte relique. Oh ! jamais je n'oublierai cet élan de béatitude qui se manifesta dans tout l'équipage !



C'était de l'amour, du délire, du fanatisme ; peu s'en fallut qu'on ne m'adorât comme l'image que j'offrais. Elle fut à l'instant portée à toutes les lèvres, posée au pied du mât, et tous à genoux, et d'une voix formidable, entonnèrent un cantique latin. Quel latin, bon Dieu ! Jamais la marmite de Lucifer n'a retenti de vibrations plus terribles ; jamais les damnés n'ont eu de pareilles convulsions, ne se sont tordus avec une plus effrayante frénésie ; et pourtant ces trépignements, c'était de l'amour ; ce délire, des joies de dévôts ; ces transports, un culte ; cette effervescence, du respect ; tout cela, une religion ! Comment doivent donc maudire de pareils hommes, puisque leurs prières ont tant d'énergie et de feu ? Si j'étais tombé à la mer, tous à la fois s'y seraient jetés pour me sauver au milieu des requins et des crocodiles.

Quand je partis, nul n'osa me tendre sa main calleuse, pas même les femmes, qui comprirent seulement alors, dans le respect que je leur imposais, pourquoi j'avais dédaigné d'abord leurs séduisantes caresses. J'étais pour elles le roi du monde, et elles durent en rêver bien des nuits.

L'équipage me dit adieu à genoux et me promit de prier tous les jours la Vierge des Douleurs pour un apôtre si compatissant et si généreux. Ils prièrent tous sans doute avec ferveur, car, malgré cette visite, je n'eus ni la gale ni la lèpre.

Cependant une bonne brise soufflant du large me permettait de courir quelques bordées au nord et au sud de Sainte-Croix.

J'en profitai pour continuer mes observations et mes études. La nuit commençait à descendre de la montagne; de suaves émanations m'arrivaient de la côte sans défense, contre laquelle les brisants venaient mourir à une encablure du môle. Je touchai à terre, et j'essayai de pénétrer incognito dans la ville, dont l'entrée nous était encore interdite. Ce fut pour moi un nouveau sujet d'étonnement et de stupeur. Là, entre le flot et la large base d'un cratère éteint, je trouvai, m'attendant avec impatience, une trentaine de jeunes filles, protégées par leurs vieilles mères, qui me demandaient avec instance l'aumône d'une conversation intime. « Leur demeure n'est pas loin; j'y serai reçu avec l'hospitalité la plus généreuse; j'y mangerai de douces oranges, de délicieuses bananes; je m'y reposerai de mes fatigues. » Et l'on me prenait familièrement par le bras, et l'on me tirait par mon habit, et l'on ne voulait me permettre de retourner à bord qu'après avoir répondu à leurs désirs. C'est avec des cris, des prières, des menaces et presque des larmes, que ces curieuses instances m'étaient faites, et j'aurais été peu courtois de ne pas y répondre avec quelques égards. Si je l'avais voulu, il y aurait eu pugilat entre ces jeunes filles, et je vous prie de croire que je n'en tire pas vanité, car tout autre que moi eût été assailli avec la même ardeur. On ne sait pas ici le sens des mots pudeur et modestie. Hélas! la plus âgée d'entre elles n'avait pas quinze ans! C'est la misère et non pas la débauche, c'est le besoin et non pas la cupidité, c'est peut-être aussi l'effet d'un soleil chaud et presque d'aplomb. Voyez : une petite et légère camisole ouverte, et laissant à nu des épaules rondelettes et une poitrine brûlée par les feux du jour, camisole en lambeaux ou remise à neuf, à l'aide de fragments d'étoffes de diverses couleurs; une simple jupe, nouée à la ceinture et descendant à peine jusqu'aux genoux; puis des cheveux noirs, chez les unes flottants, chez les autres assujettis par un grand peigne de corne ou de bois grossièrement ciselé, et sous cette couronne de jais des fronts purs et larges, de grands yeux protégés par des cils longs et serrés; un nez légèrement épaté, des joues rondes et colorées, une bouche admirablement articulée, et des dents d'une blancheur éblouissante; puis, sous ces guenilles qui voilent des formes sans les cacher, un sein dont David et Pradier eussent fait l'objet de leurs *études* les plus passionnées, des bras jeunes et potelés, des mouvements pleins de hardiesse, une démarche indépendante : c'est la vie qui circule active dans les artères. Et avec tout cela des prières ferventes, des attaques répétées, une nuit calme et douce, les premières

fatigues d'un voyage de circumnavigation, et un ardent besoin d'étudier les mœurs des peuples que nous allions visiter. Toute science est coûteuse; mais, pour apprendre, je n'ai jamais reculé devant certains sacrifices.

J'eus beaucoup de peine à rallier mes matelots; mais enfin nous rejoignîmes la chaloupe, et délestés de quelques-uns de nos vêtements les moins nécessaires, nous arrivâmes à bord de la corvette, sans trop oser nous vanter de notre excursion et de nos fatigues.

Sur notre parole, les jeunes filles nous attendirent le lendemain; mais cette première visite fut aussi la dernière, car les lois sanitaires doivent être respectées, et nous fûmes bien imprudents et bien coupables de les avoir bravées une fois.

Nous étions en rade depuis deux jours, et nous n'avions encore vu le fameux pic que de fort loin dans un horizon douteux. Je brûlais de le



gravir; mais comme il est à huit lieues de Sainte-Croix, et que nous en ignorons la route, le gouverneur aplanira sans doute pour nous les difficultés du voyage. Le Français qui remplissait les fonctions de consul nous assura, avec un sourire malin, que le gouverneur ne répondrait pas à la lettre officielle que notre commandant lui avait adressée. Comme on nous avait dit à Gibraltar que c'était le général Palafox, il me fit dire

facile de deviner le motif de son silence ; mais le consul, en nommant don Pedro de Laborias, nous donna d'autres raisons. — M. le gouverneur ne sait pas écrire. — Et son secrétaire ? — Il ne sait pas lire. — C'est différent ! De pareils hommes représentent une nation !

La nôtre est-elle mieux représentée à Ténériffe ? et n'est-ce pas une insulte faite à notre pavillon que le silence injurieux qu'on a gardé à notre égard ?

Nous allons faire nos observations au lazaret, distant d'une demi-lieue de la ville. Une rangée de petits cailloux séparait les malades des habitants. Un soldat de la garnison, portant sur l'épaule une arme qui ressemblait assez à un fusil, était là pour veiller à la sûreté publique. Il mangeait, en se promenant, une boule de pâte qu'il pétrissait dans la main. — Que mangez-vous, camarade ? — Du pain ! (Je cherche en vain à me persuader qu'il ne me trompe pas.) — Est-il bon ? — Excellent ! Goûtez ! (Ma langue se colle à mon palais.) — Et de l'argent ? — Jamais. — Vous n'en avez donc pas ? — Pour 10 réaux je ferais à pied le tour de l'île. — Voulez-vous accepter cette demi-piastre pour boire à ma santé ? — La somme est trop forte : on croirait que je l'ai volée. — Acceptez ! — Ma foi, Monsieur, je craignais de ne pas vous entendre répéter votre offre généreuse. Mille remerciements !

Un regard d'un de nos grenadiers eût fait reculer le piquet qui vint relever la sentinelle : ce ne sont pas des Espagnols.

Quand je vois deux ou trois forts irréguliers, placés de manière à être facilement bombardés ; quand je n'aperçois qu'un petit mur crénelé sur les sommets qui dominent la ville ; quand je sais qu' sur presque tous les points de l'île on peut sans difficulté opérer des débarquements à l'aide de chaloupes, je me demande comment il est possible que l'amiral Nelson soit venu laisser ici un bras, toutes ses embarcations, ses drapeaux et ses meilleurs soldats, sans pouvoir s'emparer de Sainte-Croix. Qu'un de nos amiraux y soit envoyé, il n'y laissera ni ses vaisseaux, ni ses soldats, ni ses drapeaux, et nous aurons l'île.

Nous étions décidément condamnés à une quarantaine de huit jours. Plaignez-moi d'être forcé au repos et à l'inaction. J'ai devant les yeux une nature sauvage et rude, au loin un pic neigeux et volcanisé à gravir ; dans l'intérieur de l'île, des mœurs moitié espagnoles, moitié guanches, à dessiner, pour ainsi dire, au profit de notre histoire contemporaine, et rien ne m'est permis, par je ne sais quelle humeur bizarre d'un homme à qui nous donnions pourtant toute sécurité pour la santé des habitants, sur lesquels il règne en véritable magister de village. Allons, il faut essayer de se consoler dans d'utiles recherches sur les événements successifs qui les ont soumis à la couronne d'Espagne.

Jean de Béthencourt, secondé de quelques Normands et Gascons, aventurier heureux, conquit, en 1402, Lanzerote, Fortaventure et Gomère.

Ses tentatives ne furent pas heureuses sur les îles voisines, puisque la Grande-Canarie et Ténériffe ne se soumirent que quatre-vingts ans après, et coûtèrent beaucoup de sang, à cause de la défense héroïque des Guanches, premiers habitants de toutes ces îles. Le roi de France, trop occupé de ses guerres avec les Anglais, ne put donner aucun appui à son chambellan, qu'il oublia, le croyant en enfer, parce qu'on nommait alors Ténériffe *Infierno*, probablement à cause de ses volcans. Ce fut Henri III, roi de Castille, qui lui fournit quelques secours, à la suite desquels le pape se hâta de lui envoyer un évêque, et de le reconnaître roi feudataire du Saint-Siège, et vassal du prince qui l'avait soutenu et couronné.

On peut remarquer en passant que les grands génies de tous les temps ont rarement trouvé des soutiens dans leur pays, et que beaucoup de découvertes, dues à l'audace et à la persévérance, ont été la conquête de protecteurs étrangers. La mort seule rend un grand homme à sa patrie.

M. Bory de Saint-Vincent, dans son grand ouvrage, modestement intitulé : *Essais sur les îles Fortunées*, a donné une histoire complète du pic de Ténériffe, envisagé sous tous les points de vue. Il a rapporté tout ce qu'on avait écrit jusqu'à lui, en ajoutant à ces relations comparées et discutées ses propres observations, avec un catalogue fort étendu des productions zoologiques, botaniques et minéralogiques de Ténériffe. Il retrouve dans cette île et dans les archipels voisins le véritable mont Atlas de l'antiquité, les Hespérides et leurs jardins ornés de pommes d'or ; les Gorgones et le séjour de leur reine Méduse, les Champs-Élysées, les îles Purpuriniennes ; enfin, l'ancien Atlantique de Platon, et le berceau de ce peuple atlante qui civilisa la terre après l'avoir conquise, mais dont les éruptions volcaniques ont anéanti les monuments et tout détruit jusqu'au souvenir.

Il est possible que M. Bory de Saint-Vincent trouve quelque contradicteurs ; mais s'il se trompe, il est difficile de le faire avec plus d'éloquence.

M. de Humboldt (et l'indulgente amitié dont il m'honore m'enhardit à citer un nom si illustre dans de si faibles esquisses), M. de Humboldt a visité le pic Ténériffe et son cratère : n'est-ce pas dire que le cratère et le pic n'ont plus rien de caché ?

Cependant, honteux sans doute de son obstination, le gouverneur nous releva enfin de notre quarantaine ; et nous fûmes autorisés à parcourir et à étudier l'île. Aussi, touchés d'une générosité si courtoise et si peu attendue, nous levâmes l'ancre et partîmes, non sans lui dire adieu par une seule bordée. Adieu aux petites filles de la plage de galets ! adieu aussi aux pinques espagnoles, d'où viennent jusqu'à nous des refrains bruyants et joyeux.

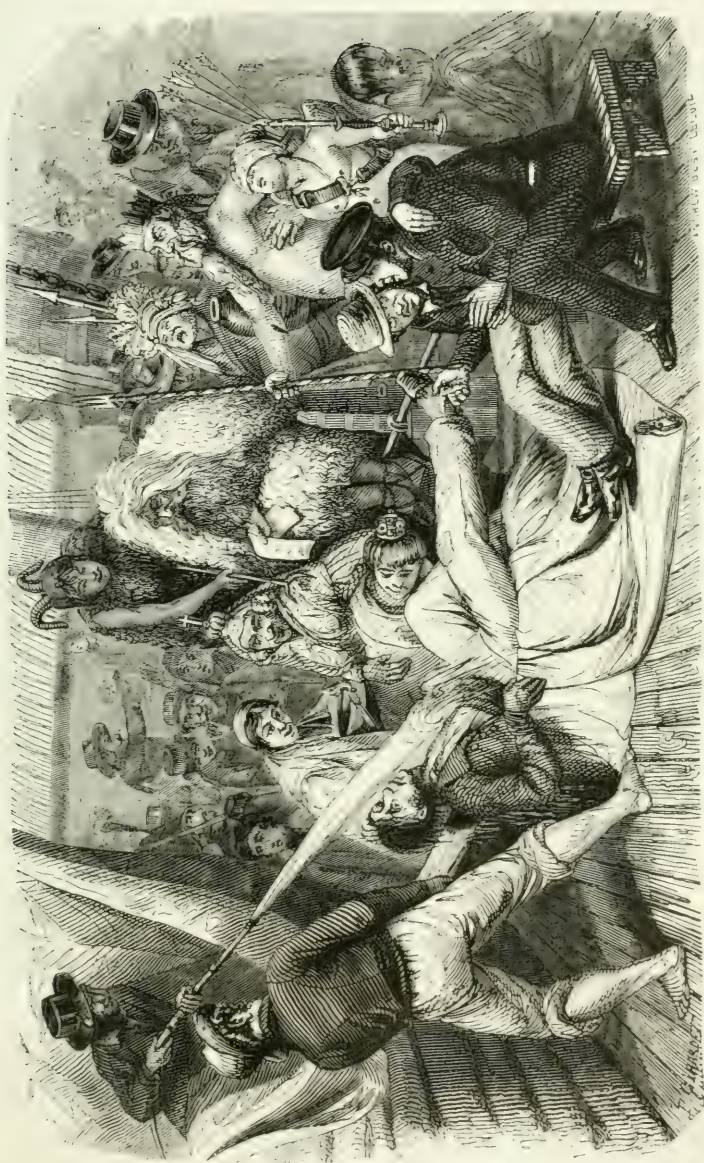
Le pic dégagea sa tête blanche des nuages qui la voilaient ; il se montra dans toute sa majesté, menaçant et dominateur, et le lendemain, à plus

de quarante lieues de distance, nous le voyions encore au-dessus de l'horizon.

Toute terre s'effaçait de nouveau, nous naviguâmes dans une mer tranquille et belle, ici, point de ces tempêtes horribles qui démâtent et ouvrent les navires ; point de ces temps orageux qui rendent si pénibles les courses des navigateurs dans les zones élevées ; point de roulis qui fatigue, point de tangage qui torture ; j'écris et je dessine à mon aise. La traversée jusqu'au Brésil sera trop courte et trop paisible ; n'importe ! il faut savoir se résigner.

Mais là-bas, là-bas, loin de nous, un petit point blanc, d'abord imperceptible, grandit bientôt, s'étend comme un vaste linceul, et semble appeler à lui tous les nuages qui l'entourent. Le ciel est voilé ; quelques zigzags de feu, exhalant une odeur de soufre, sillonnent l'espace : la mer, au lieu d'être ridée comme tout à l'heure, devient turbulente et clapoteuse ; on la croirait en ébullition. Une chaleur étouffante nous brûle, pas un soufile pour enfler les voiles qui coiffent les mâts, et la corvette tourne sur elle-même, privée d'air. Tout à coup la mer moutonne.... *Amène et cargue ! laisse porter !*.... et nous sommes lancés comme une flèche rapide. Le tonnerre roule avec fracas, la foudre éclate et tombe, le flot frappe le flot, les mâts crient et se courbent ; une trombe, tourbillonnant sur notre arrière, est prête à nous écraser ; la vague est aux nues, elle nous envahit de toutes parts ; la pluie et la grêle nous fouettent avec un fracas horrible, et l'intrépide matelot, perché sur la pointe des vergues, ne sait si ce sont les flots ou les eaux du ciel qui l'inondent et le brisent. Il est nuit, nuit profonde, sans horizon, sans étoile au zénith ; froide, menaçante encore dans le silence solennel qui succède à la lutte des éléments. Déjà le ciel se dévoile, la corvette reprend son allure d'indépendance ; nous voyons autour de nous, et le soleil nage dans une atmosphère d'azur.

Avons-nous été assaillis par une tempête, par un ouragan ? le matelot, souriant, dit que ce n'est qu'un grain. A la bonne heure ! j'aime les points de comparaison, et l'ouragan sera le bienvenu.



Passage sous la Ligne.

III

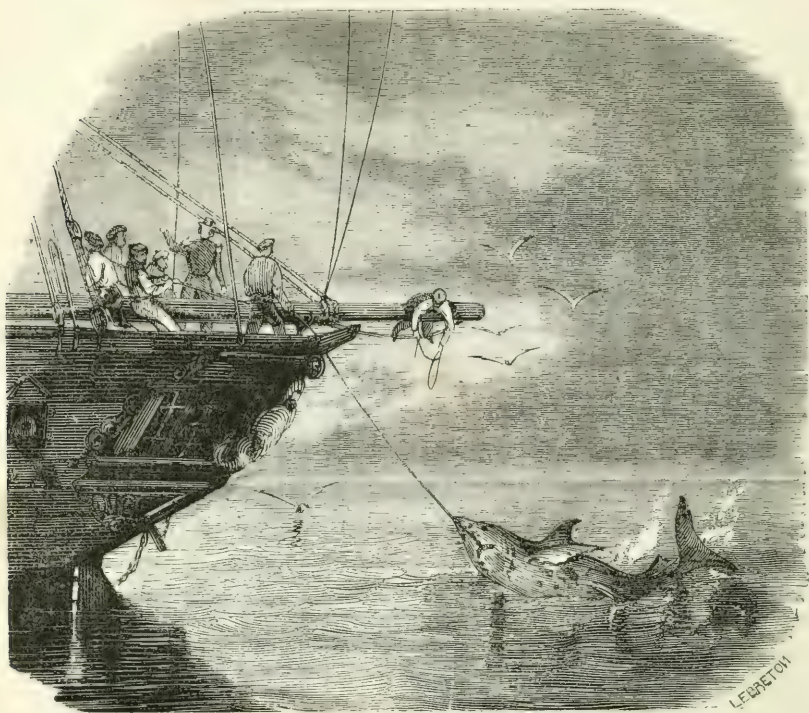
Prise d'un requin. — Cérémonie du passage de la ligne.

DANS ces latitudes équatoriales, où le soleil, presque toujours d'aplomb, exerce une si puissante influence sur l'atmosphère, il est rare que les mauvais temps soient de longue durée. En général, on ne passe la ligne qu'à l'aide de petits coups de vent, d'orages, et, après le grain, le ciel redevient limpide et bleu. La tourmente fut courte, l'élégant damier voltigea autour de nos mâts avec un calme confiant, indicateur d'une journée tranquille; les marsoins, dans leurs brillantes migrations, ne faisaient plus jaillir les flots écumeux par leurs soubresauts pleins de folie; la gigantesque baleine se pavana majestueusement entre deux eaux et nous montra de temps à autre son dos immense, sur lequel l'albatros pélagien, arrivé la veille des régions glacées, se précipitait comme une flèche et se relevait à l'instant pour chercher une nourriture plus certaine, tandis que le navire, bercé sur sa quille de cuivre, roulait et tanguait au gré de la vague, contre laquelle le gouvernail était sans puissance.

— *Requin!* dit tout à coup un de nos matelots : *requin à l'arrière!* En effet, un requin monstrueux, l'œil aux aguets, attendait avec sa voracité accoutumée les débris de bois, de linge, de goudron, dont on débarrasse le pont et les batteries. Voici donc un épisode au milieu du calme plat que déjà nos impatients matelots commençaient à maudire avec leurs jurons accoutumés.

A l'instant, un solide émérillon est recouvert par un énorme morceau de lard salé et jeté à la traîne, fortement noué avec un gros filin. L'amorce n'est pas restée deux minutes à l'eau que déjà le *pilote*, ce petit poisson

pourvoyeur du requin, par un fréttement plus rapide, dit à son maître qu'il y a là une proie facile. Le vorace animal s'élance aussitôt, se retourne sur le dos pour mordre avec plus de sûreté, il serre avec force le



fer aigu, dont la pointe pénètre dans les chairs et sort toute rouge par la mâchoire supérieure. Le monstre a beau s'agiter, plonger, se tordre et remonter à la surface, il nous appartient désormais; et nous voilà tous pesant sur lui, l'arrachant de son domaine et le jetant prisonnier et vaincu sur le pont, dont il frappe les bordages avec violence. Le pilote ne l'a pas abandonné; fidèle au souverain qu'il s'est volontairement imposé, il se cramponne au ventre du requin et vient généreusement mourir avec lui.

Cependant plusieurs de nos matelots, heureux de cette capture, se sont munis de haches tranchantes et ont commencé leur œuvre de dissection avec des cris d'enfant, car ils n'avaient pas compté sur du poisson frais pour dîner. En deux coups, Marchais a séparé le corps de la queue au-dessus de la dernière nageoire, et un aviron placé à l'instant même dans la bouche du requin est broyé sous son triple rang de dents fortes, aiguës

et franchantes. Il y avait péril à s'approcher de trop près du requin, dont une caronade et le filin amarré et tendu maîtrisaient à peine les rapides convulsions.

On le traîna sur le gaillard d'avant, où il fut suspendu et ouvert. Marchais et Vial firent l'opération en hommes habitués à ce genre d'exercice : et, bouchers implacables, ils répondaient aux tortillements saccadés du monstre par des lazzi et des quolibets qui mettaient en bonne humeur le reste de l'équipage. Cependant les intestins et le cœur avaient été arrachés ; il ne restait plus intacte que la carcasse, dont chaque escouade choisissait déjà de l'œil sa part huileuse, et le vivace animal se tordait toujours par un mouvement fiévreux. Deux heures après l'opération, le cœur battait violemment dans nos mains et les forçait à s'ouvrir par des secousses inattendues tandis que ses débris mutilés, et plongés dans l'eau pour être conservés plus frais, donnaient encore signe de vie le lendemain.

Ce requin avait douze pieds de longueur : il était de la grande espèce, et les tortures que nous lui fîmes subir durent vivement exciter sa colère et donner de la vigueur à ses mouvements, qui furent en effet rapides et tourmentés. Mais n'ajoutez aucune foi, je vous prie, à tous les contes absurdes qu'on vous fait de bordages défoncés par les coups de queue des requins étendus pleins de vie sur le pont d'un navire : ce sont là de ces hyperboles de voyageurs casaniers qui ont recours au merveilleux pour faire croire aux périls des courses lointaines qu'ils n'ont faites qu'autour de leur foyer domestique. Certes, un homme serait renversé et blessé par les mouvements imprévus d'un requin captif à bord : mais il n'y a rien à craindre, je vous assure, dans ces luttes prolongées, pour les bordages et la sécurité du navire.

Quelques heures plus tard, nos observations nous placèrent presque sous la ligne, et les incidents de la veille furent oubliés dans les préparatifs d'une fête solennelle et bouffonne à la fois, consacrée par l'usage de tous les peuples de la terre, et de laquelle la gravité même de notre expédition éminemment scientifique n'avait pas le droit de nous affranchir. Rien n'est despote comme un antique usage.

Le passage de la ligne est une époque mémorable pour tout navigateur. On change d'hémisphère, de nouvelles étoiles brillent au ciel, la grande Ourse se cache sous les flots, et la Croix-du-Sud plane éclatante sur le navire. Lors des premières conquêtes des navigateurs du XIV^e siècle, le passage de la ligne était un jour religieux de terreur et de gloire ; il devint plus tard un sujet de raillerie et de mépris. L'art nautique, agrandi par l'astronomie, science exacte et féconde, fit justice du merveilleux dont on avait coloré les phénomènes rêvés sous des zones jusqu'alors inconnues. Dès ce moment aussi la peur s'évanouit, et les dangers furent bravés avec insouciance ; dès qu'on les supposa moindres, on osa les supposer nuls, et le sarcasme succéda aux prières. Ainsi marche toute chose qui s'appuie

sur la philosophie et le progrès. Cependant des obstacles restaient encore à vaincre et d'autres luttas devaient se préparer plus tard; les périls soumis donnaient de l'audace, et des cris de joie retentissaient alors que le *cap de Bonne-Espérance*, le *cap Horn* et le détroit de *Magellan* n'avaient pas encore appris aux Colomb, aux Cabral, aux Dias de Solis, aux Vasco de Gama, que les mers les plus tempétueuses leur restaient à vaincre. Ainsi ce fut d'abord la frayeur qui institua la cérémonie du passage de la ligne, dont il faut bien que je vous parle un peu, puisque c'est un des *plus graves* épisodes de notre longue campagne.

Remarquez ici avec moi, à la honte de l'humanité, que toutes les religions du monde sont filles de la peur, et qu'au profit, ou plutôt au préjudice de leurs dogmes, les prêtres de chaque croyance donnent une langue aux tortures pour les enseignements de leur foi. Au Mexique, le serpent eut ses autels avant que le soleil eût son culte; le jaguar fut le dieu des *Paikicé*, des Mondrucus, des Bouticoudos; dans une grande partie des archipels de la mer du Sud, ainsi qu'à Madagascar et dans le Gange, le crocodile a reçu l'adoration des peuples; les idoles des sauvages habitants de Rawaek et de Waiggion, avec leur gueule ouverte et leurs grands oncles crochus, nous disent assez qu'on leur rend un hommage de respect et d'amour, par le sang et le meurtre: j'en dirai autant des îles Sandwich, où des sacrifices humains étaient faits naguère encore, malgré nos fréquentes visites, aux idoles grossières et indécentes dont les morai sont toujours décorés... Partout la peur, partout du fer et des tortures pour apaiser la colère du ciel... Hélas! que de prêtres chez nous, terre de civilisation, semblent penser aussi que l'encens et les prières sont moins agréables à Dieu que les flagellations et les supplices! Voici donc, puisque mon devoir veut que je vous en parle, quelques détails sur la cérémonie du passage de la ligne, ou, bon gré, mal gré, chacun de nous fut contraint de jouer un rôle.

Dès la veille, un bruit inaccoutumé, retentissant dans la batterie, nous disait que les héros de la fête *savaient* les us et coutumes des *anciens*. Les caronades résonnaient sous les coups précipités des marteaux qui faconnaient avec de la tôle les chaînes des diables, la couronne du monarque, son sceptre et son glaive sans fourreau. Les matelots-poètes (et ils le sont tous plus ou moins) improvisaient des refrains joyeux et gaillards d'où les images grivoises étaient bannies avec mépris, comme ayant des délicatesses incomprises par eux. La poétique d'un équipage en goguette a un délire à part, une énergie exceptionnelle, sautant à pieds joints sur toutes les convenances, dédaignant les périphrases, appelant sans grimacer chaque chose par son nom, et traitant l'enfer et le ciel, Dieu et Lucifer, avec la même irrévérence et la même brutalité. Un recueil exact de chansons de matelots serait, je vous jure, une publication bien curieuse et bien instructive.

Cependant l'heure est venue, la batterie est déserte, le pont se peuple, les visages sont gais et rayonnants. Tout à coup les fouets sifflent, les trompettes sonnent; et de la grande hune descend un luron botté, éperonné, s'avancant avec gravité vers le bane de quart et demandant d'un ton impérieux le chef de l'expédition.

— Qu'il accoste sur-le-champ! ajoute-t-il; j'ai affaire à lui, ou plutôt il a affaire à moi.

Notre commandant, humble et soumis, se présente bientôt revêtu de son grand uniforme.

— Que voulez-vous? dit-il au courrier.

— Te parler.

— J'écoute.

— Que viens-tu faire dans les parages du roi de la ligne?

— Des observations astronomiques.

— Bêtise!

— Et compter les oscillations du pendule pour déterminer l'aplatissement de la terre dans toutes ses régions.

— Que c'est plat!

— Étudier aussi les mœurs des peuples.

— On s'en bat l'œil, des mœurs à étudier! Qu'est-ce que peut te rapporter tout ça?

— De la gloire.

— Et la gloire donne-t-elle du vin, du rhum, de l'eau-de-vie?

— Non, pas toujours.

— Alors je me fiche de ta gloire comme d'une chique usée! Au surplus, c'est votre affaire, à vous tous, pékins de l'état-major, qui vous dorlotez dans vos cabines quand nous sommes trempés comme des canards. Mais il s'agit d'autre chose en ce moment. Maître Fouque, roi de la ligne, t'écrit; je suis son courrier, voici sa lettre. Sais-tu lire?

— Un peu...

— Mon neveu. Tiens, j'attends ta réponse.

L'épître était ainsi conçue :

« Capitaine, je veux bien que ta coquille de noix aille de l'avant, si « toi et ton piètre état-major consentez à vous soumettre aux lois de mon « empire. Y consentez-vous? Largue tes voiles, hisse tes bonnettes et file « tes douze nœuds. Si tu n'y consens pas, paravire, lof pour lof, et navi- « gne à la bouline!

« *Signé* : FOUQUE, second maître d'équipage de la corvette, actuelle- « ment roi de la ligne. »

— Je connais mon devoir, répond le capitaine; dès ce moment je suis le sujet du roi ton souverain.

— A la bonne heure! Sais-tu marcher la tête en bas, les pieds en haut!

— J'apprendrai.

— Rien n'est plus facile quand on ne porte pas de jupe. As-tu mangé du phoque et du pingouin?

— Pas encore.

— Tu en mangeras, je t'en réponds; aigüise tes dents, et après cela, si le vent t'est favorable, si aucune roche ne t'arrête en route, si ton navire ne sombre pas au large et si tu ne crèves pas, tu reverras ton pays; c'est moi qui te le dis.

— Je vous remercie de vos prédictions.

— Ce n'est pas encore tout; il fait bien chaud.

— Ah! c'est juste, j'oubliais... Vite une carafe d'eau filtrée à l'ambassadeur!

— Tu te fiches de moi!

— Alors du vin.

— Merci! aujourd'hui je ne bois que de ce qui soûle.

— Voici une bouteille de rhum.

— C'est mieux; mais on boîte avec une seule jambe, et il m'en faut deux.

— Les voici.

— C'est faire les choses en vrai gabier; tu arriveras. Adieu, à bientôt.

Les fanfares recommencent, le courrier remonte triomphant vers la hune où l'attend le roi, entouré des meilleurs matelots; et tandis que l'équipage impatient et joyeux se rue sur le pont, le nez au vent et l'oreille aux écoutes, maître Fouque fait tomber sur lui un déluge d'eau salée, faible prélude des ablutions plus complètes qui auront lieu le lendemain. Pour nous, gens à privilèges, placés au gaillard d'arrière, nous reçûmes sur les épaules une violente grêle de blé de Turquie et de pois chiches, qui, sans nous blesser, nous força à la retraite.

Mais le grand jour est arrivé, et de la batterie enjolivée monte par les écoutilles la mascarade la plus grotesque, la plus bizarre, la plus hideuse que jamais imagination de Callot eût pu jeter sur la toile. Les peaux de deux moutons écorchés la veille servent à vêtir le souverain; son front est paré d'une couronne et son cou desséché est orné d'un double rang de pommes de terre taillées à facette. Son *épouse*, le plus laid des matelots de l'équipage, voile ses appas sous des jupes fabriquées à l'aide de cinq ou six mouchoirs de diverses couleurs. Deux melons inégaux que convoitent les yeux amoureux de l'époux monarque embellissent sa poitrine velue et ridée. Le chapeau tricorne de M. de Quélen, notre indulgent aumônier, coiffe le chef du notaire (je ne sais pourquoi il y a des notaires partout). Deux ânes portent le roi; leur rôle a été vivement disputé, et on ne l'a obtenu qu'après avoir donné des preuves éclatantes de hautes capacités et d'entêtement. Lucifer, avec son bec fourchu, ses cornes aiguës et trainant de longues chaînes, est vigoureusement fustigé par une

badine de trois pieds de long et de deux poncees de diamètre. Il feint de vouloir s'échapper, mais, épouvanté par l'eau sacrée dont l'inonde le prêtre, choisi parmi les moins sobres des matelots, il ronge ses fers, fait entendre d'horribles rugissements et pousse du pied la fille du monarque, qui se jette sur le sein de sa mère et le mord avec voracité. Huit soldats armés ferment le cortège, qui prend des banes, des tabourets ou d-s fauteuils, selon la dignité de chaque personnage.

— Vous avez donc froid? disions-nous à sa majesté La Ligne qui grelottait.

— Hélas! non, répondait maître Fouque, j'étouffe, au contraire, sous cette épaisse fourrure, mais l'usage veut que je tremble, que je frissonne; et mes gens sont tenus de m'imiter en tout point, sous peine d'être privés de leur emploi. C'est bête, j'en conviens, mais ainsi l'ont ordonné nos *anciens*, qui apparemment étaient plus frileux que nous.

Cependant le trône est occupé, les grands dignitaires prennent gravement leur place autour d'une énorme baille de combat sur le bord de laquelle est adaptée une planche à bascule où doit s'asseoir le patient. La liste de tout l'équipage est entre les mains du notaire, qui se lève et lit à haute voix les noms et prénoms de chacun de nous. Le premier appelé est notre commandant.

— Votre navire a-t-il déjà eu l'honneur de visiter notre royaume? lui dit le monarque.

— Non.

— En ce cas, grenadiers, à vos fonctions!..... A ces mots, quatre soldats armés de haches s'élancent sur le gaillard d'avant et font mine de vouloir abattre la poulaine à coups redoublés. Deux pièces d'or tombées dans un bassin placé sur une table arrêtent l'ardeur des assaillants, qui reprennent leur poste d'un air satisfait : ce diable de métal fait partout des prodiges. L'état-major est appelé nominativement, et chacun, à tour de rôle, se place à califourchon sur la planche à bascule qui domine l'énorme baille à demi-pleine d'eau salée. Là, on doit répondre d'une manière positive et sans hésiter à la formule suivante et sacramentelle, lue à haute voix par le notaire.

« Dans quelque circonstance que vous vous trouviez, jurez devant sa « majesté La Ligne, de ne jamais *faire la cour* à la femme légitime d'un « marin. » Le patient doit répondre : *Je le jure!* sous peine d'immersion, et jeter dans le bassin quelques pièces d'argent réservées, pour la première relâche, à un gala général où les rangs et les grades seront confondus. La décence (car il en faut même dans les choses les moins sérieuses), la décence ne permettait pas qu'un seul de nous reçût l'ablution totale; on se contentait d'ouvrir une des manches de notre habit et d'y infiltrer quelques gouttes d'eau en prononçant les paroles d'usage : *Je te baptise*. Mais quand vint le tour des matelots, nul ne fut épargné.

Plongés dans la baille, ils ne parvenaient à en sortir qu'après les efforts les plus inouïs, les contorsions les plus grotesques; et les énergiques jurons frappaient les airs, et les éclats de rire se mêlaient aux jurons, et les bons mots de cabaret se croisaient sans que pas un martyr eût osé se fâcher. C'était une joie bruyante, tumultueuse, une joie de matelot en délire qui oublie que là et là, sous ses pieds, sur sa tête, il y a une mer et un ciel dont le caprice et le courroux peuvent le broyer et l'engloutir aujourd'hui ou demain. Hélas! ces heures sont si courtes à bord que je ne vis pas sans un vif regret l'horizon se charger de nuages et la cérémonie près d'être close par une bourrasque ou une tempête.

Mais un incident inattendu devait varier encore les émotions de la journée. Un nom répété plusieurs fois reste sans réponse; on se questionne, on s'émeut, on s'agite, on fouille de tous côtés, dans les hunes, sous les câbles; on descend dans la batterie, et l'on apprend enfin qu'un profane, fier de son état de cuisinier, est décidé à tout prix à s'affranchir de la règle commune. — Tout le monde à la batterie!... crie une voix formidable. Et la batterie est aussitôt envahie par les écouteilles et les sabords. — Sur le pont! sur le pont!... à cheval sur la bascule! Point de grâce! Point de merci! Que la noyade soit complète! s'écrie-t-on de toutes parts, qu'il en perde la respiration!

Dans la batterie, en effet, était un héros, cuisinier de l'état-major, le-



quel avait juré en partant de ne pas recevoir le baptême, et qui aurait

regardé comme un grand déshonneur qu'une seule goutte d'eau salée vint outrager l'harmonie de ses cheveux bouclés avec une coquetterie dont il tirait une si ridicule vanité. Son front ruisselant est coiffé du bonnet blanc de l'ordre, où voltigent çà et là quelques légères plumes, dépouilles ensanglantées de ses victimes du jour; ses yeux sont rouges de colère, sa mâchoire contractée, ses lèvres violettes, crispées et frémissantes; son tablier, relevé avec grâce, sur l'épaule, le drappe à la grecque; un grand couteau de cuisine pend à son côté et figure un glaive hors du fourreau; de la main droite il tient serrée une longue broche où est empalé un chapelet de pigeons à demi consumés, qui, la tête tournée vers les assaillants, semblent les menacer d'un sort pareil au leur; son pied, chaussé d'une pantoufle verte, presse fortement une caronade: et, bien disposé à se défendre, il adresse d'abord la parole aux plus audacieux de ses ennemis.

— Que me voulez-vous? qui vous amène dans mes *foyers*?

— L'ordre de notre roi.

— Obéissez, puisque vous êtes esclaves: moi, je n'ai pas de roi et je trône seul ici.

— Tu dois être baptisé comme nous.

— J'ai reçu mon baptême de feu, et cela me suffit; je ne veux pas de votre baptême d'eau.

— La loi est pour tous.

— Mon code à moi est celui que je me suis fait, et vous êtes des renégats qui abjurez votre première religion pour une religion nouvelle. Ici est mon domaine, mon empire; ici sont mes dieux et ma croyance; ces fourneaux, ces casseroles, ces broches, ces pelles, ces lèche-frites, ce sont là mes armes, les insignes de ma souveraineté, de mon indépendance. Quel rapport existe-t-il donc entre vous et moi? Suis-je le coq, sale fricoteur de vos monotones et maigres repas? Ai-je l'habitude de manquer les ragoûts? non; de ne point épicer mes sauces ou de brûler mes fritures? non. Qui vous a donné le droit de m'attaquer, de me poursuivre, de me traquer chez moi comme une bête fauve, comme un marsouin, requins que vous êtes! Oh! je ne vous crains pas! car moi, voyez-vous, je n'aurais pas salué le chapeau de Gessler, je ne me serais point courbé devant le cheval de Caligula, et je ne serai pas baptisé. Il dit et plante dans le bordage sa broche aiguë qui tremble jusqu'à ce que la rage de Mars et le poids des étiques pigeons aient cessé de l'animer.

— En avant les pompes! dit Marchais, de sa voix rauque et caverneuse; en avant les pompes!

Et mille jets rapides inondent de l'avant et de l'arrière l'intrépide cuisinier dont les sauces grandissent sans devenir plus mauvaises. Celui-ci reste cloué à son poste d'honneur, pareil au roc battu par la tourmente; et il sort, sinon vainqueur, du moins vaincu de cette lutte acharnée, à laquelle un grain violent, pesant sur le navire, vient mettre un terme.

L'orage dura quelques heures, l'effervescence des matelots se calma avec les vents, une nuit silencieuse et douce plana sur la corvette mollement balancée, et nous nous vîmes jetés de nouveau sous les zones heureuses des vents alizés *, qui, soufflant également dans les deux hémisphères, devaient voyager avec nous jusqu'au Brésil.

* Voyez les notes à la fin du volume.

IV

EN MER.

Petit. — Marchais.

Pour être conséquent avec le programme que je me suis tracé, et puisqu'une brise régulière et monotone nous pousse à petites journées vers notre destination, puisque la mer tranquille et belle ne nous offre aucun de ces incidents pleins d'intérêt, qui surgissent, pour ainsi dire, à chaque pas dans les régions élevées, ou aux jours de tempêtes et de périls, permettez-moi de vous parler du bord, de notre équipage si actif, si brave, si tranché, mais surtout de deux de nos matelots, qui résument en eux seuls toutes les tristesses, toutes les alternatives, toutes les misères de la vie de mer. Ce ne sont pas là deux exceptions, mais bien deux sommités, et la philosophie et la morale peuvent puiser de précieux enseignements dans leur chaude carrière.

L'un s'appelle *Marchais*; il vous dira, lui, comment sont bâtis les cachots et les prisons de toutes nos villes de relâche. Il sait mieux que personne au monde l'art d'improviser les querelles avec les gens les plus pacifiques; les yeux fermés il vous mènera dans les cabarets de tous les lieux qu'il a visités; il vous dira les noms et les prénoms des aubergistes, et surtout des servantes pour lesquelles il a eu, avec ou sans motif, mille combats à soutenir, mille blessures à cicatiser. Le bord, les prisons et le cabaret, c'est tout ce qu'il sait, c'est son monde, ce sont ses autels. Nul mieux que lui n'applique sur une joue maigre ou rebondie ce qu'il appelle une *giroflée à cinq feuilles*, et pas un Breton ou Normand ne lui donnerait de leçons sur l'art si noble et si distingué du bâton ou de la

savate. Peu lui importe la taille de son adversaire : nain ou géant, tout lui est égal, pourvu qu'il y ait là un œil à pocher, une mâchoire à démettre, une épaule à écraser, un nez à aplatir. Ses pieds sont des cornes dures, écaillées, ses mains des battoirs raboteux, sa peau goudronnée est nuancée de mille plaies et trouée de mille crevasses. Quand son poing fermé tombe, poussé par sa volonté d'enfer et le levier de son bras nerveux, il y a brèche et fracture au corps sur lequel il s'applique. Le sang c'est pour lui de l'eau tiède ; la douleur, il ne la comprend pas. Amarré un jour au bastingage, il reçut à bord vingt-cinq coups de garcette cinglés vertement, je vous l'atteste. Pendant l'opération j'observais le mouvement de sa physionomie, et je n'y vis que le dédain mêlé à un peu de honte. Il chiquait tranquillement sa pincée de tabac, en regardant couler le flot, comme si rien ne se passait derrière lui. Cinq minutes après le châtiment, il buvait un verre de vin que je lui avais envoyé, à la santé du contre-maître qui venait de le fustiger. Marchais ne mache plus mainte-



nant qu'à l'aide de ses gencives dépouillées. Cinq ou six Juifs de Gibraltar lui firent tomber les incisives : deux autres dents quittèrent leur place

à *Rio-janeiro* sous un bâton noueux qui lui ouvrit la lèvre supérieure ; le reste suivit les premières dans nos suivantes relâches : et quand vous le plaisantez sur la disette de sa bouche, il se f... de vous, et, tirant une petite boîte de sa poche, il vous prouve que vous avez tort, en vous montrant les débris mutilés qu'il a sauvés de ses combats et de ses naufrages. Avez-vous rendu un petit service à Marchais, soyez sans inquiétude : au moment du danger, Marchais mourra avant vous et pour vous. Si j'étais tombé à l'eau et si un requin m'eût emporté une cuisse, Marchais se serait jeté à la mer armé de son couteau, il aurait lutté contre le requin. Mais pour peu que Marchais ait de la rancune contre vous, songez à votre défense : non pas qu'il veuille vous prendre en traître et vous frapper par derrière, mais parce que si vous êtes son égal, il ne manquera pas une seule occasion de vous chercher noise, et, à la première réplique, le marteau tombera sur l'enclume. Marchais est un *loup de mer*, un *marsonin*, un *phoque* ; dès qu'on lève l'ancre, il jure contre l'état de matelot, il jure pendant toute la traversée, il jure dans le calme et dans la bourrasque, il jure encore dès qu'on arrive ; et, à peine débarqué, il demande avec colère si c'est pour se promener sur le *plancher des vaches* que l'on construit des navires, que les vents ont ordre de bouleverser les flots, et que le ciel a jeté tant d'eau sur la terre. Marchais ne vous demandera jamais rien, mais il acceptera tout ce que vous voudrez lui offrir, pourvu que ce que vous lui offrez lui donne l'espérance d'une orgie bachique. Il ne méprise pas le vin de Bordeaux, il aime assez le bourgogne, il raffole du roussillon, il se ferait sabrer pour une bouteille d'eau-de-vie et hacher pour un flacon de rhum. La science devrait analyser ce qui coule dans les artères de Marchais ; à coup sûr ce n'est pas du sang.

Voici le second type que je vous ai promis, c'est *Petit*.

Petit est rond, rabougri, rouge de la figure, des mains, des sourcils et des cheveux. Marchais l'avait surnommé *la carotte*. Petit a cinq pieds un pouce, ni plus, ni moins ; il se tient debout dans l'entrepont sans jamais craindre les bosses à la tête, à moins qu'il ne soit gris, ce qui ne lui arrive guère que deux fois par jour ; quand il marche, il figure à merveille une gabare au roulis avec ses larges flancs et son tranquille sillage : à quelques pas de distance, on dirait un morceau de bois qui se promène entre quatre parenthèses, tant ses jambes sont arquées et tant il a donné à ses bras la courbure de ses jambes. Le plaisir et le bonheur sont inconnus par Petit : sa nature est une nature à part, jetée en holocauste à la douleur et à la fatigue depuis sa plus tendre enfance. Savie entière a été un combat à outrance contre les hommes et les éléments. Il est aujourd'hui, ainsi que Marchais, matelot de première classe : il ne sera jamais que cela. Marchais sait lire : lui, Petit, ne connaît pas seulement une lettre, et il rougirait, dit-il lui-même, si l'on pouvait croire qu'il est capable de signer son nom. Il est resté six ans mousse à bord de plusieurs navires mar-

chands, puis il a été fait matelot de troisième classe, puis matelot de seconde classe, et il a conquis aujourd'hui son bâton de maréchal.

Petit n'a jamais eu de souliers que sur notre corvette et sous son grand et magnifique costume de matelot, lequel le gênait horriblement; jamais il n'avait voulu qu'un rasoir effleurât ses joues et son menton, et personne



n'a pu lui faire comprendre l'usage des gants. Sur Petit, les moustiques et les abeilles sont sans aiguillon, et d'autres insectes plus incommodes encore sans venin. Sa peau, tatouée de rousseurs, est un rude parchemin. La fluxion que vous croyez remarquer sur l'une ou l'autre de ses joues, ne provient que d'une énorme pincée de tabac, dont la privation serait pour lui un coup funeste à sa santé robuste, sans pourtant rien ôter à sa gaieté, si triste et si communicative à la fois. Petit était à bord plus aimé que Marchais, parce que dans l'amitié qu'on avait pour celui-ci se mêlait toujours un peu de crainte; et puis Marchais était railleur et ne voulait pas être raillé, tandis que Petit riait le premier des lazzis et quolibets dont

il était sans cesse poursuivi. L'un et l'autre, en temps de calme, se signalaient par leur paresse à l'épreuve des menaces et des coups; mais quand le gros temps venait, quand il y avait péril à une manœuvre, oh! alors, il fallait voir mes deux lurons, cramponnés à la pointe des mâts et des vergues, en butte au courroux des éléments, lutter contre eux de toute la force de leurs doigts crispés, recevoir avec une stoïque impassibilité les flots salés de la mer et les rapides ondées du ciel, qu'ils regardaient toujours comme les revenants-bons de leur métier de damné. Marchais, à la flèche d'un cacatois, avait l'air d'un vampire: on eût dit, en voyant Petit sur un *bout-dehors*, une de ces figures grotesques et fantastiques dont Callot a peuplé son admirable Tentation de saint Antoine.

Marchais a eu jusqu'à six chemises dans son magnifique bagage: plus, deux pantalons, trois gilets, deux paires de souliers, une casaque et cinq chaussettes. Petit, dans sa plus grande fortune, n'a possédé qu'une chemise et demie et un pantalon dépassant à peine le genou, un gilet à trois boutons au pectoral, une veste et une blague à tabac, plus des boucles d'oreille en laiton et une bague en cheveux: son trousseau de bord appartenant à l'Etat, il n'a jamais osé espérer, dans ses rêves d'ambition, qu'après la campagne on lui en fit généreusement cadeau.

Voilà, à peu près, nos deux hommes. Heureux les navires qui en possèdent de pareils à leur bord! J'achèterais par bien des sacrifices le plaisir d'avoir aujourd'hui, auprès de moi, au moment où j'écris, ces deux étranges et braves compagnons de mes courses et de mes périls, auxquels j'aimais tant à les associer. Si jamais ces lignes leur sont lues, je suis bien sûr que les yeux de Petit et de Marchais se mouilleront de pleurs au souvenir de mon amitié pour eux, et qu'ils iront, s'ils le peuvent, au plus proche cabaret, boire au retour à la lumière de celui qui leur a fait si souvent oublier les tristes et douloureuses journées de notre longue campagne.

La nuit, quand la brise régulière laissait oisifs les bras des matelots, Marchais et Petit, sur le gaillard d'avant, présidaient le quart et égayaient la traversée. Petit racontait mieux que Marchais, probablement parce qu'il avait plus souffert, et l'habitude de narration était si bien prise par lui, qu'on eût dit un homme lisant à haute voix dans un livre.

Dans les lentes et paisibles soirées tropicales, j'aimais, après les travaux du jour, à faire une station à côté des matelots qui entouraient Petit, quand il racontait ses tribulations et ses misères, et les angoisses de la faim sur les hideux pontons de Portsmouth. Oh! cela faisait pitié à entendre! Cependant son récit était si naïvement coloré, qu'il l'achevait toujours au milieu de bruyants éclats de rire de son auditoire attentif. La laideur de l'historien avait un caractère à part: elle était singulière, mais non repoussante; on regardait Petit avec étonnement, mais non avec dégoût, et l'on n'eût pas été surpris d'apprendre qu'il eût pu achever une conquête: les femmes sont si capricieuses!

Il fut un jour confronté avec un autre prisonnier, et l'on proclama, à la presque unanimité, sur le ponton, que la face de Petit était d'une encablure plus hideuse que celle de son compétiteur. Aussi eut-il d'abord à souffrir toutes les railleries, tous les sarcasmes, toutes les bourrades des appointés du lieu, d'autant plus intolérants qu'il y avait profit pour eux dans ces méchantes attaques.

Après une partie de jeu, Petit se trouva privé de ration complète pendant une semaine entière; la ration était si faible, hélas! pour les prisonniers, qu'à peine la plupart d'entre eux avaient-ils la force de ne pas mourir de faim. De sorte qu'un emprunt, même forcé sur les vivres, devenait impraticable. Dans une circonstance si critique, Petit eut recours à mille ruses, à mille stratagèmes presque toujours sans succès, aussi était-il fluet comme un *bout-dehors*, selon sa pittoresque expression.

Dans cette rude extrémité, notre héros trouva cependant encore le moyen de lutter victorieusement contre sa mauvaise fortune. Il vendit la doublure de son gilet, sa chemise, à part le col et le bout des manches, la semelle de ses souliers, qu'il remplaça par des fils carrés qui retenaient l'empaigne. Il trompa de la sorte la vigilance des inspecteurs qui, chaque dimanche, faisaient la visite du ponton, où la vente des effets était sévèrement punie. Petit vécut donc presque nu pendant les six mois les plus rudes de l'année, quand on le croyait vêtu assez chaudement; car il ne retrouva aucune chance favorable pour reconquerir, au jeu, la partie de ses effets dont un de ses camarades s'était enrichi à ses dépens. Petit nageait comme un marsoin; il disait que si l'on voulait lui servir sa ration sur l'eau, il s'engageait à ne pas aborder pendant quinze jours. Lui, huitième dans une embarcation qui n'avait pas pu embouquer le goulet de Toulon, il se vit forcé, avec tout l'équipage, de courir des bordées toute la nuit. En virant de bord, le canot chavira : voilà nos pauvres matelots jouant des pieds et des mains contre les lames violentes qui les couvraient; la brise venait de terre. Petit mit le cap sur les îles d'Hyères, les voilà en route. Le trajet était long et difficile; mais l'intrépide nageur comptait sur ses forces, et tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, et après cinq heures d'une lutte incroyable, il arriva à terre et se traîna douloureusement sur la grève vers une batterie où brillait quelque lumière.

Qui vive? lui cria la sentinelle. Petit veut répondre, mais les forces lui manquent, sa voix meurt sur ses lèvres. Qui vive? cria-t-on une seconde fois, puis une troisième. Petit lève la main, fait un geste d'amis et s'avance faible et déchiré. Un coup part, la balle siffle et Petit tombe la cuisse percée d'une balle. Mais ce qu'il y a de plus *drôle* dans l'affaire, disait Petit, en racontant sa déplorable aventure, c'est que le scélérat de phoque qui me visa si bien était un cousin à moi, que, par mes protections, j'avais fait engager dans les *gardes-côtes*. Gredin! lui dis-je, tu gardes bien les *côtes*, mais tu brises mieux les cuisses.

Pauvre matelot, que Dieu te donne une vieillesse tranquille, et que le ciel te dédommage de tant de misères et de douleurs!

Les histoires de Marchais étaient toujours à l'encre rouge. Des pugilats, des duels, des batailles rangées, des bouteilles cassées sur des crânes ouverts, des rixes sanglantes de cabarets, des mêlées tumultueuses dans les cachots, il ne sortait pas de là; mais alors aussi son style avait de la chaleur, de l'entraînement: on eût dit toujours le héros de la lutte et non le narrateur de l'action. Mais ce qu'il y avait de particulier dans le caractère de Marchais, c'est qu'il ne mentait jamais, et qu'il racontait ses défaites avec autant de franchise que ses prouesses. Quant à Petit, ses récits avaient toujours une teinte religieuse; mais sa religion était un culte bizarre, une dévotion incomplète, mêlée d'ignorance, d'humilité et de raillerie. On voyait que les principes étaient purs, mais on sentait le tort que le monde où il s'était trouvé jeté lui avait fait. Tantôt ses prières s'adressaient au ciel, tantôt à l'enfer; aujourd'hui c'était à saint François, ou à saint Laurent, il invoquait demain Belzébuth ou Lucifer. La prière, pour lui, était une affaire d'habitude, prière sans réflexion, sans foi, sans pitié: il priait, parce qu'il se souvenait peut-être qu'auprès de son berceau (hélas! Petit a-t-il jamais eu un berceau?), il avait vu sa mère à genoux, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel.

Avant de le quitter, et puisque je n'aurai que peu d'occasions de vous parler de mon honnête et malheureux matelot, je veux vous dire une des mille anecdotes qu'il nous raconta. Je l'ai écrite sous sa dictée.

« C'était sur la côte de Bretagne, où je vivais en compagnie de mon « brave homme de père, qui avait alors cinquante-quatre ans, vu que « l'année suivante il en eut cinquante-cinq, dont sa femme en possédait « trente-sept et quelques mois. Notre existence était en calme plat comme « celle des huîtres du rivage, que nous vendions très-bien, mais que nous « mangions fort peu, car nous n'avions aucune espèce de liquide pour « les arroser, ce qui était embêtant tout de même. Chaque jour, père et « moi, nous démarrions le sabot et nous allions au large, la ligne ou la « fouine à la main, nous occuper de la pêche. Un soir que les hameçons « avaient fait bonne prise, voilà que la brise souffle plus fort que de coutume et que nous étions pas mal imbibés. Petit à petit elle grandit à « faire plier le pouce, à décorner des bœufs; elle gronde, elle menace, « elle pèse sur nous, et votre serviteur! Nous nous crîmes f....., foi de « matelot, à trente-six. Moi, je pensais à ma pauvre mère, que je ne « comptais plus embrasser; lui, le patron, pensait au ciel, qui était vêtu « de nuages noirs comme l'âme de Marchais. » (Marchais, qui écoutait, lui détacha aussitôt un violent coup de pied quelque part.) Petit continua: « Tout à coup, une lame énorme nous prend de bout en bout et nous « enlève; elle nous quitte et nous retombons encore sur la quille. Oh! « ma foi, c'était un miracle: et si jamais j'ai cru à Jésus, c'est bien cette

« nuit-là. Papa se jeta à genoux : Sainte Vierge ! dit-il, fire-nous d'ici,
« et je te promets pour demain un cierge gros comme un beaupré de
« soixante-quatorze. — Papa, papa, lui dis-je, tu promets beaucoup :
« un beaupré, c'est pas un fil carré. — Tais-toi donc, *béta !* me repliqua
« mon finot de père : quand la sainte Vierge nous aura sauvés, je ne lui
« donnerai pas un cierge plus gros que le petit doigt. Et le lendemain
« nous avalions tranquillement une friture de goujons, et le surlende-
« main père pensa à son vœu, et le cher homme est mort en y pensant
« encore.

« MORALITÉ.

« Vous voyez, chiens de matelots, qu'il est toujours bon, dans un mo-
« ment de péril, de faire des vœux à la sainte Vierge. »

V

DE L'ÉQUATEUR AU BRÉSIL.

Couchers du soleil.— Rio-Janeiro,

Nous venons de sillonner l'Atlantique de l'est à l'ouest, et la monotonie de notre navigation ne s'est trouvée interrompue que par quelques-uns de ces incidents auxquels les navires ne peuvent échapper dans une route longue et tracée. Des grains, des trombes, des rafales, des calmes, et puis le rapide passage des baleines voyageuses qui se promènent dans leur vaste empire; l'élégant *damier* voltigeant sans cesse sur la tête de l'équipage attentif, et le stupide *fou*, qui venait se poser sur une vergue et se laissait bêtement abattre, comme si la vie lui était à charge; et puis encore l'*albatros*, nommé poétiquement l'*oiseau des tempêtes* et *mouton du Cap*; maintenant, à votre zénith, et plus rapide que la flèche, se perdant bientôt après à l'horizon, et se jouant avec la vague écumeuse, la frappant de son aile robuste, comme pour insulter à son impuissante rage, et s'élevant d'un seul bond jusqu'aux régions de la foudre, dont il se plaît à entendre le terrible roulement, le *goëland*, adroit pêcheur, planant immobile au plus haut des airs et tombant comme un plomb pour saisir sa nourriture, nageant entre deux eaux; et puis encore les myriades de marsouins chassant devant eux les innombrables légions de poissons volants, qui viennent s'abattre sur les porte-haubans du navire; et les élégantes frégates, orientées toujours selon le vent; et les *méduses* phosphorescentes qui éclairent l'espace, et les *mollusques* si variés, si curieux, qu'on prendrait tantôt pour des insectes ailés, et tantôt pour des grappes de raisin, ou des bouquets de fleurs. Rien n'est perdu pour

l'observateur dans cette traversée heureuse, où les études sont sans périls et sans fatigues : pas une heure n'est lente pour qui veut voir et pour qui sait tenir un pinceau ou une plume. Mais, ce qui fait fortement battre le cœur dans la poitrine, ce qui surtout fait vibrer l'âme, et qui révèle la présence du Dieu de l'univers, ce sont ces admirables *couchers de soleil*, après une journée ardente.

Là-bas, là-bas, dans un océan de feu, sur un ciel de feu, brillent, d'un jet à blesser la vue, les contours bizarres des nuages, se dessinant sous les formes les plus fantastiques : ce sont des montagnes avec leurs crêtes arides, leurs volcans ouverts et en activité, sillonnés par des torrents de laves, s'effaçant et renaissant comme un jeu d'optique qu'on admire sans le comprendre ? ce sont des armées ennemies qui se ruent, turbulentes, les unes contre les autres, et font jaillir au loin mille millions d'étincelles dans leur terrible choc ; ce sont des plaines à perte de vue, des champs de blé nourrissant la flamme sans l'assouvir ; ce sont des villes immenses avec leurs dômes, leurs clochers, leurs minarets, leurs tours, leurs citadelles, et tout cela bâti sur le feu, avec du feu ; ce sont des charbons ardents au sommet : partout le ciel et l'enfer, partout un brasier immense dans lequel le navire va bientôt s'engouffrer.

Oh ! oui, je vous l'atteste, un beau *coucher de soleil* sur un ciel tropical est le plus imposant, le plus majestueux spectacle dont l'homme puisse jouir. Tempêtes, ouragans, calmes, naufrages, la mémoire peut tout oublier, personne n'oubliera un beau coucher du soleil sous la zone torride ; car, si toutes les tempêtes offrent le même chaos, si tous les calmes ont la même tranquillité, nul *coucher du soleil* ne ressemble à celui de la veille, nul ne ressemble à celui du lendemain. Dieu est là, grand, incommensurable, éternel.

Cent fois, à coup sûr, les premiers navigateurs qui sont allés à la recherche de ce nouveau monde, si hardiment deviné par Colomb, ont dû se croire arrivés au terme de leurs courses à l'aspect de ces puissants phénomènes devant lesquels l'âme tombe en adoration. Comme eux aussi, nous avons souvent crié *terre !* mais une heure après que le soleil s'était plongé dans les flots, l'illusion s'effaçait, l'horizon devenait une réalité, et nous nous retrouvions désenchantés entre le ciel et l'eau, attendant une brise plus vigoureuse qui vînt offrir un nouvel aliment à notre curiosité. Cependant si le *point* est exact, si les courants ne nous ont pas *drossés*, nous devons, ce matin, voir devant nous la terre découverte par le Portugais Cabral.....

La voilà, en effet. *Terre !* crie la vigie à cheval sur le beaupré, *terre de l'avant !* Chacun est sur le pont, l'œil à sa longue-vue et interrogeant l'horizon ; la corvette fend les flots, et le *point* signalé s'élargit, montre sa forme tranchée, se dessine bientôt, et les heures de langueur et d'ennuis s'effacent dans ce premier moment de joie et d'ivresse. Le cap *Frio*

a levé la tête, comme pour nous indiquer la route de *Rio*; derrière lui, la terre que nous longeons à l'aide seulement de peu de voiles, est une basse, sans aspérités, couverte d'une végétation vierge et gigantesque. Autour du bord, voltigent quelques oiseaux de terre, dont les ailes faibles et paresseuses n'osent pas s'éloigner du rivage. Ce sont toujours là des visiteurs bien reçus, bien fêtés, car ils apportent de bonnes nouvelles, du calme, du repos.

Pendant la nuit, nous avons viré de bord, malgré le présage d'un ciel protecteur; et, au lever de l'aurore nous mettions le cap sur *Rio-Janeiro*, cité royale où nous laisserons bientôt tomber l'ancre pour la seconde fois.

Je dessine la côte : elle est partout d'une richesse merveilleuse, et je mets la dévotion du zèle à en reproduire le plus fidèlement possible les contours bizarres et variés. L'entrée nous est signalée par deux petites îles, dont l'une s'appelle île *Ronde*, sans doute parce qu'elle est carrée, et entre lesquelles tout navire peut hardiment prendre passage. Voici le *pain de sucre*, rapide, aigu, sans verdure; c'est le pied d'un géant qui doit servir de point de mire aux navigateurs. La tête est là-bas, à l'ouest de la rade; tête bien dessinée avec son front découvert, sa chevelure, vaste forêt; son œil, grotte humide; son nez, pic osseux, et son menton déprimé; puis vient le cou figuré par une large vallée, puis les pectoraux dominant une roche taillée en forme d'épaule et de bras, puis l'abdomen, puis la cuisse, le genou, la jambe et enfin le *pain de sucre*, dessinant le pied : c'est un véritable géant couché sur le dos, plus ou moins allongé, selon la position du navire, mais toujours taillé comme l'eût fait un statuaire. Je ne saurais trop recommander aux capitaines la vue si heureuse et si singulière de cette chaîne de montagnes, afin qu'ils ne puissent pas manquer l'entrée de l'immense rade que le pied du géant leur indique d'une manière exacte et précise, mieux encore que ne le ferait un phare.

La joie est sur tous les visages, l'avidité dans tous les regards; chacun est debout, curieux, attentif, excepté Petit et Marchais, assis sur la drôme et levant les épaules de pitié, à notre impatience et à nos cris d'admiration. Des nuées de papillons de mille couleurs se jouent parmi les cordages, luttent entre eux de variété, de coquetterie, résistent à la brise de mer qui les repousse, et pénètrent avec nous dans le golfe où ils viennent d'éclorre. Ces nouveaux hôtes sont respectés comme les riches oiseaux de la veille, et nous saluons enfin, bord contre bord, cette terre du Brésil, dans laquelle l'Atlantique s'est ouvert un passage comme pour donner asile aux navires qu'elle vient de tourmenter.

Le goulet est bientôt franchi; nous entrons dans la rade : quel ravissant spectacle! Ni la superbe Gènes avec ses palais de marbre et ses jardins suspendus; ni la riante Naples avec ses eaux limpides, son Vésuve et ses villas si fraîches; ni Venise la riche avec son architecture mau-

resque, ses coupoles et ses ciselures : ni même le Bosphore avec ses immenses dômes, ses kiosques et ses minarets jusqu'aux nues, n'offrent à l'œil étonné un plus magnifique panorama. A droite, à gauche, devant nous, derrière nous, une nature puissante étale ses coquettes richesses de toute l'année, des arbres d'une hauteur surprenante, des îles joyeuses, semées pour ainsi dire dans toute l'étendue de cette masse d'eau limpide sur laquelle passent et repassent des myriades de papillons voyageurs, gris, jaunes, rouges, diaprés ; un ciel plus haut, peuplé de perroquets, criards et d'élégantes perruches, de goëlands et d'essaims nombreux et craintifs d'*oiseaux-mouches*, qu'on prendrait pour des abeilles s'ils n'étaient trahis par l'or, les émeraudes et les rubis de leur plumage ; et puis des anses dominées par des églises à l'architecture bizarre ; de délicieuses habitations éparses çà et là, à demi voilées en quelque sorte par des plantations de palmistes et les larges parasols des bananiers ; et puis encore des milliers de pirogues, allant d'une *praya* à l'autre, lancées à l'aide de la courte *pagaie* du nègre esclave, qui hurle son chant national pour se donner du courage : vous voyez encore là une immense forêt de mâts et de pavillons de tous les pays du monde, une ville grande et belle, un superbe aqueduc qui la domine et l'alimente ; dans le lointain, posées là comme une barrière puissante aux envahissements de l'Atlantique, les *montagnes des Orgues* avec leurs aiguilles si aiguës et si régulières, qu'on les dirait taillées par la main des hommes. Oh ! tout cela est magnifique, imposant, radieux, tout cela ne peut se décrire, c'est assez de l'admirer.

A peine est-on arrivé dans un pays nouveau que l'on veut tout voir, tout étudier, tout connaître, les fleuves et leurs richesses cachées, la terre et ses trésors, les hommes et leurs mœurs. On craint de manquer d'air ou de courage, ou de patience : les heures volent si vite dans l'étude et la méditation.

Voici donc le Brésil, terre féconde parmi les plus fécondes du globe ; on dirait une nature à part, une nature privilégiée. Pour s'enrichir, la cupidité n'a qu'à fouiller le sol ; pour vivre l'homme n'a qu'à respirer, car la brise de mer, qui souffle le matin, vous donne des forces contre la chaleur du jour ; et le vent de terre, qui a traversé les hautes montagnes de l'intérieur, vous fait vite oublier le soir la température d'une zone éerasante.

Ici nagent trop de poissons dans les rivières, trop d'oiseaux volent à l'air, trop de fruits pèsent sur les arbres, trop d'insectes glissent sous l'herbe. Ici les montagnes cachent des pierres précieuses, les russeaux roulent des paillettes d'or et des diamants aussi beaux que ceux de Golconde. Au Brésil, point de ces maladies épidémiques ou contagieuses qui déciment les populations, et dont le souvenir seul est un fléau.

Si vous aimez une vie indolente et tranquille, si pour vous le repos est

le bonheur, suspendez votre hamac aux troncs écaillés des palmistes, ou cherchez une douce habitation près de la plage frappée par le flot paresseux ; mais si vous craignez la monotonie des plaisirs exempts de péripéties, restez chez vous, vieillissez chez vous ; car, au Brésil, chaque matin de la veille ressemble au matin du lendemain ; et vous croiriez que le nuage qui passe aujourd'hui sur votre tête est le nuage qui est venu hier vous protéger de son ombre ou vous rafraîchir de sa rosée.

Au Brésil, on dirait que cette nature forte et vigoureuse qui pèse sur le sol est la même depuis des siècles et qu'elle ne se renouvelle jamais. Elle est verte, diaprée, riante : c'est une richesse de tons à décourager toute palette ; c'est un parfum suave ; c'est un silence mystérieux qui pénètre l'âme et la pousse à la rêverie ; c'est une quiétude qui repose sans énerver ; c'est un demi-rêve, un demi-réveil ; on sent glisser doucement la vie sur les pores, on aspire l'air, on se laisse mollement aller au repos du sommeil, comme si le jour devenait de la fatigue, et l'on s'assoupit aux sifflements et aux cris aigus des insectes et des colibris, comme à un céleste concert qui ne meurt que longtemps après que le soleil s'est couché sous l'horizon.

Je vous ai parlé, je crois, de l'aqueduc qui, partant du pied vierge du Corcovado, descend et serpente de colline en colline, garde fraîche et limpide la source qu'il a reçue à sa naissance, et alimente toute la ville. Cet aqueduc aura aujourd'hui ma première visite, et je vais le suivre dans toutes ses sinuosités.

De loin, on dirait un ouvrage des Romains aux temps de leur grandeur ; mais, en se dépouillant de toute prévention, on n'y voit qu'un travail de patience et d'utilité publique : le courant d'eau arrive à une colline voisine, à l'aide d'un double aqueduc où l'on compte quarantedeux arcades à l'étage supérieur, et qui offre un aspect assez monumental. Du pied du couvent de Sainte-Thérèse, jusqu'aux flancs déblayés du Corcovado, c'est un mur de briques et de grosses pierres bien cimentées, long d'une lieue et demie, haut de quatre à cinq pieds, lié par une voûte à un autre mur parallèle, le tout servant de rigole au courant d'eau. De temps à autre, de petits jours carrés sont pratiqués sur les parois, et à chaque cent pas de distance un petit bassin latéral, où l'eau tombe par un tuyau de plomb, a été creusé pour les besoins des piétons et des voyageurs. Pour qui s'est fait une juste idée des mœurs paresseuses des Brésiliens, cet aqueduc est une œuvre grandiose qui fait l'éloge du prince sous lequel il a été bâti.

Après deux heures de marche à travers les sites les plus bizarres et les plus pittoresques, j'atteignis l'extrémité de la bâtisse, et je me reposai quelques instants sous un magnifique *berthollettia* ombrageant la nappe d'eau qui, s'échappant de la végétation puissante où elle était prisonnière, coule en liberté sur un tuf dur et poli, où les curieux ont l'habitude de

faire halte avant de gravir le Corcovado. Le paysage offre ici, plus encore que partout ailleurs, un de ces panoramas fantastiques que Claude Lorrain avait soupçonnés, mais que Martin, ce peintre de l'espace, a si admirablement poétisés.

Au Brésil, il ne faut point aimer les arts, si l'on ne veut à chaque instant être dévoré des regrets de sa propre impuissance. Gudin, Isabey, Roqueplan, Dupré, Cabat, briseraient leur palette de honte et de désespoir.

La journée était avancée, et, au lieu de m'enfoncer dans cette masse informe et compacte de verdure qui me dominait, je me décidai à renvoyer au lendemain la course instructive que j'avais projetée, et, descendant de coteau en coteau, je repris la direction de la ville à travers champs et plantations de caféiers, de bananiers et d'orangers. Je vous l'ai dit, le Brésil est un immense jardin.

A peine avais-je marché pendant une demi-heure, que je me trouvais comme enfermé dans un enclos, au milieu duquel était bâtie une petite maisonnette peinte en vert, et entourée d'un treillage au travers duquel serpentaient des fleurs, riches de couleurs éblouissantes. J'avais soif : je m'avançai vers la porte d'entrée, et j'appelai : personne ne me répondant, je supposai que le maître de l'habitation serait assez poli pour me pardonner mon indiscrétion : je mis le doigt sur le loquet et j'ouvris.

Quel ne fut pas mon étonnement ! Un magnifique portrait à l'huile enrichi d'un beau cadre arrêta mes regards. C'était celui d'un général français, dont l'uniforme était décoré de crachats, de la croix d'honneur et de plusieurs ordres étrangers : à sa main droite était une lettre cachetée ; sur une table, pres de lui, on voyait le plan d'une ville de guerre, d'un port. La figure du vétéran se dessinait fière et calme sur un large rideau de soie verte. L'œil interrogeait, le front méditait, et la légère contraction qui faisait baisser les deux coins de la bouche annonçait le dédain mêlé à un peu de colère. Dans le lointain pointait la cime vaporeuse de quelques mâts pavoisés.

J'allais appeler encore, quand un vieillard appuyé sur sa bêche et arrivant du dehors me frappa sur l'épaule.

— Que voulez-vous?...

— Eh quoi ! des paroles françaises !

— A la bonne heure, vous êtes Français aussi ?

— Et vous ?...

— Tête, bras et cœur à la France.

— Quel est ce portrait ?

— Ce portrait est celui d'un général lâchement calomnié ; il a été aide-de-camp de l'Empereur et gouverneur dans les deux hémisphères... Il fut le probe défenseur d'une ville opulente confiée à la garde de son honneur et de sa fidèle épée, que vous voyez là, rouillée, inutile. Ce portrait, gage d'amitié de Napoléon, est celui d'un homme qui a voulu vivre pour pro-

téger la mémoire de l'Empereur; c'est le général Hogendorp, c'est moi!..

Je serrai fortement la main du soldat et m'assis près de lui sur un canapé d'osier. Dieu que l'exil change les hommes! Les yeux du brave défenseur de Hambourg étaient à demi éteints; de profondes rides sillonnaient son front et ses joues amaigries, ses cheveux étaient rares, son teint hâve, brûlé. Le malheur n'avait rien épargné, ni l'âme, ni le corps; il y avait de la misère dans cette haute charpente qui s'était roidie contre tant d'orages, mais une misère noble et dignement supportée. Hogendorp était une de ces ruines graves et solennelles devant lesquelles on ne s'arrête que le front découvert.

Nous gardâmes quelques instants le silence; lui pour savoir qui j'étais, moi, pour attendre quelque nouvelle confiance. Cependant, afin de chasser de sa mémoire les douloureuses idées qui semblaient le poursuivre, je lui dis mon nom, la mission dont j'étais chargé. Theureux hasard qui m'avait conduit chez lui, et je lui demandai un verre d'eau.

— Et de vin aussi, monsieur, si vous voulez; je suis maintenant marchand de vin d'oranges, et charbonnier. Ils ont dit là-bas que j'avais volé une banque, et à peine ai-je pu solder mon passage jusqu'au Brésil: ils ont publié que je possédais en ce pays des plantations immenses et que je commandais à trois cents nègres. Zinga est mon seul domestique; si vous faites cinquante pas autour de cette maison, bâtie par moi, vous aurez parcouru tout mon domaine; si j'ai sur mes épaules une blouse à peu près neuve, c'est que je l'ai achetée avec le prix du vin d'oranges que je fabrique; si j'ai des souliers à mes pieds, c'est que j'apporte du charbon à la ville et que le commerce est l'échange du superflu contre le nécessaire... Demandez-moi donc, monsieur, du mauvais vin, des oranges, des bananes, mais ne me demandez pas de pain, le général français n'en a pas aujourd'hui.

Le pauvre exilé avait lu dans mes regards tout l'intérêt qu'il m'inspirait, et m'en remercia comme d'un bienfait.

— Vous reverrai-je, monsieur?

— Oui.

— Consentirez-vous à jeter un coup d'œil sur les mémoires que j'écris?

— De toute mon'âme.

— Je vous les confierai, monsieur: votre nom est une garantie de probité, et, de retour en France, vous les publierez si vous le jugez convenable. Ce que je veux qu'on sache avant tout, c'est que je suis pauvre, malheureux, exilé, près de la tombe; mais que je renaitrais fort et jeune si mon pays avait encore besoin de moi. Adieu, monsieur.

— Non, général, au revoir.

— Au revoir donc, n'oubliez pas votre promesse, je vous attends. Le jour baisse, voici mon nègre, mon brave Zinga, le seul compagnon de ma

vie solitaire. Je ne puis vous offrir un hamac; suivez vite ce sentier; et doublez le pas, car des esclaves pourraient vous arrêter s'ils vous rencontraient loin de la ville.

La nuit me surprit en route : nuit étoilée, rafraîchissante, harmonieuse surtout par son silence et ses parfums, réveillée à de courts intervalles par les soupirs à demi voilés de quelques oiseaux de nuit, et le bruissement régulier de la vague qui venait expirer sur le bord.

Il était près d'une heure quand j'arrivai au débarcadère, où nulle pirogue ne stationnait. J'allais m'acheminer vers la rue *do Ouvidor* pour y chercher un asile, quand la voix glapissante d'un esclave arrêta mes pas. Le malheureux portait dans une petite corbeille une vingtaine de gâteaux; seul et debout à côté de la fontaine élevée en face du Palais-Royal, il poussait vainement son cri, perdu dans le silence. Je m'approchai de lui



— Que vends-tu là?

— Des gâteaux. Oh! je serais bien reconnaissant si vous vouliez m'en acheter quatre.

— Pourquoi quatre ?

— Parce que si je n'en vends pas quatre encore, je recevrai en rentrant vingt-cinq coups de chicote.

— Mais il est bien tard, et personne ne t'achètera de gâteaux à cette heure-ci.

— Vous êtes compatissant, vous m'en achèterez.

— Et si j'achetais tout ce que tu as là ?

— Alors, j'aurais trois jours de grâce et je prierais le bon Dieu pour vous.

— Tiens, prie le bon Dieu pour toi : mange ces gâteaux, et dis à ton maître que tu les as vendus.

Le pauvre esclave allait vivre trois jours entiers sans craindre le fouet.

Avant de frapper à la porte de l'Hôtel-de-France, où je comptais passer la nuit, je me retournai, et j'aperçus dans les ténèbres un objet qui, pareil à un fantôme, semblait suivre mes pas.

— Qui va là ? m'écriai-je d'une voix forte.

— C'est moi, bon maître, me répondit-on, c'est moi ; je vous ai suivi, en mangeant les gâteaux : les nègres marrons auraient pu vous attaquer ; ils m'auraient tué avant vous.

Et l'on croit qu'il n'y a pas d'égoïsme dans la bienfaisance !...

J'invite les voyageurs sans asile, la nuit, à Rio-Janeiro, à se promener le long de la plage ou dans la rue Droite plutôt que d'entrer à l'Hôtel-de-France. On m'y offrit pour lit un canapé rude, étroit, sale, dans une vaste pièce, sans papier, sans rideaux, sans moustiquaire, où d'autres canapés attendaient de nouveaux piétons égarés. Grâce à mon apparence aisée et à mes vêtements assez confortables, on jeta sur ma couche une large nappe timbrée des saucés de la journée, et après un salut très-respectueux on me souhaita une bonne nuit. J'eus tout le loisir de penser au général Hogendorp.

Le lendemain, bien fatigué, bien meurtri de cette nuit d'auberge brésilienne, je retournai à bord pour être témoin d'une ridicule cérémonie. Quelques instants après avoir mouillé dans la rade, un de nos officiers s'était rendu à terre pour traiter *du salut*. « Je tirerai sept, neuf, onze « ou vingt et un coups de canon pour vous saluer, mais à condition que « vous me rendrez ma politesse coup pour coup. » C'est comme si l'on disait, en entrant dans un salon : « Monsieur, je me courberai jusqu'à « telle distance du parquet, si vous me promettez d'en faire autant. » L'usage a consacré des formalités bien frivoles.

Quoi qu'il en soit, nous saluâmes de vingt et un coups de canon les forts, la cité royale ; mais un de nos matelots nommé Merlino, passant sur les porte-haubans en face d'une caronade, fut atteint par une forte gargousse et jeté à l'eau tout mutilé, à demi-mort. A l'instant, deux de ses camarades, Astier et Petit, s'élancèrent dans la mer ; le premier, plus

leste que son compagnon, saisit Merlino par les cheveux et le ramena à bord ; l'autre, désespéré d'avoir été prévenu, se donnait de grands coups de poing sur la face et s'adressait à lui-même les épithètes les plus énergiques. Quant à Merlino, couché dans la batterie, il faisait entendre les plus douloureux gémissements. Quelques heures après, il avait cessé de vivre : Astier et Petit burent le soir au repos de son âme. Les dernières paroles de Merlino avaient été une invitation à l'agent-comptable de donner une piastre à chacun des deux généreux matelots.

Le lendemain, j'allai chez quelques personnes pour lesquelles j'avais des lettres de recommandation, et je parlai du général Hogendorp. Quel noble cœur ! Quel brave soldat ! Quel courage et quelle résignation dans l'infortune ! disaient tous les Français.

— C'est un fou et un sot, ajouta un noble brésilien.

— Comment cela ?

— Croiriez-vous, monsieur, qu'on lui a offert un bel emploi dans les armées de notre gracieux souverain, et qu'il a refusé sous le ridicule prétexte que les deux royaumes pouvant un jour être en guerre, il se verrait forcé de manquer à la reconnaissance ou de tirer l'épée contre son pays ?

— En effet, répliquai-je en haussant les épaules : c'est un sot et un fou que monsieur ne comprendra jamais.

De la maison de M. Durand, où avait eu lieu cette conversation, je me rendis à la chapelle royale pour admirer ce chef-d'œuvre dont les Brésiliens ne parlent qu'avec un ridicule enthousiasme. De l'or à la nef, de l'or aux corniches, aux pilastres, au dôme, aux chapiteaux, aux autels, de l'or et des pierreries partout, partout des topazes, des rubis, des diamants, partout d'immenses richesses dans le temple d'un Dieu de pauvreté. Il n'y a point de chaises dans cette église. Les hommes se tiennent constamment debout ou à genoux, et les femmes, même les plus élégantes, sont à genoux ou accroupies à terre sur les talons. A chaque côté du maître-autel de la chapelle royale sont deux vastes loges d'où le souverain, les princes et les grands dignitaires assistent aux offices divins. Ce jour-là il y avait grande fête, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'arrivai au centre de l'église. La musique avait quelque chose de grave et de solennel à la fois, et les chants les plus harmonieux visitaient tous les échos de la nef... Tout-à-coup de douces voix féminines retentissent, la musique s'est faite en un instant coquette et mondaine ; on écoute comme l'on écoute dans un concert. Toutes les têtes font face au chœur ; de sa place, le prince royal bat la mesure et semble prêt à applaudir ; les princesses le félicitent des yeux et de la main ; peu s'en faut que des braves n'éclatent dans le saint temple.

La musique de cette messe était de Don Pedro lui-même ; les femmes qui chantaient... c'étaient des castrats. L'un d'eux avait à la boutonnière la croix du Christ.

Je sortis de la chapelle royale comme on sort d'un bal.

L'Espagne et le Portugal sont frères pour les cérémonies religieuses ; il y a chez les deux nations un mélange de dévotion et de fanatisme, le même culte fervent pour des niaiseries, une même confiance dans quiconque est revêtu de l'habit de prêtre, de quêteur, de moine, de capucin, de pèlerin ou de chartreux. Si l'histoire n'était pas là pour l'instruction des peuples, on croirait qu'à Madrid, à Lisbonne et à Rio surtout, la religion a ses plus dignes apôtres, la foi, ses plus intrépides défenseurs. Je vois là, au pied du maître-autel de cette magnifique chapelle royale, une trentaine de prêtres tout couverts d'or, de soie et de dentelles ; ils s'agenouillent à un signal convenu, ils baisent la terre périodiquement de leur lèvres rosées, l'église retentit des coups de poing dont ils se frappent la poitrine... Maintenant, voyez-les dans la rue, courant et papillonnant comme s'ils étaient las du rôle qu'ils viennent de jouer, comme s'ils voulaient se venger de la retenue qui leur a été imposée !

Au Brésil, un moine ou un prêtre a toujours dix-huit ans.

VI

RIO-JANEIRO.

Le Corcovado. — Le Négrier.

Je veux aujourd'hui bien employer les heures au profit de mon cœur et de ma curiosité. Le général Hogendorp m'attend peut-être ; je lui ai promis quelques provisions. Le ciel est pur et embaumé, une brise fraîche et rapide chasse devant elle les nuages arrondis comme des flocons de neige. Un nègre est là, à mon service ; un nègre aux robustes épaules, à l'allure intrépide, et pourtant au regard esclave, car il sait qu'il est à moi jusqu'à minuit, qu'on me l'a vendu, loué pour quelques pièces de monnaie. Il n'ignore pas que, s'il refuse de m'obéir, demain son corps, à une plainte de ma bouche, sera zébré de cinquante coups de lanière noueuse. Son maître et moi avons conclu le traité, il m'a cédé sa *marchandise*, je puis en disposer.

Oh ! l'esclave noir ne sera pas frappé demain, car je sais, moi, qu'un noir est un homme.

— Peux-tu porter aisément ce paquet ? lui dis-je avec bonté.

— Moi ! dix comme ça.

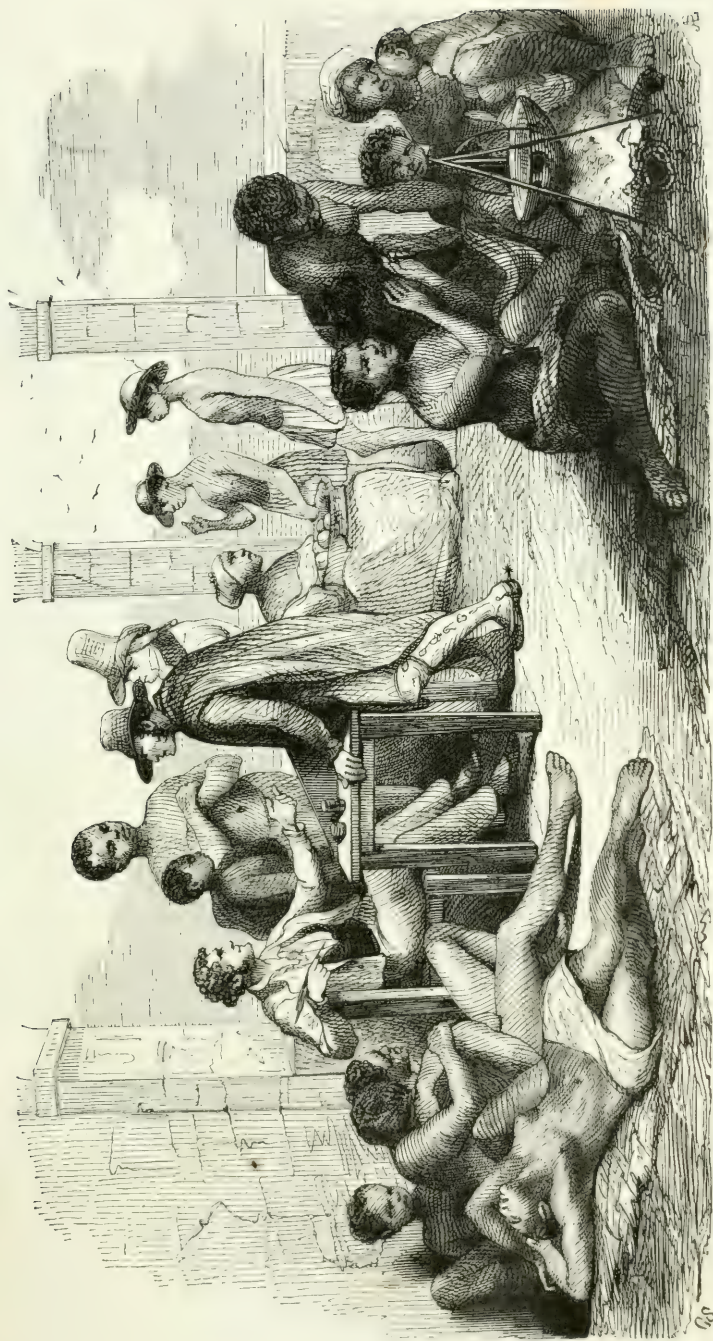
— Alors tu ne te plaindras pas si j'en place deux sur ton dos.

— Moi me plaindre jamais ! si moi me plaindre une seule petite fois, moi recevoir cinquante coups de rotin.

— Je n'ai jamais fait donner de coups de rotin à un esclave.

— Vous pas dire vrai.

— Si.



Vente de nègres.

— Alors vous pas Brésilien?

-- Non.

— Tant mieux.

Nous nous mîmes en route et longeâmes l'aqueduc. Mon noir bondissait plutôt qu'il ne courait : sa poitrine large, haletante, brillait et ruisselait sous les premières atteintes du soleil levant, et ses muscles fortement dessinés accusaient une nature puissante et vigoureuse. A mesure que nous perdions de vue les derniers édifices de la ville, mon noir soufflait plus à l'aise, sa démarche prenait un caractère d'indépendance tout à fait en harmonie avec cette végétation tropicale qui nous protégeait de ses vastes parasols, et l'on eût dit qu'il germait de généreuses pensées de liberté dans l'âme de cet homme abruti sous le fouet.

— Pourquoi ne chantes-tu pas ? lui dis-je.

— Notre maître veut rire.

— Non, chante.

— Je chante *dans moi*, mais pas en dehors, maître nous l'a défendu ; lui vouloir que nous jamais penser au pays.

— Moi, je te le permets. D'où es-tu ?

— D'Angole.



— Y a-t-il longtemps que tu es au Brésil ?

— Longtemps, bien longtemps.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-deux ans.

— Voudrais-tu retourner à Angole ?

— Trop loin ; moi pas nager jusque-là.

— T'es-tu vendu volontairement ?

— Point ; c'est père à moi.

— Très-cher ?

— Oui, un baril d'eau-de-vie tout plein.

— Avais-tu une sœur, un frère ?

— Oui, une sœur, vendue avec moi pour dix aunes d'étoffe bleue.

— Où est ta sœur ?

— Sur les nuages.

— Comment cela ?

— Je l'ai étranglée en arrivant.

Et Zaé, mon nègre, s'arrêta tout court ; ses yeux rouges étaient immobiles, ses dents craquaient et ses doigts se crispèrent convulsivement.

— Tu as étranglé ta sœur, m'as-tu dit ; pourquoi ?

— Je l'aimais, nous allions nous marier ; car frère et sœur se marient à Angole. Quand nous arrivâmes au Brésil, on nous sépara. Moi vendu à un homme riche, elle à un moine... Un jour, moi la trouvai à la fontaine, et je vis sur son dos des marques de coups de chicote qu'on lui avait donnés la veille. Moi lui serrai la main et lui demandai si elle était heureuse ; elle me montra ses épaules déchirées. — Demain tu ne souffriras plus. — Le lendemain j'attendis au coin de la rue d'Alfandéga maître à ma sœur. Quatre autres prêtres l'accompagnaient. Moi pas assez fort pour les tuer ; aussi j'entrai dans la maison... et sœur à moi ne souffrit plus.

— Mais c'est un meurtre que tu as commis là, et que je peux dénoncer.

— Ça m'est égal, j'irai rejoindre ma sœur.

Je rassurai l'esclave, et lui fis jurer, avant d'aller plus loin, qu'il ne s'échapperait pas lorsque nous serions arrivés au Coreovado.

— Je le jure, me dit-il en faisant un grand effort sur lui-même ; mais je voulais m'en aller marron ; la chicote de mon maître est trop dure.

— Ainsi tu ne t'échapperas pas ?

— Non.

Je trouvai le général Hogendorp souffrant, alité ; une fièvre ardente le dévorait, et il n'avait que son fidèle Zinga pour veiller à ses besoins et sur sa vie.

— C'est bien, me dit-il, vous avez pensé au pauvre exilé, vous lui avez apporté quelques provisions et les consolations de l'amitié ; que le Ciel vous en récompense !

— Je vous promets de nouvelles visites, général ; aujourd'hui je ne viens chez vous que comme un oiseau de passage. Le Coreovado est là

sur notre tête, je vais le graver pour faire connaissance avec vos forêts vierges qu'on dit si imposantes.

— C'est un spectacle magique, poursuit le général : cela se voit, s'étudie, s'admire ; cela ne se décrit pas.

— J'essaierai.

— A propos, prenez garde aux nègres marrons : ils sont nombreux sur le Coreovado, audacieux surtout. Mais vous avez de bons pistolets, sans doute, faites-les-leur voir : ils ont grand peur des armes à feu : le bruit les épouvante plus que la mort. Si j'avais un peu plus de force, je vous accompagnerais : nous plongerions nos regards vers cet horizon oriental derrière lequel est une patrie absente ; et peut-être quelque douce émanation du pays natal raviverait-elle mon énergie prête à s'éteindre. Allez donc seul, mon ami, je vous attends au retour.

Zaé voulut m'accompagner, je le lui défendis, dans la crainte que les solitudes que j'allais parcourir ne fissent renaître en lui cette soif d'indépendance dont nul homme n'est jamais déshérité. Zaé me bouda, mais il obéit ; je le recommandai à Zinga, et je priai le général de leur permettre une petite orgie.

— Soyez tranquille, elle est déjà méditée : ils sont d'Angole tous deux : ils vont s'enivrer au souvenir de leurs cases de jone et de leur sauvage Afrique.

Voici enfin une de ces forêts vierges où l'on ne peut, dit-on, pénétrer qu'à l'aide de la hache et de la flamme ! Armons-nous de résolution, et avançons sans regarder en arrière.

La source qui alimente l'aqueduc est là, étendue sur une large roche, polie et brillante : c'est le point de départ, où l'on voit serpenter un sentier assez bien tracé, mais qui s'efface peu à peu, à mesure que l'on gravit les flancs de la montagne. C'est que les tentatives sont fréquentes, et que le péril et la lassitude arrêtent bientôt les explorateurs, mais je voulais voir, et rien au monde ne m'eût forcé à rétrograder. De temps à autre, à l'aide d'une petite hache, je m'ouvrais un chemin plus direct dans cette masse compacte et serrée de feuillages divers, larges, carrés, aigus, ciselés, après ou polis, et de branches qui se croisaient, se heurtaient, se confondaient sans qu'on pût deviner à quel trouc elles étaient attachées. La nuit devenait sombre, et pourtant le soleil, ce large soleil du Brésil, était à peine au tiers de sa course. Sur ma tête, à mes côtés, des dômes touffus de verdure arrêtaient tout rayon au passage ; et depuis des siècles peut-être le sol où mon pied glissait n'avait reflété l'azur du ciel.

J'avancais avec une lenteur désespérante ; les couches immenses des feuilles mortes et à demi pulvérisées qui couvraient le sol s'affaissaient sous mes pas et m'ensevelissaient quelquefois jusqu'à la ceinture.

Harassé, épuisé, j'écoutais alors, immobile et recueilli. Tantôt c'était le cri aigu de la perruche verte et coquette, qui tombait jusqu'à moi des

cimes les plus élevées comme pour saluer ma bienvenue ; tantôt c'était la voix plaintive du singe *ouistiti*, si joli, si propre, si vif, si caressant... quand il ne vous déchire pas de ses crocs pointus comme des aiguilles. Maintenant c'est une écorce calcinée, arrachée d'une tête séculaire, se posant un instant sur une arête de palmiste, faisant une trouée, glissant le long d'une tige polie et s'arrêtant après mille cascades sur le sol, qu'elle alimente et vivifie. Et tandis que, le regard tourné vers le ciel, vous cherchez à pénétrer ce dôme immense qui vous couvre, un rapide bruissement échappé de vos pieds et se prolongeant au loin vous dit que vous venez de réveiller un serpent effrayé pour la première fois du nouvel ennemi qui le poursuit jusque dans son paisible domaine.

Au surplus, je dis en passant que les voyageurs doivent se défier des récits exagérés de certains écrivains dont la plume présente le Brésil comme sillonné par une immense quantité de venimeux reptiles qui, selon eux, rendent si dangereux la promenade et le repos. Il y a sans doute un grand nombre de serpents au Brésil, il y en a même de redoutables ; mais personne n'a pu m'assurer ici en avoir vu dont la morsure fut mortelle et qui osassent attaquer l'homme. Quant à moi, quelque fréquentes qu'aient été mes excursions dans les lieux les plus solitaires de cette contrée si puissante, je dois à la vérité de déclarer, dût en souffrir mon amour-propre, que je n'ai jamais eu à combattre aucun de ces terribles reptiles dont tant de narrateurs m'avaient épouventé, et qu'il est certaines provinces en France où les vipères sont en plus grand nombre que les serpents au Brésil. J'ajouterai toutefois que des lézards monstueux peuplent ici toutes les ruines et les masures ; que le nombre en est immense malgré la guerre acharnée qu'on leur déclare, tant leur chair est délicate ; mais leur voisinage, assez peu dangereux, n'en est pas moins inquiétant pour le repos et la tranquillité, car ils sont d'une familiarité extrême et ne fuient que devant le bruit et le mouvement.

Je continuai ma trouée avec énergie et persévérance ; plus la pente devenait âpre et rude, plus je me roidissais contre les obstacles ; plus le chaos m'environnait, plus je me plaisais à m'y plonger, impatient du jour que j'étais bien sûr d'atteindre. Cependant, après une heure de lutttes ardentes contre les ronces, les troncs raboteux, les flèches des pendans et les obstacles de toute nature qui surgissaient pour ainsi dire à chaque pas, j'étais près de renoncer à mon entreprise, lorsqu'un incident inattendu vint ranimer mon courage et mes forces. Je crus entendre quelques voix humaines assez près de moi ; j'écoutai attentivement, et je visitai l'amorce de mes pistolets. Le bruit faiblissant peu à peu, je m'armai de résolution et me dirigeai vers l'endroit d'où il s'était échappé. Une gigantesque liane, née au pied du tronc auquel je m'étais d'abord adossé, serpentant en mille festons et allant couronner le sommet des arbres les plus élevés, favorisa mon entreprise. Je me suspendis à elle et

la suivis dans tous ses détours sans mettre pied à terre, jusqu'à une clairière où plusieurs géants séculaires abattus attestaient les ravages récents de la foudre. Trois dames étaient là, debout, immobiles, arrêtées par deux nègres entièrement nus, dont elles semblaient mépriser les gestes et les menaces. Elles me virent, et me prièrent de leur venir en aide. A mon aspect, les deux noirs reculèrent et semblèrent attendre le résultat de notre délibération.

A deux mille lieues de son pays et au sein d'une forêt sauvage, une amitié est bientôt faite et consolidée.

— Seules ici, Mesdames?

— Absolument seules?

— D'où venez-vous?

— De Rio.

— Et avant?

— De Paris.

— Par quel hasard dans ces solitudes?

— Ce n'est pas le hasard, c'est le désir de voir, le besoin de connaître, d'étudier. Nous avons parcouru l'Europe, nous sommes venues visiter l'Amérique; l'Afrique et l'Asie auront leur tour : voyager c'est vivre. Et vous, Monsieur?

— Je viens de Paris comme vous; comme vous, la soif des voyages me brûle : je commence une course autour du monde, l'achèverais-je?

— C'est l'incertitude qui fait le bonheur, quand le dénouement est prévu, il n'y a plus d'intérêt dans le drame.

— C'est bien ! je vous comprends, mais je vous admire.

— Parce que nous sommes femmes, n'est-ce pas?

— Oui.

— Toujours, et chez tous les hommes, des préventions et de l'orgueil!

— C'est qu'en général les femmes sont si faibles, si pusillanimes!

— Tant mieux si nous sommes une exception. Au surplus, Monsieur, vous êtes arrivé fort à propos; voici les nègres marrons qui se réunissent en une bande assez nombreuse; que ferons-nous, s'ils nous attaquent?

— Poursuivons notre route ensemble, sans nous occuper d'eux; j'ai de bons pistolets.

— Prêtez-moi votre hache.

— Moi j'ai un poignard.

— A la bonne heure, marchons.

Trois heures après nous étions au sommet de la montagne; nous planions sur Rio, sur la rade, sur l'Océan, et nous saluions de la main les navires voyageurs, qui, du point élevé où nous étions placés, ressemblaient à des papillons étourdis, égarés dans l'espace.

Cependant les nègres nous avaient accompagnés jusqu'à notre dernière halte, et nous menaçaient parfois d'assez près pour nous alarmer. La

de leurs importunités, j'en mis un en joue, et, à l'aspect seul de mon pistolet, il tomba à genoux et demanda grâce, tandis que les autres se réfugiaient derrière les plus gros arbres.

— Ecoute, lui dis-je, que nous veux-tu?

— Nous avons faim et froid.

— Tiens, voici ce que nous pouvons te donner, à toi et à tes camarades, prends et va-t'en.

Je lui donnai une volaille, une franche de jambon, un gros morceau de pain blanc, une chemise, un gilet et un caleçon, dont par prudence j'avais chargé mon petit havresac.

— Oh! vous un bon *maître Dieu!* me dit l'esclave, merci; vous n'avez rien à craindre.

Il rejoignit ses compagnons, et trois cris éclatants retentirent dans les airs : c'étaient des cris de reconnaissance et de joie.

Une heure après nous nous remîmes en route, constamment précédés par les noirs, qui cherchaient à nous guider et à nous ouvrir un passage facile. Avant que le soleil se fût couché derrière les Orgues, nous avions de nouveau serré la main au général Hogendorp, à qui un verre de bordeaux avait rendu quelques forces. Quant à Zaé, il avait oublié son pays, sa sœur et ses projets de vengeance; Zinga et lui s'étaient traités en compatriotes, et le vin d'oranges est aussi capiteux que le vin du Rousillon.

— Je ne vous quitterai pas sans vous demander votre nom, dis-je aux trois intrépides voyageuses, en arrivant à Rio.

— Dubuisson, me répondit la mère.

— Au revoir, Monsieur.

— Où donc?

— Au Thibet, peut-être.

Une ville régulière et belle, une cité presque européenne, au pied d'une montagne vierge et sauvage, est chose assez curieuse à interroger. Le peintre et le moraliste aiment les contrastes. A Rio, toutes les rues sont droites, excepté celle appelée *rue Droite*. Suis-je chargé de fouetter tous les ridicules? Dans la rue *do Ouvidor* ou *Grand-Juge*, se sont coquettement établies les marchandes de modes parisiennes; n'est-ce pas vous dire que la fashion du Brésil en a presque fait une promenade? — Voici la vaste place *do Rocio*, sur laquelle est bâtie la salle de spectacle; je vous parlerai plus tard du théâtre et des pièces qu'on y représente. Au milieu de la place s'élève une potence *charmante*, à quatre branches, surmontée des armes du royaume, et où les nobles seuls ont le droit d'être étranglés.

L'orgueil à la porte du néant! le privilège sur le bord de la tombe!

J'aime mieux des images plus riantes, et je poursuis mes investigations. Un homme m'arrête en plein jour par le collet au détour d'une rue,

et me demande si je veux lui faire le plaisir d'*accompagner un petit Jésus* au ciel.

— Que faut-il faire pour cela?

— Me suivre.

— Je vous suis.

Nous entrâmes dans une maison de belle apparence, et nous montâmes à un premier étage. Une centaine de cierges allumés, dans une chambre close, éclairaient une petite figure pâle que deux dames paraient de fleurs, de rubans et de pierres précieuses, tandis qu'une jeune fille lui fardait



les joues d'un rose brillant, comme font les acteurs au théâtre, et plaçait coquettement des mouches sur son front décoloré. Le maître de la maison vint me baiser la main et me présenta un cierge allumé.

Je m'assis quelques instants au milieu d'un groupe de femmes richement parées et caquetant à voix basse. Bientôt le cortège se mit en marche pour l'église voisine. Après quelques prières, la bière, toujours découverte, fut déposée sur le maître-autel, et la foule se dispersa. — Je venais d'*accompagner* un enfant au ciel, bonh ur bien grand sans doute, car chez tous les invités à la fête les yeux étaient secs, et les vêtements mondains. Je fus à coup sûr le plus pieux des assistants. L'argent ouvre ici les caveaux des églises aux cadavres, de sorte que, dans les cérémonies religieuses, les vivants se promènent sur les morts.

Les dames brésiliennes se mettent avec luxe, mais sans grâce, sans élégance; et les rubis, les perles et les diamants dont elles surchargent leurs doigts, leurs oreilles et leurs cheveux, ne contribue pas mal à relever l'éclat de leur teint olivâtre. Dans les rues elles marchent constamment seules, les unes à la suite des autres, à deux pas de distance, comme un vol de grues, tandis que des esclaves proprement vêtus, mais nu-pieds, ferment la marche et protègent le dernier rang. Au moindre obstacle, l'ordre est rompu, et il faut toujours quelque minutes d'intervalle entre le temps du repos et celui du mouvement, car la plus stricte étiquette règne ici à ce sujet dans toutes les familles.

D'autres *dames* se promènent le soir et une partie de la nuit dans les rues et sur les places publiques de Rio, mais seules cette fois, et couvertes des pieds à la tête d'un manteau noir dont elles se drapent à la manière des Arabes avec leur burnous. Est-ce coquetterie? Non, c'est adresse et prévoyance; car elles sont presque toutes d'une laideur repoussante, et leur langage est parfaitement en harmonie avec leur mœurs. Vous voyez que l'Europe a son reflet au Brésil, et que les vices sont d'actifs explorateurs. A Rio, plus qu'ailleurs peut-être, la noblesse s'est faite insouciant et paresseuse: de là la sottise et l'ignorance! — Dans un salon pérorait une sorte de grandesse portant une clef à son habit; je parlai de Camoëns, cette gloire portugaise rivale de tant d'autres gloires.

— Eh! eh! me répondit le chambellan, votre Napoléon a bien son prix aussi, et ne le cède en rien à notre Camoëns.

Les lettres de recommandation peuvent vous ouvrir ici les maisons de quelques grands personnages; mais il est rare qu'après une première visite et de banales politesses, vous soyez accueilli de nouveau. On ne fête les étrangers à Rio que tout juste assez pour ne pas leur dire en face que leur présence est importune. Au surplus, modérez vos regrets; rien n'est triste et monotone comme une soirée d'apparat brésilienne. J'ai hâte d'ajouter que chez M. Marcelino-Gonzalves, l'un des gérants de la banque et grand de première classe, j'ai trouvé une réunion d'hommes instruits et aimables, que le maître de la maison, actuellement en France, avait façonnés aux mœurs et aux habitudes des grandes cités européennes.

Une dame faisait les honneurs de la maison : c'était une Française, qui voulait, disait-elle, régénérer le Brésil. Jamais vanité féminine n'a été poussée plus loin !

En sortant de chez M. Marcelino-Gonzalves, j'allai chez M. R.... : ses deux jeunes et très-jolies demoiselles, à demi étendues sur une belle natte de Chine, s'essayaient, à l'aide d'un fouet, à frapper telle partie désignée du corps d'un esclave à qui elles avaient ordonné une parfaite immobilité. Ce malheureux avait les joues et les reins déchirés, sanguinolents, et n'osait pousser un seul cri de douleur. J'allais témoigner aux deux *gracieuses* personnes tout le mépris et toute l'horreur que m'inspirait une telle conduite, lorsque le père, en entrant, fit entendre de sévères paroles, et me pria d'oublier ce qu'il appelait la *légèreté* de ses enfants.

Peu s'en faut que le nom de ces demoiselles n'échappe de ma plume ; elles s'appellent Rovira...

Au Brésil, les femmes surtout traitent les noirs avec la plus épouvantable brutalité, et s'éloignent d'eux comme d'une bête venimeuse.

Voici le Palais-Royal en face du débarcadère. Il n'y a pas de maison dans la rue de Richelieu qui n'ait une plus belle apparence.

Voici les équipages du roi, des princes et des ministres, traînés par des mules : nos fiacres ont une allure plus élégante et une forme plus coquette. Il y a troisiècles entre le Brésil et l'Europe, et cependant si vous voyiez les carrosses et les harnais des grandes cérémonies, peut-être modifieriez-vous votre opinion : les arts et le luxe de France et d'Angleterre ont franchi l'Atlantique, et sont venus jusqu'ici proclamer leur puissance dominatrice.

La *siesta* espagnole est en grande faveur au Brésil. En plein jour les étrangers, les commis et les noirs seuls parcourent la cité assoupie.

J'entrai hier, par hasard, dans une vaste salle attenante à une église et à un hôpital, espèce de morgue où la police fait transporter chaque matin les cadavres trouvés la nuit dans les rues ou sur la plage. — « Il n'y a *personne*, dit en sortant un Brésilien à une dame qu'il accompagnait. — Moi j'y vis trois cadavres de nègre. L'un avait reçu un coup de couteau au bas-ventre ; l'autre était percé à la poitrine de quatre coups de stylet ; le troisième avait le front brisé par quelque marteau ou bâton noueux. Personne n'était là, avait dit le Brésilien ! les noirs ne comptent pour rien ici ; et le meurtrier d'un noir dort tranquille.

En sortant de là je passai en face d'une maison sombre et isolée, autour de laquelle plusieurs soldats montaient la garde. On m'appela, moi étranger, en m'honorant de l'épithète d'altesse, et une voix rauque me demanda l'aumône à travers une double grille de fer. Je vis en même temps une petite ficelle qui descendait presque jusqu'à terre une bourse de cuir. J'allai y déposer quelques pièces de monnaie : mais je ne savais

pas qu'il fallait tirer la ficelle pour prévenir les malheureux que l'aumône était faite. Aussi qu'arriva-t-il? Un des soldats du poste s'approcha de la bourse, la visita, en retira une partie de mon offrande, et donna le signal convenu. La bourse remonta délestée. Indigné, je voulus défendre les droits du malheur et réclamer pour lui. — *Au large!* me dit la sentinelle; *au large!* on ne s'approche pas ainsi deux fois de suite de la prison. — J'avais fait, sans le savoir, la charité à des voleurs.

Près de là, surveillés et accroupis, plusieurs esclaves attendaient que leur tour arrivât. On frappait à coup redoublés de *chicote* les noirs amarrés les uns après les autres à un poteau : le sang coulait dans un



fossé creusé à cet usage. Au surplus, les bourreaux lassés se succédaient comme les victimes. J'étais sans puissance contre ces châtimens ordonnés par des maîtres assez humains pour ne pas les infliger eux-mêmes. Aussi m'éloignai-je bien vite et la douleur dans l'âme.

Dès que la civilisation fait une trouée quelque part, on est toujours sûr de voir couler autour d'elle des larmes et du sang.

Mais je vous parle depuis assez longtemps de maîtres et d'esclaves, de victimes et de bourreaux, et je ne vous ai pas dit encore d'où et comment venaient chez les peuples civilisés ces hommes au front d'ébène et aux cheveux crépus, faits exprès, sans doute, pour creuser la terre et mourir sous le fouet. Écoutez, écoutez.

Je vous dirai bien des choses à ce sujet, car je viens de visiter dans ses plus petits détails un de ces effrayants et lugubres tombeaux où ont retenti tant de douleurs et succombé tant de courages. Oh! c'est horrible à voir, cela est cruel à l'âme, cela précipite et glace le sang au cœur.

Jugez des autres navires par celui-ci, vaisseau de luxe, m'avait-on dit; jugez aussi des autres capitaines par celui que j'ai entendu, capitaine généreux et compatissant, selon le portrait flatteur qu'on m'en avait fait. C'est un trois-mâts de 550 tonneaux, gros, lourd, large, sale, puant; ses cordages sont mal tenus, ses mâts bariolés de mille couleurs; son pont boueux et marqueté de petits bouts de cigares éteints et de débris de manœuvres, d'avirons et de voiles. Il y a là quatre caronades sur chaque bord, et entre les caronades séchent au soleil des nattes jaunes où se dessinent de larges plaques de sang, et sur lesquelles sont encore adhérents des cheveux noirs et crépus. Un pavillon royal flotte à l'arrière et dit à tous les peuples que le navire vogue sous la haute protection d'un trône.

On me fit les honneurs du bord et l'on m'invita à descendre. Le faux-pont est bas et sans air, raboteux aux pieds et menaçant pour la tête : car de gros pitons et de forts anneaux de fer sont fixés aux courbes par de solides vices à écrous qui heurtent le front avec violence. Là dorment, roulés dans de fétides couvertures de laine ou suspendus dans des hamacs noirs et déchirés, quinze ou vingt matelots, écume des vagabonds et des malfaiteurs de tous les pays du globe. L'atmosphère pèse sur la poitrine dans ce faux-pont de malheur; et cependant, c'est là le lieu de repos, la chambre de luxe, le boudoir du bord, la salle des galas, l'asile mystérieux des débauches, alors que les marchés conclus à la côte d'Angole ont donné au capitaine quelques jeunes filles en échange d'une étoffe, d'un baril d'eau-de vie ou de plusieurs centaines de cigares.

A fond de cale tout est rangé, symétrique, arrimé avec soin : c'est un ordre méticuleux qui fait l'éloge du décorateur et de l'architecte. Une énorme barre de fer, bien et solidement fixée aux côtes et bordages du navire, a reçu des anneaux parfaitement commodes pour retenir captif le pied d'un esclave. Celui-ci a la faculté de se lever, de s'asseoir, de se coucher sur des caisses et des tonneaux; il peut, sans trop d'efforts, se tourner à droite, à gauche, parler et prêter secours à son voisin, sans que le maître se fâche. A la vérité, il ne fait pas jour dans le cachot et l'air y est mortel; mais à quoi bon l'air et le jour à des poitrines robustes, à des yeux de lynx qui percent les ténèbres les plus épaisses? Et puis,

qu'est-ce que l'air, le jour, le ciel, l'horizon, les étoiles au firmament, un large soleil qui réchauffe? C'est le luxe de la vie : tous les hommes sont-ils donc faits pour en jouir? Et d'ailleurs, sont-ce des hommes ces infortunés que vous avez rivés là, à ces anneaux de fer, à ces barres de fer? Non, sans doute, ce sont des bêtes fauves, des chacals arrachés à leurs steppes sauvages pour venir peupler et enrichir une terre civilisée et bienfaisante. C'est bonne et sainte justice, n'est-ce pas, que de les enchaîner, de les mutiler, de les broyer!...

Une ou deux fois par heure le capitaine ou le second du navire, le maître ou le contre-maître, armé d'une lanterne longue et noueuse, descend dans l'égout et fait l'inspection des fers. S'il s'aperçoit d'un effort tenté ou seulement s'il le soupçonne, l'air siffle, et les jambes, les cuisses et le dos nus du coupable sont zébrés de rubans rouges d'où le sang coule à flots sur le voisin. L'opération achevée, et à un signal donné, des chants nationaux se font entendre comme un concert de loups affamés : malheur alors à qui n'enfle pas sa poitrine pour hurler sa joie et son bonheur!

Ainsi se font les mœurs, ainsi se dresse la domination et se courbe l'esclavage.

Mais l'heure du repas vient de sonner, et tout nègres et tout esclaves qu'ils sont, il faut bien que ces malheureux mangent et vivent. Je dis plus, il faut qu'ils mangent beaucoup : car ils ont besoin de beaucoup de forces pour tant de tortures. — Aussi les maîtres l'ont-ils compris à merveille, et vous les voyez, pleins d'une tendresse toute généreuse et compatissante, donner une poignée de farine de manioc, et présenter à chaque lèvre brûlante un énorme baquet contenant une grande quantité d'excellente eau croupie et saumâtre, sur laquelle on se jette avec avidité. C'est tout : la cérémonie a lieu deux fois par jour. Vous voyez donc bien que l'humanité n'a pas perdu tous ses droits.

Au surplus, chaque esclave, à tour de rôle, a la permission de monter sur le pont. Il se promène entre deux matelots, et il voit tout à son aise ce ciel pur et bleu qui favorise la traversée, ces eaux limpides et phosphorescentes qui le bercent, cet horizon lointain où s'est effacée sa terre natale, et cet horizon plus rapproché où il va continuer sa vie de *repos et de bonheur*.

Je vous ai dit que l'inspection à fond de cale se faisait une fois par heure, et plus souvent encore. Dès qu'un râle dit au maître que l'agonie et les tortures ont saisi un *passager*, on le déferre, on lui noue une corde autour des reins, on le hisse à l'aide d'une poulie, on le laisse tomber sur le pont, et on l'étend sur une de ces nattes jaunes dont je vous ai déjà parlé. Ces premiers soins donnés, le roulis promène çà et là le fantôme noir, qui se tord sous la douleur ou se laisse aller insensible au balancement du navire. Alors le matelot qui le trouve sous ses pas le pousse du pied, et le remet à sa première place. — Un quart d'heure après, tout

l'équipage attentif, penché sur l'abîme regarde en sifflant comment le requin saisit sa proie, et combien il lui faut de minutes pour mâcher et avaler un homme... La mer, vous le voyez, a ses distractions et ses jours de fête.

Mais d'autres incidents, plus dramatiques encore, ont lieu pendant les longues traversées; il arrive parfois qu'un navire de guerre, en chasse des négriers, met le cap, toutes voiles dehors, sur un de ces bâtiments de damnés contre lesquels le Ciel n'a pas assez de foudres! Qu'arrive-t-il alors? le capitaine aux abois, s'il est vaincu dans sa marche, fait hisser des tonneaux sur le pont, les emplît d'esclaves, les ferme et les jette aux flots. C'est un amusement comme un autre.

Puis, en arrivant dans le port, le capitaine va voir l'armateur.

— Eh bien?

— On m'a donné chasse, j'ai été forcé de me délester.

— Allons, préparez-vous à repartir au premier vent favorable; la place manque de marchandise.

VII

RIO-JANEIRO.

Bibliothèque.— Esclaves.— Détails.

A Rio-Janeiro il y a une bibliothèque royale, grande, belle, et enrichie des meilleurs ouvrages littéraires, scientifiques et philosophiques des nations civilisées. J'ai eu toutes les peines du monde à me la faire indiquer, car elle est parfaitement déserte et inconnue des Brésiliens. Je l'ai visitée deux fois, deux fois je m'y suis trouvé seul avec le directeur, jeune moine aux formes polies, mais ne parlant de Montesquieu, de Rousseau, de Montaigne, de Voltaire, de Pascal, de d'Alembert et de Diderot qu'avec le plus profond dégoût. Ce directeur croit beaucoup à l'astrologie et fort peu à l'astronomie : je m'en étais douté.

Dans une salle voisine de la salle publique sont des rayons privilégiés où dorment sans secousses 2,500 volumes à peu près, admirablement reliés et enfermés sous des vitrages élégants.

— Ceci, me dit le moine, c'est la bibliothèque particulière de notre gracieux fils don Miguel, futur souverain du Brésil.

— Vient-il souvent?

— Jamais.

— Que saura donc ce jeune prince?

— Qu'il est fils de roi.

— C'est peu.

— C'est beaucoup, tant d'autres l'ont oublié!

De la bibliothèque j'allai au musée. Le *directeur* (car ce mot est à la mode ici comme en Portugal) me fit les honneurs des diverses salles de

ce vaste local avec une aménité toute particulière, et étala à mes yeux les richesses confiées à ses soins, avec une complaisance qui tenait de l'orgueil. Dès que je lui eus fait l'offre de quelques insectes et papillons qui manquaient à sa collection européenne, il m'offrit généreusement en échange un grand nombre d'individus fort rares de ses cartons du Brésil, et se serait offensé si j'avais persisté dans mon refus. Je regrette d'avoir oublié le nom de ce savant modeste, auprès duquel les étrangers trouvent une bienveillance honorable et une conversation exceptionnelle dans ce pays à demi sauvage.

Un institut, fondé sur les mêmes bases que celui de France, devait être créé au Brésil sous la protection spéciale du monarque. Déjà certain nombre de membres étaient nommés, et parmi eux quelques savants et artistes parisiens. L'un, M. Taunay, peintre du plus haut mérite, alla prêcher là-bas, comme saint Jean dans le désert, le culte et l'amour des beaux-arts. Découragé et presque honteux de l'inutilité de ses efforts, il se retira bientôt dans les montagnes, au pied de la délicieuse cascade Tijuka, où ses pinceaux actifs et spirituels continuèrent à doter son pays d'un grand nombre de ces piquants paysages et tableaux de genre si estimés des amateurs.

L'autre, sculpteur de talent, artiste par l'âme et le ciseau, termina bientôt dans le dégoût une vie de fatigue et de progrès. Au Brésil on appréciait ses statues en raison de leur volume, et je l'ai vu prêt à briser à coups de maillet un magnifique buste de camoëns, parce que, fidèle à l'histoire, il avait fait le poète borgne, et qu'on exigeait de lui qu'il lui dessinât les deux yeux en harmonie.

L'institut de Rio n'a jamais tenu de séance, et tout est mort au Brésil pour les hommes de talent qui s'étaient flattés d'y élever une nouvelle religion des lettres, des sciences et des beaux-arts. Les Brésiliens ne comprendront-ils donc jamais que dans cette religion seule est la véritable gloire des nations?

A Rio vous ne trouverez pas une seule collection de tableaux, ni chez les anciens nobles, ni chez les riches seigneurs; seulement, par-ci par-là quelques gravures *décorent* les vastes salons des hôtels; et quelles gravures, grand Dieu! Roméo, Paul et Virginie, Cora, Amazil, Atala et Chaetas... Tout cela vous fait souvent désirer de quitter la ville et de vous enfouir dans les forêts éternelles qui la circonscrivent.

Il faut cependant que j'achève ma tâche et que j'étudie cette capitale, qui pourrait devenir si belle et si florissante. Je n'écris pas des panégyriques, je fais de l'histoire.

Mais si Rio-Janeiro n'est pas une cité où les arts soient en honneur, du moins est-ce une ville spéculative et commerciale, où tout homme arrivant avec des capitaux est reçu partout comme s'il venait doter le pays de nouvelles richesses.

Me voici dans la rue où le génie du commerce a planté son caducée dominateur. Elle se nomme *Vallongue* ; c'est un bazar ouvert à tout le monde, un rendez-vous général de toutes les fortunes, une foire perpétuelle et permanente ; c'est une sorte de place publique, un forum, un camp comme vous voudrez l'appeler ; c'est aussi un lieu d'étude et de méditation... Entrez : — La *marchandise* elle-même crie, prie, chante, hurle pour que vous la remarquiez ; elle s'étiquette, elle se fait coquette et belle, alors même qu'elle est hideuse et sale ; elle est lasse du magasin, vos dédains la rendent triste et grave, et si elle n'obtient pas vos préférences, du moins n'échappe-t-elle pas à votre attention.

Là dans une salle basse, putride, sont fichés dans la terre et dans les murs des bancs noirs et gras. Sur ces bancs et sur le sol humide s'asseyaient nus, absolument nus, des hommes, des femmes, des enfants, parfois aussi des vieillards qui attendent l'acheteur. Dès que celui-ci se présente à la porte, et sur un signe du maître, tout le harem bondit, gesticule, s'agite, se tord, beugle des chants sauvages, et prouve qu'il a des poumons et qu'il comprend à merveille la servitude. Malheur à qui ne cherche pas à se distinguer de ses compagnons ! le fouet est là qui sillonne les flancs et fait voler à l'air des lambeaux de chair noire.

Mais, je vous l'ai dit, chacun sait son rôle et le joue à merveille.

Silence maintenant ; l'affaire va se traiter, le marché se conclure.

— Oh ! pst ! ici, toi...

Quelque chose se lève ; ce quelque chose, c'est un être qui a deux yeux, un front, une cervelle, un cœur comme vous et moi... Je me trompe, il n'y a pas de cœur sous cette poitrine ; le reste est au complet.

— Voyez *ça* (C'est le maître qui parle.)

— *Ce* n'est pas mal.

— Marche.

Et *ça* se met à marcher.

— Cours maintenant.

Et *ça* court comme un Andalou.

— Lève la tête, agite les membres, trépigne, ris, crie, montre les dents !

— Allons, bravo ; combien ?

— Six quadruples.

— J'en donne cinq. A propos et la petite vérole ?

— Il l'a eue ; regardez bien.

En effet, des taches jaunes et luisantes, jetées çà et là sur le corps noir, attestent le contact d'un petit fer rouge dont la cicatrice a laissé un petit enfoncement qui trompe l'acheteur inexpérimenté.

— A la bonne heure, voici vos quadruples

Un nouvel acheteur se présente ; c'est un moine.

— Ho ! lève-toi, viens, marche, saute ! absolument comme tout à leur.

— Elle est assez bien, elle est jeune, ses dents sont éblouissantes ; mais..

— Monseigneur peut être tranquille, j'en réponds...

Trois onces, dis-tu ? tiens.

— Et votre bénédiction ?

— La voilà !

— Chantez, vous autres !

La cascade tombe mugissante, les deux acheteurs sortent, poussent du pied devant eux leur acquisition. Le maître enferme son or dans une bourse de cuir, et se place sur la porte pour arrêter d'autres chalands au passage : voilà, en miniature, un marché de noirs au Brésil.

Cependant le lendemain vous entrez dans une église, vous trouvez agenouillés devant le maître-autel deux noirs habillés d'une tunique de mousseline blanche, la ceinture nouée par un ruban rose ou bleu, avec des fleurs sur la tête... Un prêtre s'avance, jette quelques gouttes d'eau sur les deux fronts, s'en va en ricanant, et deux hommes sont faits chrétiens.... Ce n'est pas plus difficile que cela.



Le pays dont je vous parle est sans contredit le lieu de la terre où les esclaves sont plus à plaindre, où les travaux sont les plus rudes, où les

châtiments sont le plus cruels, j'allais dire le plus féroces. Et pourtant Saint-Domingue, la Martinique, Bourbon et l'Île-de-France ont eu fréquemment leurs jours de révolte, d'incendie et de meurtre. — Au Brésil seules les esclaves se taisent, immobiles sous la noueuse chicote. Ils ne comprennent pas encore que plus un sol a d'étendue et de déserts plus il est propre à la révolte. Mais vienne une heure de vengeance, mais qu'il s'échappe un seul cri de haine et de mort d'une poitrine vigoureuse, et le Brésil, comme les autres colonies du monde, aura sa Saint-Barthélemy et ses vêpres Siciliennes.

En attendant voyez cet homme qui passe là, avec un anneau de fer auquel est adaptée verticalement une épée du même métal, le tout serrant assez fortement le cou; c'est un esclave qui a tenté de s'échapper, et que son maître signale ainsi comme vagabond: c'est bien!



En voici un autre dont le visage est entièrement couvert d'un masque de fer où l'on a pratiqué deux trous pour les yeux, et qui est fermé derrière la tête avec un fort cadenas. Le misérable se sentait trop malheu-

reux. il avalait de la terre et du gravier pour en finir avec le fouet : il expiera sous le fouet cette criminelle tentative de suicide.

Un autre (je l'ai vu, le l'ai entendu), un autre amarré à une échelle, venait de recevoir cinquante coups de rotin, dont le plus faible avait enlevé la peau. Pas un signe de douleur ne trahit le supplice, pas un cri n'accusa le bras du bourreau. Quand la sentence fut exécutée, le noir étendit les bras, bâilla comme si l'on venait de l'arracher à un tranquille sommeil, et dit en souriant : « Ma foi, je n'ai pas pu dormir. »

En voici un quatrième qui compte à haute voix le nombre de coups qu'il reçoit, et se plaît, vers la fin, à répéter le numéro déjà prononcé pour prouver qu'il ne croit pas aux tortures.

Et tous ces hommes sont *esclaves* !...

Il y a à Rio cent trente mille âmes ; les cinq sixièmes sont des esclaves vendus : ceux qui les achètent sont des esclaves à vendre.

Un jour, un noble brésilien passait, monté sur son cheval, dans un chemin assez étroit, mais où cependant deux voitures auraient pu aller de front. Un esclave le voyant arriver se gare et se place respectueusement sur le bord de la route.

— Saute le fossé, lui dit le Brésilien.

— Monseigneur a assez de place.

— Je la veux toute ; saute.

— Je me casserai peut-être une cuisse.

— Comment, tu ne veux pas sauter ?

Le grand, le noble, l'homme enfin descend de sa monture et cingle de sa cravache la figure de l'autre, du noir, de l'esclave, de la brute. Furieux, celui-ci applique sur la joue de l'agresseur le plus vigoureux soufflet dont la vengeance ou le mépris ait jamais flétri un lâche ou un insolent. Puis il franchit le fossé et disparaît au loin dans un champ de cannes à sucre. Le Brésilien rentre dans son hôtel, la mâchoire ensanglantée ; le noir retourne au logis de son maître, dont il était fort aimé, et auquel il raconte qu'ayant voulu séparer deux esclaves qui se battaient, il avait reçu cette estafilade dont la trace était si profonde.

A un mois de là, en face du palais royal, un nègre attendait, le baquet sur l'épaule, que son tour arrivât de le remplir d'eau. Deux seigneurs se promenaient sans presque mot dire, selon l'habitude des Brésiliens.

— Adieu, marquis.

— Au revoir, vicomte.

Quelques instants après, l'un des deux nobles frappa un petit coup sur la porte d'un menuisier.

— Es-tu le maître de cette maison ?

— Oui, votre seigneurie.

— Un nègre vient d'entrer chez toi, t'appartient-il ?

— Est-ce celui qui apportait de l'eau ?

— Oui; sais-tu qu'il est beau et lesté?

— Ce n'est pas tout, seigneur: c'est un homme fidèle, brave; je lui donne mes enfants à garder, et je suis tranquille.

— Je voudrais pourtant l'acheter.

— Je ne le vendrais pas quand vous m'en donneriez cinquante quadruples.

— Et si je t'en donnais cent?

— Je ne le vendrais pas.

— Cent cinquante?

— Pas davantage.

— Alors, trois cents?

— C'est une fortune contre une autre, seigneur; mais celle que vous m'offrez est beaucoup plus grande... j'accepte.

— Le marché est-il conclu?

— Conclu.

— Sur l'Évangile?

— Oui.

— Viens chercher l'argent, et donne-moi ton esclave.

On appelle Baïbé.

— Tu ne m'appartiens plus, lui dit le menuisier; ce seigneur vient de l'acheter. Baïbé regarde son nouveau maître, baisse la tête, croise ses bras sur sa poitrine, se met en marche, et dit à voix basse:

— Demain je n'appartiendrai plus à personne.

Le lendemain le menuisier, en balayant le matin le devant de sa porte, y trouva un cadavre. — Baïbé était libre. .. Le fouet du noble l'avait affranchi. Ce Seigneur s'appelait Azevédo; Azevédo, entendez-vous?... Je lui dis un jour, face à face, ce que je pensais de sa conduite, et j'écris pourtant ces lignes... C'est que je n'étais pas aussi un esclave à vendre.

Eh bien! tout ce que je viens de vous raconter là, et de ces blancs et de ces noirs, a lieu sous un roi, le meilleur, le plus humain, le plus juste qui ait jamais porté un sceptre, Jean VI, père de don Pedro et de don Miguel.

Écoutez encore: ceci est de la bonne histoire à dire à tous les princes, à tous les hommes.

Il y avait dans la rue Droite un orfèvre dont la fortune s'était accrue avec une rapidité merveilleuse. Plusieurs noirs esclaves, auxquels il avait appris son état, s'étaient acquis une réputation d'adresse et d'intelligence rivale de celle de nos plus habiles joailliers: aussi les chalands arrivaient-ils à la file; et avec eux les quadruples. Chaque année, le nombre des esclaves de l'orfèvre augmentait, et tous, après un rude apprentissage où le fouet avait été le principal précepteur, restaient attachés à la maison.

Un seul, le pauvre Galoubah, jeune Mozambique de dix-neuf ans, au front déprimé, aux jambes arquées, aux mains larges comme de larges

battoirs , n'avait jamais pu comprendre l'usage d'aucun outil , et encore moins le prix d'une parure. La chicote était sans pouvoir contre cette intelligence épaisse , qui voulait mais ne pouvait recevoir un rayon du dehors. Aussi son maître , las et irrité , le faisait-il venir tous les matins devant lui , et avec une lime il lui rognait les doigts cruellement emprisonnés dans un étau : c'étaient des eris à briser l'âme. La main enveloppée d'un vieux linge , le malheureux esclave assis devant la porte , appelait , par ordre de son maître , les acheteurs indécis ; et tous les jours les doigts déchirés devenaient plus courts , et la douleur plus horrible. Le supplice durait depuis un mois sans que Galoubah eût jamais opposé la plus petite résistance , osé adresser la moindre prière. Souffrir et puis souffrir !... il croyait que sa vie était ainsi faite , et il attendait dans le silence et la résignation. L'heure de l'opération venait de sonner , et l'étau ouvrait déjà ses dents.

— Oh ! ici , dit le maître.

Galoubah s'avance et délie le linge.

— Non , pas cette main mais l'autre.

— Oh ! seigneur !

— L'autre , te dis-je !

— Pitié ! pitié !...

L'esclave était tombé à genoux , et pour la première fois ses membres frissonnaient , et ses yeux dardaient des étincelles sous des larmes de sang.

— Je crois qu'il pleure , dit le maître en le frappant du pied.

— Non , je ne pleure pas , s'écrie l'esclave en se relevant hors de lui : mais je tue.

Il bondit , s'empare de la lime qui l'avait si cruellement mutilé ; son bras se lève , retombe , et le fer entre dans l'œil du maître barbare , et sort tout rouge derrière la tête.

Pas un nègre n'avait bougé , pas un geste n'avait été fait pour s'opposer à la vengeance.

Galoubah était parti comme un éclair et avait pris le chemin de Saint-Christophe. En arrivant dans la grande cour du château royal , il se jette à genoux le front dans la poussière ; et il crie :

Grâce ! grâce ! grâce !

Le roi l'avait entendu , assis sur son balcon , et avait ordonné à un de ses chambellans de faire approcher le noir. Celui-ci monte quelques degrés , et se traîne , plutôt qu'il ne chemine , vers le monarque.

— Que veux-tu ? lui dit Jean VI.

— Grâce !

— Qu'as-tu fait ?

— Je viens de tuer un homme.

— Malheureux ! pourquoi ?

— Voyez.

Et le noir découvre sa main mutilée.

— Qu'on panse vite cet homme, dit le roi, et qu'on me le ramène.

— Où loges-tu ?

— A la rue Droite.

— Chez qui ?

— Chez Ro..., orfèvre.

— De quoi t'accusait-il ?

— De rien. Je suis maladroit, et depuis un mois il me limait les doigts de la main gauche. Aujourd'hui il voulait commencer la droite... Je l'ai tué.



— Qu'on envoie chercher des témoins, dit le roi.

Une voiture partit, et ramena bientôt à Saint-Christophe quelques esclaves de l'orfèvre tué. Tous sont d'accord, pas un n'accuse le noir, tous parlent avec amertume de la férocité de leur maître.

— C'est assez, dit le monarque. Ce maître a-t-il une femme, des enfants?

— Non.

— Tant mieux. Comment t'appelles-tu?

— Galoubah.

— Galoubah, poursuivit Jean VI, ces nègres et ceux qui sont au magasin t'appartiennent, je te les donne ; les richesses du maître que tu as tué, je te les donne aussi ; va, sois juste, jamais cruel, et souviens-toi de la punition que tu viens d'infliger.

J'ai vu souvent Galoubah dans mes promenades à la rue Droite : ses esclaves l'entourent avec amour, et il règne sur eux sans le secours du fouet ; il dort avec eux, au milieu d'eux, et tous les ans il affranchit celui de ses ouvriers qui s'est montré le plus laborieux et le plus probe... Il a trop souffert pour n'être pas humain.

Un autre jour, dans la rue des Orfèvres, le roi fait arrêter sa voiture devant un magasin d'où s'échappaient de lugubres gémissements.

— Faites venir le maître de la maison, dit-il à deux nègres qui travaillaient.

— Oui, sire.

Le maître est là à genoux.

— D'où vient ces cris?

— C'est une de mes esclaves que je fais fouetter.

— Qu'a-t-elle fait?

— Elle m'a volé du sucre.

— Combien de coups doit-elle recevoir?

— Cent cinquante.

— Combien en a-t-elle déjà reçu?

— Quatre-vingt-deux.

— Je te demande grâce pour le reste.

— J'obéirai à Votre Majesté.

— Je te remercie.

Et la voiture repart. Au détour de la rue, le roi, suspectant la bonne foi du marchand, ordonne à un de ses officiers d'aller s'assurer si ses vœux ont été exaucés. Les cris retentissaient encore. Jean VI revient sur ses pas, et fait comparaître devant lui le maître et l'esclave.

— Tu es libre, dit-il à la jeune fille meurtrie et déchirée, tu es libre ; bénis les coups que tu viens de recevoir. Et toi, misérable, qui as menti comme un lâche, félicite-toi que pour ta punition je me contente de te priver de ton esclave.

Voilà Jean VI noble, généreux ; le voilà véritablement roi, ou plutôt le voilà homme. Eh bien ! jugez-le maintenant.

Un navire marchand, en route pour Bahia, est poussé à la côte par l'équipage révolté. Le capitaine, le second, le subrécargue, sont jetés à la

mer, et la pacotille est vendue en fraude par les matelots, tous nègres, esclaves ou affranchis. Cependant le crime est dénoncé, les coupables arrêtés, conduits à Rio-Janeiro, et condamnés à la potence.

Le jour de l'exécution venu, l'arrêt est présenté au roi pour être signé; mais le monarque s'y refuse, prétextant que si l'on savait en Europe qu'on a pendu huit hommes en un seul jour à Rio, on croirait le Brésil peuplé de scélérats.

— Cependant comme un exemple est nécessaire, ajoute-t-il, effaçons quatre noms, et que les quatre autres misérables soient seuls pendus.

Cela fait, le roi prend la plume, et, prêt à signer, il se ravise encore et dit :

— Pourquoi quatre? n'est-ce pas assez de deux!... oui, oui, effaçons encore deux noms. Mais qui me dit que ceux qui restent sont les plus coupables? poursuivit-il; serais-je juste en ne leur faisant pas grâce comme aux autres? Allons, allons, pardonnons à tous, et qu'on les envoie aux présides. Et la baratterie reprit son cours.

Un jour, une sentence de mort fut encore présentée à la signature du monarque.

— Sire, grâce! criait, à deux genoux, un homme appelé Prieur de la Miséricorde; par l'âme de votre père et de votre mère, grâce!

Et le coupable avait été trouvé buvant le sang d'un prêtre, sa victime, après avoir été gracié pour un meurtre commis sur une femme enceinte.

— Non, non, dit le comte dos Arcos, ne faites point grâce, sire... Ce misérable a commis un crime horrible.

— Un! reprit le roi, il en a commis deux.

— Non sire, un seul; le second, c'est Votre Majesté, qui ne devait point pardonner à un aussi grand scélérat.

Le nègre fut pendu, et le comte dos Arcos resta en faveur.

Dois-je ajouter maintenant, pour dire toute la vérité, qu'en général nos compatriotes rivalisent ici de cruauté avec les Brésiliens?

J'ai vu, dans la rue *do Ouvidor*, de belles et fraîches marchandes de modes et de nouveautés infliger elles-mêmes les châtimens les plus sévères à leurs esclaves, et ne s'arrêter devant aucune douleur, devant aucune prière. Je vous demande bien pardon, mesdames, de vous dénoncer ainsi à l'indignation publique : c'est bien assez que je ne vous nomme pas.

Les Anglais sont le peuple qui traite les esclaves avec le plus d'humanité, et il n'est pas rare qu'un riche planteur ou négociant de la Grande-Bretagne voie refuser la liberté qu'il offre à un de ses noirs, en récompense de son zèle et de son dévouement.

Mes courses de la journée m'ont conduit à la place *do Rocio*, où est situé le vaste théâtre royal. Je lis l'affiche : *Zaire*, une comédie, trois intermèdes, et *Psyché*, ballet en trois actes et à grand spectacle. — A la

bonne heure ! j'en aurai là pour mon argent... O Voltaire ! pardonne à ton sacrilège traducteur !... Orosmane est coiffé d'une toque surmontée de vingt-cinq ou trente plumes de diverses couleurs, et deux énormes chaînes de montre promènent jusqu'à mi-cuisse de monstrueuses breloques avec un cliquetis pareil à celui du trousseau de clefs d'une tourière en inspection. De gigantesques bracelets ornent ses bras nerveux, et de charmants et coquets favoris en virgules parent ses tempes et viennent caresser les deux coins de sa bouche. La pièce d'étoffe qui pèse sur ses épaules n'est ni un manteau, ni une casaque, ni une houppelande, ni un carrick ; mais elle tient des quatre espèces de vêtements à la fois et ne peut se décrire dans aucune langue. C'est à effrayer le pinceau le plus oseur du caricaturiste. Orosmane parle et gesticule. — Qu'on me ramène aux galères.



Voici Zaïre, Nérestan, Châtillon, Lusignan ; ils ont tous fait serment d'outrager le grand homme... Mais les loges applaudissent... je ne demande pas mieux, et je vais faire comme les loges : — Bravo ! bravissimo ! — Pourquoi se singulariser ? Après la tragédie, la comédie et les farces... moi, je croyais la farce jouée.

M. et madame Toussaint, danseurs de Paris, échappés de la Porte-

Saint-Martin, sont les premiers sujets; ils jouissent ici d'une faveur méritée, et la femme surtout a droit à de grands éloges. Mais il y a là aussi une jeune Espagnole au front sévère, aux cheveux d'ébène, aux regards de feu, à la taille svelte et flexible comme un bambou, dont Paris serait fier et jaloux, je vous jure. On la dit d'une sagesse à l'épreuve de toutes les séductions, à n'être éblouie d'aucun diadème. La senora Dolorès ne vient pas de l'Opéra de Paris.

Le second acte de *Psyché* s'est passé dans la gueule de Cerbère, et je vous assure que tout cela est fort curieux à voir. C'est égal, j'aime mieux nos Funambules.

Les noms d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide sont sur le rideau d'avant-scène : c'est tout ce qu'il y a d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide au théâtre de Rio.

A tout bien prendre, on ne compte au Brésil que deux classes d'hommes, celle qui frappe et celle qui est frappée. La première est la plus forte, parce qu'elle a la puissance morale, et qu'elle a poussé la prévoyance jusqu'à séparer les esclaves par catégories; de sorte que ceux d'Angole se trouvent mêlés à ceux de la Cafrerie et de Mozambique, peuples rivaux et ennemis mortels les uns des autres. C'est à une pareille mesure qu'il faut, à coup sûr, attribuer le calme dont jusqu'à présent a joui ce royaume, presque aussi vaste que toute l'Europe.

Mais ces haines des castes nègres un jour éteintes ou amoindries, qui peut dire ce que deviendra le Brésil, ce que deviendront ses habitants énervés, quand une fois la vengeance et l'amour de la liberté auront promené sur les villes leurs brandons et leurs poignards? Le noir révolté n'a point de merci à attendre; s'il est pris, il est mis à mort; il le sait, il sait donc qu'il faut qu'il tue pour ne pas être tué.

Trois fois malheur aux Brésiliens, si le tocsin vient à voler de clocher en clocher, des bourgs les plus sauvages aux cités royales!

Oh! ne me dites pas que le noir est fait pour être esclave, et que la menace et la douleur seules le rendent soumis et fidèle. Ne me dites pas qu'il n'y a chez lui ni amitié, ni tendresse, ni respect, ni dévouement. car vous mentiriez à votre conscience; car vous savez, aussi bien que moi, ce qu'on peut attendre de ces hommes de fer et d'ébène quand le souvenir d'un bienfait se grave dans leur mémoire. Je n'ai jamais battu un noir; je n'ai jamais fait parler l'ordre avec la menace. Ici, comme à l'Ile-de-France, comme à Bourbon, comme à Table-Bay, comme dans toute l'Inde, j'ai souvent voyagé, escorté seulement de ces hommes qu'on me disait si lâches, si traîtres, si dangereux : eh bien! pas une fois dans mes longues caravanes je n'ai trouvé l'occasion d'infliger un châtiment. car pas une fois je ne leur ai fait sentir que je me défiais d'eux. La véritable sauvegarde des colons est dans l'humanité; mais bien peu d'entre eux ont voulu le comprendre.

Ceux qui, accessibles aux remords, cherchent encore à motiver la cruauté de leurs châtimens envers leurs esclaves, accusent moins le cœur des nègres que leur intelligence. Étrange excuse quand les faits de chaque jour sont là pour donner un éclatant démenti à cette philosophie bâtarde née de l'égoïsme et de la peur.

Le Brésil a eu un évêque sorti d'Angole, évêque d'un talent supérieur et d'une vertu mille fois éprouvée, évêque canonisé, dont l'image dorée se voit encore debout à la chapelle royale de Rio.

Les nègres apprentis, à peu d'exceptions près, sont d'une merveilleuse adresse, et deviennent en fort peu de temps d'excellens ouvriers; ils apprennent surtout les langues avec une facilité prodigieuse; il n'est pas rare de voir un esclave parler correctement quatre ou cinq idiomes, et j'ai connu un noir correspondant de l'Institut de France (M. Tillet, je crois), à qui la navigation doit les meilleures cartes marines qui aient jamais été publiées, de Bourbon, de Maurice et de Madagascar.

Sont-ce là des arguments en faveur de ma thèse! — Mais quand la brutalité commande, quand la cruauté châtie, la raison est sans puissance sur les bourreaux. Combien faut-il donc de siècles de barbarie pour que l'humanité reprenne ses droits?

Il y a au Brésil deux fois au moins plus de prêtres qu'en Espagne et en Portugal. Ils sont presque tous d'une coquetterie de costume à éblouir les regards; et vous les voyez, lâches séducteurs, se glisser dans les familles et jeter partout le désordre et la corruption. Croiriez-vous qu'une jeune et jolie femme a été naguère, en plein tribunal, réclamer l'héritage d'un moine mort, son amant, et qu'elle a gagné son procès? — De pareils exemples ne sont pas rares ici.

Que dirai-je des processions et des cérémonies religieuses? La foule qui se presse, se heurte, se rue sur les places publiques, sans dignité, sans foi, poussant à l'air des cris féroces, comme elle le ferait à un combat de taureaux... Et puis des moines gris, blancs, noirs, des capucins chaussés et déchaussés; des images dorées de saints et de saintes, portées à grand-peine sur de robustes épaules; des hommes masqués parodiant Jésus en route pour le Calvaire, des vierges dévotes essuyant son visage et montrant au peuple l'empreinte des traits du Sauveur du monde; des saint Laurent avec leur gril, des saint Vincent avec leur croix; des sainte Marguerite avec leur robe dentelée; enfin tous les mystères de la religion catholique et romaine, burlesquement parodiés et livrés à la risée publique! — Tout cela fait mal au cœur, et l'on se demande involontairement, à voir le rôle que jouent les moines et les prêtres, comment leur domination n'est pas encore brisée.

Citons encore des faits, puisque cette logique est la plus puissante.

Un prêtre, jusque là saintement révéré de ses crédules ouailles, qui ne lui connaissaient que deux ou trois intrigues amoureuses, se trouva en

rivalité avec un certain *Monier*, maître d'arme, que j'ai retrouvé plus tard, je ne sais plus où. Trop lâche pour l'attaquer en face, le prêtre voulut s'en défaire par l'assassinat. Un soir donc que *Monier* venait d'entrer chez un marchand de la rue des Orfèvres, le misérable appelle un noir qui passait en sifflant.

— Veux-tu gagner six crusades?

— Oui, seigneur.

— Il y a là dans cette maison un homme grand et beau, avec un habit bleu et un chapeau français; tu entends?

— J'entends.

— Dès qu'il sortira, tu lui sauteras dessus et le frapperas au cœur avec un couteau.

— Je n'ai pas de couteau.

— Tiens, en voilà un excellent.

— Et les six crusades?

— Quand tu auras fait, je t'attends ici.

Cela dit, notre noir va se placer en embuscade. Un homme de haute taille sort du magasin désigné; au même instant il est saisi à la gorge, frappé au cœur, et meurt sur le coup. Le scélérat accourt vers le prêtre, pour toucher le prix convenu.

— Tu es un drôle, lui dit celui-ci, tu t'es trompé; celui que tu as tué n'est pas l'homme que je t'avais désigné; va-t'en, tu n'auras rien.

Furieux, le noir se denonça lui-même à la foule rassemblée, et denonça aussi le prêtre instigateur. Tous deux furent arrêtés et jugés. Le premier se vit envoyé aux mines, le second condamné à quinze jours d'arrêt dans une île ravissante, au milieu de la rade...

Si un prêtre était condamné à mort au Brésil, il y aurait révolution dans le royaume. Le fanatisme est plus puissant que les lois.

Je n'ai pas fini.

Un moine, fougueux prédicateur, et cité partout au Brésil pour ses bonnes fortunes, sortait un jour d'une église assiégée par les femmes, et où sa voix tonnante venait de retentir courroucée contre l'indifférence en matière de religion. Chacun sur son passage se jetait à genoux et briguaît à l'envi l'honneur de lui baiser la main. Enlevé par la foule, je me trouvais bientôt à portée de jouir de la même faveur, que pourtant j'étais loin d'ambitionner. La main me fut en effet présentée; mais, soit distraction, soit dégoût, je détournai la tête. Peu s'en fallut que je ne fusse mis à l'instant en lambeaux par la populace irritée, et je ne dus mon salut qu'au marquis de Sa, mon ami, qui en me poussant violemment dans sa demeure, promit au peuple furieux que justice serait faite le lendemain devant les tribunaux.

L'ignorance et la superstition ne feront jamais que des esclaves.

VIII

RIO-JANEIRO

**Villegagnon. — Le Bâton de diamants. — Duel entre un pauliste
et un Colonel de lanciers polonais.**

Rio-Janeiro peut être regardée comme une place de guerre, malgré le mauvais état des fortifications qui la protègent : car ces fortifications sont bien situées et à l'abri de tout coup de main. Dans le goulet on remarque les forts *Lage* et *Sainte-Croix*, hérissés de canons qui, par leurs feux croisés, rendent le passage extrêmement périlleux. Dès que vous avez franchi le goulet, vous vous trouvez bord à bord avec le fort Villegagnon, qui doit le nom qu'il porte à une action héroïque d'un jeune Basque assez hardi pour avoir essayé de flétrir un grand acte de cruauté.

A la suite de quelques altercations avec les Brésiliens, l'équipage d'un navire de Bayonne arrivé à Rio depuis peu de jours se vit tout à coup entouré, fait prisonnier, et conduit à la petite île où le fort est bâti aujourd'hui. Un procès s'instruisit, tous les matelots basques furent pendus, *non comme Français*, dit la sentence, *mais comme hérétiques*.

A la nouvelle de cette barbarie, Villegagnon, gentilhomme de Bayonne, s'adressa au roi de France pour en demander vengeance. Mais les rois sont assez généralement oublieux des injures et des outrages publics. Las de solliciter sans rien obtenir, Villegagnon rassemble dans sa maison un certain nombre d'amis auxquels il fait partager son indignation générale.

— Voulez-vous être des miens? leur dit-il. C'est le sang de nos frères qui nous appelle au Brésil; êtes-vous disposés? j'ai un brick, je pars.

— Nous partons avec toi, s'écrient ses camarades.

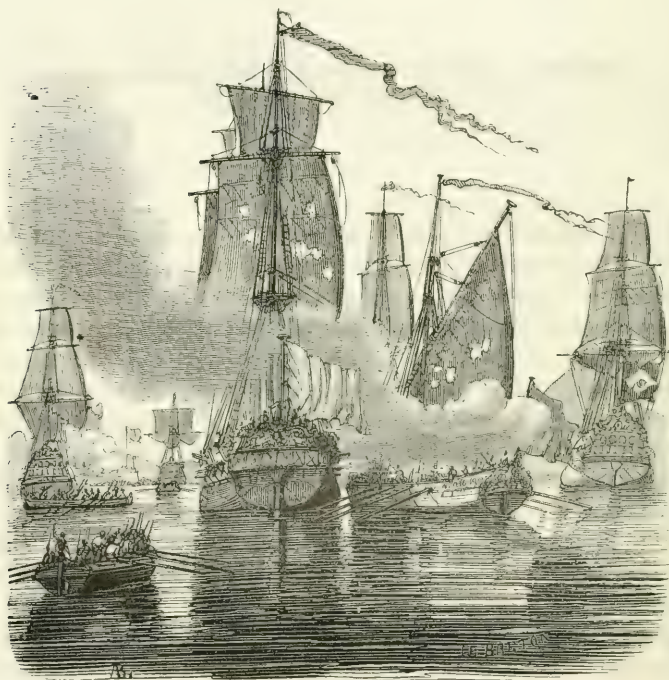
— Dès demain, mes amis.

— Dès demain.

Villegagnon traverse l'Atlantique, arrive en face de Rio comme un loup affamé qui cherche sa proie, pénètre dans la rade, et rend courtoisement coup pour coup le salut du goulet. Puis, attentif et impatient, il mouille à une encablure de l'île où avait eu lieu le sacrifice de ses compatriotes. La nuit arrive.

— Aux armes ! dit-il tout bas à ses braves et dévoués compagnons ; aux armes ! voici un brick de guerre brésilien, son équipage est nombreux sans doute ; mais nous avons du courage. A la mer les canots et à l'abordage du brick !

— A l'abordage !



Et les voilà nageant à force de rames vers le navire brésilien.

— Au large ! leur crie-t-on.

— Pas encore, répond Villegagnon, debout à la barre de la première embarcation.

— Au large !

Et le cri d'alarme appelle sur le pont l'équipage du brick.

Mais Villegagnon et les siens ont déjà abordé, ils se précipitent en silence par les sabords et les porte-haubans; les pistolets sont muets; ils frappent, ils renversent, ils tuent à coups de sabre, à coups de pique, à coups de hache : c'est un massacre plutôt qu'un combat.

— Qu'on ne les achève pas tous ! s'écrie Villegagnon tout couvert de sang; garrottez ceux qui restent et à terre !

L'ordre est exécuté. Dix matelots brésiliens sont conduits à l'île, ils sont jugés et pendus. Villegagnon fait clouer sur les potences cette courte inscription : *Pendus ; non comme hérétiques, mais comme assassins.*

Cependant il retourne à bord : une brise de terre le favorise ; il coupe le câble, hisse ses voiles et repart. Au goulet, le calme le saisit ; il mouille une seconde ancre, pour ne pas être jeté à la côte. Mais l'alarme est déjà donnée au port et dans la ville. Les potences dressées disent à tous le coup de main de Villegagnon ; la rade est bientôt sillonnée par mille embarcations de guerre, et le brick bayonnais est sommé de se rendre. Villagagnon répond par le fusil et la mitraille ; un horrible combat s'engage, mais le nombre l'emporte sur la bravoure.

Tous les camarades de Villegagnon périrent les armes à la main ; lui seul, qu'on avait ordre de ménager, percé de coups et étendu sur le pont, fut rendu à la vie. On l'enferma dans un cachot fétide creusé pour lui dans l'île des repréailles, où il mourut enfin au milieu des tourments les plus horribles.

Le fort Villegagnon a pris son nom du brave gentilhomme bayonnais, que la cour de France ne songea même pas à venger.

L'île des rats et celle des serpents sont dominées également par de fortes batteries qu'il serait difficile de démonter ; et, au fond de la rade, dans l'île du Gouverneur, aussi grande que Sainte-Hélène, d'autres batteries s'élèvent pour défendre les magnifiques plages qui les entourent.

Dugay-Trouin, entrant en ennemi, et toutes voiles déployées, dans la rade de Rio-Janeiro, fit une action d'éclat dont les annales de notre marine gardent précieusement le glorieux souvenir. Le massacre de l'équipage du capitaine Duclair fut vengé, et le grand amiral rapporta en France vingt-sept millions qu'il avait imposés à la ville. De l'or contre du sang, ainsi se font souvent les marchés de souverain à souverain.

L'histoire du Brésil depuis sa découverte peut se résumer en deux époques, celle des premiers établissements par les spéculateurs payant impôt aux portugais, et celle de l'arrivée à Rio de Jean VI fuyant de Lisbonne devant les armées françaises victorieuses. On a bâti sur cette terre féconde quelques villes et villages, on y a élevé une cité royale. La noblesse portugaise y a suivi la famille des Bragance. Dès lors une plus grande activité s'est fait sentir dans la recherche de l'or et des pierres

précieuses que roulent ici les rivières et les ruisseaux. Mais l'agriculture, mais l'industrie, les arts et les sciences y sont restés stationnaires, et rien n'annonce encore que le Brésil veuille se régénérer dans un baptême de civilisation, de gloire et de liberté.

Le caractère des Brésiliens étant en quelque sorte de ne pas en avoir, il leur importe fort peu de bien vivre, pourvu qu'ils vivent. Éviter la douleur est tout pour eux. Ils ne veulent pas être agités; le mouvement ne leur convient pas; réveillez-les, ils tombent, et je crois qu'un citoyen condamné à faire à pied en un jour une course de quatre ou cinq lieues serait bien plus cruellement puni que celui qui devrait subir une peine de huit jours de prison. Le seul cas où ils sortent de leur espèce de léthargie est celui où on la leur reproche. Ne désespérons pas des Brésiliens.

Ce jardin public tout à fait désert, cette belle promenade de l'aqueduc totalement abandonnée, ces forêts vastes, magnifiques, silencieuses, qui cachent tant de trésors qu'une main active aurait si peu de peine à décupler; ces eaux si limpides, si poissonneuses, qui roulent aujourd'hui tristes et inutiles sur des contrées à demi sauvages; ces milliers d'animaux nuisibles qui assiègent les habitations et qu'il serait si facile de détruire ou d'éloigner; ces peuplades errantes et cruelles qui jettent l'épouvante jusqu'aux portes des principales cités: tout cela n'indique-t-il pas la coupable apathie des Brésiliens? Eh bien! indiquez-leur les résultats de leur molle insouciance, ils se riront de vous; leur mémoire paresseuse se réveillera pour vous montrer dans un passé peu éloigné ce qu'était le Brésil avant sa conquête; et leur front, ordinairement décoloré, se couvrira d'une certaine rougeur de modestie, comme si la gloire des Dias; des Cabral, des Albuquerque, était leur propre gloire; comme si les conquêtes de leurs ancêtres étaient le fruit des travaux et des fatigues d'aujourd'hui.

— Dans toutes les directions de cette vaste partie du Nouveau-Monde, dans les plaines, au centre des montagnes, sur les bords de la mer, me disait un jour un Brésilien, nous possédons des villes florissantes, des bourgs populeux, des ports de mer vastes et sûrs qui attirent chez nous les spéculateurs de l'Europe. Ils croient arriver parmi des sauvages, et ils ne trouvent partout que des hommes civilisés; ils sont étonnés, stupéfaits de la richesse du pays, du commerce de nos villes, et ils partent avec le sentiment de notre gloire et de notre prospérité.

Tous les Brésiliens tiennent aujourd'hui le même langage; et, à les entendre, on croirait que le Brésil n'a de richesses que celles qu'ils y ont apportées.

Amère dérision! ils feignent d'ignorer que la meilleure partie de cette vaste contrée est à peine connue, et que si, à de grandes distances, quelques établissements indiquent aux voyageurs les faibles traces d'une civilisation naissante, l'espace immense qui les sépare les uns des autres

est presque totalement abandonné ; ils oublient, ces hommes aveugles et somnolents, que les communications entre deux provinces sont toujours très difficiles , et quelquefois impossibles , à cause des torrents qui ravagent leurs campagnes et renversent les fragiles barrières qu'on leur avait opposées. Ils refusent de nous faire savoir que de Bahia à Rio , les deux principales villes du Brésil , on ne peut voyager qu'à pied ou à dos de



mulet, et qu'une grande route pour les voitures est à peine commencée. Ils ne nous parlent pas non plus de l'obligation où est le voyageur d'apporter avec lui les vivres nécessaires pour sa campagne ; du soin qu'il doit prendre d'amener des esclaves quelquefois peu fidèles, qui lui servent de guides au milieu des forêts et des vastes solitudes.

Nulle auberge dans la route, nulle garantie contre les attaques des peuplades anthropophages, nulles ressources que le courage contre la féroce des onces et des jaguars ; nulle sûreté non plus de la part des guides, que les récompenses ne flattent pas toujours et que les menaces ne sou-

mettent presque jamais. Ils sont trop près de la liberté pour ne pas s'humilier de leur esclavage; et ces hommes timides, si rampants dans nos cités, semblent, au milieu des forêts reconquérir l'indépendance qu'on leur a dérobée.

Comme le Brésil sera, selon toute probabilité, notre dernière relâche après tant de courses aventureuses, je vous parlerai alors de cette famille errante des Bragance, qu'il serait injuste de juger au milieu des révolutions et des catastrophes qui l'ont poursuivie dans les deux hémisphères. Je vous dirai le caractère si singulièrement bon et faible de Jean VI, qui regarde, ainsi qu'il me le disait un jour, l'élévation d'un paratonnerre sur un édifice comme une attaque à la puissance de Dieu. Je vous dirai cette jeunesse ardente de Don Miguel et cette fougue impétueuse et guerrière de Don Pédro, son frère, dont le départ enrichit le Brésil d'un peu de liberté de plus et d'un despote de moins. Je vous conterai alors aussi la vie désolée et souffreteuse de Léopoldine, sœur de Marie-Louise, femme supérieure par le caractère et l'éducation, et qui mourut si misérablement oubliée et dédaignée de son royal époux. Je vous tracerai encore un tableau fidèle des mœurs de cette cour abâtardie, où le libertinage allait parfois jusqu'au cynisme, et où les maîtres donnaient l'exemple de l'avisement et de la dépravation.

J'ai hâte aujourd'hui d'en finir avec cette ville royale où les vices de l'Europe débordent de toutes parts; mais je ne veux pas cependant partir de Rio sans vous raconter une aventure fort dramatique, qui a laissé dans ma mémoire de profonds souvenirs.

Je jetterai plus tard un rapide coup d'œil sur les peuplades sauvages qui foulent encore les immenses plaines de cet immense royaume, et je vous mènerai, comme d'un seul bond, au cap de Bonne Espérance, lieu marqué pour notre prochaine station.

L'*Amélia*, brick irlandais, venait d'entrer dans la rade de Rio après une navigation des plus heureuses; il était mouillé entre le fort Villegagnon et Bota-Fogo, anse magnifique autour de laquelle sont élevées les élégantes habitations de la plupart des consuls européens. La rade était calme, sans brise, presque sans mouvement, et l'équipage de l'*Amélia* dormait dans le faux-pont. Un seul matelot, accoudé sur le bastingage, profitait des derniers rayons de la lune au couchant et parcourait d'un œil avide les beaux sites dont il était entouré.

Tout à coup une pirogue se détache de la plage silencieuse et glisse au large; le matelot la suit du regard et croit voir des nègres retenant de force une femme ou une jeune fille dont il lui semble entendre les cris de désespoir. John Beckler, inquiet, redouble d'attention. La pirogue s'était arrêtée, un bruit sourd avait retenti, les flots s'étaient ouverts et refermés, et le sifflement des pagaies s'effaça petit à petit dans le lointain.

John Beckler soupçonne un crime; sa résolution est prise, résolution

de dévouement et d'humanité. Il se précipite , nage d'un bras vigoureux et se trouve bientôt à l'endroit où la pirogue avait fait halte. Un *grouillement* le guide, il plonge à demi, et ses mains touchent des vêtements. Il les saisit avec les dents , et, aidé du flot qui montait alors, il se dirige vers la plage, où il espère arriver avec le précieux fardeau qu'il ne voulait point abandonner. La lutte fut longue et pénible ; mais enfin John trouva fond, en arrivant à terre il tomba brisé par la fatigue.

Peu d'instants après il reprit connaissance, et ce fut alors seulement qu'il s'aperçut que l'objet qu'il avait sauvé était un cadavre dont les joues, le cou et les oreilles étaient déchirés et inondés de sang. Cependant un léger mouvement de la jeune fille ranima le courage et les espérances du matelot ; il appela à haute voix et demanda du secours ; il essaya de réchauffer de son souffle l'enfant qu'il venait de sauver ; personne ne l'entendait , nulle voix ne répondait à la sienne. Il allait enfin charger sur ses épaules, déjà si fatiguées, la jeune fille encore mourante, quand des cris tumultueux arrivèrent jusqu'à lui.

Une douzaine d'esclaves portant des torches et précédés par une femme au désespoir, se précipitent et l'entourent. A la vue de cette jeune fille couverte de sang, la femme tombe et s'évanouit. Les nègres furieux saisissent déjà le brave John à la gorge et se disposent à le broyer contre les galets quand un homme de la police s'élance :

— Comment vous appelez-vous ?

— John Beckler , dit-il en anglais , devinant la question qui lui était faite en langue portugaise.

— C'est bien , je parle aussi l'anglais , moi. Comment cet enfant est-elle avec vous ici, brisée et mourante ?

John raconte ce qui lui est arrivé, ce qu'il a fait.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes au Brésil ?

— Depuis hier.

— Sur quel navire êtes-vous arrivé ?

— Sur l'*Amélia*.

— Mais ce navire est en quarantaine.

— C'est vrai.

— Vous allez nous suivre.

Madame de S... avait été reconduite chez elle , et sa fille , rendue si miraculeusement à la vie, lui racontait déjà les violences dont elle avait été l'objet ; elle lui disait que plusieurs noirs s'étaient précipités sur elle en étouffant ses cris, qu'ils étaient entrés dans une pirogue, et qu'après lui avoir arraché ses bracelets, ses boucles d'oreilles et son collier, ils l'avaient jetée à l'eau.

Oh ! nul doute alors sur la vérité du récit du matelot, sur son dévouement.

Madame de S... se fait conduire chez le magistrat qui interrogeait

John. Elle l'embrasse, elle lui adresse les paroles les plus affectueuses, elle paiera son humanité par une fortune, et elle veut le ramener chez elle.

— Impossible, madame, de satisfaire à vos désirs ; cet homme était en quarantaine ; il a violé les lois sanitaires il faut qu'il soit jugé.

— J'irai parler au roi, s'écrie madame de S... ; ce matelot a sauvé ma fille on lui doit une récompense et non pas une prison. J'irai parler au roi.

Le lendemain, madame de S... était au genoux de Jean VI, lui disant l'horrible guet-apens dont sa fille avait été la victime et le généreux courage du matelot qui la lui avait rendue. Le roi répondit à madame de S... de la manière la plus rassurante, et lui promit sa protection pour le libérateur de son enfant, et la congédia avec sa bonté accoutumée.

Quelques jours après, un jugement de la cour suprême portait que John Beckler, matelot irlandais, était condamné à la peine de mort pour avoir enfreint les lois sanitaires.

Grâces aux pressantes sollicitations de la riche famille de S..., l'arrêt fatal ne fut pas exécuté ; mais John, le brave matelot, vit sa peine commuée en un exil de dix ans à Minas-Géraes, dans l'intérieur du royaume.

John se soumit ; et le voilà peu de temps après, à travers les chemins difficiles et rocailleux, suivant à pied le pas rapide des mules dirigées vers l'ouest du Brésil. Il est accolé à six nègres assassins, jugés et condamnés pour avoir jeté à la mer une jeune fille à qui ils avaient déchiré le cou et les oreilles pour lui voler les pierres précieuses dont elle était parée. Le hasard seul avait pourtant rapproché et rivé à la même chaîne le libérateur et les meurtriers ; mais quel hasard !

Le chef de l'escorte remit au gouverneur de Minas-Géraes les hommes confiés à sa garde. — Je dois ajouter, dit-il, qu'il vous est ordonné, au nom du roi, d'avoir pour le condamné John Beckler tous les soins et tous les égards que vous auriez pour un ami malheureux. Il inspectera les travaux sous vos ordres, il gérera en votre absence et il mangera à votre table.

Un écrit royal adressé au gouverneur portait les mêmes injonctions.

Cependant les mois se succédaient, et John, a qui l'on avait fait espérer une liberté prochaine, languissait et dépérissait dans ces déserts fouillés par le meurtrier et l'esclave au profit de la royauté. Il se dit un jour : — De retour au Brésil et dans mon pays, que me reste-t-il de l'action honorable qui m'a conduit ici ? Pourquoi ne punirai-je pas de leur cruauté ces hommes qui m'ont flétri avec tant de barbarie ? Et puis, quel mal leur feront les projets que je médite ? Une goutte d'eau enlevée à l'Océan le rend-il moins profond et moins riche ? Oui, oui, Dieu m'inspire, car il sait, lui, que je suis arrivé au Brésil pour venir en aide à ma

famille dans la misère ; il en sera donc comme j'ai résolu, accomplis-sens la volonté de Dieu.

Tous les soirs, au coucher du soleil, John grimpaît sur un vacoi au pied duquel était bâtie sa cabane, et il disait à son chef, devenu son ami, que c'était pour respirer un air plus libre et pour voir arriver plus tôt le convoi avec lequel il comptait s'en retourner.

Mais que faisait John ? Chaque fois que, surveillant infidèle, il parvenait à dérober une pierre précieuse, à l'aide d'un couteau il ouvrait une arête du palmiste qui lui servait d'observatoire et y cachait le vol sans que jamais personne eût pu le soupçonner. Depuis trois mois la même opération était souvent répétée, et une fortune se trouvait là, pour ainsi dire, à sa disposition.

En effet, l'ordre arrive enfin de la cour, John peut retourner à Rio, et son départ est fixé au surlendemain.

Le matelot ingénieux et prévoyant se plaint seulement alors que des *biches* (insectes microscopiques qui s'attachent à la peau, la creusent et pénètrent profondément) lui ont fait une large plaie au talon. On lui prodigue les soins les plus généreux, on le félicite de la liberté qui lui est rendue, et rien n'est épargné pour que son voyage jusqu'à Rio se fasse sans danger pour sa santé affaiblie. Il accepte un mulet qui lui est offert, mais comme dans les passages les plus difficiles on est souvent forcé d'aller à pied, John dit qu'il s'appuiera sur un bâton et demande la permission de couper une arête de palmiste, dont la flexibilité le soutiendra sans secousses trop violentes; elle lui est à l'instant accordée. Il gravit pour la dernière fois son arbre chéri, coupe la branche depositaire des diamants, et le voilà heureux dans l'avenir.

Avec quelle inquiète sollicitude le matelot ménageait l'appui précieux qu'il s'était donné ! Oh ! qu'il boitait avec bonheur et qu'il devait de reconnaissance aux insectes incommodes et dangereux dont bien des noirs, dans leur haine de la servitude, sont si souvent les volontaires victimes !

Il arriva à Rio ; et, impatient de son retour en Europe, il ne voulut même pas aller voir les parents de la jeune fille qu'il avait sauvée, de crainte qu'il ne dût accorder quelques jours à leurs prières. Un navire danois était en rade et allait faire voile le dimanche suivant. John Beckler y retint son passage et se logea modestement dans une petite chambre auprès de Notre-Dame-de-Candelaria.

En face de sa demeure était une jeune mulâtresse fort avenante, à qui John envoyait quelques furtifs baisers dédaignés. Le matelot, en effet, avait un costume qui donnait de sa généreuse galanterie une bien pauvre idée; aussi, piqué au jeu, alla-t-il dès le lendemain sur la place Royale à la découverte de quelque étranger auquel il pût proposer frauduleusement la vente de deux ou trois de ses diamants. Il ne chercha pas longtemps, et, le marché conclu, Beckler fit emplette de vêtements coquets et conti-

nua ses poursuites amoureuses auprès de la jeune mulâtresse. Celle-ci, fidèle en tout au code des filles de sa caste, se montra moins rebelle et finit par succomber.

Le confiant matelot se laissa bientôt prendre aux faux témoignages d'affection de sa conquête, et, après avoir obtenu d'elle la promesse solennelle qu'elle l'accompagnerait en Europe, où ils s'uniraient par le mariage, John lui dit sa vie aventureuse, le jugement qui l'avait condamné, puis lui confia le secret de sa fortune en lui montrant son précieux bâton.

Encore un jour et ils diront adieu au Brésil.

On frappe à la porte de John.

— Au nom du roi, ouvrez!

— N'ouvrez pas, dit tout bas la mulâtresse.

— Au nom du roi! répète-t-on; et la porte tombe brisée. Le couple, arrêté est conduit à l'instant même devant un magistrat.

— Votre nom? dit celui-ci à la jeune fille.

— Zaé, mulâtresse libre.

— C'est bien; et le vôtre?

— John Beckler, Irlandais, condamné une fois aux *présides* pour avoir sauvé, au péril de ses jours, une jeune fille que des noirs venaient de jeter à l'eau.

— Je m'en souviens, vous avez fait là une action honorable, poursuivit le juge; voyons si toute votre conduite depuis lors a droit à nos éloges. Donnez-moi le bâton sur lequel vous vous appuyez.

Le bâton est livré, ouvert, fouillé avec précaution, et les diamants roulent sur un tapis.

— C'en est fait, dit Beckler à sa compagne, nous voici à jamais malheureux, à jamais séparés.

— Votre crime est avéré, dit le magistrat, la loi est précise; vous allez retourner aux *présides* pour le reste de votre vie, et la moitié du vol que vous avez commis appartient à la personne qui l'a dénoncé.

— Où est-elle?

— C'est moi, dit en souriant la mulâtresse. Je voulais rester au Brésil, je n'aime pas l'Europe.

Beckler leva les yeux au ciel, fut conduit en prison et de là ramené à Minas-Géraes, où il mourut sous le bâton noueux de ses maîtres. Quant à la *gracieuse* et *noble* mulâtresse, elle tient maintenant, dans la rue des Orfèvres, un charmant magasin de nouveautés et de curiosités chinoises, et dit gaiement à qui veut la savoir l'histoire de son ami Beckler et la cause première de sa fortune, aujourd'hui fort brillante. Chez nous, terre de civilisation et de progrès, mademoiselle Zaé, assise à un comptoir, aurait déjà gagné équipage, hôtel et laquais; le Brésil est encore à demi sauvage.

Dans un voyage comme le nôtre, l'ordre et la symétrie seraient une faute pour l'écrivain et peut-être une cause d'ennui pour le lecteur. C'est parce que j'ai compris cette double vérité que je vais parfois çà et là, courant de la ville aux forêts et de la plaine fertile aux rochers nus, de la civilisation esclave à la *sauvagerie* indépendante.

J'ai du temps devant moi aujourd'hui; écoutez un fait assez curieux :

De toutes les capitaineries composant avec des déserts encore inconnus l'immense royaume brésilien, la plus remarquable sans contredit, celle qui surtout est la plus digne de l'étude des voyageurs, est la capitainerie de *Saint-Paul*, car les Paulistes n'appartiennent à proprement parler à aucun pays, ou plutôt ils font la conquête de tous. Je vous dirai plus tard, alors que je vous parlerai des *Gauchos*, d'où et comment leur est venue cette soif ardente d'indépendance qui leur fait mépriser les périls, et les pousse, indomptés, au milieu des forêts les plus impénétrables et des plus vastes plaines, où ils se posent en dominateurs.

Qu'un Pauliste fasse savoir à un Gaoucho de la Plata qu'il a à traiter avec lui d'une affaire grave et pressante; qu'il lui donne rendez-vous dans une de ces silencieuses et éternelles forêts dont je vous ai déjà parlé, à trois ou quatre cents lieues de la côte, à six cents de Rio ou de Monte-Video; qu'il lui assigne un rendez-vous au pied d'un gigantesque *berthollettia*, tel jour, à telle heure... les deux hommes s'y serreront la main au moment précis... et pourtant ces deux hommes n'auront eu pour guide que le bruit ou la fraîcheur de la brise, ou le cours des astres, et ils se seront vus forcés de lutter dans leur trajet contre les serpents et les jaguars, dont ils font aussi peu de cas que du cri du perroquet ou du ricanement de l'ouistiti.

Le Pauliste pourtant n'est qu'un Gaoucho abâtardi; c'est le tigre d'Amérique comparé à celui du Bengale; c'est un fashionable de nos grandes cités à côté d'un rude contrebandier des Pyrénées.

Le Pauliste est vêtu à peu près comme le Gaoucho, mais déjà avec des modifications, avec des enjolivements, des fioritures, si j'ose m'exprimer ainsi, qui frisent presque la coquetterie. Son large chapeau, retenu sous le manteau par un ruban de velours, est d'un feutre assez fin; son *poucho*, pièce d'étoffe couleur chocolat, bleue ou blanche, taillée en rond, au milieu de laquelle est pratiqué un trou pour le passage de la tête, est aussi d'un drap qui ferait honte à celui du Gaoucho. Quant à sa culotte de peau, à sa ceinture et à sa chaussure, ce sont partout de jolis petits dessins faits avec des cordonnets de diverses nuances tout à fait curieux et séduisants à l'œil. Mais le Gaoucho, cet homme de fer et de bitume, maigre, petit, sauvage, intrépide comme le lion, indompté comme lui, je vous le présenterai quand je l'aurai bien étudié dans ses déserts, dans ses mœurs, dans ses habitudes de domination. Oh! c'est chose curieuse à voir, je vous jure.

Il n'est pas d'étranger arrivant au Brésil qui n'ait hâte de se trouver en présence d'un Pauliste à cheval, armé de son redoutable *lacet*. Les premiers conquérants d'Amérique ont raconté des choses si merveilleuses de leur audace et de leur adresse, que la raison a peine à les accepter, et que le doute vous poursuit alors même que le fait est là palpitant devant vos yeux pour soumettre toute incrédulité. Or, écoutez :

Un brave colonel de lanciers de la vieille garde impériale, dès son arrivée à Rio, où les malheurs de son pays l'avaient exilé, ne cessait de répéter à haute voix, à tous ceux qui parlaient des Paulistes, que lui, sur son cheval et armé de sa lance, il se faisait fort de démonter non pas seulement un, mais deux, mais trois de ces redoutables *laceurs d'hommes*, comme il les appelait par dérision.

— Prenez garde, colonel, lui répétait-on souvent; votre vigueur et votre adresse sont grandes, sans doute; mais si un Pauliste vous entendait, il serait homme à accepter le défi.

— Et moi, croyez-vous que ce soit pour qu'on me le refuse que je le propose ?

— Nous vous aimons trop pour le publier.

— Eh bien ! je prends l'initiative, et dès demain mon cartel sera connu.

Les feuilles de Rio publièrent en effet le défi du colonel, et le jour même il reçut une visite fort curieuse.

— C'est vous, colonel, qui avez inséré hier une note dans les journaux ?

— Oui, monsieur; en quoi vous intéresse-t-elle ?

— Je suis Pauliste.

— Comment ! vous accepteriez ma proposition ?

— Pourquoi pas ?

— Mais vous avez à peine cinq pieds !

— Vous n'en avez pas tout à fait six.

— N'est-ce pas assez ?

— Non, colonel.

— J'ignorais que la Garonne coulât au Brésil !

— Oh ! ne parlez pas de vos rivières, colonel : les nôtres sont plus larges que les vôtres ne sont longues.

— Cela fait l'éloge de vos rivières, et voilà tout.

— Ce n'est pas pour les vanter que je suis venu vous voir, mais bien pour m'assurer, en effet, si vous vouliez essayer de votre lance contre mon lacet.

— N'en doutez pas.

— A quand la course ?

— A ce soir.

— Non, à après-demain, en face du château de Saint-Christophe ; ça distraira bien du monde.

— A la bonne heure.

— Je me suis hâté, quoique novice encore, parce que je ne veux pas, colonel, qu'il vous arrive malheur.

— C'est bien généreux.

— Si quelques-uns de mes camarades se présentent après moi, vous refuserez.

— C'est entendu.

— Ainsi donc, colonel, à après-demain, à neuf heures.

— A après-demain, senor...

— José Pignada.

La singularité du défi avait appelé autour de Saint-Christophe une foule immense; une partie de la cour s'y était donné rendez-vous, et, du milieu de cette multitude qui se pressait, s'agitait impétueuse sur des gradins, il ne partait qu'un seul cri : Pour le Pauliste ! Cent piastre pour le Pauliste ! mille piastres ! deux mille ! cinq mille pataques contre le lancier !... Nul n'osait parier pour.

Mais l'heure sonne, une musique militaire annonce les combattants. Le colonel entre le premier en lice, et, sur un magnifique alezan qu'il manie avec grâce, il se précipite au galop la lance au poing. Un cri général d'admiration retentit ; on bat des mains, et cependant nul partenaire n'ose le soutenir. Mais voici le Pauliste, court, maigre, ramassé, dont les petits yeux dardent de vives étincelles sous les bords immenses de son feutre. Son cheval est petit aussi, ses jambes ont une finesse de contours qui se dessinent en muscles très-déliés. Le Pauliste et lui s'arrêtent à l'entrée du cirque ; José Pignada donne une poignée de main à une douzaine de ses camarades, se mordant tous les lèvres d'impatience et presque de colère, tant le défi du colonel leur avait paru audacieux. Pignada se hâte d'en finir avec les siens, tourne bride, et s'avance à pas lents vers son adversaire, qu'il salue de la tête...

— C'est José ! c'est José ! dit-on dans la foule... J'aurais préféré Fernando, ou Antonio, ou Pédro ; mais n'importe, cinq mille pataques pour José !

— Colonel, me voici à votre disposition.

— Je craignais, senor, que vous ne fussiez pas exact.

— Un Pauliste ne se fait jamais attendre ; neuf heures ne sont passonnées.

— Mais vous n'avez pas de selle ?

— Ce n'est pas nécessaire, j'ai mon lacet.

— Quant à moi, je vais remplacer le fer de ma lance par un tampon en cuir.

— Pourquoi cela ?

— C'est que je pourrais vous tuer.

— Impossible ; pour tuer les gens il faut les toucher, et vous ne me toucherez pas.

— Vous plaisantez donc toujours?

— Toujours, même en face du tigre.

Mais les trompettes donnent le signal, et la foule impatiente attend l'issue de la lutte. Silence! Voyez maintenant le Pauliste; voyez son coursier qui se tord, se relève, se replie comme un serpent et fait jouer ses jarrets nerveux; il obéit non-seulement au frein et à l'éperon, mais à la voix, au souffle de son maître. José s'anime comme lui, le main est devenu géant; de ce moment on devine le vainqueur, et le colonel semble étonné lui-même.

Les champions vont s'élancer, le colonel le fer en arrêt, le Pauliste agitant au-dessus de sa tête le lacet meurtrier, formant deux ou trois nœuds coulants... Ah! ah! s'écrie-t-il deux fois, pour se conformer à son habitude de guerre; ah! ah! et l'on se précipite de part et d'autre. Le lancier a manqué le Pauliste, qui a glissé presque sous le ventre de son cheval.



José n'a pas cherché à prendre le lancier, comme s'il avait voulu lui faire grâce une première fois. On s'élance de nouveau, le lacet part, le colonel est enlevé de sa selle et roule dans la poussière sans pouvoir se dégager des

nœuds qui l'étreignent. On veut applaudir, le Pauliste fait signe que cela n'est pas généreux, et le voilà relevant son adversaire.

— Pardon, colonel, je suis un maladroit, je vous ai enlevé trop violemment ; j'irai plus doucement une autre fois.

— J'ai été surpris, répond le colonel.

— Ça devait être ; nous surprenons tout le monde.

— Eh bien, nous allons voir.

— Voyons.

Ils se sont de nouveau séparés l'un de l'autre de toute la longueur de l'arène ; ils partent d'abord au pas.

— Ah ! ah ! fait le Pauliste, ah ! ah ! par le cou cette fois ! s'écrie-t-il : et son cheval est parti comme une flèche. Le colonel, pour la seconde fois, est jeté à terre, et José est près de lui, pour qu'il ne meurt pas étranglé par le lacet.

— Ça ne va pas, dit le Pauliste, ça ne va pas, colonel ; je n'ai pas encore déjeuné, ma main n'est pas très-sûre ; voulez-vous une troisième épreuve ? Je me fais fort de vous saisir par le bras droit ou la jambe gauche, à votre volonté.

— Non, j'en ai assez, dit le colonel vaincu, déchiré, et couvert de poussière, j'en ai assez ; je croirai désormais à tous les prodiges qu'on raconte de vous.

— Colonel, vous n'avez rien vu ; il y a là une douzaine de mes camarades auprès desquels je ne suis qu'un enfant.

— Ils viendront avec vous déjeuner chez moi.

— Vous ne les connaissez pas, ils sont capables d'accepter ; mais moi je vous demande votre amitié.

— Elle vous est acquise, quoique votre lacet m'ait rudement meurtri.

— Pourtant je n'ai guère serré.

Depuis ce jour, le colonel ne proposa plus de défi aux Paulistes, mais il alla vivre parmi eux, au sein de leurs solitudes, et, méprisant sa lance favorite, il devint en peu de temps un fort habile *laceur d'hommes*.

IX

BRÉSIL

Petit et Marchais. — Rixe. — Sauvages. — Môrt de Laborde. —
Cap de Bonne-Espérance.

Une chaude conversation s'était engagée à bord du grand canot qui allait descendre à terre. Pas n'est besoin, je crois, de vous nommer les interlocuteurs, vous les devinerez à coup sûr, pour peu que j'aie saisi quelques-uns des traits principaux qui les distinguent.

— Je te dis que tu viendras boire avec moi,

— Je te réponds, foi de gabier, que je n'irai pas.

— Mon garçon, sois sage et raisonnable, si ça se peut, tu y gagneras quelque chose.

— J'y gagnerai bien davantage si je t'accompagne ; je te connais.

— Il paraît que non,

— Oh ! que oui !

— Écoute bien : j'ai besoin de quelqu'un qui me serve d'escorte, qui *navigue* sous les mêmes amures : si tu *laisses porter* en arrivant à terre, et que je *serre le vent*, je *lâche ma bordée* sur tes flancs et je te *coule bas*.

— Ça est dur pourtant de ne pouvoir *éviter l'abordage* avec ce 74, moi pauvre et chétive corvette de 18.

— Je suis bien aise que tu *amènes*... sans ça... suffit.

— Quelle raclée vais-je recevoir !

Deux officiers et moi descendions à Bota-Fogo, nous venons de nous asseoir sur nos tapis bleus à bordure rouge : les avirons, d'abord verticaux et tenus en main, tombèrent d'aplomb sur la lame, comme un seul battoir, y plongèrent l'extrémité de leurs larges palettes, les bras nerveux

pesèrent dessus, le flot fut déchiré... le puissant véhicule se releva tranchant et horizontal, fit jaillir à l'air des myriades de perles phosphorescentes, siffla en mesures égales comme le balancier d'une pendule Bréguet, et en quelques instants nous fûmes rendus sur le rivage. Chacun de nous avait un service différent; nous nous quittâmes et nous donnâmes rendez-vous au débarcadère pour le soir. Deux des matelots qui venaient de nous pousser si rapidement me prièrent d'intervenir en leur faveur pour qu'il leur fût permis d'aller faire une course jusqu'à la ville.

— A quoi bon?

— Rien que pour voir.

— Ce n'est pas nécessaire, vous feriez quelque sottise.

— Nous n'avons pas le sou.

— Raison de plus.

— Raison de moins : quand on n'a pas le sou, on n'entre pas dans un cabaret; quand on n'entre pas dans un cabaret, on ne boit pas; quand on ne boit pas, on est sage. Vous qui vous piquez de bien dessiner, vous ne raisonnez pas plus juste.

— Et toi, que dis-tu de la prose de ton camarade?

— Je dis que oui, que c'est bien parlé, parce que si je lui donnais tort, il m'aplatirait.

— Allons, soyez sages, la permission vous est accordée; mais à ce soir, au débarcadère.

— Nous y serons mouillés à cinq heures. Quel gabier que cet homme ! et il ne fume pas ! et il ne chique pas ! quel malheur !

Si vous n'aviez pas reconnu dans cette conversation mes deux plus chers matelots, Marchais et Petit, je suis sûr que leurs noms seraient sortis de votre bouche après la lecture des lignes qui vont suivre.

Partis avec moi de Toulon, ces deux êtres exceptionnels devaient revoir leur pays après tant de fatigues et de dangers; il faut bien me pardonner de les jeter parfois au milieu de mes narrations sérieuses, auxquelles ils peuvent se lier sans nuire à la gravité ou à l'importance des faits. Dans presque tous les drames il y a une partie comique, et le rire va si bien après les émotions de l'inquiétude ! Pour ma part, j'ai toujours oublié leurs sottises en faveur de cette pieuse amitié, de ce dévouement sans bornes dont ils n'ont jamais cessé de me donner les preuves les plus éclatantes. Au surplus, il ne s'agit ici que d'une bagatelle, d'un passe-temps. Marchais aimait trop à figurer dans les scènes dramatiques pour se souvenir le lendemain de ce qui lui était arrivé la veille.

J'en avais fini de mes courses de la journée, et je retournais à bord épuisé de fatigue. A côté du débarcadère, je vis mon bon matelot Petit, triste, les yeux mouillés de larmes, la chemise déchirée, les mains et la figure ensanglantées.

— Malheureux ! lui criai-je de loin, que t'est-il arrivé ?

— Pas mal.

— Étaient-ils nombreux ?

— Une nuée, plus de vingt ou de trente ; et Marchais en a démolì quatorze ou quinze pour sa part.

— Je m'en doute bien. Où est-il maintenant ?

— A l'ombre, selon son habitude. Des soldats sont venus, qui l'y ont porté ; ses jambes ne lui auraient pas rendu le même service.

— Crois-tu qu'il soit blessé ?

— Lui ? non. Seulement on lui a ouvert le front, démonté une épaule et brisé la mâchoire.

— Conduis-moi à la prison où il est détenu.

— C'est qu'ils m'empoigneraient aussi.

— Eh bien ! indique-la-moi à peu près.

— Tenez, rendez-lui cette grosse dent qu'il m'a confiée et qu'il enfermera avec ses sœurs dans sa blague, selon son habitude.

Fort des renseignements que Petit me donna, je me dirigeai vers un corps-de-garde placé sur le derrière du palais royal, où l'on devait avoir eu connaissance de la rixe, et j'interrogeai le chef du poste, furieux encore du rude traitement que mes hurons avaient fait subir à une vingtaine de ses soldats. Toutefois je parvins à l'apaiser par de sincères témoignages de regret, et le priai d'intercéder en faveur du prisonnier, ce qu'il fit avec beaucoup de grâce. L'aubergiste indemnisé, j'allai chercher Marchais, qu'on me rendit, et je le trouvai dormant profondément sur la terre humide.

— Toujours mauvais sujet ? lui dis-je d'un ton sévère.

— Toujours.

— Toujours ivrogne, querelleur ?

— Toujours.

— Tu ne te corrigeras donc jamais ?

— Jamais. L'homme est taillé pour boire le vin, le vin pour être bu chacun son état.

— Ici comme partout le vin s'achète et ne se vole pas.

— Je n'ai volé personne, sacrebleu ! je voulais payer, j'aurais payé ; mais *personne* dans mon gousset.

— Eh bien ! j'ai payé pour toi, vieux.

— Ah ! mon brave monsieur Arago, je ne vous connais qu'un défaut à vous.

— Lequel ?

— Je n'ose pas le dire.

— Bah ! bah ! parle.

— Vous vous fâcheriez.

— Non.

— Eh bien ! c'est que... c'est que vous n'aimez ni le vin ni l'eau-

de-vie. Ça, voyez-vous, ça tache un homme, ça l'avilit, ça le dégrade.

— Marchais, je te prédis que tu mourras dans quelque noir cachot.

— Qu'est-ce que ça me fait? autant un cachot qu'un ventre de requin. Marchons; cette longue figure de Brésilien qui est là avec son chapeau *brassé carré* m'embête un peu trop.

— S'il comprenait le français, peut-être ne sortirais-tu pas de ta prison : cet officier a intercédé pour toi.

— Lui! il a pourtant l'air bien cafard.

Le mauvais sujet et moi nous nous acheminâmes vers le port, où nous trouvâmes Petit attendant encore le canot. A son aspect, Marchais sentit renaître sa colère; il s'élança vers lui; mais, le voyant tout déchiré, il s'arrêta et lui tendit la main.

— A la bonne heure, lui dit-il, voilà comme je te voulais; si ta chemise eût été neuve, si tu n'avais pas reçu de torgnoles, je t'aurais broyé sous mon poing. Et ma dent?

— Je ne l'ai plus.

— Tu ne l'as plus, misérable?

— Je l'ai donnée à M. Arago.

— Oui, la voici.

— Allons, avec les autres, et qu'on n'en parle plus. Foi de galant homme, si Vial eût été avec moi, je vous jure, monsieur Arago, que nous aurions chamberté cette nuée de crapauds qui est venue nous assaillir.

— En attendant, pour que tu ne te fasses pas trop écharper à terre, tu vas te rembarquer dans le grand canot qui accoste; Petit t'accompagnera, et je vous recommanderai à qui de droit.

— Suffit, monsieur, suffit; le vin de ces chiens-là n'est déjà pas si bon... n'est-ce pas, Petit?

— Laisse donc, si nous en avons encore une bouteille.

— Ah! je ne dis pas...

— Je vous la promets pour demain si vous êtes sages.

— Assez causé.

Je n'ai parlé de cette rixe que parce que pendant plusieurs jours il fut arrêté sourdement en certain haut lieu qu'on attaquerait individuellement les matelots de l'*Eranie* trouvés à terre. Aussi, afin d'être en mesure de riposter à toute provocation, Petit, Marchais, Vial, Lévêque et les autres ne se quittaient jamais le bras dans leurs insolentes promenades. Les petits incidents amènent parfois de grandes catastrophes, et le bas peuple met toujours les puissants en mauvaise humeur.

De la cité royale aux solitudes brésiliennes il n'y a qu'un pas. Franchissons-le.

Jusqu'à présent, les souverains d'Europe occupés de la conquête d'un pays sauvage n'ont pas songé que le moyen le plus sûr de le soumettre était d'y envoyer beaucoup de monde. Les premières entreprises ont été

faites avec des ressources si faibles qu'il n'est pas surprenant qu'elles aient presque toujours été infructueuses. Un autre inconvénient résultait encore de cette irréflexion. Les dégoûts, les fatigues, les climats, moissonnaient une partie des équipages; le reste, abattu, découragé, ne combattait souvent que pour échapper à la mort. Les hommes étaient donc sacrifiés; le sang coulait de toutes parts, et les tristes débris d'une expédition fort coûteuse rejoignaient leur patrie après avoir conquis quelques morceaux d'or et une gloire inutile et passagère. Quand on songe aux victimes qu'a dévorées l'Amérique, on frémît d'épouvante et l'on se demande involontairement si cette terre si riche était hérissée de remparts et défendue par des peuples indomptables.

Le Brésil, comme les autres parties de ce continent, a eu aussi ses persécutions, ses cruautés, ses massacres. Des peuplades entières ont été immolées, des nations ont disparu; d'autres ont été forcées de se retirer au sommet des montagnes, de se cacher dans le fond des forêts, et de mettre entre elles et leurs ennemis des déserts immenses, des fleuves et des torrents. Ici le danger était réel pour les Européens. Des hommes féroces peuplaient ces contrées; leurs chansons étaient des hurlements et des cris de guerre; leurs festins, des scènes hideuses de cadavres dévorés; leurs coupes étaient les crânes encore sanglants de leurs ennemis vaincus. Parmi ces peuplades si terribles, celle des Tupinambas se faisait distinguer par son courage et sa cruauté, et lorsque Pédralvez aborda au Brésil, il la trouva maîtresse de presque toute la côte. Le nom de ce peuple dérivait du mot *Toupan*, qui veut dire tonnerre, ce qui semblait indiquer sa force et sa puissance.

Les Tupinambas, comme presque tous les sauvages, se peignaient le corps de diverses couleurs et se tatouaient avec des incisions. C'était à ces dessins qu'on reconnaissait les chefs et les demi-chefs des tribus. Ils ne vivaient que de la chasse et de la pêche, et s'enivraient à l'aide d'une liqueur appelée *kakouin*, faite de la manière la plus dégoûtante, si nous en croyons M. de la Condamine. Leur religion consistait en bien peu de chose : ils reconnaissaient deux êtres supérieurs, qu'ils invoquaient pour eux-mêmes et contre leurs ennemis. A la naissance d'un fils, le père lui donnait des leçons de cruauté et chantait des hymnes en l'honneur des guerriers qui s'étaient le plus distingués dans les combats. Ensuite il lui disait : « Vois cet arc, vois cette massue; c'est avec ces armes que tu dois attaquer tes adversaires; c'est ton courage qui nous fera manger leurs membres déchirés lorsque nous ne pourrons plus combattre. Sois mangé si tu ne peux vaincre; je ne veux pas que mon fils soit un lâche. » Après cette exhortation, qui devenait la leçon quotidienne, on donnait à l'enfant le nom d'une arme, d'un animal ou d'une plante, et dès l'âge le plus tendre il suivait son père au combat, et recevait bien mieux là des leçons de cruauté.

Les cérémonies funèbres se faisaient avec une pompe merveilleuse, et les femmes, ordinairement si cruelles chez ces peuples anthropophages, donnaient alors des marques de la plus vive douleur : elles s'arrachaient les cheveux, se meurtrissaient le sein, se mutilaient les membres, et de tous côtés retentissaient des hurlements frénétiques. « Le voilà mort, s'écriaient-elles, celui qui nous faisait manger tant d'ennemis, le voilà mort ! » et le cadavre, inondé de larmes et pressé dans leurs bras, était déposé dans une fosse, où l'on apportait des offrandes, des fruits, du poisson, du gibier, de la farine de manioc et les armes de quelques chefs vaincus.

Dès qu'une tribu avait reçu une injure, les vieillards convoquaient les guerriers, les excitaient à la vengeance, et leur rappelaient dans de longues harangues les hauts faits de leurs ancêtres. La première rencontre était vraiment terrible. De loin ils commençaient à se menacer par gestes et en brandissant leurs armes. Ils échangeaient les injures les plus sanglantes, et lorsque la rage était portée à son comble, ils se précipitaient les uns sur les autres, se frappaient à grands coups de massue, s'attachaient avec les dents aux membres de leurs ennemis. Souvent un guerrier abattu se traînait expirant sur le cadavre d'un adversaire, le mordait avec voracité, et semblait mourir avec joie dès que sa vengeance était satisfaite.

Dans toutes les rencontres on tâchait de faire un grand nombre de prisonniers, qui étaient conduits au milieu des peuplades, et qui attestaient la gloire des vainqueurs. Là, par un raffinement de cruauté qu'on a de la peine à concevoir, ils étaient nourris avec soin, avaient la faculté de se choisir une épouse, et finissaient cependant par être massacrés pour servir à d'horribles festins. Leurs crânes étaient suspendus dans la demeure de celui qui les avait faits prisonniers, et c'étaient ces archives sanglantes qui disaient aux fils les exploits et la gloire des pères.

Leurs armes étaient des massues et des arcs longs de cinq à six pieds, et leurs instruments de musique, des espèces de flûtes faites avec les os des jambes ou des bras de leurs ennemis. Outre les peintures dont les chefs s'ornaient pour se faire reconnaître, tous les Tupinambas se perçaient la lèvre inférieure, et y introduisaient un morceau de bois façonné avec soin. Les femmes n'étaient pas soumises à cet usage ridicule, et avant leur toilette, c'est-à-dire avant de s'être barbouillé le corps avec des mastics de diverses couleurs, elles avaient assez de grâces pour captiver les étrangers, et justifier la tendresse de leurs maris.

Les Mundrucus, qui donnent leur nom à une province, sont les naturels du Brésil les plus redoutés. Les autres tribus les appellent Païkicé, c'est-à-dire *coupe-tête*, parce que ces indigènes sont dans l'usage barbare de décapiter tous les ennemis qui tombent en leur pouvoir, et d'embaumer ces têtes de manière qu'elles se conservent pendant de longues années comme si on venait depuis peu d'instants de les séparer du tronc. Ils

décorent leurs cabanes de ces horribles trophées, et celui qui en possède jusqu'à dix peut être élu chef de tribu.



La cruauté de ces sauvages, qui vivent encore dans les forêts, est telle qu'ils ne pardonnent ni au sexe ni à l'âge. Ils ont obligé une foule d'autres peuplades errantes à se mettre sous la protection des établissements portugais, qui ne les garantissent pas toujours des attaques de leurs adversaires. Le tatouage de leur figure est admirable.

Les Araras forment une tribu assez nombreuse, presque aussi redoutable que les Mundrucus, mais moins guerrière. Ils ont une arme appelée *esgararatana*, qui est une espèce de sarbacane faite de deux morceaux de bois creux collés avec de la cire, et fortement liés au moyen d'un fil tiré de l'écorce du bananier. Elle a quelquefois cinq pieds de longueur, et son embouchure, qui est parfaitement ronde, n'a que dix à douze lignes de diamètre. On souffle avec ce tube des flèches empoisonnées, longues de plusieurs pouces et ayant à une des extrémités, en guise d'ailes, une petite boule de coton qui entre avec quelque effort. Quand les indigènes veulent atteindre un animal quelconque, ils trempent la pointe de la flèche dans une liqueur épaisse, composée de diverses plantes vénéneuses. On assure qu'une mort prompte suit la piqure de ce dard, et

que les Araras sont les seuls indigènes du Brésil qui empoisonnent ainsi leurs armes.

Les Jummas, les Maulés, les Pammass, les Parintintins et un grand nombre d'autres peuplades parcourent encore les vastes contrées du Brésil, et se livrent entre eux des combats meurtriers.

Mais de toutes ces peuplades sauvages la plus curieuse à étudier est, sans contredit, celle des Bouticoudos, guerrière, audacieuse, indépendante, anthropophage, et venant libre jusqu'aux portes de la capitale, où par mépris elle refuse d'entrer. De l'air, des dangers et de l'espace, voilà ce que demande, ce que veut, ce que trouve le Bouticoudo.

Les jeux bouticoudos sont des exercices d'adresse. J'ai vu, par un temps de calme, un de ces hommes extraordinaires tracer à terre une circonférence de six pieds de diamètre, se placer au centre, lancer verticalement et à perte de vue une de ses flèches et la faire presque toujours retomber dans le cercle.

Le Bouticoudo est complètement nu. Sa couleur est ocre rouge, ses cheveux sont longs et plats. Comme le Tupinamba, il fait descendre sur ses épaules le cartilage de ses oreilles, il fixe à sa lèvre inférieure, percée, un morceau de bois dur sur lequel il découpe ses mets et qui descend souvent jusqu'au menton.

Le Bouticoudo est, sans contredit, le sauvage le plus brave, le plus intelligent, le plus adroit du monde. Ni le Malais avec son *crish* empoisonné, ni le Guébéen sur ses *caraccors*, ni le Zélandais avec son *casse-tête* en pierre, ni le Carolin avec son bâton si admirablement ciselé, ni même l'Ombayen anthropophage, chez lequel ma vie a couru de si grands dangers, ne peuvent se comparer au Bouticoudo muni de son arc, de ses flèches et de son petit sac de pierres.

Il y a là des forêts profondes, éternelles, des déserts et des plaines immenses, des montagnes escarpées. Ces montagnes, ces forêts, ces déserts, sont la demeure du Bouticoudo, qui y trouve des vivres en abondance et un gîte où il est à l'abri de tous dangers. Passe-t-il à cent pas de lui un de ces quadrupèdes petits et voraces qui se cachent dans les solitudes brésiliennes, l'animal surpris est bientôt la victime du Bouticoudo; car son arc à deux cordes a été tendu, et la pierre rapide a frappé droit et fort au but marqué. Un jaguar s'élance-t-il en terribles bonds sur une proie facile, malheur à lui si le Bouticoudo a entendu son lugubre rauquement! car la flèche dentelée va siffler, et après elle, une seconde, puis une troisième, et toutes les trois pénétreront dans les flancs du jaguar.

L'arc du Bouticoudo est haut de sept à huit pieds, et ses flèches en ont quelquefois huit ou neuf. Elles sont légères, non pennées, armées d'une pointe d'os ou de bois durci au feu. L'arc à deux cordes est en bambou comme le premier. A six pouces à peu près du nœud qui fixe la corde au bois, et de chaque côté, un autre morceau de bois de la grosseur du petit

doigt sépare ces deux cordes. Au centre est un réseau à mailles serrées où la pierre est assujettie par l'index et le pouce du tireur. Vous comprenez dès lors combien il faut d'adresse à celui-ci pour éviter le bois quand la pierre est lancée, car le réseau et le bambou se trouvent absolument dans le même plan.



Dans une de mes visites à une caravane de Bouticoudos à Praïa-Grande, j'ai prié le chef de ces hommes intrépides de me, donner la mesue de cette adresse merveilleuse dont les voyageurs disent tant de prodiges; et à cent pas, ni plus ni moins de distance, sur douze pierres lancées avec la rapidité d'un dard, il atteignit dix fois mon chapeau, qu'il mit en pièces, et les deux autres éclatèrent en route. Un chat aux aguets sur les débris d'un pont conduisant à Notre-Dame-de-Bon-Voyage, fut tué par la treizième pierre, et le Bouticoudo, à qui je m'empressai d'offrir mes félicitations, me tourna les talons en haussant les épaules, sans vouloir rien accepter de ce que je lui présentais en témoignage de reconnaissance.

L'affection des Bouticoudos est chose vraiment merveilleuse; vous allez en juger : M. Lansdorff, chargé d'affaires de la Russie, désirant joindre à sa riche et immense collection de curiosités brésiliennes le crâne

d'un individu de cette nation, en fit demander un au chef dont je vous ai déjà parlé, et lui offrit quelques armes en échange. Celui-ci, plus gaillard et plus courtois qu'on n'aurait dû le supposer d'un sauvage, lui envoya son propre fils, en lui disant : « *Voilà un crâne, arrangez-le comme vous voudrez.* »

L'enfant reçut chez M. Lansdorff tous les soins qu'on doit au malheur. Le pauvre garçon, âgé de neuf à dix ans, s'attendait tous les jours à être décapité, et ne comprenait pas pourquoi on le traitait avec tant d'humanité.

J'emmenai ce jeune sauvage avec moi dans bien des courses, et les preuves qu'il me donna de son courage, de son adresse et de son agilité ne peuvent se décrire en aucune langue. Il est des choses qu'on aurait bien mauvaise grâce à raconter : il n'y a que les gens qui ont vu des miracles qui puissent y croire.

On trouve aussi au sud-ouest du Brésil une peuplade d'Albinos, pauvres, faibles, souffreteux, n'y voyant bien que la nuit ou après le coucher du soleil. Ils sont blancs de la peau, des cils, des sourcils, des cheveux ; ils ont les yeux et les ongles roses, et se montrent inaccessibles à



toute idée de civilisation et de progrès. Le même sol nourrit aussi des chevaux blancs, que Francesco d'Azara appelle *Mélados*, et qui sont sans

élégance et sans vigueur. J'ai vu, dans une de mes courses aventureuses, une femme moitié blanche, moitié noire, mais à taches irrégulières. Elle était d'une humeur joyeuse ; elle aimait beaucoup à parler de la bizarrerie de son organisation, et, chose étrange, elle avait deux enfants dont l'un était albinos, et l'autre d'un noir d'ébène. Elle ne cachait à personne sa prédilection pour ce dernier, et comme je lui en demandais la cause, elle me répondit que c'était parce qu'elle le tenait de son premier mari. Le culte des vieux souvenirs n'est point mort au Brésil, même chez les peuplades sauvages de cet immense empire. Nous sommes plus oublieux et plus ingrats en Europe.

Les Albinos touchent aux Bouticoudos. Philosophes, expliquez ces contrastes !

Dès que nos observations astronomiques furent terminées, nous mîmes à la voile par une brise carabinée de l'ouest, qui nous poussa vite hors du goulet. Bientôt les vastes forêts s'effacèrent dans un lointain violâtre ; le *géant couché* disparut sous les flots comme un hardi plongeur, et nous nous retrouvâmes de nouveau face à face avec les vents, le ciel et les eaux. La curiosité s'émousse comme tous les goûts, comme toutes les passions ; il faut en user sobrement, et, pour ma part, je ne suis pas trop fâché de dire adieu à la terre féconde d'Alvarès Cabral, si mollement interrogée par les Portugais d'aujourd'hui.

Les stériles conquêtes des peuples sont une flétrissure plutôt qu'une gloire.

La brise est fraîche. Encore une anecdote sur le Brésil, encore un dernier regard sur les hommes qui le sillonnent.

Une remarque fort curieuse, et qui a frappé tous les explorateurs de cet immense royaume, dont la moitié n'est pas encore connue, c'est la diversité de mœurs des peuples sauvages qui le parcourent. Tous, excepté les Albinos, sont cruels, féroces, anthropophages ; presque tous vivent en nomades, sans lois, sans religion, ou se faisant des dieux selon leurs caprices ; tous obéissent à leur appétit sans cesse renaissant de rapine et de destruction, et cependant il y a parmi ces peuplades des nuances fort tranchées qui les distinguent et qui sembleraient laisser entrevoir dans l'avenir, pour quelques-unes du moins, la possibilité de les faire jouir des bienfaits de la civilisation, toujours si paresseuse dans ses conquêtes morales.

Les Bouticoudos, par exemple, se distinguent de tous leurs ennemis (car ici tous les peuples vivent en ennemis) par l'absence totale de ces sentiments si doux d'amitié et de famille, si puissants, si saints, même chez les nations les plus sauvages de la terre. Parmi eux, point de tendresse fraternelle, point d'amour maternel ou filial. On naît, on vit ; on allonge les oreilles à l'enfant, on touche sa lèvre inférieure pour y fixer un gros morceau de bois qui lui sert de table lors de ses repas ; on l'arme

d'un arc à flèches ou à pierres, on lui montre le désert ou les forêts, et on lui dit : « Là est ta pâture, va, cherche, et fais la guerre à tout être vivant qui voudra te résister. » S'il meurt, point de larmes, point de funérailles ; la peuplade a un sujet de moins, c'est tout.

Chez les Tupinambas, au contraire, plus féroces, s'il se peut, que les Bouticoudos et les Païkicé, on a trouvé des sentiments d'amour si vrais, si violents, si énergiquement exprimés, qu'on peut les appeler héroïques, alors même qu'ils ont pour résultat les plus horribles vengeances.

Une guerre sanglante avait éclaté entre les Païkicé et les Tupinambas ; déjà, dans un de ces combats où les dents et les ongles de ces bêtes féroces jouent un rôle aussi actif que les flèches et les massues, plusieurs des chefs les plus intrépides avaient perdu la vie, et les deux féroces peuplades ne se lassaient pas. A la dernière mêlée qui avait eu lieu, une femme avait vu son mari massacré par les ennemis vainqueurs, et les lambeaux de sa chair jetés çà et là dans la plaine. Aussitôt elle médite une vengeance éclatante et la communique la nuit à ses camarades, qui l'approuvent et l'encouragent.

— Percez-moi le dos, les cuisses, la poitrine, leur dit-elle, crevez-moi un œil, coupez-moi deux doigts de la main gauche, et laissez-moi faire, mon mari sera vengé. On obéit à ses volontés, on mutilé la malheureuse, qui ne pousse pas un cri, qui n'exhale pas une plainte.

— Adieu, leur cria-t-elle quand tout fut fini. Si vous pouvez attaquer dans quinze soleils, à telle heure, je vous répons que vous aurez moins d'ennemis à combattre que par le passé.

Elle s'élance, elle s'éloigne, et se dirige couverte de sang vers les Païkicé, campés à peu de distance, attendant la lutte du lendemain. Dès qu'elle aperçoit leurs feux, elle se précipite à grands cris, les tient en haleine d'une alerte, et tombe aux pieds du chef en poussant des gémissements de douleur.

On s'empresse, on l'entoure, on l'interroge, et l'astucieuse Tupinamba leur dit alors d'une voix entrecoupée que les chefs de sa tribu ont voulu la tuer parce qu'elle faisait des vœux pour le succès des armes des Païkicé ; qu'après avoir courageusement résisté à leurs menaces, elle s'est vue attachée à un poteau, qu'on a commencé à lui faire subir les tourments réservés aux prisonniers ennemis ; puis que, dans l'attente de leur joie du lendemain, ils se sont endormis, et que, profitant de leur sommeil, elle s'est échappée et est venue chercher un asile chez ceux pour qui étaient ses vœux les plus ardents.

A l'aspect des blessures de cette femme, dont quelques-unes sont très-profondes, les Païkicé ne doutent pas de la vérité du récit qui leur est fait, et donnent les soins les plus empressés à celle qui a tant souffert pour eux. Bientôt elle partage les travaux de tous. C'est elle qui, prévoyante,

veille autour du camp avec le plus d'activité ; c'est elle qui s'est chargée de jeter le premier cri d'alarme. Un chef en fait son épouse, et celle-ci semble s'attacher à lui par les liens de l'amour et de la reconnaissance... Mais une nuit, le camp est dans l'agitation, les principaux chefs se réveillent sous les atteintes des douleurs les plus aiguës ; ils s'agitent, se roulent, se tordent ; ils sont dans des convulsions horribles ; et lorsque, bien sûre de l'efficacité du poison qu'elle a distribué, la jeune Tupinamba peut compter ses victimes, elle bondit, s'éloigne, pousse un grand cri répété par les échos de la forêt voisine, et les Païkicé, surpris dans leur agonie, sont achevés par les Tupinambas, prévenus de l'heure et du jour du massacre.

Espérons, pour le bonheur de l'humanité, que ces races cruelles se détruiront bientôt les unes par les autres, et que, comme l'hyène et le tigre, elles disparaîtront un jour de la terre.

Au lieu de mettre directement le cap sur Table-Bay, pointe méridionale d'Afrique, nous allâmes chercher par une plus haute latitude les vents variables, et nous laissâmes à notre gauche le Rocher-Sacré, l'île de lave et de grands souvenirs, la vallée silencieuse où s'est éteinte la plus belle étoile qui ait jamais brillé au firmament. — Salut à Sainte-Hélène ! Salut aux trois saules qui pleurent sur le mort immortel cadencé dans sa bière de fer !

Nos pensées devinrent tristes et sombres : nous reportions nos regards vers ce passé glorieux si profondément gravé sur tant de gigantesques monuments, lorsqu'un bien douloureux spectacle vint encore nous frapper dans nos affections.

Le récit de nos malheurs en est le baume le plus efficace, et il y a toujours des consolations dans les larmes.

De tous les officiers de la corvette, Théodore Laborde était sans contredit le plus aimé et le plus heureux ; il comptait embrasser bientôt sa famille, qui l'attendait impatiente à l'île Maurice. Jeune, expérimenté, intrépide, il avait joué un beau rôle au glorieux combat d'Ouessant et à celui de la baie de Tamatave, où la marine française soutint dignement l'honneur de son pavillon.

Laborde commandait le quart. La barre s'engagea ; il ordonna une manœuvre ; en se baissant vers le faux-pont, un vaisseau se rompit dans sa poitrine. Le lendemain, après notre déjeuner, il vomit du sang en abondance : il se leva et nous dit d'une voix solennelle : — A huit jours d'ici, mes amis, je vous convie à mes funérailles.

L'infortuné avait lu dans les décrets de Dieu.

— Oh ! cela est bien horrible, nous dit-il après les premiers symptômes : oh ! cela est bien horrible de mourir, alors qu'il y a devant soi une carrière de périls et de gloire ! Et puis, ajoutait-il en nous tendant une main frémissante, on a des amis qu'on regrette, une famille qu'on pleure,

et la mort vient vous saisir ! N'est-ce pas, n'est-ce pas que vous parlerez de moi quelque temps encore ? Promettez-le-moi, mes bons camarades, la tendresse est consolatrice, et j'ai besoin de consolation, moi ! Mon pauvre père, qui m'attend là, là tout près, dites-lui combien je l'aimais... Merci, docteur, merci... demain... demain... rien ne me réveillera... Si je me retourne, je meurs à l'instant... et tenez, je souffre trop, je veux en finir... adieu, adieu, mes amis !...

Il se retourna et vécut encore un quart d'heure, pendant lequel il nous appela tous près de lui.—Le soleil levant frappa d'un vif rayon le sabord qui s'ouvrait près de la tête de Laborde.

— C'est le coup de canon, dit-il en fermant ses rideaux.

Le lendemain, les vergues du navire étaient en pantenne, une planche humide débordait le bastingage, le silence de la douleur régnait sur le pont ; l'abbé de Quélen fit tomber une courte prière sur la toile à voile qui enveloppait un cadavre, et le navire se trouva délesté d'un homme de bien et d'un homme de cœur...

Après une quarantaine de jours d'une navigation monotone, sans calmes ni tempêtes, la houle devint creuse et lente ; de monstrueuses baïeines lançaient à l'air leurs jets rapides, et les observations astronomiques, d'accord avec celles des matelots, qui n'étudiaient la marche des navires que sur les flots, nous placèrent en vue du cap de Bonne-Espérance. Là-bas l'Amérique, ici l'Afrique, et tout cela sans transition ! C'est ainsi que j'aime les voyages.

Voici la terre, vers laquelle la houle nous a poussés pendant la nuit. Quel contraste, grand Dieu ! Au Brésil, des eaux riantes et poissonneuses ; ici des flots plombés et mornes ; en Amérique, des forêts immenses, éternelles, toujours de la verdure ; en Afrique, des masses énormes de rochers creusés et déchirés par une lame sans cesse turbulente, et point de verdure à ces rocs, point de végétation au loin ; c'est un chaos immense de débris et de laves qui se dessinent à l'œil en fantômes menaçants ; au Brésil, partout la vie ; au cap de Bonne-Espérance, partout la mort. A la bonne heure, voilà comme j'aime les voyages !

Oh ! que le Camoëns a poétiquement placé son terrible épisode d'Adamastor sur un de ces mornes muets, au pied desquels gisent tant de cadavres de navires pulvérisés ! Que de cris ils ont étouffés, que d'agonies ils ont vues depuis que Vasco de Gama a baptisé cette pointe d'Afrique le cap des Tempêtes !

Une heure après le lever du soleil, la brise souffla fraîche et soutenue. Nous cinglâmes vers Table-Bay, et nous laissâmes tomber l'ancre au milieu de la rade, sur un fond de roches et de coquillages brisés. Mes crayons et mes pinceaux n'avaient pas été oisifs, et mes cartons et mes souvenirs s'étaient déjà enrichis de motifs de paysages mâles et gigantesques.

A mesure que j'avance dans ces graves et périlleuses excursions, j'é-

prouve le besoin de me recueillir, je me tiens en garde contre cette ardente imagination dont le ciel m'a doté si funestement, et je lui fais une guerre de tous les instants pour la courber sous le joug de la froide raison. Le poète est inhabile aux courses scientifiques; en fait de voyages, rien n'est pauvre comme la richesse, et l'écrivain doit s'effacer des tableaux qu'il a mission de dérouler aux yeux. Si le portrait moral du voyageur était en tête du livre qu'il publie, il deviendrait alors aisé de discerner la vérité du mensonge, et l'histoire des pays et des peuples serait plus précise et plus tranchée. Moi, je demande grâce pour mon style, mais je n'en veux point pour l'exactitude des faits : j'écris avec mes yeux d'autrefois et non avec mon imagination présente. Je veux qu'on me croie et non pas qu'on me loue. Mais l'enthousiasme est quelquefois permis à l'observateur; il est telle scène si grande, si dramatique, que le cœur et la raison se mettent d'accord pour sentir et peindre; si la vérité semble sortir de la règle commune, c'est que le lecteur ne la voit pas, lui, du point où le narrateur est placé.

Nous voici au centre de la rade du Cap, et je vous défie de rester froid en face de ce grave et sauvage panorama qui se déploie à l'œil effrayé. Là, à droite, des masses gigantesques de laves noires, nues, découpées d'une manière si bizarre qu'on dirait que la nature morte de cette partie de l'Afrique s'est efforcée de prendre les formes de la nature vivante qui bondit dans ces déserts. C'est la Croupe-du-Lion, sur laquelle flotte le pavillon dominateur de la Grande-Bretagne; puis le sol, s'abaissant petit à petit, se redresse tout à coup et forme ce plateau large, uni, régulier, qu'on a si bien nommé la Table, du haut de laquelle les vents se précipitent avec rage vers l'Océan, qu'ils soulèvent et refoulent, lui enlevant comme des flocons d'écume les imprudents navires qui lui avaient confié leur fortune. « La nappe est mise, » disent les marins sitôt que des nuages arrondis, partant de la Tête-du-Diable, opposée à la Croupe-du-Lion, se heurtent, se brisent, se séparent, se rejoignent sur le sommet du plateau. « La nappe est mise! coupe les câbles et au large!... » Efforts inutiles! il faut des victimes à l'ouragan, et lorsque, sur dix navires à l'ancre, un seul peut se sauver, c'est que le ciel a été généreux, c'est que la tempête a voulu qu'une voix portât au loin des nouvelles du désastre.

La Tête-du-Diable est séparée du plateau principal par une embrasure haute et étroite d'où s'élancent les rafales meurtrières, heurtées par les pitons plus rapprochés qu'elles ont déchirés dans leur course.

Jugez des phénomènes météorologiques dont cette rade de malheur est le théâtre! J'ai vu deux navires, l'un entrant, l'autre sortant, presque vergue contre vergue, courir tous les deux vent arrière! — Quel choc! quel désordre! quel fracas au moment où ces deux vents impétueux viennent à se heurter, à se combattre, à se disputer l'espace! A gauche de la

¹ Voir les notes.

Tête-du-Diable, le terrain se nivelle, se plonge dans les solitudes africaines, décrit une vaste courbe vers la rivière des Éléphants, et, à neuf lieues de là, se rapproche de la côte et se redresse encore pour la défendre contre les envahissements de l'Atlantique.

À égale distance à peu près de la Croupe-du-Lion et de la Tête-du-Diable, au pied même de la montagne de la Table, est bâtie la ville du Cap, fraîche, blanche, riante comme une cité qu'on achève et qu'on veut rendre coquette. Ce sont des terrasses devant les maisons, et des arbres au pied de ces terrasses dont les dames font leur promenade de chaque jour; ce sont des rues larges et tirées au cordeau, propres, aérées; c'est partout un parfum de la Hollande, par qui fut bâtie cette colonie jadis si florissante, et qui a changé de maître par le droit de la guerre.

Sur la gauche de la ville et en face du débarcadère et d'une magnifique caserne, est un vaste et triste champ-de-mars, dont les pins inclinés presque jusqu'au sol attestent le fréquent passage de l'ouragan. Cela est douloureux à voir.

Plusieurs forts, tous bien situés, défendent la ville, mieux protégée encore par la difficulté des atterrissages. En temps de paix, la garnison est de quatre mille hommes; en temps de guerre, elle est proportionnée aux craintes qu'on éprouve. Mais ce n'est pas de l'Europe que partira le coup de canon qui arrachera la colonie aux Anglais: c'est de l'intérieur des terres, c'est du pays guerrier des Cafres et des autres peuplades intrépides qui ceignent comme d'un vaste réseau la ville et les propriétés des planteurs, sans cesse envahies et saccagées. Il y a là dans l'avenir un jour de terreur et de deuil pour l'Angleterre.

Je ne suis point de ceux qui, en arrivant dans un pays curieux à étudier, se hâtent de demander ce qu'il y a de remarquable à voir et s'y précipitent avec ardeur. Ce que j'aime surtout dans ces courses lointaines, c'est ce que les esprits superficiels dédaignent, ce que le petit nombre choisit de préférence pour le lieu de ses méditations: ce n'est pas l'Europe que je viens chercher au sud de l'Afrique.

Une montagne aride et sauvage est là sur ma tête: elle aura ma première visite. Qui sait si demain l'ouragan qu'elle vomira ne nous forcera point à une fuite précipitée? Escaladons la Table avant que la rafale ait mis la nappe.

Les chemins qui, par une pente insensible, conduisent à travers champs jusqu'au roc, sont coupés de petites rigoles où une eau limpide coule avec assez d'abondance; mais ici toute végétation s'efface et meurt; la montagne est rapide dès sa base, et l'étroit sentier qui garde, presque imperceptible, la trace des explorateurs, se perd bientôt au milieu d'un chaos de roches osseuses qui disent les dangers à courir. Je comprends toute indécision avant la lutte; mais une fois en présence du péril, rien ne me ferait faire volte-face. J'avais un excellent fusil à deux coups, deux pistolets.

un sabre, plus une gibecière, un calepin et mes crayons. C'était assez pour ma défense : qui sait si les tigres et les Cafres ne reculeraient pas en présence des mauvais croquis d'un artiste d'occasion ? mais, à tout hasard, je m'adresserai d'abord à mon briquet et à mes autres armes : ce sont, je crois, de plus sûrs auxiliaires.

La route devenait ardue au milieu de ces réflexions que je faisais souvent à haute voix, et un soleil brûlant épuisait mes forces sans lasser mon courage.

J'escaladais toujours le rapide plateau, et je faisais de fréquentes haltes derrière quelques roches, car peu m'importait d'arriver tard au sommet pourvu que j'y pusse arriver. La chaleur était accablante, le thermomètre de Réaumur, au nord, à l'ombre et sans réfraction, marquait trente-degrés sept dixièmes ; et, dans mon imprévoyance, je n'avais emporté qu'une gourde pleine d'eau, que j'avais déjà vidée, sans que le murmure d'un ruisseau me donnât l'espoir de la remplir de nouveau. Mais je n'étais pas homme à m'arrêter devant un seul obstacle, et je grimpais haletant et épuisé.

A peu près aux deux tiers de la route, dans un moment d'inaction et de repos, un éboulement se fit entendre près de moi. J'écoutai inquiet ; un second éboulement suivit de près le premier, puis un troisième à égale distance. Point de souffle dans l'air, la nature avait le calme de la mort, et je dus comprendre que, tigre ou nègre marron, il y avait à ma portée un ennemi à combattre. J'armai mon fusil, dans lequel j'avais glissé deux balles, et je me tins prudemment dans l'espèce de gîte que je m'étais donné ; mais, presque honteux de ma prudence, je tournai doucement le rocher protecteur, et j'avancai la tête pour voir de quel côté venait le danger.

— Au large ! me cria une voix qu'on cherchait à rendre sonore ; au large, ou vous êtes mort !...

Un homme, en effet, m'avait mis en joue, mais un de ces hommes qu'on juge, au premier coup d'œil, ne pas être fort redoutables, un de ces ennemis qui ne demandent pas mieux que de vous tendre la main.

— Au large, vous-même ! lui répliquai-je en lui présentant un de mes pistolets ; que me voulez-vous ?

— Rien.

— Je m'en étais douté.

Et nous fîmes tranquillement quelques pas pour nous rapprocher.

Il avait un singulier costume de voyage, ma foi ! Un tout petit chapeau de feutre fin et coquettement brossé se posait légèrement sur une de ses oreilles ; son cou laissait tomber avec grâce une cravate de soie nouée à la Colin. Un habit bleu de Staub ou de Lafitte, tout neuf et tout pointu, selon la mode du temps ; un gilet chamois, des gants jaunes et propres, un pantalon de poil de chèvre, de fins escarpins de Sakoski et des bas de soie, complétaient sa mise. On eût dit un fashionable de Tortoni de retour

d'une promenade au bois dans son léger tilbury, et je riaais de son élégance en même temps qu'il riait, lui de l'étrangeté de mes vêtements autrement façonnés. De gros souliers, des chaussettes, un large pantalon de toile, une chemise bleue, une veste, point de bretelles, point de cravate ni de gants, un immense chapeau de paille et mes armes, voilà l'homme en présence duquel se trouvait mon rude antagoniste. Ajoutez à cela que sa voix était faible et sa figure délicate et rosée ; moi j'ai l'organe assez dur et le teint au niveau de mon organe.

Après ces premières investigations muettes, notre conversation continua, et je repris le premier la parole.

— Savez-vous que vous m'avez fait presque peur ?

— Savez-vous que vous m'avez fait peur tout à fait ?

— Êtes-vous rassuré maintenant ?

— Mais oui ; et vous ?

— Moi ? pas encore ; vous êtes effrayant ?

Et je partis d'un grand éclat de rire.

— Où allez-vous donc si joliment vêtu ? lui dis-je après m'être assis, presque à ses pieds.

— Ici, monsieur, on ne peut aller qu'en haut ou en bas ; je vais en haut.

— Et moi aussi, en route !

Je pris son bras, et nous nous aidâmes dans notre laborieuse excursion.

Le brick qui l'avait conduit au Cap venait de mouiller en pleine rade le matin. Il était commandé par le capitaine Huzard et allait faire voile sous peu de jours pour Calcutta. Là se bornèrent d'abord les confidences de mon compagnon de voyage, qui entrecoupait son récit par de profonds soupirs et des cris de douleur que lui arrachaient les pointes aiguës des rochers.

— Eh ! monsieur, l'on ne se met pas en marche pour un pareil voyage avec une chaussure de bal, lui disais-je à chacune de ses lamentations ; vous deviez vous douter que la montagne de la Table n'avait ni tapis moelleux ni dalles polies ; vous allez sans doute à Calcutta pour vous faire traiter de la folie ?

— J'y vais comme naturaliste, me répondit-il, et j'y suis envoyé par le roi.

Cependant nous avançons toujours et les difficultés devenaient plus grandes ; mon compagnon de voyage me demandait souvent grâce, et d'une voix souffreteuse me suppliait de ne pas l'abandonner.

— Allons, courage ! lui criaais-je quand je l'avais devancé ; courage, courage ! nous arrivons !

— Voilà deux heures que vous m'en dites autant.

— Courage ! m'y voici !

Quelques instants après, nous fûmes deux sur le plateau ; le premier, essoufflé, brisé, mais debout ; le second étendu, sur le pie et à demi mort.

Rien au monde n'est imposant comme le tableau sur lequel on plane alors. Tout ce que la nature a de grave, de majestueux, de poétique, de terrible, est là, sous vos pieds, à vos côtés, autour de vous; la mer et ses navires, une ville et ses brillants édifices, des montagnes rudes et sauvages, et des déserts immenses où l'œil plonge dans un lointain sans bornes. Nous nous plaçâmes debout sur la pierre la plus élevée du plateau, appelée tombeau chinois, et, fiers de notre conquête, nous retrouvâmes en nous asseyant une gaieté qui nous avait souvent fait défaut dans la lutte.

— Je ne sais pourquoi, monsieur, me dit mon nouvel ami, vous ne m'avez pas encore dit votre nom.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit le vôtre?

— J'attendais votre confidence, et pourtant je crois n'en avoir pas besoin.

— Comment cela?

— Il me semble que je vous ai vu, que je vous connais.

— Ma foi, je faisais à l'instant même, et en vous regardant, une réflexion semblable à la vôtre.

— Venez-vous de Paris?

— Oui, et je fais le tour du monde sur l'*Uranie*.

— N'avez-vous pas diné, quelques jours avant votre départ, chez M. Cuvier?

— Oui.

— Vous étiez presque chez moi, je suis le fils de sa femme.

— Monsieur Duvauchel!

— Monsieur Arago!

Et nous nous embrassâmes en frères.

— Maintenant que nous pouvons nous tutoyer, nous allons manger un morceau.

— J'allais vous le proposer.

— Je me meurs de faim.

— Et moi donc!

— Et si un lion ou un tigre vient nous déranger?

— Nous l'inviterons.

— Il n'acceptera pas.

— Voyons, ouvrez votre gibecière, poursuivis-je.

— Et vous la vôtre; qu'avez-vous?

— Hélas! il ne me reste qu'un biscuit.

— Et à moi une pomme.

— Partageons.

Ainsi fut fait.

— Avez-vous au moins un peu de vin?

— Pas une goutte. Et vous, avez-vous de l'eau?

— Pas une larme.

— Je penserai souvent à votre invitation ; mais on dine mieux chez votre beau-père au Jardin-des-Plantes de Paris.

Après une demi-heure d'intime causerie , nous redescendîmes la montagne ; et pour arriver plus vite nous nous laissions glisser sur les cailloux, et nous parcourions, quelquefois d'un seul jet, d'assez grandes distances. Mes gros souliers tout percés me dirent adieu au bas de la montagne ; mes vêtements en lambeaux me forcèrent d'attendre la nuit avant d'entrer dans la ville. Quant à Duvauchel, il ne possédait plus ni habit, ni bas de soie, ni souliers, ni chapeau. Le fashionable avait pris le costume du Cafre.

Mais il avait gravi la montagne de la Table.

Hélas ! l'ardent naturaliste est mort à Calcutta il y a deux ans à peine !

Les voyages sont dévorateurs.

X

LE CAP

Chasse au Lion. — Détails.

Des faits encore, puisque leur logique est si éloquente. Les hommes et les époques ne devraient pas avoir d'autre historien : les faits seuls peuvent exactement traduire la physionomie des peuples, et là du moins chacun peut puiser avec sécurité pour éclairer la conscience et la raison ; là est le seul livre qui ne trompe jamais.

Quand les hommes sont venus ici poser les premières bases de leur naissante colonie, ils trouvèrent un sol rude, âpre, habité et défendu par des hordes sauvages. Les armes à feu firent bientôt la puissance des sagaies, des arcs et des casse-têtes ; les indigènes se retirèrent dans l'intérieur des terres, et les navires voyageurs, pour renouveler leur eau et leurs vivres, trouvèrent ici un point de relâche à moitié chemin de l'Europe et des Indes orientales. Jusque-là tout était profit pour le commerce et la civilisation ; mais là aussi s'arrêta malheureusement le projet, vaste d'abord et bientôt abandonné, de la conquête morale du sud de l'Afrique. Les piastres d'Espagne et les guinées anglaises enrichirent les colons, qui ne voulurent point porter plus haut leurs idées d'industrie et de progrès ; et les siècles passèrent sur Table-Bay, colonie européenne, sans que les terres qui touchent pour ainsi dire à la ville fussent plus cultivées, sans que les peuplades qui les parcourent fussent moins sauvages et moins féroces. C'eût été pourtant une belle et noble conquête que celle d'un pays où le sang n'eût plus coulé que sous le règne des lois et de la justice. Le commerce est en général très-peu régénérateur.

Dans un pays diapré en quelque sorte par la présence de vingt peuplades diverses, il faut qu'on me pardonne si je vais par monts et par vaux, si de la maison je cours à la hutte, et si je quitte le morai pour le temple de Luther. Ne rien oublier est ma principale occupation, et l'ordre et la symétrie seraient ici très-peu en harmonie avec la variété des tableaux qui se déroulent aux yeux.

En général la ville du Cap offre à l'observateur un aspect bizarre, discordant, qui blesse, qui repousse. On respire partout une exhalaison impossible à définir; toutes les castes d'esclaves employés à l'agriculture et au service des maisons ont un caractère tranché. Le Hottentot, le Cafre, le Mozambique, le Malgache, ennemis implacables, se coudoient, se menacent, se heurtent dans tous les carrefours; et souvent entre deux têtes noires, hideuses, bavant une écume verdâtre, passe, blanche et élégante, une silhouette de jeune femme anglaise qu'on dirait jetée là comme un ange entre deux démons; et puis des chants ou plutôt des grognements sauvages, des danses frénétiques dont on détourne la vue, des cris fauves, des instruments de joie et de fête fabriqués à l'aide des débris d'ossements et d'énormes crustacés, tout cela pêle-mêle dans un endroit resserré, tout cela formant une colonie, tout cela sale, abruti, dépravé.

Eh bien! voyez maintenant, mais rangez-vous, car il y a péril à regarder de trop près. C'est un chariot immense de la longueur de deux omnibus, lourd, ferré, broyant le sol, ayant avec lui chambre à coucher, lit et cuisine, attelé de douze, quatorze, seize et le plus souvent de dix-huit buffles deux à deux, qui courent au grand galop par des chemins difficiles et rocailleux; c'est un nuage de poussière et de graviers à obscurcir les airs; en tête de l'équipage est un Hottentot haletant qui crie gare; sur le devant du chariot, un Cafre, attentif et penché, tient les rênes d'une main vigoureuse, tandis que l'autre, armée d'un fouet dont le manche n'a pas plus de deux pieds de longueur, et la lanière moins de soixante, stimule l'ardeur des buffles; et si un insecte incommode s'attache au cou ou aux flanes d'un de ces animaux, il est rare que du premier coup de fouet il ne soit pas écrasé sur le sang qu'il a fait jaillir. Je maintiens qu'un Automédon cafre en aurait remontré à celui de la Grèce, dont Homère nous a dit des choses si merveilleuses.

Cafres, Malgaches, Mozambiques, n'ont qu'à s'entendre une fois, et la ville du Cap ne sera plus qu'un monceau de cendres, et une nouvelle colonie devra être rebâtie. Aussi la politique européenne met-elle tous ses soins à maintenir parmi ces diverses nations un esprit de haine et de vengeance qui n'est funeste qu'à ceux qu'il anime.

J'étais logé au Cap chez un horloger nommé Rouvière. Cet horloger avait un frère dont la vie de périls résume en elle seule celle des Boutins, des Mongo-Parcke, des Landers et des explorateurs européens les plus intrépides. Ici quand M. Rouvière passe dans une rue, chacun salue et



La Ville du Cap.

s'arrête. S'il entre dans un salon , tout le monde se lève par respect , la plupart aussi par reconnaissance , car presque à tous il a rendu quelques grands services. On n'a pas d'exemple au Cap d'un navire échoué sur la côte dont M. Rouvière n'ait sauvé quelques débris utiles ou quelques matelots, et cela au milieu des brisants et toujours au péril de sa vie. J'avais entendu raconter de lui des choses si merveilleuses, que je résolus de m'enquérir de la vérité, et je demeurai bientôt convaincu que rien n'était exagéré dans le récit des faits et gestes qu'on attribuait à M. Rouvière.



Le hasard me plaça un jour à son côté dans un salon, et je mis à profit cette heureuse circonstance.

— Monsieur, lui dis-je après quelques paroles de politesse banale, croyez-vous à la générosité du lion ?

— Oui, me répondit-il, le lion est généreux, mais envers les Européens seulement.

Sa réponse me fit sourire ; il s'en aperçut et continua gravement :

— Ceci n'est pas une plaisanterie, mais un fait positif qui a cependant besoin d'explication. Les Européens sont vêtus ; les esclaves en général ne le sont pas. Ceux-ci offrent à l'œil du lion de la chair à mâcher ; ceux-là ne lui présentent presque rien de nu. Ce que j'entends par générosité, c'est, à proprement parler, dédain, absence d'appétit, et un lion qui n'a pas faim ne tue pas. Le lion a mangé moins d'Européens que de Cafres ou de Malgaches ; le souvenir de son dernier repas l'excite ; il y a là, à portée de ses ongles et de ses dents, une poitrine nue, et la poitrine est broyée...

— Je comprends...

Toutefois je crois qu'il y a de la reconnaissance dans les paroles du brave Rouvière, et voici à quelle occasion cette reconnaissance est née.

Il partit un beau matin de Table-Bay pour False-Bay, en suivant les sinuosités de la côte, et seul, selon sa coutume, armé d'un bon fusil de munition où il glissait toujours deux balles de fer. Il portait, en outre, deux pistolets à la ceinture et un trident en fer à long manche, placé en bandoulière derrière son dos. Ainsi armé, Rouvière aurait fait le tour du monde sans la moindre difficulté. Il était en route depuis quelques heures lorsqu'un bruit sourd et prolongé appela son attention : au moment du péril, les premiers mots de Rouvière étaient ceux-ci :

— Alerte, mon garçon, et que Dieu soit neutre !...

Le bruit approchait, c'était le lion ; lorsque celui-ci veut tromper son ennemi aux aguets, il fait de ses puissantes griffes un creux dans la terre, y plonge sa gueule et rugit. Le bruit se répercute au loin d'écho en écho, et le voyageur ne sait de quel côté est l'ennemi. Après avoir visité ses amorces, Rouvière, l'œil et l'oreille attentifs, continua sa marche, certain qu'il aurait bientôt une lutte à soutenir.

En effet, les rochers qu'il côtoyait retentissent bientôt sourdement sous les bonds du redoutable roi de ces contrées, et un lion monstrueux vient se poser en avant de Rouvière et le provoquer pour ainsi dire au combat.

— Diable ! diable ! se dit tout bas notre homme, il est bien gros... la tâche sera lourde... Et en présence d'un tel champion, il recule.

Le lion le suit à pas comptés. Rouvière s'arrête ; le lion s'arrête aussi... Tout à coup la bête féroce rugit de nouveau, se bat les flancs, bondit et disparaît dans les sinuosités des rochers.

— Il est bien meilleur enfant que je ne l'espérais, murmura M. Rouvière ; mais essayons d'atteindre le bac, cela est prudent...

Il dit, et le lion se retrouve en sa présence pour lui fermer le chemin.

— Nous jouons aux barres, poursuivit Rouvière, ça finira mal... Il rétrograde encore ; mais l'animal impatienté se rapproche de lui et semble



Rouvière et le Lion.

l'exciter à une attaque, comme fait un petit chien qui veut jouer avec son maître. M. Rouvière, piqué au jeu, est prêt à combattre, et le baudrier de son trident est déjà débouclé, mais il ne veut pas être l'agresseur. Le lion rugit pour la troisième fois, recommence sa course à travers les aspérités voisines, et pour la troisième fois aussi s'oppose à la marche du colon.

— Pour le coup, nous allons voir !

Rouvière s'adosse à une roche surplombée, met un genou à terre ; un pistolet est à ses pieds, et, le doigt sur la détente du fusil, il semble défier son redoutable adversaire.

Celui-ci hérisse sa crinière, gratte le sol, ouvre une gueule haletante, s'agite, se couche, se redresse et semble dire à l'homme : Frappe, tire. L'œil calme de M. Rouvière plonge, pour ainsi parler, dans l'œil ardent du lion ; ils ne sont plus séparés tous deux que par une distance de cinq ou six pas, et pendant un instant on dirait deux amis au repos...

— Oh ! tu as beau faire, grommelait M. Rouvière, je ne commencerai pas.

Qui dira maintenant de quel sentiment le lion fut animé ? Après une lutte de patience, d'incertitude et de courage, mais sans combat, le terrible quadrupède rugit plus fort que jamais, s'élance comme une flèche et disparaît dans les profondeurs du désert.

Vous dîtes vous croire à votre dernière heure ? dis-je à M. Rouvière.

— Je le crus si peu, me répondit-il, que je me disais, au moment où l'haleine du lion arrivait jusqu'à moi : Mes amis vont être bien étonnés quand je leur raconterai cette aventure.

Et la véracité de M. Rouvière ne peut ici être révoquée en doute par personne, sous peine de lapidation ou de mépris.

— Il boite un peu, dis-je un jour à un citoyen du Cap.

— C'est un petit tigre à qui il a eu affaire qui lui a mutilé la cuisse.

— Et cette épaule inégale ?

— C'est une lame furieuse qui l'a jeté sur la plage au moment où il sauvait une jeune femme.

— Et cette déchirure à la joue ?

— C'est la corne d'un buffle qui dévastait le grand marché et qu'il parvint à dompter au péril de ses jours.

— Et ces deux doigts absents de la main gauche !

— Il se les coupa lui-même, mordu qu'il fut par un chien enragé dont plusieurs personnes avaient été victimes... Tenez, il va sortir, voyez.

M. Rouvière se leva et salua. Toute l'assemblée, debout, lui adressa les paroles les plus affectueuses ; chacun l'invitait pour les jours suivants, et pas un ne voulut le laisser sortir sans lui avoir serré la main. Le boulanger Rouvière est l'homme le plus brave que j'aie vu de ma vie.

Le lendemain de cette conversation et de cette soirée, je retrouvai M. Rouvière chez le consul français, où il était reçu, lui boulanger, sans

fortune, avec la plus haute distinction. Je lui demandai de nouveaux détails sur sa vie aventureuse.

— Plus tard, me répondit-il ; je ne vous ai narré encore que des bagatelles que j'appelle mes distractions. Mes luttes avec les éléments ont été autrement ardentes que celles que j'ai eues à soutenir avec les bêtes féroces de ces contrées. Je ne demande pas mieux que de me reposer sur le passé, afin de me donner des forces pour le présent et des consolations pour l'avenir. Je vous dirai des choses fort curieuses, je vous jure.

— Est-il vrai, interrompis-je, que vous craigniez plus dans vos habitations intérieures la présence d'un tigre que celle d'un lion ?

— Quelle erreur ! un lion est beaucoup plus à redouter que trois tigres. Tout le monde ici va, sans de grands préparatifs, à la poursuite du tigre ; la chasse au lion est autrement imposante, et, morbleu ! vous en aurez le spectacle puisque vous êtes curieux. Il y a là du drame en action, du drame avec du sang. Quand on vient de loin il faut avoir à raconter du nouveau au retour ; assistez donc à une chasse au roi des animaux.

Les préparatifs ne sont pas chose futile, et le choix du chef de l'expédition doit porter d'abord sur des esclaves intrépides et dévoués ; puis il prend des buffles vigoureux et un chariot avec des meurtrières d'où l'on est forcé parfois de faire feu si au lieu d'un ennemi à combattre on se trouve par malheur en présence de plusieurs.

M. Rouvière avait la main heureuse, il se chargea aussi des provisions ; et un matin, avant le jour, la caravane, composée de quatorze Européens et colons, et de dix-sept Cafres et Hottentots, se mit en marche par des chemins presque effacés. Mais le Cafre conducteur était renommé parmi les plus adroits de la colonie, aussi étions-nous tranquilles et gais.

A midi nous arrivâmes sans accident digne de remarque dans l'habitation de M. Clark, où l'on reçoit parfaitement. Nous repartîmes à trois heures, et nous voilà, à travers des bruyères épaisses, dans un pays d'aspect tout à fait sauvage. La rivière des Éléphants était à notre gauche, et de temps à autre nous la côtoyions en chassant devant nous les hippopotames qui la peuplent. Le soir nous arrivâmes à une riche plantation appartenant à M. Andrew, qui fêta Rouvière comme on fête son meilleur ami, et qui nous dit que depuis plusieurs semaines il n'avait entendu parler ni de tigres, ni de rhinocéros, ni de lions.

— Nous irons donc plus loin, dit notre chef, car il me faut une victime, ne fût-ce qu'un lion doux comme un agneau.

Notre halte fut courte, et les buffles reprirent leur allure rapide et bruyante. Bientôt le terrain changea d'aspect et devint sablonneux ; la chaleur était accablante, et nous passions des heures entières allongés sur nos matelas.

— Dormez, dormez, nous disait M. Rouvière, je vous réveillerai quand il faudra, et vous n'aurez plus sommeil alors.

Nous campâmes cette nuit près d'une large mare d'eau stagnante, attendant tranquillement le retour du jour. Le matin nous eûmes une alerte qui nous tint tous en éveil; mais M. Rouvière jeta un coup d'œil scrutateur sur les buffles immobiles et nous rassura.

— Il n'y a là ni tigre ni lion, nous dit-il; les buffles le savent bien; le bruit que vous venez d'entendre est celui de quelque éboulement, de quelque chute d'arbre dans la forêt voisine, ou d'un météore qui vient d'éclater... En route!

Le troisième jour, nous étions à table chez M. Anderson, quand un esclave hottentot accourut pour nous prévenir qu'il avait entendu le rugissement du lion.

— Qu'il soit le bienvenu, dit Rouvière en souriant. Aux armes! mes amis; qu'on attelle, et que mes ordres soient exécutés de point en point.

D'autres esclaves effrayés vinrent confirmer le dire du premier, et malgré les prières de M. Anderson, qui refusa de nous accompagner, nous nous mîmes en marche vers un bois où M. Rouvière pensait que se reposait la bête féroce. Plusieurs esclaves du planteur s'étaient volontairement joints à notre petite caravane, et, connaissant les environs, ils furent chargés de tourner le bois et de pousser, si faire se pouvait, l'ennemi en plaine ouverte. Nous fîmes halte à une clairière bordée par le bois d'un côté, et de l'autre par de rudes aspérités, de sorte que nous étions enfermés comme dans un cirque.

— Il est entendu, mes amis, que seul je commande, que seul je dois être obéi; sans cela pas un de nous peut-être ne reverra le Cap, nous dit M. Rouvière en se pinçant de temps à autre les lèvres et en relevant sa chevelure. L'ennemi n'est pas loin. Là les buffles et le chariot; ici, vous sur un seul rang; derrière, les Hottentots avec des fusils de rechange et les munitions pour charger les armes. Moi, à votre front, en avant de vous tous. Mais, au nom du ciel, ne venez pas à mon secours si vous me voyez en péril; restez unis, coude à coude, ou vous êtes morts... Silence!... j'ai entendu!... Et puis, voyez maintenant nos pauvres buffles!

En effet, au cri lointain qui venait de retentir, les animaux conducteurs s'étaient pour ainsi dire blottis les uns dans les autres, mais la tête au centre, comme pour ne pas voir le danger qui venait les chercher.

— Ah! ah! fit Rouvière en se frottant les mains, le visiteur se hâte. Il faut le fêter en bon voisin...

Un second cri plus rapproché se fit bientôt entendre.

— Diable! diable! poursuivit notre intrépide chef, il va vite, il est fort, il sera bientôt là... Je vous l'ai dit. Salut!

M. Rouvière était admirable de sagacité et d'énergie. Le lion venait de débusquer du bois, et à notre aspect il s'arrêta, puis il s'approcha à pas lents, sembla réfléchir et se coucha.

— Il sait son métier, poursuit le brave boulanger; il a combattu plus d'une fois: allons à lui pour le forcer à se tenir debout; mais suivez-moi, et côte à côte.

Le lion se leva alors et fit aussi quelques pas pour venir à notre rencontre.

— Visez bien, camarades, nous dit Rouvière un genou à terre, visez bien, et au commandement de *trois*, feu!... Attention... une, deux, trois!...

Nous suivîmes ponctuellement les ordres de notre chef. Une décharge générale eut lieu, et nous saisîmes d'autres armes des mains de nos esclaves. Le lion avait fait un bond terrible, presque sur place, et des flocons de poil avaient volé en l'air.

— Comme c'est dur à tuer! nous dit Rouvière; voyez, il ne tombera pas, le gredin!

Mais la bête féroce poussait des rugissements brefs et entrecoupés de longs soupirs, sa queue battait ses flancs avec une violence extrême, sa langue rouge passait et repassait sur les longues soies de sa face ridée, et deux prunelles fauves et ardentes roulaient dans leur orbite. Pas un de nous ne soufflait mot, mais pas un de nous ne perdait de vue le redoutable ennemi qui en avait vingt-cinq à combattre...

— N'est-ce pas, disait tout bas M. Rouvière en tournant rapidement la tête vers nous comme pour juger de notre émotion, n'est-ce pas que le cœur bat vite! du courage! nous en viendrons à bout.

Mais le sang du lion coulait en abondance et rougissait la terre autour de lui.

— Allons! allons! continua tout bas l'intrépide Rouvière, une nouvelle décharge générale; et, s'il se peut, que tous les coups portent à la tête ou près de la tête.

Nous allions faire feu quand le fusil d'un des tireurs tomba. Celui-ci se baissa pour le ramasser, et laissa voir derrière lui la poitrine nue d'un Hottentot. A cet aspect, le redoutable lion se redresse comme frappé de vertige, ses naseaux s'ouvrent et se referment avec rapidité; il s'allonge, se replie sur lui-même, tourne sa monstrueuse tête à droite, à gauche, pour chercher à voir encore la proie qu'il veut, qu'il lui faut, qu'il aura.

— Il y a là un homme perdu, murmura Rouvière.

— Moi mort, dit le Hottentot.

En effet, le lion prend de l'élan, et, encadré dans son épaisse crinière, il se précipite comme un trait, passe sur Rouvière accroupi, renverse sept à huit chasseurs, s'empare du malheureux Hottentot, l'enlève, le porte à dix pas de là, le tient sous sa puissante griffe, et semble pourtant délibérer encore s'il lui fera grâce ou s'il le broiera.

Nous avions fait volte-face.

— Êtes-vous prêts? dit Rouvière, qui avait repris son poste en avant du peloton.

— Oui.

— Feu, mes amis !...

Le lion tomba et se releva presque au même instant. Il passait et repassait sur le Hottentot comme fait un chat jouant avec une souris. Rouvière s'approcha seul alors, et dit à l'infortunée victime : Ne bouge pas !

Et, presque à bout portant, il déchargea sur la tête du lion ses deux pistolets à la fois. Celui-ci poussa un horrible rugissement, ouvrit sa gueule ensanglantée, et fit craquer sous ses dents la poitrine du Hottentot... Quelques minutes après, deux cadavres gisaient là l'un sur l'autre.

— Vous ne me semblez pas très-rassurés, nous dit Rouvière d'un ton dégagé, et je le comprends. Ce n'est pas chose aisée que de venir à bout de pareils adversaires. Je m'estime bien heureux que nous n'ayons à regretter qu'un seul homme.

Il en est de ces luttes avec un lion comme des luttes avec les tempêtes : on serait au désespoir de n'en avoir pas été témoin une fois, mais on réfléchit longtemps avant de s'y exposer de nouveau.

Notre retour au Cap s'effectua sans nouvel incident, et M. Rouvière était le lendemain avant le jour sur le môle, se demandant où il irait se poster. Il n'avait pas dormi de la nuit, car son baromètre lui annonçait une tempête. Cependant il n'y eut point de désastre à déplorer, la bourrasque passa vite, et le noble Rouvière put se reposer la nuit suivante.

On se heurte çà et là dans le monde avec des hommes tellement privilégiés que tout ici-bas semble être façonné et créé pour leur servir de délassement, d'occupation ou de jouet. Rien ne les arrête, rien ne les étomme dans leur vol d'aigle, et les plus graves événements de la vie leur paraissent des revenants-bons tout simples, tout naturels, qui leur appartiennent exclusivement, et dont ils seraient piqués de ne pas jouir. Ce qui émeut la foule les trouve calmes, impassibles; ils disent et croient qu'il y a toujours quelque chose au-delà des plus terribles catastrophes, et ils se persuadent qu'ils sont déshonorés quand ils ne jouent pas le premier rôle dans un bouleversement. Ces hommes-là, voyez-vous, frapperaient du pied le Vésuve et l'Etna dans leurs désolantes éruptions, nouveaux Xerxès, ils fouetteraient la mer, et ils s'indignent de la puissance de l'ouragan qui les maîtrise ou du courroux de l'Océan qui les repousse. Le sang bout dans leurs veines, et, sans orgueil comme sans faiblesse, ils se figurent que la terre ne tremble que pour les éprouver, que l'éclair ne brille ou la foudre ne gronde que pour les vaincre. *Cela n'est fait que pour moi!* voilà leur exclamation première à chaque péril qui vient les chercher; aussi sont-ils toujours en mesure de résister au choc, aussi sont-ils constamment prêts à la défense. Étudiez ces natures d'acier et de lave alors que le sommeil

les a subjuguées. C'est encore la vie qui les poursuit, la vie qui leur est réservée, cette vie incidentée qui fait de la vie une vie à part, cette vie qui déborde comme une lave et bouillonne comme le bitume du Cotopaxi ; vous diriez un criminel traqué par les remords, si vous ne découvriez avec plus d'attention quelque chose de grand, de calme sur leur large front, quelque chose de grave et de surhumain dans le battement fort et régulier de leurs artères : le crime a une autre allure, l'hyène a un autre sommeil.

Rouvière est un de ces hommes exceptionnels dont je viens de vous esquisser quelques traits moraux et physiques. On ne le connaîtrait pas qu'on s'arrêterait en le voyant passer, et pourtant, vous le savez déjà, c'est moins qu'un homme ordinaire par sa chétive charpente.

— Mais, lui dis-je un jour, irrité presque contre sa supériorité si peu vaniteuse, n'avez-vous jamais eu peur dans votre vie ?

— Si.

— A la bonne heure ! Cela vous est-il arrivé souvent ?

— Quelquefois.

— Quand, par exemple ?

— Quand la réflexion n'avait pas eu le temps de venir à mon aide. Tous, sur cette terre, nous avons nos moments de bravoure et de lâcheté.

— Comment, vous avez été lâche, vous aussi ?

— Moi comme les autres.

— Oh ! contez-moi ça, je vous prie.

— Ce n'est pas long : j'étais allé dans une des plantations les plus éloignées de la ville, chez un de mes amis, qui, soit dit en passant, est le plus triste poltron que le ciel ait créé. Si la témérité est souvent une faute, la poltronnerie est toujours un malheur. Ne faites pas comme moi, vous succomberiez à la fatigue ; ne faites pas comme mon ami, la vie vous serait lourde et pénible. Je poursuis. Le planteur ne me voyait jamais sortir de son habitation, armé jusqu'aux dents, sans me dire : « Mon cher Rouvière, vous avez là des pistolets qui peuvent vous blesser ; soyez prudent. » Ce qui l'effrayait le plus était précisément ce qui devait le plus le rassurer. Mais le poltron est cousin germain du lâche... Ah ! pardon de mes digressions, j'achève. Un jour que je m'étais éloigné plus que d'habitude, j'entendis un bruit sourd et régulier sortir d'une espèce de grotte devant laquelle j'allais passer. C'était la respiration fétide d'une lionne, que ses courses de la journée avaient sans doute épuisée... Oh ! je vous l'avoue, je me conduisis comme je ne l'eusse pas fait si je m'étais donné le temps de réfléchir. Profitant du sommeil de la bête féroce, je la tuai en lui tirant à bout portant trois balles dans la tête. Elle ne bougea plus.

— Et vous appelez cela de la lâcheté ?

— Quel nom voulez-vous que je donne à mon attaque ? on prévient

les gens, on les réveille avant de les frapper. Tuer un ennemi qui dort !

— Mais quand cet ennemi est une lionne !

— Vous avez beau me dire ce qu'on m'a souvent répété, je ne puis m'absoudre. Aussi peu s'en fallut que je ne terminasse là une vie encore forte, car, appelé par le bruit, un lion accourut de la forêt voisine, et, sans le secours inespéré qui m'arriva de l'habitation de mon ami, je ne vous conteraï pas aujourd'hui ces petits détails d'une existence souvent beaucoup mieux remplie.

Si pendant mon séjour au Cap j'avais parlé de Rouvière à ce Marchais que je vous ai fait connaître, je suis sûr qu'il y aurait eu entre ces deux hommes quelque défi à épouvanter la raison, quelque lutte où l'un des deux adversaires au moins eût succombé. Plus tard, lorsque je fis le portrait du colon à mon gabier, il me regarda d'une prunelle indignée, comme si j'avais voulu humilier son orgueil, et, se levant brusquement, il me dit avec sa rudesse accoutumée : *J'espère bien que nous toucherons au Cap, et nous nous verrons alors lui et moi.*

La roche sous-marine qui ouvrit notre belle corvette ne nous permit pas de relâcher une seconde fois à Table-Bay. Marchais en a toujours été pour ses regrets.

Nous partons dans quelques jours ; utilisons-les. Il y a une bibliothèque au Cap, et si l'on y trouve peu de livres, la faute en est aux rats qui les dévorent. Le bibliothécaire est, m'avait-on dit, un homme d'un grand poids ; en effet, il pèse au moins trois quintaux.

Le théâtre du Cap est un petit bijou pour l'exquise propreté et le mauvais goût. On y joue en général des traductions anglaises de nos pièces des boulevards. J'y ai vu représenter *Jocrisse, chef de brigands*, et *la Main de fer ou l'Épouse criminelle*. L'auteur à la mode, le Scribe de la colonie, est un nommé Ignace Boniface, qui sait tout au plus ce que c'est qu'un hémistiche, et qui probablement n'a jamais entendu parler d'hiatus.

Il n'y a pas au Cap d'église catholique, mais le temple luthérien est immense et d'une architecture sage et sévère à la fois. J'ai visité Constance. Les caves où la précieuse liqueur est gardée sont de véritables palais, et les foudres qui les renferment, sculptés admirablement par le ciseau d'artistes cafres et hottentots. Toute cette partie de la colonie est curieuse à voir et à étudier, quoiqu'il n'y ait pas de dangers à courir.

Le jardin de la Compagnie, si prôné par mes devanciers, est tout à fait indigne de la célébrité dont il jouit en Europe. La ménagerie seule est remarquable. Un admirable tigre royal, un lion gigantesque, un beau rhinocéros et quelques autruches en font toute la richesse. J'ai vu dans les allées du jardin un zèbre en liberté que les bambins montaient aisément et qui paraissait d'une docilité extrême. Ainsi donc, je peux donner un démenti aux naturalistes qui ont avancé que le zèbre était indomptable.

De toutes les peuplades avoisinant le Cap, celle des Cafres est la plus turbulente. C'est celle aussi qui tient le plus en éveil le gouverneur de la colonie. Leur manière de combattre est terrible, en effet : placés derrière leurs troupeaux de buffles qu'ils ont soumis au joug et qu'ils tiennent par la queue, ils se précipitent avec de grands cris sur leurs adversaires, et vous comprenez le désordre qu'ils doivent faire naître dans les bataillons les plus serrés.



Leurs armes sont des flèches courtes, sans pennes, armées de fer et toujours empoisonnées; de près ils se servent de casse-tête en bois dur ou en galets, et chacun de leurs coups tue un ennemi.

La chasse au tigre et au lion se fait par eux d'une façon moins dramatique, mais plus curieuse peut-être que celle adoptée par M. Rouvière. Placés à l'abord d'un précipice, ils posent à terre un débris de quelque animal en putréfaction, et dès que le rauquement du tigre, le glapissement de l'hyène ou le rugissement du lion se fait entendre, ils s'accrochent aux anfractuosités d'un rocher à pic et ils agitent à l'aide d'une corde ou d'une longue perche une sorte de mannequin dont ils ne sont éloignés que de

trois ou quatre brasses. La bête féroce se précipite sur le mannequin, qui semble vouloir lui disputer la proie, et tombe au fond du précipice, où d'autres Cafres apostés l'achèvent un instant après sa chute.

M. Rouvière ne parle de cette chasse qu'avec le plus profond mépris.

J'ai causé ici avec quelques personnes de la fameuse Vénus hottentote qui vint à Paris il y a déjà bien des années. C'était aussi un phénomène rare dans ces contrées, et les Hottentots s'en amusent comme nous nous en sommes amusés.

Je ne vous dirai rien de l'idiome des Cafres, parce que notre langue ne peut guère traduire le *claquement* dont ils font usage presque à chaque mot : c'est à peu près le bruit que nous produisons lorsque nous voulons hâter la marche d'un âne. Au surplus, leurs gestes font sans doute partie de leur vocabulaire, et rien n'est curieux comme un groupe de Cafres en conversation animée. Mais ce qu'il y a de plus surprenant peut-être dans les mœurs de ces hommes si féroces, c'est qu'ils sont très-accessibles aux charmes de la musique, et que le son de notre flûte surtout les jette dans une extase difficile à décrire.

Tous ces détails sont bien pâles en présence d'une chasse au lion dirigée par Rouvière, mais je dois accomplir ma tâche d'historien. La vie, comme la mer, a ses jours de calme et de tempête.

Le dernier de tous, selon mon habitude, je quitte la terre et je passe à bord d'un navire russe qui vient de mouiller. Il est commandé par M. Kotzebue, fils du célèbre littérateur. Après trois ans d'une navigation pénible, il vient d'effectuer un voyage autour du monde... On en revient donc...

XI

ILE - DE - FRANCE

Incendie. — Coup de vent. — Détails. — Zambalah. — Cachucha. — Danses. — Fêtes des Noirs. — Table ovale.

On m'a dit bien souvent : Que vous êtes heureux d'avoir fait le tour du monde !

— Eh ! messieurs, soyez heureux, faites-le comme moi.

— Oui, mais il faut se mettre en route.

— C'est bien cela ! vous voudriez être de retour avant de partir. La chose est impossible. Il n'est pas besoin d'un grand courage pour ces courses lointaines. Dès que vous avez posé le pied sur le navire qui fait voile pour l'antipode de Paris, bon gré, mal gré, vous devez le suivre, et ce dont vous avez le plus besoin, selon moi, c'est la patience. L'homme se façonne aisément à tout, aux dangers, aux privations, à la misère. Après dix tempêtes on ne craint pas la onzième, et quand vous avez été mangé une première fois, la dent d'un antropophage ne vous fait plus peur. Et puis, si l'on se donnait la peine de raisonner, on verrait que cet immense voyage, dont on se fait une si effrayante idée, n'est rien moins que périlleux. Quel est le Parisien assez maître de sa fortune et de son temps qui n'a pas été au moins jusqu'au Havre ? Du Havre à Ténériffe il y a deux ou trois fois au plus la longueur d'une ceinture de femme de taille moyenne : cela se franchit sans qu'on y songe. De Ténériffe au Brésil, vous l'avez vu, c'est une promenade comme la grande allée des Champs-Élysées, mais un peu plus large, j'en conviens. Du Brésil au Cap, les vents variables et quelques vents généraux vous poussent comme un puissant remorqueur. L'Ile-de-France est à deux pas du Cap ; puis vous avez Bourbon, qui lui donne la main en bonne voisine ; puis, pour une

traversée de quelques mille lieues jusqu'à l'ouest de la Nouvelle-Hollande, vous vous croisez les bras et les jambes; puis encore vient l'Océan Pacifique, ainsi nommé sans doute par dérision; puis le cap Horn et les glaces flottantes du pôle Austral; puis Rio-de-la-Plata, et vous êtes chez vous, où vos amis vous attendent à table, vos frères au port, et votre vieille mère dans son village. Oh! il y a bien là des malheurs rachetés. Mais Paris est si beau! Mourez-y donc, et n'apprenez la vie que dans les livres.

Il est certain que l'Océan a ses moments de mauvaise humeur, que l'Afrique est bien brûlante, les îles Malaises bien périlleuses, la mer de Chine bien turbulente, le scorbut et la dysenterie des visiteurs fort incommodes, la terre des Papous torréfiante, et celle de Feu très-froide. Il est encore avéré que des trombes ¹ peuvent vous assaillir et vous faire tournoyer dans les airs; que des roches sous-marines heurtent parfois la quille entr'ouverte du navire, et qu'alors... Mais toute chaise de poste courant bon train ne vous préserve pas d'une ornière profonde ou des fossés qui bordent la route: *il pleut souvent des tuiles et des cheminées* dans les grandes cités, et, tout bien compensé, le sol de Paris et celui de Londres sont plus à craindre que les flots de l'Atlantique ou de l'Océan Indien. Allons! allons! en mer, mes bons amis! Autant de fois on voit de peuples différents, autant de fois on est homme, et la mort ne court qu'après les poltrons.

Et le bonheur de raconter, l'estimez-vous si peu que vous ne veuilliez l'acheter par aucun sacrifice? Hélas! si une consolation arrive au cœur de l'aveugle, c'est surtout alors qu'il sait qu'on l'écoute; je poursuis donc.

Les vents nord-est qui nous prirent en quittant la baie de la Table nous accompagnèrent au loin, et dans peu d'heures nous nous trouvâmes sur le terrible banc des Aiguilles, témoin de tant de naufrages. La houle est monstrueuse, et dès que vous avez couru à l'est, vous vous apercevez sans trop d'expérience que vous entrez dans un nouvel océan, tant la lame devient large et majestueuse. Mais comme je n'ai pas entendu dire par un seul marin qu'on n'ait jamais doublé le Cap toutes voiles dehors, nous voilà, nous aussi, recevant par le travers du canal Mozambique la queue d'un ouragan qui nous force de courir à sec de voiles et nous chasse vers de hautes latitudes. La traversée fut courte cependant. Après une vingtaine de jours, nous vîmes pointer à l'horizon un cône rapide; et bientôt après autour de lui, comme d'humbles tributaires, furent groupées d'autres cimes à l'aspect bizarre et varié. C'était l'Île-de-France.

Sitôt que la terre se dessina régulière et tranchée, nous braquâmes nos longues vues vers les points les plus élevés pour y chercher les souvenirs bien doux de nos premières lectures. Nous avions hâte de parcourir les sites poétiques illustrés par l'élégante plume de Bernardin de Saint-Pierre. Hélas! chacun de nous resta bientôt triste et morne sur le pont,

¹ Voyez les notes à la fin du volume.

Le nom de l'île et le pavillon britannique se trouvent là pour ainsi dire côte à côte, et nous nous humiliâmes devant la domination anglaise qui pèse sur toutes les parties du globe. Les paysages sont plus variés, plus magiques peut-être, mais aussi moins grandioses qu'au Cap de Bonne-Espérance. L'île entière a été vomie par l'Océan dans un jour de colère : mais elle s'est échappée des eaux avec une parure jeune et fraîche qu'on ne trouve nulle part en Afrique, dont pourtant elle est un débris, ainsi que Bourbon, les Séchelles et Madagascar.

Nous avançons toujours, aidés par une brise soutenue, et déjà nous pouvions dessiner les sites heureux si suavement décrits par Bernardin... le morne des Signaux, les plaines embaumées de Minissi et de la Poudre d'Or ; dans un ciel vaporeux, le Pitterboth, montagne si curieuse que nulle autre au monde ne peut lui être comparée, si ce n'est peut-être la Malahita, la plus élevée et la plus difficile à gravir de toutes les cimes neigeuses des Pyrénées. Figurez-vous un cône régulier et pelé, d'une pente extrêmement rapide, au sommet duquel semble tourner sur une base exigüe une sorte de toupie de lave. On croirait qu'à chaque ouragan



la toupie arrachée de sa base de granit va tomber dans l'abîme et écraser dans son passage les belles et riantes plantations qu'elle domine.

Un audacieux matelot a pourtant arboré le drapeau tricolore sur la tête du Pitterboth ; mais il faut pour y croire avoir été témoin de ces prodiges de persévérance et d'audace.

Il n'y avait pas un an encore que nous avions quitté Toulon, et je ne saurais dire l'impression de bonheur dont je fus frappé, lorsqu'en passant près du navire stationnaire nous entendîmes des paroles françaises arriver jusqu'à nous ; et c'est en effet un assez étrange spectacle que celui d'un pays où tout est français, les mœurs, le costume, les sentiments, quand surtout la Grande-Bretagne étale sur tous les forts son léopard dominateur. Par le traité de 1814, l'île-de-France devint anglaise et s'appela *Mauritius* ; tandis que Bourbon, sa voisine, dont les Anglais s'étaient emparés quelques temps auparavant, nous fut rendue par eux. Dans tous les échanges le léopard sait se faire la part du lion.

On débarque entre le Trou-Fanfaron et la Tour-des-Blagueurs. On dirait une mauvaise plaisanterie ; ce dernier nom a été donné à une vieille bâtisse élevée sur une langue de terre qui s'avance dans le port, parce que les jeunes désœuvrés de l'île, alors qu'un navire allait entrer, s'y donnaient rendez-vous et s'y livraient à de folles causeries sur les qualités du vaisseau voyageur. J'ignore l'étymologie du bassin fermé appelé Trou-Fanfaron et servant aujourd'hui aux radoubs et aux carénages.

En face du débarcadère s'élève le palais du Gouvernement, bâtisse de bois noir, à trois corps de logis, resserrée, étroite, privée d'air et sans élégance. C'est une véritable cage à poules.

Je vous dirai plus tard ce que c'est que la ville nommée Port-Louis ; mais je débarque, et, selon mon habitude, je m'arme de mes crayons et je me prépare à parcourir dans la campagne les lieux dont les noms sont dans ma mémoire. Je ne prends jamais de guide, car le vrai plaisir de l'explorateur est dans ces courses sans but, au hasard, au travers des ravins, des sources, des torrents, ne demandant secours à personne, où l'on suit le cours d'un ruisseau qui passe, faisant descendre à coups de pierres de l'arbre qu'elles embellissent les *jam-rosa* aigrettes, rafraîchissantes, les bananes si moelleuses suspendues en grappes sous les énormes parasols qui les abritent sans les étouffer, et l'ananas suave, et la goïave, et tous ces fruits délicieux des colonies qu'on n'aime d'abord que médiocrement, mais dont on ne peut bientôt se lasser. Voilà la vie errante qui me plaît et que j'ai adoptée dès mon départ, au profit de mes plaisirs et de mon instruction.

Cette fois, pourtant, je me vis forcé de renoncer à mes projets d'excursion, et voici comment : à peine étais-je descendu du canot et eus-je fait quelques pas sur le débarcadère, qu'un colon de fort bonne mine s'approcha de moi d'un air empressé et me salua.

— Monsieur fait partie sans doute de l'état-major de la corvette mouillée sur rade ?

— Oui, monsieur.

— Monsieur n'a pas de correspondant en ce pays?

— Non, monsieur.

— Ni logement à terre?

— Non, monsieur ; vous tenez, je le vois, hôtel garni et table d'hôte ?

— Presque.

— Je ne comprends pas.

— Je suis négociant, banquier de l'île : dès qu'un navire français arrive, je viens sur le port et je m'estime heureux quand on veut bien, sur mon invitation et sans cérémonie, accepter un dîner chez moi. Il y a longtemps sans doute que vous ne vous êtes assis à une table ; voulez-vous me faire le plaisir et l'honneur de venir prendre place à la mienne ?

— Cette exquise politesse me flatte, et j'y répondrais mal en refusant.

— En ce cas, voici un palanquin et des noirs à vos ordres.

— Si vous le permettez, j'aime mieux aller à pied.

— A la bonne heure, je vous offre mon bras.

— Que j'accepte.

Nous voilà donc en route, et je remarquais en traversant les rues et les bazars, que marchands à leurs comptoirs, cavaliers et piétons saluaient mon nouvel ami avec un empressement et un respect qui me donnèrent de lui une haute opinion.

— Votre ville me semble un peu triste, monsieur.

— Vous y arrivez dans un mauvais moment ; mais ne vous hâtez pas trop de la juger, monsieur Arago.

— Vous savez mon nom ?

— Un matelot l'a prononcé sur la cale, et ce nom est venu plusieurs fois jusqu'à nous.

— Le vôtre, je vous prie ?

— Il est né dans l'île et il y mourra à coup sûr : je m'appelle Tomé Pitot.

Nous arrivâmes.

— Soyez le bienvenu, me dit, en me tendant la main, un vieillard à figure pleine de bienveillance, nous allons nous mettre à table ; mais Tomé aurait dû ne pas vous amener seul.

— J'étais pressé de vous présenter ma conquête ; c'est M. Arago.

Dans un salon vaste, frais, élégant, orné de beaux tableaux à l'huile, au milieu d'une famille aimable de peintres, de littérateurs, de poètes, s'échangeaient des saillies spirituelles avec une prodigalité ravissante, et puis de jeunes et fraîches dames et demoiselles, l'une au piano, l'autre à la harpe ; une troisième chantait, et tout cela sans afféterie, sans ambition ; avec une gaieté, un laisser-aller, une sorte de bonhomie à effacer toute supériorité personnelle. Pour le coup j'oubliai mes courses aventureuses ; les bois, les rochers, les cascades, les précipices, eurent tort,

et je me laissai doucement aller aux charmes d'une soirée délicieuse qui se prolongea bien avant dans la nuit.

— Maintenant que la fatigue et le sommeil peuvent vous arriver, me dit M. Tomy, allez vous reposer. Tenez, voici un pavillon isolé, tranquille ; vous avez là, dans une armoire, un *rechange* du matin et du soir, un lit moelleux, un moustiquaire sans lequel vous ne pourriez dormir. Quand vous y viendrez, vous me rendrez service ; quand vous n'y viendrez pas, vous me fâcherez. Nous déjeunons à dix heures, nous dinons à six ; le soir il y a thé et concert ; on vous attendra tous les jours.

— Que de bontés à la fois !

— Vous êtes absurde : c'est de l'égoïsme, nous aimons tant à parler de la France ! Puis voulez-vous être servi par des hommes ou par des femmes !

— Cela m'est égal.

— Je vois que cela ne vous l'est pas ; je vais donner des ordres ; il est tard, bonne nuit ! Demain je vous présenterai à mes meilleurs amis, et vous verrez qu'il n'y a pas, comme on le dit, trois mille cinq cents lieues de Paris à l'Île-de-France.

Plus je voyage, plus les différences morales qui distinguent les hommes me semblent franchées. Les nuances physiques échappent parfois à l'observateur ; mais les mœurs et les habitudes ne peuvent laisser aucun doute sur l'influence que le sol et le climat exercent sur l'espèce humaine.

Il y a, si j'ose parler ainsi, une grande sympathie entre le moral du créole et la richesse de cette végétation parfumée qui le presse et l'endort. Le créole est fier jusqu'à l'insolence, généreux jusqu'à la profusion, brave jusqu'à la témérité. Sa passion dominante c'est l'indépendance qu'il rêve à un âge où il peut à peine en comprendre le bonheur et les dangers. Cerclé, pour ainsi dire, dans les limites étroites de son île, il semble étouffer sous la brise qui le rafraîchit ; et cette mer immense qui le ceint de tous côtés lui paraît une insupportable barrière contre laquelle il est toujours prêt à se mutiner. Toutefois ne lui parlez pas avec dédain de ses belles plantations de café, de ses champs si gais de cannes à sucre, de cette ardente végétation tropicale dont il veut fuir les ombrages, car alors il vous dira que son amour à lui, c'est son île adorée ; que son culte, ses dieux, ses joies, ce sont ces cases sous ses allées de lataniers, ses esclaves au travail, ses noirs vigoureux et ruisselants le berçant avec des chants monotones sur la natte soyeuse de son palanquin. Un moment après, si vous lui rappelez les bienfaits et les tourbillons de l'Europe savante et civilisée, il soupire, dédaigne ce qui l'entoure, parle de son départ prochain, mais se hâte d'ajouter que le cœur n'est pour rien dans ses projets d'émigration, et que s'il s'éloigne pour quelques temps, c'est afin de mieux apprécier la terre féconde qu'il appelle seule sa patrie.

Est-ce la puissance morale qui influe sur les qualités physiques du créole, ou, par une prévoyance du ciel, celles-ci paralysent-elles ce que son caractère a de trop excentrique? Je laisse à de plus graves observateurs que moi à résoudre la question. Mais, hélas! c'est plutôt la frivolité que la science qui entreprend de grands voyages.

En général la charpente physique du créole est grêle, mince; elle accuse de la souffrance et quelque chose de mou et d'énervé. On dirait des hommes qui se laissent aller doucement à vivre et qui tomberont au premier choc. Les ouragans de leur pays les tiennent en haine des fortes émotions; et même dans leurs passions les plus fougueuses, il y a une certaine couleur d'infortune et de fatalité qui leur a valu bien des triomphes. Les femmes s'intéressent si profondément au malheur, que souvent et presque toujours il y a profit pour nous à exhaler des plaintes.

Le créole est peu marcheur; la moindre petite course l'épouvante, et sans le palanquin il ne sortirait jamais de ses frais appartements. Il aime



la musique, il l'aime par-dessus tous les autres plaisirs; mais il l'aime douce, triste et sentimentale. Il pense que l'harmonie est faite pour

amortir la douleur... Il s'irrite contre les refrains joyeux, et s'il ordonne aux esclaves qui le portent de chanter, c'est qu'il s'endort doucement à la monotonie des airs malgaches ou mozambiques.

Les créoles de l'Île-de-France et ceux de Bourbon sont les types les plus curieux à étudier, non pas tant par les vives couleurs qui en font des nations hors ligne que par les imperceptibles nuances qui les distinguent. A la Martinique, à la Guadeloupe, à Saint-Domingue, on est trop rapproché de la métropole; la France et l'Europe se reflètent pour ainsi dire dans leurs savanes. Mais l'Île-de-France se présente à l'œil du physiologiste avec son caractère primitif; et je ne fais, moi historien léger et frivole, qu'indiquer la route qu'auront à suivre de plus habiles explorateurs.

Une chose m'a toujours et péniblement frappé dans les colonies : c'est la profonde impassibilité du créole à ordonner une punition au noir qu'il a jugé coupable. Il le condamne à recevoir vingt-cinq ou trente coups de rotin, et cela avec le même flegme que s'il lui disait : *Je suis content de toi*. Puis, lorsque amarré à une grille le noir crie sous la latte, le créole n'entend pas la douleur et fume tranquillement son cigare.

A cela il me répond que ce que j'appelle cruauté, barbarie, c'est de l'humanité, de l'indulgence.

Chez vous, me disait un jour M. Pitot dont le nom m'est si doux à écrire, que feriez-vous à un domestique qui briserait une serrure et vous volerait du linge ou de l'argent? Vous l'enverriez en prison : puis, le fait avéré, un jury le condamnerait, à six ans de réclusion; et c'est, je crois, pour un pareil délit, le minimum de votre code. Ici un noir brise un meuble et vole : atroces dans nos vengeances, nous le recommandons au gardien de nos propriétés, qui le conduit au bazar public, pour l'exemple, ou dans une cour isolée lorsqu'il n'y a pas récidive; on lui applique sur le derrière quarante ou cinquante coups de rotin, et tout est dit. La punition a duré un quart d'heure au plus.

— Cependant vous pouvez la faire durer plus longtemps et ordonner six cents coups au lieu de cinquante.

— Point; nous punissons, mais nous ne tuons pas.

— C'est que j'ai vu un pays où l'on tuait les esclaves.

— L'Atlantique est large et nous sépare du Brésil; et je ne vous dis pas tout, reprit M. Pitot en s'irritant par degré de l'opinion qu'on a chez nous de la brutalité des colons. Ces hommes, ces noirs qui excitent tant de sympathies, connaissez-vous leurs mœurs, leurs habitudes, les lois de leur pays dont le souvenir les accompagne dans l'esclavage? Non sans doute, car ces noirs vous cesseriez de les plaindre dès qu'ils ont mis le pied sur notre île. Le noir qui travaille n'est esclave que pour un temps; car ce qu'il fait en plus de la taxe imposée lui est compté en argent. Quand la masse est suffisante, il se rachète et devient libre. Tenez, hier encore

un esclave âgé de cinquante ans. c'est-à-dire un vieillard est venu à moi :

— Maître, j'ai des piastres, je viens racheter un esclave.

— Qui donc ?

— Mon fils aîné.

— Pourquoi ne te rachètes-tu pas toi-même ?

— C'est que je suis vieux, que je ne travaillerai pas longtemps, que vous serez alors tenu de me nourrir et que mon fils libre viendra me soigner, si je suis malade. Puis, quand j'aurai gagné d'autres piastres, je rachèterai mon fils cadet et je mourrai entre mes deux enfants.

La tendresse paternelle du vieil esclave fut comprise de M. Pitot qui, pour le prix d'un seul, lui rendit ses deux enfants.

Il n'est pas de colonie au monde où les noirs soient traités avec plus de douceur et d'humanité. Vous les voyez dans les rues sauter, gambader, fredonner les bizarres refrains de leur pays, sans que les maîtres s'en fâchent ; et le samedi de chaque semaine est un jour consacré à la joie dans toutes les plantations comme dans tous les ateliers. Je vous dirai tout à l'heure, autant qu'il est possible de rappeler certaines scènes, ce qu'on nomme ici la *chika*, la *chéga* ou le *yampsé* baptisée en France *cachucha* ; mais je ne pourrai le faire sans jeter un voile épais sur le tableau. Car s'il n'y a pas d'immoralité pour les acteurs dans ces danses si frénétiques où toutes les passions de l'âme sont figurées par le délire et les convulsions, nous y en trouvons, nous spectateurs impassibles qui savons apprécier les bienfaits de la civilisation.

Il est aisé de comprendre, d'après ce que j'ai dit, que les nègres marons sont en petite quantité dans l'île, quoique sur plusieurs cimes élevées et difficiles ils pussent aisément se mettre à l'abri de toute recherche : mais la bonté et l'indulgence des maîtres sont, sans contredit, les plus sûrs garants de la fidélité des esclaves, qui savent fort bien que les bois et les montagnes ne leur donneraient ni une couche moins dure, ni une eau plus limpide, ni un maïs plus pur que ceux qu'ils reçoivent tous les jours dans leurs cases.

D'après un vieil usage qui avait acquis force de loi, un noir saisi maron recevait vingt-cinq coups de rotin ; en cas de récidive cinquante ; et, pour une troisième escapade, on lui en administrait cent ; jamais une punition n'allait au delà. Mais si un noir fugitif était arrêté par les soins d'un autre esclave, celui-ci recevait quatre piastres de récompense. Eh bien ! qu'arrivait-il ? Deux coquins s'entendant à merveille tiraient au sort pour savoir lequel des deux serait le déserteur ; quand le châtiment était reçu, ils partageaient l'argent, et pendant quelques jours les liqueurs fortes faisaient oublier l'esclavage et les *steppes* africaines ou mozambiques.

A propos des punitions infligées aux noirs, il faut que je vous dise une aventure assez singulière dont le héros est un gouverneur de l'île.

Il arriva ici avec les saintes et louables idées d'égalité et de philanthropie que tout Européen apporte dans les colonies, et que presque tous répudient peu de temps après. A peine installé dans son palais, il fit appeler auprès de lui ce même M. Pitot dont je vous ai déjà parlé, et qu'on lui avait désigné comme le citoyen le plus recommandable du pays. Voici la conversation qu'ils eurent ensemble, et que mon ami Pitot me conta plus tard.

— Votre île est bien petite, monsieur.

— Elle renferme pourtant encore des terrains à défricher.

— Nous y veillerons. Vos maisons en bois me semblent bien dangereuses pour les incendies.

— Celles en pierres nous écraseraient dans leur chute à chaque ouragan.

— Nous y veillerons. Je suis singulièrement étonné qu'il n'y ait pas chez vous plus de révoltes d'esclaves.

— Nous tâchons de les rendre heureux.

— On m'a assuré qu'un grand nombre de noirs mouraient ici chaque année sous le fouet.

— Il n'en meurt pas un seul ; j'en ai douze cents dans mes diverses habitations, et tous rient, chantent, vivent et oublient leur Afrique si sauvage.

— Nous y veillerons. Cependant je ne veux plus qu'on donne, ainsi que cela s'est fait jusqu'à ce jour, huit cents coups de lanière aux esclaves coupables de quelque légère faute ; je sais que la plupart des colons en font même infliger mille et quelquefois plus encore. A l'avenir on se contentera de quatre cents coups, et je vais rendre un arrêté sévère à cet égard.

— Général, vous allez occasionner une révolte.

— Nous y veillerons.

— Les noirs n'y consentiront jamais ; ils vont tous se sauver dans les bois.

— Ils aiment donc bien à être déchirés ?

— Mais, général, la punition d'un noir coupable d'une grande faute ne va jamais au-delà de cent coups de rotin.

— Cent coups ?

— Oui, général.

— Allons donc !

— Je vous dis la vérité.

— Et ces coquins erient, et ces brigands osent se plaindre ! murmurer ! Scélérats, nous y veillerons !... Au surplus, je vous remercie, monsieur Pitot, des utiles renseignements que vous m'avez donnés ; mais demain, après une expérience que je médite, je vous ferai savoir le parti auquel je m'arrêterai concernant le code pénitentiaire des esclaves.

Le lendemain, en effet, M. le gouverneur fit venir quatre noirs dans sa chambre à coucher, et leur dit :

— L'un de vous a-t-il jamais été chargé de fouetter un esclave ?

Tous à la fois répondirent : — Moi !

— Tu es, je crois, le plus fort, dit-il à celui de droite ; or, voici ce que je veux, ce que j'ordonne, sous peine du fouet jusqu'à la mort. Vous allez m'attacher là, au pied du lit, avec cette corde, vous allez m'attacher sans que je puisse me délier, puis vous m'administrerez, comme vous le feriez à un noir coupable, quinze coups de rotins. Est-ce bien entendu ?

— Mais, monseigneur...

— Si vous ajoutez un mot, je vous fais étriller de la bonne manière, et quand une fois vous m'aurez bien amarré et que la punition sera commencée, gardez-vous d'écouter mes prières, de vous arrêter avant les quinze coups expirés, ou je vous tiens dans un cachot pendant six mois.

Forcé fut aux esclaves d'obéir. Le général fortement noué au pied de son lit, le rotin commença son office. Au premier coup, il poussa un cri horrible, au second il chercha à rompre ses liens, au troisième, il menaça de la mort l'esclave vigoureux qui pourtant n'avait pas trop rudement appuyé, mais qui se rappelait la menace qu'on lui avait faite. Le pauvre général gémissait, jurait, hurlait, disait qu'il ferait décapiter les quatre esclaves, qu'il mettrait le feu à la ville ; il reçut les quinze coups de rotin, ni plus ni moins, et à peine fut-il délié qu'il tomba sur le carreau.

— Moi pourtant pas frappé trop fort, lui dit le noir.

— Comment, bourreau, frappes-tu donc ?

— Si maître l'ordonne encore, il va voir.

— Non, de par Dieu ! j'en ai assez comme ça.

Et deux jours après, dès qu'il lui fut possible de s'asseoir, il écrivit à M. Pitot un petit billet ainsi conçu :

« Vous aviez raison, monsieur, cinquante coups de rotins sont une punition horrible, puisque quinze seulement m'empêcheront de monter à cheval pendant une semaine au moins. Les Parisiens vous calomnient ; vous valez mieux qu'eux. »

Lorsque nous arrivâmes à l'Île-de-France, trois fléaux venaient de la ravager, un incendie, un coup de vent, un gouverneur. En une seule nuit, quinze cent dix-sept maisons du quartier le plus beau et le plus riche devinrent la proie des flammes. Des magasins immenses, de magnifiques collections d'histoire naturelle de tous les pays du globe, la plus belle bibliothèque de l'Inde, de grands et vastes hôtels, plusieurs études de notaires, tout fut anéanti en quelques heures. Mais, fussent encore certains journaux anglais donner un démenti à mes véridiques paroles, je dois affirmer qu'au milieu du désordre général on vit des soldats de la garnison, sous les ordres de leurs chefs, s'opposer à l'élan généreux de la

population, briser les pompes et menacer de leur vengeance les plus zélés des citoyens. La plus sordide cupidité avait ordonné ces odieuses mesures : car toutes les marchandises que dévoraient les flammes étaient de fabrique française.

Le désastre fut grand sans doute, mais comme si le Ciel n'avait point assez frappé la colonie, le coup de vent qui lui succéda peu de temps après eut des suites plus funestes encore.

Un ouragan !... Racontez en Europe les terribles effets d'un ouragan des Antilles, de Saint-Domingue, de l'Île-de-France ou de Bourbon, et vous ne rencontrez que des incrédules. Vous n'osez pourtant dire qu'une partie de la vérité, tant l'autre vous paraît surnaturelle à vous qui avez été témoin de la catastrophe ; à vous qui reculez craintif en présence du chaos qui vous environne après le passage du météore. Si l'on a foi à ces désordres, à ces choses imprévus de tous les éléments que lorsqu'on en a déjà été la victime, lorsque la reproduction du même phénomène est venue vous frapper dans vos richesses anéanties, dans vos affections détruites, comment l'habitant des zones si tranquilles, si monotone, ne vous refuserait-il pas la croyance que vous lui demandez ?

Un bruit sourd et ténébreux se fait d'abord entendre, et pourtant on n'aperçoit nul mouvement encore dans tout l'espace. La mer est tranquille et le ciel azuré. Bientôt les eaux deviennent clapoteuses, comme si un feu sous-marin les mettait en ébullition, et puis, sans que la moindre vapeur s'empare de l'air, le soleil se montre blafard, vaste, incertain. Le haut feuillage des arbres frémit et siffle, les ruisseaux pétillent, les animaux piétinent dans leurs demeures ou s'arrêtent sur les routes ; une odeur fétide de soufre vous oppresse, il ne fait pas chaud et une sueur brûlante vous inonde, c'est une gêne inexprimable, c'est un malaise dont une douloureuse expérience vous dit la cause. On ne voit plus personne dans les rues silencieuses, sinon quelque mère effrayée qui les traverse pour chercher son enfant au moment où elle vient de le quitter. On ne s'est rien dit dans les maisons attristées, et tout se clôt, se barricade ; on amoncelle les meubles pour opposer une barrière à ce vent impétueux et qui ne connaît pas de barrière, qui enlève, brise, mutilé, fait tournoyer les arbres, les maisons, les navires et l'Océan qu'il pousse et repousse, qu'il chasse et ramène à son gré.

Les mornes se voilent de ténèbres épaisses s'élevant du sol ou descendant du ciel : ces ténèbres sont sillonnées dans tous les sens par des éclairs rouges, colorant toute la nature d'une teinte cuivrée. Un silence de mort plane sur l'île terrifiée, les familles en pleurs se groupent autour de leurs abris les moins menacés. Pareil à mille coups de tonnerre, le tonnerre éclate alors comme pour annoncer la guerre des éléments. À ce signal les torrents sortent de leurs lits et bondissent dans la plaine ; les arbres les plus vigoureux se heurtent dans les airs avec les mâts enlevés, avec les

maisons saccagées. L'atmosphère est en feu, la terre tremble, se soulève et retombe; les navires du port sont jetés sur les rochers de la côte; le vent fait en un clin d'œil le tour de la boussole : la rafale est maintenant du nord, elle souffle du sud une minute après, et le tourbillon qui court de l'est à l'ouest change tout à coup de route et achève le ravage que la rafale opposée a commencé.

Et que peuvent les descriptions toujours pâles et imparfaites? Les faits ont une tout autre éloquence.

A Minissi, campagne de madame Monneron, le toit de la demeure occupée par deux jeunes demoiselles fut enlevé par un tourbillon et jeté à leurs pieds au moment où elles se réfugiaient dans le château. La précipitation d'une négresse leur sauva la vie.

Dans le quartier *Moka*, la famille de M. Suffield, directeur de la poste, sortait de sa maison, au même instant celle-ci est renversée, et les débris écrasent un enfant aux yeux de son père et de sa mère blessés.

Aux *Trois-Îlots*, il semble à M. Launay que son logis est enlevé par la rafale; il s'empresse d'en sortir avec sa femme et ses enfants, au même instant la maison est enlevée en effet; son fils aîné et le noir qui le porte sont écrasés et ses deux autres enfants blessés grièvement. La bâtisse tomba à cent pieds de son soubassement; le vent en dispersa les débris; les meubles, les effets, tout disparut; le linge, les vêtements, les matelas, furent retrouvés à plus de six cents toises de distance.

Un habitant qui voulut se hasarder à sortir au milieu de la tempête, se vit saisi par le tourbillon dans le grand bazar de la ville, lancé de pilier en pilier et broyé dans ses mille cascades.

Dans une cour du camp Malabar, le vent pénétra avec impétuosité, s'empara une à une d'un tas de planches énormes, les enleva comme un jeu de cartes et les dispersa au loin dans les bois et sur les montagnes.

La salle de spectacle, vaste édifice en forme de croix, chassa à quatre pieds de son soubassement et resta pourtant debout après la tempête, comme pour en attester la violence et le caprice.

Dois-je ajouter, au risque de trouver bien des incrédules, que, dans plusieurs habitations, quelques barreaux des grilles de fer servant de clôture ont été ployés et tordus en spirales. Oh! cela est phénoménal sans doute, cela semble au-dessus de toute croyance; mais le malheur a de la mémoire, et la Pointe-à-Pitre et le Cap-Français vous diront, comme le pays dont je vous parle, s'ils n'ont pas été témoins de catastrophes plus effrayantes, de faits plus inexprimables encore. Il n'est permis de révoquer en doute la vérité d'un récit qu'alors seulement qu'il rapporte gloire ou profit au narrateur.

Le mercure du baromètre descendit à huit lignes au-dessous de vingt-sept pouces; jamais à l'Île-de-France on ne l'avait vu si bas.

Mais c'est lorsque le souffle a passé, lorsque la tempête a cessé ses ra-

vages, qu'il faut jeter un coup d'œil sur la campagne dévastée. Chacun sort alors de sa retraite ; on se serre la main, on se cherche, on se quitte pour de nouvelles affections, et il est rare que le deuil ne se glisse pas dans le sein d'un grand nombre de familles. De ces belles plantations, rien : de ces immenses et gigantesques allées de palmistes, rien ; de ces cannes à sucres si riantes, si fortes, si vivaces, rien. Le vent dans son passage a tout vaincu, tout nivelé. Trois fois malheur au pays sur lequel l'ouragan promène sa puissance !

Ce pays, ai-je dit, je crois, m'a paru un pays de romancier ; les paysages y sont inspirateurs ; mais voici des citations encore, car c'est avec elles surtout que j'aime à écrire l'histoire du monde. Plusieurs faits importants, quelques événements historiques et extraordinaires, semblent appuyer mon opinion.

Bien des personnes ont connu à l'Île-de-France la belle-fille du czar Pierre, qui, craignant d'être compromise dans l'acte d'accusation de son mari, et redoutant le même sort, s'échappa de Russie et se retira à Paris, où elle vécut longtemps dans l'obscurité. Elle y épousa dans la suite un M. de Moldac ou Maldac, sergent-major dans un régiment envoyé à l'Île-de-France, et qui peu après son arrivée fut promu, par ordre de la Cour, au grade de major des troupes. Le mari paraissait instruit du rang de sa femme et ne lui parlait jamais qu'avec respect. M. de Labourdonnaie et tous les officiers avaient pour elle la même considération, et ce n'est qu'après la mort de son second mari que la femme de Pétrowitz a avoué sa naissance.

Il est mort encore ici pendant notre séjour une madame Pujo, épouse d'un colonel français de ce nom. C'est la célèbre Anastasie, maîtresse de Beniousky, soldat aventureux, qui l'avait enlevée en fuyant des cachots de Russie. Elle le suivit au Kamschatka, en Chine, ici et à Madagascar, où il fut tué par un détachement que le gouvernement de l'Île-de-France avait envoyé pour l'enlever, alors qu'il s'y était déjà fait un parti considérable.

Il serait impossible aujourd'hui de prédire ce qui résulterait définitivement de la disparition totale de la nuance qui sépare encore les deux classes, celle des créoles et celle des mulâtresses libres. Les dames, déjà moins piquées des hommages qu'on rend à leurs rivales, finiront-elles par tolérer un rapprochement qui leur est encore odieux, mais que les blancs de la colonie, et surtout les Européens, considèrent comme inévitable d'ici à quelques années ?

Le gouvernement se mêlera-t-il de cette importante querelle et permettra-t-il les mariages entre les femmes libres et les colons blancs ? Il a déjà fermé les yeux sur plusieurs unions de ce genre ; et quant à moi, je pense que, par la force des choses, ce qui est considéré aujourd'hui comme une faveur finira par triompher de la répugnance des blancs et de la volonté première du législateur.

J'ai souvent parlé de mulâtresses dans mes écrits : mais qu'est-ce qu'une mulâtresse ? Qu'est-ce surtout qu'une mulâtresse libre ? De prime abord, c'est un être ravissant, jeté sur la terre pour le bonheur de celui qu'elle aime. N'en croyez rien pourtant, car dans cet amour qu'elle vous jure, dans cet amour qu'elle vous inspire, il y a mille autres sentiments qui se croisent, se heurtent, se brisent. De là les déceptions, les jalousies, les fureurs, les vengeances ; supposez, jetés sur une même figure, sur une même charpente, dans un même organe, tout ce qu'il y a de plus enivrant dans le parler, de plus suave dans la démarche, de plus dangereux dans le talent, de plus brûlant dans le regard, et vous aurez une faible idée de ces reines puissantes des colons, tenant sous leur sceptre de fer les imprudents qui osent une fois s'attaquer à elles. Oh ! que de ruines elles auraient à se reprocher, si elles se reprochaient jamais autre chose qu'une victoire qui leur échappe !

Rien n'est frais, brillant, parfumé, comme les bals et les soirées que donnent ces frivoles Ninons autour desquelles se groupent tant de frères adorateurs ! Mais ici c'est le vaincu qui chante le plus haut son triomphe. Libres dans leurs caprices, elles n'ont là ni père ni frère pour les arrêter au milieu de leurs conquêtes. Les pères et les frères sont par elles chassés du temple ; et ces coquettes hautaines s'estiment plus heureuses d'être les maîtresses d'un blanc que les femmes légitimes d'un homme de leur caste.

La musique et la danse sont les arts qu'elles cultivent avec le plus d'amour ; mais elles valent surtout avec une légèreté, un abandon, une désinvolture qui tiennent du prodige. Il y a péril pour quiconque ose suivre du regard la mulâtresse serpentant, enlacée par un partenaire habile, dans le labyrinthe d'une valse générale. Imprudent, je vous signale le danger ; faites comme moi : évitez-le et courez au large.

Les mulâtresses se mettent avec goût et élégance ; il est rare qu'une d'elles ne puisse pas étaler sur ses belles épaules un cachemire de l'Inde pour chaque jour de la semaine, et l'on a vu bien souvent dans un riche magasin la femme d'un banquier ou d'un opulent planteur reculer devant le prix trop élevé d'une parure qu'une mulâtresse achetait à l'instant sans marchander.

En général, elles sont très-brunes ; j'en ai pourtant vu de blondes, et il est impossible de les distinguer des dames, dont elles prennent à merveille la démarche et le langage.

Il faut maintenant que je détruise une des plus douces illusions de votre jeunesse, et que je vous dise que Bernardin a écrit un roman : il le faut bien, puisque je fais de l'histoire. Eh bien ! voici la quille du *Saint-Géran* ; je parviens à en arracher un morceau de fer ; voici le tombeau de Virginie, dans le jardin de M. Camberton, aux Pamplémousses ; on l'a placé à côté de celui de Paul. Déjà des mensonges !... Voici toute l'histoire, voici tout le roman.

Madame Latour, quoi qu'en dise l'éloquent auteur des *Études de la nature*, n'est pas morte du chagrin d'avoir perdu sa fille Virginie dans le naufrage du *Saint-Géran*, puisque après ce funeste événement, qui est historique, et la mort de son premier époux à Madagascar, elle s'est remariée trois fois (à moins que ce ne fût encore par désespoir) : la première avec M. Mallet, dont la famille n'est pas éteinte, la seconde avec M. de Creuston, et la troisième avec M. de Coligny. Elle était l'aïeule d'une famille Saint-Martin existant encore aux plaines de Wilhems.

Le pasteur qui joue un si beau rôle dans le roman était un chevalier de Bernage, fils d'un échevin de Paris, qui, étant mousquetaire, se battit en duel, tua son adversaire et se retira à l'île-de-France, où il habitait la rivière du Rempart, à une demi-lieue de l'endroit où le *Saint-Géran* s'est échoué. Il était fort considéré de ses voisins, leur rendait de grands services et servait de médiateur dans leurs petites divisions.

Quant à Paul, on n'a aucune donnée sur son existence ; ainsi tout l'édifice sur lequel est bâti le roman s'écroule de lui-même.

M. Liénard, négociant recommandable et d'une obligeance extrême, dans un pèlerinage qu'il voulut me faire faire au tombeau de Virginie, me donna les détails précédents, puisés dans les archives de l'île. Sa complaisance faillit lui devenir très-funeste, car en pleine rade son embarcation chavira, et nous fûmes sur le point de périr tous dans les flots. Bérard, un de nos aspirants, se sauva sur une bouée ; M. Quoy, notre chirurgien, M. Liénard et ses esclaves, s'accrochèrent à la quille de la pirogue, et moi je ne dus mon salut qu'au courage et à l'activité d'un officier anglais qui vint avec son embarcation m'arracher à une mort certaine, car, je l'avoue à ma honte, je ne sais pas nager.

Le lendemain M. Liénard voulut sa revanche à la baie du Tombeau. Nous y allâmes en suivant les sinuosités de l'île, dont je pus étudier les riches productions. Mais la chaleur, trop forte, allait me faire demander grâce, quand mon compagnon de voyage, qui avait regardé attentivement non loin de nous un rocher pelé me dit :

— Venez encore ; j'ai à vous montrer quelque chose de curieux, un homme qui vit seul ici, un malheureux dont l'existence a été bien errante et bien tourmentée. Venez.

Nous continuâmes notre route.

— Est-ce qu'il en aurait fini avec la vie ? poursuivit M. Liénard, qui semblait s'adresser à lui-même cette question.

— De qui parlez-vous ?

— D'un noir bien extraordinaire, du maître de cette case si petite, si pauvre... Ah ! le voilà là-bas, les jambes dans l'eau ; il pêche, il prépare son dîner.

— Est-ce un esclave ?

— Il ne l'est plus; mais sa liberté lui coûte cher. Il me connaît : peut-être ne nous fuira-t-il pas.

En nous apercevant, le noir voulut rentrer dans sa case; mais M. Liénard lui fit un signe amical, et sans hésiter alors il se jeta à l'eau et vint nous saluer; puis, satisfait d'avoir rempli un devoir de reconnaissance envers notre guide, qui, à une époque peu éloignée, s'était montré généreux à son égard, il nous quitta et regagna son rocher solitaire.

L'homme qui venait de passer devant nous paraissait avoir de quarante-cinq à cinquante ans; il était maigre, mais nerveux; son bras gauche avait été coupé au-dessus du coude; ses cheveux étaient noirs, mais non crépus, il avait les traits d'un Maure et non pas d'un nègre; on lisait dans son regard de l'indépendance et du mépris, et l'on devinait aisément qu'il avait dû passer par de rudes épreuves. J'étais impatient de connaître son histoire, car il y a des êtres privilégiés qui de prime abord semblent commander l'intérêt et appeler à eux toutes les sympathies.

— Je vous écoute, dis-je à M. Liénard.

— La vie de cet homme est fabuleuse. Zambalah fut fait prisonnier au Sénégal il y a quelques années, et voici comment. Un navire portugais qui faisait la traite des noirs, et à qui les Anglais donnaient la chasse, profita d'un gros temps et d'une nuit obscure pour fuir et gagner la Sénégambie. Il remonta le fleuve, mouilla assez loin de l'embouchure et se mit ainsi à l'abri de toutes poursuites. Zambalah avait prêté le secours de son expérience au capitaine portugais, car il connaissait parfaitement la côte. Zambalah, chef intrépide d'une peuplade de noirs, vendait lui-même les prisonniers qu'il faisait dans ses sauvages excursions. Ses gens vinrent le rejoindre au rendez-vous qu'il leur avait désigné, et le trafic eut lieu selon les us et coutumes. Mais, au moment de débarquer, Zambalah et son frère, qui commandait sous lui, se virent entourés, garrottés et jetés à fond de cale avec les autres prisonniers.

Après une quinzaine de jours d'un voyage extrêmement périlleux le long des côtes d'Afrique, dont les vents empêchaient le navire négrier de s'éloigner, le lâche capitaine alla voir sa marchandise. Zambalah lui adressa la parole.

— Je suis ton prisonnier, je t'appartiens; maintenant tu peux me clouer au mât de ton navire, me jeter à la mer dans un tonneau. Eh bien! maître, mon frère que voici est malade, donne-lui un peu d'air, un peu d'eau fraîche; laisse-le sur le pont pendant quelques heures, et si tu lui sauves la vie, je jure de te servir jusqu'à la mort, et de ne jamais te reprocher ta perfidie à mon égard.

— Quelles garanties de ta parole?

— En voici une, c'est un couteau qu'un matelot laissa un jour tomber à mes pieds; si tu me refuses, mon frère et moi allons mourir par mes

maines à l'instant même. Parle, parle vite, car si tu bouges, si tu fais un geste, tu as deux esclaves de moins.

— Je mets encore une condition à notre marché, dit le capitaine.

— Je l'accepte d'avance.

— C'est que tu resteras, toi aussi, sur le pont, et que tu aideras aux manœuvres, car la plupart de mes matelots sont malades.

— Je te le jure.

— Et tu seras fidèle à ton serment ?

— Sauve mon frère.

— Ton couteau.

— Le voici.

— Je vais te délier.

— Délie mon frère d'abord.

— Vous voilà libres ; attends, je vais le faire porter sur le pont.

— Je le porterai moi-même.

On arrive à l'air, on prépare une natte ; Zambalah y dépose doucement le corps de son frère tant aimé... Ce n'était plus qu'un cadavre.

— N'importe, dit Zambalah d'une voix sombre, je l'ai promis, je l'ai juré : commande, je suis ton esclave.

Cependant le mauvais temps durait toujours, mais à un vent impétueux et contraire avait succédé une houle énorme qui mettait parfois le navire en péril de sombrer. Tout à coup il donne une bande effrayante, et avant qu'il ait pu se relever, une seconde lame moutonneuse déferle sur le pont et enlève trois hommes. Attaché à la barre, Zambalah résista au choc. Il jeta bientôt un rapide coup d'œil autour de lui : le capitaine et deux matelots avaient disparu.

— Je suis son esclave, s'écrie Zambalah, mon devoir est de le sauver...

Il dit, et son regard fouille au milieu des débris que la houle promenait çà et là.

Le capitaine luttait à peine contre le flot, tant la secousse avait été violente ; Zambalah le voit et lui fait signe ; il saisit un filin qu'il passe à son bras, dont il noue un bout au bastingage, puis il se précipite. Bientôt il arrive auprès de son maître, il lui donne le filin, lui dit de prendre courage, s'en retourne à bord, et, aidé de deux matelots, il parvient enfin à hisser le capitaine sur son navire.

— Va, lui dit celui-ci dès qu'il eut repris ses forces, tu es libre maintenant, Zambalah.

— Capitaine, votre parole, une parole comme la mienne.

— Je te la donne.

— C'est dit ; mais vous y perdez beaucoup, car si je n'avais pas été votre esclave il y a une heure, vous seriez maintenant dans les flots...

La parole d'un négrier est chose sainte et sacrée. Le lendemain de

l'événement que nous venons de raconter, Zambalah, à son réveil, était rivé au même anneau où il avait demandé un peu d'air pour son frère.

Les vents opposés gardant leur constance forcèrent le négrier à courir à l'est, et le voici, doublant le cap de Bonne-Espérance et courant vers Bourbon, pour essayer de débarquer clandestinement sa marchandise sur quelque point de l'île peu surveillé.

Au milieu d'une nuit sombre et calme, on vit en effet deux ou trois embarcations gagner silencieusement la terre à force de rames, avec une cinquantaine de corps noirs, nus, maigres et puants; on débarque ces corps, retenus par de solides liens; puis sur la plage un débat s'engagea entre un colon et le négrier, à la pâle lueur de plusieurs torches; puis on se serra la main et l'on se dit adieu. Mais une voix s'écria :

— Je ne suis pas esclave, moi, je me nomme Zambalah, et j'ai gagné ma liberté au péril de ma vie, n'est-ce pas, capitaine ?

Et les yeux du noir brillaient comme deux étincelles.

— A propos, dit en souriant le Portugais à l'acquéreur comme pour répondre à cette brusque interpellation, j'ai oublié de vous dire que cet homme a des moments d'une folie assez curieuse; il rêve qu'il est libre, qu'il l'a été; mais je le guérissais à grands coups de lanterne.

— J'en userai comme vous, reprit le planteur.

Et Zambalah, voulant ajouter encore qu'il était libre en effet, entendit siffler l'air, et le sang qui coula de ses épaules lui apprit qu'il était toujours esclave.

Le lendemain il n'y avait plus rien sur la plage; seulement à l'horizon pointaient encore comme trois aiguilles les mâts d'un navire voyageur, et dans une habitation sous le vent de Bourbon, les terres se défrichaient avec plus d'activité et décuplaient la fortune du planteur. Le fouet noueux avait bien convaincu Zambalah qu'il ne devait plus parler de liberté. De tous les noirs de l'habitation, Zambalah, soumis enfin à sa destinée, était le plus laborieux, le plus sobre, le plus intrépide. Dans une récente catastrophe, occasionnée par un tremblement de terre, il eut le bonheur, au péril de sa vie, de rendre un service signalé à son maître, et celui-ci par reconnaissance le dispensa du pénible travail des terres pour l'employer aux soins de la maison.

— Je suis content de toi, lui dit le planteur, continue à me servir avec le même zèle, et je te donnerai bientôt l'inspection de mes noirs.

— Merci, maître, mais j'attends davantage.

— Tu es ambitieux.

— Que faudrait-il faire pour redevenir libre ?

— Se racheter, et tu vauds beaucoup d'argent.

— Tant pis, je voudrais ne rien valoir et avoir quelques piastres à mon service.

— N'es-tu pas heureux ici ? le serais-tu davantage chez toi ? pourquoi tiens-tu si fort à la liberté ?

— C'est que je voudrais aller par le monde à la recherche de l'homme qui m'a vendu quand j'étais libre, et le tuer.

— Voilà ta folie qui te reprend ?

— Pardon, maître, je n'en parlerai plus.

Un soir que le planteur était à Saint-Paul pour quelques affaires de commerce, il se vit forcé de partir pour Saint-Denis et se décida à faire la traversée à l'aide d'une de ces rapides pirogues du pays que les noirs manœuvrent avec une si merveilleuse adresse. Zambalah gouvernait l'embarcation, qui volait sur les eaux, et, la brise aidant un peu, on devait arriver avant la nuit au périlleux débarcadère de la capitale de l'île. Mais qui peut, à Bourbon, répondre jamais d'entrer dans le port ? Déjà l'on voyait la plage de galets roulés où le flot vomit son courroux, quand une chaleur étouffante se fit sentir dans la pirogue ; la mer ne bruit plus, elle devient unie comme un vaste lac d'huile, puis le ciel se dégage de quelques vapeurs qui le voilaient et se montre tout brillant d'azur. À la côte, la verdure des lataniers cesse toute ondulation, tout frémissement, et se reflète dans le cristal paisible des flots, tandis que, sur le fort qui domine Saint-Denis, s'élève, signal de destruction prochaine, un morne pavillon noir. Un terrible ras de marée était signalé, et la pirogue du planteur, au large encore, devait bientôt être brisée et réduite en poussière.

Les navires à l'ancre n'avaient pas un sort moins rigoureux à attendre, et leurs signaux de détresse ne pouvaient les arracher à l'abîme qui allait les dévorer.

C'est que vous ne connaissez pas la valeur de ce mot lugubre, ras de marée, vous qui croyez qu'il n'y a de tempêtes et de dangers à l'Océan que lorsque la foudre éclate et tombe, quand les eaux s'amoncellent et quand les vents tourbillonnent. De tous les phénomènes de la mer, le ras de marée est le plus terrible et le plus dévastateur. Il a lieu dans les canaux resserrés, dans les détroits, entre des terres volcaniques, quand les feux sous-marins n'ont pas la force de jeter à l'air une nouvelle île. Voyez, voyez : tout est silencieux et frais à terre et dans les airs ; l'Océan seul se gonfle, pétille, bondit et retombe ; que lui importe que vous mouilliez toutes vos ancrs, elles vont déraiper à l'instant, et les gros câbles brisés ne tiendront pas plus que les énormes chaînes de fer. Appelées à votre secours, les voiles tombent lourdes et coiffent les mâts ; toute manœuvre devient inutile, tout effort impuissant ; ce qu'il y a à faire dans ces moments d'angoisses, qui ont valu tant de victimes à la mort, c'est de se croiser les bras, de jeter un regard vers le ciel, de dire adieu à tout ce qu'on aimait au monde et d'attendre le moment suprême.

Au milieu de ce calme si parfait de la terre, des airs et du tumulte horrible des flots, Zambalah et son maître se regardaient sans rien

dire, et les nègres de l'embarcation bourdonnaient leur chant de mort.

— Eh bien ! dit enfin le colon d'une voix sourde à son pilote, tu ne vois aucun moyen de nous sauver ?

— Aucun : dans quelques heures je serai aussi libre que vous.

— Il faut donc mourir ?

— Vous et moi et bien d'autres encore ; pour un homme seul je voudrais vivre.

— Quel est cet homme ?

— Mon premier maître, celui qui m'a vendu à vous quand je n'étais pas son esclave. Oh ! s'il était là, lui !...

Et la barque courait et tournoyait au gré de la lame capricieuse et bondissante, et les mille débris des navires étaient pris et repris par les flots. Déjà sur la plage le peuple et les soldats groupés essayaient d'arracher quelques malheureux à la mort. Rapide comme l'éclair, la pirogue de Zambalah s'élève, se dresse et chavire sur le dos d'une lame floconneuse. Tout a disparu.

Mais Zambalah ne désespère pas encore, car il ne veut pas mourir sans vengeance. Ses bras vigoureux luttent contre le flot qui mugit ; il se trouve en un instant côte à côte avec son maître. Son instinct de générosité l'entraîne, et le voilà lui présentant un débris de vergue dont il s'était saisi lui-même au moment de la catastrophe. Une vague énorme le pousse alors, elle crie sous la force cachée qui la soulève, se rue comme une montagne sur la plage envahie, et Zambalah et son maître sont vomis avec elle ; mais une seconde lame suit la première, se replie victorieuse et veut ressaisir les deux victimes qui lui échappent. Zambalah se cramponne au sol en retenant son maître, et bientôt il parvient à échapper à une destruction générale.

La foule l'entoure, lui prodigue ses soins.

— A l'autre ! à l'autre ! dit-il. Puis jetant un regard sur l'Océan furieux, il semble y chercher encore un objet perdu.

— Tu es libre, Zambalah ! lui crie son maître dès qu'il peut élever la voix ; oh ! tu es libre maintenant.

— Libre ! non, pas encore ; deux camarades à moi sont là, je vais à eux. Je serai libre une heure plus tard.

Mais le flot ne le voulut pas : pour la seconde fois, Zambalah fut jeté seul à terre, et, fidèle à la parole qu'il avait donnée, son maître l'affranchit.

A quelques mois de là, un navire venant de Calcutta fit échelle à Bourbon. Zambalah y prit passage en qualité de matelot et partit pour le Brésil, d'où il revint avec un bras de moins. Il avait retrouvé à Rio-Janeiro le capitaine négrier qui l'avait fait prisonnier dans la Sénégambie ; et quand on lui en parle aujourd'hui :

— Le capitaine portugais, dit-il, ne mentira plus à personne ; il m'en a coûté un bras, mais j'y ai mis bon ordre.

Zambalah a quitté Bourbon l'année dernière, et il est venu s'établir ici, où il vit en véritable sauvage.

Tandis qu'il pêchait, nous pénétrâmes dans sa case et nous y laissâmes quelques vêtements; puis, satisfaits de notre course, nous reprîmes le chemin de la ville.

C'était un samedi, il y avait des jeux et des danses aux admirables ateliers de MM. Rondeaux, Piston et Monneron, et je n'avais garde de manquer à la fête. Qui sait si d'ici à huit jours je ne serai pas déjà parti? Ne perdons jamais l'occasion de voir ce qu'on ne doit voir qu'une fois, mais qu'il est curieux et intéressant de voir une fois au moins. Je me décidai, d'après l'avis de mes guides, pour le chantier de M. Rondeaux, où plus de trois cents noirs, heureux de leur salaire de la semaine et de leur repos du lendemain, se tenaient prêts aux saturnales hebdomadaires. C'était une cohue, un glapissement, un vacarme intraduisible. Hommes, femmes, enfants, vieillards se trouvaient là, pressés, entassés dans un même enclos, sur un même point, comme si on leur eût défendu, sous peine du fouet, de s'étendre au dehors, comme si l'air et le terrain leur eussent été refusés ailleurs. Eh! bon Dieu! ne sommes-nous pas un peu sauvages aussi dans notre superbe capitale, où nous paraissions souvent prendre plaisir à nous parquer dans une allée poudreuse, quand nous pouvons fouler à côté un frais gazon et respirer un air pur et libre?...

Peut-être ces hommes que voici rêvent-ils de leurs plages perdues, de leur liberté dans l'avenir; peut-être préparent-ils un massacre général de leurs maîtres; peut-être aussi est-ce leur prière au puissant arbitre de toutes choses. Je ne sais, mais il y a là bien des joies ardentes, bien des yeux qui lancent des flammes, bien des bras qui se tordent convulsivement, et des poitrines qui se gonflent, et des hurlements qui retentissent; ce n'est pourtant là que le prélude, l'avant-scène. On se prépare à être heureux, voilà tout. Le bonheur, le voici :

Le signal est donné. En un clin d'œil un vaste cercle est formé : les hommes, les femmes, au hasard, les enfants en première ligne, afin de pouvoir perpétuer le souvenir de la fête nationale.

Au bruit général de tout à l'heure, que je compare au mugissement d'une eau boueuse s'engouffrant dans un vaste égoût, vient de succéder un silence que nulle bouche n'oserait encore troubler. Petit à petit l'air frémit; c'est une mélodie, je vous jure, âpre, singulière, mais harmonieuse, phrasée; elle a de la mesure, de la cadence; ce n'est plus du désordre, ce n'est plus un chaos; elle grossit encore, et le *crescendo* a perdu quelque chose de sa couleur primitive. Ce n'est plus maintenant la voix seule qui joue un rôle, c'est aussi la face qui devient grimaçante, hideuse; ce sont les bras qui gesticulent, les jambes qui tremblotent, les pieds qui frappent le sol comme s'il était bouillonnant. Vous ne le croiriez pas, la durée de cette seconde station est proportionnée aux degrés de tempé-

rature de l'atmosphère; si le soleil a été ardent, si le travail a été rude, le passage est court, car on a hâte de s'emparer de toutes les sensations.

Mais une danseuse s'élance dans le cercle, seule d'abord, tournoyant et agitant les bras; elle se courbe, se redresse, passe en revue cette légion de furies, sur laquelle elle semble lancer son frénétique délire. C'est à qui l'emportera sur ses rivaux, c'est à qui sera choisi par la reine. Le voilà;



il s'élance à son tour, il se pose victorieusement en face de sa danseuse, et les chants des autres acteurs deviennent des cris féroces; on se bat les flancs, on se frappe la tête, on grince des dents, on écume; vous diriez la rage d'une meute de loups tombant sur un troupeau de brebis sans défense. Eh bien! non, c'est de la joie, de l'ivresse. La fête est à peine commencée; deux noirs sont entrés en lice; chacun des autres aura son tour, et ce que vous venez de voir, ce que vous venez d'entendre, c'est une idylle, c'est une bergerie de Racan; il n'y a pas encore là de drame: le drame vient plus tard; et ce peuple, je vous jure, n'est pas inhabile à prolonger ses instants de bonheur.

Ce n'est pas chose aisée que d'écrire pour tous, et j'éprouve ici un embarras d'autant plus pénible, que j'ai promis à mes lecteurs une histoire exacte et complète de la cachucha délicieuse qui, depuis trois ans à peu

près, s'est fait jour jusque chez nous. Lorsque pour la première fois je la vis annoncer sur les affiches de nos théâtres si pudibonds, je me pris soudainement à rougir et je me demandai involontairement si la licence serait assez osée pour venir effrontément braver l'éclat de mille jets de lumière, les répugnances d'une nation qui joue parfois au scandale, mais qui du moins y joue à huis clos. Je bravai le péril et j'allai voir. Non, ce n'était pas la cachucha, fille de la chika, que je reconnus dans cette pantomime gracieuse d'Elssler, exécutée aux applaudissements d'un public enivré. Cette cachucha est une danse bâtarde, toute de création moderne, travestie déjà par les Portugais, qui la rapportèrent de leurs conquêtes, parodiée plus tard par l'Espagne, et endimanchée, musquée par nous, qui en avons fait une chose à part, où le corps se disloque avec calme et où la passion n'est plus que dans le regard et le sourire. Cette cachucha rappelle sa mère comme le profil de la grenouille rappelle celui de l'Apollon du Belvédère; il y a un monde entre les deux. Créez, mais ne profanez pas.

La véritable cachucha des noirs, la danse nationale, la fête majeure des Mozambiques, des Angolais et autres peuples sauvages, la voici, puisque je vous l'ai promise. Mais non, je retire ma parole; la description de cette danse brûlerait ces pages, et je sais m'imposer des sacrifices au profit de la pudeur. Assistons à des fêtes moins âcres.

Après la chika, d'autres danses beaucoup moins hasardées eurent lieu au chantier. Je pus me convaincre alors que chez ces peuples sauvages, comme chez les nations policées, la joie a ses degrés comme la douleur, et que la fièvre ne joue pas toujours le premier rôle dans les passions des hommes.

Ma tête était bouillante, mais l'occasion trop belle pour que je consentisse à renoncer à la tâche que j'avais acceptée. Il me sembla, au milieu de cette effervescence générale, que certains acteurs dont la physionomie était identique se montraient plus incandescents que les autres. En effet, c'était la caste mozambique, presque en tout taillée comme la race malgache, dont pourtant elle est l'ennemie irréconciliable. En général, j'avais trouvé que les nègres des Indes orientales étaient plus calmes, plus difficiles à émouvoir; aussi est-ce parmi ces derniers que les colons prennent de préférence les serviteurs de leurs maisons.

Avec une pareille latitude donnée aux noirs de l'île, ils ne doivent en rien ressembler à ceux du Brésil ou même du cap de Bonne-Espérance, et l'on comprend qu'il ne soit jamais question ici de révolte générale ou de massacres particuliers. Aussi les voyez-vous dans les rues, gambadant, gesticulant et presque toujours munis d'un grossier instrument de musique, façonné à l'aide d'un bambou et de deux cordes, chantant non-seulement les airs de leurs pays, mais encore les ordres qu'ils viennent de recevoir. Ainsi, un maître dira à son noir :

Va reporter ce pot de pommade au parfumeur et demandes-en un à la vanille.

Eh bien ! de cette phrase le noir fait le poème de son chant, et il compose là-dessus un thème d'une originalité extrêmement remarquable.

Si, infidèle et menteur, un esclave se grise et dérobe l'argent qu'on lui a donné pour une commission, son premier soin est de chercher une excuse; dès qu'il l'a trouvée, il la met en musique et la module tout le long de la route :

— Qu'as-tu fait de la liqueur que je t'avais ordonné d'aller chercher? lui dit son maître.

— *Quand mo passé d'vant magasin Bon-Goût, mon liqueur saute, mon li pied coque.*

Le noir dit qu'il est tombé, qu'il a répandu la liqueur; et, sur cette phrase d'excuse qu'il a bien préparée et qu'il trouve admirable, il crée un air des plus séduisants, en se disposant toutefois à recevoir vingt-cinq coups de rotin.

Ces deux phrases que je viens de vous citer, je ne les prends pas au hasard; il n'est pas d'habitant de l'Île-de-France ou de Bourbon qui ne les sache depuis son enfance et ne les ait cent fois chantées en sa vie sous ses psalmistes favoris.

Il est rare qu'après les danses dont je vous ai parlé tout à l'heure des rixes n'aient pas lieu, mais c'est presque toujours à coups de poing ou à coups de tête que s'attaquent les adversaires. Ne croyez pas que les té-



moins s'opposent au combat; au contraire, ils l'excitent, ils le désirent aussi sanglant que possible. Rangés du côté de leurs affections, ils encouragent du geste et de la voix celui qu'ils voudraient voir triompher, et la lutte ne cesse que lorsqu'un des deux ennemis est étendu sur le carreau.

Quand la victoire est trop longtemps incertaine, ceux-ci reculent, se séparent et s'arrêtent à quelques pas de distance ; puis ils poussent un grand cri, se frappent la poitrine, se courbent, ferment les yeux et se ruent l'un sur l'autre de toute la rapidité de leurs jarrets. Quelquefois l'un des deux crânes est ouvert, souvent même tous les deux, et les spectateurs emportent les victimes. Le duel n'est pas seulement d'invention européenne.

Qu'un noir appelle un autre noir *fainéant, marron, voleur*, il n'y aura pas rixe ; s'il l'appelle *malgache*, un pugilat aura lieu ; et s'il l'appelle *négre*, on verra combat à mort. Cependant que sont-ils ? est-ce qu'ils auraient des prétentions à être blonds ? Les maîtres punissent sévèrement ces combats particuliers, mais un noir en colère est un animal redoutable, et ce n'est pas le fouet qui peut l'arrêter dans sa vengeance.

Ce que j'aime avant tout dans mes courses, ce sont les contrastes ; aussi pris-je grand plaisir, en quittant les chantiers de M. Rondeaux, à parcourir la ville, où tout me rappelait une patrie, hélas ! si regrettée.

Il y a, sans contredit, moins de distance de Paris à Maurice qu'il n'y en a de Paris à Bordeaux. Les modes arrivent ici jeunes et fraîches ; les inventions utiles y sont propagées avec une rapidité qui tient du prodige, et les citoyens de l'île sont d'autant plus pressés d'en jouir, qu'ils ont été plus près d'en être privés. Le cap de Bonne-Espérance est sur la route de Paris à Maurice.

J'ai consulté les archives de l'île ; croirait-on qu'il n'y a pas un seul exemple d'assassinat commis par un créole, et l'on tremble encore ici au souvenir d'un funeste événement qui fit longtemps désertier les paisibles habitations de l'intérieur.

Je transcris le fait suivant des registres :

« Plusieurs officiers et soldats d'un régiment français en garnison à Maurice pénétrèrent la nuit dans l'habitation de madame Lehelle, l'une des plus jolies femmes de la colonie, dont un de ces officiers, le sieur de V..., était éperdument amoureux. Cette dame, ayant conçu quelques inquiétudes par suite de plusieurs menaces faites par son fougueux adorateur, avait prié son mari de ne pas s'absenter de l'habitation, située dans les grands bois de Flacq ; mais, quelques affaires l'appelant à la ville, il crut pouvoir sans danger laisser sa femme seule pendant quelques heures. Un soldat nommé Sans-Quartier, auquel on permettait de colporter des marchandises dans la campagne, fit ouvrir la porte aux assaillants, qui multiplièrent leurs crimes par le viol, le meurtre et l'incendie. Un vieil invalide, gardien de la maison, périt victime de son dévouement ; les négresses et les noirs furent massacrés. Il paraît que madame Lehelle était parvenue à s'échapper, puisqu'on reconnut un de ses souliers dans le bois, à un quart de lieue de sa maison, et que ce fut près de là qu'elle fut trouvée assassinée.

« Tous les soldats acteurs de cette terrible catastrophe furent suppliciés, et le sieur de V... ne dut la vie qu'à la considération qu'on avait de sa famille; comme s'il était permis de se soustraire à la justice en se cachant derrière un beau nom ! Sans-Quartiers s'échappa d'abord et répandit la terreur dans l'île; mais, saisi enfin, on le conduisit bâillonné au supplice, pour l'empêcher de nommer les instigateurs du crime, et il fut rompu vif. »

Depuis ce meurtre horrible, qui date de fort loin, il n'y a pas eu, je le répète, un seul assassinat commis à Maurice.

La ville est divisée en quartiers ou camps. Le camp Malabar est celui que choisissent en général pour logement les Indiens arrivant à l'Île-de-France, et qui doivent y séjourner quelque temps.

L'espace contenu entre les camps est ce qu'on appelle ville. On n'y voit que de misérables cabanes à demi-closes, malsaines, mal aérées. Là aussi se logent, à leur arrivée de Canton et de Macao, les Chinois appelés par les planteurs pour la culture du riz et du thé.

Les Chinois, peuple rusé, lâche, méchant, avare, nation superstitieuse et cruelle, dévote à sa religion, à laquelle elle ne croit pas, faisant des martyrs pour se désennuyer de la monotonie de sa vie de paresse, basement voleuse, hypocrite par calcul et toujours prête à vanter son indépendance au milieu des guerres intestines qui dévorent les autres régions du monde, les Chinois sont assez avancés dans les arts pour présenter aux yeux de tous des merveilles de patience et d'adresse; mais, stationnaires depuis des siècles, ils ne comprennent aujourd'hui de la vie que ce qu'elle rapporte en piastres ou en roupies. Un Chinois fumant sa pipe, accroupi devant sa porte, me fait l'effet d'un crapaud suant et bavant au soleil. Je les retrouverai plus tard, ces hommes jaunes, à Diély, à Koupang et autre part peut-être, et il n'y aura pas de ma faute si je n'en châtie pas quelques-uns de cette impudente ardeur pour le vol qui les tient à la gorge et me les rend si odieux.

Les jeux que les nègres de toutes les castes affectionnent le plus sont ceux qui exigent une plus grande activité; on dirait que ce sang noir qui coule dans leurs veines veut faire explosion par tous les pores. Ils ne parlent jamais sans gesticuler, et ils parlent alors même qu'ils sont seuls; vous croiriez qu'ils ne pensent qu'avec la langue. Ceux qui, employés plus directement au service particulier des riches planteurs, devraient s'essayer au repos après avoir porté pendant une partie de la journée, sous les rayons d'un soleil brûlant, un lourd palanquin, semblent au contraire vouloir encore doubler leurs fatigues.

À la halte, vous les voyez se dandiner, piétiner, aller et venir à travers les haies de la route, ainsi qu'un petit écureuil en liberté. Leur corps a beau ruisseler, ils ne veulent point paraître vaincus par les longues courses, et ils se font un véritable point d'honneur de ne pas rester en arrière des plus intrépides marcheurs.

On voit quelques noirs dans les temples et dans les églises; ils sont là immobiles, debout ou accroupis, parce qu'on leur a dit de ne pas bouger; puis ils se mettent à genoux, parce qu'on leur a ordonné de s'agenouiller. Ils se frappent la poitrine quand le prêtre leur en donne l'exemple; ils se signent après avoir trempé leur main dans le bénitier; ils sortent en ricanant, et voilà tout. On leur a jeté, à leur arrivée dans l'île, un peu d'eau sur la tête avec les cérémonies d'usage, et on leur a dit : Vous êtes chrétiens.

Ce n'est pas assez, et la voix puissante de la saine morale du christianisme serait peut-être un bouclier plus sûr aux colonies que la geôle et les flagellations.

Dans une course fort intéressante aux deux admirables cascades de Chimère et du Réduit, je fis plusieurs stations assez longues en dépit des noirs, qui avaient hâte d'arriver à la ville pour leurs danses du samedi, et je demandai à l'un d'eux, Malgache fort intelligent, quelques-uns des secrets de la religion de sa patrie, car ces hommes ont une patrie aussi.

— Crois-tu en Dieu? lui dis-je.

— Ici, à un seul; dans mon pays, à deux.

— Mais il ne peut y avoir qu'un seul Dieu.

— Ici, oui; mais dans mon pays à moi, il y en a deux.

— Dans ton pays on a tort, car il ne peut y avoir qu'un seul maître.

— Pas vrai, il y en a plus de six cents à l'Île-de-France.

— Crois-tu à un Dieu? dis-je un instant après à un jeune et vigoureux Mozambique qui commandait la marche.

— Si maître l'ordonne, oui.

— Mais si je ne te l'ordonne pas?

— Alors, non.

— Et si je te laisse libre de croire ou de ne croire pas?

— J'attendrai.

— Dans ton pays, je sais pourtant qu'on croit à un Dieu.

— Dans pays à moi, on croit à un Dieu quand on a gagné une bataille; on n'y croit pas quand on l'a perdue.

— Lorsque vous la perdez, le peuple qui la gagne a donc un Dieu et vous pas?

— C'est ça.

— Fort bien; et s'il n'y a pas de guerre?

— Alors il n'y a pas de Dieu.

— Et toi, dis-je à un troisième, jeune garçon fort gai, fort propre, fort espiègle, qui paraissait tout disposé à se laisser aller avec insouciance à sa destinée, d'où es-tu?

— Je ne sais pas.

— Qui t'a amené à l'Île-de-France?

— Un navire qui venait de bien loin et dans lequel on disait fort souvent le nom de Malacca.

— Je comprends ; tu ne sais donc pas quelle est la religion de ton père ?

— Non.

— Et aujourd'hui crois-tu en Dieu ?

— *Je crois en Dieu le père tout-puissant, le créateur du ciel et de la terre, etc...*

Et le noir me récitait avec une extrême volubilité, sans se tromper d'une syllabe, les demandes et les réponses du catéchisme français, dont il ne comprenait absolument rien. Je me pris soudainement à rire, et mon érudit retourna s'asseoir, heureux de m'avoir prouvé qu'il en savait plus que ses ignares camarades.

Je n'avais ni le temps ni l'éloquence nécessaires pour poursuivre mes investigations, et c'était moins pour leur instruction que pour la mienne que j'interrogeais tous mes noirs.

Mais il y avait parmi eux un vieillard d'une cinquantaine d'années, qui, à chaque question que j'adressais et à chaque réponse qui m'était faite, haussait dédaigneusement les épaules et souriait de pitié. Je l'appelai pour l'interroger à son tour. Il s'approcha brusquement, s'accroupit, et je remarquai avec surprise que tous les autres noirs s'empressèrent de venir se grouper autour de nous. Dès ce moment, je me crus destiné à soutenir une thèse dans les formes, et je commençai l'attaque.

— D'où es-tu ?

— D'Angole.

— Y a-t-il longtemps que tu es à l'Ile-de-France ?

— Depuis vingt ans.

— Tu es catholique ?

— Oui, depuis que j'y suis.

— Et avant qu'étais-tu ?

— Rien.

— Te crois-tu quelque chose à présent ?

— Bien moins.

— Alors pourquoi as-tu changé ?

— Je voudrais bien vous voir sous le fouet. C'est le fouet qui m'a appris qu'il n'y avait qu'un Dieu, et si mon maître l'avait voulu de la même manière, j'aurais cru qu'il y en avait deux, ou trois, suivant sa volonté.

— Dans ton pays avez-vous un seul Dieu, ou bien y en a-t-il plusieurs ?

— Avant de connaître les Portugais, nous n'en avions qu'un ; depuis que nous avons su qu'ils n'en avaient qu'un aussi, nous en avons voulu deux.

— Ainsi c'est vous qui faites vos dieux ?

— Oui, chaque fois que les Portugais viennent et nous les brûlent, nous abattons de gros arbres et nous en faisons de nouveaux. Nos

forêts sont grandes, allez; nous ne manquons jamais de dieux à Angole.

Comme j'allais passer en revue quelques nouvelles croyances, le vieux noir me fit observer que le soleil allait vite et qu'il fallait se hâter si nous voulions être de retour avant la nuit. Nous nous remîmes donc en route, et deux heures après je planais sur une cascade ravissante, dans les tourbillons de laquelle voltigeaient les ailes humides de l'élégant paille-en-queue, le plus amoureux des oiseaux. Ici encore, pour la vingtième fois depuis mon départ, je regrettai amèrement qu'un habile pinceau ne se fût pas associé à la faiblesse du mien, car si c'est un vif regret que l'impuissance totale, c'en est un peut-être plus vif encore de gâter pour ainsi dire une nature si belle et si riche, devant laquelle le cœur est en extase.

J'étais là dans un désert; la cascade bouillonnait au fond d'une délicieuse vallée, et les noirs qui m'entouraient me parurent enfin disposés à écouter une leçon. Je quittai donc mes pinceaux et mes calepins; et, saint Jean improvisé (bien que je m'appelle Jacques), je commençai.

A la fin de la première période, le vieux noir d'Angole me dit :

— Maître, le soleil se couche; nous ne pourrons pas arriver aujourd'hui.

Je feignis de ne pas entendre; mais après quelques phrases je fus de nouveau interrompu par la même voix du nègre, qui savait bien que je parlerais dans le désert.

— N'est-ce pas, dis-je à tous mes disciples, que j'ai le temps de prêcher?

— Non, répondirent-ils tous à la fois, et j'en fus pour mes frais d'éloquence et mes évangéliques intentions.

A mon retour je dis à M. Pitot mes tentatives et mes efforts auprès de ses esclaves, et il m'assura que lui-même y avait perdu ses soins et ses peines. « Au surplus, ajouta-t-il, dans l'état actuel de nos colonies, il n'est pas aussi impolitique que vous le croyez que nous laissions les noirs dans leur ignorance et leur abrutissement; notre puissance est là. Nous avons besoin d'esclaves; vouloir apprendre, c'est un pas vers l'affranchissement; penser, c'est être libre; l'heure venue, ils diront, comme nous, qu'ils croient d'après eux. Il y a de l'orgueil dans tout corps où réside une âme, et si vous dites à l'esclave que ses chaînes sont des fleurs, il les portera sans se plaindre. Souvent ce n'est pas tant la chose qui les blesse que le mot... Allons nous mettre à table. »

Ce fut le vieux noir qui se trouva, par un singulier hasard, placé derrière moi, et le coquin me servait en ricanant et en grommelant quelques paroles que j'entendais à peine. Je suis sûr qu'il se moquait de mon Dieu et de ses dieux d'Angole. A mon coucher, je lui ordonnai de me suivre; il le fit en murmurant, car il s'attendait sans doute encore à une leçon de morale; mais je suis un prêtre tolérant, et grâce à quelques verres de liqueur que je fis accepter à Boulebouli, il oublia, la nuit, ma religion,

la sienne, et ses vingt ans d'esclavage; moi, je ne voulus rien oublier, et j'écrivis.

— Qu'avez-vous donc dit et fait à mes noirs? me demanda M. Pitot, le lendemain : ils sont d'une gaieté bouffonne qui vient de me fort divertir, et je dois vous avouer que les quolibets pleuvent sur vous avec une rare profusion.

— J'ai prêché, voilà tout.

— Non, il ne s'agissait pas de cela entre eux.

— De quoi donc?

— Ne leur avez-vous pas distribué quelques bouteilles de vin à la campagne de M. Piston, en les priant de boire à votre santé?

— Oui.

— Quelle lourde faute ! c'est à leur santé seule qu'ils ont bu, ou plutôt à leur dégradation. Vous croyiez vous montrer généreux, vous n'avez été que dupe. Obliger ces gens-là, c'est semer sur du granit. C'est pis encore, ils voudront dans l'avenir une faveur pareille à celle que vous leur avez accordée aujourd'hui. Quant à vous, qui partez, vous n'en subirez pas les conséquences; mais si l'un de nous était coupable d'une bienfaisance aussi mal placée, nos caves seraient à sec en bien peu de mois. Gracier un noir qui a mérité vingt-cinq coups de rotin, c'est tout ce que nous pouvons et osons nous permettre; aller au delà serait signer la ruine de la colonie.

— Ils me semblaient pourtant heureux, répliquai-je à M. Pitot.

— Oui, ils l'étaient de vous avoir volé.

— Ils ne volaient pas, je donnais.

— C'est cela; ils ne jugent les autres que d'après eux, et eux, ils volent et ne donnent jamais.

« Savez-vous quel est le boute-en-train de cette espèce de comédie dont vous êtes le niais? C'est ce vieux nègre d'Angole, que vous avez grisé en rentrant le soir dans votre pavillon. Tenez, venez les voir, cela vous amusera. »

— A quoi bon? leur joie finirait, et je veux être dupe jusqu'au bout.

— Vous avez raison, quand le bonheur arrive, il faut le bien recevoir sous quelque forme qu'il se présente. Vous me convertissez aussi.

J'ai assisté dans une des riches habitations de M. Pitot à la célébration de quelques mariages entre noirs. Je vous assure que la cérémonie ne manque pas d'une certaine dignité; et si j'étais plus oiseur, je vous donnerais là-dessus de piquants détails. Eh! bon Dieu! ne trouvons-nous pas un brin de ridicule jusque dans nos institutions les plus sérieuses?

Cependant le jour du départ approchait, et quoique nous oubliassions ici notre patrie par cela même que tout nous la rappelait, il fallut bien se préparer au dernier adieu!

Toutefois, quitte envers les noirs de l'île, dont j'ai esquissé quelques-uns des principaux caractères physiques et moraux, je ne le suis pas en-

vers des citoyens de Maurice, à qui je dois payer ma dette de reconnaissance. Oh! c'est un bonheur bien doux à l'âme que ces joyeuses promenades au Champ-de-Mars (à l'extrémité duquel s'élève le grave tombeau du général Malartic), alors que le soleil de ses rayons obliques dore les pittoresques cimes du Pouce, des Trois-Mamelles et du Pitterboth. La dame créole est vive, enjouée, riieuse. S'il y a coquetterie ravissante dans



son magique parler et dans son onduleuse démarche, c'est qu'elle n'ignore pas qu'il faut être un peu au-dessus du naturel et du vrai pour arriver au cœur de ces flegmatiques jeunes gens de l'île que je vous ai déjà fait connaître; mais elle redevient elle-même, c'est-à-dire à une nature privilégiée, alors qu'elle est avec vous, étranger, qui allez partir et dont elle ne veut garder le souvenir que comme un agréable passe-temps. — *Elle est assez bien faite pour une Européenne*; et cette façon de parler proverbiale vous dit assez que les femmes créoles ont le sentiment de leur supériorité, j'allais écrire de leur perfection.

Aux bals donnés par les opulents planteurs, on serait tenté de se croire dans les magnifiques salons de la Chaussée-d'Antin; toutes les belles femmes y forment de fraîches guirlandes, tant les riches parures y jettent de vives étincelles... Paris est deviné à Maurice.

Mais ce n'est pas seulement par la frivolité de ses joies, de ses fêtes, que l'Île-de-France a conquis cette dénomination glorieuse de *Paris des Grandes-Indes* que les voyageurs lui ont donnée; c'est par son goût des lettres, des arts et des sciences; c'est aussi et surtout par son ardent enthousiasme pour toutes les gloires et toutes les illustrations. S'il n'y a point à Maurice de bibliothèque publique, on trouve dans chaque maison une bibliothèque particulière où le cœur et l'esprit de la jeunesse se développent et s'élargissent.

Ce n'est pas tout encore. J'ai trouvé ici une société d'hommes aimables sans causticité, instruits sans pédantisme, qui, toutes les semaines, dans des réunions qu'ils avaient appelées séances de la *Table-Orale*, luttaient par leur verve intarissable avec les beaux-esprits de nos caveaux anciens et modernes, et perçaient quelquefois les profondeurs des plus hautes sciences.

Je n'ai pas manqué un seul jour à ces banquets délicieux où leur courtoisie m'avait invité. J'ai dit souvent, depuis mon retour en Europe, les couplets et les strophes des poètes de l'île, et l'on a pu se convaincre que le ciel qui a réchauffé Parny et Bertin n'avait rien perdu de sa puissance inspiratrice.

Là Bernard et Mallac, rivaux sans jalousie; là Arrighi, descendant d'une famille illustre; là Chomel, le fameux Désaugiers de l'île; là Coudray, directeur du collège colonial, où il veille en père sur tant de jeunes espérances; Thenaud, Ésope indien, vainqueur des belles à coups d'élégants madrigaux; Dépinay, plus utile encore au barreau qu'à ces banquets dont il est l'idole; Mancel; Josse, qui comprend et commente si bien Newton et Descartes; Édouard Pitot, le peintre; Fadeuil, Maingard, Épidarise Collin, qui reçut des leçons de Parny et se plaça si près de son maître; et Tomy Pitot, le plus habile de tous, poète inspiré plus encore par le cœur que par la tête, le Béranger de cet hémisphère, que la mort vient de ravir naguère à la colonie attristée. Oh! je ne les ai pas quittés sans larmes, ces amis de peu de jours, mais si bons, si fervents; et si l'un d'eux, de par le monde, lit encore ces lignes, il verra que moi aussi j'ai dans l'âme un autel pour les saintes affections.



Combat du Grand-Port.

Moré - Jato - 17

ILE-DE-FRANCE

Combat du Grand-Port.

Mes vêtements sont imprégnés aujourd'hui d'une odeur de poudre que j'aime à respirer; il me semble que la ville, le port, la montagne du Pouce, les Trois-Mamelles, le Pitterboth, se parent d'une auréole de gloire; je crois voir les cocotiers élancés agiter avec bonheur leurs couronnes mobiles, et l'on dirait que l'ombre du bananier est plus douce et plus rafraîchissante.

Voyez, voyez comme les citoyens s'agitent! voyez comme les plateaux qui dominent la capitale sont couronnés de population impatiente! Qu'est-il donc arrivé? Est-ce un grand jour de fête pour la colonie?... Oui, c'est tout cela, car c'est un jour de bataille, et par conséquent un jour de triomphe.

A l'horizon et cinglant à toutes voiles vers l'île, pointent les vaisseaux de la Grande-Bretagne avec leur léopard dominateur; et là-bas, dans le Grand-Port, nos vaisseaux attendent comme une bienvenue la visite que l'intelligent sémaphore leur annonce.

Duperré se prépare à la lutte avec ce calme, ce sang-froid qui pèse toutes les chances de la mêlée; son regard d'aigle interroge les positions, et l'on devine que si l'attaque est chaude, la défense sera vigoureuse.

Nous avons à raconter. Plus nous serons simple, plus nous serons vrai, plus nous dirons ce qui revient de gloire aux intrépides capitaines avec lesquels on vient se mesurer.

Il nous fallait quelque compensation aux glorieuses pertes que nous avions éprouvées dans la Méditerranée; l'Inde devait nous les fournir, et Duperré était le gage assuré de cette éclatante revanche. Vous allez voir s'il a tenu la parole que nous avions donnée pour lui.

Nous étions au mois de mars de l'année 1810. Le capitaine de vaisseau

Duperré commandait alors dans l'Inde une division composée des frégates *la Bellone* et *la Minerve*, et de la corvette *la Victoire*, qui, pendant cinq mois de croisière, eut à subir les rudes atteintes des syphons intertropicaux, et des attaques moins dangereuses, mais aussi fatigantes des vaisseaux anglais, dont le nombre commandait à notre capitaine une prudence de toutes les heures. Aussi Madagascar, Mozambique, visités souvent par notre division, étaient-ils devenus une ressource et un asile à la fois contre les ennemis coalisés qui nous harcelaient sans relâche.

Plusieurs prises avaient, en quelque sorte, retrempe l'énergie de nos équipages; deux beaux vaisseaux de la compagnie des Indes, venant de la Chine et du Bengale, furent amarinés et conduits en lieu sûr. Trois autres vaisseaux avaient amené leur pavillon; mais l'un d'eux, au mépris des lois de la guerre, s'était sauvé en profitant des ombres de la nuit pour masquer sa honte et sa trahison; les deux autres, *le Ceylan* et *le Windham*, restèrent en notre pouvoir.

Au mois de juillet, la division Duperré, grossie de ces deux prises, cingla vers l'Île-de-France, qu'il savait continuellement bloquée par des croiseurs anglais, qui pouvaient bien effectuer une descente heureuse sur l'un des points les plus accessibles de l'île; aussi faisait-il force de voiles pour arriver dans une colonie où tout était français, les costumes, les mœurs, le langage, mais surtout le cœur et les sentiments.

Le 20 août à midi, les frégates et les prises saluèrent l'île et reconnurent bientôt le Port impérial et la Passe. Dans le premier de ces mouillages était déjà un navire; Duperré courut à lui sans balancer, car il n'est pas de ceux qui reculent en face de l'ennemi qui se présente; mais il reconnut bientôt une frégate française, et à l'instant même il fit signal à sa division de se placer sur la même ligne et d'entrer dans le port. Il voyait bien les sémaphores des mornes élevés qui lui indiquaient au large la présence de la croisière anglaise; il n'ignorait pas que si celle-ci le savait mouiller sous les forts de la colonie ou dans une de ses rades, elle ne tarderait pas à l'y rejoindre, et cependant il poursuivit sa route.

La Victoire, commandée par le capitaine Maurice, ouvre la marche. Après elle vient *la Minerve*, sous les ordres du brave Bonnet; puis le vaisseau *le Ceylan*, sous le commandement de l'enseigne de vaisseau Monluc; puis *le Windham*, et *la Bellone*, que montait Duperré.

A peine *la Victoire* est-elle dans le goulet, que la frégate anglaise, hissant son pavillon rouge, ouvre le feu et fait pleuvoir sur le navire pris à l'improviste une grêle de boulets et de mitraille.

A la bonne heure! la trahison recevra le châtiment qu'elle mérite; et si l'on se bat avec ardeur contre un ennemi qu'on estime, le besoin de vaincre est plus grand sans contredit alors qu'on est en présence d'un traître.

Duperré a jugé, de ce regard et de cette intelligence qui ne lui ont jamais

fait défaut, le péril auquel ils s'expose et la gloire qui l'attend. « Le Grand-Port est pris, se dit-il à l'instant; la colonie appartient peut-être déjà aux Anglais; tout le présage... Eh bien! de par mon pavillon et mes équipages, je saurai bien les reprendre ! »

Les navires ne peuvent ni se rallier ni serrer le vent. Déjà *le Ceylan* et *la Minerve* avaient accepté le combat; il fallait le soutenir; aussi le signal de forcer la passe est donné par *la Bellone*.

Il faut le dire parce que cela est, il faut le dire parce que, chez nous, l'exemple d'une honteuse fuite n'est pas contagieux, mais, aux premières bordées, *le Windham* ralentit sa marche, et bientôt il prend la fuite. L'enseigne D. rend aux Anglais la prise, qu'il va conduire à la *Rivière-Noire*. On le remercie d'une part, et de l'autre la coupable indulgence du chef de l'expédition le sauve du châtiment qu'il avait mérité. Cependant *la Bellone* arrive, parée de sa belle mâture, fière de son valeureux équipage, enorgueillie de son indompté capitaine. La voici recevant avec calme, et même sans répondre tout d'abord, les attaques du fort et de la frégate anglaise, sous la poupe de laquelle elle va s'établir, la criblant sous sa triple charge de fer et de bronze. Après cette manœuvre hardie, elle va prendre mouillage et attendre qu'une lutte plus sanglante soit engagée.

Une joie était acquise à Duperré : il voit les trois couleurs flotter sur tous les points de l'île, et bien sûr alors que le Grand-Port est seul au pouvoir de l'ennemi, il se hâte d'instruire le général Decaen, gouverneur de la colonie, de son arrivée et du combat qui se prépare.

La nuit était venue; c'était du silence partout, c'était partout une vive impatience des premiers rayons du jour, et la division était en mesure de lutter contre un ennemi dont les forts protégeaient la position avantageuse.

Cependant au Port-Napoléon, aujourd'hui Port-Louis, les habitants se livraient à une joie qui faisait le plus bel éloge de Duperré. On le savait en croisière; on craignait qu'il n'eût succombé sous le nombre de ceux qui s'acharnaient à sa poursuite; et à la nouvelle de son entrée dans le Grand-Port, et du salut amiral qu'il avait envoyé à la frégate anglaise, des compagnies de volontaires s'armèrent à la hâte, se mirent en route, et vinrent généreusement s'offrir au capitaine de vaisseau, qui n'attendait pas moins de leur courage et de leur patriotisme.

Le général Decaen, si cher à tant de titres à la colonie devenue anglaise, prend aussi ses mesures; il ordonne à la division Hamelin, mouillée au Port-Napoléon, et composée des frégates *la Vénus*, *la Mouche* et *l'Astrée*, et de la corvette *l'Entreprenante*, d'appareiller et de voler au secours de Duperré, qui peut être bientôt cerné par toute la croisière anglaise.

Rien n'égale l'activité du gouverneur, qui n'a besoin d'exciter ni le courage des habitants ni l'énergie des équipages, mais qui leur donne à tous l'exemple du dévouement et de l'abnégation. Il organise d'un seul

mot une compagnie de marins sous les ordres des maîtres et des aspirants, et il leur indique la route qu'ils auront à suivre. De sa bouche, de son cœur s'échappent, énergiques et brûlantes, ces paroles d'enthousiasme qui ont souvent décidé du gain d'une bataille; et quant à l'issue de celle qui se prépare, il ne doute point que ce ne soit encore une page de notre histoire maritime : Duperré est là-bas sur son banc de quart, attendant avec impatience les premiers rayons du soleil.

Quand il a tout disposé, quand il a jeté dans l'âme de tous ceux qui l'entourent ce rayon patriotique qui l'anime, il part à son tour, et va savoir si Duperré a besoin de lui. Sur la terre et sur les flots, les Anglais auront en face de rudes joûteurs. Suivons les événements pas à pas, car le drame est partout.

Le capitaine Duperré, aussi brave soldat qu'habile calculateur de toutes les ressources, se pose en ordre de bataille, acculé à un récif qui borde la baie, la tête appuyée à un plateau de corail. La corvette *la Victoire* était en tête, présentant son côté de tribord à l'ennemi; *la Bellone* venait ensuite; derrière *la Bellone* était *la Minerve*; *le Ceylan* fermait la ligne; ainsi, par ce moyen, la division ne pouvait pas être tournée, puisqu'elle s'était assuré la communication avec le rivage.

Le 22, une seconde frégate anglaise vint mouiller à côté de la première, et dès lors on put prévoir que le combat serait sanglant; aussi l'ennemi fit-il mine d'attaquer. La division française l'attendait ferme à son poste; mais une frégate en mouvement s'étant échouée, il y eut encore un point de repos qui dura jusqu'au lendemain.

Le lendemain 23, deux nouvelles frégates parurent au large, et piquèrent sur l'île de la Passe. Duperré, au comble de la joie, supposa que c'était la division du général Hamelin qui venait le rejoindre; mais les signaux échangés entre les ennemis lui firent comprendre tout le danger de sa position. La population entière de l'île couronnait les hauteurs du Grand-Port. Le capitaine allait combattre en face d'une colonie dont le salut dépendait peut-être de lui seul; et son équipage, mu comme lui par un noble sentiment de gloire, se retrempait en quelque sorte à l'impatience de Duperré, qui brûlait d'en venir aux mains.

A cinq heures, la division anglaise commence son mouvement d'attaque : ce sont *le Syrius*, sur laquelle flotte le pavillon de commandement du capitaine Rym; *la Néréide*, capitaine Wilhoughby; *l'Iphigénie*, capitaine Lambert, et *la Magicienne*, capitaine Cartin; toutes quatre, fortes et menaçantes, se dirigent l'une sur *la Minerve*, l'autre sur *le Ceylan*, et les deux dernières sur *la Bellone* et *la Victoire*.

Comme on le voit, la division ennemie avait une force double à peu près de la division française; mais les Français n'ont jamais reculé devant le nombre, et nos marins avaient cette résolution héroïque qui ne compte pas les ennemis, et qui élève l'âme des braves à la hauteur des plus grandes difficultés.

Duperré, avant sa première bordée, s'adresse à ses matelots, et son allocution brève, pleine d'énergie, est à l'instant même suivie du cri de *Vive l'Empereur!* répété par toutes ces poitrines haletantes que le bronze menaçait de toutes parts.

Il est cinq heures et demie; le feu s'ouvre sur toute la ligne, et bientôt le roulement des volées annonce à l'île attentive que le sort de la colonie dépend de l'instant qui va suivre. Mais une dernière épreuve était réservée à nos matelots, dont la fortune semblait depuis quelques jours tromper les espérances : les embossures de *la Minerve* et du *Ceylan* sont coupées, et ces deux navires, drossés par le courant et la brise, s'échouent sous le travers et bord à bord de *la Bellone*, qui masque leurs batteries; ils sont ainsi condamnés à rester muets témoins du combat que *la Bellone* et *la Victoire* continuent à soutenir vaillamment. L'ennemi, profitant d'un événement si malheureux et si imprévu, s'acharne sur *la Bellone*; une de ses frégates est échouée et ne peut faire jouer les pièces de l'avant; mais les trois autres présentent le côté à notre seule frégate, et croisent sur elle leurs écrasantes bordées.

Seule contre toutes, sous le tourbillon de fer et de feu qui l'accable, l'héroïque *Bellone* déploie une énergie excitée encore par la haine que réveille dans l'âme de nos matelots l'acharnement d'un adversaire qui vient en aide au flot dévorateur. Les flancs de *la Bellone* sont ouverts, ses pièces et ses manœuvres volent en éclats. *Vive l'Empereur!* s'écrie l'équipage luttant seul contre tant d'adversaires, *Vive l'Empereur!* et que la mer seule étouffe notre voix! L'équipage de *la Minerve* vient remplacer l'équipage éteint sous la mitraille, et chaque marin est un héros. Cependant notre feu domine celui des Anglais; c'est un coup de tonnerre sans relâche, c'est la mort qui voyage sur les ailes du feu; les matelots s'en aperçoivent; ils comptent, pour ainsi dire, les coups de bordées, et à ce nouvel avantage ils s'écrient de nouveau : *Vive l'Empereur!*

Duperré est partout, car partout il y a du plomb et du fer; et tandis qu'il donne l'exemple à son équipage, il instruit par ses signaux le gouverneur de la colonie des vicissitudes de la bataille. A dix heures, et les moments sont toujours marqués par la gloire, à dix heures il est frappé à la tête par une mitraille, qui le renverse dans la batterie. Ses matelots l'entourent d'abord avec des larmes; puis, la rage au cœur, ils lui serrent affectueusement la main, et jurent de le venger.

Bouvet apprend le malheur que nous avons à déplorer. Intrépide comme le dévouement, il s'élance sur *la Bellone*, se place fièrement sur le banc de quart, et l'équipage ne croit pas avoir perdu son capitaine; l'honneur succédait à l'honneur.

A onze heures, l'ennemi éteint son feu; *la Bellone* le fait aussi, non par courtoisie, mais parce qu'il faut quelque repos aux matelots écrasés. Une demi-heure après, nous essayons si on nous répondra, et notre bor-

déc résonnant sans écho, nous gardons le silence encore une fois. A demain donc !

A deux heures, un aide-de-camp du gouverneur vient donner avis au commandant de *la Bellone* qu'un prisonnier, échappé de la frégate *la Néréide*, a gagné le rivage à la nage, et a rapporté que cette frégate, réduite à l'état le plus affreux, était amenée depuis le soir. Bouvet répond au général : « Une ancre de mille et un grelin pour renflouer *la Minerve*, et les autres frégates sont à vous : *Vive l'Empereur !* » La nouvelle active le courage de nos marins, qui hâtent de tous leurs vœux le lever du jour pour recommencer le combat.

Le jour se lève ; la division française est dans la même position ; mais les Anglais sont rudement maltraités ; *la Néréide* voit flotter autour d'elle ses mâts, ses bordages et son pavillon ; *le Syrius* était toujours échoué ; *l'Iphigénie* se trouvait masquée par *la Néréide*, et *la Magicienne* aux abois présentait seule le travers à *la Bellone*.

Le feu recommença plus vigoureux que jamais à bord de celle-ci ; le pavillon de *la Néréide* est amené ; mais les feux croisés des autres navires empêchent d'aller l'amariner. Il fallait mitrailler *la Magicienne*, et l'habile Bouvet commanda le feu.

A deux heures, le capitaine de vaisseau Roussin, aujourd'hui vice-amiral, se rendit à bord de *la Néréide* qu'il trouva ouverte de tous côtés, et dont l'équipage s'était sauvé avant le jour. Plus de cent cadavres mutilés gisaient pêle-mêle dans les batteries, et sur le pont. *Le Syrius* travaillait inutilement à se renflouer ; *l'Iphigénie* ne songeait plus à combattre. Sur le soir, des tourbillons de fumée s'élèvent de *la Magicienne*, des flammes épaisses s'échappent des sabords de sa batterie, vers onze heures une gerbe de feu s'élève dans l'air avec un bruit horrible, et annonce que *la Magicienne* saute.

Le 25 au matin, le feu recommença à bord de *la Bellone* et de *la Victoire*, et leurs coups, dirigés sur *le Syrius*, portent la mort et le ravage sur cette frégate qui, échouée, ne peut répondre à cette vigoureuse attaque que par les caronades de l'avant.

De ces quatre frégates si belles, si audacieuses, *l'Iphigénie* seule restait ; elle pouvait combattre encore et prétendre à une fin glorieuse ; mais elle se hâta d'abandonner un champ de bataille si funeste au pavillon anglais, et de se réfugier vers l'île de la Passe.

Le 26, le triomphe de la division française était assuré ; on alla amarrer *l'Iphigénie*. Le 27, la division du commandant Hamelin, sortie du Port-Napoléon, parut au large et se dirigea pour approcher les passes sans y entrer ; et le 28, à la pointe du jour, un officier, porteur d'une sommation de son excellence le gouverneur-général, se rendit à bord de *l'Iphigénie* pour conclure de la reddition de cette frégate et de l'île de la Passe, à des conditions avantageuses pour les vainqueurs, généreuses cependant

pour les vaincus. A onze heures, le pavillon français, arboré sur le fort et à bord de la frégate anglaise, fut le signal qui annonça aux marins de la division et aux habitants de l'Ile-de-France le complément de la victoire.

Ainsi finit le combat du Grand-Port, une des plus belles pages de notre histoire maritime. Ainsi les Duperré et les Bouvet ont préludé à cette haute réputation de bravoure et d'intelligence qui a placé ces deux capitaines au premier rang de nos amiraux.

XIII

BOURBON

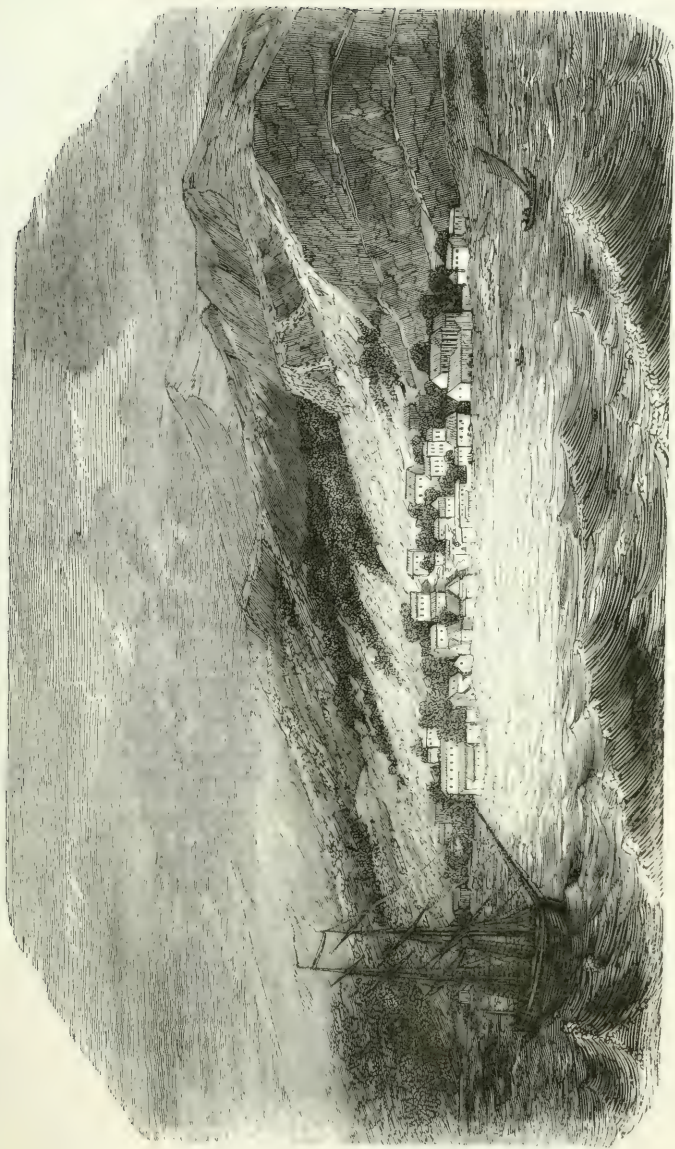
Saint-Denis.—Baleine et Espadon.—Saint-Paul.—Volcans.—Naké et Tabéha.

Il y a trente lieues de l'Ile-de-France à Bourbon ; il y en a au moins cent cinquante de Bourbon à l'Ile-de-France , car les vents alisés qui soufflent constamment de la première de ces deux îles vers la seconde sont contraires pour le retour, et forcent souvent les navires à pousser des bordées jusqu'en vue de Madagascar. Ainsi le veut le caprice des vents et des flots.

D'ici commenceront, à proprement parler, nos curieuses courses d'explorateurs, et dès que nous aurons salué le pavillon qui flotte là-bas sur le palais du gouvernement, peut-être serons-nous bien des années sans entendre parler, non-seulement de la France, mais encore de l'Europe. Le courage a beau se retremper aux périls qui nous attendent et à ceux que nous avons déjà bravés, le cœur joue aussi gros jeu dans cette vie aventureuse, et il ne reste point muet en présence d'un passé qui a toutes ses affections. Le cœur est, je le sais, le citoyen de l'univers ; mais sa patrie de prédilection est celle où reposent ses souvenirs de bonheur, auxquels on se rattache d'autant plus qu'on est plus près de les perdre.

Nous voici en rade, j'allais dire en pleine mer ; de légères pirogues entourent le navire ; il n'y a pas de quarantaine à subir : je vais à terre.

C'est une ville singulière que Saint-Denis : grande, immense par son étendue, mais bien petite si l'on ne compte que les maisons. Un quartier seul est assez étroitement resserré pour former de véritables rues, tandis que dans les autres on peut aller, en chassant, faire une visite à son voisin. Au surplus, cette éternelle verdure, si riche, si variée, planant au-dessus des habitations, contraste d'une façon tout à fait pittoresque



Saint-Denis (Ile-Bourbon).

avec les montagnes àpres qui d'un côté encerclent la ville, et avec les cônes de lave noirâtre, dessinés à l'horizon.

Certes la distance de l'Île-de-France à Bourbon est fort légère : eh bien ! une grande différence dans le caractère des habitants se fait déjà sentir et n'échappe pas à l'observateur. Ici, même franchise, même urbanité de la part des colons que chez leurs voisins, même empressement à fêter les étrangers ; mais tout cela se dessine avec moins de formes, avec plus de rudesse. Le climat est semblable : c'est une température à peu près égale dans la plaine et dans les vallées ; mais à Bourbon des monts gigantesques s'élèvent au-dessus des nuages et gardent à leurs cimes des neiges éternelles. A Bourbon, un volcan sans cesse en activité jette au loin d'immenses laves par ses vingt bouches de feu, et l'on dirait que le naturel des colons s'est en quelque sorte empreint de ces sauvages couleurs. Un fashionable de Saint-Denis est un rustre de Maurice, mais un rustre à l'allure fière, au langage indépendant.

Dans la ville, hélas ! nous aurons peu de choses à signaler. L'église est mesquine, pauvre, sans tableaux, si ce n'est un saint Denis portant sa tête dans ses mains, ce qui doit singulièrement édifier la population nègre ; un Christ au maître-autel, d'une bonne facture ; et, dans un méchant cadre, une espèce de figure de singe, représentant M. de Labourdonnaie, au-dessous duquel on lit cette inscription :

NOUS DEVONS A SON DÉVOUEMENT
LE SALUT DES DEUX COLONIES.

A la bonne heure, en dépit du martyrologe, les temples saints doivent s'ouvrir à tous les bienfaiteurs de l'humanité.

Cependant la ville me fatigue, soit qu'elle n'ait rien d'assez bizarre pour me retenir, soit qu'elle ne ressemble pas assez à une cité européenne. La corvette, mouillée à quatre encablures du périlleux débarcadère, m'offrira peut-être plus de distractions, et voilà des pirogues dont je puis disposer. Je longe la côte et j'en dessine les rudes aspérités : ce sont des remparts de laves diversement nuancées, dans les anfractuosités desquelles surgissent de brillantes couches de verdure que les brisants ne peuvent anéantir.

Le vent m'éloigne enfin de ces imposantes masses : tant mieux, je rejoins le bord.

La nuit était pure, une nuit tropicale, suave par les émanations de la terre et la limpidité du ciel, où scintillaient des milliers d'étoiles, dont l'éclat était affaibli par les opales rayons de la lune en son plein ; on eût dit un vaste ciel noyé dans une légère vapeur.

Nous venions de nous livrer à une de ces douces causeries du bord dont

tout le charme est dans la frivolité, et chacun de nous descendait déjà dans sa cabine, quand un roulis assez fort nous fit rapidement interroger l'horizon, d'où nous supposions que soufflait une brise naissante. Tout était silencieux.

Un jet brillant s'élève dans l'air : le dos gigantesque d'une baleine plane à la surface des eaux et disparaît avec la rapidité d'une flèche. Au même instant, un poisson de moyenne grandeur bondit, s'élance et retombe frétilant : c'est l'espadon, le plus mortel ennemi du géant des mers. Dès qu'ils se voient en présence, dès qu'ils se sont une fois rencontrés, ils ne se fuient plus; c'est un rude combat, un combat à mort qui va s'engager. Il faut que l'un des deux adversaires au moins succombe; et souvent, après une lutte, deux cadavres servent le lendemain de pâture aux requins et aux goélands. Le plus fort, c'est la baleine; le plus brave, c'est l'espadon, car il est sûr, lui, qu'il faut qu'il meure, vainqueur ou vaincu, tandis que, dans le triomphe, la baleine ne perd jamais la vie.

Oh! nous aurions eu besoin de tout l'éclat du soleil pour jouir du spectacle qui allait nous être offert : toutefois la lune était si belle, que nous n'en perdîmes que peu d'épisodes.

Le roulis ou le tangage du navire auprès duquel le combat s'était engagé nous disait la place occupée par les deux adversaires; mais qu'on se figure l'espace envahi par la baleine menacée, en songeant que dans quinze jours elle peut faire le tour du monde! Aussi pour éviter le choc terrible de sa monstrueuse tête, l'espadon se montrait-il souvent à l'air, et, dans sa colère, retombait-il inutilement sur le dard long et aigu dont il a été armé par la nature. Cependant la lutte durait depuis une demi-heure sans que la victoire se décidât; mais entre deux ennemis aussi acharnés tout repos est impossible. Quand la baleine se précipite sur l'espadon, si celui-ci est touché, il meurt broyé à l'instant même; si l'espadon, après son rapide bond hors des flots, trouve sous sa lance dentelée le dos de la baleine, celle-ci n'a que quelques instants à vivre, car la plaie est profonde, et le sang s'en échappe à flots pressés. Cependant l'ardente querelle des deux combattants, qui s'était engagée près de nous, alla expirer loin du bord; et, le lendemain, de la grande hune, on distinguait vers l'horizon une vive couleur de sang qui occupait un vaste espace. L'espadon et la baleine avaient cessé leur lutte.

Toutefois, pour les provisions nécessaires à une de nos plus longues courses, la corvette se vit forcée d'aller mouiller à Saint-Paul. Je profitai de cette seconde relâche pour visiter l'intérieur de l'île et parcourir ces belles rampes que M. de Labourdonnaie fit creuser à travers les ravins et les torrents, sur les flancs des plus rudes montagnes. Oh! c'est un travail digne des Romains, complété aujourd'hui par le beau pont jeté sur la rivière des Galets, qui devient, aux jours d'orage, un torrent dévastateur.

C'est un spectacle assez curieux, je vous assure, que celui d'une ville qu'on cherche encore alors qu'on l'a déjà traversée. Tel est Saint-Paul, dont les maisons irrégulièrement élevées au milieu de belles touffes de verdure, sont absolument voilées par les enclos qui les emprisonnent. Saint-Paul est une cité naissante et pourtant bâtie sur un sol de sable, au pied du Pays-Brûlé. Elle est toute fière de sa position topographique, et semble dire aux navires voyageurs : « Ici seulement vous trouverez un abri contre les tempêtes. »

Cette île a été baptisée bien des fois. Appelée d'abord Mascareinhas, du nom du capitaine portugais qui la découvrit, elle fut désignée plus tard sous celui de La Réunion, et enfin on la dota de celui qu'elle porte aujourd'hui.

Un volcan très-considérable, séparé du reste de l'île par un vaste enclos de rochers, y est sans cesse en travail. Elevé de quinze cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan, trois cratères le couronnent. M. Bory de Saint-Vincent imposa le nom du célèbre Dolomieu à celui qu'il trouva brûlant. Ses compagnons de voyage donnèrent le sien à celui qui est séparé du cratère Dolomieu par le mamelon central, véritable cheminée par laquelle les feux souterrains sont en communication avec les feux du ciel. Un tel hommage était dû à l'explorateur qui mit tant d'activité dans ses recherches, qui gravit dans une île très-habitée des escarpements où nul n'avait encore pénétré, qui, franchissant mille précipices, donna une excellente carte du pays, et, s'exposant à la soif, à la faim et aux intempéries d'un ciel tour à tour ardent et glacial, découvrit, après les Comerson et les Du Petit-Thouars, mille productions nouvelles qui avaient échappé aux recherches de ces grands naturalistes.

Toute située qu'elle est entre les tropiques, l'île Bourbon, dont les rives produisent les mêmes trésors végétaux que l'Inde, n'en a pas moins ses points glacés. Outre le volcan, à la cime duquel le mercure descend fréquemment au point de très-forte congélation, il existe des plateaux extrêmement élevés, où se fait sentir un froid rigoureux; divers sommets, dont entre autres le Piton-des-Neiges, l'une des Salazes, a plus de dix-neuf cents mètres de hauteur.

Tout est volcanique dans ces imposantes masses, évidemment sorties des entrailles du globe, d'où les arrachèrent de puissantes éruptions. Sur ce Piton-des-Neiges, solitaire, dépouillé, battu des tempêtes, triste dominateur d'un horizon sans bornes, on aperçoit souvent des traces de pieds humains, attestant le courage d'esclaves qui viennent chercher la liberté jusque dans les dernières limites de l'atmosphère. Là aussi gisent parfois les os blanchis de quelques malheureux qui, préférant l'indépendance dans le désert à l'esclavage dans une société marâtre, viennent terminer leurs infortunes sur le basalte solitaire.

Une riche végétation couvre l'île qui nous occupe et présente à l'œil

de l'observateur la plus brillante variété. Sur la côte on admire le caféier, le cotonnier, le muscadier, le girofflier et tous les arbres précieux de l'équateur, offrant à l'homme le nécessaire et le superflu. A mesure qu'on s'en éloigne et qu'on s'élève vers l'intérieur, d'autres végétaux se pressent pour ombrager le sol; le palmiste succède au cocotier, le vacoï au bananier; l'ébénier, divers bois de construction, des fougères, qui rivalisent en hauteur avec les plus grands arbres, forment le fond des forêts. Parvenu à sept cents mètres, le chasseur rencontre la zone des calumets, espèce de bambou du port à la fois le plus élégant et le plus majestueux. Ces calumets élancés, hauts de cinquante à soixante pieds, ressemblent à des flèches de verdure. Sur la longueur du chaume ligneux, mais flexible comme des anneaux, sont des verticilles toujours agités, du milieu desquels le souffle du vent fait parfois sortir des sifflements aigus. La zone des calumets dure jusqu'à neuf cents mètres, c'est-à-dire que son épaisseur est de deux cents; elle semble servir de limite aux grands bois.

Le seul arbre important qu'on trouve au-dessus est cette immense hétérophylle qui, se jouant des formes, porte, mêlées, des feuilles pareilles à celles du saule et des feuilles aussi découpées que celles des plus élégants acacias.

Ici l'aspect du pays est entièrement changé : des buissons seuls y parent les roches anfractueuses; de rigides graminées, de verdoyantes mousses, quelques humbles bruyères, végètent à leur base.

A travers les forêts imposantes qu'un tel assemblage de productions présente souvent en miniature, saillent d'immenses quartiers de lave antique, bleus, gris, rougeâtres ou couleur de rouille, qui disent à l'homme que son pied repose sur des abîmes, et que cette riche végétation qu'il admire couronne de brûlantes fournaies qui peut-être un jour seront le tombeau de tant de richesses.

On a quitté le domaine de l'homme; ici se réfugie la chèvre sauvage provenue des chèvres et des boucs que jetèrent anciennement dans l'île les Portugais qui la découvrirent; et nous pouvons remarquer en passant que ces peuples, ainsi que les Espagnols, ont rarement abordé sur une terre inconnue sans y répandre quelques richesses de leur pays. Heureux si des ministres fanatiques d'une religion tolérante n'avaient point, par de sacrilèges persécutions, repoussé du cœur des malheureux sauvages la reconnaissance que quelques bienfaits commençaient à y faire germer.

Le volcan de Bourbon, toujours en éruption, exerce ses ravages dans un espace qu'on appelle *Pays-Brûlé*. La masse des laves qu'il rejette est extraordinaire; ses flancs sont couverts de volcans plus petits, qui n'y paraissent que de simples monticules, et ces monticules cependant ne sont pas moins considérables que ce Vésuve qui fait trembler Naples.

L'île Bourbon, d'une forme presque ronde, peut avoir de quinze à dix-sept lieues dans son grand diamètre, allant du nord-ouest au sud-est, et

neuf dans le petit, qui traverse l'île du nord-est au sud-ouest. Saint-Paul et les cascades y sont les moins mauvais mouillages. L'homme a vainement tenté de soumettre les éléments afin de s'assurer, par quelque môle, un abri contre l'océan courroucé. Celui-ci a déjà brisé plus d'une fois les jetées solides qu'on a commencé à élever; et les roches énormes que lui-même a vomies sont jusqu'à présent les seuls édifices capables de résister à la fureur des lames écumeuses.

Et maintenant que je vais dire adieu à la colonie française, car le canon du bord nous appelle pour le départ, je crois qu'il est de mon devoir de compléter, par les études récentes auxquelles je viens de me livrer, les détails que j'ai donnés sur les diverses castes d'esclaves et de noirs répandus à Bourbon et à l'Île-de-France.

Le créole noir, moins grand en général que le blanc, est assez bien pris dans sa taille, lesté, adroit et vigoureux; il a les traits agréables, l'œil vif et intelligent, et le caractère doux; il aime les femmes avec passion; il ne se livre pas à la boisson autant que les autres nègres et est beaucoup plus recherché dans sa toilette; il est très-apte aux arts mécaniques, et ses qualités morales le font préférer à tous les esclaves des autres nations.

Les noirs et négresses de Guinée ou Yollofs sont d'une taille haute et svelte; leur œil est grand et doux, leur figure agréable, leur air ouvert, leur peau fine et d'un noir d'ébène; ils ont de belles dents, la bouche grande, les jambes un peu minces et le pied très-fort; ils ont plus de noblesse dans leur maintien et dans leur démarche que les autres noirs (quelques Malgaches exceptés; ils dansent aussi avec plus de grâce et d'expression que les autres esclaves de la colonie, et les femmes surtout sont passionnées pour la chéga.

Les Malgaches ne sont pas aussi grands que les Yollofs, mais sont mieux faits qu'eux; leur peau est d'une nuance moins foncée, leurs traits sont agréables, et leurs yeux doux et intelligents; ils sont fort agiles et très-adroits. Ils se divisent en plusieurs castes, dont la couleur, la taille, les formes, les cheveux et le caractère varient singulièrement.

On ne croit pas plus aujourd'hui aux nains de Madagascar qu'aux géants de la côte des Patagons. Plusieurs voyageurs en avaient parlé sur quelques légers propos dont il ne s'étaient pas donné la peine de vérifier l'exactitude. Les deux individus introduits il y a quelques mois à l'Île-de-France comme appartenant à cette espèce ne sont que le produit de ces jeux de la nature dont on trouve des exemples dans toutes les parties du monde.

Les Oras sont, de toutes les esclaves, les plus belles, les plus douces, les plus attachées à leurs maîtres, et Bourbon redit encore une aventure récente qui a causé une vive sensation dans toute l'île.

Deux jeunes filles de cette caste, à peu près du même âge et fort jolies, ressentirent en même temps une violente passion pour leur maître.

M. D..., qui certes ne songeait nullement à la partager. Toutes deux, sans défiance l'une de l'autre, sans jalousie d'abord, luttèrent de zèle et de dévouement; elles cherchaient dans les regards du maître à prévenir tous ses desirs, et quand une préférence était accordée à Tabéha, Naké, à l'instant même, sentait des larmes brûlantes tomber sur ses joues, et se retirait dans sa case, en proie au désespoir.

Un soir pourtant, Naké, se doutant des tendres sentiments de son amie, l'appela auprès d'elle :

— Tu aimes notre maître ?

— Oui. Tu l'aimes aussi, toi ?

— Oui.

— D'amour ?

— D'amour.

— Pas autant que moi.

— Oh ! bien plus.

— Je t'en défie !

— J'accepte.

— Si tu plais avant moi, je l'empoisonne.

— S'il t'aime avant moi, je vous empoisonne tous deux.

— Hé bien ! écoute, Naké, ne l'aimons ni l'une ni l'autre.

— Si, aimons-le toutes deux, mais tuons-nous pour lui.

— C'est ça. Comment ?

— Il faut monter au volcan et nous y précipiter.

— Ça ne durerait qu'un moment, et pour lui il faut souffrir davantage : laissons-nous mourir de faim.

— C'est dit; et celle qui mangera, fût-ce un seul grain de maïs, aimera moins que l'autre.

— Ce ne sera pas moi !

— Ni moi !

Les deux malheureuses jeunes filles tinrent leur serment; elles dépérèrent à vue d'œil, et un jour on les trouva à côté l'une de l'autre dans une même case, amaigries, desséchées, haletantes. Leur maître alla les voir, et dit à Naké :

— D'où souffres-tu ? Parle.

— Je t'aimais, je meurs.

— Et toi, Tabéha ?

— Je t'aimais aussi.

Une vieille négresse, stupide dépositaire des serments des deux jeunes filles, raconta trop tard à M. D... la fatale résolution qu'elles avaient prise; et moi, historien prudent, je peux la relater dans ces pages, bien convaincu que la contagion de l'amour des deux Oras ne viendra jamais jusqu'à nous, ou que, dans tous les cas, elle serait sans danger pour les Européennes.

XIII

BOURBON

Petit. — Hugues. — Esclaves.

Grave, non; sérieux, oui. Bien des philosophes ne raisonnent pas plus sensément, qui se disent logiques et profonds quand ils ne sont que faux et creux. Bien des docteurs ne sont pas plus sensés que les deux interlocuteurs que je vais vous présenter et dont vous auriez tort de rire. Il est des livres pour toutes les intelligences, comme il est une morale pour tous les peuples. L'Europe touche à l'Asie, et pourtant il y a un monde entre les deux points les plus rapprochés de ces deux fractions de notre planète. J'ai souvent à ma droite une de ces puissances mortelles qui font marcher une époque, qui disent le cours des astres, qui annoncent leur apparition à jour fixe, à l'instant précis, qui lisent dans le grand livre de la nature comme vous et moi dans un *Télémaque*; et j'ai à ma gauche une de ces cervelles épaisses qui ne comprennent rien, qui ne saisissent rien, qui acceptent le vrai avec autant de confiance que l'absurde, et qui ne seraient que médiocrement surpris que le soleil se levât aujourd'hui au couchant, dans la conviction de s'être trompés la veille. Qu'y a-t-il entre eux? Moi, un atome, rien. N'est-ce donc pas là le monde? Ici le génie, là le crétin; ici l'homme qui dote son siècle d'une haute pensée, là l'homme qui donne un démenti à la grandeur divine; ici le palmier ou le rima, là le mancenillier ou la ronce. Pour qui observe, partout des contrastes, à chaque pas un rude combat entre le bien et le mal, entre le fort et le faible, sans songer que ce qui est bien à mes pieds est mal à six mètres de distance, et que ce qui me paraît un colosse le matin est nain le soir.

En vérité, la vie est une fatigue, j'allais dire un fardeau, une dérision

quand on se laisse aller à réfléchir aux soucis qu'elle donne à qui veut la comprendre et l'expliquer.

Savez-vous pourtant qui m'avait jeté dans ces graves pensées d'où il m'était impossible de m'arracher, tant j'étais pressé par elles ? Je vais vous le dire.

Il me prit envie, avant de franchir les belles rampes de M. de Labourdonnaie, de suivre vers sa source le torrent qui roule, au temps des orages, ses eaux terreuses et bouillonnantes au pied tranquille de Saint-Denis. Un matelot portait ma chambre obscure ; ce matelot, c'était Petit, mon brave et malheureux ami prêt à toute corvée utile ; vous le connaissez. Il était à ma droite : c'était l'homme de génie dans son espèce ; à ma gauche j'avais le nommé Hugues, que vous apprécierez plus tard ce qu'il vaut. Nous allions de l'avant, d'un pas assez boiteux, sur les galets roulés, et le soleil dardait sur nous ses feux croisés avec une rudesse à fatiguer notre constance. Hugues était la brute, mais une brute à double titre, parce qu'il voulait être homme supérieur : au surplus, fidèle et très-bon garçon.

— Chien de pays ! marmottait Petit entre ses dents en mâchant son énorme pincée de tabac.

— Pourquoi cela ? répliqua Hugues en clignottant comme un seigneur qui regarde un valet en pitié.

— V'là des galets ; à chaque orage, le torrent les pousse vers la mer. Il y a des millions d'années qu'on a inventé les orages ; il ne devrait donc plus y avoir de galets, et pourtant il y en a toujours autant que de blattes.

— Mais, gros bêta, les galets, la terre les fabrique comme elle fabrique les champignons ; ça pousse de même, n'est-ce pas, monsieur Arago ?

— Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que ces diables de galets usent terriblement mes bottes.

— Ils n'useront pas les miennes, dit Petit, qui marchait nu pieds. Dis donc, grand savant, poursuivit le matelot, et cet escogriffe de soleil qui nous brûle si fort et nous fait devenir rouges comme des écrevisses cuites, pourquoi donc qu'il ne rôtit pas les épaules sans chemise de ces pauvres noirs que nous voyons là et qui n'ont pas même un verre de vin par semaine pour se radoubler ? Pourquoi ça ?

— Parce que ces gens-là ont été créés pour la chose. On leur a dit : Vous êtes noirs, donc vous serez esclaves ; et ils bêchent, et ils défrichent, et ils souffrent.

— Ça doit être ; je saisis à merveille ton raisonnement ; mais comment me feras-tu comprendre que nous marchons en ce moment la tête en bas ou à peu près, ainsi que je l'ai entendu dire ce matin sur le gaillard d'avant ? C'est diablement dur à avaler, car si ça était, la demi-bouteille de vin que j'ai là dans ma poche et que M. Arago va me permettre de boire, parce qu'elle me gêne, se viderait.

— Du tout, le ciel a voulu que la terre fût ronde, et il l'a imaginé ainsi afin qu'on pût faire le tour du monde. Si c'était plat, la chose serait impossible.

— C'est juste, pourtant. Crê coquin ! que c'est avantageux de voyager avec des savants de ce calibre-là !

Il n'est pas absolument exact de dire que c'est la paresse qui fait les hommes ignorants ; il est plus vrai de publier que c'est elle qui les maintient dans l'ignorance. Chacun de nous, soit vanité bien comprise, soit curiosité mal entendue, veut savoir. Il n'est point de petits secrets que nous ne cherchions à pénétrer ; il n'en est pas de grands que nous n'ayons eu la prétention de découvrir sans secours étrangers, et nous nous donnons mille fois plus de peine pour nous blottir dans l'erreur ou le mensonge que nous n'en aurions eu à accepter la vérité. Désapprendre est chose si difficile, qu'il vaut mieux tout ignorer que de trop savoir, alors que ce que l'on a appris est faux. Celui qui ne sait rien peut-être un esprit sans intelligence ; celui qui a tout admis est à coup sûr un esprit de travers. Un bâton crochu ne se redresse pas aisément.

Si j'avais laissé faire le moraliste Hugues, devenu, quelques jours après, mon domestique, il eût changé la nature simple et primitive du brave Petit, qui aurait été transformé en sot, de candide qu'il était toujours resté ; car Hugues, dans son incommensurable orgueil, lui inculquait les hérésies les plus ridicules et lui dévoilait même, je crois, les secrets de la digestion. Hugues était à la fois savant, moraliste, philosophe, astronome et médecin : il se croyait tout, puisqu'il n'était rien. Moins je parlais, plus l'impertinent élevait la voix ; plus j'écoutais, plus il devenait loquace. Il tenait à *briller* dans cette première entrevue et ne faisait que *brailler*. De son côté, le docile élève se disait en lui-même : « Puisque M. Arago ne répond pas, c'est que M. Hugues a raison. » Avant d'arriver au but de notre course, le professeur s'était si puissamment emparé de son disciple, que celui-ci lui jetait à la face le mot de *monsieur* gros comme le bras : c'était à fouetter le pédagogue.

La large et sinueuse vallée que creuse le torrent se rétrécissait petit à petit vers sa source, et à droite surtout les montagnes prenaient un aspect grandiose. On voyait à leurs déchirements que l'influence des volcans se faisait sentir jusqu'ici ; on trouvait ça et là, loin de la cime où ils avaient longtemps plané, des blocs immenses de roches détachées par les violentes secousses des feux souterrains ; et Hugues, que ces bouleversements terribles n'étonnaient que faiblement, disait au pauvre matelot ébahi les éruptions autrement chaudes des volcans de la lune, qui nous envoient si fréquemment leurs rapides et dangereux aérolithes ; pour lui le fait était avéré. Petit n'en revenait pas, et Hugues triomphant lui expliqua la cause première et certaine des commotions volcaniques ; il pénétra dans le fond des eaux et en arracha le secret toujours caché des terribles raz-

de-marée qui ont brisé tant de navires; il prouva d'une manière victorieuse que les étoiles de l'hémisphère austral devaient être plus brillantes que celles de l'hémisphère boréal. Tout ce que la science ignore, tous les phénomènes météorologiques qui tiennent encore en suspens les hommes les plus avancés dans la géologie ou l'astronomie furent mis au jour avec cette lucidité que vous avez déjà appréciée; de telle sorte que le pauvre Petit, vaincu par tant de bonnes raisons, fut prêt à changer de nature et à devenir *Hugues* comme mon voisin de gauche. Petit garda quelque temps le silence de la réflexion, qui dit l'irrésolution de l'esprit; et, le rompant enfin, plutôt comme pour me prouver qu'il avait compris :

— Savez-vous bien, monsieur Arago, me dit-il, que la science est une bonne chose?

Avant de répondre au crédule Petit, j'ordonnai une halte sous une charmante touffe de palmistes, au bord d'un admirable champ de cannes à sucre, à l'extrémité duquel pointaient les cases, basses et fétides, des noirs de l'habitation. D'abord Petit se tint debout par respect, moins pour moi, son supérieur, que pour Hugues, son égal; je l'invitai à s'asseoir à mon côté.

— Allons, mon brave, assez de science comme cela; mange un morceau maintenant.

— C'est drôle, je n'ai presque plus faim; ce coquin-là m'a brouillé la cervelle.

— Pourquoi donc?

— Il m'a appris des choses si savantes!

— Que t'a-t-il appris?

— D'abord, que la terre était ronde, parce que si elle ne l'était pas, nul ne pourrait faire le tour du monde. J'ai compris ça du premier coup, ça est clair comme bonjour, et je n'y aurais pas pensé sans monsieur. (Petit ôta son chapeau.)

Hugues se pavanait.

— Et si je te dis, moi, que celui que tu admires tant et qui te prive de ton appétit quotidien ne t'a débité que des sottises?

— Si vous me prouvez ça, monsieur Arago, je vous jure, foi de Petit, que ce gredin-là ne donnera plus de leçons à personne.

— Je ne prétends pas que ton ressentiment aille si loin, mon brave; mais en attendant, tâche d'oublier les sornettes que tu as entendues; reste excellent matelot comme par le passé et ne sors pas du cercle que le destin a tracé autour de toi; fais trêve à tes idées d'ambition si peu en harmonie avec tes fatigues de gabier, et bois ce verre de vin à la santé de ton ami Marchais.

— A sa santé... mais, foi d'homme, ça me fait plus de bien qu'à lui.

— Et vous, Hugues, je vous conseille de ne plus prêcher vos sottises à ces braves gens, vous vous attireriez de mauvaises affaires, et si vous

savez lire, ce dont je ne doute pas, lisez-leur sur le gaillard d'avant les livres que je vous prêterai pour abrégér les ennuis et la longueur du quart.

— Cependant, monsieur, ce que j'ai dit à Petit, je l'ai appris dans plusieurs ouvrages.

— Si vous aviez fait un meilleur choix, vous auriez la tête plus creuse et par conséquent moins lourde. En morale, rien ne pèse comme le vide : croyez-moi, changez de vocation ou plutôt de nature, redevenez ignorant, quelque effort qu'il vous en coûte.

Hugues se tut ; Petit mordit avec une double joie dans une belle carcasse de dinde qu'il serrait de ses doigts goudronnés, et de temps à autre il me disait assez à voix basse pour être entendu du pauvre Hugues :

— Etais-je bête de croire que les galets poussaient comme des champignons ! Tenez, j'aime cent fois mieux avaler ce blanc de volatile et ce verre de vin que toutes les bêtises qu'il me débitait... J'aplatirai cet homme.

Hugues mangeait et ne parlait plus, l'aspect des mains calleuses du matelot lui avait serré le gosier et arrêté tout net ses élans de professeur. Après ce léger repas assaisonné par un appétit de piéton épuisé, je pris congé de mes deux camarades de route et je me dirigeai vers les cases des noirs que j'avais aperçues en arrivant à notre halte. Non loin, assise sur le sommet d'un monticule à pente douce, se développait gracieusement à l'œil une charmante habitation avec ses varangues où l'air se joue si pur et si bienfaisant, sa fraîche terrasse, ses volets verts et ses gracieuses plantations de bannaniers et de manguiers autour.

Ici, comme à l'Ile-de-France, l'hospitalité devait être une douce pratique de chaque jour ; je résolus donc de pousser jusque-là et de visiter les maîtres avant les esclaves. Je ne suis pas fier.

L'accueil tout amical que je reçus me rappela Maurice, et l'on voulut à peine entendre mon nom. Cependant, après les premières politesses d'usage, je dis qui j'étais, et l'heureux hasard qui m'avait amené si loin dans ma promenade d'explorateur. Je sollicitai la permission de visiter l'espèce de camp où reposaient les noirs, et le planteur m'offrit le bras avec une courtoisie franche et empressée. Deux esclaves étaient au bloc, le pied droit et la main gauche dans le même anneau scellé à une grosse pierre au soleil ; je demandai grâce pour eux, elle me fut accordée à l'instant même, et je remerciai plus vivement encore le maître que ne me témoignèrent de gratitude les nègres amnistiés.

— Pourquoi donc des cases si basses, si fétides et si peu aérées ? dis-je au colon. Ne craignez-vous pas que cette lourde atmosphère ne pèse trop fort sur les poitrines déjà haletantes de vos noirs ?

— Mais quand nous les leur donnons, elles sont propres et saines. Ces gens-là, voyez-vous, aiment à se séquestrer du monde ; il leur faut une

niche, un trou; plus ils sont serrés, plus ils se croient libres, et cette forte odeur dont vous accusez notre insouciance, c'est celle qui s'exhale de leur corps. Ils la concentrent dans ces sortes de cages, ils se blottissent là comme dans les huttes des pays d'où on les a tirés; et qui sait si dans



leurs rêves de chaque nuit ils ne retrouvent pas leurs steppes, leurs déserts et leur liberté !

— Ne le leur avez-vous donc jamais demandé ?

— Non, non. Nous ne leur parlons que de farine de manioc, parce que nous ne les nourrissons que de cela, et nous leur disons quelques mots du fouet, parce qu'ils ne travaillent que dans la crainte des châtimens. Ce qu'il nous faudrait, à nous, planteurs, c'est qu'ils n'eussent pas une seule idée dans la tête. Tenez, en voici un qui passe près de nous en nous saluant avec une sorte de fierté que n'ont pas ses camarades. Eh bien ! c'est le plus dangereux coquin de mon habitation ; il improvise des chansons d'indépendance, il s'est déjà sauvé quatre fois, et je suis sûr qu'il médite une fuite prochaine.

— Avez-vous tenté de le soumettre par la douceur ?

— Dieu m'en garde ! je lui parle toujours le fouet à la main, afin qu'il ne me réponde pas avec le couteau. Si je faiblissais, il deviendrait redoutable.

— En ce cas, il faudrait mieux l'affranchir.

— C'est ce que j'eusse fait si j'avais pu le renvoyer à Angole, sa patrie.

Remarquez comme les autres noirs s'approchent de lui avec empressement et respect : c'est qu'il va chanter.

— Une chanson d'Angole ?

— Je vous l'ai dit, uné improvisation.

— Se taira-t-il si nous approchons de lui ?

— Il feindra de ne pas nous voir, voilà tout.

— Essayons.

Le noir fit d'abord un conte assez long à son auditoire attentif, puis d'une voix gutturale et sur un air qui n'avait que trois notes il psalmodia les paroles suivantes en mauvais créole assez passablement rimé.

Angole est mon pays,

Hi ! hi !

Mes pères et sœurs sont là

Ah ! ah !

Un beau jour je tuerai,

Eh ! eh !

Et j'y serai bientôt

Oh ! oh !

Moi, fatigué de labourer la terre.

Moi, fatigué de recevoir des coups,

Je ne veux pas attendre davantage,

Et quand mes frères auront autant de cœur que moi.

Je ne veux pas achever ma chanson,

Car maître est là qui m'écoute.

Et quand l'étranger sera parti,

Avec bon maître qui nous frappe si fort.

Moi vous dirai, mes camarades,

Ce qu'il faut faire pour ne plus être esclaves.

— Vous entendez ce misérable, dit le planteur en m'entraînant ; si les autres avaient autant d'énergie que lui, mon habitation serait bientôt au pillage.

— Cela a donc une âme ?

— La conséquence n'est pas juste.

— S'il souffre plus que les autres, il faut qu'il fasse plus aussi.

— Vous ne comprenez rien à l'éducation à donner aux noirs.

— Je comprends, au moins, qu'on brise les chaînes alors qu'elles sont trop lourdes. Ne l'oubliez pas, monsieur, le fer de l'esclave a deux bouts, il pèse par conséquent aussi à la main qui conduit. Ou l'émancipation, ou un code protecteur des noirs : le Brésil m'adégoûté à tout jamais de la traite.

— Allons, allons, nous reverrons l'Europe, nous irons respirer son doux parfum de liberté... Ah ! pauvres libres que vous êtes !

Ma bouche resta close aux dernières paroles du coton, et mes yeux se baissèrent à son regard.

— Voici du monde qui nous est arrivé, poursuivit-il rapidement comme pour changer la conversation, vous m'avez porté bonheur.

Je trouvai, en effet, assis sous la large varangue à sveltes colonnes vertes, MM. Achille Bédier et Toussaint Boudin, pour qui j'avais reçu de M. Pitot des lettres de recommandation et qui eurent bien de la peine, me dirent-ils, à me pardonner ma discrétion européenne. Puis entrèrent d'un pas triste et grave trois fort belles personnes, madame D... et ses filles, dont le nom se rattache à la plus affreuse catastrophe qui ait jamais frappé une ville. C'est chez le mari de madame D..., avocat de probité et de talent, que le feu éclata d'abord, pour consumer en quelques heures les plus magnifiques quartiers du Port-Louis et qui réduisit à la misère tant de riches négociants. Victime lui-même du terrible fléau qui dévasta une colonie, M. D... vint s'établir à Bourbon, où il est considéré comme citoyen et comme homme de mérite.

Cependant le soleil penchait vers l'horizon et je songeai à la retraite, malgré les pressantes instances du planteur, qui me força d'accepter un palanquin. Déjà je disais adieu à ces hôtes si hospitaliers, quand nous vîmes accourir en toute hâte plusieurs noirs qui nous apprirent que, non loin de là, deux blancs se battaient à grands coups de poing. Nous doublâmes le pas et nous trouvâmes étendu sur l'herbe et fort rudement meurtri le professeur Hugues.

— Comment ! dis-je d'un ton sévère à Petit, vous vous êtes battus ?

— Non, monsieur, je l'ai battu.

— Et pourquoi ?

— Dame ! il m'a dit que vous étiez un sot et m'a toujours soutenu, malgré vous, que les galets poussaient comme des champignons ; alors...

— Mais, misérable, il ne fallait pas l'assommer !

— Je n'y ai touché que du pouce ; ça n'a pas pour deux liards d'énergie... quel *fahi-chien* !

— Comment partirons-nous d'ici ?

— C'est facile, allons-nous-en tous deux, laissons-le se reposer, et demain matin je viendrai le chercher, il sera tout radoubé.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, dit le planteur, je vais vous donner un second palanquin et des noirs.

Hugues y fut dorloté comme un prince oriental ; mais Petit, furieux d'aller à pied quand son docte ennemi était doucement voituré, marmottait tout bas : Laisse faire, laisse faire, va, je te promets de te recommander à Marchais, et je te réponds que si tu cherches à lui faire avaler que les galets poussent comme des champignons, il te démontrera d'un seul geste comment on aplatit un requin sous une caronade avant de le mettre à la poêle.

Décidément, malgré ma vive amitié pour Petit, je sens qu'il faudra à l'avenir se priver de sa conversation par trop énergique. Hélas ! en aurai-je le courage ? on s'attache par les bienfaits.

XIV

NOUVELLE - HOLLANDE

sauvages anthropophages. — Départ.

Dès que vous avez dit adieu au géant de Bourbon, le Piton-des-Neiges, pour courir à l'est, vous êtes saisi d'une triste pensée, et vous vous demandez involontairement où vous retrouverez une patrie absente. Dans toutes les mers que nous allons sillonner, chaque peuple qui possède une marine a des points de relâche qui lui appartiennent, et son pavillon debout et flottant sur la cime des monts lui dit qu'il trouvera là, à l'antipode de son pays, des amis, des frères, une protection, une patrie nouvelle. Nous, au contraire, si orgueilleux de nos conquêtes continentales, si justement fiers de la gloire passée et présente de notre marine, nous ne trouvons dans ces périlleux voyages de circumnavigation aucun coin de terre où nous puissions nous reposer chez nous. Que possédons-nous en effet dans le vaste océan Indien, aux îles de la Sonde, aux Moluques? Rien; nous n'avons rien aux Mariannes, rien à l'ouest de la Nouvelle-Hollande, rien aux Carolines, rien encore dans les mers de la Chine ou du Japon; rien aux Sandwich, aux Philippines, aux îles des Amis, à celles de la Société; rien vers la Nouvelle-Galles du Sud, à la Nouvelle-Zélande, à la terre de Van-Diemen; rien au Chili, au Pérou, sur la côte de Patagonie; rien du côté du Brésil ou de Rio de la Plata. Et ces îles Malouines, qui doivent leur nom à un habitant de Saint-Malo et non pas à la découverte bâtarde de Falkland, quoi qu'en disent les Anglais, ces Malouines, où nous devons un jour laisser notre belle corvette entr'ouverte, ces Malouines qui viennent de nous être volées par la Grande-Bretagne, pourquoi n'en avons-nous pas revendiqué hautement notre

droit de suzeraineté, alors que les Anglais, il y a quelques mois à peine, ont fièrement déclaré qu'ils s'y établissaient en maîtres? Mais notre voix ne serait pas entendue; le léopard flotte aujourd'hui sans doute à côté de la roche où s'arrêta notre *Uranie*; et les marins français occupés de la pêche de la baleine et de la chasse du phoque seront tenus désormais de payer un droit d'entrée dans cette rade nommée française, au fond de laquelle sont encore, debout et respectées, les humbles bâtisses qu'y éleva le capitaine Bougainville lors de son voyage autour du monde.

La déportation est une loi de notre code pénal. Eh bien! au lieu de cet or inutilement jeté pour des voyages stériles à la science et à la civilisation, dites à un de vos peuples rivaux, à l'Espagne par exemple: Vous avez dans l'Océan un riche et bel archipel dont vous ne tirez aucun profit; gardez Tinian et Guham; mais il y a là Saypan, Aguigan, Rotta, Anataxan, Agrigan, voici cent mille écus, et donnez-nous ces îles. Oui, cent mille écus versés dans les coffres d'Isabelle vous doteraient, sous un ciel doux et bienfaisant, au milieu d'une riche et puissante végétation, au sein des eaux les plus paisibles du monde, d'un point de relâche pour nos navires voyageurs qui pourrait devenir un jour le rival de ce port Jackson dont l'Angleterre est fière à tant de titres. Mais la vérité utile n'a pas toujours une voix assez forte pour être entendue, et longtemps encore, dans nos voyages d'outre-mer, nous serons les humbles tributaires des Espagnols, des Hollandais, des Portugais et des Anglais, dont les comploirs spéculateurs pavent pour ainsi dire les océans.

Il est triste de mettre ainsi à nu la pauvreté d'un pays qu'on voudrait voir riche, grand et fort parmi tous les autres; mais je l'ai déjà dit, je ne sais pas mentir en présence des faits, et je crois, au surplus, que nous n'avons encore qu'à vouloir pour obtenir. Qu'importe, en effet, que les noms des Laplace, des Berthollet, des Monge, des Cuvier, des Arago, décorent sur toutes les surfaces du globe des anses, des criques, des récifs, des promontoires, si ces noms glorieux sont attachés, comme sur la presqu'île Péron, qui doit être notre première relâche, à une terre décrépite, à un sol sans verdure, à une mer sans abris?

Les vents variables que nous allâmes chercher pour notre longue traversée ne nous firent pas défaut; ils soufflèrent avec une force et une sorte de régularité tout à fait courtoise, et c'est à leur constance que nous dûmes de ne pas avoir à déplorer de plus grands malheurs que ceux qui nous frappèrent, car nous perdîmes plusieurs de nos plus gais et de nos plus intrépides matelots dans les tortures de la dysenterie.

Après une cinquantaine de jours de marche, le point nous plaçait déjà presque en vue de la terre d'Edels, quand on s'aperçut que l'eau douce manquait. Par une inconcevable erreur qu'on n'avait point songé à vérifier, et dont nul officier pourtant ne doit porter le blâme, une de nos caisses en fer se trouva remplie d'eau de mer, et peut-être nous fallait-il

encore plusieurs jours pour arriver au mouillage. On alluma donc notre grand appareil distillatoire, et deux heures après le feu était à bord.

A ce cri sinistre : Au feu ! qui venait de parcourir la batterie, il fallait voir ces bouillants matelots, intrépides, silencieux, recevoir les ordres et les exécuter avec une précision qui tenait du prodige. Marchais, Barthe, Vial, l'Évêque et Petit surtout, suspendus sur l'abîme, travaillaient avec cette ardeur qui ne doit rien à la crainte et qui fait oublier la sûreté personnelle pour la sûreté de tous. L'alarme fut courte ; le feu bientôt maîtrisé, et nous reprîmes sur le pont nos promenades habituelles, mais non sans réfléchir pendant quelque temps à l'imminence du danger auquel nous venions d'échapper. Un navire en flammes au milieu de l'Océan est le plus imposant et le plus terrible des drames ; nous n'arrivâmes pas jusqu'à la catastrophe, et franchement je me réjouis de n'avoir pas ce nouvel épisode à vous raconter.

Cependant nos regards avides interrogeaient l'horizon silencieux. Tout à coup : Terre ! s'écrie la vigie ; et une heure après se levèrent au-dessus des flots les plateaux éclatants d'Édels et d'Endracht, pareils à deux sœurs attristées, abandonnées au milieu de l'Océan. Après les avoir longés quelque temps, nous mîmes le cap sur la baie des Chiens-Marins, où nous laissâmes tomber l'ancre le soir sur un fond de coquillages brisés. Le navire pesa d'abord sur ses câbles assujettis, frétille un moment et se repose enfin, avec l'équipage, d'une course sans repos de plus de deux mille lieues.

Quel effrayant panorama, grand Dieu ! Dans la rade incessamment zigzagüée par le mouvement rapide et cadencé d'une immense quantité de chiens marins, surgissait parfois, pareille à une grande voile noire, la queue gigantesque d'une grande baleine arrachant à l'aide de ses fanons tranchants et filandreux, sous les coquillages du fond, les myriades de petits poissons dont elle fait sa nourriture. Les eaux étaient belles et réfléchissaient, sans l'appauvrir, l'azur brillant du ciel. Mais là-bas, à la côte, quel morne silence ! quel aspect lugubre ! quel deuil ! quelle désolation ! C'est d'abord un espace de quarante à soixante pieds de largeur que les hautes marées ne peuvent envahir ; puis une falaise, tantôt blanche comme la plus blanche craie, tantôt coupée horizontalement de bandes rouges comme la plus vive sanguine ; et au sommet de ces plateaux de quinze à vingt toises de hauteur, se montrent des troncs rabougris, brûlés par le soleil, des arbustes sans feuilles, sans verdure, des ronces, des racines parasites ou meurtrières, et tout cela jeté sur du sable et sur des coquillages pulvérisés. A l'air, pas un oiseau ; à terre, pas un cri de bête fauve ou de quadrupède inoffensif, pas le murmure de la plus petite source. Partout le désert avec sa froide solitude qui glace le cœur, avec son immense horizon sans écho. L'âme est oppressée à ce triste et silencieux spectacle d'une nature sans nerf, sans vie, sortie évidemment depuis peu de siècles des profondeurs de l'Océan.

Nous nous couchâmes, inquiets pour l'avenir, tant le présent assombrissait nos pensées. Le lendemain de grand matin, nos alambics furent établis à terre, car, je l'ai dit, nous étions sans eau douce. Pour moi, empressé comme d'habitude, je m'embarquai dans un canot commandé par le brave Lamarche, qui avait mission de chercher un lieu commode pour nos tentes et notre observatoire. Il ne nous fut pas possible d'accoster, tant les eaux étaient basses, et je me vis contraint de patauger pendant un quart d'heure au moins avant d'arriver à la plage, tandis que M. Lamarche cherchait au loin un facile débarcadère.

Mon costume était des plus étranges. Un vaste chapeau de paille, pointu, à larges bords, couvrait mon chef; je portais sur mon dos une grande caisse de fer-blanc, qu'en prudent explorateur j'avais remplie de quelques provisions de bouche; une gourde pleine d'eau battait mes flancs, en compagnie d'un sabre de dragon; et, pour compléter mon attirail guerrier, j'avais à ma ceinture deux petits pistolets, et sur mon épaule un excellent fusil de munition avec sa baïonnette. Ajoutez à cela un volumineux calepin qui ne me quittait jamais, et une assez ample provision de colliers, miroirs, couteaux et autres objets d'échange, dont je comptais enrichir les heureux habitants de cette terre de séduction. J'allais bon train sur la plage, en dépit des coquillages et du sable qui entravaient ma marche, et je comptais arriver de bonne heure auprès de mes amis, dont j'avais aperçu de la corvette les feux éclatants.

Le soleil se lève, tout change de face; naguère pas un insecte ne bourdonnait à l'air; maintenant des essaims innombrables de petites mouches au dard aigu envahissent l'atmosphère et se glissent sous les vêtements. Ce sont des attaques perpétuelles, c'est un supplice de tous les instants; si vous vous défendez de la main, c'est la main qui est déchirée; rien n'a le pouvoir de vous protéger, et la rapidité de vos mouvements excite vos ennemis au lieu de les décourager. Je souffrais horriblement; mais comme je m'aperçus que les parties de mon corps exposées à l'air étaient plus immédiatement attaquées par ces voraces insectes ailés, je fis volte-face et marchai à reculons, ce qui me donna de temps à autre un peu de répit.

Cependant la fatigue m'accablait, je résolus de m'asseoir et de délester mon petit caisson de quelques provisions, au risque de donner pâture au vol immense de mouches affamées qui me couvraient d'un sombre réseau, et d'avoir à leur disputer mon maigre repas. Je choisis déjà de l'œil l'endroit le plus commode de la plage, quand j'aperçus sur le sable plusieurs traces de pieds nus. A l'instant Robinson Crusôé me vint à la pensée, et, sans raillerie, je vous jure, je m'attendis à une attaque de sauvages. Je ne déjeunai pas; je me remis en route le plus bravement possible; et afin de m'affranchir en partie de la piqure des mouches, je hissai sur ma tête, à l'aide de mon sabre, un morceau de lard salé qui appelait in-

cessamment leur appétit. Callot eût trouvé là une figure digne de ses pinceaux.

Toutefois, un peu honteux de la frayeur qui m'avait si subitement saisi, je résolus de gravir la falaise, afin de m'assurer, de cette espèce d'observatoire, si je pourrais dans le lointain distinguer quelque cabane ou quelque fumée. Mais je n'en pus venir à bout, car le sable roulait avec rapidité sous mes pieds, et lorsque je cherchais à m'étayer des touffes épineuses qui tapissaient les parois du plateau, l'appui fragile et piquant roulait avec moi jusqu'au sable du rivage.

J'avais encore à doubler une langue de terre à deux centsoises de moi, pour me trouver en face du camp, lorsque je vis accourir à ma rencontre mon ami Pellion, élève de marine, qui par ses gestes multipliés semblait m'inviter à hâter le pas. Hélas ! mes forces étaient épuisées et je me laissai tomber à terre. Il arriva enfin avec deux matelots, et il m'apprit que les sauvages, au nombre d'une quinzaine au moins, entouraient leurs tentes, et par leurs cris et leurs menaces essayaient de les forcer à la retraite. Cette nouvelle inattendue me reposa de mes fatigues, et j'arrivai au camp avec des émotions auxquelles nul de nous ne pouvait échapper.

Voilà donc ce qu'on nomme sauvages ! voilà donc ces hommes extraordinaires, vivant sans lois, sans intelligence, sans Dieu ! Il y a là un sol qui ne peut les nourrir, ils y campent ; ils trouvent sous leurs pieds une terre marâtre, ils y meurent, privés même de cet instinct de conservation dont sont douées les bêtes féroces, qu'ils égalent en cruauté sans en avoir ni la force ni la puissance. Voyez-les tous, sur ces dunes qu'ils nomment leur patrie, criant, gesticulant, répondant à nos témoignages de confiance par des cris fauves et des menaces de mort. Oh ! s'ils pouvaient nous anéantir d'un seul coup, nous dévorer en un seul repas ! Mais heureusement ils n'ont pas de cœur : rien ne leur dit pourtant encore que nous possédons des armes plus meurtrières cent fois que leurs fragiles casse-têtes et leurs faibles sagaies.

Pellion, Fournier, Adam, quelques autres de nos amis avaient déjà proposé des échanges à ces malheureux, divisés en trois bandes comme pour nous cerner de toutes parts. Je gravis le monticule où hurlaient les plus audacieux, et, quoiqu'ils fussent huit contre moi, ils reculèrent de quelques pas, agitant leurs sagaies et leurs casse-têtes à l'air, et me montrèrent le navire, puis firent retentir l'air de cris éclatants et terminèrent toutes leurs périodes par le mot : *Ahyerkadé !* qui voulait dire évidemment : Allez-vous-en ! partez ! Je n'étais pas homme à me montrer docile à leur invitation peu courtoise, et, en dépit de leur volonté nettement exprimée, je restai en leur faisant des signes d'amitié et en prononçant à haute voix le mot *tayo*, qui, chez beaucoup de peuplades de la Nouvelle-Hollande, veut dire *ami*. L'*ami* que je leur présentais ne fut pas compris, et les vociférations retentirent plus ardentes. J'avais bien un pistolet à

ma ceinture, mais je ne voulus pas même m'assurer s'ils en connaissaient la valeur, tant ces pauvres êtres m'inspiraient de pitié. Et, néanmoins, il fallait à tout prix que cette première entrevue ne demeurât pas sans résultat, afin de nous mettre à l'abri de ces importunes visites pendant toute notre relâche.

Orphée improvisé, je m'armai d'une flûte au lieu d'un pistolet ou d'un sabre, et je jouai un petit air pour savoir s'ils étaient sensibles aux charmes de la musique. Il faut le dire, je ne reçus aucun encouragement, quoique deux d'entre eux se fussent mis à sautiller de la façon la plus étrange, et je doute fort, amour-propre à part, que l'Orphée de la Thrace eût obtenu un plus beau triomphe.

Tout fier de leur avoir ainsi fait oublier un moment leur instinct de féroce, je tirai de ma poche des castagnettes, harmonieux instrument dont je joue un peu mieux que de la flûte; et voilà mes sauvages qui, au claquement cadencé de l'ébène, se mettent à gambader, à tourner comme de grands enfants qui voudraient donner de la souplesse à leurs muscles engourdis. J'étais heureux aussi, moi; car, éloigné d'eux de dix pas au plus, je pus étudier leur charpente et les traits de leur physionomie.

Leur taille est un peu au-dessus de la moyenne; ils ont des cheveux non pas crépus, non pas lisses, mais noués en mèches, comme les papillotes d'une tête qu'on va friser. Le crâne et le front sont déprimés; ils ont les yeux petits, étincelants, le nez épaté et aussi large que la bouche, laquelle touche presque à leurs oreilles, qui se dessinent d'une longueur effrayante. Leurs épaules sont étroites et aiguës, leur poitrine velue et retirée, leur abdomen prodigieux, leurs bras, leurs jambes presque invisibles, et leurs pieds et leurs mains d'une dimension énorme. Ajoutez à cela une peau noire, huileuse et puante, sur laquelle, pour s'embellir, ils tracent de larges raies rouges ou blanches, et vous aurez une idée exacte de la tournure, de la grâce, de la charpente et de la coquetterie de ces beaux messieurs, à qui il ne manque qu'un peu d'adresse et d'intelligence pour être au niveau des macaques ou des sagouins. Tout cela est horrible à étudier, tout cela est triste et hideux à l'œil et à l'imagination. Deux de ces infortunés avaient une barbe fort longue comme les cheveux; et sur la dune supérieure je remarquai une femme absolument nue comme les hommes, belle et séduisante comme eux, portant sur ses hanches un petit enfant qu'elle retenait, tantôt de la main, tantôt d'une lanière de peau couverte de poils. A côté d'elle se montrait un vieillard serré au flanc par une ceinture qui passait dans un coquillage couvrant le nombril.

Le plus leste et le plus intrépide des naturels, à la fin de ses évolutions au son de mes castagnettes, s'arrêta tout court, et, me faisant comprendre qu'il désirait les avoir, il m'offrit en échange une petite vessie à demi remplie d'ocre rouge. Je n'acceptai pas le marché, et au lieu de castagnettes, je lui montrai un petit miroir d'un sou que je déposai à terre en

m'éloignant de quelques pas et en l'invitant à laisser sa vessie à la même place ; mais mon fripon prit le miroir et ne me donna rien en échange, ce qui parut fortégayer ses honnêtes camarades. La friponnerie est même en dehors de la civilisation.



Pellion et Adam étaient venus me rejoindre ; et pour ne pas trop nous éloigner des alambics, nous redescendîmes sur le rivage, où une partie des sauvages nous suivit presque sans hésiter. Là fut établi notre principal comptoir ; là le commerce étala ses richesses, et il n'y eut pas de notre faute si nous ne pûmes convaincre nos marchands et nos acquéreurs de notre générosité et de notre franchise. Pour un méchant casse-tête, Fournier, notre chef de timonnerie, donna un caleçon en fort bon état, que les sauvages admirèrent pendant quelques instants et qu'ils déchirèrent ensuite en s'en partageant les lambeaux. Mais ce qui excita surtout leur admiration, ce fut une plaque de fer-blanc poli dont ils firent gracieusement cadeau à la femme, qui parut hautement apprécier ce témoignage de galanterie. Vous voyez que les sapajous et les babouins sont détrônés.

L'un de nous déposa encore sur le tertre où nous allions trafiquer à

tour de rôle une bouteille remplie d'eau douce. La bouteille, prise par les sauvages, passa de main en main; ils la regardèrent avec une curiosité mêlée de crainte; ils la flairèrent, et pas un d'eux n'eut l'idée de goûter à l'eau potable qu'elle renfermait. Celui qui l'avait acceptée en échange d'une sagaie la plaça enfin sous son aisselle et alla plus tard la mettre en lieu de sûreté.

Cependant, comme l'aspect du pays nous donnait la quasi-certitude de l'absence totale d'eau douce, j'imaginai une petite épreuve qui ne fut pas comprise par les naturels, ou plutôt qui dut nous prouver que nos conjectures étaient une triste réalité.

Je demandai à un de nos matelots une bouteille semblable à celle qu'on avait donnée au jeune sauvage. Je m'approchai de lui à la distance de sept ou huit pas, je lui montrai l'eau que contenait le vase, et j'en bus en l'invitant à faire comme moi. Il interrogea ses camarades, et le résultat de la délibération fut qu'ils ne comprenaient pas pourquoi je leur proposais cette boisson. Mes amis riaient de l'impuissance où j'étais de me faire entendre, et je riais plus fort, moi, de la stupidité des êtres à qui je m'adressais. Mais enfin, comme les gestes parlaient mieux à leurs yeux que la parole, je les invitai avec des grimaces à ne pas me perdre de vue et à suivre tous mes mouvements, ce qu'ils firent, ma foi, comme des personnes sensées. Je m'approchai alors du rivage, je pris de l'eau de mer dans mes deux mains, je fis semblant de boire quelques gorgées et je les interrogeai du regard. Ils n'étaient nullement surpris de mon action, qui leur semblait toute naturelle, et ils parurent trouver étrange que je les eusse occupés de quelque chose d'aussi simple.

Ainsi donc le grand problème vainement cherché par Pierre le Grand, qui ne reculait devant aucune cruauté utile, le problème dont la solution est de savoir si l'homme peut vivre avec de l'eau de mer, me semble résolu par la présence de cette peuplade sur le sort inhospitalier de la presqu'île Péron; car, je le répète, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir une seule source d'eau douce dans cet immense désert, et rien ne dit que ces êtres infortunés qui y ont établi leur domicile aient pu se procurer les moyens de conserver les rares eaux du ciel, qui sont à l'instant absorbées par une terre mobile et spongieuse.

La nuit vint mettre un terme à ces scènes curieuses dont nous ne pouvions nous lasser. Les sauvages alors se réunirent sur la dune la plus élevée, poussèrent un grand cri et disparurent en nous faisant comprendre que nous aurions leur visite au lever du soleil.

Le lendemain, en effet, je m'acheminai vers une anse voisine de la nôtre, mais séparée de toutes par une langue de sable assez élevée, qui plongeait dans la baie. Je pris avec moi mon intrépide matelot Marchais, et sans mesurer les conséquences probables de notre excursion, nous côtoyâmes le rivage. Huit ou dix sauvages de la veille, qui nous guettaient

sans doute, se ruèrent sur nous avec des cris et des menaces de mort. Tout notre sang-froid nous devint nécessaire.

— Ne dégaîne pas, dis-je à Marchais, dont la main calleuse pressait déjà la poignée de son briquet ; ne dégaîne pas, et avançons toujours ; une embarcation fait voile vers la côte : c'est un secours qui nous arrive ; profitons-en avec sagesse ; il serait trop dangereux d'essayer de retourner au camp ; nous aurions l'air de fuir.

Marchais suivit mes instructions, et nous avançâmes d'un pas ferme, serrés et presque à reculons pour veiller à notre défense. Le langage des naturels était haut, précipité, violent, et leur terrible *Ahyerkadé!* terminait chacune de leurs phrases, entremêlées de gestes pleins d'irritation. A toutes ces attaques nous ne répondions absolument rien ; mais nous visions fréquemment l'amorce de nos pistolets et de nos fusils, car nous étions partis armés jusqu'aux dents.

Les sauvages continuèrent de brandir leurs casse-têtes, et, enhardis peut-être par notre inaction, ils nous harcelaient de si près, que nous pouvions parfois les atteindre de la baïonnette. L'un d'eux même effleura l'épaule de Marchais, qui allait répondre par un vigoureux coup de sabre à fendre un mât si je ne l'eusse arrêté. Un instant après nous fûmes si étroitement serrés que nous vîmes bien qu'il fallait enfin leur apprendre ce que c'était que des balles et de la poudre. J'en mis un en joue ; mon mouvement l'étonna, mais ne l'effraya pas.

— Un coup de doigt, me dit Marchais, et tombons sur eux comme la misère sur le matelot.

— Pas encore, répondis-je ; épargnons le sang.

— Merci, et tout à l'heure ils vont boire le nôtre : gare à celui qui m'approche à longueur de gaffe.

— Je t'en prie, n'engageons pas le combat.

— Si nous engageons, nous couperons l'artimon et nous laisserons porter.

Cependant, en proie à de sérieuses inquiétudes, je ne voulais pas, en cas de retour, que mon imprudence fût perdue pour mon devoir et mes souvenirs. Quand les sauvages nous laissaient un peu respirer et semblaient méditer une attaque générale, je prenais mes crayons et je dessinais aussi bien que possible ceux d'entre eux qui demeuraient le plus immobiles.

— C'est propre ce que vous faites là, me disait Marchais ; à quoi bon *peinturer* ces marsouins ? Quels crapauds ! tenez, voyez, en voici un qui va mordre ses oreilles crasseuses. Je ne sais f..... pas qui lui a fait cette fente sous le nez, mais il n'y allait pas de main morte ; ce n'est pas un four, c'est un sabord ; si je tombais dedans, il m'avalerait tout cru, le vieux phoque...

Puis mon compagnon leur envoyait quelques-uns de ces gestes de ma-

telot qui saupoudrent si bien à la dérobée l'officier dont ils croient avoir à se plaindre, et leur adressait de la façon la plus originale des questions amicales, comme s'il pouvait se faire comprendre.

— Eh ! dis, dis donc, gabier, aborde, je veux t'embrasser.

Il disait ensuite à la femme :

— Viens donc que je te caresse les bossoirs. F... à l'eau ton sapajou de mousse et fais-en un requin ; ce sera le plus laid de la grande tasse.

Puis se retournant vers moi et regardant mes croquis, le matelot gouguenard, habitué à railler, même en présence de la mort, me disait :

— Vous ne savez donc plus dessiner, monsieur ? vous avez la berlue :



vous flattez ces gaillards ; ils n'ont pas de jambes, ils n'ont pas de bras, et vous leur en faites. Quant aux pieds et aux mains, où les placerez-vous ? Votre papier ne sera pas assez grand. Jamais blanchisseuse de premier ordre n'a possédé des battoirs de cette qualité ; c'est superfin. Et pourtant ça vit, ça remue, ça parle. Dieu a dû bien rire le jour où il a créé ces êtres fort peu à son image. Croyez-vous, monsieur Arago, que

Petit soit aussi laid que le plus beau d'entre eux ? Cré coquin ! qu'il serait fier de se trouver là, avec son petit gilet, sa chaîne de laiton, ses boucles d'oreilles en fer-blanc et la bague de cheveux de sa dulcinée !

Et puis des jurons, des paroles sérieuses, des menaces que j'avais peine à contenir et qui pouvaient amener une catastrophe, car la situation était des plus dramatiques. Mais l'embarcation approchait toujours ; en nous hâtant, nous pouvions joindre nos amis en moins d'une demi-heure. Les sauvages s'en aperçurent aussi, et dès lors leurs menaces devinrent plus ardentes, leurs paroles plus rapides, leurs mouvements plus précipités : tantôt les uns nous dépassaient et semblaient vouloir nous forcer à rétrograder, tantôt deux ou trois insulaires se cachaient pour nous frapper par derrière ; je vis qu'il fallait en finir.

— Tiens-toi à quelques pas de moi, dis-je à Marchais : je vais faire semblant de tirer sur toi ; tu tomberas, et nous agirons selon la circonstance.

— F..... répliqua-t-il, tirez à côté.

— Sois tranquille.

Marchais s'arrêta : *Ahyerkadé!* lui criai-je en lui montrant la corvette. A ces mots, les sauvages surpris firent halte et se parlèrent à voix basse en répétant entre eux avec un air de satisfaction : *Ahyerkadé! Ahyerkadé!* Mon pistolet dirigé vers Marchais, le coup partit. Le matelot tomba, sans perdre de vue les insulaires, qui, effrayés de la terrible détonation, s'étaient éloignés comme d'un seul bond à la distance d'une centaine de pas, tremblants, respirant à peine...

Heureux de mon stratagème, je dis à Marchais de se traîner sur ses genoux le long de la grève et derrière les sables amoncelés, ce qu'il fit en pouffant de rire et en se disant tout bas :

— Quelles ganaches ! quels parias ! quels fahi-chiens ! J'ai envie d'en manger une douzaine à mon déjeuner ; je suis sûr qu'il sont salés comme des pores... salés.

Quand nous fûmes à peu de distance de l'embarcation qui abordait, nous regardâmes derrière nous, et nous vîmes les naturels, un peu plus rassurés, s'avancer avec précaution vers l'endroit où ils croyaient voir un cadavre pour le dévorer sans doute ; mais ils n'y trouvèrent qu'une blague à tabac et le restant d'une chique que le brave Marchais avait légués à nos ennemis.

Si je vous avais raconté cet épisode dans tous ses détails, avec toutes ses périodes de colère, de calme, d'animation et d'effervescence ; si je vous avais dit les mouvements frénétiques, les prunelles ardentes de ces sauvages ameutés sur une proie facile ; si je vous avais peint cette soif de notre sang, qui fermentait dans leur poitrine haletante, ces hideuses baves de mousse verdâtre qui inondaient leurs lèvres énormes, et notre imperturbable impassibilité dans ces moments terribles, vous n'y croiriez

qu'à demi, quoique je fusse resté cependant bien au-dessous de la vérité. Il est des situations qui n'ont pas besoin de l'éloquence du style pour frapper ou émouvoir, et je n'éprouve ici qu'un regret, c'est celui de ne pouvoir dire la belle physionomie de Marchais, alors que, impatient de la lutte, il affirmait qu'en un seul tour de moulinet il était sûr de *démonétiser* une demi-douzaine de nos hideux adversaires.

De ce moment les sauvages se montrèrent plus circonspects; ils ne dansèrent plus, ils ne hurlèrent plus leurs menaces, ils nous laissèrent tranquillement ouvrir quelques huîtres du rivage, et nous arrivâmes enfin auprès de la yole, qui venait d'aborder.

Le lendemain, les naturels parurent de nouveau, mais sans oser descendre sur la plage. Cependant, comme nous tenions à cœur de ne plus nous arrêter à de simples conjectures sur leurs mœurs et leurs usages, M. Requin et moi nous allâmes à leur rencontre, sans armes, presque sans vêtements et munis d'une grande quantité de bagatelles qui pouvaient tenter leur cupidité. A notre confiance ils ne répondirent que par des vociférations, à nos témoignages d'amitié que par des cris et des menaces. Poussés à bout, nous nous décidâmes à nous élancer sur l'un d'eux et à le garder comme otage.

— Vous à droite, dis-je à Requin, moi à gauche... En avant.

Nous nous précipitâmes; et comme si la terre venait de s'ouvrir sous leurs pas, les sauvages disparurent en courant à quatre pattes à travers les bruyères épineuses, et ils s'éloignèrent pour ne plus se montrer.

Ce fut une douleur si vive au cœur de la plupart de nos camarades, que deux d'entre eux, plus affligés et plus curieux encore que les autres, Guimard et Gabert, s'enfoncèrent dans les terres et s'égarèrent à travers les dunes de sable et les étangs salés. Deux jours se passèrent sans que nous les revissions au camp. Nos alarmes furent grandes, et on se prépara à une excursion lointaine. Je demandai à en faire partie, et nous nous mîmes en route, le visage et les mains couverts d'une gaze assez épaisse pour nous garantir de l'ardente piqure des mouches. Après avoir couru à l'est toute la journée et traversé deux étangs desséchés, nous fîmes halte la nuit au pied d'un plateau crayeux et au bord d'un étang qui nous sembla légèrement monter avec le flot. Nous allumâmes un grand feu et campâmes au milieu du désert, peut-être à quelques pas des sauvages.

A peine le jour nous eut-il éclairés, que mon ami Ferrand et moi allâmes de nouveau à la découverte, après avoir glissé nos noms dans une bouteille vide et de l'eau dans une autre, en indiquant sur un morceau de parchemin la route qu'il fallait tenir pour retrouver la baie. Quel ne fut pas notre effroi en apercevant à demi enterré sous le sable un pantalon que nous reconnûmes appartenir à Gaimard! Mais comme la terre était tranquille autour de la dépouille et qu'elle ne portait aucune trace de sang, nous nous rassurâmes et poursuivîmes nos recherches.

Je vis encore au bord d'un étang un trou d'une douzaine de pieds de profondeur, au fond duquel régnait un banc circulaire d'une hauteur de deux pieds. Qui a creusé ce trou? à quel usage? Toute raisonnable conjecture à ce sujet est impossible, et Péron ne peut pas dire vrai quand il avance que ces trous sont creusés par les sauvages pour se mettre à l'abri des eaux du ciel.

Las enfin de nos courses, épuisés par une chaleur dévorante, nous reprîmes le chemin du camp, où nous n'arrivâmes que le soir, bien heureux d'apprendre que Gaimard et Gabert s'y étaient entraînés quelques heures avant nous, dans un état vraiment déplorable et sans avoir vu un seul sauvage.

Après une relâche lourde et accablante de dix-sept jours, nous levâmes l'ancre et fîmes voile vers les Moluques.

En quittant cette presqu'île de misère, nous abandonnâmes sur la plage, au profit des naturels, quelques douzaines de petits couteaux, quatre scies, trois haches et plusieurs lambeaux de toile à voile.

A leur retour, les sauvages, fiers de ces trophées, auront sans doute jeté leurs malédictions sur nos têtes. La tradition dira plus tard l'époque désastreuse de notre insolente agression, et les Tacites et les Thucydides de la colonie transmettront enfin aux nations indignées les divers épisodes de cette sanglante épopée où nous jouâmes un si triste rôle. On lira dans leurs véridiques annales qu'une horde d'anthropophages est descendue un jour dans leurs domaines; qu'après avoir essayé de soumettre un peuple inoffensif, ces mangeurs d'hommes se sont établis sur la grève pour y consommer d'épouvantables sacrifices humains, et que, vaincus par le climat et la colère des dieux, ils ont repris la mer en oubliant sur le rivage les armes et les instruments des supplices.

Ainsi, d'âge en âge, sont arrivées jusqu'à nous les histoires de toutes les nations de la terre.

XV

TIMOR

Chasse aux Crocodiles. — Malais. — Chinois.

C'eût été, sans contredit, une des études les plus curieuses de notre voyage que celle de ces hommes extraordinaires que nous venions d'entrevoir posés sur une terre marâtre, sous un ciel de glace et de plomb, seuls, sans armes, sans eau, et j'ajoute sans vivres, car il n'y a là rien d'assuré pour la nourriture. Pas une racine savoureuse, pas un fruit rafraîchissant, pas un quadrupède facile à atteindre. Eh bien ! nous en sommes réduits à de simples conjectures, ou, si vous le voulez, à de quasi-certitudes sur des faits généraux, mais sans notion aucune sur cette vie de détails si nécessaire à la dissection morale de l'homme. Ces êtres remuants sont donc heureux, puisque notre présence chez eux leur a causé tant d'effroi ? Mais ce bonheur qu'eux seuls peuvent sentir et apprécier, d'où leur vient-il, qui le leur donne ? Tout est mortel sur cette langue de terre appelée presqu'île Péron, et notre présence y était envisagée comme un présage destructeur. Serait-il donc vrai que ce fût aussi là une patrie !

Nous levâmes l'ancre et fîmes voile vers Timor, une des plus grandes îles jetées sur les océans. J'avais oublié de dire que, pendant notre relâche, un canot envoyé à la terre d'Endracht avait déshérité ce sol inculte de la plaque de plomb où se lisaient gravés la date de la découverte et le nom du navigateur qui avait voulu consacrer sa conquête ; cette plaque fut trouvée encore debout sur son poteau et rapportée à bord : stérile profanation, puisque le nom célèbre d'Endracht reste toujours attaché à ces îles de deuil qu'il a tracées avant tous sur les cartes nautiques.

La première nuit de notre départ fut une nuit d'émotions et de travail ; car, après avoir plusieurs fois talonné dans la baie, nous nous vîmes arrêtés tout à coup et forcés d'aller mouiller des ancres pour nous remettre à flot. Au point du jour nous reprîmes notre route, et tant que la côte fut en vue, elle se dessina avec ses étroites zones tranchées de craie blanche et de cinabre, pelée, morne, silencieuse, menaçante. M. Duperrey, un des officiers les plus instruits de notre marine, avait déjà puisé, dans une course périlleuse le long de la terre et à travers mille difficultés, des documents précieux, et tracé une excellente carte des criques et des anses où les navires peuvent s'assurer un mouillage à côté de ce sol inhospitalier.

Nous longeâmes de nouveau la terre d'Edels, que nous avions saluée à notre arrivée et dont le morne aspect glace le cœur. Nous côtoyâmes l'île d'Irek-Hatighs jusqu'au cap de Lovillain, et nous laissâmes à notre



droite les îles de Dorre et de Bernier, où se trouvent en famille assez nombreuses les kanguroos à bandes longitudinales, si jolis, si coquets, si lestes.

Jamais navigation plus paisible n'a été faite, même sous les zones tropicales; nous étions doucement poussés, grand largue, par une brise fraîche et soutenue, et, pendant dix-sept jours que dura notre traversée jusqu'à Timor, les matelots, délassés et joyeux, n'eurent pas une seule voile à orienter. Petit et Marchais, dont je vous ai déjà dit la vie, jetèrent de la gaieté à pleins bords dans le cœur de tous leurs camarades.

Cependant à l'horizon toujours pur s'éleva une terre : c'était l'île Rottie, aux mamelons réguliers, couronnés d'une belle végétation : puis se déroula aux yeux la riante Simao, véritable jardin, où la nature a semé ses plus riches trésors, où de larges allées naturelles ont tant de régularité qu'on les dirait tracées par la main des hommes; puis encore Kéra, lieu de délices, séjour de prédilection des riches habitants de Timor, qui viennent aux sèches saisons de l'année y chercher dans de gracieux et bizarres kiosques le repos et la brise de la mer.

Enfin Timor se leva, Timor la sauvage, la torréfiée, avec ses imposantes montagnes de deux mille mètres de hauteur; Timor, où deux pavillons européens sont hissés sur deux villes rivales, peuplées d'êtres farouches, obéissant parce qu'ils ne veulent pas commander, mais toujours prêts à la révolte afin qu'on les apaise par des caresses.

Koupang se dessina bientôt avec son temple chinois, planant sur une hauteur à gauche de la ville, et le fort Concordia à droite, comme pour annoncer que si Dieu n'avait pas assez de sa puissance pour protéger la colonie, le canon était là pour lui venir en aide. Selon les mœurs primitives des pays à soumettre, les conquérants frappent avec le glaive ou les images religieuses, et les martyrs succombent, et les esclaves courbent la tête, et ce qu'on nomme civilisation envahit le monde.

Nous mouillâmes à une demi-lieue de Koupang sur un excellent fond, abrités d'un côté par Sima et de l'autre par les sommets de Timor, où, au-dessus des nuages, la végétation n'a rien perdu de ses belles couleurs.

La rade est sûre, large; les flots toujours tempérés; mais là aussi un nombre immense de crocodiles ont établi leur empire et vont chaque matin sécher leurs dures écailles au soleil ardent de la plage, sur laquelle ils font leurs repas des imprudents qui oublient un voisinage si dangereux.

Le fort Concordia, ai-je dit, est bâti sur une hauteur; cette hauteur est un roc de difficile accès. M. Thilmann, secrétaire du gouvernement, nous avait assuré que, bien souvent, la nuit, les crocodiles assoupis s'y reposaient de leurs courses gloutonnes, et pouvaient être tués par des balles bien dirigées. Armé d'un excellent fusil et suivi de mon ami Bérard et d'un matelot, je m'y rendais souvent pour tâcher d'atteindre quelqu'un de ces amphibiens; mais deux fois seulement un crocodile poussa sa hideuse tête sur le roc et se retira comme s'il prévoyait le danger qui le menaçait. Lassé enfin de tant d'infructueuses courses, je demandai à M. Thilmann s'il ne pouvait pas m'indiquer un lieu où il me fût aisé de

voir de près ces tyrans redoutables. — Allez à Boni, me dit-il, puisque vous êtes si curieux, et je vous réponds que vous serez satisfait. La partie fut fixée au lendemain ; le grand canot du bord fit voile pour Boni. Nous étions neuf hommes bien armés, et nous avions pour guide un Malais, qui se fit fort de ne pas nous laisser revenir à bord sans nous avoir donné pleine satisfaction.

Boni est à trois lieues de Koupang : c'est une plage sablonneuse, solitaire, de quatre cents pas de largeur, et bordée par de belles plantations de cocotiers et de tamariniers. La brise nous poussa par petites bouffées ; mais enfin nous arrivâmes sans que la présence importune d'un seul crocodile autour de l'embarcation nous contraignît à faire usage des haches dont nous nous étions prudemment armés. Nous n'avions plus qu'un trajet d'une trentaine de toises à parcourir, quand le Malais, attentif, se leva, et nous montrant du doigt un corps noir étendu sur le sable :

— *Kaillou-méra, kaillou-méra*, nous dit-il.

Nous savions la signification de ce mot, et nous rebroussâmes chemin, afin que le bruissement des avirons ne réveillât pas l'amphibie. Nous primes terre, et armés de bons fusils dans lesquels chacun de nous avait glissé deux balles, nous marchâmes accroupis vers la bête monstrueuse, cachés par un monticule de sable.

Arrivés à quinze pas environ, nous fîmes halte. Bérard, le plus adroit tireur, devait viser à la tête, un autre au cou, un troisième un peu plus bas, ainsi de suite, et les quatre derniers au milieu du corps. Il nous paraissait impossible que le monstre nous échappât, et peu s'en fallut que nous ne chantassions notre triomphe avant l'attaque. Nos cœurs battaient de plaisir plus que de crainte ; chacun se disposait à dire comme dans *Cendrillon* : « C'est moi qui ai tué la bête, » et nous délibérions en nous-mêmes sur le meilleur moyen d'emporter la lourde carcasse à bord. Quinze à dix-huit balles sur un ennemi dans le sommeil ! la victoire ne pouvait être douteuse. Nous nous levons en même temps ; Bérard compte à voix basse : une, deux, trois ! tous les coups partent, la détonation est portée au loin par les échos.

Le crocodile se réveille, tourne tranquillement la tête à droite et à gauche, sans doute pour voir l'importun qui venait de troubler son repos, et s'en va doucement dans les flots, comme si l'on avait éternué à ses côtés.

Je ne vous dirai pas la triste figure que nous faisons ; à peine osions-nous nous regarder en face, et pourtant nous nous vantions sans pudeur d'avoir parfaitement visé. Celui dont le fusil avait raté fut le seul coupable : il aurait tué le monstre.

La place marquée par le crocodile sur le sable occupait une longueur de vingt-deux pieds. L'insolent ne voulut pas nous permettre de constater sa taille d'une façon plus précise. Cependant nous tenions à réparer

notre échec, et le Malais nous indiquant du doigt une petite crique où nous devions trouver de nouveaux ennemis, nous poursuivîmes notre route.

Comme la chaleur était accablante et que pour arriver à l'endroit désigné nous avions à faire un grand circuit, nous résolûmes, afin d'abrégér le trajet, de nous hasarder dans un petit marais d'un demi-quart de lieue de largeur, en faisant la chaîne à l'aide de nos fusils, au bout desquels nous tenions notre baïonnette : c'était téméraire sans doute ; mais à quoi ne s'expose-t-on pas de gaieté de cœur pour fraterniser plus vite avec les crocodiles, et surtout pour éviter les rayons verticaux d'un soleil de plomb ! Hugues, mon domestique, un des valets les plus stupides que le ciel ait créés pour le tourment des maîtres ; Hugues, parti de Toulon dans un jour de délire avec son frère, plus sot que lui, mais un peu moins bête, pour aller s'établir à Bourbon ; Hugues, dis-je, ouvrait la marche en tremblant de tous ses membres, et nous le suivions hardiment sans que notre courage parvint à le rassurer ; il faisait un effort d'héroïsme qu'il comprenait à peine et dont il ne se sera sans doute jamais vanté, car le brave, le pauvre et fidèle garçon était le type le plus pur de l'idiotisme avec une dose d'orgueil tout à fait bouffonne. Permettez-moi une petite digression.

Hugues et son frère, étaient, je crois, des environs de Toulon, et avaient quitté leur beau pays pour aller se faire instituteurs dans l'Inde, à l'Ile-de-France, à Bourbon, ou à Calcutta. Pauvres et délaissés, étroitement unis, ils s'embarquèrent sur un trois-mâts bien doublé, et les voilà, cosmopolites philosophes, ardents propagateurs des lettres, eux qui savaient à peine épeler dans un grand livre, voguant sur l'Atlantique. Cependant, comme les frais des traversées pouvaient absorber presque toutes leurs ressources, ils imaginèrent un petit stratagème qui devait, à leur débarquement, les indemniser, du moins en partie, de leurs dépenses forcées. Professeurs et spéculateurs à la fois, ils avaient essayé une petite pacotille, et, le collège leur manquant, ils étaient décidés à parcourir le monde en colporteurs, et à publier au retour l'histoire véritable de leur longue et douloureuse odyssee. Mais voyez si tout commerce est lucratif et si les plus sages prévisions des hommes en arrêtent les ruineux caprices ! Les Hugues, je vous l'ai dit, se rendaient dans les pays les plus chauds de la terre, aux Indes orientales, sous le tropique. Eh bien ! devinez ce qu'ils avaient imaginé ? Devinez de quoi se composait leur pacotille ? Je vous le donne en mille, en un million : les Hugues apportaient des foulards de l'Inde à Calcutta, huit petits bustes de Charlotte Corday et quatre douzaines de patins à Bourbon ! Des patins ! des patins sous un ciel de feu !... O mes bons amis Hugues, ô mes dévoués serviteurs, vous avez bien souffert sur cette terre d'épreuves ; mais croyez-en l'Évangile, les portes du ciel vous sont ouvertes à deux battants.

Je reviens à l'autre bête. Hugues le cadet est à peine au milieu de la mare, qu'il pousse un cri lugubre et dit : — Crocodiles!... je suis mort!... Et le voilà barbotant dans la fange.

Qu'eussiez-vous fait à notre place? dites-le-moi; mais point de vanterie... Vous auriez fait ce que nous fîmes tous. Surpris par ce cri d'effroi, nous laissâmes l'infortuné Hugues se tirer d'affaire comme il pourrait; et, jouant des mains et des pieds avec une vitesse inaccoutumée, nous regagnâmes notre première station. Toutefois, étonné de se sentir si longtemps intact, mon domestique se redressa, plongea le bras dans l'eau, et arracha du sol une racine parasite qui lui avait mordu le talon et le tenait encore emprisonné. Pâle, mais heureux, il arriva près de nous, et sans égard pour son maître, je crois qu'il l'appela poltron, cependant assez à voix basse pour n'être pas entendu. C'est la première et la seule fois de sa vie qu'il avait montré quelque logique.

Quand tout le monde a été lâche, tout le monde a été brave: L'armée de héros reprit son train de conquêtes et attaqua inutilement un autre crocodile beaucoup plus petit que le premier; mais cette fois du moins elle eut pour excuse l'énorme distance qui nous séparait.

Le lendemain de notre course à Boni, course si flatteuse pour notre vanité, j'eus un tout autre courage, ma foi; celui d'avouer à M. Thilmann notre frayeur et notre maladresse.

— Vous avez tort, me répondit-il; vous avez été brave en essayant le passage de cette lagune où souvent les crocodiles vont se divertir; et quant à votre maladresse, il n'est pas probable que toutes vos balles aient frappé à côté du monstre. Quelques-unes auront atteint les écailles et glissé dessus comme sur une table de fer. Si les Malais n'avaient que des fusils à opposer aux crocodiles, ils les regarderaient encore comme les dieux tout-puissants de ces contrées, ou comme les gardiens fidèles des âmes de leurs premiers rajahs; mais la superstition qui leur faisait respecter ces hôtes dangereux n'a plus de force que sur certaines parties de la côte, habitées par des hommes féroces fuyant toute civilisation? A Koupang, lorsqu'un crocodile remonte la rivière et vient chercher pâture jusque dans les habitations, il y a lutte ardente entre lui et les Malais, et rarement le redoutable amphibie regagne son domaine de prédilection. Souvent même, lorsqu'un navire mouille dans notre rade et veut emporter la carcasse d'un de ces monstrueux animaux, j'ordonne une expédition à Boni, et l'on ne revient jamais à Koupang sans le cadavre d'un ennemi.

— Si je l'osais, dis-je à M. Thilmann, je vous demanderais quelques renseignements sur cette façon de combattre les crocodiles: ce doit être un spectacle bien curieux et bien terrible à la fois!

— Oh! qu'à cela ne tienne, me répondit-il; nous allons prendre le thé; je vous communiquerai les détails que vous me demandez, en présence de ma femme, qui me les fait raconter deux fois par semaine afin de se

donner assez de courage pour être témoin, avant son départ de la colonie, d'un de ces combats où la vie de tant d'hommes est en jeu. — Vous avez dû remarquer, poursuivit M. Thilmann, que dès qu'une idée superstitieuse a frappé un peuple, il en reste toujours quelque levain, alors même que la raison en a montré tout le ridicule. Les Malais ont longtemps adoré les crocodiles, et, de nos jours encore, un sentiment de frayeur religieuse se glisse dans leurs âmes, même au moment où ils préparent une expédition contre ces redoutables amphibiens. Ce n'est que lorsqu'ils se trouvent en présence de leur ennemi ou que leur intérêt personnel les y oblige, qu'ils le combattent, et redeviennent ce qu'ils sont, c'est-à-dire forts, audacieux, pleins d'adresse, indomptables.

Ils choisissent pour la lutte un endroit sec, égal, ouvert, où cependant par intervalles ils échelonnent quelques troncs d'arbres; puis ils se tiennent à l'écart, loin du rivage, cachés et silencieux. Sitôt que l'amphibie sort de la mer, les Malais s'éloignent doucement à quatre pattes, pour se rapprocher et l'attaquer plus tard en flanc, à l'aide de leurs cris et de leurs flèches empoisonnées. Un seul d'entre eux demeure isolé au centre du champ de bataille, pousse alors de sa voix, qu'il cherche à rendre flûtée, un gémissement douloureux, pareil à celui d'un enfant qui pleure. Le crocodile écoute d'abord attentif, et ne tarde pas à se diriger vers une proie qu'il croit facile. Le Malais, presque caché par le tronc d'arbre qu'il a choisi, se traîne sur le ventre jusqu'à une seconde station, tandis que ses compagnons se rapprochent et rétrécissent le cercle. Le cri plaintif recommence et le crocodile s'éloigne de plus en plus du rivage. Arrivé au dernier tronc d'arbre, le Malais agite sous ses pieds un tas de feuilles sèches, dont le frôlement empêche le crocodile d'entendre le bruit des pas de ceux qui le pressent déjà par derrière, et c'est au moment où la bête féroce se prépare à s'élancer sur sa victime, qu'un de ses ennemis se précipite sur son corps presque à califourchon. Le monstre ouvre la gueule; une énorme barre de fer y pénètre comme un frein, et tandis que cavalier et monture luttent avec ardeur, les autres Malais accourent, frappent l'amphibie de leurs armes empoisonnées et ne lui laissent guère le temps d'atteindre le rivage.

J'écoutais sans trop de confiance le récit de M. Thilmann; mais enfin :

— Avez-vous assisté à une de ces luttes? lui dis-je avec un air de doute que je ne pus déguiser.

— J'y ai assisté trois fois.

— Et vous avez vu, bien vu ce que vous me racontez?

— Si vous êtes encore ici quand nos meilleurs soldats reviendront de l'intérieur de l'île, vous pourrez vous procurer un plaisir pareil à celui que vous semblez si fort désirer.

— Plaise au ciel que ce soit bientôt!

La guerre intérieure se prolongea, et je n'offre pour garantie du récit

de M. Thilmann que la bonhomie et la sincérité des autres renseignements que nous devons à sa complaisance.

Au surplus, l'aspect d'un Malais vous frappe, vous impose, et sa physionomie sombre et féroce vous dit, avant que vous sachiez ses mœurs, tout ce qu'il y a de cruauté dans son âme vierge de toute passion généreuse.

Le Malais de Timor est jaune, petit, musculeux, fort; sa chevelure est magnifique, et il la jette sur ses larges épaules de la façon la plus pittoresque. Ses yeux, un peu fendus à la chinoise, ont une expression



satanique alors même que rien ne les occupe; son front est large, ses sourcils très-fourmis, son nez légèrement épaté; quelques-uns l'ont aquilin et même à la Bourbon. Il a la bouche grande, les lèvres peu fortes; mais la hideuse habitude qu'il a contractée de fourrer entre la lèvre supérieure et la gencive une volumineuse pincée de tabac assaisonnée de bétel

et de noix d'arec saupoudrée de chaux vive, le défigure de la manière la plus dégoûtante. En effet, cette chique lui brûle la bouche, le force à saliver constamment, et cette salive n'est autre chose qu'une mousse onctueuse, rouge comme du sang. Cela fait mal à voir; cela vous donne des nausées.

Son costume est admirable; il se coiffe parfois à l'aide d'un chapeau tantôt long ou pointu, tantôt carré ou triangulaire, mais toujours d'une forme bizarre, artistement tressée avec la feuille souple du vacoi ou de quelque autre palmiste. Ce sont des colliers de feuilles, de fruits ou de pierres au cou, des bracelets aux poignets. Un manteau jeté sur ses épaules et toujours drapé comme si un peintre de goût en eût étudié les plis; une autre pièce d'étoffe fabriquée comme la première dans le pays, est nouée aux flancs, et descend négligemment sur la cuisse et au-dessous du genou. Ajoutez à cela un air martial, des poses toujours graves et menaçantes, un énorme fusil sur l'épaule, le cri bizarre et redoutable où flottent encore à la poignée triangulaire des touffes de crins ou de cheveux des victimes égorgées, et vous accepterez tout ce qu'on vous dira de surnaturel de ces hommes de fer, moitié civilisés, moitié sauvages, dont la première passion est la vengeance.

Hier un enfant de quatorze ans, esclave d'un chef de second ordre, fut aperçu sur le rivage, guettant sans doute le moment favorable pour quelque acte de rapine. Un Malais l'aperçoit, court à lui, l'atteint, et, comme dans la lutte qui s'ensuivit, l'esclave allait s'échapper, il s'arme de son cri, l'en frappe profondément et laisse l'arme dans la blessure; l'enfant, sans pousser un soupir, l'arrache et la plonge tout entière dans le sein de son ennemi, qui tombe et meurt. Loin de fuir, le meurtrier contemple d'un œil tranquille les derniers soupirs de sa victime, et se laisse enfin conduire chez M. Thilmann, à qui il raconte d'un air froid les détails de cette sanglante affaire.

— Que deviendra ce jeune garçon? dis-je au gouverneur par intérim.

— S'il ne meurt pas, me répondit-il, je l'enverrai à Java où il sera pendu; nous n'osons pas ici exécuter une seule sentence de mort.

Un jour que je sortais de chez M. Thilmann, enchanté de ses politesses : — Venez, me dit-il, je veux vous montrer un homme fort curieux, un sauteur comme vous n'en avez jamais vu en Europe; c'est un jeune Indou, déserteur d'un navire hollandais venant de Calcutta, et qui fit échelle à Timor il y a un an à peu près. Il allait promener son adresse dans toutes les capitales européennes, lorsque l'amour de son ciel tropical le saisit à la gorge et l'empêcha de poursuivre sa route.

Nous allâmes, Dubaut et moi, visiter ce phénomène. Il se tenait assis sur un siège de bambou, et devant lui était une planche solide de douze à quinze pieds carrés dans laquelle étaient fixés d'énormes clous très-aigus,

la pointe en l'air, et d'une saillie de dix pouces. Ces clous étaient distants l'un de l'autre d'un pied et demi.

A notre arrivée, l'Indou se dressa en faisant quelques grimaces assez grotesques, et demanda à M. Thilmann si nous étions curieux d'assister à ses exercices. M. Thilmann lui répondit en lui offrant un kohen-sli-mouth d'une grande finesse, et le jeune homme le remercia en mettant un genou à terre.



Cela fait, le sauteur s'approcha de moi, me pria de lui bander les yeux à l'aide d'un mouchoir, et le voilà tâtonnant d'abord, et glissant parmi les pointes de fer, prêt à commencer ses périlleuses gambades. Le terrain sondé, il se mit à bondir en poussant à l'air un grognement qu'il appelait une chanson, et en tombant toujours avec cadence au milieu des clous aigus qui, au moindre faux pas, au plus petit écart, l'auraient mutilé d'une façon cruelle.

J'étais dans l'admiration et dans la stupeur à la fois ; je tremblais que ce malheureux ne fût victime de son incroyable audace, et cependant je n'osais dire un mot, de crainte de le troubler dans ses évolutions. Après cinq minutes de sauts en avant, en arrière, par côté, l'Indou pousse un grand cri et se sauve hors l'arène, essoufflé, suant à grosses gouttes.

J'étais pâle, émerveillé, dans l'enthousiasme d'un jeu si sanglant et si frivole à la fois. Je proposai au jeune Indou de le conduire en Europe : sa fortune eût été bientôt faite ; il parut accepter ; mais le lendemain, M. Thilmann m'apprit qu'il s'était sauvé dans l'intérieur de l'île, de peur que je ne voulusse l'emmener de force.

La ville est divisée en deux parties à peu près égales par une espèce de rue assez large, bordée de vacois et de tamariniers. Ici sont les Malais dans des cases recouvertes de feuilles de cocotiers, et dont les murs très-serrés sont façonnés à l'aide d'arêtes de palmistes étroitement liées entre elles. Il n'y a dans ces maisons presque aucun meuble ; les Malais ne couchent que sur des nattes.

Le quartier des Chinois est le plus opulent ; un de nos riches magasins de chrysocale de second ordre a plus de prix que toutes les prétendues richesses entassées sur les comptoirs. Vous ne pouvez vous faire une idée de la fourberie de ces misérables brocanteurs patentés, assez adroits pour s'établir en maîtres partout où ils trouvent des niais à dévaliser. Lâches et fripons, ils reçoivent les corrections qu'on leur inflige avec une sorte de soumission qui fait l'éloge de leur mansuétude ; mais ne vous laissez pas prendre à leur feinte humilité, car le pardon qu'ils implorent maintenant à deux genoux est une ruse nouvelle à l'aide de laquelle ils surprendront tout à l'heure votre bonne foi. Leur adresse à voler est inconcevable, et nos escrocs de premier mérite ne sont que des écoliers auprès d'eux. Cinq ou six Chinois vous entourent, vous montrent quelques-unes de ces bagatelles qu'ils façonnent avec tant de patience et de délicatesse ; vous leur présentez à votre tour les objets que vous voulez troquer ; et tandis que celui à qui vous parlez les examine avec attention, un autre vient vous frapper sur l'épaule et vous proposer un nouveau marché. Si vous tournez la tête un seul instant de son côté, votre marchandise est perdue. Bague, épingle, bouton ou dé est à peine tombé qu'il est saisi par les doigts du pied de votre voisin ; il passe sans que vous vous en aperceviez à un pied plus éloigné, et va enfin loin de vous se cacher sous une pierre ou sous une touffe épaisse de gazon. Après cela, frappez fort sur une joue ou sur une épaule : qu'importe au Chinois ? il ne garde aucune rancune de semblables privautés. Quant à moi, qu'ils ont si lâchement et si souvent trompé, sans doute parce que je leur témoignais une confiance sans bornes, je vous assure que je ne suis pas en reste avec eux, et que je leur ai bien des fois appris ce que pesait une main européenne poussée par un besoin de correction.

Avant notre arrivée à Koupang, leurs femmes allaient souvent se baigner en amont de la ville, sur les roches polies formant le lit de la rivière; mais la sotte jalousie de ces jaunes sapajous fut alarmée par nos assiduités, et nous nous vîmes bientôt réduits à des ruses de guerre pour pouvoir, tout à notre aise, dessiner les traits et les costumes de la plupart d'entre elles. Au surplus, elles s'y prêtaient avec une complaisance extrême, et je suis à même de vous dire aujourd'hui les qualités physiques qui les distinguent des femmes des autres nations.



En général, elles sont plus grandes que les hommes, mais légères, sveltes, déliées quoique embarrassées dans leurs longues tuniques traînantes. Elles ont des mains fines et délicates, des pieds inaperçus, grâce au détestable usage qu'elles conservent de ployer leurs doigts dès leur enfance à l'aide de bandes rudes et de petites boîtes de bois ou de métal. Elles m'ont paru d'un jaune moins foncé que les hommes. Leurs cheveux sont admirables; retenus au sommet de la tête par un peigne de sandal

ou d'ivoire fort long et d'une forme très-originale, et souvent même par un anneau d'argent ou d'or, à la mode des Malais.

Elles sont silencieuses, observatrices, craintives et défiantes, ou plutôt elles ne vous regardent que du coin de l'œil et ne vous sourient que du bout des lèvres. Continuellement cloîtrées au fond de leur appartement, elles profitent avec un empressement presque flatteur pour les étrangers de l'absence de leurs jaloux surveillants pour satisfaire la curiosité qui les tourmente, et j'ai fréquemment vu à Koupang la jeune et jolie femme d'un orfèvre, dont l'œil vigilant d'une demi-douzaine de duègnes andalouses n'aurait pu empêcher les furtives excursions. Je me hâte d'ajouter qu'elles sont fort sages, et que le supplice horrible qui frappe la femme adultère n'est peut-être pour rien dans la sévère régularité de ces mœurs. Prenez, je vous prie, ma réflexion au sérieux.

Comme dans tous les pays où se sont établis ces riches mendiants, les Chinois de Koupang ont imposé des lois à leurs maîtres, et ils se sont donné un chef de leur nation pour les faire respecter.

Le commerce de Timor consiste en bois de sandal et en cire. Deux petits navires de trois cents tonneaux suffisent pour l'exportation de ces deux denrées, et l'on assure que depuis quelque temps les armateurs préfèrent aller jusqu'aux îles Sandwich, où le bois est d'une qualité supérieure et se vend beaucoup moins cher.

Les animaux sauvages de l'île sont les cerfs, les buffles, les sangliers et les singes; les animaux domestiques sont les chevaux, les chèvres, les chiens, les porcs, et surtout les coqs et les poules. Pour quelques épingles on peut acheter une belle volaille; un buffle coûte quatre piastres; pour un mauvais couteau, on se procure un petit cochon. En général, il est rare qu'un échange ne soit pas accepté lorsqu'on offre un objet de curiosité venu d'Europe. Dans toutes les campagnes, vous pourrez vous procurer des cocos, des mangues, des pamplemousses et une infinité d'autres fruits délicieux, si vous présentez quelques petits clous, des boutons ou une aiguille. Ces bagatelles sont la monnaie des voyageurs.

Il y a trois cents Chinois à Timor; parmi eux on compte un honnête homme, et encore est-ce, dit-on, une exagération de voyageur. Ils ont conservé ici leur costume national, et ils vivent avec autant de frugalité qu'à Macao ou à Canton, c'est-à-dire qu'une tasse de thé, une poignée de riz et quelques petites pipes d'un tabac fort doux suffisent pour leur consommation quotidienne. A l'aide de deux baguettes d'ivoire qu'ils agitent avec une extrême vélocité, ils saisissent dans leur assiette les miettes les plus menues. On dirait des jongleurs à côté de leur table d'escamotage.

Nul peuple sur la terre n'a un caractère de physionomie plus particulier, plus uniforme. Rien ne ressemble plus à un Chinois de Canton qu'un Chinois de Pékin; rien ne ressemble plus à un Chinois de Koupang

qu'un Chinois de paravent. Si vous avez vu un véritable paravent de Nankin, vous connaissez la Chine... à peu de chose près.

Ils ont la figure douce, ronde, les yeux petits, baissés vers le point lacrymal, le nez épaté, les lèvres grosses, la bouche très-peu allongée; ils se rasent la tête et ne gardent qu'une mèche qui du sinciput descend en queue sur le dos; leurs ongles ont quelquefois un pouce de longueur, et c'est chez eux de la coquetterie et du luxe que de les conserver propres et bien taillés. Ils sont fort délicats, ne marchent presque jamais. Un Européen d'une force moyenne ne devrait pas craindre de se mesurer avec cinq ou six de leurs plus vigoureux athlètes. Leur physionomie est au niveau de leur caractère : la dégradation est complète chez eux.

Ils font deux repas par jour, jamais avec leurs femmes. Lâches par naturel et par calcul, ils se sont déclarés neutres dans toutes les guerres que les Malais pourraient entreprendre.

Les droits qu'ils paient pour l'exportation de certaines denrées sont de beaucoup moindres que ceux imposés à l'Angleterre et au Portugal. N'est-ce pas là une honte pour des gouvernements libres et forts?

Dois-je rapporter la stupide anecdote que le plus lettré des Chinois de Koupang m'a racontée une nuit que je le trouvai plein de dévotion, sortant de son temple? Au maître-autel de cette espèce de chapelle est une petite figurine de jeune fille richement parée de vêtements bariolés de dragons et de poissons ailés. Ce devait être sans doute la divinité du lieu, puisque les fidèles je n'ose dire les croyants déposaient autour d'elle et sur des gradins un grand nombre de plats et d'assiettes de porcelaine dans lesquels gisaient morts et percés d'allumettes terminées par un petit drapeau, des pigeons, des poules, des coqs, des cochons de lait, dévotes offrandes faites à celle à qui le temple est dédié.

— Vous n'adorez donc pas le feu? dis-je à mon Chinois.

— Nous adorons le feu, me répondit-il; mais nous vénérons aussi cette image sacrée.

— Quelle est cette image au pied de laquelle, à l'aide de ce magnifique tam-tam suspendu à l'entrée du temple, vous appelez vos compatriotes?

— C'est notre protectrice.

— Pouvez-vous m'en dire l'histoire?

— Elle est courte, la voici.

— Il était une fois un vieux père de famille qui avait une fille et deux garçons. Pour les nourrir il allait souvent à la chasse et à la pêche. Un jour, dans une barque avec ses deux fils chargés d'une grande quantité de poissons, un orage épouvantable se déclama sur eux, et le bateau qui les portait chavira. Tous les trois périrent dans cette affaire; et la jeune fille qui, chez sa mère absente, préparait le dîner, tomba sur le plancher en apprenant cette triste nouvelle, et ne recouvra ses sens que sous les coups de sa mère irritée.

— Pourquoi dormiez-vous? lui dit enfin celle-ci, pourquoi négligiez-vous les soins du ménage?

— Je ne dormais pas, s'écria la fille; et dans le même instant elle se leva en tenant ses deux frères dans ses bras et son père entre les dents.

J'ai traduit mot pour mot, mais je soupçonne fort la bonne foi du théologien magot, quoique la figurine du maître-autel, parée de tous ses accessoires, semble appuyer son stupide et burlesque récit.

Ce n'est qu'à la dérobée et caché dans l'ombre que j'ai pu être témoin, en dehors du temple, d'une cérémonie religieuse à minuit. La lune était dans son plein, car c'est à cette époque seulement que les Chinois font leur prière solennelle. A onze heures le tam-tam vibra, frappé par un enfant; à onze heures et demie la chapelle se trouva envahie, et chaque nouvel arrivé se plaça debout le long des murailles, les deux mains fermées à la hauteur de la tête et l'index seul allongé. L'un d'eux, vieux et légèrement barbu, après un moment de repos, s'accroupit sur une estrade aux pieds de la *fille aux poissons*, et hurla à haute voix, en agitant sa tête à droite et à gauche avec assez de rapidité, comme si elle était mise en mouvement par une fièvre violente. Le sermon dura vingt minutes pendant lesquelles nul des fidèles ne bougea; mais enfin une monotone psalmodie retentit; toutes les têtes remuèrent, toutes les langues articulèrent des sons saccadés et sur la même note; on frappa du pied sans cadence, on tourna sur ses talons, tout cela sans rire, mais sans émotion, comme une leçon qu'on récite, et à minuit et demi tout fut dit et fait. Décidément j'aime mieux la Chéga de l'Île-de-France. Un violent coup de tam-tam imposa silence à l'assemblée, et le souverain maître de toutes choses venait de recevoir l'hommage de reconnaissance et de respect que chaque peuple lui adresse dans son amour.

N'est-ce pas qu'il est sage de ne pas méditer sur les diverses religions du globe et de les respecter, même dans ce qu'elles ont de bouffon et de ridicule?

Je retrouverai encore les Chinois à Diely, car on peut leur appliquer ce mot d'Henri IV sur les Gascons : « Semez-en sur vos terres incultes; ils prennent partout. » Henri IV faisait une épigramme; mais ces paroles seraient pleine justice rendue aux Chinois, qui se logent partout en dominateurs. Sur les côtes et dans l'intérieur de leur insolente mère-patrie, nos navires et nos explorateurs trouvent des limites qu'ils ne peuvent franchir; notre pavillon est méprisé, nos matelots à terre massacrés, nos pieux missionnaires mis à la torture, et cependant la Chine n'en est pas moins le plus vaste, le plus paisible empire du monde et la plus respectée des nations.

XVI

TIMOR

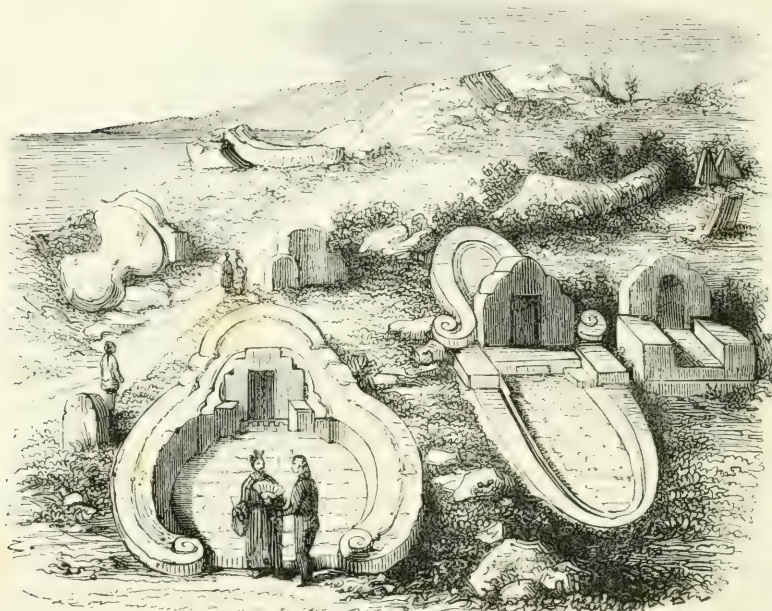
Chinois. — Rajahs. — L'empereur Pierre. — Mœurs.

Je croyais en avoir fini avec ce peuple magot, si avancé et si stationnaire à la fois, si philosophe et si dévotement attaché à des puérilités religieuses et morales, si plein de mépris pour toutes les autres nations et si bien fait pour ramper aux pieds de quiconque voudra l'assujettir ; mais voilà qu'il faut encore que je vous parle de lui pour ne pas mériter le reproche de partialité, si souvent et si justement fait aux voyageurs.

Si dans leurs chétives maisons où tout est propre, original, bien ordonné, rien ne dénote le luxe, puisque les cloisons qui séparent les appartements sont en tiges de bambous étroitement serrées, il n'en est pas de même des fastueuses demeures qu'ils se sont données après la mort. Ici tout est grave, solennel ; rien n'y accuse l'avarice ou la mesquinerie : on dirait une éclatante réparation faite à une vie de privations et de gêne. On a voulu que le cadavre fût à l'aise dans son éternelle couche, et les accessoires du lieu, qui vous apprennent que la douleur a duré plus d'un jour, vous disent aussi le respect du fils pour son père ou la tendresse du père pour son fils.

Une description exacte d'un tombeau chinois est impossible ; le dessin seul peut en reproduire l'élégance et le grandiose. C'est d'abord une pierre tumulaire haute de trois pieds au moins, quelquefois aussi de quatre, sur un pied d'épaisseur, debout, taillée avec grâce en ogive, encadrée dans des moulures fort soignées et au milieu de laquelle est un écusson en marbre ou en granit, tantôt en relief et tantôt creusé, où sont gravés le nom et probablement les qualités morales de celui à qui est consacré le monument. Ces caractères sont noirs, rouges et le plus souvent en or. De chaque côté de cette pierre sépulcrale, au pied de laquelle

s'élèvent deux gradins de marbre ou de stuc, s'échappent, à dix pas de distance l'un de l'autre, deux perrons hauts de quatre pieds au moins, descendant symétriquement par échelons et venant se rejoindre, à l'aide d'une ellipse, à une trentaine de pas de la pierre principale et au niveau du sol. L'espace enfermé dans cette vaste courbe est admirablement



pavé en dalles polies ou en mosaïques, et c'est dans cet enclos réservé que les Chinois, à genoux, viennent rendre un hommage de chaque jour à celui qui n'est plus. En arrière de la pierre tumulaire est un espace clos par un mur de stuc ou de maçonnerie, légèrement voûté, où repose le cadavre et autour duquel poussent des fleurs et des plantes odorantes. Ça et là des arbres soigneusement taillés portent sur leurs branches des vêtements, des porcelaines et des cabas en feuilles de latanier renfermant des offrandes faites à l'âme du mort. J'ai hâte d'ajouter que ces offrandes sont souvent renouvelées, au profit sans doute de quelque habile profanateur de ces lieux de repos consacrés au deuil et à la prière.

N'y a-t-il pas dans ce respect des Chinois pour les restes des morts un motif de pardon pour toutes les iniquités de leur vie de friponnerie et de paresse?

Tous les tombeaux chinois n'ont ni la même majesté, ni le même grandiose, ni la même richesse de détails; mais tous, jusqu'aux plus mesquins, ont cela de remarquable, que chaque jour de généreuses offrandes viennent les décorer, et que les crevasses et les dégâts occasionnés par les outrages du temps sont à l'instant réparés avec une inquiète et pieuse sollicitude; en sorte qu'il est vrai de dire que, chez ce peuple si bizarre dans ses goûts et dans ses mœurs, on pense d'autant plus à ses amis ou à ses parents qu'il y a plus longtemps qu'on les a perdus.

C'est surtout au lever du soleil que les Chinois vont prier à leur cimetière, c'est-à-dire aux plus belles heures de la journée. Est-ce que la chaleur ardente du jour étoufferait la piété dans leur âme? Est-ce qu'ils feraient à la fois de leur hommage de respect et d'adoration un délassement et une affaire de conscience? Je ne sais, mais, en vérité, il en coûte trop à ma sincérité de narrateur de juger favorablement ceux dont j'ai si attentivement étudié la vie parasite, pour que je ne leur garde pas une sorte de rancune de cette piété dont je viens de vous parler et qui me semble un véritable contre-sens. O jaunes et fidèles sujets de Tao-kou-ang? je crains bien de n'avoir à louer chez vous aucun sentiment de noblesse ou de générosité! Vous êtes trop régulièrement avides et fripons avec les vivants pour que les morts aient le pouvoir de changer votre âme.

Cependant il faut achever. Je suivis un jour deux Chinois qui se rendaient au cimetière; en route, ils parlaient avec une extrême volubilité, et, contre leur usage, leurs gestes étaient rapides et multipliés. Arrivés en présence du champ de deuil, ils se turent, ralentirent leur marche et s'arrêtèrent ensuite dos à dos comme pour se recueillir; puis, côte à côte et d'un pas grave, ils s'avancèrent vers une tombe de moyenne grandeur, au bord de laquelle ils s'agenouillèrent pour prier. Ils restèrent un quart d'heure au moins dans cette humble posture, et, après s'être regardés de nouveau, ils se levèrent et allèrent, l'un derrière l'autre, baiser avec respect la pierre tumulaire. Cela fait, ils se regardèrent une troisième fois, frappèrent du pied en cadence, agitèrent convulsivement à droite et à gauche, et de haut en bas, leur tête chauve, et reprirent le chemin de la ville. Je les saluai en passant auprès d'eux; ils me rendirent froidement ma politesse, et semblèrent craindre que je n'eusse assisté à leur prière quotidienne.

Ce cimetière chinois, fort curieux et très-bien tenu, est situé sur une colline au sud de Koupang; et, à vrai dire, ces tombeaux sont les seuls édifices remarquables de toute l'île.

Les Malais n'ont pas de cimetière; les cadavres sont portés tantôt dans

un champ de tabac, tantôt sur le haut de quelque monticule, et le plus souvent sur le bord d'un chemin. La place est marquée par un tas de petits cailloux que les pieds des passants ont bientôt dispersés.

Ils en usent envers les morts avec cet amour et cette tendresse qu'ils accordent aux vivants, et je ne crois pas qu'un seul de ces hommes qui m'entourent chaque jour, et passent et repassent à mes côtés, ait jamais senti son cœur bondir d'amitié ou de reconnaissance.

Les Hollandais ont fait des lois à Kougang, mais les Malais se sentent assez puissants pour les fouler aux pieds.

Le viol envers une Hollandaise est puni de mort, et dès lors le coupable est envoyé à Java, où justice est promptement faite. Le viol envers une esclave est puni du fouet; cinquante coups suffisent pour l'ordinaire à la vengeance des personnes intéressées au châtiment; mais si le coupable est riche, il est rare qu'il n'échappe pas à la correction à l'aide de quelques douzaines de piastres ou de plusieurs brasses d'étoffe, et l'on a remarqué ici que presque toujours la victime intercédait en sa faveur. Dans ce cas il est absous de droit, et fort souvent une femme est ajoutée au harem du ravisseur.

Lorsqu'un maître fait injustement punir un esclave, si celui-ci se plaint et prouve à ses juges l'iniquité de la correction, à l'instant il est confisqué au profit du gouvernement. Vous comprenez dès lors si les Hollandais manquent de serviteurs.

Un Malais libre dont la coupable conduite est signalée à son rajah est vendu au profit du souverain; et comme les rajahs sont tributaires du résident ou gouverneur, ils sont tenus de rembourser à celui-ci un quart ou un cinquième du prix de la vente.

L'idolâtrie est une religion des Malais; mais ils ont pour leurs rajahs un respect qui va jusqu'à l'adoration, et quelques-uns même les regardent comme les fils des dieux.

La nourriture des Malais consiste en riz, poissons salés, buffles, poules et quelques fruits; ils n'ont point d'heure fixe pour leurs repas, et les femmes ne mangent jamais avec eux, car elles sont traitées en véritables esclaves.

Le costume de celles-ci est formé de deux belles pièces d'étoffe, l'une appelée *cahen-slimout*, l'autre *cahen-sahori* ou *cabaya*. La première est nouée à la ceinture et descend en plis gracieux jusqu'au genou; l'autre est jetée avec caprice sur les épaules, mais retenue également par un cordon ou un nœud. Toutefois ce qu'il y a de particulier dans les habitudes d'habillement des Malaises, c'est qu'elles attachent le *cabaya*, non pas en dessous du sein, non pas au-dessus, mais au milieu, ce qui leur coupe fort disgracieusement la gorge en deux parties. Expliquez ces singuliers caprices de la mode: une torture pour s'enlaidir et se défigurer!

Les femmes malaises sont grandes, admirablement taillées; leur dé

marche à quelque chose de noble, d'imposant et d'indépendant qui leur sied à ravir, et on lit dans leurs regards une fierté native dont on est soudainement frappé. Leur chevelure est de toute beauté, et rien n'égale les soins minutieux qu'elles lui donnent. Le matin, que vous assistiez ou



non à leur toilette, elles se jettent à l'eau à quelques pas de la ville, inondent leur tête de cendres fines, les laissent à demi enlever par le courant, puis avec un citron ouvert, en guise de pommade ou d'essence, elles donnent un lustre éclatant aux cheveux, et à l'aide d'un immense peigne de bois, à trois ou quatre dents au plus, d'une forme courbe et originale, elles achèvent ce que l'eau, la cendre et le citron ont commencé. Nulle statue antique de Rome et d'Athènes n'est harmonieusement coiffée comme la moins habile des femmes de Timor. David et Pradier en mourraient de jalousie.

Eh bien ! ces jeunes filles que vous voyez là si bien posées, si âpres à fixer votre attention, détaillez-les maintenant. La détestable habitude

que les hommes ont contractée de se fourrer sous la lèvre supérieure une énorme pincée de tabac assaisonné de chaux est encore plus en faveur chez les femmes, de sorte qu'à seize ou dix-huit ans elles n'ont plus de dents ou les ont noires comme du charbon. Elles se prétendent plus belles ainsi, soit ; mais en Europe nous avons d'autres goûts : l'ivoire est plus apprécié que l'ébène. Le malheur est d'autant plus grand que celles qui n'emploient ni le bétel ni le tabac ont des dents d'une blancheur éclatante. Concluons donc sans malignité que la coquetterie exerce son empire en cet hémisphère comme dans le nôtre ; que les dames de Timor, ainsi que chez nous, sacrifient tout à la mode, et que les voyageurs ne mentent que fort peu en publiant que, dans cet archipel, la couleur noire des dents est un attrait de plus à l'aide duquel le beau sexe cherche à établir sa puissance. Je conseille aux femmes de Timor d'essayer de plus sûrs talismans : il faut d'autres séductions aux farouches Malais. Toutefois faisons observer que, lorsque les ravages de la chaux vive se sont fait trop sentir, c'est-à-dire lorsque les gencives ont été totalement dépouillées, le râtelier absent est remplacé par un râtelier en or que les Désirabodes du lieu fixent dans la bouche avec une adresse merveilleuse. Pourquoi donc réparer un dommage fait avec connaissance de cause ?

Les maladies les plus communes sont la gale, la lèpre et en général toutes les maladies de la peau. La petite vérole dépeupla la colonie il y a une trentaine d'années, et rien n'a pu décider les Malais à accepter les bienfaits de la vaccine. Les Européens, peu habitués aux chaleurs tropicales, sont souvent victimes dans ce pays d'une dysenterie qui dégénère parfois en maladie contagieuse, et il est à remarquer que jamais un Malais n'en a été atteint. La peau de grenade infusée dans de l'eau de rivière est, dit-on, un remède efficace contre ce redoutable fléau.

En 1793, un épouvantable tremblement de terre ébranla Timor jusque dans ses fondements ; la lave se fit jour à la fois par cent cratères ; les rivières se tarirent ; toutes les maisons furent renversées, tous les édifices détruits, le temple chinois jeté sur la plage et la mer refoulée. Les îles voisines ne furent point épargnées ; une horrible catastrophe menaçait l'archipel entier, et les populations effrayées crurent être arrivées à leur dernier jour. Depuis cette époque les feux sous-marins bouillonnent sans cesse, mais les tremblements de terre, quoique fréquents n'ont occasionné aucun notable dégât. Le courroux des éléments semble avoir passé dans l'âme des naturels.

Après le crocodile, le reptile le plus dangereux est un petit serpent brun que les Malais appellent *kissao* ; il a d'ordinaire trois pieds de longueur sur un pouce de diamètre. Quelques habitants m'ont assuré que la blessure en était mortelle ; M. Thilmann m'a dit le contraire ; mais il prétend qu'on en éprouve pendant quelques jours des douleurs intolérables.

Je vous ai parlé du peuple malais; ses souverains après lui ont des droits à mon attention, et, même envers les monarques, je me pique de courtoisie.

Les rois de ces pays se disent insolemment les descendants des dieux et gouvernent en véritables despotes. Ils ont droit de vie et de mort. Dans un moment d'humeur querelleuse ou sur un simple caprice, ils font trancher la tête à qui leur déplaît, et le plus souvent ils la tranchent eux-mêmes sans autre forme de procès, sans que personne ose y trouver à redire. C'est un jeu pourtant qui pourrait avoir un jour de graves conséquences, surtout si le vent civilisateur d'Europe arrive plus pur jusqu'en ces climats.

Il est cependant à remarquer que, parmi ces princes si farouches, si cruels, si sanguinaires, on en trouve parfois quelques-uns qui donnent des exemples de désintéressement et de dignité que l'on comprendrait à peine chez nous. Bao, par exemple, roi de Rottie, étant dans sa jeunesse d'un caractère violent et emporté, abdiqua volontairement la souveraineté en faveur de son frère, dans la crainte que de semblables penchants ne lui fissent commettre de grandes injustices. Mais voyez où le fanatisme et la stupidité peuvent entraîner la puissance :

Un jour que, dans un accès de violente colère, Bao venait de décapiter un de ses sujets, furieux et désespéré après l'exécution, il coupa à l'instant même la tête à deux de ses principaux et de ses plus chers officiers. « en expiation, dit-il, du crime atroce qu'il venait de commettre. » Bao, n'ayant pas été heureux dans le choix de son successeur, qui faisait trembler ses sujets sous son sceptre de fer, le gouverneur de Timor rétablit Bao, et depuis ce jour ce prince est parvenu à maîtriser les premiers penchants de son âme.

Appelé à Koupang pour fournir aux Hollandais son contingent de soldats dans la guerre qu'ils avaient à soutenir contre Louis, monarque révolté, il s'est vu forcé, pour cause de maladie, de confier le commandement de ses troupes à ses premiers officiers et d'attendre, inactif, le résultat de la lutte. On nous en avait fait de si pompeux éloges que nous résolûmes de lui rendre nos hommages, espérant bien que nous recueillerions auprès de lui une foule de détails précieux sur les mœurs et les institutions des peuples soumis aux rajahs ses frères, comme on dit ici, ou aux rois ses cousins, comme on dirait en Europe.

Les visites aux princes se font ici sans cérémonie, sans introducteur, sans suisses, ni valets, ni maréchaux aux portes; on va chez eux comme chez un voisin; on cause, on se serre la main, on s'assied côte à côte et l'on se dit adieu. J'étais en veste de toile blanche et en chemise de matelot; le roi Bao pouvait bien se mettre à l'aise, et je ne lui en voulus pas de son négligé tout à fait sans façon.

Évalé-Tetti, roi de Dao, était avec le roi de Rottie. Ce dernier avait

pour sceptre une canne de junc à pomme d'or. Il est âgé de cinquante ans; il est grand, bien fait et paraît jouir d'une vigoureuse santé. Ses traits respirent la bonté; son oeil est doux, sa bouche petite et riante. Il est vêtu d'une espèce de manteau dans le genre de nos rideaux d'indienne à grandes fleurs en couleur. Sa ceinture est un cahen-slimout absolument conforme à celui de ses sujets; il avait les pieds et les jambes nus.

Le roi Évalé-Tetti est âgé d'une soixantaine d'années; il est escorté de quelques guerriers et d'un de ses grands-officiers qu'on nous a dit être son premier ministre; ceux-ci ont l'air de deux sapajous et sont mis comme deux mendiants.

Les prêtres des Malais sont les devins ou augures. A Rottie et à Timor, dans chaque ville, on en compte quatre dont le chef est le plus âgé. Ces prêtres lisent l'avenir dans les entrailles des victimes, et les poulets sont les animaux dont on se sert le plus fréquemment. Outre qu'ils coûtent moins que les pores, les buffles ou les canards, qu'on interroge aussi quelquefois, ces prêtres sont plus exercés à lire dans ces sortes de vocabulaire et paraissent plus certains de ce qu'ils annoncent. On consulte les devins dans toutes les affaires importantes, lorsqu'il s'agit, par exemple, d'une déclaration de guerre, de fixer le jour d'une bataille, d'en connaître l'issue; ils désignent assez souvent le nombre d'ennemis qui seront tués et celui des prisonniers qu'on fera, et à l'exemple des augures grecs et romains, ils enveloppent toujours leurs prédictions dans une phrase à double sens. Les devins peuvent se marier et leurs fonctions sont héréditaires. Ainsi, à la naissance d'un de leurs enfants, il n'y a pas de témérité à avancer que ce sera un jour un fripon.

Lorsque le grand-prêtre monte à cheval, l'usage des selles est défendu à tous ceux qui l'accompagnent. Ce cas excepté, l'interdiction des selles n'existe jamais, quoi qu'en disent certains voyageurs, et leur religion ne leur prescrit rien à cet égard. Mais rarement les Malais en font usage, et ils ne montent leurs chevaux qu'à poil et sans étrier, en les guidant par leurs cris ou à l'aide d'un petit frein.

Il existe dans chaque ville une maison sacrée, nommée *Rouma-Pamali*. C'est à la fois la demeure du devin et le lieu où l'on dépose le trésor royal.

L'entrée en est interdite à tout le monde, à l'exception du rajah; c'est là qu'on apporte les têtes des prisonniers faits à la guerre, après en avoir retiré la cervelle. On les suspend ensuite à des arbres, mais de préférence auprès des tombeaux des rajahs vainqueurs. Digne trophée de ces peuples barbares, les têtes des ennemis morts au champ de bataille sont exposées pendant neuf jours dans le Rouma-Pamali, et pendant ce temps seulement le peuple a le droit de pénétrer dans cette demeure où se commettent tant de sacrilèges. Lorsque le rajah meurt, il est porté au Rouma-Pamali, où il est exposé pendant quelques jours à la vénération du peuple.

Il paraît qu'il n'existe aucune cérémonie religieuse pour la consécration des mariages. Le prétendant fait au beau-père des présents relatifs à sa fortune et au prix qu'il attache à la possession de l'épouse qu'il vient demander.

Les enfants sont portés à leur naissance dans le Rouma-Pamali, où ils reçoivent rarement le nom de leurs parents.

La famille réunie chante à la mort d'un Malais pendant que son corps est exposé sur des nattes et qu'un esclave, armé d'un éventail de plumes de coq, éloigne les insectes de la figure du défunt.

Le corps, porté par les amis, est jeté dans une fosse où l'on dépose aussi quelques-uns des meubles qu'il affectionnait le plus : tout disparaît avec lui... jusqu'au souvenir. J'ai assisté à une de ces cérémonies funèbres, où cinq ou six personnes poussaient des cris lamentables. Je les ai trouvées, le lendemain, tranquilles comme si elles n'avaient rien à regretter.

Le sceptre des rajahs est héréditaire : c'est le frère aîné qui succède au gouvernement.

Lorsque tous les frères sont morts ou qu'il n'en a pas existé, le fils aîné du premier rajah ou l'aîné des frères est l'héritier de la couronne. Les femmes n'ont aucun droit à la succession au trône. Je suis surpris qu'elles aient permis cette loi dans un pays où elles paraissent régner sur les souverains, lesquels seuls, parmi tous ces hommes, montrent une grande considération pour leurs favorites.

Les rajahs ont sous leurs ordres des officiers nommés toumoukouns, seuls dignitaires qui séparent le souverain de son peuple. Le nombre de ces officiers est relatif à la puissance du rajah. Celui de l'île de Dao en a sept ; Bao, roi de Rottie, en a dix-huit.

Parmi les peuples appelés à défendre les Hollandais dans la guerre qu'ils ont à soutenir, on remarque les guerriers de Savu et de Solor, qui presque tous servent volontairement. Ceux de Solor surtout donnent dans les combats des exemples d'une cruauté repoussante. On assure que, dès qu'ils ont fait tomber un ennemi, ils se jettent sur lui et l'achèvent avec leurs dents. En général leurs combats sont très meurtriers, et il suffit d'une bataille pour décider de l'issue de la campagne.

L'île est aujourd'hui un vaste théâtre de rapines, de meurtres et de cruautés. Le gouverneur hollandais Hazaart, ancien officier de marine, s'est, à la tête de dix mille hommes, campé dans l'intérieur pour s'opposer à la levée de boucliers du rajah Louis, dont on dit tant de merveilles.

Louis est chrétien, fils de Tobany, roi d'Amamoebang, pays situé à cinq jours de marche à l'est de Koupang, au milieu des possessions hollandaises. Il fut élevé dans la religion catholique, et las enfin des tributs onéreux que lui imposaient les Hollandais, il résolut de se déclarer libre

et indépendant. Voilà dix ans qu'il parcourt Timor à la tête de sa redoutable armée, assujettissant les rois ses voisins, qui viennent tous à l'envi implorer le secours du résident.

Chef d'une poignée de soldats dévoués à ses intérêts, Louis d'Amanoë-bang paraît ne pas redouter les efforts de tant d'ennemis coalisés. Déjà il a su les forcer une fois à lui proposer une paix glorieuse, pendant laquelle sa protection et ses encouragements ont appelé dans ses États un grand nombre de personnes distinguées et d'ouvriers habiles qui, avec le goût des arts, y ont fait naître le commerce et l'industrie.

Déjà encore ses armes victorieuses l'ont conduit, il y a sept années, aux portes de Koupang, où il répandit la terreur après avoir brûlé quelques édifices et la maison même du gouverneur. Aujourd'hui qu'on a voulu lui imposer un joug honteux, il s'est de nouveau déclaré indépendant, et, à la tête d'une armée de six mille hommes, dont les deux tiers sont armés de fusils et montés sur des chevaux, il ose se flatter d'un succès qui peut affranchir cette colonie d'un pouvoir despotique et détrôner quatorze souverains.

Les armes de ses soldats sont des fusils, des massues, des sabres, des sagaies, des cries, une audace étonnante et le génie de leur chef.

Louis est adroit; il a déjà tenté heureusement de semer la désunion dans l'armée ennemie. Louis est affranchi de préjugés; il combattrait à l'ombre si les flèches de ses adversaires obscurcissaient le soleil. Louis est encouragé par ses premiers triomphes; il a déjà forcé les Hollandais à bâtir un fort à Dao, qu'il a jadis saccagé. Louis est prudent; il a fait construire dans ses États des fortifications qui étonneront les Hollandais et plus encore leurs alliés. Louis, en un mot, combat pour l'indépendance; quatorze rajahs combattent pour l'esclavage. Les soldats de Louis mourront auprès de leur chef: il est à craindre que les insulaires réunis sous le pavillon européen ne l'abandonnent avant de combattre ou après le premier échec. Les guerriers de Louis lui sont attachés par la reconnaissance; la crainte seule a rallié les autres insulaires sous la domination hollandaise. Que de motifs pour supposer que ce chef intrépide sortira vainqueur d'une lutte imposée par l'orgueil offensé et acceptée par le patriotisme et le sentiment d'une cause légitime!

Tous les rois appelés par les Hollandais à soutenir cette guerre sont tenus de se mettre à la tête de leurs soldats, ou du moins de suivre le corps d'armée jusqu'au quartier-général. Le roi de Denka a conduit mille hommes; mais une maladie l'ayant empêché de les guider au combat, il a obtenu la permission de retourner à Koupang, après avoir juré que ses sujets seraient fidèles à la cause qu'ils avaient embrassée. Cependant, comme, d'après un ancien préjugé, les Malais assurent que les maladies arrivent par l'ordre des dieux, ils croient que, lorsque leur chef est retenu loin du camp par un pareil motif, ils doivent s'abstenir de

combattre, et ce préjugé, si utile aux intérêts de Louis, a causé une grande désertion parmi les soldats venus de Benka. Encore un semblable événement, et Louis n'éprouvera qu'un regret, celui d'avoir trop peu d'ennemis à soumettre.

Les Anglais ont fait deux expéditions contre le roi Louis, la première en 1815 et la deuxième en 1816, sans pouvoir le vaincre. Il est grand, vif, impétueux; son courage étonnant, mais réfléchi; ses projets sont hardis, mais non impossibles; il récompense dignement le mérite et il punit cruellement toute désobéissance. Il ne manque peut-être à la gloire de cet homme extraordinaire qu'un historien qui dise ses exploits.

Rival redoutable, révéré des Timoriens, l'empereur Pierre, mort aujourd'hui à toute idée d'ambition, ne s'est point agité au choc des cris qui retentissent autour de ses domaines; et sur son lit de douleur, il attend paisiblement sa dernière heure.

C'était un nouveau monarque à visiter. Nous nous décidâmes promptement et nous nous mîmes gaiement en route. La petite caravane se composait de Bérard, Gaudichaud, Gaynard, Duperrey, Taunay et moi, tous avides d'apprendre, tous amis dévoués, presque toujours compagnons inséparables dans les excursions les plus périlleuses.

La route, après avoir dépassé Koupang, est un sentier délicieux ombragé par une riche végétation, et bordé d'un côté par le lit d'un torrent qu'on passe souvent à gué. Après une heure de marche, peu à peu on s'élève et l'on gravit une petite colline au sommet de laquelle est le tombeau de Taybeno, ancien rajah de cette partie de l'île. Un arbre mort le dominait, et sur deux branches de cet arbre sont deux crânes de Malais, encore revêtus de leur belle chevelure. A la bonne heure, de pareils hommages rendus aux morts! Nous demandâmes à deux naturels qui nous accompagnaient depuis quelques instants la permission de les détacher de l'arbre : *Pamali*, nous répondirent-ils d'un air effrayé, et nous poursuivîmes notre route après avoir dessiné le tombeau, qui n'offre rien de remarquable.

Cependant nous arrivâmes bientôt sur le territoire de l'empereur. Des troupeaux de buffles, une végétation vigoureuse et quelques terres labourées nous donnèrent d'abord du souverain une idée avantageuse qui s'accrut encore lorsque nous arrivâmes auprès de sa demeure. Nous y fûmes introduits.

Son palais est une case en vacoi, goëmon, arêtes de palmistes, le tout lié fortement et recouvert de feuilles de latanier à plusieurs couches. Il se compose d'une seule pièce noire, profonde, ne recevant le jour que de la porte, qui est basse et très-étroite. Là point de meubles, si ce n'est un coffre chinois orné de riches incrustations, dans lequel sont probablement enfermés les trésors du monarque; plus un vaste fauteuil en bois d'ébène, bien travaillé, que je soupçonnai de fabrique japonaise. Ça et là, à terre,

des nattes tressées aux Philippines et plusieurs vases grossiers pour la boisson et la nourriture. Une douzaine de fusils, une vingtaine de crics et un grand nombre de piques et de sagaies tapissaient les murailles.

L'empereur était assis dans son fauteuil à bras. A notre arrivée il se leva à demi, nous tendit la main et nous présenta des nattes sur lesquelles nous nous accroupîmes. A ses côtés étaient deux de ses principaux officiers, debout, à l'air farouche, au regard menaçant, le fusil d'une main, le cric de l'autre, drapés avec leur pittoresque cahen-slimout, et prêts sans doute à enlever nos têtes sur un signe du chef. Mais celui-ci était trop courtois et trop bienveillant pour en user avec cette familiarité. Un petit enfant de sept à huit ans, absolument nu et taillé en athlète, s'appuyait sur l'empereur : c'était son fils, à qui je m'empressai d'offrir un étui, des aiguilles, un paquet d'épingles, des ciseaux et un miroir. Il reçut mes cadeaux avec une grande joie et me permit de l'embrasser; puis, le priant de rester immobile, je fis son portrait ainsi que celui du monarque, et je leur en donnai une copie, que l'un des deux Malais porta avec soin sur le coffre chinois. En échange je reçus deux sagaies et un cric magnifique, encore tout paré des touffes de cheveux des ennemis vaincus.

Pierre portait sur sa figure décharnée les caractères de la décrépitude la plus avancée; on l'aurait cru centenaire, quoiqu'il n'eût que soixante ans au plus; mais ici la nature est si active, si puissante, qu'elle pousse bien vite les hommes dans la tombe. Pierre tenait dans la main sa canne à pomme d'or; il était coiffé d'un bonnet de coton blanc, vêtu d'une robe de chambre à grands ramages, et sur ses flancs osseux flottait un cahen-slimout plus fin et plus beau que ceux que j'avais tant admirés à Koupang.

Notre visite fut courte; nous serrâmes affectueusement la main au patriarche de l'île, nous revîmes en passant ces belliqueux soldats dont l'allure guerrière est si imposante, et nous arrivâmes à Koupang, escortés par un violent orage auquel les solitudes que nous parcourions donnaient un caractère de lugubre majesté. La voix de la foudre dans le désert est à la fois chose terrible et solennelle : vous croiriez que c'est pour vous seul que jaillit l'éclair et que retentit la menace.

Et maintenant que j'ai jeté un rapide coup d'œil sur cette colonie de Koupang, je me demande quelles sont les heures de joie des Malais qui la peuplent : ils n'en ont pas; quels sont leurs jours de fête? ils n'en ont pas; leurs époques de réjouissances publiques? ils n'en ont pas; leurs nuits d'un sommeil doux et paisible? ils n'en ont pas. Dès que le Malais se réveille, il s'arme de sa longue pique de fer, de son lourd fusil ou de son redoutable cric empoisonné; le Malais de Timor n'est heureux que lorsqu'il sent auprès de lui, sur ses flancs ou dans ses mains, ses instruments de mort ou de vengeance; le Malais de Timor ne m'a paru avoir de caresses ni pour son ami, s'il a un ami, ni pour sa femme, ni pour son père. On lui a dit : « Voilà du fer, défends-toi, attaque et tue; si tu n'as point de glaive alors

que tu te trouves en face d'un adversaire, déchire-le avec les dents; la pitié, c'est plus qu'une faiblesse, c'est une faute; l'homme vaincu et pardonné peut être soumis, mais il ne pardonne pas, lui. Faire grâce à un ennemi c'est presque avouer qu'on le redoute, et l'on n'est vraiment vainqueur d'un homme que lorsque la terre le couvre. »

Il y a sur Timor en général et sur Koupang en particulier un voile funèbre, indice certain de quelques sanglantes catastrophes, et le voyageur se sent à l'aise alors seulement qu'il s'en éloigne. Les gens qui vous accompagnent sur le rivage et que vous avez vus tous les jours pendant votre relâche n'ont sur la figure aucune expression de regrets; ils ne vous disent point adieu, ne vous tendent pas la main, et vous n'êtes pas encore partis qu'ils détournent la vue avec dédain ou mépris. Ne me parlez pas d'un peuple qui vit sans un sourire sur les lèvres. Il est vrai aussi que les Chinois sourient toujours et à tout le monde.

L'aspect général de Timor, dominant en souveraine ce groupe nombreux de petites îles qui l'entourent comme d'humbles tributaires, attriste et impose à la fois. Ce sont sur la plage de vastes réseaux de lataniers, de vacois, de cocotiers aux couronnes si élégantes et si flexibles; puis vient le rima ou arbre à pain, puis encore le pandanus, qui de chaque branche laisse tomber des jets nouveaux auxquels la terre donne de nouvelles racines, le pandanus qui à lui seul forme une forêt, et l'ébénier au sombre feuillage, et l'odorant sandal, dont les ciseaux et les burins chinois font de si admirables colifichets; et tous ces géants tropicaux se pressant sur ce sol vivace, auquel les volcans intérieurs ne peuvent arracher ni sa vigueur ni sa sève; et au sein de tant de richesses surgissent, comme des menaces de mort, d'immenses blocs de lave diversement colorée selon la nature des éruptions volcaniques : c'est la destruction à côté de la force, c'est la jeunesse à côté de la caducité, c'est la vie et le néant côte à côte, en lutte perpétuelle, sans être vaincus ni l'un ni l'autre, ou plutôt vainqueurs et vaincus tour à tour. Timor est sans contredit un des lieux de la terre où la botanique, la minéralogie, la zoologie recueilleraient le plus de richesses.

Les Hollandais conquièrent Koupang sur les Portugais, qui s'y étaient établis en 1688; les Anglais l'occupèrent par capitulation en 1797. Les rajahs se liguèrent de nouveau, les forcèrent à la retraite et dévorèrent ceux qui n'eurent pas le temps de s'embarquer. En 1810 les Anglais s'en emparèrent encore avec une frégate; mais, enhardis par le souvenir de leurs premiers succès, les naturels les obligèrent une seconde fois à se retirer, après avoir mis à leur tête le premier gouverneur de Koupang, qui dès lors avait le titre de résident. Après la prise de Java en 1811, les Anglais s'emparèrent pour la troisième fois de cette ville, qu'ils rendirent aux Hollandais en 1816, par suite de la paix générale de 1814. Ainsi font les rois de la terre : ils prennent ou abandonnent, ils protègent ou

délaissent les villes, les provinces, les États; et dans ces perpétuels changements, les peuples soumis laissent faire, comme s'ils n'étaient nullement intéressés à ce honteux commerce dont eux seuls paient les frais sans en retirer le moindre bénéfice. Au surplus, l'histoire de Timor, dont nous avons esquissé les principaux événements, se résume en peu de mots : quant aux détails, il faudrait les écrire avec du sang.

XVII

LA MER.

Oh ! vous lirez ces pages aussi ; vous y arrêterez vos regards comme sur un portrait fidèle ; elles sont écrites sous l'inspiration du moment.

La mer !

Je ne veux pas aujourd'hui vous parler de ses colères ; je ne veux pas vous parler de sa torpeur. Les premières ont leur majesté imposante ; l'autre sa triste solennité. Le silence de celle-ci vous endort, vous glace ; la turbulence de celle-là vous jette dans une admiration fiévreuse , qui vous émeut et vous rapetisse ; oublions-les pour quelques instants.

C'est de la mer sans caprices qu'il va être question dans ces lignes rapides ; de cette mer normale que les esprits superficiels s'obstinent à croire si froide , si monotone , qu'on serait tenté , d'après leur couardise , de ne jamais s'abandonner à elle. Cette mer , voyez-vous , alors qu'elle mugit sans frénésie , est encore , pour celui qui observe et étudie , une mine inépuisable de nobles jouissances et de belles distractions. Que ses flots moutonnent à la cime , que la lame marche seulement sans écume , qu'elle soit ridée par une légère brise ou heurtée par un souffle *carabiné* , il y a là , je vous jure , larges tableaux à admirer , rians et curieux détails à décrire ; il y a comédie et drame à la fois , émotions variées pour l'esprit et le cœur ; passé consolant , présent qui sourit , avenir de bonheur et d'ivresse.

Suivez-moi , je vous prie , car je ne vous conduis pas dans un monde creux et fantastique , mais bien dans un monde réel et varié , où le repos est impossible , puisque tout chemine et court avec vous , l'élément qui

vous porte, le vent qui vous pousse, la zone qui suit, celle que vous venez visiter, le navire qui frémit, les étoiles qui glissent remplacées à l'horizon par de nouvelles étoiles. Et tout cela sans fatigue, souvent sans cahot, presque sans mouvement. Si les fleuves sont des routes qui marchent, qu'est-ce donc que la mer?

Vous vous levez ; et lorsque la voix du matelot qui *chante la bouline* vous dit que, *naviguant au plus près*, le sillage sera lent et pénible, placez-vous sur un porte-haubans avec un solide ceinturon aux reins, un filet à la main, un de ces filets à papillons emmanché à un roseau docile : l'œil sur le flot qui passe, vous attendez et saisissez quelques-uns de ces mollusques si curieux, si variés et dans lesquels la vie circule sans que vous sachiez où est la tête, où est le cœur ; sans que vous trouviez son sang, ses poumons, ses artères ; sans être même bien certain, après une étude sérieuse, si c'est un poisson, une fleur, un arbuste, une grappe ou une racine dont vous venez de faire la conquête. Il est là dans un vase ; il a quitté son élément, il fallait une mer à son ambition voyageuse, et vous lui donnez à peine quelques gouttes d'eau ; il change, il se décolore, il vieillit, il cesse de se mouvoir, il meurt. Cela avait une âme, cela sentait la douleur. Hélas ! avec une âme pouvait-il en être autrement ?

Reprenez votre place, le matin commence à peine. Voilà le soleil qui se lève, il est au-dessus des flots et vous ne le voyez pas encore ; c'est que son rayon si paresseux ne parcourt guère que quatre-vingt mille lieues par seconde... O immensité !

Quel magique tableau ! Mais, ô prodige ! vous êtes bien sûr de naviguer au sein d'une mer sans rochers, sans récifs, sans nulle terre ; et pourtant là bas, à la place même que vous venez de quitter, se dressent de hautes et solides murailles avec leurs bastions, leurs créneaux, leurs tours ; là aussi des monts gigantesques, des forêts immenses, des armées qui vont se combattre ; vous êtes dans l'attente du redoutable choc des boucliers, des glaives et des cuirasses ; vous faites un pas de plus... tout s'efface, tout disparaît ; les villes s'engloutissent, les forêts plongent leurs têtes chevelues dans les flots, les innombrables armées s'anéantissent comme sous la main puissante de Dieu... Le mirage a cessé ¹.

Je ne traduis pas le phénomène, je le signale ; le tableau viendra plus tard, isolé, complet ; j'en ai tant d'autres à faire passer sous vos yeux !

Le vent est devenu plus favorable, il souffle large maintenant ; le matelot siffle, fume et se promène plus joyeux. Il suit les phases du temps, lui ; son humeur est celle du jour ; paisible avec le calme, bruyant avec la bourrasque. Pauvre matelot qui n'a rien qui lui appartienne, ni ses joies, ni ses douleurs ! Allez, allez visiter le gaillard d'avant ; faites-vous une affec-

¹ Voyez les notes de la fin du volume.

tion privilégiée sur chaque navire ; prenez avec vous un Petit, un Marchais, et jetez du bonheur dans leur âme toute dévouée. Les heures passent vite à côté de la reconnaissance qui vous sourit.

Voici le quart. La pitance est distribuée. Visitez le pont, la batterie ; moins il y a de viande sur la planche, plus il y a de quolibets à l'air ; plus il y a d'insectes au biscuit, moins il y a de répugnance à l'engloutir. Le premier service, le second, le troisième, c'est un morceau de lard salé découpé en tranches à peu près égales par le plus ancien de l'escouade... Puis vient une goutte de vin pour assaisonner ce large repas, puis plus tard un petit verre d'eau-de-vie qui chatouille à peine ces palais de bitume... Puis encore le matelot chante, va et vient, jure, grimpe au haut des mâts, se perche à l'extrémité des vergues, reçoit sur ses épaules les ondées salées de la mer, les grains rapides du ciel ; se couche dans ses vêtements trempés et se lève le lendemain pour recommencer cette heureuse existence jusqu'à une vieillesse de misère et d'abandon. Oh ! tendez la main au matelot que vous trouvez sur la route, car cet homme-là a bien souffert, et souffert courageusement.

En deçà du grand mât, sur le gaillard d'arrière, se promène l'état-major. Il est question ici de choses qui occupent l'esprit, qui exercent l'intelligence ; mais ne croyez pas qu'ils s'absorbent assez pour ne point laisser de place à de plus doux passe-temps. En mer, le travail de tête c'est presque le repos ; les observations nautiques ou astronomiques ont dans leur périodicité une sorte de monotonie telle qu'on les fait sans efforts, machinalement. On monte un cercle répétiteur, on tient en main une montre marine, on prend hauteur.

— Commandant, voilà mon *point* ; la dérive est de tant. Le loch a donné cela ; nous sommes là ; il y a de l'eau devant nous ; dans quinze jours, avec la même brise, nous verrons la terre ; laissez courir...

Mais le passé, il faut bien en parler aussi pendant qu'on cherche à régler l'avenir.

— Oh ! si j'étais maintenant en Europe ! sur mes belles montagnes des Pyrénées !

— Et moi, dans mes riches plaines de la Beauce !

— Et moi, à Paris, au centre des beaux-arts !

— Et moi, dans mon petit bourg, auprès de ma vieille mère ! Que fait-elle en ce moment ? Le diamètre de la terre m'en sépare. Et si le vent fait crier ses volets mal assujettis, elle se réveille et prie pour son fils que la tempête va engloutir. Toute tendresse est craintive ; jugez de la tendresse maternelle !

— As-tu vu Talma ?

— As-tu entendu mademoiselle Mars ?

— Avez-vous admiré la dernière statue colossale de David ?

— Et Gudin ! et Isabey ! oh ! s'ils étaient ici avec nous !

— Tout beau, messieurs, s'ils y étaient, je n'y serais pas. Un peu de place à cet ami qui se plaît tant avec vous.

— Savez-vous que Paris sera bien embelli à notre retour ?

— Qui sait ? un tremblement de terre l'ébranle peut-être en ce moment.

— Nous le ressentirions, nous sommes si près !

— C'est vrai, encore dix ou douze mille lieues, et nous verrons son beau dôme des Invalides et son Panthéon, et sa colonne, et son Louvre, et ses gais boulevards !

— Et ses rues sales et tortueuses, et ses carrefours infestés par le vice, et sa hideuse place de Grève, et sa misère, et son deuil, et sa bourbeuse Seine où croupissent ses crasseux *pontons* !...

— Ma foi, vive la mer ! jouissons de la mer ? Paris n'aura raison que lorsque nous serons à Paris.

La cloche appelle au déjeuner. Le fidèle domestique, qui ne va pas cette fois chez le voisin conter les secrets du ménage, se présente à vous le chapeau à la main et vous dit :

— Monsieur, le dîner est servi.

— C'est bien ; qu'avons-nous ?

— Rien.

— Rien, maraud !

— Ah ! je me trompe, vous avez du biscuit et du fromage.

— Tu vois bien, imbécile !

Nous descendons ; chacun prend sa place, chacun mord à sa pitance ; le fromage est creux, moisi, le biscuit piqué, le vin de mauvaise qualité, l'eau rare et un peu fétide ; mais l'un rit de la grimace de l'autre ; les quolibets du gaillard d'avant trouvent un écho chez nous ; on fait un peu la mine, on continue les conversations interrompues par le tintement de la cloche, et au bout d'un quart d'heure on remonte à l'air : l'appétit est satisfait et le cœur joyeux...

Vous ne comprenez pas cela, vous, gloutons insatiables de nos luxurieuses cités !

Et le beaupré de la corvette lève fièrement le nez et pointe vers la première relâche. Patience, le joyeux gala aura son tour.

— Qui tient le pari ? Je gage d'aller jusqu'à la drome sans quitter ce bordage.

— Je gage que non.

— Tenu.

— Je suis de moitié pour toi.

— Moi, pour toi.

— Tenu.

— Tenu encore.

Le joûteur attend que le navire soit fortement appuyé ; il part, non point comme un lièvre fuyant le chasseur qui le guette, mais comme

la tortue qui veut arriver à coup sûr. Encore deux pas et il atteint le but... Une lame sourde frappe le bord, l'équilibriste est renversé, et les vainqueurs prendront du thé ou du café gratis; car chacun a fait sa petite provision pour les besoins des longues traversées.

Et quand ces jeux et ces causeries toutes du cœur, sans fiel, sans amertume, ont eu lieu; quand ces repas sans vivres ont occupé les moments, on se recueille parfois dans de graves méditations, on devient historien, géographe ou philosophe par circonstance; on compare les climats aux climats, les hommes aux hommes; on se jette en plein dans la morale; on commente les œuvres infinies du Dieu infini, on s'enferme pieusement dans sa cabine : la plume court, la poitrine se gonfle, les artères battent plus vite; on s'incline devant la majesté du monde, et l'on croit au grand principe de toutes choses en présence duquel on est sans cesse.

La nuit vous surprend au milieu de vos rêves, de vos systèmes, de vos utopies; vous confiez vos membres assoupis au cadre ondoyant ou au moelleux hamac, et l'on clôt la paupière avec de suaves pensées d'amour et de reconnaissance.

Mais le jour suivant se lève brillant et doré. Soyez tranquille, il n'y aura point de similitude entre vos plaisirs de ce matin et ceux de la veille. Les richesses de la navigation sont loin d'être épuisées, et les mines du Potosé n'ont point de filons aussi riches que ceux qui nous restent à exploiter.

Il y a du vent dans les toiles tendues; il n'est pas *au plus près*, il vient de l'arrière, tout lui est livré au grand mât; bonnettes hautes et basses, tribord et babord, le navire tangue et l'espace est envahi en soubresauts vingt fois plus rudes et plus fatigants que les lourds et monotones roulis.

— A moi, Barthe ! voici des dorades ! Vois comme elles sont éclatantes, comme elles sont heureuses ! Soyons plus heureux qu'elles. Une fouine ! et mords ces dos élastiques aux écailles si riches.

— A moi, Astier ! A moi, Vial aux bras vigoureux, la force de taureau ! Retenez d'abord Marchais qui veut les saisir en se jetant à l'eau ! Retenez Petit, qui provoque Marchais afin de le suivre dans l'abîme.

Les dorades joyeuses se mêlent aux bonites et nous escortent en nombreuses familles; il faut que tout le banc disparaisse, car l'équipage a faim et le poisson frais est là; il est si délicat ! le matelot l'assaisonne si bien ! Comme elles frétilent, les coquettes ! comme elles se pavanent ! comme elles se font belles ! Attendez, attendez !

Vial, Astier, Barthe, le pied solidement appuyé au porte-haubans, mais le corps penché sur les flots, sont là, le bras levé, le fer tridenté à la main. Qu'une imprudente dorade rase la surface de la vague ! la voilà, le trait part, il siffle, bruit, frétille avec sa proie; le filin se développe en liberté, reprend bientôt sa roideur; on *love* la manœuvre sur le porte-haubans; le poisson captif est jeté sur le pont, il ouvre sa bouche hale-

tante et la ferme en saccades précipitées, il l'ouvre encore pour ressaisir son élément perdu; ses mouvements deviennent frénétiques, ses couleurs se ternissent, son oeil se vitrifie; il est immobile, mort. Et l'équipage enchanté s'écrie : Allons, courage! il y aura orgie dans la batterie et sur le pont.

Avec des *pointeurs* comme ceux que je viens de vous nommer, un banc de dorades ou de bonites est bientôt décimé, et si une chose doit surprendre dans cette guerre sans périls pour le vainqueur, c'est que le vaincu ne quitte jamais le champ du carnage, c'est qu'il n'ait pas même le sentiment du danger qui le menace.

Vous croyez peut-être que tout est joie dans ces triomphes sans gloire? Eh bien! non, et quand un bord possède un matelot de la trempe de Petit, la scène peut changer d'aspect et le tableau s'assombrir. Une troisième dorade mal fourinée par Astier venait d'être jetée en deçà du bastingage, lorsque mon matelot favori accourt à elle, s'accroupit à ses côtés, et, au milieu de son agonie, lui adresse piteusement la parole :

« Pauvre novice, lui disait-il, tu étais jeune, fringante, gentille; eh bien! tu y passes comme les autres, tu *viens d'avaler la gaffe, tu as fait peter ton lof*; tu étais toute d'or comme un double louis, te voilà toute *grise* comme si tu avais bu trente-six carafons d'eau-de-vie; tu étais frétillante, et te voilà sans mouvement; tu te racornis, tu souffres, tu râles, tu vas être dorlotée tout à l'heure sur un hamac de fer, sur un bon brasier où tu jauniras comme du safran en compagnie de tes *bêta* de sœurs; et moi qui te parle, moi qui dis ton *in manus*, je ne serai peut-être pas si heureux; on me f..... à l'eau dans un morceau de toile avec un boulet au pied; si l'on m'aime bien on y en mettra deux, et voilà tout.

« Je serai là seul, loin de vieux père, loin de vieille mère, sans mon brave Marchais, sans ce bon M. Jacques qui m'a soulé tant de fois, et un requin m'avalera comme je t'avalerais, moi, ce soir... Eh bien! non, mille sabords! j'ai pris ma résolution, quand vieux père et vieille mère demanderont où j'esuis, on pourra leur dire : *gobé par un requin*; mais, sacré bordage, par l'âme de Marchais, on ne dira pas que j'ai mangé une dorade qui m'a regardé en pleurant!!! J'aimerais mieux avaler malangue, j'aimerais cent fois mieux être plus laid que je ne suis, si c'est possible! »

Quel cœur que celui de mon excellent matelot!

Dès que le soir fut venu, j'allai à la table de Petit.

— Tu ne manges pas, mon brave?

— Non.

— Pourquoi?

— C'est fini.

— Tu es malade?

— D'une indigestion.

— Ah! ah!

— Ces dorades *sont* délicieuses, je veux dire qu'elles *étaient* délicieuses.

— Ainsi tu n'as pas refusé ta ration?

— Ni les arêtes.

— Je t'avais entendu pourtant promettre autre chose.

— Que voulez-vous? la pitié ça fait du bien au cœur; mais la faim, c'est trop triste; j'ai tapé dessus comme un dératé. Dieu me fera grâce, j'espère.

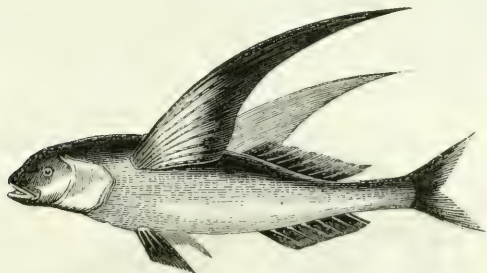
— Le crime n'est pas si grand qu'on ne puisse t'absoudre.

— Oui, mais l'arête est toujours là à la gorge, elle ne passe pas.

— J'ai encore dans ma caisse une demi-bouteille de Roussillon que tu peux venir chercher.

— J'étais sûr que vous me comprendriez. Cré nom d'un nom! quelle tête que vous avez, vous!

J'oubliais encore. Et ces myriades de poissons-volants qui glissent entre deux eaux, plongent dans de rapides évolutions pour échapper à la dent meurtrière des voraces ennemis qui les entourent, qui montent,



s'élancent à l'air, parcourant hors de l'eau un espace de plus de trois cents pas, retrempe à la lame écumeuse leurs nageoires desséchées, et reprennent leur vol après avoir dérouter le chasseur qui les poursuivait!

Et le nuage qui pointe à l'horizon s'arrondit, s'élève, varie ses formes fantastiques, monte encore, plane sur le navire, s'abaisse, court, s'efface et disparaît à l'horizon opposé!

Et l'élégant damier qui vient vous visiter, tout surpris, pousse un cri de joie et s'enfuit plus tard, effrayé de l'étrangeté de vos allures!

Et le stupide fou, qui se pose sur une vergue et se laisse abattre comme si la vie lui était un fardeau!

Et le goéland, suspendu immobile au haut des airs, perçant les eaux

de son regard de feu, se précipitant comme un plomb sur le poisson qui frétille à la surface, et remontant victorieux avec sa proie au bec !

Et surtout le gigantesque albatros, ce roi de l'immensité, dont l'aile infatigable et robuste défie l'ouragan qu'il va chercher aux glaces polaires !

Tout cela n'a-t-il donc rien qui vous frappe, qui vous réveille, et vous pousse, aventureux, vers de lointains climats !

En vérité, c'est une honte !

Mais le vent *calmit*, comme ils disent tous, les bonnettes sont amenées, les bouts-dehors rentrés. Cargue la grand'voile ! et le navire, presque sans sillage, semble se reposer de sa course rapide. La chaleur est étouffante ; le soleil des tropiques nous envoie ses rayons verticaux, et les tentes dressées sur le pont sont impuissantes à nous abriter. A l'eau une voile ! En un clin d'œil l'opération est achevée ; et dans cette sorte de bassin improvisé, on se baigne sans trop de crainte au milieu d'un océan dont les immenses profondeurs épouvantent la pensée. Les quatre coins de la voile se relèvent le long du bord, et, formant un berceau, semblent une égide suffisante contre les piqûres assez dangereuses de certains habitants des eaux et surtout contre le dangereux requin qui ne sort jamais ou presque jamais de son élément. De tous côtés, d'ailleurs, les spectateurs accoudés plongent leur regards sur les eaux environnantes, prêts à signaler le danger. Tout à coup, requin ! requin à l'arrière ! Plus



de jeux élégants, plus de coupes, plus de grâces à se donner. Ici l'échelle, là le filin ; c'est à qui arrivera le premier, c'est à qui montrera le plus d'impolitesse à repousser le voisin ; on se hisse, on est hissé, on escalade la corvette, et le dernier nageur, tremblant, le regard dirigé autour de lui excepté sur l'amarre qui lui est présentée, attend, dans la stupeur de l'inaction, l'ennemi qui doit le dévorer, comme si, en effet, il fallait au moins une victime au monstre. Cependant, surpris d'être encore intact après une frayeur vaine, il se décide à se sauver, pâle, presque sans

forcée, et, lorsque chaque voix accuse sa pusillanimité, lui, au contraire, la faisant tourner à son avantage, dit : que les poltrons seuls prennent la fuite à l'aspect de l'ennemi, et qu'il y a toujours plus de courage à rester sur le champ de bataille qu'il n'y en a à un *saute-qui-peut* général. Là-dessus Marchais touche *légèrement* l'épaule de Petit qui s'affaisse sous le doigt osseux du gabier, et lui dit tout bas, de manière à être entendu de tous : « Ce brave, c'est un poltron. » Petit lui répond avec gravité : « Marchais, tu as dit là une belle chose ! »

Cependant le requin nous guettait en effet ; son avant-garde, le pilote, dont je vous rappelle le généreux dévouement, cherchait une proie à donner à son maître. Le maître arrive ainsi que l'hyène à la porte de la hutte déserte ; et, avide, il lance son regard vorace à travers la tente abandonnée, s'arrête et va, redoutable quêteur, attendre *dans les eaux du navire*, presque sous le gouvernail, les débris goudronnés qu'on jettera à son insatiable gloutonnerie. Vous savez alors, car je vous l'ai déjà raconté, si on le laisse impunément dans le calme et le repos, et comment, après une attente de quelques minutes, il devient le prisonnier et la victime de ceux qu'il avait si fortement épouvantés.

Tout cela n'est-il pas curieux à étudier, je vous le demande ?

Voici la brise qui se ranime, les basses voiles lui sont de nouveau confières ; elles s'enflent avec une grâce toute coquette ; les catacois et les perroquets sont cargués ; l'élan de la corvette est rapide et sans secousses ; elle donne une forte bande ; mais elle est assise, et vous croiriez parfois qu'elle vit immobile sur un chantier.

En mer surtout le repos fatigue plus que le mouvement.

Au sifflement de la bruyante rafale, les myriades de souffleurs se réveillent et se montrent à la surface des eaux. Voilà ces innombrables légions jetant à l'air des flots d'écume ; elles arrivent en un instant du bout de l'horizon, et le navire est emprisonné dans leur mille évolutions joyeuses. C'est maintenant à la poulaine que doit se placer le chasseur qui veut les combattre : c'est encore Vial qui va lancer sur leur das tantôt noir, tantôt gris, tantôt zigzagué de noir et de blanc, le redoutable fer dentelé. Mais quelle arme sera assez solide pour résister aux bonds saccadés du souffleur qui voudra fuir ? Jugez de la rapidité de ce poisson ! Le navire file douze ou quinze nœuds, c'est-à-dire qu'il fait quatre ou cinq lieues par heure. Eh bien, le souffleur, en se jouant, fait constamment, et pendant des journées entières, le tour de la corvette lancée par la brise carabinée. Cela est étonnant ! cela tient du prodige !

Récif ! récif ! s'écrie la vigie, récif devant nous ! Et les longues-vues sont braquées vers le point désigné, et les cartes sont consultées : nettes, sans indication aucune, et pourtant le flot brise toujours là-bas.

Le récif est une baleine qui dort ; l'alerte est courte ; mais c'est un épisode de plus à jeter au milieu de ceux que nous avons déjà signalés. En

mer il n'y en a point qui n'ait son intérêt particulier, il n'y en a point à dédaigner et qui doive passer inaperçu.

Je ne veux pas vous parler aujourd'hui de ces *grains blancs* qui tombent sur le navire, rapides comme la foudre, terribles comme elle, partant d'un imperceptible nuage à votre *zénith*, faisant crier vos mâts, les brisant, et d'autant plus redoutables dans leur fureur que vous n'avez jamais le temps de vous disposer à la défense.

Je ne veux rien vous dire non plus de ces trombes tourbillonnantes, entonnoirs dévorateurs, dont la tête est aux cieux et le pied dans le fond des abîmes, de ces trombes redoutables, meurtrières, engloutissant dans



leurs gueules, où ils tournoient sans volonté, les poissons les plus monstrueux; ces trombes, où la grêle joue parfois un rôle si étrange et où la foudre et les éclairs luttent entre eux d'éclat et de rapidité.

Je ne veux pas vous parler de ces tempêtes horribles, de ces ouragans ténébreux où tout se confond, se heurte, se brise, où la nuit la plus effrayante envahit l'espace, où l'air retentit comme l'Etna déchainé, où les flots sont aux nues, où les nues pèsent sur les flots, où vous êtes lancé dans un vaste chaos sans issue, où vous attendez, impassible, votre dernière heure, et où pourtant la corvette, tantôt debout, tantôt couchée sur le flanc, ouverte de toutes parts, courant bien plus sous l'eau que sur la lame, résiste, à l'aide de son vigoureux gouvernail.

Non, non, vous vous envelopperiez lâchement dans votre paresse

citadine, et vous renoncerez à tout jamais à ces voyages d'outre-mer pour lesquels je prêche, hélas ! dans la solitude.

Eh ! bon Dieu ! qui vous arrête ? *voir n'est-ce pas avoir ?* Les océans vous convient à leurs joies, à leurs fêtes, à leurs colères ! J'y ai bien assisté, moi, pendant des années entières, moi qui ne sais pas nager ! Et toutefois, en vous adressant des prières si ferventes, j'ai hâte d'ajouter que je n'ai jamais eu, pendant mes longues traversées, un jour, un seul jour sans éprouver ce terrible mal de mer qui a brisé tant de courages.

C'est que j'ai voulu, bien voulu connaître, et que toute douleur se tait devant l'énergie d'une résolution fortement arrêtée.

XVIII

OMBAY

Anthropophages. — Escamoteur. — Drame.

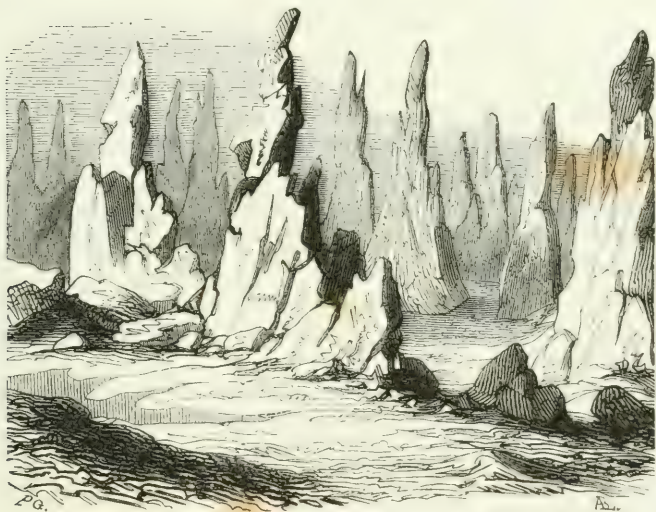
Y a-t-il encore des anthropophages? c'est une question qu'on se fait tous les jours en Europe et qui est diversement résolue. Les uns disent que la civilisation, en pénétrant dans les lointains archipels où l'anthropophagie était dans les mœurs, a détruit cet usage barbare, tandis que d'autres, allant plus loin, ne craignent pas d'avancer qu'il n'y a jamais eu de véritables anthropophages, c'est à-dire des mangeurs d'hommes, sans y être contraints par la faim ou l'ardeur de la vengeance.

Je craignais d'achever mon grand voyage sans documents précis à ce sujet, et maintenant, grâce à ma bonne étoile, je puis hautement répondre : *Oui, il y a encore des anthropophages!*

L'anthropophagie, après la chaleur d'une bataille, alors que l'homme est violemment agité par la soif de la vengeance, existe toujours dans une partie des îles de l'océan Indien, ou de la mer Pacifique. Elle se révèle souvent dans de terribles catastrophes, à Timor, à Waiggiou, aux Sandwich, à la Nouvelle-Hollande et surtout à la Nouvelle-Zélande, tant visitée par les navires, à deux pas du Port-Jakson, cité florissante et tout à fait européenne. Mais l'anthropophagie sans colères, sans fureurs frénétiques, sans haines, l'anthropophagie dans les mœurs, peut-être même dans la religion, je vous assure qu'elle existe, au moins à Ombay, et je m'estime fort heureux qu'un autre à ma place ne vienne pas vous le certifier aujourd'hui en me citant au nombre des victimes qu'elle aurait faites. Qu'est-ce qui a donc sauvé quelques-uns de mes amis et moi des plus grands périls qu'un homme ait jamais eus? c'est notre gaieté. Un seul geste menaçant de notre part, un seul cri, un seul mouvement d'im-

patience, un seul regard d'inquiétude, et nous étions massacrés, et nous étions dévorés.

Ombay est une île grande et montagneuse, âpre, volcanique, pelée, excepté dans les ravins où les eaux, tombant des hauteurs, apportent un peu de fraîcheur et de vie. Les côtes de Timor, que nous avions longées avant d'arriver au détroit qui les sépare, se dessinent à l'œil sous les formes les plus bizarres et les plus sauvages. Dans l'éloignement et à travers un réseau de nuages fantastiques, se montrent les sommets aigus de Lifao, Koussy, Goula-Batou, disparaurent, et nous louvoyâmes enfin, drossés par les courants, en face de Batouguédé, sol si singulièrement taillé qu'on dirait un amas immense de noirs et gigantesques pains de



sucré échelonnés jusqu'à une hauteur de plus de douze cents mètres. Tous ces cônes réguliers et rapides sont, à coup sûr, d'anciens cratères de volcans ; les laves profondes ont envahi le rivage.

Mais un soleil vertical nous brûlait de ses rayons les plus ardents ; nos matelots épuisés tombaient frappés à mort sous les coups d'une dyssentérie horrible, et l'eau douce manquait, car depuis vingt-quatre jours nous avions quitté Koupang ; et c'était là, selon toutes nos prévisions, le plus long terme que nous avions assigné à notre traversée jusqu'à Waigiu. Le matin, une légère brise nous poussait insensiblement ; le calme de la nuit nous laissait dans un repos parfait ; et le lendemain, grâce aux

courants, nous nous retrouvions en face des mônes silencieux que nous avions cru fuir pour toujours.

Oh ! c'est une vie bien triste que celle des hommes de mer, dont le courage et la persévérance échouent devant les puissants obstacles que les vents et les calmes leur opposent obstinément, et mille fois déjà, depuis notre départ, nous avions appelé de nos vœux les plus fervents les jours tumultueux des ouragans et des tempêtes.

Cependant l'équipage avait soif. Mais là, à droite, Timor avec ses laves et ses galets roulés ; ici, à gauche, Ombay et ses naturels anthropophages ; nous le savions, et toutefois il fallait tenter une descente, car les besoins de tous voulaient que quelques-uns se dévouassent seuls avec courage.

Le commandant ordonna une expédition ; le grand canot fut mis à la mer ; dix matelots l'armèrent sous les ordres de Bérard, Gaudichaud, Gaimard et moi nous demandâmes et obtînmes la permission d'accompagner notre ami. Toutes les mesures prises pour les signaux d'usage en cas de péril imminent, nous débordâmes et mîmes le cap sur un village bâti aux flancs d'une montagne déchirée par de profondes rigoles.

Cependant nous approchions du rivage et notre cœur battait de désir et de crainte à la fois. Nous jugions du danger que nous allions courir par l'impassibilité peu flatteuse des naturels accroupis au pied d'un gigantesque multipliant ; et, toutefois, sans nous décourager, nous cherchâmes de l'œil un mouillage et un débarcadère commodes, mais en nous invitant mutuellement à la prudence.

Les matelots attentifs nageaient avec moins de vigueur, et nous faisaient remarquer la grande quantité d'armes dont chaque insulaire était pour ainsi dire bardé.

— L'affaire sera chaude, disait Petit en mâchant sa pincée de tabac ; vous verrez que nous serons tous *cuits*, et que lorsque nous l'écrirons à nos pères et mères, nous ne serons pas *crus*.

J'avais oublié de vous signaler parmi les défauts du matelot Petit sa détestable manie des calembours.

— Tais-toi, poltron, et reste à bord du grand canot, puisque tu as peur.

— C'est ça, pour que la sauce ne manque pas au poisson. Tenez, voilà un de ces gredins qui dérape d'auprès de ses camarades ; je parie que c'est le plus goulu de la bande et qu'il va me prendre pour un vrai rouget. Cré coquin ! s'il venait à bord, quelle danse !

— Allons, allons, paix ! et veillons bien. Deux hommes resteront dans le canot, prêts à donner un signal à la corvette ; les autres porteront les barils à terre, et nous, nous occuperons les naturels. Ils semblent délibérer ; ne leur donnons pas le temps de conclure, et allons franchement à eux.

— Oui, mais sans arrogance, nous dit Anderson, qui avait longtemps

navigué dans l'archipel des Moluques; laissons-leur l'idée de leur force, cela pourra les engager à la générosité. Je connais les Malais; si vous voulez leur persuader que vous ne les craignez pas, ils vous poignent, ne fût-ce que pour vous prouver que vous avez tort.

— Il serait donc sage de montrer qu'on a peur?

— Peut-être.

— Moi, répliqua le facétieux Petit, je voudrais leur montrer... autre chose... les talons.

— Au large! dit Bérard lorsque nous fûmes à quelques brasses, et mouille! Le grabin à fond, nous descendons ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et nous arrivons à terre.

Comme en présence des sauvages de la presqu'île Péron, je voulus d'abord essayer la puissance de ma flûte. Hélas! comme là-bas, mes doubles croches eurent tort, et peu s'en fallut que je ne fusse sifflé par le premier Ombayen accouru auprès de nous et par deux autres de ses camarades qui l'avaient rejoint. Tous trois nous invitèrent à hisser le canot sur la plage; mais nous feignîmes de ne pas les comprendre, et nous nous avançâmes, armés jusqu'aux dents, vers le groupe nombreux composé d'au moins soixante insulaires, demeurés immobiles auprès de l'arbre.

En route, j'essayai mes castagnettes; les trois Ombayens s'approchèrent de moi avec empressement, examinèrent l'instrument d'un œil curieux et me le demandèrent, comme pour payer ma bienvenue. C'eût été commencer trop tôt nos générosités, et je refusai malgré les instantes prières qui m'étaient adressées et qui ressemblaient parfaitement à des menaces. Mes trois mécontents firent entendre des grognements sourds, agitèrent leurs bras avec violence, poussèrent un grand cri, firent retentir l'air d'un sifflement aigu, et jetèrent un farouche regard sur les flèches nombreuses dont leur ceinture était garnie. Au sifflet des naturels répondit un sifflet pareil, parti du groupe principal, et Petit nous dit en ricanant :

— C'est la musique du bal qui se prépare; la contredanse sera courte. C'est égal, n'y allons pas de main morte, messieurs, et tapons dur.

A peine avait-il achevé sa phrase qu'un des trois Ombayens s'approcha de moi en articulant quelques sons rapides et saccadés, et, comme pour engager le combat, me porta sur le derrière de la tête un violent coup de poing qui fit tomber mon chapeau. J'allais faire sauter la cervelle à l'insolent agresseur; je m'armais déjà de mes pistolets, lorsque Anderson, témoin de la scène, me cria de loin :

— Si vous tirez, nous sommes morts!

Je compris, en effet, l'imminence du péril; et, sans écouter les prières ardentes de Petit qui me pressait de riposter, je résolus de me montrer prudent jusqu'au bout en feignant de ne pas avoir compris la brutalité de l'attaque dont j'avais été l'objet. Aussi, m'approchant du chapeau qui

était encore à terre, je le retournai avec le pied, le lançai en l'air et le fis retomber sur ma tête, ce que j'exécute, soit dit sans vanité, avec une adresse au moins égale à celle du jongleur le plus habile. A ce mouvement, mon adversaire, qui allait renouveler son agression, s'arrêta tout court, parla à ses camarades, et tous trois me prièrent de recommencer.

— Ne vous faites pas tirer l'oreille, me cria Anderson, recommencez vite, et tâchez de les amuser; nos matelots font de l'eau; retenons ici les insulaires.

— A la bonne heure, dis-je; j'aime mieux escamoter que combattre.

Je replaçai donc le chapeau une seconde fois sur le gazon, je l'enlevai comme je l'avais déjà fait, et pour la seconde fois aussi il tomba sur ma tête. J'obtins les bravos des insulaires, qui me prirent par le bras et me conduisirent sous l'ombrage du multipliant avec les témoignages les moins équivoques de leur gaieté et de leur étonnement.

— Nous sommes sauvés, poursuivit Anderson, si le rajah s'amuse; sinon, nous ne retournerons plus à la corvette. Vous n'ignorez pas que je comprends quelque peu le malais; notre perte est jurée; ce vieillard vient de donner à ce sujet des ordres précis aux guerriers qui l'entourent.

— Eh bien! dis-je, amusons-les, ou du moins essayons; il vaut mieux encore mourir en riant que de mourir la rage au cœur. Vite, ma petite table, mes boules, mes anneaux, mes couteaux, mes boîtes, et soyons escamoteur (dans mes courses périlleuses, ces instruments sauveurs ne me quittaient jamais). Place maintenant!

Petit, paillasse improvisé, traça un grand cercle, fit comprendre aux sauvages que j'étais un dieu ou un démon à volonté, les traita de butors, de ganaches, s'agenouilla auprès de moi pour me servir de compère au besoin, et s'écria de sa voix rauque :

— Prrrenez vos places, messieurs et mesdames! il n'en coûte rien aux premières; mais aux secondes, c'est gratis!

C'est à coup sûr la première fois qu'on a osé, en présence d'une mort atroce et sans miséricorde, essayer de pareilles jongleries; et cependant cela seul pouvait nous sauver, cela seul était notre défense. Nous étions six, que pouvions-nous contre une soixantaine d'hommes farouches et cruels, sans compter ceux qui, sans doute, étaient cachés derrière les haies et les rochers voisins?

Tous les yeux étaient tournés vers moi avec une curiosité stupide; tous suivaient les mouvements de mes mains et le passage rapide des boules et des anneaux, le cou tendu, la bouche béante, poussant des exclamations de surprise qui, à la rigueur, auraient dû m'épouvanter, car j'avais à craindre que, trop émerveillés de ma dextérité, ils ne voulussent à toute force me garder auprès d'eux, au départ de mes amis. Mais je ne me laissai pas aller à ces terreurs passagères et je continuai bravement mes curieux exercices, dont le célèbre Comte a plus d'une fois été jaloux. Les

pauvres insulaires tombaient dans de véritables convulsions, et le paillassé Petit cherchait à les imiter de la façon la plus amusante et la plus



grotesque. Pendant ces jeux, Gaudichaud herborisait aux alentours, Gaimard enrichissait son vocabulaire, Bérard donnait des ordres aux matelots, et les barils étaient roulés au canot.

Aussi tout allait bien jusque-là, mais nous n'étions pas pleinement satisfaits. Le premier pas une fois franchi, nous voulûmes pousser à bout nos imprudentes et curieuses investigations, et nous demandâmes la route du village que nous avions aperçu de la corvette. A cette question on nous répondit :

— Pamali (c'est sacré).

— Rajah?

— Pamali.

— Porampouam? (des femmes)?

— Pamali.

— Il paraît que tout s'appelle *pamali*, dans ce pays de loups, disait Petit en riant jusqu'aux oreilles; c'est comme le goddam des Anglais;

ils ne savent pas dire autre chose. Parole d'honneur, on devrait les conserver dans un bocal, comme des objets *pamalis*...

Toutefois ayant remarqué que les hommages les plus empressés des insulaires s'adressaient toujours au vieillard dont j'ai parlé, je répétai ma question, je demandai une seconde fois si ce n'était pas là le rajah, et seulement alors on me répondit que oui.

Aussitôt, bien convaincu que je ne le trouverais pas inaccessible à la tentation, je lui montrai plusieurs bagatelles et curiosités européennes, qu'il me demanda en effet. Je feignis d'abord d'y attacher un grand prix, mais je lui fis comprendre enfin que je n'avais rien à refuser à la haute protection qu'il m'accordait. Je m'accroupis donc à ses côtés; je suspendis à ses oreilles deux pendants de cuivre; je plaçai à son cou un grand collier en cailloux du Rhin; j'entourai ses poignets de deux bracelets assez proprement façonnés, et, cela fait, je lui demandai la permission de l'embrasser en frère, ce à quoi il consentit en se faisant un peu prier. Face à face, il appuya fortement ses deux lourdes mains sur mes épaules; j'en fis autant de mon côté; puis, avec un sérieux toujours prêt à m'échapper, malgré le péril de notre position, j'approchai mon nez du sien avec assez de violence. Nous reniflâmes tous deux en même temps et nous nous trouvâmes liés d'une si parfaite amitié, que peu s'en fallut, je crois, qu'il n'ordonnât à l'instant même mon supplice, autant que je pus en juger d'après ses rapides paroles et ses regards courroucés.

Mais là ne s'arrêtèrent pas les effets de ma générosité forcée. Le petit sac contenant mes trésors, évalués à huit ou dix francs, était un objet de convoitise pour les autres insulaires, qui tendaient tous la main et aspiraient aussi à l'honneur de reniffler contre mon nez. Leurs importunités devinrent si menaçantes, qu'il n'y eut plus moyen de refuser.

D'abord, au plus grand, car on n'est considéré ici qu'en raison de la haute stature, je donnai une paire de ciseaux; à un autre, des mouchoirs; à un troisième, un miroir et des clous; à un quatrième, des hameçons... Le sac fut bientôt vide, et cependant les quêteurs insistaient encore; j'étais ballotté de l'un à l'autre; on me faisait tourner comme une toupie. Les gestes devenaient violents; mes vêtements en lambeaux commençaient à leur appartenir, et, ma foi, j'allais peut-être user de mes armes, quand le rajah s'approcha, traça du bout de son arc un grand cercle autour de moi et prononça d'une voix forte le mot sacramentel :

— Pamali !

Au même instant, les naturels bondirent comme frappés par une commotion électrique, et je me trouvai seul dans le lieu saint. Il était temps, car je respirais à peine, et mes camarades se disposaient comme moi à une attaque générale.

Après une courte mercuriale du rajah, les Ombayens parurent se cal-

mer; et, malgré leur volonté bien arrêtée, nous résolûmes d'aller visiter le village appelé Bitoka. Là était l'imprudence, puisque tous les barils, pleins d'une eau excellente, se trouvaient arrimés déjà dans le grand canot, et que des amorcees parties du navire nous invitaient à la retraite.

Mais, dans ces périlleuses excursions, la curiosité est si vivement excitée par tout ce que vous voyez, que c'est surtout ce que l'on vous cache que vous tenez le plus à savoir. Pas une femme ne s'était montrée à nous; et, quand nous avions demandé à frotter notre nez contre celui de la reine, on nous avait répondu d'un air menaçant et terrible :

— Pamali!

— Sacrées tant que vous voudrez, nous étions-nous dit, mais nous verrons des femmes, ou du moins nous visiterons votre village. Anderson eut beau nous inviter à la retraite, ses paroles n'eurent pas plus de puissance que les menaces des Ombayens, et nous nous mîmes à gravir la montagne par un sentier difficile et rocailleux, en dépit des naturels qui, évidemment pour nous égarer, nous en montraient un autre plus large et plus uni. Marchant côte à côte, et toujours en alerte, nous vîmes bientôt sur nos têtes les cases de Bitoka, bâties sur pilotis, élevées de trois ou quatre pieds au-dessus du sol, bien construites, séparées les unes des autres, et au nombre d'une quarantaine. Mais des femmes, point; nous n'en aperçûmes aucune, et c'est le seul lieu de la terre où il ne nous a pas été permis d'étudier leurs mœurs.

Plusieurs insulaires nous avaient suivis et précédés au village; là surtout leurs demandes devinrent importunes et pressantes; là surtout les menaces retentirent avec éclat, en dépit de mes jongleries qui les étonnaient toujours, mais ne les calmaient plus; et, tandis que nous disposions en leur faveur de nos petits trésors, ils nous donnaient parfois en échange des arcs et des flèches.

Gaimard, qui avait pour habitude de se faufiler dans les plus petits recoins, vint nous dire qu'il avait vu, suspendues aux murs d'une case voisine, sans doute le Rouma-Pamali de Bitoka, une quinzaine de mâchoires sanglantes. En effet je m'y rendis à l'instant même, comme pour regagner le rivage, et je ne pus faire qu'une courte halte devant ces hideux trophées, sur lesquels nous n'osions interroger personne.

Au milieu de l'agitation que causait une pareille découverte, une fusée, partie du bord afin de nous rappeler, éclata dans l'air. A ce signal qu'ils regardèrent comme un prélude de guerre, les Ombayens se divisèrent en plusieurs groupes, s'interrogèrent et se répondirent à l'aide de sifflets aigus et perçants, s'échelonnèrent sur la route que nous avions à parcourir, s'armèrent de leurs arcs, garnirent leurs larges poitrines d'un grand nombre de flèches acérées, que la plupart d'entre eux trempaient dans un tube de bambou rempli d'une eau jaunâtre et gluante, et sem-

blèrent attendre un dernier signal de leur rajah pour nous massacrer. Ici commença le drame.

— Nous voilà donc flambes, dit Petit, qui voulait déjà dégainer : faut-il couper des flûtes ou des têtes ?

— Il faut te taire et nous suivre, lui dis-je.

— C'est égal, je m'abonnerais volontiers à deux flèches dans les... hanches.

— Et moi aussi.

— Et moi aussi...

Mais il n'était pas probable que nous en fussions quittes à si bon compte ; et nous pensions involontairement aux mâchoires suspendues dans le Rouma-Pamali.

Cependant nous faisons toujours bonne contenance, et je poussais même l'attention jusqu'à montrer aux insulaires qui m'entouraient les secrets d'une partie de mes tours, afin de les distraire de leur férocité. Je leur avais déjà donné, ainsi que mes camarades l'avaient fait, une veste, une chemise de matelot, une cravate, un mouchoir, un gilet ; et, à très-peu de chose près, j'étais vêtu comme eux. La rapine étant le premier besoin de ces peuples farouches, nous pensions que, dès qu'ils n'auraient plus rien à nous demander, ils se montreraient moins cruels. Mais ce n'était pas assez pour eux : il leur fallut des promesses ; et, en effet, je leur fis entendre que le lendemain, au lever du soleil, nous reviendrions leur apporter de nouveaux et de plus précieux présents... Ils nous attendent toujours.

Toutefois, comme nous craignions encore qu'ils ne nous demandassent des otages en garantie de notre parole, je dis à Bérard qu'il serait peut-être sage de les épouvanter à l'aide de nos armes à feu.

— Essayons toujours, me répondit-il ; ce moyen peut se tenter : peut-être ignorent-ils la puissance de la poudre et des fusils.

Un perroquet poussait son cri perçant dans les larges feuilles d'un rima.

— *Bourou* oiseau, dis-je au plus irrité des Malais en le lui montrant du doigt ; *bourou-mati* (tué).

Bérard, dont le coup d'œil était presque infailible, visa ; le coup partit : l'oiseau tomba. Nous regardâmes, triomphants, les insulaires attentifs ; pas un n'avait bougé, pas un ne semblait étonné le moins du monde ; mais celui à qui j'avais d'abord adressé la parole, me prenant rudement par le bras, me montra une perruche qui venait de se poser dans les branches flexibles d'un cocotier.

— *Bourou*, me dit-il à son tour, *bourou-mati*.

Il posa la flèche sur la corde de son arc, poussa un cri, fit entendre un brrrr éclatant qui effraya l'oiseau ; celui-ci prit la volée, la flèche siffla, et la perruche tomba de branche en branche sur le sol. Aussitôt, sans nous donner le temps de la réflexion, et nous faisant bien comprendre

que, pendant que nous chargions nos fusils, il pouvait, lui, atteindre trente victimes, le même insulaire nous montra un petit arbre dont le tronc n'était pas plus gros que le bras et à plus de cinquante pas de distance, sans presque viser :

— *Miri! miri* regardez ! nous dit-il, et la flèche partit, pénétra profondément dans l'arbre, et nous ne pûmes l'en arracher sans y laisser l'os dentelé dont elle était armée.

— C'en est fait, dit tout bas Anderson, nous sommes perdus !

— Pas encore, répliquai-je : je vais leur donner mes boîtes à double fond ; escamotons leur fureur comme nous avons escamoté les muscades. Vous, mes amis, donnez tous vos vêtements. Ainsi fut fait.

Mais nous approchions du rivage ; et quoique la nuit commençât à tomber du haut des arbres, je m'arrêtai encore pour dessiner un trophée d'armes admirables suspendu aux branches d'un petit pandanus. Plus complaisant que je ne l'aurais imaginé, un Ombayen s'en revêtit et se posa audacieusement devant moi en modèle d'atelier.

Ici nouveau frottement de nez en remerciement de sa courtoisie ; mais lui, enchanté de se voir reproduire sur le papier, voulut me donner un spectacle plus curieux et plus dramatique. Il s'adressa à un des siens, qui s'arma de son redoutable cri, et les voilà tous deux se menaçant du regard et de la voix, se courbant, se redressant, bondissant comme des panthères affamées, se cachant derrière un tronc d'arbre, se montrant plus terribles, plus acharnés ; puis faisant tournoyer leurs glaives, se couvrant de leur bouclier de buffle, ils s'attaquèrent de près avec des hurlements frénétiques, vomissant une écume blanche au milieu des plus énergiques imprécations, et ne s'arrêtèrent que lorsque l'un des deux athlètes eut mordu la poussière. Cette scène terrible dura plus d'un quart d'heure, pendant lequel nous respirions à peine.

Oh ! jamais plus chaud et plus effrayant épisode n'arrêta voyageur dans ses imprudentes excursions ! Ce n'était pas un jeu, un spectacle frivole offert à notre curiosité : c'était un drame complet, avec ses craintes, ses douleurs, ses angoisses et son délire ; c'était un combat à outrance, comme en veulent deux adversaires à qui il importe fort peu de vivre pourvu qu'ils tuent. Une sueur ardente ruisselait sur les flancs des deux joueurs ; leurs lèvres tremblaient ; leurs narines étaient ouvertes, et leurs prunelles fauves lançaient des éclairs. Dans la chaleur de l'action, l'un des deux avait reçu à la cuisse une assez forte entaille d'où le sang s'échappait en abondance, et l'intrépide Ombayen n'avait pas seulement l'air de s'en apercevoir. De pareils hommes ne doivent pas connaître la douleur.

J'ai dit à peu près la scène ; mais ces cris farouches au milieu de la lutte, cette joie de tigre au moment du triomphe, que chacun des deux combattants exprimait tour à tour ; ces yeux fauves, ces mouvements

rapides du glaive acéré qui feint de trancher une tête, et cette avidité du vainqueur à boire le sang dans le crâne, à mâcher les membres du mort, exprimés par une pantomime infernale, quelle plume pourrai-je jamais les rendre ? quel pinceau pourra jamais en rappeler le hideux caractère ? C'est là



je vous jure, un de ces lugubres épisodes sur lesquels passent les années sans en affaiblir le moindre détail ; et jusqu'à présent nous seuls avons pu donner des documents exacts et précis sur ce peuple ombayen, contre lequel la civilisation devrait armer quelques vaisseaux, afin d'en effacer tout vestige. On ne voit jamais bien lorsqu'on ne voit qu'avec les yeux, et tant de choses échappent à celui qui est sans émotion en présence des tableaux sombres ou rians qui se déroulent devant lui ! Pour bien voir, il faut sentir.

Petit, placé à mon côté, ne riait plus, ne mâchait plus son tabac ; mais il lançait toujours ses quolibets, et, stupéfait, il me dit à voix basse :

— Quels gabiers que ces gaillards ! Vial, Lévêque et Barthe plieraient bagage devant eux. Où diable ont-ils donc appris à se taper et à faire le moulinet ? Ce doivent être les bâtonistes de l'endroit. Je parie que d'un seul coup de leur briquet ils couperaient un homme en quatre... Vous

avez été bien inspiré de leur faire des tours d'escamotage ; sans ça nous étions frits comme des goujons.

Quant aux insulaires, ils se sentaient fiers de notre surprise ou plutôt de nos terreurs, et en ce moment, je crois qu'ils auraient eu vraiment trop beau jeu à nous chercher noise, ce qu'ils se proposèrent pour le lendemain.

Le sol sur lequel s'exécuta ce terrible combat était bordé de fosses assez profondes et de plusieurs monticules recouverts de galets symétriquement posés et protégés encore par une double couche de feuilles de palmier. C'était le cimetière de Bitoka, et j'avais remarqué que les naturels s'étaient souvent détournés pour ne pas fouler aux pieds cette demeure des morts ; nous avons suivi leur exemple, et ils s'étaient montrés sensibles à cet hommage de pieuse vénération. Que de contrastes dans le cœur humain !

Jamais hommes ne furent mieux taillés pour les guerres, même parmi les nations féroces qui ne vivent que de rapine et de meurtre : car ils ont l'agilité de la panthère, la souplesse du reptile, l'astuce de l'hyène et un courage à l'épreuve des tortures. Les Ombayens sont de la race des Malais, mais on dirait une race pure et privilégiée, une nature primitive, une émigration d'hommes puissants et forts qui doivent peut-être aussi cette supériorité si tranchée au caractère du sol abrupte où ils sont venus s'établir en maîtres.

Ils ont le front développé, les yeux vifs, pénétrants ; le nez un peu aplati, quoique plusieurs l'aient aquilin ; le teint ocre rouge, les lèvres grosses, la bouche grande, accentuée, et dans aucun je n'ai trouvé la détestable habitude du bétel et de la chaux, si fort en usage chez leurs voisins. Leur abdomen a le volume voulu, sans être prononcé comme celui de presque tous les insulaires de ces contrées, et la vigueur de leurs bras se dessine par des muscles en saillie admirablement articulés.

Tous les naturels d'Ombay, même les enfants de cinq à six ans, étaient armés d'arcs et de flèches ; la plus grande partie portaient le terrible cri, dont la poignée et le fourreau étaient parés de touffes de cheveux. Les arcs sont en bambou ; la corde est un intestin de quadrupède. Nous avons peine à tendre à moitié ces arcs dont les bambins de huit ans se servaient avec une extrême facilité ; et ce n'est pas chez les plus jeunes individus du village que nous trouvâmes moins d'hostilité : c'était à qui d'entre eux se montrerait plus imprudent dans ses demandes et plus irrité de nos refus. Il n'y a pas encore à espérer que la race des Ombayens s'améliore.

Les flèches sont en roseau de la grosseur de l'index, sans plumes, armées d'os ou de fer dentelé ; l'œil ne peut pas les suivre jusqu'au bout de leur course, et un cuir de deux pouces d'épaisseur ne serait pas une assez solide cuirasse contre leur atteinte. Le bouclier sous lequel le guerrier

ombayen se met à l'abri des coups de ses adversaires est taillé comme les plus gracieux boucliers grecs et romains, et se passe au bras gauche de la même manière ; il était orné de débris de chevelures, de coquillages éclatants appelés *porcelaine*, de feuilles sèches de palmistes et de petits grelots dont le tintement anime peut-être les combattants. La cuirasse est un plastron également en peau de buffle, qui part des clavicules et descend jusqu'au bas-ventre ; une large courroie la retient sur les épaules et supporte aussi une cuirasse à peu près pareille, qui garantit le dos et le derrière de la tête. Je ne peux mieux comparer cette armure qu'aux chasubles de nos prêtres, mais un peu moins longue. Les coquillages et les ornements sont placés avec goût et forment des dessins bizarres, pleins d'élégance et d'originalité. C'est chose admirable, en vérité, qu'un Ombayen



revêtu de sa cuirasse, armé de son arc, la poitrine parée de ses flèches meurtrières, placées en éventail, et se préparant au combat. Leurs cheveux tombent flottants sur les épaules ; quelques-uns en ont une si prodigieuse quantité, que leur tête en devient monstrueuse ; mais la plupart

les relèvent à l'aide d'un bâton de six lignes de diamètre, les tressent avec une lanière de peau, et placent au sommet quelques plumes de coq ondoyantes comme d'élégants panaches. Ils ont un goût très-prononcé pour les ornements; leurs oreilles supportent des pendants en os, en pierre ou en coquillages; leurs bras et leurs jambes sont surchargés de cercles dont plusieurs en or, et des bracelets d'os et de feuilles de vacois.

Nos observations une fois achevées et notre provision d'eau à bord, nous nous dirigeâmes avec plus de précipitation qu'auparavant vers le rivage; mais c'était là surtout que les difficultés du départ s'offrirent à nous d'une façon menaçante. Les insulaires cherchaient encore à nous retenir en nous assurant de leur protection pendant la nuit; mais, plus habiles qu'eux, nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain avec une grande quantité de curiosités, et que, pour les remercier de la généreuse hospitalité qu'ils nous avaient accordée, nous leur rapporterions des haches, des scies et plusieurs beaux vêtements. Sur la foi de ces trompeuses promesses, mais non sans s'être longtemps concertés entre eux, ils nous permirent de reprendre la mer. Dans leurs perfides regards nous vîmes de nouvelles menaces, dans leurs adieux le sentiment de la haute faveur dont ils nous honoraient, et bien certainement nul de nous n'aurait rejoint le navire, si nous ne leur avions donné pour le lendemain l'espoir d'un plus riche butin et d'un carnage plus facile.

La nuit était sombre, mais calme; nous courûmes au large, guidés par les amorcees que la corvette brûlait de temps à autre, et nous y arrivâmes à une heure du matin, heureux d'avoir échappé à un danger si imminent, d'avoir visité le peuple le plus curieux de la terre; et cependant nous ne savions pas encore la grandeur du danger auquel nous venions si miraculeusement d'échapper.

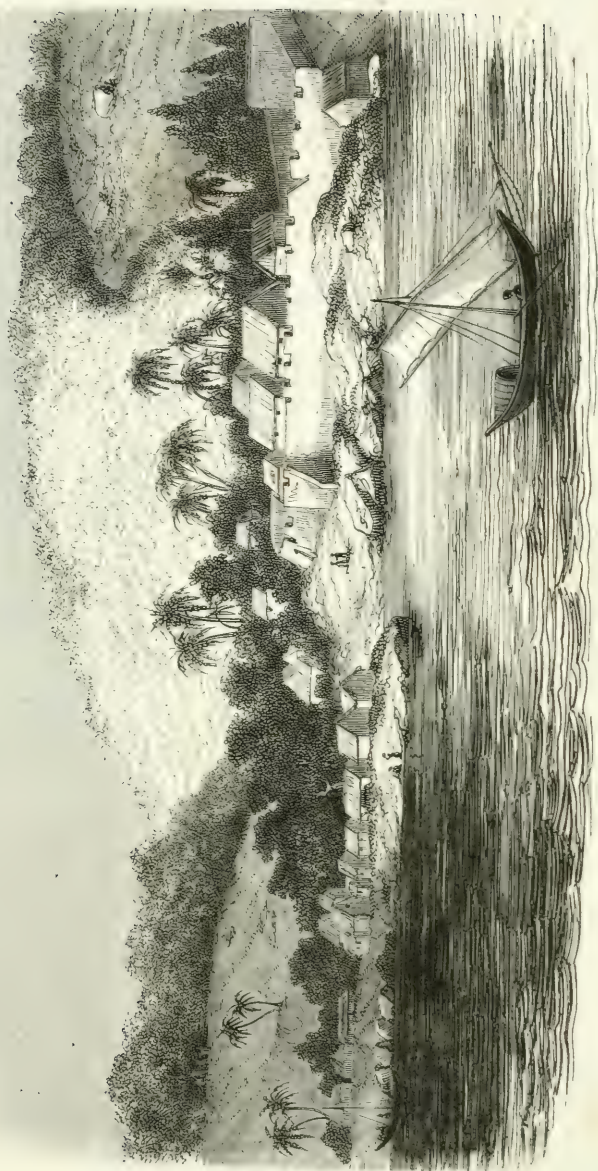
Nous apprîmes le lendemain par un baleinier retenu comme nous dans le détroit, que quinze hommes qui montaient une chaloupe anglaise, descendus à Ombay pour faire du bois, avaient été horriblement massacrés et dévorés quelques jours avant notre descente à Bitoka; qu'à une petite lieue de cette peuplade les débris de cet épouvantable repas gisaient sur le rivage; que nul Européen débarqué à Ombay n'avait encore échappé à la féroce de ses habitants; qu'ils se font la guerre de village à village, boivent le sang dans le crâne des ennemis vaincus, et que c'était par une faveur spéciale du ciel qu'un retour nous avait été permis. Qu'on dise après cela que la science des Conus, des Comte, des Balp, des Bosco, est une science stérile! Sans mes tours de gobelets, je ne vous aurais pas parlé aujourd'hui d'Ombay et de ses anthropophages habitants.

TIMOR

Diéty. — Courte explication. — M. Pinto. — Détails. — Mœurs. — Bon.

Quand vous ne voudrez pas trouver d'incrédules en ce monde, ne racontez pas, ou plutôt ne dites aux hommes que ce qu'ils savent, ne leur apprenez rien ; ne leur parlez jamais que des objets qui les entourent, qui frappent leurs sens et avec lesquels ils vivent, pour ainsi dire, en famille. Hors de là vous trouverez le doute, le doute railleur, offensant, qui vous forcerait à mentir, si vous n'aviez le courage de trouver dans cette persécution même un motif de plus de résolution et de persévérance.

Eh, messieurs ! croyez-vous donc que l'on fait le tour du monde pour ne voir que des maisons alignées, des querelles de ménage, des cafés, des tables d'hôte, des marchands de briquets phosphoriques et des gardes nationaux en grande ou petite tenue ? Non, celui qui voyage et veut étudier ne s'arrête guère en face des tableaux qui lui rappellent le pays qu'il a quitté. Ce qu'il veut, lui, ce qu'il demande aux flots, à la terre, au ciel, ce sont des contrastes, de l'imprévu, du dramatique ; et maintenant, pour peu que l'âme du voyageur soit ardente, que son imagination bouillonne, pourvu qu'il ait du cœur au cœur, qu'il envisage les périls et la mort d'un œil tranquille, soyez sûrs qu'il verra ce que d'autres n'ont pas su voir, qu'il décrira ce que d'autres n'ont pas su décrire. Après cela, tant pis pour vous si vous êtes sans croyance ; il aura fait son de-



Koupang (Ile Timor).

voir, lui : lisez les *Mille et une Nuits*, et laissez de côté les pages vraies jusqu'à la naïveté, qu'il aura écrites, pour lui d'abord, égoïste qu'il est, et puis encore pour les hommes qui veulent connaître et s'instruire.

Oh ! si je vous disais que j'ai trouvé dans l'intérieur de l'Afrique, au milieu des archipels de tous les océans, au centre de la Nouvelle-Hollande, des préfets loyaux, comme vous en connaissez, des ministres intègres, comme vous n'en connaissez pas, des maires qui ne savent pas lire, des spéculateurs sans probité, des fils de famille qui commencent par être dupes et qui finissent par en faire, des femmes qui se vendent, des hommes qui se louent ; si je vous avais présenté les ridicules et les vices de nos capitales en honneur aux antipodes, vous auriez trouvé cela tout naturel, tout logique ; là pourtant eût été le phénomène, l'incroyable, l'absurde et le mensonge. Je connais des gens (vous peut-être qui me lisez) qui vont jusqu'à s'étonner que le soleil des tropiques soit brûlant, qui ne veulent pas que les baleines parcourent les mers, et qui s'indignent que d'énormes montagnes de glace emprisonnent les pôles. Misère humaine !

Non, non, les hommes et les choses, les mœurs et les climats ne sont pas identiques ; j'ai vu ce que je dis avoir vu ; je cite des noms propres ; mes compagnons de voyage sont à Paris, je les nomme ; je rends toute justice à leur courage ; je fais ma part quelquefois bien petite dans ces périlleuses excursions ; je ne mens pas, j'écris de l'histoire.

Partez, messieurs, allez visiter Timor, Rawaek, la Nouvelle-Zélande, la terre d'Endracht, Fitgi, Campbell, le cap Horn.

Et vous saurez ce qu'est le monde, et vous le direz à vos amis ; mais n'allez point à Ombay, nul de vous n'en reviendrait.

Et maintenant que j'ai franchement répondu à vos doutes, je poursuis.

Il est impossible d'être plus courtois que les vents qui se levèrent frais et soutenus, immédiatement après notre retour à bord, et nous empêchèrent de tenir notre parole aux bons et généreux naturels de Bitoka ; ils ne voulurent pas que nous eussions à nous reprocher notre impolitesse à leur égard ; mais de leur côté les Ombayens, qui sans doute du rivage nous voyaient fuir le détroit maudit, durent se reprocher amèrement leur tendresse méconnue ou leur bienveillance trompée. Gare maintenant aux navigateurs qui après nous mettront le pied sur ce sol que la mitraille européenne devrait labourer !

C'est que nous apprîmes encore à Diély, par le gouverneur lui-même de cette colonie, que toutes les tentatives essayées contre Ombay avaient échoué devant les difficultés redoutables d'un mouillage impossible et d'un débarcadère difficile ; que les cannibales, ligués en masse contre l'ennemi commun, se retiraient dans l'intérieur des terres, sur le sommet des plus rudes montagnes ; que, descendant la nuit avec précaution comme des hyènes affamées, ils guettaient les soldats des avant-

postes; que leurs flèches empoisonnées faisaient de nombreuses victimes. et que, dès qu'ils s'étaient emparés d'un homme, on en trouvait le lendemain sur la plage les restes sanglants et déchirés.—Au surplus, ajouta le sénor Pinto, dès qu'on a quitté leur pays d'enfer, ces farouches Malais, chassés de Timor pour leurs cruautés, rebâtissent en peu de jours leurs demeures saccagées, se séparent avec des cris frénétiques, deviennent ennemis implacables et se font de village à village une guerre à outrance. Ne dites à personne ici que vous êtes descendus à Ombay; personne ne voudra vous croire, quand on saura que vous n'aviez pour auxiliaires que des fusils, des pistolets, des sabres et des gobelets d'escamoteur. De tous vos tours de passe-passe, poursuivit le gouverneur, qui m'adressait la parole, le plus surprenant, monsieur, est de leur avoir escamoté votre crâne et celui de vos amis; ne le tentez pas une seconde fois, vous perdriez la partie.

Si les guerres intérieures que le gouverneur de Koupang faisait à l'empereur Louis avaient enlevé toutes les munitions du fort Concordia, il était aisé de voir que Diély vivait en paix avec ses voisins, car la rade retentissait incessamment du bruit du canon que *M. José Pinto-Alc-forado-de-Azredo-e-Souza* faisait gronder dès qu'une de nos embarcations s'approchait de terre. Rien au monde n'est assourdissant comme l'enthousiasme; il voulait que notre arrivée fût une époque mémorable dans les annales de la colonie. Il rajeunit son palais, il appela auprès de lui tous ses officiers, et voulut que les rajahs, ses tributaires, vissent agrandir le cercle de ses courtisans. C'était une joie expansive, une amitié brûlante quoique née de la veille; l'Europe était là, présente au pays qu'il protége de ses armes et de sa sagesse, et il prétendait fêter en notre personne cette Europe entière, dont un des plus glorieux pavillons flottait dans la rade.

C'est à nous féliciter des vents contraires et des calmes; nous venions pour faire de l'eau, et voilà que les regrets vont escorter notre départ. M. Pinto sait comment on traite les gens de bonne maison.

Diély est plutôt une colonie chinoise que portugaise; des émigrations nombreuses de Macao et de Canton ont lieu toutes les années; mais malheureusement le sol de Timor est dévorant, et de cruelles maladies appellent incessamment de nouvelles recrues. Depuis que le sénor Pinto était gouverneur, son état-major européen avait été deux ou trois fois renouvelé; lui seul et un de ses officiers avaient résisté aux atteintes d'une dysenterie dont les premiers symptômes précèdent la mort de très-peu de jours. C'était l'exil qui avait conduit José Pinto à Diély; c'était une disgrâce imméritée qui l'avait fait chef omnipotent d'un pays si éloigné du sien: eh bien! loin d'en garder une basse rancune à ses juges abusés, en abandonnant au hasard les rênes de sa nouvelle patrie, il y exerçait au contraire un pouvoir doux et humain. Il veillait avec activité

à la culture des terres; il traitait ses rajahs avec une bonté toute paternelle, se faisant rendre compte de leurs différends, se jetant au milieu de leurs querelles pour les apaiser, et il était rare que son rôle de conciliateur n'obtint pas les résultats qu'il en attendait. Les guerres des rajahs ont souvent pour motif des causes futiles qui diviseraient à peine de simples colons. Un buffle volé fera verser des flots de sang, et la moitié d'une peuplade guerrière disparaîtra pour venger le rapt d'un cheval. On nous assure que les Malais de cette partie de Timor sont encore plus cruels et plus redoutables que ceux qui obéissent aux Hollandais. Leurs batailles ne cessent que par l'anéantissement de l'un des deux partis, et l'usage de ces peuples indomptés veut qu'ils affrontent la mort en poussant des cris au ciel, en dansant et en faisant, au milieu de la mêlée, mille grimaces et contorsions ridicules.

Dès que le gouverneur est instruit des guerres des rajahs, il envoie un de ses officiers aux chefs des partis, et au même instant cessent toutes les hostilités. Des députés sont expédiés des deux armées; les raisons sont pesées dans la même balance, et l'agresseur condamné, sans appel, à une amende plus ou moins forte, consistant en bestiaux ou en esclaves, dont la dixième partie appartient au gouverneur. Si le rajah condamné refuse de se soumettre à l'arrêt prononcé contre lui, la force sait l'y contraindre, et au premier signal du sénor Pinto, tous les autres chefs prennent les armes et marchent contre le rebelle.

Nous n'avions pas vu d'arcs aux guerriers de Koupang, parce qu'il n'était resté à la ville que les moins intrépides et les plus maladroits des Malais. Mais à Diély nous trouvâmes ces arcs redoutables dans les mains de presque tous les naturels. Ils sont absolument pareils à ceux d'Ombay, quoique façonnés avec moins de goût et d'élégance. Au surplus, les archers de Diély sont d'une adresse peu commune, et dans les jeux que M. Pinto fit exécuter pour satisfaire notre curiosité, un des joueurs, à plus de soixante pas, perça à deux reprises différentes une orange suspendue à un arbre. La sagaie durcie au feu devient dans la mêlée une arme meurtrière sur des membres privés de vêtements : c'est un bien curieux spectacle que de voir l'agresseur passer le trait de la main gauche à la main droite, en faisant en avant deux ou trois pas, comme pour prendre de l'élan et se donner de la grâce, puis le lancer avec la rapidité d'une pierre qui s'échappe de la fronde. Mais ce qui est merveilleux, ce qui tient du prodige, c'est la dextérité de l'adversaire à éviter le dard par un mouvement rapide à droite ou à gauche, et à le saisir de la main au passage, alors qu'il rase sa poitrine. Ombay se reflète sur Diély, et quoi qu'en dise le sénor Pinto, je ne crois guère à la bonne harmonie qu'il m'assurait régner entre les peuplades guerrières qu'il avait mission de gouverner. Ce n'est pas aux jours de paix que l'on apprend si bien à se servir de ces terribles armes.

Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'est que la physionomie des Timoriens de cette partie de l'île, quoique aussi belle, aussi martiale que celle des hommes de Koupang, a quelque chose de moins sauvage, de moins farouche ; et que, loin de nous fuir, les soldats composant la garnison de Diély se plaisaient avec nous, nous recherchaient et semblaient beaucoup s'amuser de notre langage, de nos manières toutes frivoles et de notre costume si lourd et si hostile à la liberté des mouvements.

J'ai demandé à M. Pinto s'il croyait à l'anthropophagie des naturels de l'intérieur.

— Croyez-y vous-même aussi, me répondit-il ; à Timor tous les guerriers sont plus ou moins anthropophages, mais seulement dans la chaleur du combat ou dans la soif de la vengeance.

— Avez-vous essayé d'arracher des mœurs cet épouvantable usage ?

— J'ai promis cinq roupies pour chaque prisonnier vivant, et pas un guerrier n'a tenu à gagner la récompense.

— Mais les menaces ?

— Ils ont leurs forêts impénétrables.

— Les châtimens ?

— Allez les chercher dans leurs montagnes inaccessibles.

— Pourquoi ne pas tenter de terribles exemples ?

— Ici l'exemple ne corrige personne ; il faudrait châtier l'enfance, la faire vivre sous un autre ciel, lui donner un nouveau sol à fouler, infiltrer peut-être dans ses veines un sang plus pur, et ce ne sont ni quelques années de civilisation ni les faibles ressources accordées par la métropole qui peuvent modifier les usages d'un peuple aussi éminemment turbulent et farouche. Voyez, je leur offre gratis des terrains à cultiver ; je leur propose des ouvriers pour les aider à se construire des demeures saines et commodes : eh bien ! nul d'entre eux n'accepte, nul ne veut de ma protection à ce prix : les déserts vont mieux à leur allure d'indépendance et de domination. Ils cherchent des rochers secs et tristes, des bois silencieux, un ciel d'airain, les menaces des volcans, le sifflement des vents et le roulement du tonnerre. Un vrai Malais, dans nos cités européennes, mourrait étouffé, car il va là surtout où on lui a défendu d'aller.

— Punissez-vous de mort un criminel ?

— Oui, quelquefois, quoique je sache qu'on ne l'ose pas à Koupang.

— Ces exécutions sont-elles publiques ?

— Souvent, et je me hâte d'ajouter que je ne manque pas malheureusement de bourreaux, car tous les témoins de cette scène lugubre se disputent l'horrible plaisir de trancher une tête.

— Ne craignez-vous pas pour vous un assassinat après ces sanglantes tragédies ?

— Non, l'on m'aime, l'on m'adore ici ; j'y suis l'objet d'un culte par-

ticulier, et, en vérité, je ne sais pourquoi, puisque les naturels ne veulent que la moitié des bienfaits que je leur offre. Certes, je fais tout le bien que je peux ; mais, comme on n'a à Diély que des notions imparfaites sur le bien ou le mal tels qu'on les comprend en Europe, vous concevez que leur haine naît parfois d'un bienfait et leur amitié d'une proscription. Allez, c'est une rude tâche que de commander à ces hommes de fer qui m'entourent. Je suis venu à Diély frappé par un jugement inique ; ma seule vengeance sera la paix d'une colonie que tous mes prédécesseurs ont vainement cherché à obtenir. Quant à mon successeur, quelque belle que je lui aie fait la route, l'avenir nous dira ce que deviendra Diély après mon départ ou à ma mort.

La ville est située sur une petite plaine riante, au pied de hautes montagnes boisées, séjour continuel des orages. Sa rade n'est point aussi vaste ni aussi sûre que celle de Koupang, mais l'île Cambi d'un côté et le cap Lif de l'autre la garantissent assez bien des vents les plus constants. Une jetée naturelle et presque à fleur d'eau s'avance à plus d'un quart de lieue au large, et il me semble qu'à très-peu de frais on pourrait y construire un môle auquel les navires auraient la facilité de s'amarrer. Du reste, la mer n'y est jamais bien haute, le fond en est bon, et le mouillage sûr et agréable.

Excepté le palais du gouverneur et une église dédiée à saint Antoine, on chercherait en vain un édifice à Diély. Toutes les maisons, basses et bâties en arêtes de latanier, à cause des fréquents tremblements de terre, sont entourées d'enclos, de sorte qu'on ne peut les apercevoir que lorsqu'on est vis-à-vis de la porte d'entrée. Sous ce rapport, Diély est encore inférieur à Koupang, où du moins le quartier chinois offre l'aspect d'un pays à demi civilisé.

La ville est défendue par deux petits forts assez réguliers et une palissade à hauteur d'homme où sont placées, de distance en distance et à côté des corps-de-garde, de jolies chapelles fort bien ornées. Mais la plus grande force de la colonie est dans l'amour des sujets pour le gouverneur.

Il existe presque au sortir de la ville divers sentiers qu'on ne peut parcourir sans s'exposer de la part des naturels au danger d'être massacré, et rien cependant n'annonce que ces sentiers soient *pamali* (sacrés).

Un jour que, dans une de mes promenades du matin, j'allais franchir un de ces chemins révéérés où l'ombre descend fraîche du haut des larges rimas, je vis mon guide effrayé accourir et me supplier avec des larmes de ne pas aller plus loin, si je ne voulais à l'instant même avoir la tête tranchée. Je m'amusai un peu de ses frayeurs et de ses menaces, et comme je me disposais à continuer ma route en lui ordonnant de me suivre, le Malais se jeta à mes genoux et implora ma pitié. Je me laissai attendrir, je pris un autre chemin, et le pauvre homme me témoigna sa reconnais-

sance par des gestes, des grimaces et des contorsions qui me divertirent beaucoup. Ici la joie ressemble à la douleur comme si elles étaient enfants de la même mère.

A mon retour à la ville, je pris des informations sur le petit incident des chemins *pamali*; le gouverneur m'assura qu'il les respectait lui-même, et que si j'avais voulu suivre celui où l'on m'avait prié de ne point entrer, le naturel qui me conduisait eût été à coup sûr victime de ma persévérance et massacré sans pitié par ceux qui l'auraient vu. Du reste, je ne courais, d'après lui, aucun danger, et le Timorien n'avait cherché à m'effrayer que pour sauver sa tête. Le motif était assez puissant, je pense, et je me félicite fort d'avoir cédé aux ferventes prières qui m'avaient été adressées.

Dans une de mes fréquentes excursions aux environs de Diély, je poussai mes recherches tellement loin, que je me vis forcé d'aller demander l'hospitalité et de frapper à la porte d'une habitation située sur un monticule à la lisière d'un bois qui s'étendait au loin sur des mornes sauvages et dans une vaste plaine au bord de la mer : c'était celle d'un Chinois déserteur de Koupang, ou plutôt chassé pour ses méfaits, comme je l'appris plus tard de M. Pinto. Il ne parlait que sa langue naturelle; moi je n'en savais pas une syllabe : vous comprenez si ma position était embarrassante. Au premier regard que je lançai sur lui, je reconnus qu'il avait peur et qu'il me soupçonnait d'être un émissaire secret expédié par M. Hazaart pour le saisir et le ramener à Koupang; mais je le rassurai et j'essayai de lui faire comprendre qu'il me fallait un gîte pour la nuit. Il parut fort embarrassé et très-contrarié de la nécessité où je le mettais; il me donna à entendre qu'il était seul et qu'il n'avait point de couche à m'offrir, puisqu'il n'en possédait qu'une seule.

A peine eut-il achevé ses grimaces peu persuasives, que dans la pièce voisine de celle où nous nous trouvions retentit une toux assez violente. Aussitôt, d'un geste courroucé et d'un mouvement de tête qui exprimait à merveille le mépris, je témoignai au Chinois combien j'étais blessé de son mensonge; et oubliant qu'il ne pouvait me comprendre, j'articulai très-clairement :

— Il me faut une natte et de la lumière!

A ces paroles brèves et hautes, un frôlement se fit entendre à mes côtés, comme des roseaux qui courent sur des roseaux; une partie du mur en bambou s'ouvrit, une croisée se dessina, et, encadrée dans cette bordure élégante et bizarre, m'apparut, les cheveux épars, une jeune fille pâle, couverte à demi d'une tunique blanche et la main droite en avant, comme pour se garantir d'un danger imprévu. Ses petits yeux vifs me regardaient avec une attention mêlée d'effroi; sa bouche entr'ouverte me montrait les plus jolies dents du monde et essayait de sourire comme pour calmer ma colère.

J'étais en extase, car je croyais voir là une de ces suaves apparitions fantastiques que vous caressez dans vos rêves quand vous vous êtes endormi heureux du bonheur de la veille et plein d'espérance pour le lendemain. Sur un mouvement rapide du Chinois, la cloison allait se refermer ; mais je m'élançai et j'arrêtai fortement le volet, car je tenais à savoir aussi comment était faite et meublée la chambre à coucher d'une jeune Chinoise ; et si les devoirs de l'hospitalité, auxquels je manquais déjà légèrement, m'imposaient l'obligation de ne pas y pénétrer, la précieuse ouverture par où plongeaient mes regards me permettait au moins de fouiller dans ce réduit mystérieux qu'on m'interdisait. A ma place, n'en auriez-vous pas fait autant ?



Le lit sur lequel reposait la jeune fille était bas, sans matelas, recouvert d'une fine natte de Manille qui tombait drapée des deux côtés ; à chaque angle de la couche se dressait un dragon de quatre ou cinq pouces de haut, peint en noir et ayant des yeux d'émail, ouvrant de larges ailes bariolées de vert, de jaune et de rouge ; un cerceau en tige de bambou coupée en deux partait de la tête et aboutissait au sol, formant une courbe à deux pieds et demi ou trois de la natte supérieure ; sur cette courbe une

autre natte plus fine encore, servant sans doute de moustiquaire, était roulée et relevée en ce moment. À côté du lit se voyait un petit meuble de porcelaine blanche et bleue, à deux anses, posé sur une sorte de guéridon fort élégant et orné de dessins grotesques et érotiques; à terre de petits souliers, plus loin une sorte de tabouret admirablement façonné, des peignes de forme originale, des boules, un long bâton d'ivoire, terminé par une main à demi fermée, en ivoire aussi, servant à gratter les diverses parties du corps où les doigts ne peuvent que difficilement atteindre, et une trentaine au moins de baguettes de bois de sandal, dont quelques-unes étaient à demi consumées; deux tables, un buffet, six chaises, un paravent et six tableaux représentant des sujets d'une moralité fort équivoque, le tout d'une forme gracieuse et travaillé avec beaucoup de goût, d'art et de patience, composaient le reste de l'ameublement.

Mon inspection achevée, je ne parus pas satisfait, et je témoignai le désir et la volonté de pénétrer dans cette pièce; mais le Chinois, qui était resté immobile de peur, accroupi sur le plancher, me fit entendre que la jeune fille était malade et que l'émotion qu'elle éprouverait ne pourrait que nuire à sa santé. En dépit de cette prière, que je compris à merveille, j'allais passer outre et braver la consigne, quand mon drôle, qui tenait à me convaincre, me présenta un petit arc tendu à l'aide d'une corde de guitare et m'invita à m'assurer de la vérité de son assertion. Pour le coup ma pénétration se trouva en défaut, et je le lui fis comprendre; mais le coquin, adressant deux ou trois paroles à la jeune fille appuyée sur ses deux mains, celle-ci tendit le bras. Le Chinois appliqua alors une des extrémités de la corde de l'arc sur l'artère de la prétendue malade, posa l'index sur l'autre extrémité et parut compter les pulsations; moi alors j'essayai de l'instrument chinois et ne sentis aucune vibration, soit qu'en effet mon doigt fût insensible à l'expérience, soit que mes distractions fussent nuisibles à l'épreuve. Nul doute que la jalousie des Chinois ne leur ait inspiré cet instrument à l'aide duquel ils garantissent leurs femmes des attouchements si fréquents et si pleins de mansuétude dont la médecine use chez nous avec une si pieuse circonspection. Mais ce qui est plus positif encore, c'est que l'arc dont je parle suffit aux habitants de ce pays pour déterminer d'une manière précise le degré de fièvre d'un malade, et une seule des trente expériences que j'ai tentées à Diély a donné tort à la science du lettré soumis à mes investigations.

Cependant la nuit était sombre; nul chemin pratiqué ne pouvait me guider jusqu'à Koupang, et quoique j'eusse achevé à peu près toutes mes observations morales, je résolus de m'installer, sans autre forme de procès, chez Hae-Ping, mon honnête Chinois, en lui faisant comprendre que je solderais ma *malvenue*. Bien lui en prit de ne pas me refuser, car j'étais décidé, en cas de résistance ou de refus, à rester

gratis et à le mettre à la porte. Un conquérant n'en use pas avec moins de cérémonie. Un double intérêt, celui de ma conservation et celui de ma curiosité, me dicta ma conduite si franchement sans gêne. Il y avait force majeure, et ma conscience de voyageur me mit à l'abri de tout remords.

Je m'installai donc sur une chaise, en face de la porte d'entrée, prêt à prendre la fuite en cas de trahison ou d'attaque imprévue, ou disposé à me défendre contre des forces à peu près égales. La jeune fille me dévisageait de son regard; le patron cessait de me défendre les investigations qu'il n'avait pu empêcher une fois, et les heures passaient, au bruit lointain des oiseaux qui venaient se reposer sur les arbres du voisinage. Cette triple situation de trois êtres qui ne se comprenaient pas, se regardant sans mot dire, s'étudiant et se craignant, avait pour moi quelque chose d'original à la fois et d'inattendu qui allait à merveille à mon humeur aventureuse.

C'était en effet un tableau assez curieux à étudier.

Le Chinois avait quarante ans, moi beaucoup moins, et la jolie fille tout au plus quinze ou seize ans. Nos gestes, souvent incompris, donnaient lieu à de singuliers quiproquo qui nous faisaient rire à tour de rôle. Dans cette position bizarre, chacun de nous avait peur de quelque chose : elle de je ne sais quoi, lui de mes menaces, et moi d'une lâche trahison. Je me hâte d'ajouter que les regards de la fille avaient quelque chose d'assuré qu'il m'était loisible de traduire à mon avantage. Les Européens sont si présomptueux !

Pour tromper le sommeil, qui aurait pu me gagner en dépit de ma volonté, je fredonnai à demi voix quelques refrains de Béranger, et je ne saurais vous dire ce qu'il y a de charme à répéter, à l'antipode de son pays, au milieu de gens d'une nature opposée à la vôtre, les chants nationaux qui viennent visiter votre mémoire, ainsi qu'un ami consolateur votre demeure. Mais, comme je ne voulais pas faire à moi seul les frais de cette sorte d'entr'acte, je priai le Chinois d'en remplir les vides. Ce fut la jeune fille qui répondit à ma prière, et je fus tellement ému de ses accords, que peu s'en fallut que je ne la trouvasse véritablement laide, elle si appétissante dans le silence. O Meyerbeer ! ô Rossini ! il n'est pas vrai que vous soyez encore citoyens de l'univers !

Après les chansonnettes vinrent le dessin et l'aquarelle. Je m'approchai de la jeune fille et lui demandai la permission de faire son profil, ce à quoi elle consentit avec une joie d'enfant tout à fait divertissante. Quand j'eus achevé mon travail, elle m'en demanda une copie, que je m'empressai de lui offrir glamment et qu'elle reçut avec reconnaissance.

Le jour même de cette demi-aventure assez singulière, je me rendis chez le gouverneur, à qui je la racontai, avec tous ses détails ; il s'amusa beau-

coup de la frayeur du Chinois, du respect que j'avais témoigné à la jeune fille, et il m'apprit que le drôle à qui je devais une hospitalité aussi généreuse avait été déjà trois fois battu de verges par ses ordres ; qu'il faisait un trafic honteux de l'infortunée qu'un rapt avait sans doute mis en sa puissance, et qu'il appelait effrontément sa fille.

Plus, en avançant dans ma course, je hante de Chinois sur mon passage plus je trouve que mes premières observations sur leurs mœurs ont été logiques, plus j'apprends à les mépriser.

Il est aisé de comprendre que lorsque, dans un pays neuf pour l'étude, nous faisons une station bientôt limitée, il nous devient impossible de recueillir tous les documents dont la science et la philosophie feraient souvent leur profit, et que nous devons nous contenter, sans aucun moyen d'en vérifier la rigoureuse exactitude, des renseignements qui nous sont officieusement donnés. Le devoir du voyageur consiste surtout à puiser à des sources pures et à chercher à discerner autant que possible la vérité de l'erreur. Notre relâche à Diély, par exemple, sera courte, puisque sous peu de jours nous mettons à la voile. Mais ce n'était pas assez pour moi que M. Pinto et ses officiers répondissent le mieux possible à nos incessantes questions, il fallait encore que je furetasse çà et là pour donner pâture à mon ardent appétit de curiosité. Un matin donc que, parti avec Petit, mon vieux matelot, je m'acheminais vers un bois immense dont les derniers échelons ne sont éloignés de la ville que d'une demi-lieue, je fus distrait de mes méditations par un bruit sourd semblable à celui d'un escadron au galop.

— C'est un tremblement de terre, dis-je à Petit attentif.

— La terre tremble, me répondit-il, mais ce n'est pas un tremblement de terre ; cela n'est pas profond : c'est seulement à la surface.

— Que penses-tu ?

— Comme d'habitude, je ne pense rien, j'attends.

— Que crois-tu du moins que nous ayons à faire ?

— Le bruit redouble, c'est une lame perdue : mettons en panne et voyons venir. Comme nous sommes sous le vent, nous saurons bientôt de quoi il retourne.

À peine eut-il fini qu'un tapage épouvantable, échappé de la forêt, nous tint en haleine et qu'au même instant une vingtaine de buffles haletants, essoufflés et renversant tout sur leur passage franchirent les derniers arbres, se dirigèrent de notre côté et nous contraignirent à escalader les branches noueuses d'un multipliant voisin. Mais, comme s'ils n'avaient obéi d'abord qu'à un mouvement fiévreux ou à une panique, les redoutables animaux s'arrêtèrent tout à coup et broutèrent l'herbe avec tranquillité.

Ce singulier manège, ces mugissements violents qu'ils poussaient dans leur fuite rapide, cette queue pelée qui fouettait leurs robustes

flancs, et ce temps d'arrêt si prompt, me faisaient soupçonner qu'il y avait là une cause extraordinaire que je cherchais vainement à m'expliquer.

— Et toi, Petit, que dis-tu de ce caprice?

— Ce n'est pas un caprice; ils allaient trois quarts large, toutes voiles dehors, et ils viennent de mouiller.

— Devons-nous continuer notre promenade?

— Oui, mais en virant de bord.

— Ainsi donc tu as peur!

— Moi, peur! Vire au cabestan, dérape, mettons le cap dessus, et en route.

— Non, c'est moi qui ne suis pas rassuré; mais cette manœuvre est si extraordinaire que j'en vais demander l'explication au gouverneur ou à l'un de ses officiers.

— C'est peut-être un lion qui pousse ces gaillards-là.

— Il n'y en a pas ici.

— Laissez donc! dans ces chiens de pays il y a de tout, excepté du vin et de l'eau-de-vie.

— Tiens, bois un coup et marchons vers Diély.

Arrivé chez le gouverneur, je lui demandai l'explication d'un si étrange phénomène.

— Il est tout naturel, me répondit-il. Un boa aura été réveillé de son assoupissement; il se sera élancé vers ce troupeau de buffles et aura fait une victime. L'instinct dit aux autres qu'ils n'ont rien à craindre dès que le reptile allonge sa proie contre le tronc noueux d'un arbre afin de l'avalier plus facilement, et voilà pourquoi ils se sont arrêtés, oubliant le péril qui les avait menacés. Ces courses bruyantes et rapides ne nous étonnent plus, nous qui en avons été témoins si fréquemment.

— Ainsi donc vous croyez que le boa déjeune en ce moment?

— J'en suis sûr.

— Je voudrais bien m'en convaincre aussi.

— C'est une curiosité qui a coûté cher à bien du monde.

— Vous voulez m'effrayer, monsieur le gouverneur.

— Je ne demanderais pas mieux.

— C'est égal, je me risque; mais je serai prudent.

— Soit: voulez-vous un cheval?

— J'accepte, quoique je sois fort mauvais écuyer.

— Je vais ordonner qu'on en selle un aussi pour votre matelot, et bonne chance.

M. Pinto sourit en m'adressant ces dernières paroles, et je ne compris que plus tard le sens de ce rire moqueur, où il y avait pourtant beaucoup de bienveillance.

Le gouverneur avait à peine achevé, qu'il fut mandé pour aller recevoir le rajah de Dao, Naké-Tetti, lequel, mécontent des Hollandais, qui



l'étaient beaucoup aussi de ses soldats, venait demander aide et protection à M. Pinto. Celui-ci le reçut avec amitié, et lui promit de s'interposer entre lui et M. Hazaart, fort intraitable envers ses tributaires.

Vous voyez que l'Europe n'est pas la seule partie du monde où les grands s'appuient sur les petits qu'ils écrasent.

TIMOR

Boa (suite). — Deux Rajahs. — Détails. — Maladie. — Départ.

Cependant les chevaux se faisaient attendre ; M. le gouverneur grondait et menaçait; moi j'étais presque fâché (je le dis à voix basse) de m'être montré si curieux, et Petit, insouciant, se consolait de cette nouvelle course sous un soleil de plomb, en songeant qu'au retour il dirait quelques mots à certaine bouteille de vin que je lui avais montrée du doigt.

Enfin les chevaux nous furent amenés. Petit, plus inhabile encore que moi, se hissa dessus moins bien que sur les barres de perroquet. M. Pinto me serra la main, m'indiqua la route la plus aisée et la plus ouverte, et, nous recommandant la prudence, il me fit promettre d'être de retour pour un grand souper qu'il nous donnait le soir même.

— Ainsi donc, vous comptez qu'il y aura un retour pour moi ?

— Sans cela, vous laisserais-je partir ?

— Le boa ne fait donc pas deux repas coup sur coup ?

— L'on raille toujours loin de son ennemi. Au revoir.

— C'est donc bien bête, un boa ! dit Petit entre ses dents ; moi je dinerais toujours et je boirais encore plus souvent.

Nous allions au petit pas, comme des gens curieux de ne pas voir et honteux d'avoir essayé. Petit prit le premier la parole.

— Je crois, monsieur, que nous faisons une sottise.

— C'est possible.

— Bien lourde.

— Peut-être.

— Alors pourquoi la faire ?

— Parce que reculer maintenant serait poltronnerie.

— Êtes-vous plus brave d'aller là en tremblant ?

— Qui te dit que je tremble ?

— Tiens ! ça se voit bien assez.

— Tu trembles donc, toi ?

— Non, mais à votre place je n'irais pas.

— Pourquoi, à ma place ?

— Vous avez un souper *sterling* qui vous attend, et vous tenez à voir comment un gredin de serpent avale un buffle avec ses cornes, sans boire seulement un petit verre de schnik !

— On ne voit pas cela tous les jours.

— Non, mais on ne le voit pas deux fois.

— Eh bien ! je ne recommencerai pas quand j'aurai vu.

Poltron ou brave, géant ou nain, faible ou fort, un compagnon de voyage amoindrit toujours le danger, et je connais bien des gens de par le monde qui n'ont de cœur qu'en compagnie. Appliquez cette remarque à Petit ou à moi, peu m'importe.

Selon les aspérités de la route, nos grêles montures hâtaient ou ralentissaient leur marche, et, au lieu de les guider, nous les laissions doucement aller à leur caprice, comme des hommes à qui il était indifférent d'arriver au but, ou plutôt comme des poltrons qui craignent de l'atteindre. Je vis dans l'antipathie des reptiles ; l'aspect d'un crapaud me fait mal ; j'aimerais cent fois mieux, dans un désert, l'approche d'un lion ou d'un tigre que le sifflement d'un serpent ou le bruissement de sa marche à travers les plantes et les roseaux.

La chaleur était étouffante, et, pour garantir ses épaules nues des piquûres du soleil, Petit, dont le chef était couvert d'un cricquet de chapeau de paille à bords imperceptibles, arracha de sa tige, sur la lisière de la route, une large feuille de bananier, y fit un trou par lequel il passa sa tête rouge, et se fabriqua ainsi une espèce de parasol fort comode et fort pittoresque, mais qui lui donnait la physionomie la plus comique du monde. Callot et Decamps eussent donné bien des choses pour se trouver en face d'un pareil modèle.

— Si Marchais me voyait ainsi accoutré, me disait-il, je ne sortirais de ses mains qu'en lambeaux.

— Pourquoi cela ?

— Est-ce que je le sais, moi ? Quand il marronne, il tape ; quand il est content, il tape encore ; il tape toujours, lui. Au surplus, j'aimerais mieux encore qu'il fût ici qu'à bord.

— Et la raison ?

— C'est qu'il m'aplatirait assez pour m'empêcher d'aller de l'avant.

— Ainsi certainement tu as toujours peur?

— Presque autant que vous.

— Mais je n'ai pas peur, moi.

— C'est comme si vous disiez que je ne suis pas laid; ça ne se voit que de reste.

— Tu vois aussi que ça ne m'empêche pas d'avancer.

— Oui, comme la tortue. Tenez, franchement, nous naviguons à la bouline.

— Va, va, nous arriverons; je te croyais dans des intentions plus guerroyantes.

— Dites-moi, monsieur, est-il vrai qu'autrefois, quand il y avait des Romains, sous le règne de... *l'autre*, le Napoléon de cette époque-là, on ait été faire la chasse d'un boa avec une vingtaine de pièces de canon de trente-six?

— Non, car la poudre n'était pas encore inventée.

— Ni les boas non plus, peut-être?

— Qui donc t'a raconté cette fable?

— C'est Hugues, votre domestique, qui dit l'avoir lue. Quelle *rarlée* quand j'arriverai à bord!

— Je te le défends.

— Pourquoi nous fait-il des *colles*? A propos, croyez-vous qu'il soit aussi bête qu'on le dit?

— Non, il l'est beaucoup plus.

— A la bonne heure.

Tout en causant ainsi, nous étions arrivés à la plaine étroite et allongée où les buffles s'étaient d'abord arrêtés et où ils paissaient encore. Nous fîmes un grand circuit pour les éviter, et, suivant les instructions du gouverneur, nous longeâmes le bois du côté de la mer. Mais à peine en fîmes-nous à une cinquantaine de pas de distance, que plusieurs Malais armés d'arcs, de sagaies et de cries se présentèrent à nous et nous firent impérieusement signe de rebrousser chemin.

— Contre des hommes, à la bonne heure! me dit Petit. Si vous voulez, nous allons tomber dessus?

— Garde-t'en bien; peut-être sont-ils en grand nombre; laisse-moi leur faire comprendre que nous avons une permission du gouverneur.

— Vous serez bien habile si vous leur faites comprendre une syllabe! Figurez-vous que j'en ai trouvé deux hier matin sur le port, et que ces vieux marsouins n'ont pas même compris les mots rhum et eau-de-vie, comme si ça n'était pas connu de tout l'univers! Je parie que ces gre-dins-là ne sont d'aucun pays.

— Tais-toi et laisse-moi faire.

— Vous allez faire de belles choses.

Je m'approchai alors d'un des Malais, je lui montrai le cheval

du gouverneur, qu'il devait connaître; je prononçai à haute voix le nom de Pinto et le mot rajah. A tout ce que je disais, il me répondit :

— Pamali.

— Ils sont bien embêtants avec leur *pamali* ! ils n'ont que ça à vous jeter à la face. Quand ils ont dit *pamali* ! ils croient avoir cargué et serré une misaine.

J'eus beau crier, jurer, pester, je ne pus rien obtenir des soldats qui me barraient le passage, la sagaie ou le crié à la main et la flèche sur la corde de l'arc.

Aussi Petit ne cachait-il plus sa joie et commençait-il à remâcher son tabac avec plus d'assurance.

— A quoi bon vous fâcher ?

— Cela soulage.

— Oui, mais ils ne vous comprennent pas; vos S..., vos B... et vos F..., c'est comme si vous leur parliez latin. Tout à l'heure quand vous avez appelé ce grand escogriffe *vilain butor*, je suis sûr qu'il s'est fourré dans la tête que vous l'appeliez *joli garçon*, car il riait à se disloquer la mâchoire.

— Nous avons fait une belle course, mon garçon; ne pas voir seulement un boa !

— Venez à bord, il y en a de plus longs que ceux qui se promènent dans cette forêt l'aviron à la main.

— Il y a des boas à bord ?

— Et les câbles donc ! A propos de câbles, le plus gros n'a plus qu'un seul bout.

— Comment cela ?

— L'autre était trop mauvais, nous l'avons coupé hier matin.

Cette naïveté, dans le genre de toutes celles de ce pauvre Petit, m'amusa beaucoup. Il me fut impossible de lui faire comprendre qu'il avait dit une bêtise, et ce fut au milieu de notre discussion logique et grammaticale, que nous arrivâmes à Diély. Je recommandai mon excellent compagnon aux soins d'un domestique du palais, et moi, j'allai voir le maître.

— Eh bien ! me dit-il en m'apercevant de loin, avez-vous vu un boa ? en avez-vous vu deux ?

— J'ai vu vos damnés de Timoriens, qui m'ont menacé de leurs flèches.

— Il fallait dire que vous aviez toute permission.

— Le moyen de se faire entendre ?

— Vous êtes donc bien fâché du peu de succès de votre entreprise ?

— Sans doute.

— Et moi, j'en suis bien aise, car c'est par mon ordre que tout s'est ainsi passé. J'étais très-convaincu que vous n'aviez rien à redouter du boa, qui déjà avait avalé la moitié de sa proie; mais rien ne m'indiquait qu'il n'eût pas auprès de lui quelque membre à jeun de sa famille. En

général, ils voyagent par couples, ils dorment même entortillés les uns dans les autres, et vous comprenez maintenant pourquoi mes soldats gardaient si bien la lisière de la forêt. D'ailleurs, qu'auriez-vous appris dans cette course téméraire? Ce que je vous avais déjà dit, et je vous ai dit la vérité. Dans ce pays les imprudences sont coûteuses; ne l'apprenez pas à vos dépens.

A peine M. Pinto eut-il achevé ses conseils d'ami, auxquels Petit applaudissait de toute la largeur de ses gigantesques mains, que je vis arriver auprès du gouverneur une demi-douzaine de Timoriens, harassés, ruisselants, lui parlant tous à la fois avec des gestes et des manières d'une énergie effrayante. M. Pinto envoya chercher son interprète, s'assit et parut douloureusement écouter les récits qui lui étaient faits. Puis, d'un ton sévère, il donna des ordres aux Malais, qui s'inclinèrent avec respect et s'éloignèrent d'un pas martial.

— Quels peuples! quels hommes! me dit le noble Portugais quand nous fûmes seuls; on n'en viendra jamais à bout. Deux rajahs étaient en querelle pour un buffle volé; des querelles ils en vinrent aux menaces; des menaces aux hostilités. J'interposai mon autorité pour les réduire; je fis restituer le buffle volé, et j'ordonnai la confiscation de trois autres buffles au profit du rajah offensé. Eh bien! quelle a été la conduite de ces misérables? Ni l'un ni l'autre n'ont voulu se soumettre à ma justice; ils ont cessé des combats généraux, dont le bruit arrive bien vite jusqu'à moi, mais ils sont convenus entre eux de combats particuliers, dans lesquels un des deux adversaires reste mort sur la place. A cet effet, un étroit et profond ravin a été choisi; chaque jour deux soldats ennemis s'y rencontrent, et chaque jour un seul retourne auprès des siens. Voilà près d'un mois que durent ces duels sanglants, et je n'en ai reçu la nouvelle que tout à l'heure. Je vous jure que je donnerai un grand exemple. Au surplus, poursuivit-il, je vous fais cette pénible confidence, gardez-la pour vous seuls ici; je ne veux voiler d'aucun nuage les heures de plaisir que vous vous promettez encore. La soirée du gouverneur fut moins animée que celles qui l'avaient précédée, et il me sembla reconnaître que les officiers portugais savaient déjà la triste nouvelle qui avait assombri le front de M. Pinto.

Cependant, comme il ne devait m'arriver à Diély que des demi-aventures, chose que je déteste presque autant que le calme et l'inaction, je m'approchai le lendemain matin d'une espèce de cachot obscur, d'où j'avais entendu s'échapper de lugubres gémissements. A la porte étaient deux Malais armés de leurs cries; mais à mon approche ils se levèrent, et me firent entendre que l'ordre qu'ils avaient reçu d'éloigner les curieux et les importuns ne me regardait pas. J'usai donc de la permission, et, après quelques pas faits dans des ténèbres épaisses, je me trouvai en présence de deux malheureux, rivés à un mur par un énorme collier de fer, le pied

droit fortement attaché à un poids de cinquante livres au moins : c'étaient deux rajahs. Le plus jeune vomissait d'ardentes imprécations, accompagnées de gestes menaçants et frénétiques ; il n'avait pas encore vingt-cinq ans ; ses bras étaient nerveux, sa taille imposante ; ses prunelles jetaient des feux autour de lui, et l'on voyait qu'il épuisait inutilement ses forces à briser les chaînes dont il était chargé. L'autre, vieillard d'une cinquantaine d'années, captif aussi, ne bougeait pas plus qu'une statue ; assis sur le sol humide, absolument nu comme son camarade d'infortune, il était taciturne et sombre, mais nullement abattu. A mon entrée, à peine fit-il un léger mouvement de tête pour me regarder, et il la détourna un instant après, comme pour éviter des regards importuns. Cependant le plus jeune, ne voyant personne à ma suite, se pencha vers moi et m'adressa la parole à demi-voix, sans doute pour me faire une confidence. Je lui donnai à comprendre que je m'intéressais à son malheur, que je voudrais l'alléger, mais que je ne pouvais lui être d'aucun appui, et que je n'entendais pas un mot de sa langue. Ses violentes vociférations recommencèrent de plus belle ; de ses ongles rudes et tranchants il déchirait ses chairs ; son poing fermé frappait rudement la muraille, tandis que le vieillard son voisin haussait les épaules et souriait de dégoût et de pitié.

Ma visite fut courte. A ma sortie, les deux gardiens se levèrent de nouveau, et de loin j'entendis encore les cris du jeune rajah enchaîné.

Quelques heures après, il me fut impossible de ne pas parler au gouverneur de la triste découverte que j'avais faite. Je lui demandai la cause de la sévérité qu'il déployait contre ces deux princes du pays.

— Ah ! vous les avez vus, me dit-il d'un air étonné : ce sont deux grands misérables.

— Leur crime, quel est-il ?

— Ils en auraient plus d'un sur la conscience, s'ils avaient une conscience.

— Ont-ils pillé, dévasté, assassiné ?

— Ce sont des scélérats qui ont mérité le châtiment qu'ils subissent.

— Qu'en ferez-vous ?

— Je ne sais.

— Un conseil les jugera-t-il ?

— Allons donc ! assembler un conseil pour ces gens-là, ce serait leur faire trop d'honneur.

Le lendemain, curieux et inquiet, je passai devant la case aux deux rajahs prisonniers ; il n'y avait plus de gardiens à la porte ; les fers n'enchaînaient plus de membres ; tout était silencieux comme la tombe.

En quittant Diély et en côtoyant un rivage coupé de criques et de fondrières nées de violentes commotions terrestres, on arrive, après trois heures de marche endolorie par les galets, au pied d'un mont noir et gigantesque dans les flancs duquel bouillonne sans cesse une lave mena-

cante. Je tentai plusieurs chemins pour arriver jusqu'au cratère, et je fus toujours arrêté aux quatre cinquièmes de la hauteur par des couches immenses de cendres fines dans lesquelles je plongeais parfois jusqu'aux genoux, et qui me faisaient sentir une chaleur insupportable. Sont-ce les fournaies intérieures qui pénètrent jusqu'à la surface du sol ? Est-ce le feu d'un soleil tropical qui pèse sur ces cendres, les réchauffe et leur fait garder cette haute température ? Que les géologues décident la question et aillent étudier ce magnifique volcan, bien plus curieux que le Vésuve et l'Étna.

Au pied de cette masse imposante de laves sans végétation jaillissent, vives et riches, une douzaine de sources chaudes, sulfureuses et fort appréciées dans le pays, se réunissant à une centaine de pas dans un même canal creusé par la main des hommes. Sur les bords, je vis quelques lépreux, vieux, à demi rongés, qui trempaient leurs jambes dans le courant. L'on m'assura plus tard, à Diély, qu'à une certaine époque de l'année, et surtout après de violentes secousses de tremblement de terre, on voyait auprès de ces ruisseaux, changeant de cours selon les caprices du volcan, des populations entières venir demander à ces eaux bienfaisantes quelque adoucissement aux cruelles maladies héréditaires dont gémissent tant de naturels. Pas un de ces êtres souffreteux qui attendaient là sous leur cahen-slimout une vie bien près de leur échapper, ne tourna la tête pour me voir passer, et j'en accuse plus la douleur que le mépris. Si, comme le prétendent les habitants, l'efficacité de ces eaux est incontestable, si elles sont réellement pour eux un remède universel contre la goutte, la dysenterie, les maladies de la peau, les insomnies, enfin contre tous les maux qui les poursuivent, pourquoi donc, dans mes courses d'explorateur, rencontré-je à chaque pas des malheureux couverts de lèpres ou de gale ? Si quelques-uns guérissent, est-ce le remède ou la foi qui les sauve ?

De retour de cette promenade, qui avait cependant épuisé mes forces d'Européen, je m'arrêtai, pour boire du lait de coco, dans une case isolée où je ne vis que deux jeunes filles à l'air vif, à l'œil *téméraire*, qui ne furent nullement effrayées de ma visite inattendue. Je leur fis comprendre que je voulais boire, ou plutôt je prononçai le mot *klapas* (coco) en leur montrant en échange un petit miroir. L'une d'elles me fit signe d'attendre et que j'allais être satisfait. Aussitôt elle se dépouilla du seul vêtement qui la gênait, escalada un cocotier voisin avec la rapidité d'un chat ou d'un écureuil.

Après m'être un peu reposé, je pris congé de mes deux Malaises, surprises que je ne leur demandasse pas d'autres preuves de leur désir de m'être agréables. Je payai donc leur obligeance par un nouveau cadeau, et je donnai à ces deux jolies enfants, qui ne mâchaient ni tabac ni bétel, et qui avaient des dents éblouissantes, une haute idée de mon opulence et de ma générosité. J'avais dépensé dix sous à peu près.

Et maintenant que je vous ai fait promener avec moi dans cette ville

toute sauvage par ses mœurs et son aspect ; maintenant que je vous ai parlé en détail de ces peuples cruels qui engraisissent Timor avec du sang, que vous dirai-je de ces réunions si amusantes qui pendant notre courte relâche ont eu lieu chez le gouverneur ? L'Europe au milieu des forêts vierges : de joyeux repas, des tables servies avec luxe et profusion, des vins exquis, de belles porcelaines, de riches flacons, du gibier de toute espèce, enfin des habitudes françaises à côté des allures des farouches Timoriens ; tout cela, je vous jure, a un charme qui ne peut être compris que par ceux qui se sont trouvés dans des positions analogues. On croit rêver l'Inde dans un salon parisien, ou plutôt on se sent heureux de retrouver une patrie dont on est séparé par le diamètre de la terre.

A notre soirée d'adieu au gouverneur, si noble, si généreux, si bienveillant, j'étais assis à côté de la dame d'un des premiers officiers de M. Pinto, et je lui demandai s'il ne lui tardait pas de revoir son pays.

— Oh ! non, je suis heureuse ici, me répondit-elle.

— Vous ne craignez donc pas les maladies contagieuses de ce climat ?

— J'y suis habituée.

— Mais avec ce soleil ardent, on ne peut guère se hasarder à une promenade ?

— Oh ! le jour je ne sors jamais.

— Je comprends que l'air pur et frais du matin doit vous plaire davantage.

— Non, monsieur, le matin je reste dans mes appartements.

— Alors les soirées sont réservées aux promenades ?

— Nous les passons chez nous dans nos hamacs ou sur des nattes.

— Vous vous réunissez donc, et les lectures et la conversation frottent doucement glisser les heures ?

— Nous n'avons aucun livre, et nous passons souvent un mois ou deux sans nous voir.

— Cependant vous vous plaisez beaucoup ici, m'avez-vous fait entendre !

— Beaucoup.

Sous l'influence de pareilles habitudes et un goût si prononcé pour une vie de marmotte ou de *paresseux* , il est tout naturel que tout pays soit accepté avec résignation et même avec plaisir. Il y a des gens qui assurent que dormir c'est vivre ; à la bonne heure.

Il était impossible que les funestes effets des climats meurtriers où nous nous trouvions ne se fissent pas sentir sur un équipage toujours actif, toujours plein de zèle, mais dont un soleil brûlant épuisait les forces physiques. La plus cruelle, la plus douloureuse des maladies épuisait nos matelots ; le scorbut dévorant vint bientôt en aide à la dysenterie, et la mort plana sur nous sans toutefois nous décourager.

Oh ! cela est triste, je vous jure, cela est déchirant à voir qu'une batterie silencieuse où sont suspendus, au gré du roulis et du tangage, dans des

cases et des hamaes, des squelettes que les soins les plus constants et les attentions de chaque heure ne peuvent arracher aux tiraillements qui les dévorent ! Notre chirurgien en chef, M. Quoi, a beau se multiplier, apporter au malade le secours de sa science et les consolations de sa parole toute de tendresse et d'humanité, les hommes lui échappent et les flots les engloutissent. Gaimard et Gaudichaud le secondent avec cette ferveur incessante qu'ils ont montrée pendant tout le cours de cette longue campagne ; mais l'un et l'autre succombent à la peine, et des cadres sont bientôt dressés pour eux. C'est un deuil à briser l'âme, à faire douter du retour pour un seul de nous.

Il ne sera peut-être pas inutile ici de faire remarquer que les hommes les plus robustes de l'équipage, ces torses de fer éprouvés déjà par les traverses d'une vie de fatigues et de privations, ne sont pas ceux qui résistent le plus vigoureusement aux atteintes du scorbut et de la dysenterie. Au contraire, il m'a semblé que les gens sobres et délicats parvenaient plus efficacement à s'en garantir. Pour ma part, je dirai que, quoique ne buvant et n'ayant jamais bu une goutte d'eau-de-vie, ne fumant et n'ayant jamais fumé un seul cigare, je suis toujours demeuré à l'abri des coups de ces épouvantables fléaux si funestes aux navires voyageurs. Et pourtant j'ai fait partie de toutes les courses lointaines ordonnées dans l'intérêt du voyage ; j'ai sollicité des explorations particulières pendant les longues relâches de la corvette, et toujours à pied, quelquefois seul, souvent au milieu des sauvages ou avec les *tamors* rois des Carolines ; j'ai visité plusieurs îles, entre autres Tinian, dont je vous parlerai plus tard, et si célèbre par le séjour qu'y fit l'amiral Anson ; Rotta, Aguigan, où j'ai puisé des documents qui, j'ose le croire, ne seront pas sans intérêt pour la science.

Nous quittâmes enfin Timor et Diély avec tous ces sentiments opposés que l'âme éprouve après un rêve où de sombres tableaux se trouvent jetés au milieu de riantes images. L'île offre en raccourci l'aspect du monde que nous habitons : des guerres cruelles entre les diverses peuplades qui la foulent, des princes voleurs, des peuples volés, le faible écrasé par le fort, des frères qui s'entr'égorgent, des tempêtes terrestres mêlées aux tempêtes des passions, et au milieu de tout cela de nobles courages, de sublimes dévouements, une richesse de sol inépuisable, des gouverneurs rivaux sur le même terrain, côte à côte, séparés par une ravine, se menaçant, s'observant sans relâche et prêts, à la première insulte, à en venir aux mains et à dépeupler la colonie. Il ne tient qu'à l'explorateur de se croire en Europe, au sein des peuples les plus civilisés du globe.

Mais le canon retentit. Nous pressâmes cordialement la main à M. Pinto et à ses officiers, et nous prîmes tristement le chemin du port.

On a beau dire le contraire, le cœur joue un grand rôle dans la vie incidentée du voyageur.

XXI

LES MOLUQUES

Attaque nocturne. — Le roi de Guébé.

Le vandalisme de la science a été mille fois plus funeste aux monuments antiques que le frottement des siècles et le glaive des conquérants. Ceux-ci, rapides comme le feu, mutilent, brisent, dispersent ; mais les débris informes gisent du moins sur le sol, et disent aux pèlerins, aux derviches, aux savants, que là s'élevait Thèbes aux cent portes ; là, Carthage, qui fit trembler Rome ; là Sparte et Memphis, dont l'histoire et les traditions nous disent tant de merveilles. A l'aide des pierres amoncelées que foule le pied du voyageur dans ses explorations lointaines, il est souvent aisé de rebâtir une cité naissante, en tout semblable à la cité morte ; et l'on comprend tout ce que nous avons à gagner à ces recherches numismatiques. L'histoire des monuments est celle des États.

Mais la science est accapareuse ; elle fouille dans les tombeaux ; elle scrute les entrailles de la terre ; elle creuse les pyramides ; elle n'a de respect pour aucune ruine. Les pierres muettes, les inscriptions, les cadavres, les racines des arbustes, elle prend tout, elle s'approprie tout, et, tandis qu'elle croit enrichir son pays de ses spoliations et de ses sacrilèges, elle ne fait, l'insensée, qu'appauvrir les lieux qu'elle vient de visiter.

Je me livrais à ces rapides réflexions en songeant à la conduite que nous avions tenue dès notre arrivée à Rawack, où des tombeaux aussi furent fouillés par nos mains et déshérités des trésors que leur avait confiés la piété ou la reconnaissance. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Nous naviguions au milieu d'un groupe d'îles admirables par leur végétation. Leur histoire a son intérêt, car le drame y joue le principal rôle.

Le cap des Tourmentes avait été vaincu, les Indes-Orientales décou-

vertes, une grande partie des archipels du grand Océan Pacifique visitée par tous les navires explorateurs ; les Moluques eurent leur tour. L'Europe se rua sur les richesses immenses qu'on supposait enfouies sur les monts sauvages que les flots battaient dans leur rage impuissante ; les vastes forêts dans lesquelles se cachaient les farouches Malais furent fouillées. Là chaque arbre avait sa valeur ; là chaque arbuste portait son trésor : la canelle, l'indigo, le girofle, la muscade, pesaient sur le sol ; on estimait le terrain non par toises, mais par pieds, et chaque sillon devenait l'objet d'une querelle ou d'un combat.

Dès que les Malais se furent aperçus que ce n'était pas à eux que l'Europe déclarait la guerre, ils sortirent de leurs profondes retraites et se mêlèrent aux équipages. Mais leur férocity ne put être vaincue par l'aspect des nouvelles merveilles qui devaient les frapper.

Le sang des Portugais et des Hollandais coula par le meurtre. Des assassinats nocturnes furent organisés, et dès lors la nécessité d'une première défense se fit puissamment sentir. On bâtit des forts ; le canon joua le principal rôle dans ces conquêtes, et la mitraille obtint quelque trêve.

Cependant les maladies du climat tombèrent sur les navires à l'ancre : chaque équipage fut décimé ; les cadavres flottèrent sur les vagues, et la dysenterie et le scorbut vinrent en aide au cri des Malais. Les désastres furent si grands, que bien des navires se virent jetés à la côte, faute de bras pour les manœuvres, et qu'on délibéra en Europe si l'on continuerait des explorations achetées par tant de sacrifices.

Ce que la raison aurait dû tout d'abord commander fut précisément la dernière mesure qu'on adopta.

Les Portugais et les Hollandais se partagèrent les terrains.

« A vous ceci, à moi cela, et soyons unis pour détruire. »

Amboine s'éleva, Amboine que nous saluons de la main, au-dessus duquel se dessine une forêt de mâts.

De leur côté, les Portugais couronnèrent les hauteurs de bastions et de citadelles ; un pacte sacrilège fut conclu et signé entre les vainqueurs. Il y avait trop de richesses dans les Moluques, il fallut les détruire. La flamme dévora des forêts entières, et les populations effrayées, ne comprenant rien à ces horribles incendies, y répondirent par des cris de rage et de désespoir. Cependant la force les soumit sans les dompter, et l'habitude du malheur les fit esclaves et assassins. Depuis les premiers jours de la conquête, l'usage immoral d'appauvrir la terre s'est conservé ; chaque année, des inspecteurs sont nommés pour aller détruire une partie des plantations, et il faut avouer qu'ils s'acquittent de leur mission sinistre avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge. Hélas ! l'histoire des découvertes européennes dans toutes les Indes justifie assez la sanglante réaction dont elles sont le théâtre.

Nous glissâmes devant Amboine, poussés par une brise imperceptible.

et pourtant nous appellions de nos vœux les vents et les orages, car, nous aussi, nous éprouvions les cruelles atteintes de ce climat dévorateur. La mousson nous était contraire, les courants nous drossaient, et nous perdions, la nuit, le peu de chemin que nous avions fait le jour. Le soleil brûlait notre équipage, les maladies enchaînaient les forces des matelots, et nous eûmes besoin de toute notre constance, de tout notre courage, pour ne pas nous laisser aller au désespoir.

Nous naviguâmes ainsi pendant une quinzaine de jours au milieu d'un archipel riche et fécond. Partout la verdure couvrait le rivage, partout aussi le silence et la solitude. Toutefois un vent favorable se leva enfin avec le soleil et nous poussa de l'avant; bientôt nous nous trouvâmes dans une sorte de détroit ravissant, au milieu duquel le navire cinglait avec majesté. Nous étions occupés à admirer ce magique spectacle, quand un grand nombre de pirogues, détachées de toutes les parties de l'archipel, mirent le cap sur notre corvette. Loin de craindre leur approche, nous la désirions; nous savions bien ce que nous avions à redouter des Malais si nous étions vaincus; nous n'ignorions pas que leurs triomphes, c'est la mort et la torture de leurs ennemis; mais la monotonie de notre navigation nous pesait à l'âme : nous voulions des épisodes à nos risques et périls.

Cependant à l'horizon un point noir se dessina; bientôt il grandit, s'allongea, prit des formes bizarres, étendit les bras et envahit l'espace. De ses flancs ouverts s'échappaient des rafales terribles auxquelles se mêlaient des gouttes de pluie larges et rapides. Le navire fut entraîné un moment, et les prudentes pirogues, à l'approche du grain, s'abritèrent dans leurs criques étroites et profondes. A cet orage succéda, comme de coutume, le calme plat de tous les jours, et la nuit nous retrouva à peu près dans les mêmes eaux.

Je vous ai parlé d'un matelot anglais, nommé Anderson, que le commandant avait enrôlé dans l'une de nos précédentes relâches. Il était agile, fort, robuste, patient, adroit : aussi l'employait-on souvent à la timonerie. Par suite de cette préférence méritée que lui accordait l'état-major dans les moments difficiles, Anderson était souvent le but des railleries amères des gabiers les plus habiles, et Marchais surtout, dont vous connaissez le caractère irritable, ne manquait jamais de dire quelques énergiques paroles sur les épaules de l'Anglais. Le soir de cette petite alerte qui nous fut donnée par les Malais, Anderson, quoique son quart fût achevé, resta sur le pont quand la nuit fut venue et se hissa à l'extrémité du beaupré.

— Holà, hé ! English ! lui cria Marchais, que fais-tu là, accroupi comme un crapaud ?

— Je regarde.

— Que regardes-tu ? les marsouins, tes cousins ?

— Je regarde plus loin que ça ; car vois-tu , Marchais , cette nuit il y aura bourrasque , et tu me diras merci , toi le premier.

— Ne croirait-on pas qu'il fixe le point , qu'il sait où nous sommes et qu'il est le maître de faire venir la brise ?

— Ce n'est pas du ciel que viendra la rafale , c'est de la terre.

— Qui t'a dit ça ?

— Personne , mais je le sais.

Anderson avait été mousse sur un des navires anglais en croisière devant Toulon pendant les guerres de l'Empire. Depuis lors il avait toujours navigué , et dans les Moluques surtout il avait fait de fréquentes campagnes. La vue de cet homme était si prodigieuse , qu'il distinguait à l'œil nu les mâts d'un navire au delà de l'horizon , beaucoup mieux que nous à l'aide de nos lunettes d'approche. Il connaissait les mœurs des Malais , dont il parlait assez bien la langue , et il était étonné que depuis notre séjour dans ces parages on ne nous eût pas encore attaqués. La démonstration du matin , dont sans doute le grain avait empêché l'exécution , lui paraissait un acte hostile qui lui avait inspiré des craintes pour la nuit. Aussi ne voulut-il pas se coucher , dans la prévision d'une affaire sérieuse. Anderson avait du cœur , et ses craintes ne naissaient que de la juste opinion qu'il avait du caractère malais.

La nuit était calme et lourde ; le soleil s'était couché rouge comme du sang , et la corvette roulait silencieuse sur sa quille. Marchais , Petit et leurs camarades poursuivaient sans cesse Anderson de leurs railleries , tandis que celui-ci se contentait de leur répondre :

— Nous verrons bientôt.

Tout à coup l'Anglais , attentif , se dresse à demi sur le mât avancé ; son œil plonge dans les ténèbres , et d'une voix calme et forte il s'écrie :

— Pirogues de l'avant !

L'officier de quart s'élance , regarde , ne voit et n'entend rien. Mais Anderson interroge de nouveau l'espace , et dit d'une voix plus ferme :

— Pirogues de l'avant ! Pirogues à bâbord ! Pirogues à tribord ! Pirogues de l'arrière !

— Combien ? dit le brave Lamarche.

— Un grand nombre...

Marchais et Petit ne riaient plus , ne guoguenardaient plus , et se mordaient les lèvres d'impatience et de dépit.

Sur les avertissements du matelot anglais , des ordres rapides sont donnés , chacun est à son poste. Les canons se chargent , les pistolets pendent aux ceintures , les briquets aux flancs. Le commandant à l'œil à tout et se prépare bravement à l'attaque ; le branle-bas de combat est ordonné , et nous attendons l'ennemi sans le voir encore.

Le voilà pourtant ; il nous entoure , il vient à nous lentement et en silence ; ces courtes pagaies font à peine frémir les flots paisibles. Il pense

sans doute que nos sabords sont peints ; que semblable à celle des navires marchands , notre batterie n'a guère que des canons de bois , et les Malais avides s'attendent à un facile triomphe. Les mèches sont allumées, les glaives hors du fourreau, les crocs en arrêt.

— Ouvrez les sabords !...

La lumière de la corvette se projette au loin et éclaire la flotte des pirates. Ils ont vu les bouches béantes de nos canons, et ils s'arrêtent avec prudence devant la fête que nous leur avons préparée.

Ils réfléchissent encore ; ils restent un instant en panne. Mais bientôt la sagesse leur donne conseil, ils virent de bord et s'éloignent comme des voleurs déçus.

Le lendemain matin, Marchais et Petit se lièrent d'une vive amitié avec Anderson, qui reçut le soir du premier de ces matelots une gratification de coups de poing à briser un mât.

Les courants continuaient de jouer un grand rôle dans cette navigation au milieu d'un groupe nombreux d'îles et de récifs dangereux , surtout dans certaines saisons de l'année. La route se faisait selon leurs caprices ; et, deux jours après cette rencontre des Malais, si heureusement évitée, nous nous trouvâmes comme par enchantement engagés au milieu d'un grand nombre de rochers que la nuit nous avait dérobés et où nous courions risque d'être brisés à chaque instant. Nous mouillâmes par un fond de trois brasses ; le soleil se leva radieux, et je ne saurais dire l'admirable spectacle qui s'offrit à nous. Là, à notre côté, plus loin à droite, là-bas aussi sur notre gauche, des roches, les unes tapissées de verdure, les autres nues et découpées, s'élançant des eaux comme des clochers, diversement colorées par les feux plus ou moins obliques du jour naissant. Le courant se glissait entre elles, tantôt tranquille, tantôt rapide ; les cris aigus des oiseaux marins qui venaient chercher là un abri paisible, se faisaient entendre au-dessus du bruissement des brisants. J'appelai dans mes albums cette rade la Baie des Clochers, quoiqu'elle soit connue, je pense, sous le nom de Boula-Boula.

Il fallait pourtant sortir de ce labyrinthe ; une embarcation fut mise à flot pour sonder la route, et M. Ferrand, un de nos jeunes aspirants, chargé de cette difficile opération, s'en acquitta avec tout le succès que le commandant attendait de son zèle et de son expérience.

Une compensation dans nos longues fatigues nous était réservée. Les vents nous poussèrent jusqu'en vue de Pissang, sommet élevé de quelques centaines de toises et à qui je dois quelques lignes.

Savez-vous ce que c'est que cette île ? Une masse serrée et compacte de verdure impénétrable qui arrête au passage tout rayon de soleil. Des feuilles larges comme de vastes parasols s'entrelacent à des folioles imperceptibles, découpées, ciselées, de couleurs variées à l'infini ; des troncs noueux disputent l'espace à des troncs lisses, et jettent côte à côte avec eux

leurs têtes vers le ciel et leurs racines au fond des eaux ; des branches effilées, épineuses, polies, droites ou tortues, se croisent, se mêlent, sans que vous puissiez dire à quel pied elles appartiennent ; un silence religieux règne dans cet amas de verdure et de feuillage. L'île entière n'est qu'un arbre gigantesque, éternel, qui dispute sa place aux flots et descend avec eux jusqu'au fond des abîmes.

La corvette était mouillée au large, le calme venait de nous saisir de nouveau, et dans l'espérance de nouvelles conquêtes botaniques ou zoologiques, le commandant fit armer un canot sous les ordres de Bérard pour aller visiter Pissang. MM. Quoy, Gaudichaux et moi, nous accompagnâmes notre ami, et retournâmes à bord sans avoir pu faire plus de trois pas sur cette île impénétrable. Seulement, au pied d'un rima, nous trouvâmes quelques débris de coquillages et la trace de feux récemment éteints ; le roi de Guébé avait probablement passé par là, et il faut que je vous fasse le portrait de ce roi de Guébé.



Vous avez remarqué sans doute de ces vieilles figures de renards empaillées que les fourreurs placent debout derrière les vitres de leur maga-

sin ? Eh bien ! à l'immobilité près, le roi de Guébé est le renard dont je vous parle.

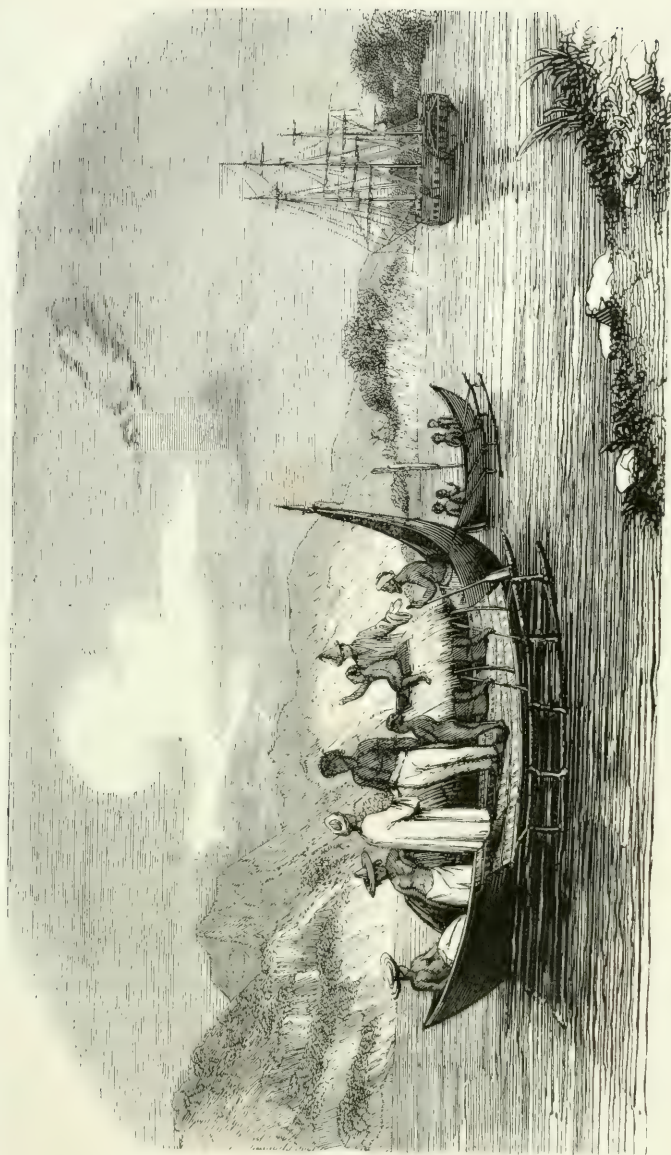
Il était petit, vif, sautillant, piétinant ; il voulait tout voir, tout savoir ; il pressait la main de celui-ci, il frappait sur l'épaule de celui-là ; il rudoyait le matelot, il caressait l'officier ; il s'élançait d'un seul bond vers le gaillard d'avant et revenait en caracolant au gaillard d'arrière ; et puis, riant, chantant, parlant haut avec une volubilité à vous étourdir, il paraissait fort surpris de ne pas vous voir sourire à ses paroles d'ami ou de protecteur.

Il entra chez le commandant, demanda une plume, de l'encre, du papier ; il griffonna en arabe un compliment pour cet officier, pour sa dame et pour le navire. Puis il nous pria, ou plutôt il nous ordonna d'aller mouiller dans son île ; il nous jura que nous y serions reçus avec distinction et que les vivres ne nous feraient pas défaut. Il parut contrarié de notre refus, et s'en consola pourtant par l'assurance qu'il nous donna de nous accompagner jusqu'à Rawack.

Ce monarque si singulier se faisait appeler *capitan Guébé*. Il était maigre, étique ; il avait les pommettes brillantes, le front développé, les yeux vifs, scintillants, petits, privés de cils. Son nez se dessinait aigu, pointu et court ; sa bouche ne s'arrêtait qu'aux oreilles, et les quatre ou cinq dents qui lui restaient avaient une teinte toute coquette de jaune tirant sur le vert ; quelques poils gris pendaient à son menton à fossette ; ses bras étaient grêles ainsi que ses jambes ; ses mains et ses pieds étaient bicornus, ses épaules anguleuses et sa poitrine rétrécie. A tout prendre, il aurait pu passer pour un *babouin* assez bien taillé.

Son chef sans cheveux était couvert d'un turban qui n'avait pas dû être lavé depuis bien des années. Un large pantalon, noué autour des reins et descendant jusqu'à la place du mollet, couvrait ses cuisses décharnées, et il avait acheté, à Amboine sans doute, une robe de chambre à grands ramages, qui lui donnait une ressemblance parfaite avec ces singes savants que les Savoyards promènent chez nous de ville en ville. (Les singes m'en voudraient de la comparaison.)

La flottille du roi de Guébé se composait de trois *carracores*, montées par un grand nombre de guerriers qui paraissaient lui obéir en esclaves. De la première de ces embarcations qui nous accosta sortit une voix humble implorant comme une grâce spéciale la permission de laisser monter à notre bord deux des principaux officiers du roi de Guébé. Nous étions trop courtois pour ne pas accueillir avec bienveillance une demande ainsi formulée, et les deux lieutenants du monarque furent bientôt près de nous. Notre brave matelot Petit ne contenait plus sa joie ; il se sentait heureux de voir à ses côtés des hommes plus hideux que lui ; il se pavanait gravement en montrant du doigt à ses camarades les *Guébéens* visi-



Mouillage de l'Uranie (Ile Rawack).

teurs, et peu s'en fallut qu'il ne se crût un Apollon ou tout au moins un Antinoüs.

Quand la carracore montée par le roi fut arrivée bord contre bord, le monarque indien s'amarra à la corvette; puis il monta sans en demander la permission, et défendit impérieusement à ses officiers de le suivre. Dès lors s'établirent des échanges entre ses équipages et le nôtre. Nous donnions des foulards, des couteaux, des ciseaux, des rasoirs, des aiguilles; on nous offrait en échange des arcs, des boucliers, des flèches artistement travaillées, des chapeaux de paille d'une forme très-originale, et des perles d'une assez belle eau, que les Guébéens tenaient enfermées dans de petits étuis de bambou.

Cependant la corvette filait toujours, et les carracores à la remorque paraissaient vouloir faire route avec nous. Le commandant ne jugea pas prudent de naviguer avec un tel voisinage, et souhaila le bonsoir au roi de Guébé, qui comprit à merveille cette *impolitesse*. Celui-ci nous salua donc à son tour, et nous promit de venir nous rejoindre à la terre des Papous, où nous allions mouiller. Petit était sur l'échelle lorsque le roi de Guébé descendit; il le regarda en face et lui dit, comme s'il pouvait en être compris :

— Marsouin, tu es un brave gabier et je t'estime, parce que tu viens de me détrôner.

Le roi de Guébé, croyant qu'on lui adressait un compliment, prononça quelques paroles inintelligibles en arabe ou en malais sans doute, et Petit, tout rayonnant de cette réponse, lui répliqua :

— *Cré coquin!* que tu es laid?...

Là-dessus ils se saluèrent à la musulmane; le capitain sauta dans une de ses embarcations dont je vais vous parler en détail, et notre brave matelot remonta à bord, où il dîna avec un appétit inaccoutumé. Son succès l'avait enorgueilli.

Il était temps qu'une brise soutenue nous poussât jusqu'à notre première relâche, car depuis plus de deux mois notre pauvre équipage épuisé se traînait à peine sur le pont et dans la batterie; la dyssentérie et le scorbut ne cessaient pas leurs ravages. Rawack, où nous allions mouiller, pointait à l'horizon avec ses dômes de verdure dessinés déjà sur un ciel bleu, et la gaieté se glissa encore dans nos causeries du soir.

Les carracores de Guébé avaient fui loin de nous : c'étaient à coup sûr les pirates les plus effrontés et les plus téméraires de ces mers à moitié inconnues, si nous en jugeons par la hardiesse et l'insolence de leur visite.

Rien n'égale la dextérité avec laquelle les Guébéens manœuvrent ces curieuses embarcations longues de quarante à soixante pieds. Elles sont étroites; leur poupe et leur proue s'élèvent à une hauteur prodigieuse; les extrémités en sont terminées en croissant et en boule, et sont desti-

nées à recevoir le pavillon; les bancs sur lesquels s'assied l'équipage sont protégés contre le soleil par une toiture charpentée, recouverte de feuilles de vacoï, de cocotier et de bananier. Je doute fort que les Guébéens emploient la voile dans leurs navigations; mais à bâbord et à tribord de chacune d'elles, les courbes légères, solidement amarrées et échelonnées sur les flots, portent des *payageurs* en grand nombre qui font ainsi contre-



poids et maintiennent l'embarcation dans un équilibre parfait. Des magasins ou armoires fermées contiennent les armes et les provisions de l'équipage, et je ne saurais dire le nombre immense de flèches qui nous furent offertes lors de notre première entrevue près de Pissang. Au surplus, toute description écrite de ces belles carracores n'en donnerait qu'une imparfaite idée, et je me hâte d'ajouter que, seulement après les avoir vues, j'ai pu me représenter les galères à double et à triple rang de rames dont parlent les anciens.

Rawack venait d'étaler devant nous ses richesses tropicales; chacun de nous, sur le pont, dévorait de l'œil le fond d'une rade où nous allions bientôt nous délasser de tant de fatigues. Les malades dans leurs hamacs savouraient doucement un air terrestre après lequel ils avaient tant soupiré; mais la nuit nous surprit au milieu de notre allégresse, et nous louvoyâmes devant l'île jusqu'au lendemain matin. L'élève Guérin fut chargé d'aller sonder la rade, et la mission fut remplie avec cette haute intelligence qui distinguait le jeune officier dont le courage, depuis cette époque, est sorti vainqueur d'un grand nombre de rudes épreuves.

XXII

RAWACK

Les Sauvages. — Serpents. — Lézards. — Encore Petit. — Escarmouche.

Le paysage que nous avions sous les yeux était ravissant. Placés au milieu de la vaste rade comme au centre d'un magnifique panorama, nous pouvions d'un seul coup d'œil en admirer l'harmonie. A droite se dresse un cap chevelu sur lequel sont étalées de la façon la plus variée toutes les richesses botaniques des zones brûlantes, puis le cap, s'abaissant par une pente insensible et une courbe régulière, se repose à une lieue de là sur la plage.



Ici sont des maisons groupées, bâties sur pilotis : des feuilles de latanier

et de bananier servent de toiture à ces demeures, élevées de sept à huit pieds au-dessus du sol sablonneux, et tout à l'entour se montrent épars quelques tombeaux protégés par leurs idoles hideuses, les crânes blanchis et les pieuses offrandes des amis et des parents. Un vide vaporeux, à travers les flèches élancées d'un admirable bouquet de cocotiers, laisse voir au loin un large ruban vert, canal tranquille qui sépare deux terres voisines. A gauche, le terrain reprend sa courbure et s'élève peu à peu, comme pour rivaliser de grâce et d'élégance avec le paysage du côté opposé. Sur la base de cette petite hauteur, le flot se brise avec violence et reflète au loin mille arcs-en-ciel. Enfin, dans un lointain violâtre se groupent les hautes et solitaires montagnes de Waïgiou, dominant la terre silencieuse du pays des Papous; et, pour raviver le tableau, des ombres, ou plutôt des fantômes noirs agités par la peur et la curiosité, sautillent au fond de la rade ainsi que ferait une bande de babouins. Enfin, des lames joyeuses courant les unes après les autres, reflétant un ciel d'azur et un soleil large et brûlant, complètent le paysage.

A la mer basse, un navire de moyenne grandeur peut toucher sur un roc à une encablure de terre; mais M. Guérin n'était pas homme à remplir la mission dont on l'avait chargé le matin sans signaler la position de ce dangereux récif.

Le lendemain de notre arrivée, Rawack fut désert; notre présence avait fait fuir les naturels. Il y aurait une autre leçon à tirer de cette crainte générale et instantanée qu'éprouvent tous les sauvages à l'aspect seul d'un navire européen; on serait tenté de croire que la civilisation ne s'est ouvert un passage à travers les océans, les déserts et les forêts, qu'à l'aide de la mitraille. Quand nous débarquâmes, la trace des pieds était encore empreinte sur le rivage; des vases à demi remplis d'eau ou d'aliments frais se trouvaient dans les cases abandonnées, et les offrandes faites aux morts paraissaient être le dernier adieu des naturels à leur île natale.

Nos tentes dressées à terre protégeaient nos instruments astronomiques; les embarcations cherchaient des mouillages commodes; les chasseurs parcouraient les bois, les botanistes fouillaient partout, et les pauvres malades, appuyés sur leurs amis, cherchaient à ressaisir une vie près de leur échapper.

Cependant les indigènes ne se montraient pas encore; leurs agiles pirogues glissaient bien la nuit dans le canal qui sépare Rawack de Waïgiou, et comme nous n'avions pas l'air de nous apercevoir de ces rondes nocturnes et mystérieuses, les journées étaient paisibles, sans incidents, monotones et étouffantes. Peu à peu les pirogues s'approchèrent davantage; les plus téméraires de ceux qui les montaient descendirent sur la plage; et, tout tremblants d'abord, ensuite audacieux jusqu'à l'impertinence, ils s'établirent près de nous; puis ils s'assirent familièrement à nos côtés, goûtèrent de nos mets, voulurent essayer la commodité de

quelques-uns de nos vêtements, et finirent par commettre quelques larcins que nous eûmes la prudence de ne pas punir, de crainte que, par notre faute, il ne nous fût plus permis d'étudier leurs mœurs, leurs usages, leur caractère, et c'eût été une grande perte pour notre curiosité.

Lassés enfin de leurs courses nocturnes, dont ils ne tiraient aucun profit, rassurés aussi par notre attitude paisible, les insulaires échappés de Boni et de Waigiou se décidèrent à débarquer en plein jour en face de nous, sans armes, avec une sorte de bravoure où il y avait plus de fanfaronnade que de vrai courage, et il ne dépendit pas de nous que nous devinssions pour eux de véritables amis. Je dois ici un utile conseil aux explorateurs que le hasard ou les devoirs de leur mission appellent au milieu de ces peuplades les plus farouches du globe : c'est que, à moins d'y être forcés par les plus graves circonstances, ils ne doivent se montrer les agresseurs dans aucune occasion. Le plus sûr moyen d'adoucir le caractère cruel de ces indigènes est de leur témoigner une grande confiance. Si vous vous dites forts avec eux, ils vous prouvent, en vous assassinant, que vous êtes faibles. De pareils hommes n'ont d'arguments qu'au bout de leurs sagaies, de leurs cries ou de leurs flèches empoisonnées. Les restes sanglants de l'intrépide Cook n'auraient pas été confiés à la rade de Karakakooa dans un cercueil de plomb, si le défiant capitaine s'en était loyalement rapporté à la parole d'Owhiée, qui lui promettait réparation du vol dont l'illustre navigateur anglais avait à se plaindre. Que de catastrophes seraient évitées si, au lieu de braquer tout d'abord l'artillerie sur les plages, les voyageurs cherchaient à ne se faire connaître des indigènes que par des bienfaits !

Les sauvages sont, à la vérité, de grands enfants qui veulent qu'on les amuse et qu'on leur fasse des cadeaux, mais ils se révoltent contre les menaces. Que le jour arrive encore à mes yeux éteints, que j'entreprenne un nouveau voyage autour du monde, et j'emmènerai avec moi des danseurs de corde, des escamoteurs, des jongleurs, persuadé qu'avec un semblable cortège il me sera plus aisé de m'impatroniser chez ces peuples primitifs, d'étudier leurs mœurs, de visiter l'intérieur de leurs déserts, de leurs forêts, qu'en m'aidant de fusils et de balles, dont la puissance les soumet quelquefois, mais ne les désarme jamais.

Pour ma part, je déclare que je n'ai couru de véritables dangers qu'alors que j'ai voulu combattre les sauvages avec nos armes européennes, et je n'ai jamais voyagé avec plus de sécurité que lorsqu'en débarquant j'ai confié aux naturels, accourus sur le rivage par curiosité ou par un instinct de rapine, mes boîtes, mes pistolets, mes objets d'échange et même mon fusil. Je vous dirai plus tard ce qui m'est arrivé à Wahoo, l'une des plus belles îles et des plus riches de l'archipel des Sandwich.

Je maintiens donc que, si les Européens ont à déplorer tant de sanglantes

catastrophes dans ces courses lointaines, il faut en accuser leur humeur querelleuse et les injurieuses précautions qu'ils prennent sans cesse pour se garantir de toute attaque des peuplades au milieu desquelles ils sont jetés. La défiance est un outrage, et chaque peuple, civilisé ou sauvage, généreux ou abruti, veut faire croire qu'il a le sentiment de sa dignité.

Le commerce est le principal lien des peuples. On place toujours en première ligne l'intérêt matériel; vient ensuite la morale, qui protège et affermit. Chez les peuples sauvages surtout, cette double maxime est frappante de vérité, et tout voyageur fera bien de l'utiliser à son profit.

L'opulence est en tous lieux un excellent passeport, et au milieu de ces archipels indiens on est riche avec si peu de chose, que la générosité ne coûte aucun regret, alors même que l'on est dupe de sa confiance. A Rawack, nous ne tardâmes pas à comprendre que nos comptoirs seraient bientôt appauvris par les exigences des naturels que nous ne voulions pas éloigner; mais, à tout prendre, nous aimions mieux encore perdre quelques bagatelles que de laisser concevoir de notre grandeur une opinion défavorable; aussi continuâmes-nous nos prodigalités, sauf à nous payer plus tard en fouillant dans les tombeaux élevés sur la plage.

Notre exemple devint contagieux; les naturels se piquèrent d'honneur à leur tour. Chaque matin un grand nombre de pirogues venaient voltiger autour de la corvette et nous apportaient des coquillages rares, de très-jolis insectes, des papillons précieux, et surtout d'énormes lézards vivants, fortement liés sur le dos à un gros bâton. Ces lézards monstrueux sont, à ce qu'il paraît, très-nombreux à Boni et à Waigiou, où pourtant on leur déclare une guerre à outrance. Les indigènes, pour s'en saisir, emploient un moyen qui n'est pas sans quelque danger, quoique la morsure de ces reptiles ne soit pas très-venimeuse. Toutefois Bérard, un de nos élèves, qui en fut mordu un jour, en éprouva, malgré une prompte cautérisation, une fièvre qui dura près d'une semaine. Voici le moyen employé par les sauvages : ils se placent doucement à genoux sur la terre molle où le lézard a établi son gîte. Ils ont en main une palette tranchante en forme de battoir, et tiennent captifs au-dessus de l'orifice du trou plusieurs insectes bourdonnant dont le frôlement attire le reptile. Dès que celui-ci a montré sa tête à l'air, le chasseur plonge vivement sa palette dans le sol léger et mobile, et il est rare que le lézard ne soit pas arrêté par le milieu du corps. Si pourtant cela arrive, la première retraite du reptile lui est à l'instant fermée, et les insulaires apostés près de là punissent, par une amende consistant en poissons ou en cocos, le chasseur désappointé.

La présence de ces monstrueux lézards dans tout cet archipel ferait supposer que de gros serpents y ont aussi établi leur demeure; mais, quoiqu'ils y soient en effet très-communs, nous n'en avons guère vu qui eussent plus de quatre à cinq pieds de longueur. Ici, comme dans presque

tous les pays du globe, ils craignent le bruit et fuient à l'aspect de l'homme. Cependant je me hâte de prévenir les capitaines que sur les bords de l'aiguade, située à quelque vingtaine de pas du fond de la rade de Rawack, on trouve fréquemment un grand nombre de ces reptiles. Ils paraissent attendre, roulés en spirale sous des touffes d'arbrisseaux, une agression qui les force à la défense. La meilleure arme contre de pareils ennemis est une baguette de fusil, dont un coup, bien appliqué sur les flancs de l'animal dressé, brise un de ses anneaux, et arrête tous ses mouvements. Cependant il faut de l'adresse et du sang-froid pour une pareille chasse.

Rawack est une île taillée en forme de pilon courbe; les deux extrémités sont larges, hautes, raboteuses; le centre est uni, resserré; elle n'a guère qu'une petite demi-lieue dans sa moindre largeur, et on la traverse en suivant un joli sentier sans cesse ombragé par les arbres les plus riches et les plus variés.

C'était ma promenade favorite de chaque matin, alors que le soleil, à son lever, réveillait les myriades d'oiseaux qui inondaient, pour ainsi dire, la cime touffue des arbres. Un jour que, plus matinal que de coutume, je m'étais muni de mes crayons pour aller dessiner les flancs si majestueux de Waigiou, je vis accourir à moi Petit, le visage tout déchiré, jurant et frappant du pied comme s'il avait reçu un outrage impuni.

— D'où viens-tu?

— Oh! les gredins!

— Que t'a-t-on fait?

— Oh! les phoques!

— Voyons, que t'est-il arrivé?

— Et ces sales esturgeons osent se croire des hommes taillés ainsi que vous et moi!

— Parleras-tu, drôle?

— Si j'en trouve jamais cinq ou six séparés des autres, je leur tombe dessus comme une averse sur les matelots.

— Explique-moi donc la cause de cette colère.

— Ce n'est pas difficile, sacrebleu! et vous allez juger, vous, monsieur, qui êtes juste, si j'ai eu tort de taper dessus.

— Tu as tapé sur quelqu'un?

— Sur quelqu'un, non; sur quelques-uns, oui.

— Encore des sottises.

— Mais non, à ma place, Marchais les aurait broyés. Cré mille sabords! si j'étais fort comme lui!

— Tu ferais de belles choses! Mais assez de plaintes comme ça; dis-moi ce qui t'est arrivé.

— Un petit verre, d'abord.

— Tiens.

— Et puis un autre.

— Tiens.

— Vous n'êtes pas un Rawackais, vous; un Waigiouien, vous. Vous savez comment s'apprêtent les poissons; mais ces requins? ça fait pitié. Tenez, jugez si j'ai tort, et si l'on ne ferait pas bien de taper sur ces êtres comme sur des crapauds. Vous n'ignorez point que je n'ai point couché à bord, et que j'ai veillé auprès de la tente où ils sont si bêtement occupés à compter les mouvements *de la pendule*.

— Du pendule.

— Dites *du pendule* si vous voulez; moi, je dirai toujours *de la pendule*, parce que je crois savoir parler français.

— Ah! tu parles bien le français, toi.

— Mieux qu'*eux autres* qui sont *entablés* sur des feuilles de bananier comme des singes.

— Ah! les Papous sont là?

— Oui, monsieur; mais n'y allez pas, ça fait horreur, ça dégoûte; j'aimerais mieux me trouver devant un essaim de jolies filles. Bref, je vais vous conter ça. Je flânaï ce matin là-bas en pensant à pauvre père et à pauvre mère qui marchent maintenant la tête en bas, et chez qui il commence à faire nuit quand il fait jour ici; je cherchais des coquillages pour vous en faire un cadeau, en échange du verre d'eau-de-vie que vous allez me donner, quand j'ai vu se détacher de Waigiou une demi-douzaine de pirogues. Ça me va, m'ai-je dit, ça me va. Je leur emprunterai gratis quelques bagatelles, je les donnerai à M. Arago, et j'aurai une demi-bouteille de rhum; qui sait? peut-être une bouteille entière, ça dépend de lui.

— Après?

— Eh bien! après cette bouteille une autre.

— Achève ton récit.

— Bref, les voilà arrivés, et nous nous sommes salués en gabiers, eux en reniflant et moi la main au chapeau. Ils m'ont dit : « *Sala, sala;* » je leur ai répondu : « Bonjour, citoyens, » et ils se sont mis à rire comme des imbéciles. Peut-être qu'ils ne savent seulement pas ce que c'est qu'un citoyen.

— C'est possible.

— Ils sont si.... *Huques*, vous savez, votre domestique. Bref, ils se sont établis à terre, ont préparé leur déjeuner, sans vin, par exemple, sur de petits morceaux de bois vert fichés à terre et placés comme s'ils voulaient bâtir une maison en *mignature*; ils ont placé d'autres baguettes vertes aussi, serrées les unes contre les autres, formant charpente, puis ils ont étendu le poisson dessus.... beau poisson, ma foi, rouge, bleu, vert, et frais comme du poisson frais. Bref, ils ont mis dessous des branches et des feuilles sèches, et, faisant du feu comme chez nous on fait du

chocolat, voilà qu'ils allument tout ça, et que les jolis poissons deviennent de petits saint Laurent. Ils étaient roux que ça donnait envie d'en manger jusqu'à demain ; bref, les susdits bien cuits, *eux autres* les prennent avec leurs doigts huileux, et les voilà qui se mettent à mâcher sans seulement me dire : « Assieds-toi là par terre ; avale comme nous. » C'est-il pas là une injure, dites ?

— C'est peut-être leur usage.

— C'est jamais un bon usage que d'être impoli et de manger tout seul quand il y a là un étranger qui a faim.

— Bien dit.

— Aussi, sans plus de façon, j'ai allongé mon bras et j'ai tiré un poisson de dessus son gril, en leur disant merci. Mais, au moment où j'allais mordre dedans, voilà-t-il pas le plus dodu de la troupe qui me dit des gros mots!...

— Peut-être te disait-il de jolies choses.

— Il fallait qu'il s'expliquât, l'imbécile ! Bref, ayant compris comme ça, j'ai dû me fâcher ; alors je lui ai lâché son poisson à la face, et je lui ai fait un geste de matelot qui veut dire : Je me moque de toi.

— Qu'ont-ils répondu ?

— Rien ; ils ont continué à manger, les goinfres, et je les ai regardés faire. Bref, j'en étais là quand, pour me rabaisser sans doute, ils ont entamé le dedans de la pitance, et se sont mis à avaler les intestins des poissons. J'ai vu la ficelle, et je me suis mis à marronner. Mais, comme vous m'aviez dit que nous naviguions pour l'instruction des peuples, j'ai voulu apprendre aux Rawackais la manière dont on mange proprement les poissons dans notre pays. Là-dessus, je m'empare délicatement, à l'aide du pouce et de l'index, d'un de leurs gros goujons ; je l'ouvre, j'en arrache les boyaux, je les jette à terre, et j'avale la chair sans plus de façons. Mais ces gredins, ces satanés ladres, ne font ni une ni deux, ils se fient dans la pensée que c'est pour les gouailler que j'ai avalé un morceau de la bête, ils ramassent avec soin les tripes que j'avais jetées ; puis, avec des cris et des menaces, ils m'entourent, se mettent à gesticuler, à danser, et, sans doute pour battre la mesure, ils tapent sur mes épaules comme sur un tronc d'arbre.

— Diable ! diable ! ça chauffe.

— Oh ! alors je prononce à voix basse le nom de Marchais pour me donner de la force et du courage ; j'empoigne un de leurs avirons, qu'ils ont la bêtise d'appeler pagaies, et, ma foi, je fais un moulinet sterling qui entame quelques côtes.... A ma place, vous en auriez fait autant, je pense.

— A ta place, je n'aurais pas pris de poisson.

— Mais, dans tous les cas, vous auriez jeté les tripes ?

— Oui.

— Eh bien ! c'est cela qui les a vexés, les brutaux ! Bref, la danse continuait depuis cinq ou six minutes ; je tapais, j'étais tapé, et je ne sais ce qui serait arrivé à la fin, si le grand canot, commandé par M. Raillard, n'avait montré son nez à l'embouchure du canal. C'est tout. Ai-je tort ? dites.

— Tu es un drôle.

— Je le sais ; mais ils sont bien drôles aussi, *eux autres* ! manger les tripes des poissons, et peut-être les arêtes !

— Cela ne te regardait pas.

— Si fait, ça regarde tout le monde de faire du bien au monde. Et puis, vous ne savez pas tout encore ? Le temps est noir, la mer devient houleuse, et ils pourraient fort bien ne pas aller à la pêche de plusieurs jours ; ils ont imaginé quelque chose qui n'est pas trop bête pour des sapajous. Dans un de leurs vases de terre ils ont fait bouillir de l'eau de mer, puis ils l'ont jetée dans un grand tube de bambou vert, et ils y ont mis le poisson qu'ils ont bien fermé, et qui cuit là dedans comme s'il n'était pas sorti de sa chambre.

— J'ai vu cela, et c'est assez ingénieux.

— Croyez-vous que le poisson soit bon là dedans ?

— Délicieux ; j'en ai mangé hier.

— Avec les tripes ?

— Non.

— A la bonne heure.

— Dis-moi, crois-tu que les naturels du Waigiou soient encore là ?

— Oui.

— J'y vais.

— Je ne vous le conseille pas ; ils vous feront peut-être comme à moi, et je vous réponds qu'ils tapent dur.

— C'est égal, je tiens à les voir.

— En ce cas, je vous accompagne ; ils ne savent pas que vous valez plus que moi, et ils ont si peu d'usage de la société et des bonnes manières du grand monde !... Encore un petit verre, monsieur...

— Non, tu te griserais, et tu ferais de nouvelles sottises.

— Vous me calomniez ; vous savez bien que je porte mieux la voile que la corvette.

— Tiens.

— Cré coquin ! manger des tripes de poisson !

Je partis donc avec mon brave et grotesque matelot, et j'arrivai bientôt auprès des insulaires, encore en effervescence, et occupés, pour la plupart, à donner des soins à un des leurs contre lequel Petit s'était rué fort cavalièrement.

— Je crois qu'il gigotte, me dit-il.

— Tu l'auras blessé, coquin !

— Tiens, croyez-vous donc qu'il y allait de main morte, lui ? C'était le

plus insolent, le plus criard ; moi, je n'aime pas les criards, et je méprise les insolents.

— Tu as des manières si brutales !

— Les manières de ces gaillards-là ne sont guère plus mignonnes que les miennes, et si vous n'aviez pas deux bons pistolets à votre ceinture, je vous jure que je vous défendrais d'aller à eux.

— Tu me le défendrais !

— Oui, oui !

— De quel droit ?

— Du droit qu'on prend quand on aime les gens... Encore un petit verre, monsieur Arago.

— Tais-toi ; ils nous ont vus.

— Ça n'empêche pas le petit verre. Au contraire, ça doit faire redoubler.

— Silence !

Dès que nous fûmes près d'eux, les naturels nous entourèrent en parlant tous à la fois et en nous menaçant de la façon la plus significative ; mais notre bonne contenance les apaisa moins encore que quelques légers cadeaux, et bientôt l'harmonie régna parmi nous.

— Faire des présents à qui avale des tripes de poissons !... me disait Petit plus rassuré ; mais ce n'est pas là connaître son monde !... Avaler des tripes de poisson !... C'est égal, j'ai envie d'en goûter, rien que pour savoir si c'est passable. Je vais leur en demander une demi-aune.

— Si tu bouges, je te chasse.

— Allons, suffit, je ne souffle plus.

Le repas des Rawackais (comme disait Petit) se continua paisiblement. Les poissons avaient fort bonne mine ainsi préparés ; chacun des convives prenait sa part sur le grillage noirci, le plaçait dans le creux de sa large main ou sur un morceau de feuille de bananier, et en divisait les morceaux avec assez d'adresse. Accroupis à la mode de nos tailleurs, ils mangeaient sans rien dire ; ils buvaient à tour de rôle, dans une calbasse, une eau fort limpide apportée de Waigiou, et de temps à autre ils se tournaient vers le soleil en marmottant quelques brèves paroles qui devaient être des prières.

— Je crois qu'ils prient Dieu, murmurait Petit ; foi d'homme de cœur, ça en a l'air... Si ça ne fait pas pitié ! oser prier Dieu et avaler des tripes de poisson !

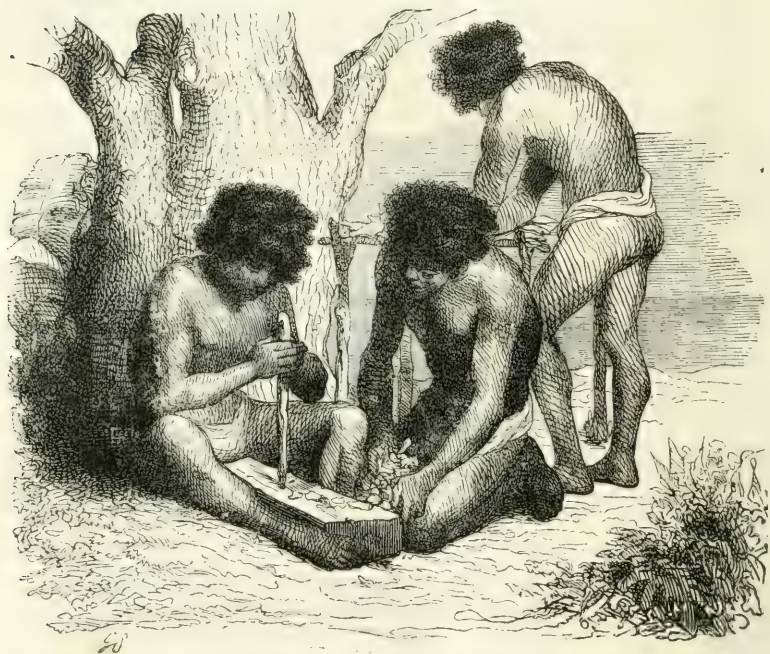
Le fait est que la façon de manger de ces peuplades n'est pas très-engageante, et je connais bien des jeunes Parisiennes qui détourneraient leurs regards de pareils tableaux.

La nourriture des habitants de Rawack et de Waigiou consiste en poissons, en volailles, en coquillages et en fruits. Pour boisson ils n'ont que de l'eau pure ou du lait de coco ; pour ustensiles de service, des vases

grossiers, et pour unique assaisonnement, l'appétit qu'ils savent se donner par un continuel exercice.

En général, les voyageurs qui publient le résultat de leurs observations dans les pays lointains croient avoir rempli leur tâche dès qu'ils nous ont tout simplement signalé un fait. Par exemple, ils ont dit, et la chose est vraie, que les sauvages faisaient du feu en frottant un morceau de bois sec contre un morceau de bois vert. Et voilà tout. Eh bien ! cela ne m'apprenait presque rien, et je ne savais pas exactement comment on faisait du feu chez les sauvages. Voici leur procédé ; c'est par les détails seuls qu'on traduit fidèlement.

Un homme s'accroupit, tenant dans sa main deux morceaux de bois, l'un long de douze à quinze pouces, gros comme une baguette de tambour et terminé en cône peu aigu ; l'autre est un parallélogramme de la



hauteur de cinq ou six pouces et de trois ou quatre de largeur, sur un des côtés duquel est pratiqué, vers le milieu, un petit trou profond de six

lignes; de ce trou part une rigole de trois ou quatre lignes de profondeur allant jusqu'au bout de la pièce de bois. Celle-ci est verte, la baguette est sèche. L'homme accroupi retient entre la plante de ses deux pieds la grosse pièce, glisse quelques herbes et folioles à demi calcinées dans la rigole, jusqu'au petit trou, y place la baguette qu'il tient entre ses deux mains ouvertes, et la tourne et retourne ainsi qu'on prépare chez nous le chocolat. C'est par ce frottement rapide, qui dure toujours une demi-minute au moins, que la chaleur se développe et met le feu aux herbes sèches, que l'on attise ensuite avec le souffle. Cela est simple, j'en conviens, mais cela devait être dit. Et maintenant, dans la crainte de l'oublier plus tard, je me hâte de constater ici trois observations bien frivoles, sans doute, mais qui m'ont paru assez singulières. La science les expliquerait peut-être par des études physiologiques ou psychologiques; moi, je ne me jette pas dans les profondeurs et je n'interroge que les surfaces.

J'ai donc remarqué que, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au cap Horn, c'est-à-dire dans un espace à peu près égal aux cinq sixièmes de la circonférence de la terre, pas un peuple sauvage ne mange un mets quelconque assaisonné. Point de sauces, point de *fournitures*; tout se cuit sur la braise à une fumée ardente, ou dans des fours qu'on étouffe quand la victime y est jetée quelquefois en vie. L'art culinaire n'est guère investigateur.

Pour dire *non*, tous les peuples de la terre font avec la tête le signe en usage chez nous, quelques-uns ajoutent à ce signe une parole, d'autres un mouvement de la main, mais toujours le signe de tête existe. Eh bien! pour dire *oui*, tous les peuples de la terre, dans le vaste espace dont je viens de vous parler, *lèvent* la tête en reniflant au lieu de la baisser comme nous. C'est futile à observer, j'en conviens, mais j'ai fouillé dans tant de petits secrets! j'ai voulu si bien voir!

La troisième de mes observations est, je crois, plus singulière encore: c'est que, chez tous ces peuples, on dort couché presque continuellement sur le ventre. La médecine nous expliquera cela. Me pardonnera-t-on d'indiquer ces légères différences, ces usages généraux? C'est par un faisceau de minutieux détails qu'on arrive à des conséquences générales.

Un grain violent nous força, Petit et moi, à la retraite; nous quittâmes les sauvages, qui s'abritèrent sous leurs *pros* renversés, et nous, plus instruits que la veille, nous reprîmes la route du camp, contraints de courber le dos sous les rapides ondées d'une averse tropicale.

— Cela est bien bête! grommelait Petit entre ses dents.

— Qu'est-ce qui est bête?

— Vous et la chose. Vous, de venir par ce temps de chien vous frotter à de pareils animaux; la chose, de voir des hommes si sales que vous vous plaisez encore à dessiner sur vos livres.

— C'est pour mon instruction.

— J'ai beau les voir, moi, ça ne m'instruit pas davantage.

— Tu te trompes, et tu en sais maintenant plus qu'hier.

— Ah ! bah !

— Certainement, rappelle-toi ce que tu as observé.

— C'est juste, morbleu ! c'est juste, je sais maintenant que les Rawackais et les Waigiouiens mangent les tripes de poisson.

XXIII

RAWACK

**Pêche. — Le roi de Guébé et Petit. — Une jeune fille. — Départ. —
Mort de Labiche. — Divers archipels — Les Carolines.**

Si les lourds et trapus indigènes de ces contrées ont souvent l'intelligence trop épaisse pour qu'ils puissent surmonter certaines difficultés, il faut convenir aussi que le ciel les a doués d'une sorte d'instinct vraiment merveilleux, à l'aide duquel ils parviennent à maîtriser le caprice des éléments et la volonté hostile et opiniâtre du sol où le destin les a jetés. Le besoin, ce premier et redoutable ennemi des hommes, leur a dit comment il fallait que leurs demeures fussent construites pour échapper au courroux des flots ou aux rafales des ouragans; il leur a appris à grimper comme des chats sauvages sur les arbres les plus élevés, au sommet des tiges les plus lisses; sans doute aussi il leur a indiqué de puissants remèdes contre la piqure incessante et douloureuse des insectes qui assombrissent l'atmosphère, et contre la dangereuse morsure des serpents qui rampent autour d'eux et partagent parfois la même couche.

Il nous arrivait souvent, à nous gens si fiers de notre supériorité sur les sauvages, de pénétrer dans un bois et de chercher inutilement pendant des heures entières, sur les plus hautes branches, un fruit rafraîchissant. Eh bien! dès que nous faisons entendre à un indigène que nous lui donnerions quelque bagatelle en échange d'une jam-rosa aigrette, d'une banane ou d'une pastèque, nous étions sûrs de le voir revenir peu d'instants après, apportant dans ses mains ou sur sa tête les objets que nous avions désirés. Pas un de nos pilotes garde-côtes, habitués aux signes atmosphériques indiquant d'une manière assez précise les variations d'une température ou les approches d'un coup de vent, ne pourrait

lutter avec les naturels de Rawack dans l'art de prédire la veille le temps du lendemain, et dès que vous les voyez ici abritant leurs pros loin du rivage, soyez sûrs qu'il y aura bientôt bourrasque à l'air ou sur les flots.

Ce peuple est casanier, apathique, silencieux ; il naît, il vit, il multiplie, et son existence ne sort des limites qu'il s'est tracées qu'alors qu'un navire européen vient relâcher dans ces parages, ce qui, je crois, ne lui arrive guère qu'une fois chaque quatre ou cinq ans.

Voyez ces individus, assis là sur le sable, aux rayons d'un soleil dévorant, insensibles à ses flèches aiguës.

Ils sont tous, ou presque tous, courts, trapus, d'un noir sale ; leur front est déprimé, leurs yeux petits, sans feu, sans animation ; sur leur tête grosse et lourde pousse une si prodigieuse quantité de cheveux longs et crépus qu'on dirait un échafaudage de monstrueuses perruques, paisible



refuge de myriades d'insectes qu'il n'est pas nécessaire que je vous nomme. Les joues des naturels de Rawack sont larges et pendantes, quelques poils épars et inégaux les *ornent* d'une façon peu gracieuse, et leur lèvre supérieure, pareille à celle des nègres d'Angole et de Mozambique, est ombragée d'une moustache, mais d'une seule moustache qui ne couvre que la moitié de la bouche, car l'usage du pays, ou peut-être un fanatisme religieux, défend d'en porter des deux côtés. Maintenant ajoutez à ces charmes séduisants une poitrine large et velue, des épaules charnues

et rondes, des bras courts, potelés, taillés en boudins, sans formes dessinées, sans muscles; des cuisses comme des troncs d'arbres, des pieds et des mains énormes, une démarche pénible et écrasée, des dents sales et une odeur de boue qui s'exhale au loin, et vous aurez une idée assez complète de cette population rare, triste, curieuse et insolente, qui ne craint plus de venir se frotter à nous tous les matins, et qui ose même parfois nous regarder avec un certain mépris facile à discerner.

Je ne vous parle pas des exceptions qui se font remarquer par-ci, par-là, au milieu de ces êtres réveillés par notre présence et l'appât d'une rapine d'autant plus facile que nous n'exposons guère à leurs regards que ce que nous voulions perdre. On voit aisément que ce sont là des jeux de la nature, qui cherche parfois, dans un nouvel effort, à se venger de son propre caprice. Et cependant il y a parmi tous ces hommes si grossièrement bâtis une adresse telle pour certains exercices, qu'on a peine à y croire même alors qu'on en a été mille fois témoin.

Je veux parler de leur pêche vraiment merveilleuse, et tellement amusante que nous ne pouvions nous lasser d'y assister matin et soir. Placé debout sur l'avant d'une pirogue, un homme est là, Neptune parodié ou plutôt Silène en goguette, tenant en main une longue perche armée de deux pointes de fer en fourchette; il plane sur l'eau et cherche de l'œil le poisson qui fuit et glisse à peu de profondeur; dès qu'il le voit, il fait signe à ses camarades et leur indique d'un geste de la main gauche le côté vers lequel ils doivent diriger l'embarcation. Ceux-ci obéissent et pagaient doucement pour ne pas effrayer le poisson. Halte maintenant! Le *chasseur* a mesuré la distance, il a levé le bras, calculé la courbe que le trait va décrire. La fourchette est lancée, et il est rare qu'elle ne frétille pas sur l'eau, aux mouvements de l'animal qu'on voulait atteindre. Sur vingt-cinq coups lancés, parfois au milieu d'une mer peu calme, deux coups à peine sont sans résultats, et j'ai vu Petit embrasser un jour avec une tendresse qui allait jusqu'au délire un de ces habiles pêcheurs, lequel, venant de désigner deux poissons voyageurs côte à côte, les piqua tous les deux au beau milieu du dos, à trente pas au moins de distance.

C'est une chose vraiment digne de remarque et dont la civilisation devrait rougir, que le respect qu'ont pour les cendres des morts tous les peuples de la terre, même les plus stupides et les plus farouches. Ici, comme à Koupang, comme à Diély, comme à Ombay, il est aisé de voir que les hommes, dans leur religion bizarre, ridicule ou cruelle, croient à une autre vie, car sans cette foi, le culte qu'ils professent en faveur de ceux qui ont pour toujours disparu de cette terre ne serait qu'un absurde contre-sens.

Remarquez ces tombeaux dont toute l'île de Rawack est semée. Nulle herbe parasite ne croît autour du terrain qui environne cette demeure sacrée, terrain plan, enjolivé d'un sable fin et blanc; les parois du monu-

ment sont parfaitement entretenues et ne laissent aucune issue au vent, à la pluie ou aux insectes.

Ce sont des cases basses, carrées, avec charpente au plafond, bâties en tiges de bambou et en feuilles de palmistes; une porte étroite est pratiquée à la façade; un homme accroupi peut aisément y passer et visiter l'intérieur, où sont placés et renouvelés des *ex-voto*, pieux garants d'une tendresse qui survit à la tombe. Dans le principal de ces édifices nous avons trouvé des bandelettes en laine et soie de diverses couleurs, fixées sur des bâtons debout; un énorme coquillage, de la classe des bénitiers, plusieurs armes brisées, un grossier escabeau et une assiette en porcelaine chinoise; sur le devant et en dehors étaient placés, par rang de taille, cinq crânes fort propres et fort bien conservés, et le tout se trouvant, pour ainsi dire, abrité sous une pirogue renversée, image peut-être de la vie qui venait de s'éteindre. Quelques figures grossièrement taillées, proba-



blement les divinités du lieu, se faisaient remarquer auprès des tombeaux et au dedans; mais ces figurines, tantôt debout à cheval sur un morceau de bois aigu, tantôt couchées sur la terre ou le gazon, paraissaient avoir été presque toutes mutilées. Les hommes, dans leur aveugle colère, se vengent même de leurs dieux.

Je garde encore dans mes collections une de ces ridicules idoles, qui a vu peut-être bien des sacrifices humains. C'est une tête presque sans corps, des jambes crénelées, des pieds fourchus, des bras courts et gros, une bouche s'arrêtant aux oreilles, où pendent des anneaux d'os et de pierre, un nez épaté, des yeux imperceptibles, et pour coiffure un capuchon pointu, plus long à lui seul que le reste de la figure. Un de nos matelots trouva ce dieu de Rawack ou de la Nouvelle-Guinée à moitié caché sous la boue qui avoisinait l'aiguade du mouillage. Je le montrai à un naturel qui ne parut pas trop se soucier de le voir, et qui ne fut nullement fâché de le laisser en ma possession. Expliquez maintenant ces étranges anomalies.

Cependant les échanges devenaient chaque jour plus actifs; nos bagatelles acquéraient plus de valeur; mais nous avions assez de lézards, de sagaies ou d'ares, et nous demandions avec instance des papillons, des insectes ou des oiseaux. Nous ne tardâmes pas à être satisfaits : les pirogues arrivèrent en nombre considérable à notre camp, et nos collections s'enrichirent de plusieurs familles et espèces très-curieuses. Les oiseaux de paradis eurent leur tour; les insulaires nous en apportèrent une assez grande quantité, proprement enveloppés dans des feuilles de bananier, et empaillés d'une façon si admirable, qu'on a longtemps cru en Europe qu'ils n'avaient point de pattes et qu'ils perchaient à l'aide du bec et de leurs ailes. Pour deux mouchoirs, un couteau de cuisine, un vieux drap de lit et quelques hameçons, j'obtins de prime abord cinq magnifiques oiseaux de paradis, parmi lesquels, un *six-fillets* noir, si rare, si beau, si éclatant de mille reflets !...

Le chef de la pirogue avec qui je fis un échange me parut si enchanté de son marché, qu'il me donna à entendre qu'à son retour de Waigiou il m'apporterait une plus grande quantité de ces oiseaux, et qu'il voulait profiter d'une brise favorable pour partir, afin de me revoir plus tôt. Comme les embarcations n'étaient jamais manœuvrées qu'à la pagaie, je ne compris pas d'abord le motif de ce brusque départ, et je le lui dis en montrant les voiles de la corvette étendues à l'air; mais lui, me faisant signe d'attendre, grimpa en quelques instants sur l'un des cocotiers du rivage, en descendit une jeune branche avec toutes ses folioles, et s'élançant joyeux dans sa fragile pirogue, planta sur le banc du milieu l'élégante dépouille de l'arbre. Le vent la courba d'une manière gracieuse, et le pilote, fier de ma surprise, disparut sur les flots d'un air triomphant. O industrie! que de miracles n'as-tu pas semés sur toutes les parties du globe!

Tout allait bien à terre, sinon à bord où les maladies sévissaient plus intenses et plus meurtrières. Les naturels n'avaient plus peur de passer la nuit sans armes autour de nos tentes dressées, et nous nous félicitions de cette relâche où nos opérations du pendule avaient pu se faire sans

danger, lorsque tout à coup le navire se trouva seul sur la rade, et nous seuls aussi sur le rivage. Qu'était-il donc arrivé ?

Marchais, le rude Marchais, Vial, Lévêque et Barthé étaient presque inquiets; Petit mâchait son tabac avec plus de précipitation, et nous-mêmes nous suivions avec inquiétude, à l'aide de nos longues-vues, les mouvements des embarcations sur les côtes voisines. Nous ne comprenions rien à cette retraite précipitée et sans motif. Comme elle semblait nous cacher un piège contre lequel il était sage de se tenir en garde, Petit, dès lors, demanda la permission de rester toujours à terre, car il voulait, disait-il, figurer à la première contredanse.

— Que ferons-nous s'ils viennent ! répétait-il à chaque instant.

— Nous attendrons qu'ils nous attaquent.

— Et après ?

— Nous nous défendrons, et nous verrons bien à qui restera le terrain.

— Croyez-vous que ces mangeurs de tripes de poisson soient assez bons enfants pour se *toiser* avec nous ?

— Je ne le pense pas.

— Alors pourquoi ont-ils pris leur volée ?

— C'est ce que nous saurons bientôt.

— Vial, Barthé, Marchais et moi nous resterons à terre : ce sera assez de nous quatre pour eux tous. Hier j'ai voulu essayer mes forces avec le plus robuste d'une bande qui a débarqué de l'autre côté de l'île ; en deux coups de temps il a pris un billet de parterre, où il figurait admirablement un crapaud de la plus belle espèce.

— Tu auras fait encore quelques sottises.

— Si on peut dire ! Demandez à Vial, qui est venu un moment après, et qui en a jeté trois à l'eau d'un seul tour de main.

— Comment ! vous vous êtes battus ?

— Du tout ; demandez à Marchais, qui a brisé les côtes à deux des plus bavards de la bande.

— Ainsi donc il y a eu rixe générale ?

— Mais non ; demandez à Barthé qui, avec un débris d'aviron, a démonté le reste. Nous nous sommes conduits comme de vrais agneaux, comme d'innocents mérinos.

— Nul doute maintenant ! voilà la cause de leur fuite.

— Pour si peu de chose ? allous donc ! ils mangent des tripes de poisson, mais ils ne sont pas si bêtes que vous dites.

En effet, un combat avait eu lieu entre nos quatre vigoureux lurons et une vingtaine de naturels, et je devais penser que c'était là la cause de leur disparition subite. Un motif plus puissant avait éloigné les insulaires, A l'horizon venaient de se montrer les mâts pavoisés du roi de Guébé, et, pareilles à des étourneaux qui fuient, effrayés, le vol rapide du milan,

toutes les populations voisines s'étaient réfugiées dans leurs impénétrables forêts et au sein de leurs montagnes.

— Tiens, dit Petit en regardant au large, voilà mon sapajou de monarque en robe de chambre ! J'ai toujours grand plaisir à voir près de moi ce beau gabier ; qu'il soit le bienvenu !

— Que le diable l'emporte !

— Le diable n'en voudrait pas, monsieur ; il lui ferait peur. Savez-vous ce que vous devriez faire si vous étiez bon enfant ?

— Quoi donc !

— Vous emparer de ce bijou quand nous lèverons l'ancre, le bien mijoter à bord pendant tout le voyage jusqu'à notre arrivée à Toulon, et me le donner ensuite, en récompense de mes bons services et de ma misère.

— Eh ! qu'en ferais-tu, imbécile ?

— Je le mettrais dans une jolie cage que je ferai bâtir à l'aide de mes économies et des 25 francs d'étrennes que vous me donnerez en débarquant ; je le mettrais dedans, absolument nu, et je le montrerais à mes compatriotes, en promettant une récompense honnête à celui qui dirait si c'est un homme ou une bête, un chrétien ou un singe. Dieu ! quels cigares je fumerais si j'avais ce trésor ! Tenez, tenez, le voilà qui mouille à tribord de la corvette. C'est tout de même un fameux gabier ; il a du front et il sait manœuvrer.

Les caracores venaient en effet de jeter l'ancre, et un quart d'heure après, la plus grande partie des Guébéens nous serraient la main sur la plage.

Quel peuple que ce peuple guébéen ! quel roi que cet intrépide chef d'effrontés pirates dont il faut bien que je vous parle encore ! A leur approche, tout fuit, tout tremble, tout se disperse, tout se cache ; la mer est sans pirogues, la côte sans habitants, les insulaires sans repos ; le loup rôde autour de la bergerie, mais un loup rapace, affamé, dont rien ne peut apaiser la faim dévorante, et à qui ses hardis louveteaux prêtent un si utile secours.

Cette fois il avait avec lui deux de ses ministres et plusieurs de ses grands-officiers qu'il était allé chercher dans sa capitale. Au coucher du soleil, il fit dresser son couvert à terre sur une sorte de tapis indien, où l'on plaça quelques assiettes de Chine, plusieurs vases contenant une liqueur légèrement colorée de jaune et fort âpre. Ses deux ministres, un officier et lui s'assirent à terre et mangèrent du riz, quelques légumes, des bananes et une pastèque. Avant le repas, ils s'agenouillèrent et marmottèrent en psalmodiant plusieurs phrases entrecoupées de reniflements ; la cérémonie achevée, ils mangèrent de fort bon appétit. J'ai remarqué que, dans le groupe des officiers subalternes qui dinaient près de là, on ne fit aucune prière avant de s'attabler, et comme j'en témoignais ma sur-

prise au roi, celui-ci me donna fort bien à entendre que de pareils hommes n'étaient pas faits pour avoir un Dieu, et que plus tard peut-être ils jouiraient de ce privilège, réservé seulement aux braves de premier ordre. Hélas ! l'orgueil du roi guébéen est-il donc si ridicule ? n'y a-t-il donc que lui dans le monde qui ait créé une religion ?

Le repas dura une demi-heure au moins ; ils prenaient leurs vivres avec leurs doigts, buvaient tous dans le même vase ; et Petit augura avantageusement de ce peuple, qui était assez bien élevé, disait-il, pour ne pas manger des tripes de poisson.

Après son frugal repas, le monarque guébéen se leva le premier, et, venant à moi qui achevais de dessiner la scène, il reconnut mon brave matelot, auquel il présenta cordialement la main. Celui-ci la serra comme dans un étau, et, tout fier de ce témoignage d'amitié :

— Très-bien, lui dit-il ; et vous ? Parole d'honneur, je vous trouve moins laid que l'autre jour.

Le roi répondit quelques paroles inintelligibles, et Petit, feignant d'en avoir compris le sens :

— Je veux bien, dit-il, ne fût-ce que pour savoir si ça peut soûler.

Aussitôt, et sans plus de façons, le matelot goguenard s'empara du vase qui était encore sur la nappe, l'approcha de ses lèvres, et avala plusieurs gorgées de la liqueur qu'il contenait, sans se soucier le moins du monde de la grimace de mécontentement que faisaient leurs officiers.

— Ça ne vaut pas deux sous, dit Petit en se débarrassant du vase ; c'est amer comme chicotin, et si ça ne soûle pas, ça ne vaut pas deux liards. Il ne manque plus à ceux-ci que de manger, comme les autres, des tripes de poisson.

Mais la nuit nous força à nous séparer ; nous rejoignîmes nos hamacs suspendus aux cases sur pilotis, et les Guébéens retournèrent à leurs canoës.

Le lendemain, la corvette était de nouveau seule au mouillage, et le roi de Guébé avait disparu. Il se montra deux jours après, avec un riche butin fait à Waigiou, et il apporta une belle collection d'oiseaux de paradis, dont il fit galamment hommage à notre commandant, en lui demandant toutefois en échange quelques morceaux d'étoffe, de la poudre et un fusil. Les cadeaux d'un pareil homme devaient ressembler à un emprunt.

Nous n'avions pas vu une seule femme à Rawack, et nous n'en éprouvâmes guère de regrets, car l'harmonieuse charpente des hommes nous faisait pauvrement augurer de celle de leurs chastes et sauvages moitiés ; mais le vautour guébéen nous procura cette petite distraction en nous amenant une jeune fille de quatorze à quinze ans qu'il avait volée je ne sais où, et qu'il avait eu l'impudence, en nous la proposant à vendre, de nous présenter comme la femme d'un de ses officiers. Il mentait, le misérable, et l'officier qui acceptait le rôle de mari était plus méprisable encore.

puisqu'il trouvait le prix fixé par le monarque beaucoup trop élevé. D'abord on nous en demanda quatre piastres, puis trois, puis deux, puis une; enfin on nous l'abandonna gratis. Cette fille paraissait avoir déjà beau-



coup souffert; je la pris sous ma protection spéciale et je me hâtai de lui offrir quelques aliments sur lesquels elle se jeta avec voracité. En vain essayai-je d'obtenir d'elle des renseignements sur les circonstances qui l'avaient livrée aux Guébéens; je ne pus m'en faire comprendre, et tout ce que je saisis de ses gestes, de ses regards, de ses soupirs, c'est qu'on la battait souvent, qu'elle était bien à plaindre, et qu'elle s'estimerait fort heureuse de nous suivre sur notre corvette.

Le vent soufflait avec violence; l'infortunée, sans vêtement, grelottait et sanglotait à la fois. Je la conduisis sous une tente pour la dessiner, et je lui fis cadeau d'une chemise qu'elle accepta sans trop de joie, car elle prévoyait qu'on la lui reprendrait bientôt à bord des caracores. Pauvre enfant! sa figure était douce, ses yeux pleins d'expression, sa bouche petite et boudieuse, son corps parfait, ses cheveux longs, lisses et d'un noir

d'ébène, ses mains petites, ainsi que ses pieds, mais ses bras et ses jambes un peu grêles.

J'avais à peine achevé mon croquis qu'une rafale terrible, pesant sur la tente, la renversa et nous ensevelit sous ses mille plis. Je ne pus m'empêcher de me rappeler la fable de Mars pris sous les réseaux de fer de Vulcain, et je suis bien sûr que mon ignorante compagne ne fit pas les mêmes réflexions.

Cependant, nos travaux étant achevés, nous levâmes l'ancre, et dîmes adieu à cette terre si féconde dont on pourrait tirer de si précieux avantages. Le roi de Guébé nous vit déployer nos voiles avec quelque regret, car la veille il avait fait mine de vouloir nous surprendre la nuit et de nous attaquer pendant notre sommeil. Mais nos préparatifs de défense le tinrent en respect; tous ses guerriers, descendus sans armes, en furent pour leurs belliqueuses intentions. Quant à la jeune fille, elle tendit ses mains vers nous, en implorant notre pitié. Un des officiers du roi s'en aperçut, s'approcha d'elle, la poussa du pied sur le flot qui battait la plage, leva le bras, fit tournoyer un casse-tête... et la pauvre enfant ne souffrit plus.

Hélas! à peine au large, notre cœur se serra à une douleur autrement amère : M. Labiche, un de nos lieutenants, mourut sous les atteintes d'une horrible dysenterie. Officier plein de mérite, bon, indulgent, il était adoré des matelots et chéri de ses camarades...

— Ah! nous dit-il quelques instants avant d'expirer, mes pressentiments ne me trompaient point au départ! Mon père est mort dans un voyage autour du monde, mon grand-oncle mourut comme lui, et moi, je vais les rejoindre sous les flots... Adieu, mes amis, adieu! pensez à moi et dites à ma pauvre mère, en arrivant en France, que ma dernière parole a été pour elle et pour mon Dieu.

Les vergues mises en panterne se redressèrent parallèles; le vent enfla les voiles, et nous poursuivîmes notre route.

Bientôt parurent à l'horizon les *Anachorètes* entourées de récifs dangereux; puis devant nous les mille îles découvertes par Bougainville, puis encore les Carolines, les bienheureuses Carolines, basses, riantes, paisibles, jetées comme un bienfait, comme une pensée céleste au milieu de ce vaste Océan peuplé de tant de farouches naturels. Voyez, voyez! les pros-volants fendent l'air; ils nous suivent, nous atteignent, nous accostent, nous entourent.

— Loulou! loulou! (du fer) nous crie-t-on de toutes parts, et les insulaires montent à bord, inquiets, mais impatients de tout voir, de toucher à tout. Ces peuples navigateurs dont je vous parlerai bientôt, car je dois voyager avec eux, vivent là, sous ces belles plantations, sans querelles au dedans, sans guerres au dehors; braves, humains, généreux, beaux par le corps et par l'âme, souriant à une caresse, à un témoignage d'af-

fection ; sautant comme des enfants à qui l'on vient de donner des jou-joux ; acceptant une bagatelle avec la plus vive reconnaissance, la nouant au cartilage allongé de leurs oreilles, qui leur servent de poches ; mais vous offrant toujours en échange des pagnes élégants, des hameçons en os, des coquillages magnifiques, craignant de se montrer moins généreux que vous, non par orgueil, mais par bonté. Oh ! voilà enfin des hommes comme l'on est heureux d'en trouver sur son passage ! voilà des cœurs nobles et dévoués ! Laissez faire la civilisation, et vous verrez ce que deviendront bientôt ces îles fortunées contre lesquelles nos vices voyageurs ont été jusqu'à présent sans puissance. Nous aurions bien voulu mouiller pendant quelques jours dans cet archipel parfumé, car nous manquions d'eau douce ; mais toutes ces îles sont sans port, et c'est peut-être à cette étrange et heureuse circonstance qu'elles doivent d'être restées pures et libres au milieu de tant de corruption et de cruauté.

J'avais souvent entendu dire que les pros-volants des Carolines étaient des embarcations taillées de telle sorte qu'à l'aide d'une voile triangulaire en pagne, deux balanciers et un pilote gouvernant avec le pied, on coupait, pour ainsi dire, le vent. Eh bien ! ce qui me paraissait alors une ridicule exagération des voyageurs, devint à mes yeux une éclatante vérité, et c'est un des phénomènes nautiques les plus curieux à observer que ces hardis insulaires, debout ou accroupis sur leur pros plein d'élégance, se jouant des vents, triomphant de la violence des moussons, et passant, comme de rapides hirondelles, au milieu des courants et des récifs les plus dangereux et le plus étroitement resserrés. Que leur importe à eux qu'une embarcation chavire ! ils sont là pour la relever, ainsi qu'on le ferait chez nous dans un bassin tranquille et à l'aide de nos palans et de nos grues. Quant à ces hommes aussi intrépides qu'intelligents, ne craignez rien pour leur vie ; la mer est leur élément ; le courroux des tempêtes, leur délassement le plus désiré, et l'on ne comprend pas tant de souplesse et d'agilité au milieu d'obstacles si multipliés et si imprévus. Le Carolin est un homme, un poisson et un oiseau à la fois.

Tous les individus qui montèrent à bord se faisaient remarquer par une taille gracieuse et des mouvements pleins de liberté. Il y avait de la noblesse dans leur démarche, de l'expression dans leurs gestes, du vrai rire dans leur gaieté d'enfant. Pourtant il était aisé de reconnaître, même dans leur empressement à venir à nous, qu'un douloureux souvenir leur commandait une grande défiance. Braves gens, qu'un capitaine sans foi ni pitié aura trompés et poursuivis au milieu de leurs joies ! Deux des insulaires qui nous firent visite, et pour lesquels les autres semblaient montrer quelque déférence, avaient sur les cuisses et sur les jambes des tatouages ravissants dessinés avec une régularité parfaite : c'étaient deux demi-chefs, deux demi-rois, et ils n'eussent pas eu cet ornement en usage chez tant de peuples, qu'il eût encore été facile de

reconnaître leur supériorité à la noblesse de leurs manières, à leur haute stature et à leur force musculaire. Un pagne étroit couvrait les reins de chaque individu, et tout le reste du corps était sans vêtement. Quelques-uns avaient aussi des colliers faits avec les folioles de cocotier, et des bracelets coquets tressés avec un art infini.

Un groupe de cinq ou six naturels, sans doute pour payer leur bienvenue et notre bon accueil, se mit à danser; et je ne saurais vous dire tout ce qu'il y avait d'amusant et de curieux dans cette petite fête si courtoisement improvisée.

Cependant nous naviguions à l'aide de petites bouffées presque imperceptibles; mais un grain à l'horizon nous annonça de la pluie. Nous manquions d'eau, et, afin d'en ramasser au moment de l'averse, nous dressâmes nos tentes, et allâmes chercher dans la batterie quelques boulets pour jeter sur la toile et faire entonnoir. A l'aspect de ces projectiles portés par les matelots, les Carolins, effrayés, poussèrent des cris sinistres et semblèrent nous accuser de trahison. Nous eûmes beau leur prodiguer de nouvelles et ferventes caresses, ils bondirent sur le bastingage, s'élancèrent dans les flots comme des plongeurs, et rejoignirent à la nage leurs embarcations au large.

L'archipel des Carolines s'effaça bientôt à l'horizon, je le perdis de vue avec un serrement de cœur qui m'accompagna bien avant dans la traversée, et cependant je ne savais pas encore tout ce que je devrais de reconnaissance dans l'avenir à l'un des plus puissants rois de ces îles, où vit en paix jusqu'à présent le peuple le plus beau, le plus doux, le plus généreux de la terre.

XXIV

COUP D'ŒIL RÉTROSP

Quand le présent est triste, quand l'avenir se décolore, on ne peut guère trouver de consolation que dans ce qui a fui, dans ce qui n'est plus.

En mer surtout, le passage est rapide et prompt de la joie à la tristesse, de l'ivresse au désespoir. Ce qui chez vous, citadins, est noblesse, courage, grandeur d'âme, est ici chose simple, commune et de tous les jours. L'homme n'a pas changé, mais bien l'élément : voilà tout.

Qu'avez-vous à craindre dans vos demeures, sur vos couches moelleuses ou dans vos promenades sablées? Un bruit importun de voitures roulant l'orgueil et la paresse, la visite d'un ennuyeux, une querelle de jeune fille jalouse et irritée, grondant peut-être afin de se raccommoder avec vous; la secousse d'un piéton maladroit qui vous coudoie en saluant du regard ou du sourire une vieille douairière se pavanant dans ses soieries, ou bien une entorse contre un pavé mal nivelé, ou les éclaboussures d'un coursier au galop...

Mais en mer, ô mes amis! les *contrariétés* se dessinent plus tranchées et s'accumulent plus actives et plus menaçantes. C'est une bourrasque qui vous fait sautiller comme l'eau qui bout, et bondir comme un ballon; c'est un calme plat qui vous énerve, qui vous abrutit, pour ainsi dire, dans une inactivité assoupissante; c'est aussi une roche sous-marine qui entr'ouvre votre navire frétilant et vous réveille au milieu d'un rêve consolateur; c'est la tempête avec ses hurlements; c'est la trombe avec ses ravages; c'est le chaos avec ses ténèbres... A la bonne heure! il y a là

matière à réflexion, il y a là sujet raisonnable de délassement, de craintes et de plaisirs.

Essayez de cette vie de marin dont je vous parle, essayez-en pendant seulement quelques mois, au sein de certaines mers que je vous montrerai du doigt, et nous verrons qui de nous deux sera plus excusable de chercher, comme on dit vulgairement, à *tuer les heures*, lesquelles, en dépit du soleil, ne marchent pas toutes avec la même rapidité.

Le ciel aussi a ses caprices; ce n'est pas toujours son azur qui le fait bleu ou ses nuages qui l'assombrissent, mais bien nos humeurs et nos passions.

Voyons où me jetteront les pensées qui m'assiègent en ce moment : raison ou folie, il faut que j'écrive; le sillage est tranquille, mes pinceaux sont oisifs en présence de cet immense et silencieux horizon qui me cerce; armions-nous de la plume et rétrogradons. La route à faire me paraîtra peut-être moins lourde en face de ce que j'ai parcouru. C'est en quelque sorte un élan favorable à la lutte qui va s'engager.

Un regard donc vers ce passé.

Il y a certes grand profit, après une relâche, à se recueillir dans les impressions que l'on a subies, à les analyser, à les comparer à celles qui les ont précédées, à en tirer les conséquences les plus rationnelles, et à se faire de tout cela une règle invariable pour l'avenir.

Là seulement est la vraie morale du voyage, là seulement en est la juste appréciation.

Un rapide coup d'œil sur les divers repos de cette longue et pénible campagne nous fera, je le pense, mieux apprécier ce qu'il y a de sensé dans cette façon de juger les faits accomplis. L'aridité n'est que dans l'inutile.

Gibraltar, sur l'extrémité la plus méridionale de l'Europe, m'aïda à comprendre que toute lumière vivifiante vient du centre, et que, plus les rayons divergent, moins ils éclairent, moins ils réchauffent. Gibraltar, en face du Mont-aux-Singes, s'imprègne de l'Afrique et reflète imparfaitement une terre de civilisation et de progrès. L'agiotage y trône sur toutes les places publiques; la misère, la honte, le libertinage et la paresse s'y promènent et s'y endorment tour à tour, pleins de mépris pour le jour qui vient de passer, insoucians pour celui qui se lève, et le grand pavillon britannique ne flotte que sur l'abrutissement.

Deux pas vers le nord, ce sont des cités commerçantes; deux pas au sud, ce sont des huttes, des voleurs, des pirates, des assassins. Je quittai Gibraltar avec un sentiment de tristesse, car j'anéantis là une de mes douces chimères, à savoir, que la force ne devrait exister qu'appuyée sur l'industrie et le bien-être du plus grand nombre.

Ténériffe m'offrit bientôt un spectacle plus effrayant encore. C'était toujours une Espagne, mais une Espagne sans avenir, puisqu'elle luttait

sans énergie contre les maux présents qui l'écrasaient. Ténériffe mourra vaincue par un brick de guerre ou écrasée sous une colère de son volcan.

On s'échappe de Sainte-Croix comme on fuit le cadavre d'un reptile à demi putréfié, et Sainte-Croix pourtant est une capitale.

Puis vient le Brésil avec ses richesses minéralogiques, toujours prêtes à écraser celles qui font seules la gloire des empires. Ici, c'est la vieille Europe en hostilité permanente avec la jeune Amérique. La première, forte comme le torse qui n'approche pas encore de la vétusté; l'autre, levant la tête ainsi que l'enfant insoumis révolté contre son maître.

Le Brésil est un contraste perpétuel et de tous les pas; car la cité, belle, florissante et populeuse, touche au sol sauvage où vivent des peuples qui ne veulent point d'une société marâtre. Au surplus, le Brésil n'a pu être jugé par nous que dans sa capitale, où croupit tant de misère et où se pavane un luxe si étourdissant. A Rio, je crois vous l'avoir fait comprendre, la fortune est la première et la plus sûre des recommandations, et l'on ne juge du mérite de tel ou tel que d'après la somptuosité si mal entendue de ses vêtements ou de ses équipages, et la grosseur ou l'éclat de ses rubis et de ses diamants.

Mais si la capitale de ce vaste empire offre à l'œil de l'observateur cette double misère que je vous signale et que j'ai touchée du doigt, vous comprenez ce que doivent être les autres capitaineries, les villes intérieures, où retentit incessamment un cri d'indépendance et de liberté que le despotisme ne veut entendre que lorsqu'il ébranle les voûtes de son palais et fait trembler son trône.

Le Brésil m'a épouventé surtout par ses prêtres et ses moines, puissance d'autant plus redoutable qu'on lui permet, à elle, toutes sortes de prédications, et qu'elle parle à la foule ignorante et agenouillée, qui ne demande qu'à rester dans cette humble posture volontairement acceptée.

Il y a trop d'esclavage sur la terre découverte par Cabral pour qu'il puisse aisément s'y répandre un parfum de liberté, de gloire et d'indépendance.

Je dis donc adieu au Brésil sans trop savoir si je lui devais des pleurs ou de l'admiration.

Le cap de Bonne-Espérance leva bientôt sa tête devant nous. Oh! ici la puissance anglaise n'avait pas eu seulement à lutter contre des hordes d'anthropophages; les Hollandais s'étaient d'abord montrés sur ce sol abrupte qu'ils avaient en quelque sorte façonné à leur industrie. La ville du Cap était avancée, et le commerce seul, à défaut des trésors que le Brésil et Goleconde cachent dans les profondeurs de la terre et dans le lit des torrents, pouvait maintenir le léopard sur la Groupe du Lion et les batteries qui dominent la cité.

Qu'ont voulu les Anglais en s'implantant au cap de Bonne-Espérance? Asseoir les bases d'un comptoir productif, et pas autre chose. Les navires

voyageurs leur paient tribut lorsqu'ils vont aux Indes Orientales ou qu'ils en reviennent. Le génie spéculateur ne voit guère au-delà.

Je vous ai dit l'influence de la colonie européenne sur les peuplades sauvages qui l'entourent et la circonscrivent ; je vous ai montré la civilisation ambitieuse et corruptrice, en guerre ouverte avec les mœurs farouches qu'on ne tente pas même d'apprivoiser. Un autre, peut-être, vous dira bientôt les résultats fatals de cette apathie britannique pour toute conquête régénératrice, que les écrivains de chaque époque ont constamment reprochée au peuple le plus puissant du monde.

Table-Bay n'est plus qu'un entrepôt. Les Hollandais avaient jeté sur l'avenir de ce pays un regard moins égoïste, et tenté du moins de s'agrandir par la morale, bien autrement puissante que les persécutions et la tyrannie.

Quand on voit côte à côte Bourbon et l'Île-de-France, on se sent le rouge de la honte et de la colère monter au visage ; le cœur bat plus violemment au souvenir du marché *d'ami* imposé à la France par le traité de 1814, et l'on se hâte de détourner la vue du triste pavillon qui flotte sur l'édifice qu'on nomme, je crois, là-bas, à Saint-Denis, *la Maison du Gouvernement*.

En partant du cap de Bonne-Espérance, je me dis que le peuple anglais était un grand peuple.

Dès que je dis adieu à l'Île-de-France, dont je vous ai parlé avec tant d'amour, je me dis encore : Le peuple anglais est un peuple usurpateur, qui ne veut occuper nulle part une place secondaire dans l'histoire des nations.

En saluant Endrak, Edels, Ireck-Haligs et la presqu'île Péron, je crus visiter une tombe : la vie est impossible sur ces plateaux de grès, de sable et de coquillages brisés. La Grande-Bretagne n'aura aucune conquête à tenter sur ces parages, à moins pourtant que vous ne vouliez, vous ou vous, essayer de vous y établir.

Puis vinrent Timor et les terres fécondes qui l'entourent ; Timor la sauvage et les îles ravissantes qui se courbent devant elle comme d'humbles sujettes. Ce qui fait la force de Timor, devenue colonie européenne, c'est la rivalité orgueilleuse des rajahs, qui se sont soumis d'abord pour implorer un appui, et qui n'ont pas eu plus tard la bonne volonté de s'affranchir du joug, tant la paresse est écrasante sous son climat de feu. Je dus m'éloigner de Timor comme on s'éloigne d'un volcan qui gronde, prêt à lancer ses laves et à ébranler la terre.

A quelques pas de Timor, je visitai une île de deuil et de massacres. On aspire à Ombay une odeur de sang qui épouvante. On voudrait avoir des ailes pour échapper au cri et à la flèche empoisonnée du farouche Ombayen.

Que vous dirai-je d'Amboine, jetée au milieu d'un nombre considéra-

ble d'îles indépendantes par le fait, quoique payant tribut à la Hollande et au Portugal, satisfaits aujourd'hui de la part de richesses que ces deux royaumes ont su trouver dans les forêts immenses qui pèsent sur un sol toujours jeune et fort?

Amboine ne sera pas toujours debout, et vous glissez devant son pavillon dominateur de la plage, ainsi qu'on le fait en quittant le lit d'un malade épuisé par la souffrance.

Quant à Rawack, Waigiu, Boni et la terre des Papous, l'Europe ne s'y montre qu'en passant; et elle a grand tort, je vous l'atteste, de regarder en pitié tant de fertiles coteaux, tant de superbes montagnes : c'est toujours l'homme primitif, c'est le nègre dans sa hutte enfumée, la brute dans sa tanière; et si quelque lumière brille parfois au sein de ces peuplades, c'est l'instinct qui l'a fait éclater, car l'amour seul de la conservation opère des miracles.

Je ne pousse pas plus loin maintenant ces réflexions arrachées à ma conscience par la rapidité même des courses effectuées. Cela a passé si vite, si brusquement, qu'on est plus tard disposé à croire que des années entières vous en séparent.

Les jours sont lents à qui ne change pas de place, à qui s'assoupit dans sa nonchalance et son dégoût; les mois passent vite à qui les remplit avec avidité, à qui marche avec le temps, de peur qu'il ne lui échappe.

Il me semble que ce n'est que d'hier que j'ai quitté la France; mais, par une triste compensation, je crois sentir qu'il y a bien des années que je n'ai serré la main de mes amis de là-bas. Ah! c'est que le cœur ne se fait pas aux illusions; c'est que la tendresse, en sens inverse de l'optique, grandit dans l'éloignement.

Suis-je pardonné de cette brève revue rétrospective à laquelle une navigation monotone vient de me convier? Ai-je besoin de demander grâce pour ces quelques pages qui m'ont reposé de mes fatigues et fait patiemment attendre la brise plus fraîche que j'entends déjà siffler dans les voiles et les cordages?

EN MER

Pêche de la baleine.

Pour la cinquième ou sixième fois depuis notre départ, nous voyons glisser près de nous, infatigables et ardents, patients ou robustes, des pêcheurs de baleines.

Voici la vie la plus active de l'homme, voici sa vie la plus périlleuse.

Ici tout est fatigue et travail ; ici chaque heure de la journée peut être le dénouement d'un drame terrible, car le navire a pour escorte permanente les colères du ciel et celles des flots ; car son existence, à lui, il la passe dans les mers les plus orageuses du globe ; car les ennemis qu'il cherche, qu'il combat, qu'il dompte, sont les plus forts, les plus puissants, les plus redoutables des êtres vivants, alors qu'on les traque dans leur immense empire. Pour de semblables jeux il faut des poitrines et des bras de fer, il faut des hommes d'élite regardant la mort d'un œil serein, et prêts à tout oser pour le prompt succès de leur course, à laquelle ils attachent plus de prix qu'on n'en mettrait à la conquête d'une ville ou d'une province.

Voyez-les aujourd'hui, tristes, découragés, sans énergie, assoupis sur leur pont muet... ; c'est que l'ennemi est loin et se cache, c'est que leur journée sera sans combat et les nuages sans violence.

Le voici maintenant, cet ennemi redoutable ! ils se redressent au signal de l'homme hissé au haut du grand mât, lestes, impétueux, lançant à l'air leurs plus énergiques jurons, et se précipitant comme des loups affamés, ou plutôt comme des soldats aguerris, dans une frêle embarcation qu'un seul mouvement de leur ennemi peut briser en mille éclats. Je vous le dis, parce que cela est : parfois on trouve de par le monde des existences tellement tourmentées, si violemment et si fréquemment ti-



Pêche de la Baleine.

raillées par le courroux des éléments et des hommes, qu'elles feraient douter de la raison humaine.

Je n'ai jamais passé à côté de Rouvière, ce colon généreux du cap de Bonne-Espérance, sans porter dévotement la main à mon chapeau. Eh bien ! le pêcheur de baleines a la même puissance sur moi : de loin comme de près, je le salue avec un respect qui tient de l'admiration. Je m'incline devant cette figure brûlée par le soleil ou creusée par les frimas, mais toujours grave et réfléchie.

Et pour tant de périls à braver, que gagne le matelot pêcheur ou le matelot harponneur ? Il peut sans doute, au retour de son voyage, apporter à sa famille rassurée des trésors suffisants pour embellir une vieillesse tranquille ? Hélas ! non : ce qui l'accompagne au retour, ce sont quelques piastres dans sa bourse de cuir, c'est une semaine de gala et d'orgie avec les amis du village, c'est un corps brisé, c'est la misère avec ses horreurs... Et puis il repart, il reprend la mer, il retourne à la récolte de ces piastres dépensées avec tant d'insouciance... Et le vieux père voit s'ouvrir la tombe sans recevoir le dernier adieu du fils englouti loin de lui sous les glaces polaires.

Si jamais digression fut permise à un navigateur, c'est celle, à coup sûr, qui m'entraîne en ce moment ; on me la pardonnera, j'espère ; je ne sors pas de l'élément que j'ai pris à tâche de faire connaître ; je ne quitte pas le champ de bataille sur lequel je me promène depuis bientôt près de deux ans. La course est si longue encore !

Quelques détails.

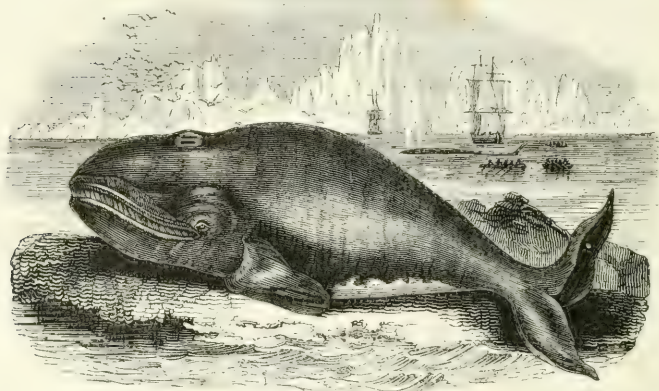
La force de la baleine est, pour ainsi dire, en proportion de sa taille monstrueuse, et ses passions peuvent, selon toutes les probabilités, être comprises et analysées. La rapidité de la baleine est telle que les mers paraissent trop étroites aux caprices et aux exigences de ses évolutions, et que l'imagination la plus désordonnée recule en présence de l'exactitude des calculs obtenus à l'aide de documents et de faits irrécusables.

Cependant il en est de ces monstrueux cétacés comme de toutes les gigantesques créations de Dieu ; ce n'est qu'après de sévères études, ce n'est qu'après bien des années et souvent bien des siècles de travaux et d'expériences, que l'on est parvenu à les connaître, à les classer. L'histoire et la philosophie n'acceptent le merveilleux que lorsqu'il n'est pas l'absurde, et l'homme a maintenant une trop juste idée de la sagesse divine pour ne pas se révolter contre les phénomènes dont la peur, la sottise et l'ignorance ont si longtemps fait l'objet de leur culte irréfléchi. C'est bien assez des trésors de la création, que tous les climats de la terre offrent à la méditation humaine, sans que nous ayons besoin de créer nous-mêmes des fantômes et des chimères qui, au lieu de l'élargir, donneraient un brevet d'impuissance à la volonté divine.

Nous savons aujourd'hui ce que nous devons penser de ces contes anti-

ques des premiers explorateurs des mers glaciales, qui avaient nommé *kraken* un monstre auquel ils donnaient mille bras, d'une dimension gigantesque, appelant à lui des légions innombrables de poissons nécessaires à son existence, comblant de son volume les mers les plus profondes, et égalant en hauteur ces montagnes secondaires qui servent d'échelons aux cimes neigeuses les plus élevées du monde.

Ces fameux cétacés ont disparu; la baleine a repris la place qu'elle doit occuper dans les *caprices* de Dieu, et sa place est encore la première,



car ni l'hippopotame, ni l'éléphant, ni les rhinocéros, les plus gros animaux qui pèsent sur la terre, ne peuvent lui être comparés.

Néanmoins ne repoussons pas aujourd'hui toute idée contredite par des études récentes; il demeure incontestable que bien des espèces se sont abâtardies. Des animaux inconnus à tous les climats ont laissé dans les entrailles de la terre, où on les a étudiées, des traces de leur existence à des époques éloignées, et nous ne voyons pas pourquoi la baleine n'aurait pas subi également cette loi de déprogression à laquelle ont été soumises tant de merveilles.

Les naturalistes le moins disposés à l'exagération ne repoussent point la pensée de l'existence de baleines d'une dimension de plus de cent mètres, et ils se basent sur des découvertes dont nous n'avons pas mission de constater l'authenticité. Quoi qu'il en soit, les baleines que nos intrépides pêcheurs vont chercher dans leur empire n'égale pas ces gigantesques proportions, et la longueur avérée des plus colossales ne dépasse guère quarante-cinq ou cinquante mètres.

Je vous l'ai dit, et vous le savez, je suis courtois. En vous offrant le

bras pour vous conduire à travers toutes les régions jusqu'à la petite île Campbell, la terre la plus rapprochée de l'antipode de Paris, je me suis presque engagé à vous faire connaître quelques-unes des légions d'habitants de ces mers si vastes, si terribles dans leurs colères et surtout dans leurs calmes. C'est bien le moins aussi que je vous dise la vie et la mort du puissant monarque qui règne sur tant de sujets. Faisons taire notre orgueil plébéen, et parlons d'un roi. Le drame est là avec son sang et ses terreurs.

Une histoire épisodique des chasses de la baleine, avec ses dates précises et les divers instruments propres à cette guerre si dangereuse, serait un des livres les plus utiles aux explorateurs de toutes les mers polaires, et pour exciter le zèle de quelque écrivain patient et consciencieux; je me hâte d'ajouter que ce serait aussi une spéculation fort lucrative. Tant de gens sont intéressés à cette étude, et sur les navires les heures passent si lentes et si assombries!

Je ne me suis point imposé cette tâche laborieuse; mais avant de dire le drame où le pêcheur joue un rôle si hasardeux, que je vous apprenne encore que l'homme et l'espadon ne sont pas les seuls ennemis redoutables donnés par le ciel à la baleine. Au sein des climats les plus âpres, elle trouve encore, alors que la vieillesse la détruit, ou quand de récentes blessures épuisent ses forces, un adversaire qui ose la poursuivre jusque dans son élément. Cet adversaire audacieux et terrible, c'est l'ours blanc, tristement assis sur les plages neigeuses ou voyageur aventureux sur les montagnes de glaces où il s'est perché comme en un observatoire. A l'aspect de la baleine qui succombe et de celle qui, jeune encore, n'a pas essayé ses forces dans de rudes combats, l'ours marin s'élance au sein des flots, ardent, impétueux, vorace, souvent affamé; il nage, il atteint le monstrueux cétacé, il s'attache à ses flancs qu'il déchire, qu'il met en lambeaux jusqu'à ce que la douleur forçant la baleine à une légitime défense, une ardente lutte s'engage entre les deux champions. C'est alors une rencontre à mort, car il y a rage des deux côtés: le quadrupède remonte à la surface, s'abrite derrière un roc glacé, reparait, s'élance de nouveau jusqu'à ce que le monstre gigantesque, le heurtant de sa tête ou le broyant sous une flagellation de sa vaste queue, le livre en pâture aux oiseaux de proie et aux voraces poissons de ces mers tempétueuses.

Si l'on se demande pourquoi il a été reconnu que les baleines boréales sont incontestablement plus brutales, plus tracassières que les baleines australes, et pourquoi ces deux espèces le sont beaucoup plus aussi que celles qu'on poursuit çà et là dans des régions tempérées, peut-être ne sera-t-il pas difficile d'en trouver une raison logique dans les rapports des climats avec les diverses natures qui enrichissent les mers et les terres.

Ne sait-on pas que les lions et les tigres de Nubie, de l'Atlas, du Caucase et du grand désert de Sahara sont indubitablement plus féroces que

ceux d'Amérique, où les chaleurs tropicales, combattues par les vents froids et quelquefois glacés arrivant des neigieuses Cordillères, rendent à tout ce qui respire ce calme, cette harmonie si nécessaires aux caractères tempérés?

Là-bas, en effet, dessables, l'immensité muette, terrible par son silence, plus terrible encore par le siroco brûlant qui la balaie; ici, les chants des oiseaux, des vallées délicieuses, un ciel parfumé, une terre féconde; d'une part, la sécheresse des roches sans source, sans fraîcheur; de l'autre, la majesté imposante de larges fleuves traversant des pays où la plus riche végétation semble leur disputer la conquête du sol. En Afrique, tout effort est presque impuissant pour soutenir une vie de souffrance et de carnage. En Amérique, une nourriture abondante est offerte à tout ce qui respire. La guerre apprend la cruauté; le malheur excite les passions des âmes; le repos c'est le bonheur, et le bonheur c'est l'humanité.

Les navires baleiniers ont ordinairement de trente-cinq à quarante mètres de longueur; on les double d'un bordage de chêne assez fort pour résister au choc des glaçons; ils portent de trente à quarante-cinq hommes d'équipage, y compris le capitaine, le chirurgien et les chefs de pirogues, qui sont considérés comme officiers. Chaque navire baleinier a de six à neuf chaloupes de huit mètres de long, de deux de large et d'un mètre de profondeur. Un ou deux harponneurs sont destinés à chaque chaloupe; on les choisit parmi les hommes de l'équipage les plus forts, les plus adroits, les plus expérimentés pour diriger l'embarcation suivant la marche de la baleine, lors même que celle-ci nage entre deux eaux, et assez habiles pour la frapper quand elle se montre à la surface pour respirer l'air par ses événements.

Les instruments indispensables pour cette pêche sont le harpon et la lance. Le harpon est un dard triangulaire, barbelé sur les bords, et dont la tige en fer a trois pieds de long; il se termine par une douille prolongée par un manche d'égale longueur ou de cinq pieds au plus; au-dessus de la douille est une boucle en chanvre natté à laquelle est fixé le funin qu'on nomme ligne, dont la grosseur ordinaire est d'un pouce et demi à peu près, et long de cent quarante à cent cinquante brasses.

La lance est différente du harpon en ce que son fer n'a point d'ailes, afin de la pouvoir retirer facilement, car elle ne se darde point comme celui-ci et ne quitte pas la main du matelot agresseur; sa longueur est de quatorze pieds, y compris la hampe qui en a huit.

Nous lisons dans Albert que les pêcheurs ses contemporains, au lieu de jeter le harpon, le lançaient à l'aide d'une baliste.

Schneider prétend que les Anglais ont essayé de remplacer la baliste par une arme à feu, afin d'atteindre le cétacé d'une plus grande distance.

Et dans l'*Histoire des Pêches des Hollandais*, traduite par M. Dereste, nous voyons que ce peuple a obtenu un meilleur résultat que les Anglais,

qui se servaient du canon, en faisant, dans le même but, usage du mousquet, ce qui les exposait à moins de dangers et leur donnait plus de force et de facilité.

Près des côtes de la Floride, les sauvages, adroits et audacieux nageurs, prennent les baleines franches en se jetant sur leur tête et en enfonçant dans un de leurs évents un long cône de bois; puis ils se cramponnent à cette arme, en se laissant entraîner sous l'eau; ils remontent avec l'animal, et une fois à la surface, ils font entrer un autre cône dans le second évent. La baleine, ne pouvant plus respirer, est alors contrainte de se jeter sur la côte ou sur un bas-fond, afin de ne point avaler un liquide qu'elle ne pourrait plus rejeter et qui l'étoufferait. C'est alors que ces sauvages la combattent et en triomphent plus aisément.

Ce sont là de ces faits vraiment extraordinaires consignés dans de graves annales, et que Lacépède lui-même, entre autres écrivains, ne refuse pas d'admettre, car ils lui ont été confiés par des témoins oculaires et dignes de foi.

Les notes préliminaires que je consigne ici ne seront pas lues, j'espère, sans intérêt, puisqu'elles deviennent en quelque sorte une préface de la grande page que je veux écrire.

Les Basques sont, d'après certains voyageurs, les premiers peuples qui ont exploité la pêche de la baleine au profit de l'industrie. De vieux manuscrits relatent des faits fort curieux relatifs à cette pêche, qu'on a faite de temps immémorial sur les côtes de l'Ethiopie et de l'Abyssinie, et j'ai lu, je crois, que du temps de l'empereur Claude, une baleine s'étant montrée dans la rade même d'Ostie, des câbles furent tendus d'un môle à l'autre afin de la retenir captive, et que l'empereur lui-même se mit en mer avec une escadre de petits bâtiments pour attaquer le monstre, dont on vint à bout à l'aide des archers de la garde prétorienne.

Au surplus, chaque peuple, à tour de rôle, revendique pour lui l'honneur d'une noble découverte ou d'une entreprise hasardeuse; et, s'il fallait se baser sur la logique des mots, résultant sans doute de la logique des faits, nous trouverions peut-être que les Castellans, dont les Basques depuis Henri de Trastamare étaient les humbles tributaires, auraient plus raison que les autres nations du globe de s'approprier l'honneur d'avoir les premiers osé attaquer dans son domaine le plus gigantesque des êtres vivants.

Les Asturiens suivirent de près les Castellans, et je vous dédie d'expliquer à l'avantage d'un autre peuple l'acceptation par tous des mots espagnols donnés aux divers instruments des pêcheurs. Ainsi, sur une liste anglaise de 1589, conservée dans la collection d'Hacluit, les manches des harpons sont appelés *estacas*, les couteaux à émincer *machetes*, les lignes à lance et à harpon *ca-y-venes* et *harponieras*.

Les Anglais ne tardèrent pas non plus à imiter les Espagnols, auxquels

les hardis Catalans venaient de se joindre, et leurs premières expéditions furent brillantes et lucratives. Plus tard, mais après un court intervalle de temps, les Hollandais disputèrent les mers polaires aux Anglais, leurs rivaux; mais, comme ils craignaient beaucoup le feu qui menaçait sans cesse leurs navires, ils établirent un comptoir près du pôle arctique, où l'huile se fabriquait immédiatement après la pêche du monstrueux cétacé. De sorte qu'en moins de quatre années, ce comptoir, à côté duquel s'élevèrent des comptoirs nouveaux, fut aussi riche, aussi animé qu'Amsterdam lui-même. On cherche vainement aujourd'hui la place occupée par ces divers établissements européens, car la civilisation et le commerce ne se contentent pas seulement de bâtir, ils ont aussi leurs jours d'incendie et de destruction.

Je ne suivrai pas dans toutes ses phases de succès ou d'encouragement le résultat des pêches de la baleine dans les mers les plus difficiles du monde : mes recherches à cet égard m'entraîneraient trop loin ; mais un résumé de quelques lignes dira à ceux pour qui les bienfaits de l'industrie ne sont point une futilité, les époques précises des conquêtes tentées par les intrépides marins dont les dangers surgissaient d'autant plus grands que l'expérience ne leur était pas encore en aide. La chronologie est une science.

Aux douzième et treizième siècles, les baleines étaient en grand nombre près des côtes françaises; de fréquentes pêches les poussèrent vers les latitudes septentrionales.

En 1672, par une prime l'Angleterre encouragea les pêcheurs; en 1693, une société se forma dans le même but, et les sommes versées par les souscripteurs se montèrent à près de cent mille livres sterling. Ils triomphèrent ainsi des efforts que les Basques et les Hollandais tentaient vainement afin de leur interdire la pêche sur les côtes du Spitzberg, du Groënland et dans le détroit de Davis.

Dès 1763, Ansticot, Rhode-Island, armèrent un grand nombre de vaisseaux pêcheurs; deux ans après, cent soixante-quatre navires bataves poursuivirent les baleines dans le Groënland et le détroit de Davis. En 1768, le grand Frédéric équipa plusieurs navires baleiniers et obtint d'immenses succès, car lui aussi ne se contentait pas d'une seule gloire. En 1774, ce fut une compagnie suédoise qui spécula sur les produits de cette pêche. En 1775, le roi de Danemark fournit des bâtiments appartenant à l'Etat, qui rivalisèrent avec bonheur contre les navires de commerce. Le parlement anglais jeta en 1779 l'or et les faveurs comme un encouragement aux pêcheurs de baleines qui venaient enrichir la métropole.

La France arma à ses frais, en 1784, six bâtiments destinés à cette pêche, et fit venir à Dunkerque plusieurs familles de l'île de Nantuckett, très-habiles harponneurs de baleines éprouvés dans mille rencontres. En

1789, trente-deux navires hambourgeois sillonnèrent le détroit de Davis, les côtes du Groënland, et dans des courses très-productives, contribuèrent avec les autres peuples à chasser plus loin encore vers le pôle les monstres qui jusque-là se promenaient plus près de nous sans fatigue ni combats. Ainsi toutes les nations de l'Europe parurent animées du même désir, toutes celles surtout dont la mer frappait les côtes se firent une concurrence outrée, jusqu'à ce que les nombreux malheurs signalés eussent mis un frein à cette ardeur insatiable de pêche, de laquelle l'industrie tirait de si précieux avantages.

La baleine franche se nourrit de crabes et de mollusques; ces animaux, dont elle fait sa proie, sont très-petits; aussi leur grand nombre compense-t-il le peu de substance qu'ils fournissent. Les mers fréquentées par la baleine en sont tellement infestées qu'elle n'a qu'à ouvrir la gueule pour en prendre des milliers. La maigreur des baleines dans les eaux où ces mollusques sont très-rares atteste que c'est là en effet la véritable nourriture de ces monstrueux cétacés. A quelque distance que la baleine doive aller chercher son aliment, elle franchit avec une si grande rapidité l'espace qui l'en sépare, qu'elle laisse derrière elle un large et profond sillon, sa vitesse étant supérieure à celle des vents alisés. En supposant que douze heures de repos lui suffisent par jour, il lui faudrait quarante-quatre jours pour faire le tour du monde en suivant l'équateur, et vingt-quatre jours en suivant le méridien. Puisqu'un boulet de quarante-huit parcourt l'espace avec une extrême rapidité et que son volume est au moins six mille fois plus petit que celui de la baleine, la force du boulet n'est donc que le sixième de la force du géant des mers; donc encore le choc produit par le cétacé est soixante fois plus terrible, et cependant cette vitesse n'est point évaluée d'après la plus grande rapidité de la baleine : l'éclair seul peut être comparé à sa marche, lorsqu'une vibration de sa vaste queue et les élans simultanés de ses deux nageoires la font disparaître aux regards. Cette rapidité et cette force expliquent comment, lorsque l'animal blessé plonge et revient perpendiculairement à la surface, il peut soulever et culbuter un navire.

La baleine est beaucoup tourmentée par un petit crustacé vulgairement appelé *pou de baleine*, qui s'attache tellement à sa peau qu'on la déchire plutôt que de l'en arracher. Il choisit de préférence les parties délicates du monstre; une quantité d'autres insectes pullulent sur son dos et attirent un nombre prodigieux d'oiseaux de mer qui s'en nourrissent. Si ces insectes parviennent à s'attacher à la langue de la baleine, sa mort est certaine, car ils multiplient si promptement que cette famille dévorante finit par lui ronger la langue. Outre ces ennemis, le roi des mers a encore à craindre l'espadon, et nous avons déjà donné les détails du drame qui a lieu dans la lutte; puis les *dauphins gladiateurs*, qui, réunis en troupe, encerclent la baleine, la harcèlent de toutes parts pour la contraindre à ou-

ouvrir la gueule, alors le plus proche ou le plus hardi se précipite sur sa langue et la met en pièces.

Les baleines s'accouplent debout, et choisissent à cet effet une baie ou une rade tranquille. Elles mettent bas un baleineau (rarement deux) qui, en naissant, n'a guère que douze ou quinze pieds de longueur. Dès lors aussi les courses de la mer sont moins bruyantes, moins capricieuses; elle se plaît dans les eaux où elle a commencé à exercer sa tendresse : peut-être craint-elle aussi de fatiguer son *petit*, qui ne tarde pas cependant à mettre à profit cette force merveilleuse que le ciel lui a donnée, et qui, semblable tout d'abord à un jeune poulain, bondit en étourdi, et donne ainsi le signal au guetteur constamment en alerte. On dit que la baleine porte de huit à neuf mois; quelques naturalistes vont jusqu'à dix ou onze. Ce sont là des faits fort difficiles à constater.

Le naturel de ce cétacé est doux, même timide; on n'en a jamais vu sans être attaquées se ruer sur les navires, et si l'on remarque moins d'empirement dans celles que l'on trouve pour ainsi dire égarées dans les régions voisines de l'équateur que dans celles qui fréquentent les latitudes polaires, c'est que la guerre permanente que celles-ci ont à soutenir leur apprend à user de leur force et de leur puissance.

Voici un rapide aperçu des rivages et des mers où les navigateurs ont rencontré des baleines.

Au Spitzberg, vers le vingt-quatrième degré de latitude; au nouveau et à l'ancien Groënland, à l'Islande, au détroit de Davis, au Canada, à Terre-Neuve, à la Caroline, à cette partie de l'océan Atlantique austral vers le quarantième degré de latitude et vers le trente-sixième de longitude occidentale, à compter du méridien de Paris; à l'île Mocha, quarantième degré de latitude, voisine des côtes du Chili, dans le grand océan méridional; à Guatimala, au golfe de Panama, aux îles Gallapago, aux rivages occidentaux du Mexique, dans la zone torride; au Japon, à la Corse, aux Philippines, au cap de Galles, à la pointe de l'île de Ceylan, aux environs du golfe Persique, à l'île de Socotora, près de l'Arabie Heureuse; à la côte occidentale d'Afrique, à Madagascar, à la baie de Sainte-Hélène, à la Guinée, à la Corse, dans la Méditerranée, dans le golfe de Gascogne, dans la mer Baltique et dans la Norvège.

Maintenant devons-nous conclure de ces renseignements fournis et certifiés par les navigateurs que la baleine fréquente habituellement toutes les mers indiquées plus haut? Non, car ce serait compromettre la vérité du fait de fonder la règle générale sur quelques exceptions, attendu que si des baleines se sont montrées près de l'île de Corse et dans le golfe de Gascogne, c'est qu'elles y auront été poussées et entraînées par quelque révolution marine. Duhamel, dans son *Traité des Pêches*, nous signale que dans la Corée on a pendant longtemps trouvé des baleines harponnées au Spitzberg ou au Groënland par des Européens. Ce fait seul

nous prouve l'instabilité du gigantesque cétacé, mais ne nous conduit pas à indiquer toutes les mers du monde comme propres à sa pêche. Vous connaissez le monstre, non pas, à la vérité, dans toutes les circonstances de sa longue vie, puisqu'on lui accorde sans effort une existence de neuf à dix siècles au moins, mais vous savez maintenant ce qu'il a de gigantesque et de terrible à la fois... Eh bien! l'homme va l'attaquer dans son empire, le poursuivre, le combattre et le vaincre.

Disons comment ce jeu s'exécute, car c'est un jeu aussi auquel se livrent de gaieté de cœur certains êtres affamés de périls, pour qui, sans désespoir, la peine est une habitude et la mort un refuge.

Je raconte simplement.

Dès que le matelot *guetteur* aperçoit du haut de la mâture le dos d'une baleine, les canots sont promptement jetés à la mer et dirigés vers l'endroit indiqué par la vigie; on rame avec précaution vers l'animal; le plus souvent les embarcations décrivent un circuit pour venir se placer à côté de la baleine, afin que le matelot harponneur, debout sur l'avant de la chaloupe, saisisse l'instant favorable pour lancer le fer meurtrier sous la nageoire du monstre. L'adresse du harponneur consiste à frapper sur cette partie du corps le gigantesque cétacé, car non-seulement le dard pénètre sans difficulté, mais encore il atteint les poumons, et la mort est presque instantanée. On reconnaît la justesse du coup lorsque la baleine, remontant sur l'eau après sa blessure, vomit par ses évents son sang en abondance et trace un rouge sillon sur les flots. Dès qu'elle se sent blessée, la baleine fouette les flots de son immense queue, et malheur alors à la pirogue qui se trouve sous le coup; en un clin d'œil elle est brisée et engloutie. La douleur arrache à l'animal un sourd mugissement; il plonge aussitôt et avec une telle rapidité que si l'on n'avait soin de mouiller la ligne qui tient au harpon, elle prendrait feu par le frottement. On veille surtout à ce que nul obstacle n'arrête le funin, de peur que la vitesse du monstre n'entraîne la chaloupe et ne la fasse submerger.

Du navire on observe attentivement les diverses manœuvres du premier canot, afin qu'au cri de *rescousse!* on puisse porter secours aux pêcheurs. Pendant que la baleine fait filer la plus grande partie du cordage, une seconde chaloupe vient attacher une nouvelle ligne à celle qu'entraîne le cétacé. Au bout d'un certain temps, qui diffère selon la blessure plus ou moins profonde, le monstre reparait à la surface, et la seconde chaloupe exécute les mêmes mouvements que la première. Il arrive souvent qu'un secours du bord est nécessaire; les matelots alors font entendre les trompes ou cornets de détresse, et le cordage même, prolongé par la *ligne de réserve*, est promptement coupé s'il se trouve trop court. Le monstre est bientôt loin des chaloupes; mais un pavillon nommé *gaillardet* leur indique du haut du mât quelle route a suivie le cétacé, qu'on a bientôt rejoint à force de rames, et l'on n'arrive ordinairement que pour terminer son

agonie à coups de lance, ou l'attacher à l'aide de forts câbles, afin de le remorquer jusqu'à bâbord du navire.

Alors commence le travail du dépeçement : les dépeceurs grimpent sur le dos de la baleine, retenue le long du bord par deux palans, dont les bouts des cordages sont fixés à la queue et à la tête du monstre. Pour marcher en sûreté sur le dos de leur victime, les travailleurs sont chaussés de grosses bottes garnies de crampons ; des aides placés dans des chaloupes fournissent aux dépeceurs les instruments nécessaires, et dont les principaux sont les tranchants, les couteaux, les mains de fer et les crochets.

La première opération consiste à enlever la *pièce de revirement*, large de deux pieds à peu près et de toute la longueur de la baleine. On découpe successivement d'autres bandes de chair ou pièces de lard sur tout le corps du cétacé que l'on retourne par le moyen des palans ; puis on procède au dépouillement de la tête : la langue est coupée le plus profondément possible et avec d'autant plus de soin qu'on en extrait ordinairement six tonneaux d'huile. Cette huile de la langue que bon nombre de pêcheurs méprisent lorsque la pêche a été abondante, est corrosive au point d'altérer les chaudières. Plusieurs pêcheurs assurent que, s'il jaillissait de cette huile sur les membres des matelots occupés à découper, ils seraient à jamais perclus.

Quand les fanons sont arrachés et qu'il ne reste plus que la carcasse, on l'abandonne en dérive à une nuée d'oiseaux de mer que pendant le travail les aides ont peine à éloigner.

Les fanons et l'huile de la baleine ne sont pas tout ce que l'on peut en retirer. Les Groënlandais et quelques habitants du Nord mangent la peau et les nageoires ; le cœur des baleineaux leur semble un mets exquis ; ils remplacent les carreaux de vitres par les intestins corroyés du monstre ; ils font des filets avec leurs tendons, et avec les poils des fanons d'excellentes lignes. Dans diverses contrées, les grands os et la mâchoire servent à la construction des cabanes.

Quelques exemples malheureusement trop bien constatés serviront de complément à ces pages que je m'obstine à ne pas croire inutiles dans la relation de mes courses, et diront les dangers d'une guerre qui a fait tant de victimes. Le commerce aussi a de sanglantes archives.

Lors d'une pêche complète et merveilleuse exécutée en trois mois, sans quitter les côtes du Chili, à une centaine de lieues à l'ouest, le capitaine Williams, de Dublin, allait harponner un baleineau, lorsque la mère, attentive, qui voit le danger de sa progéniture, s'élance par-dessus, et reçoit près de la nageoire le fer destiné à son enfant ; on voyait des embarcations les inutiles efforts de la tendre mère, blessée à mort, pour éloigner à coups de tête et de queue celui pour qui elle venait de recevoir le dard fatal ; et quand un deuxième harpon allait s'emparer du baleineau,

ce fut encore la mère qui, avant de mourir, s'élança et recut le fer aigu dans le dos. On trouve dans la relation d'une course très-difficile faite par le capitaine Macker, de Hambourg, dans les mers de l'Inde, les tristes détails d'un événement qui semble prouver une haute intelligence chez la baleine, alors surtout qu'elle est occupée de sa défense.

Le guetteur signale à la fois deux ennemis à combattre assez éloignés l'un de l'autre. A l'instant les chaloupes sont armées, les harponneurs à leur poste, et la chasse commence. Au bruit répété des avirons, les baleines respirent avec plus de force; elles voient le péril qui les menace, et les voilà côte à côte, se concertant peut-être sur les plus efficaces moyens de défense. Les canots sont évités; chacun des monstres, à deux encablures, le premier à tribord, le second à babord, se tient en repos. Tout à coup ils s'élancent, et le navire entr'ouvert peut à peine assez manœuvrer pour aller se jeter sur les Sèches, où nul des canots n'arriva.

Le capitaine Clarke, de Liverpool, dit aussi que, sur le banc de Terre-Neuve, où sa pêche, en 1816, avait été fort heureuse, il eut la douleur, presque à la veille de son retour, de voir les deux canots qu'il avait mis à la mer broyés à la fois par un seul coup de queue du redoutable cétacé, sans qu'il lui fût possible de porter secours aux équipages qui les montaient, tant la fureur du monstre était épouvantable, tant elle paraissait disposée à accepter une nouvelle lutte. La baleine, alors qu'on ne l'attaque pas, alors que la douleur ne la force pas à combattre, est d'une douceur merveilleuse; on en a vu souvent escorter les navires comme des amis dévoués, et ne les quitter que parce que leur propre impatience et la rapidité de leurs mouvements ne s'accordaient pas trop des allures lentes et régulières d'un vaisseau. Mais ce qui surtout a excité l'admiration et quelquefois même l'attendrissement des explorateurs, c'est l'amour qu'elles ont pour leur baleineau, amour aussi pur, aussi dévoué que celui de la sarigue ou du kangourou, attachement de toutes les heures qui les pousse ardentes au-devant du coup fatal sous lequel va succomber leur imprudente progéniture. Mille exemples avérés, authentiques, me viendraient en aide si les rapports des pêcheurs les plus expérimentés pouvaient être révoqués en doute; deux ou trois suffiront pour la justification du géant des mers.

Le capitaine Robert, d'Amsterdam, en était à sa neuvième victoire contre les baleines harponnées sur le large banc près de la côte du Chili, lorsque, par un temps très-calme, un nouvel ennemi lança à l'air ses jets immenses, comme pour annoncer qu'il acceptait le combat. Il y eut quelques instants de calme et de repos. Tout à coup, terrible dans sa colère, le monstrueux cétacé se précipita sur l'embarcation qui venait d'être mise à flot et la brisa contre le navire avec quatre des hommes qui la montaient. Un nouveau canot fut descendu du côté opposé où le désastre

avait eu lieu, et, par une manœuvre pareille à celle qu'elle avait si heureusement exécutée une fois, la redoutable baleine, à qui sans doute divers combats avaient donné l'expérience des périls qu'elle courait, brisa ou plutôt écrasa et aplatit contre le gros trois-mâts cette seconde embarcation, dont pas un seul homme ne remonta à bord. Après ce double triomphe, le monstre satisfait accompagna comme un ami le navire jusqu'aux Malouines, d'où celui-ci fut forcé, avec la moitié de son équipage, de faire voile vers Montévidéo pour prendre de nouveaux renforts.

En 1830, dans le voisinage de Tristan da Cunha, un pêcheur donne la chasse à un gigantesque cétacé qui lui est signalé à peu de distance ; il met en panne et dirige ses embarcations sur le monstre, auprès duquel un remous presque insensible se fait pourtant deviner. En l'approchant, on distingue à ses côtés une masse noire, presque abritée par le vaste dos du géant des mers : c'est un baleineau fort jeune, inhabile encore à discerner et à éviter le fer de ses ennemis. Il est à portée de l'embarcation ; le harpon est lancé d'un bras nerveux ; le fer entre, mord et déchire les chairs ; le baleineau veut fuir, mais il est désormais captif, vaincu ; sa dernière heure est arrivée. La baleine, au désespoir, essaie d'abord de dégager son petit, qui jette autour de lui des flots de sang et perd ses forces avec sa vie. La mère tente de nouveaux prodiges, et reçoit de la seconde embarcation, sur la tête, un fer aigu qu'elle brise ou plutôt dont elle se dégage par une secousse effrayante. Puis, voyant son dévouement inutile, elle s'éloigne et va méditer ses projets de vengeance. Des événements ouverts s'échappent d'immenses jets d'eau qui retombent bruyants comme une cataracte : c'est un chaos horrible au milieu duquel les embarcations des pêcheurs tournoient sans espérance de salut... Les canots n'ont plus rien à craindre... ils sont là ; mais aussi là-bas dort le lourd navire qui les a vomis sur les flots. C'est donc à lui que la baleine va s'adresser, c'est un ennemi robuste et fort qu'elle veut combattre et anéantir. Elle part, elle s'élance de toute la rapidité de sa force et de sa volonté ; un choc pareil à celui d'une roche heurtant une quille poussée par une brise carabinée, ébranle la lourde masse et la jette au loin. Une secousse nouvelle se fait sentir du flanc opposé, soulève le trois-mâts, le brise et l'ouvre. La mer entre à flots pressés, par tribord et par babord à la fois ; on court aux pompes, on prend des armes, on saisit le fer pour combattre, on largue les voiles pour fuir... Soins inutiles ! la baleine a juré votre mort ; elle a perdu son enfant, son enfant sera vengé, et vous tous vous serez engloutis ! Comme un agile coureur qui prend l'élan pour mieux atteindre le but, la baleine, dont la queue ardente et la tête gigantesque frappent en même temps l'air et les flots, s'élance une troisième fois, et ouvre les bordages du navire qu'elle a juré d'anéantir, le déchire de toutes parts, le défonce petit à petit, et, quoique cruellement meurtrie dans la lutte, elle n'en continue pas avec moins de rage sa guerre d'extermination. Tout à coup un

remous se dessine à la surface ; il ouvre sa gueule béante ; le baleinier plonge, le pont a disparu, les mâts se rapetissent, disparaissent à leur tour, et le cétacé, dans un dernier élan de fureur, se précipite sans trouver son ennemi.

Triomphante, mais non satisfaite, la baleine cherche alors les embarcations qui s'étaient enfuies et qui avaient heureusement gagné la grève ; le monstre les voit, s'élance encore, fait bruire les eaux, et, dans son aveugle ardeur de vengeance, il vient s'échouer sur la plage où les matelots, rassurés enfin, parviennent à en triompher.

Deux navires baleiniers, l'un irlandais, l'autre de Liverpool, se trouvèrent en concurrence, en 1830, sur un de ces larges bancs, au sud-ouest du cap Horn, où les baleines australes se donnent de fréquents rendez-vous. Tout à coup deux baleines sont signalées, et les matelots courent à leur poste.

— Vous à celle de babord, nous à celle de tribord ! se disent les intrépides chasseurs, et à la grâce de Dieu !

Les voilà donc, à force de rames et sans trop plonger les avirons, mettant le cap sur les monstres qui jouent à la surface. Ils arrivent ; chacun est en alerte ; les soubresauts des cétacés forcent à une grande prudence ; on eût dit que les quatre adversaires avaient fait vœu de courir des chances égales, et que nul ne voulait d'un avantage dont l'autre n'eût pas joui. Les deux rois des mers, sans trop songer à l'ennemi qui les guette, se séparent enfin et se pavanent paisibles entre deux eaux ; les harpons aigus et tranchants jouent leur rôle ; les chairs sont déchirées, les blessures profondes ; mais une course à pic compromet l'embarcation irlandaise : le funin est coupé et la délivre de son puissant remorqueur. Le monstre reste témoin de la lutte engagée entre le canot de Liverpool et l'amie qu'elle venait de quitter ; il voit ses efforts infructueux et devine que la victoire lui échappe, et il prend aussitôt la résolution de la défendre ou de la venger. Il s'élance d'abord contre les vainqueurs, fouette leur fragile appui d'un violent coup de queue ; et canot et pêcheurs sont submergés. Elle ne s'en tient pas à ce premier triomphe ; il lui reste encore un affront à effacer : un fer dentelé est dans ses flancs : la douleur l'aiguillonne autant que la colère ; elle s'approche cette fois avec prudence de la pirogue, sur l'avant de laquelle se dresse l'adroit et intrépide harponneur qui a repris des armes de rechange ; un jet immense d'eau jaillit et retombe en nappe écrasante. L'équipage courbe la tête ; il veille à sa sûreté ; et, tandis qu'il ne songe qu'à lui, la baleine, d'abord satisfaite de son premier succès, s'éloigne encore, repart comme une avalanche, et les débris de cette seconde embarcation se promènent mutilés sur les flots. Les deux navires baleiniers, privés de leurs meilleurs matelots, durent repartir en toute hâte pour Valparaiso, afin de renouveler leur équipage.

J'ai raconté.

Et quand tous ces travaux sont achevés, avant même qu'ils le soient, le matelot guetteur, perché sur la pointe du grand mât comme un milan qui fascine un vol d'étourneaux, interroge l'espace pour dire à l'équipage encore haletant :

— Alerte ! alerte ! baleine à tribord ! courant à l'est, aux harpons !

C'est à recommencer : nouveau combat, nouveau péril, et les jours suivants ne changeront pas plus que celui de la veille.

Pour le pêcheur de baleines jamais un repos n'est assuré, jamais une nuit n'est paisible. Au premier signal il faut qu'il soit debout, la lance ou le harpon à la main, et cette vie de misère est d'autant plus effrayante que c'est surtout lorsque les flots sont le plus tourmentés qu'il est forcé d'armer son canot, car c'est alors aussi que le colosse qu'il veut combattre se montre plus joyeux à la surface des mers. Ainsi il est vrai de dire que le port du matelot pêcheur de baleines est son navire au large. Tout cela épouvante la pensée.

J'aimerais mieux (à de longs intervalles pourtant) une chasse au lion ou au tigre avec M. Rouvière, du cap de Bonne-Espérance. Je comprends et j'admire les Gauchos, dont je vous parlerai un jour, attaquant les tigres à l'aide seulement d'un lacet, de deux boules aux deux extrémités d'une corde, et de deux poignards d'abord en repos dans une gaine placée à la tige de leurs bottines ; j'accepterais de grand cœur une expédition contre un éléphant révolté et mis en colère par de récentes blessures ; je ferais encore des vœux pour qu'il me fût permis d'assister comme acteur à une de ces chasses au crocodile dont je vous ai déjà dit quelques mots avant de quitter Timor ; et, faisant un grand effort sur ma pusillanimité, je me placerais en embuscade pour lutter contre un de ces redoutables boas qui étouffent les buffles épouvantés... Là, là et là vous posez le pied sur le sol qui ne vous manque pas ; vous avez souvent un abri pour vous protéger, un ami qui vous porte secours, parfois aussi une retraite assurée en cas de défaite ; vous ne combattez qu'un être, un seul, et vous n'avez point à vous occuper de la colère des éléments, neutres dans la querelle.

Mais une guerre à la baleine ! une guerre de toutes les heures à ce géant des mers, qui peut faire en quinze ou vingt jours le tour du globe, oh ! voilà, selon moi, le jeu le plus terrible, le plus périlleux, le plus incompréhensible que l'homme ait jamais tenté ! Un pêcheur de baleines est plus qu'un homme ; saluez-le quand il passera près de vous.

LES EXPLORATEURS

Ceci est mon opinion ; libre à vous de la contrôler.

Je ne voudrais près de moi, si j'étais chef d'une expédition scientifique autour du monde, qu'un jeune équipage, de jeunes naturalistes, de jeunes astronomes, de jeunes dessinateurs, de jeunes écrivains, car je voudrais aussi des écrivains.

Après les mémoires authentiques, certes les ouvrages les plus curieux et les plus instructifs sont, sans contredit, les relations de voyage, alors surtout que l'explorateur s'est dégagé du pédantisme de la science et a raconté avec chaleur et précision. Bien dire et bien voir sont deux qualités fort rares, je vous jure ; et je connais des hommes qui, par esprit de contradiction et parce qu'ils ont été précédés dans la carrière, aiment mieux lutter contre l'évidence des faits et des choses que d'en constater l'exactitude.

Il y a des vérités d'un jour comme il y a des vérités éternelles ; et souvent ce ne sera pas le voyageur avec lequel vous vous trouvez le plus en opposition qui aura été le moins fidèle et le moins précis. Les usages, les mœurs, subissent des modifications si étranges, si rapides, qu'il serait généralement vrai de dire que le peuple de la veille n'est plus le peuple du lendemain, et qu'il y a souvent logique à se donner à soi-même un formel démenti. J'ai lu, je crois, tous les grands voyages qui ont été publiés, depuis Humboldt jusqu'à ce pauvre Caillé qui pourtant a peut-être vu Tombouctou ; et ce que j'ai avant tout cherché à vérifier, c'est l'exactitude des descriptions physiques des choses et des hommes. Si j'ai trouvé la source que vous m'avez indiquée, si j'ai lutté contre le torrent qui a

failli vous engloutir, si j'ai gravi le cône rapide qui a épuisé vos forces, traversé la riche forêt ou le désert stérile que vous m'avez signalé; si j'ai retrouvé le basalte, le schiste ou le granit sur lequel vous vous êtes reposé pour écrire vos observations, je dis que vous avez été vrai dans tout le reste, quelque différence que je remarque entre votre manière de voir et la mienne; vous avez vu ce que mes yeux ont vu; je n'en veux pas davantage; nous sommes d'accord sur ce point: c'est là le principal. Maintenant vous jugez les hommes et les institutions avec votre logique à vous, avec votre cœur, avec vos sentiments, peu m'importe; vos sentiments ne sont pas toujours les miens, votre logique n'est pas toujours la mienne; vous tirez d'un fait une conséquence que je n'admets pas; nous ne sommes plus en harmonie; mais chacun de nous a dit vrai, car chacun de nous a parlé d'après ses opinions intimes. Et puis encore, chez les peuples où les lois sont l'expression de la volonté du chef, le crime de la veille est une vertu du lendemain. Vous êtes arrivé un jour après moi; ce retard a suffi pour que vous ayez eu raison de donner un démenti à la vérité de mes récits.

La mort d'un homme est parfois une régénération ou une décadence: voyez Tamahamah aux îles Sandwich!

La Chine seule échappe à mon raisonnement; la Chine est une exception de toute chose: c'est un peuple en dehors de tout peuple; elle est stationnaire, immuable; le passé du Chinois, c'est son présent; c'est sans doute son avenir, puisque quatre mille ans ont glissé sur son empire sans l'étendre, sans l'amoindrir, sans le modifier.

Il est plus difficile qu'on ne pense d'écrire consciencieusement une relation de voyage; ici, outre la vérité, qui est le premier devoir du narrateur, il faut encore l'asservissement de l'esprit et de l'imagination. On a un cadre à remplir; il est défendu d'aller au delà. Le paysage est devant les yeux; il faut le traduire tel qu'il est, ou du moins tel qu'on croit le voir, et vous ne devez jamais, même dans l'intérêt de votre tableau, faire serpenter à droite le ruisseau qui prend dans la nature une direction opposée; nul n'a le droit de créer en face de la création; et c'est précisément le contraste ou la disparate qui fait cette grandeur et cette majesté contre lesquelles vous vous révoltez à tort. La main de l'homme gâte bien plus souvent qu'elle n'embellit.

Dans les ouvrages d'imagination, au contraire, parfois le désordre fait l'harmonie; vous peignez des sentiments, des émotions, les passions de l'âme, les vices, les ridicules, les extravagances humaines. Oh! alors élargissez votre toile; pleine latitude vous est offerte et permise; si vous consentez à être petit, vous serez mesquin; vous avez le droit de creuser dans les routes battues, d'en chercher de nouvelles, de fouiller au fond des choses, de combattre les principes: c'est un chaos à débrouiller, c'est un nouveau monde à reconstruire.

S'il est rigoureusement vrai que le style soit l'homme, c'est surtout alors qu'il est question de voyages. Traduire ce que les yeux voient, ce que l'esprit comprend, ce que la raison accepte, c'est se traduire soi-même. Le langage que vous parlez est donc l'expression la plus pure de votre âme, car c'est de l'âme seule qu'émane tout sentiment, tandis que dans un livre de création ce n'est pas vous seulement qui êtes dans le drame, la comédie ou la satire, ce sont encore plusieurs personnages devant lesquels vous êtes contraint de vous effacer pour prêter à chacun d'eux les humeurs et le caractère qui leur sont propres. Voyez comme dans ce cas votre horizon s'élargit!

Est-il cependant possible de dramatiser un ouvrage en quelque sorte didactique? C'est là une nouvelle question que j'aurais dû peut-être chercher à résoudre avant d'entreprendre le rigoureux travail que je me suis imposé.

Mais que voulez-vous! l'orgueil humain est ainsi fait qu'il ne châtie qu'après qu'on a eu un long plaisir à le braver. On se dit sans trop rougir : Faisons autrement que tous les autres; bien certainement nous ferons mieux. Toute passion absorbe, maîtrise, égare, et il y a, si j'ose m'exprimer ainsi, encore plus d'aveugles par l'esprit qu'il n'y a d'aveugles par les yeux. Quant à moi, plus étourdi que vaniteux, j'ai essayé une route nouvelle; je veux que celui qui me lira me retrouve dans mon livre tel qu'on m'a toujours vu, tel que je suis dans la vie privée. *C'est bien lui!* ces trois mots-là ont souvent retenti à mon oreille, lorsque par hasard un désœuvré ou un indiscret contait à haute voix quelque fait de ma façon. *C'est bien lui!* Je ne me suis jamais senti blessé de cette application rapide, parce que je n'ai point cherché à me cacher comme tant d'autres, et qu'après l'ingratitude, le vice le plus odieux que je reproche à l'homme, c'est l'hypocrisie.

Me voilà donc devant vous sans fard, ainsi que devrait le faire quiconque parle en public ou écrit pour le public; mais, hélas! le carnaval a bien plus de durée chez les peuples civilisés que ne l'ont voulu nos folles institutions. Venise, sous cet aspect, se rapproche bien plus de la vérité. *Si je savais ne pas être lu*, a dit un grand génie du quatorzième siècle, *je n'écrirais de ma vie une seule ligne*. O philosophe! Eh bien! moi j'écrirais, alors même qu'une voix sévère, retentissant à mon oreille, me ferait entendre ces mots amers : *Nul ne te lira*. Écrire d'après sa raison, c'est se multiplier, c'est vivre deux fois; c'est, pour ainsi dire, sentir la vie. Et puis, que tout barbouilleur de papier se rassure, il n'y a pas de livre qui ne trouve à se placer de par le monde, et qui ne recueille çà et là quelques consolantes sympathies. Le sot et le méchant sont lus; l'envieux seul est dans les exceptions, aussi bien que l'ennuyeux, et cependant il faut bien qu'on les lise pour pouvoir assurer qu'ils sont ce qu'ils sont en effet.

Récapitulons sans ordre : l'*Histoire des Voyages*, de La Harpe, est une

compilation amusante, si vous voulez, mais elle n'est vraie que dans le récit de certains épisodes détachés. D'ailleurs méfiez-vous de ces hommes qui parcourent la terre sans mettre le pied hors de leur cabinet. Étudiez aujourd'hui l'histoire naturelle dans Buffon, qu'on s'obstine à mettre entre les mains de l'enfance, et vous verrez si vous ne serez pas forcé de beaucoup désapprendre en avançant dans la vie.

Je m'étais rassasié, avant mon départ, de l'*Histoire philosophique des deux Indes*, par Raynal... Bon Dieu ! bon Dieu ! que d'hérésies ! Un coup d'œil, un seul, sur les pays dont il parle, m'en a mille fois plus appris que lui avec ses éloquentes pages, toutes gâtées par le mensonge.

De tous les voyageurs qui m'ont précédé dans ces périlleuses excursions, celui en qui, après cent heureuses épreuves, j'ai eu le plus de foi, c'est Cook. Son livre, c'est lui. Il est matelot intrépide, téméraire, parfois brutal ; mais il voit, il voit bien, et il décrit avec justesse, moins encore les détails que les masses : on dirait qu'il n'a pas le temps de regarder près de lui, et qu'il a hâte de fouiller à l'horizon pour de nouvelles découvertes. Cook est un grand homme et le premier des navigateurs anglais.

Vancouver a plus d'érudition, plus de finesse, plus de tact ; il creuse le sol qu'il visite, et la science lui a été un puissant auxiliaire.

Voyez comme Dampier est précis, méthodique, vrai ! ses écrits sont un miroir fidèle des objets qu'ils reflètent. Dampier se place bien près de Cook.

Bougainville s'amuse de tout, et joue avec les événements comme avec la vérité : c'est un capitaine de cavalerie sur une galère.

L'amiral Anson est un de ces navigateurs intrépides et expérimentés qui ne reculent en face d'aucun obstacle, qui se jettent, au contraire, au-devant des périls qu'on leur signale, et s'occupent bien moins de leur propre renommée que de la gloire du pays dont ils promènent en tous lieux le pavillon dominateur.

Les pages d'Anson ont une allure de franchise et d'enthousiasme parfaitement en harmonie avec le caractère que les biographes donnent à ce navigateur, qui a conquis si dignement les plus hauts grades de la marine royale.

Wallis s'assied à côté d'Anson par le courage et peut-être se pose au-dessus par l'élégance et la vérité de ses descriptions, empreintes cependant d'un peu de monotonie.

Malheur à qui, dans la relation de ces courses lointaines, étouffe l'intérêt sous le poids de la science ! On voyage peu avec celui qui ne s'adresse qu'à la pensée ; le cœur doit être de moitié dans toutes les jouissances.

Drack a mérité, comme Wallis, la belle réputation dont il jouit, et a attaché son nom à de grandes découvertes.

Carterets est de l'école de Dampier : c'est la bonne, c'est celle qui récolte et produit, c'est celle qui doit servir de modèle à qui veut apprendre et enseigner.

Lapeyrouse ! les frères Laborde ! quelles horribles catastrophes en un seul voyage ! Les paroles sorties de l'Océan ont vibré si faibles, si ténébreuses, qu'il y a peut-être encore là un beau problème à résoudre.

Marchand est sans contredit un des voyageurs les plus consciencieux, et la relation de ses courses et de ses dangers est faite avec une sorte de bonhomie et d'abandon qui exclut toute supposition de mensonge ou de forfanterie. C'est là un livre utile à tout explorateur.

L'éloquent Péron était trop avide de science ; sa relation est instructive, mais peu amusante, et le monosyllable *moi* se présente trop souvent aux yeux du lecteur.

Citons encore et sans ordre des noms qui reviennent à ma mémoire comme de vifs rayons d'une gloire immortelle. Magellan, fugitif devant une tempête, se réfugie dans un bras de mer où il espère trouver un port. Il s'y enfonce à travers mille périls, et, après quelques jours d'une lente navigation, au milieu de courants contraires, il résolut un grand problème vainement cherché jusqu'à lui. Le vaste océan Pacifique sera visité par l'ouest. Les récits de Magellan sont plus vrais que ses cartes ne sont exactes, et pourtant ce n'est pas la science qui a manqué à ce hardi navigateur, c'est la patience, sorte de courage plus rare encore que celui qu'on appelle bravoure.

Davis ne demande que des dangers et des tempêtes. Sa vie de prédilection, à lui, est celle qu'il passe près des côtes et au milieu des récifs. Il découvre le détroit célèbre qui porte son nom, et se place à côté des plus habiles explorateurs.

Après le massacre au milieu duquel Cook fut frappé de mort à Owhyée, King prit le commandement du vaisseau britannique qui devait revenir en Angleterre, veuf du grand capitaine qui jusque-là l'avait si hardiment piloté. King glisse inaperçu à côté de son maître.

Dirai-je les noms glorieux des Albuquerque, des Dias de Solis, des Vasco de Gama, des Cabral, dont le Portugal est si fier, et dont les autres nations sont si jalouses ? Il y a dans les relations de ces intrépides explorateurs un parfum de fanfaronnade tout à fait en harmonie, je vous jure, avec ces nobles soldats qui se promènèrent si victorieusement dans toutes les Indes et soumirent tant de peuples.

Que vous dirai-je de ce brave et infortuné Jacquemont dont les touchantes lettres ont tant de charme, d'intérêt et d'éloquence à la fois qu'on croirait lire les brillantes pages de Walter Scott et de Chateaubriand ? Hélas ! dans ces courses hardies, ce sont presque toujours les plus intrépides qui succombent, ce sont presque toujours les plus dignes dont la vie s'éteint au milieu des fatigues de leur gloire. Le style de Jac-

quement est empreint d'une couleur toute poétique qui vous élève, et la naïveté de la plupart de ses récits leur donne un attrait si puissant que je vous défie bien de ne pas vous mettre de moitié dans les peines, les périls, les plaisirs qu'il vous raconte. Voilà les hommes sur qui les gouvernements devraient jeter les yeux.

Que vous dirai-je encore de ces cœurs de bronze, de ces hommes de fer qui n'aiment de la mer que les colères, du ciel que les orages, de la nature entière que les déchirements ?

Voyez-les faire gaiement les préparatifs de leur départ alors qu'il y a folie à croire à un retour ! voyez-les jouant avec leurs navires comme avec la tombe ! Fous intrépides, ils ne vont pas chercher, eux, les zones tranquilles, les mers calmes, les parages sans récifs ; non, ce qu'ils demandent, ce qu'ils bravent le sourire sur les lèvres et la joie au cœur, ce sont les montagnes de glace se ruant sur eux et les emprisonnant de leurs gigantesques murailles ; ce sont les rapides courants qui tourbillonnent sur leurs flancs cuivrés et les entraînent ; c'est un ciel glacial, des routes non tracées, inconnues ; des cataractes où ils sont prêts à lancer leurs robustes navires ; un problème nautique enfin à résoudre, alors que vingt imprudentes tentatives, alors que vingt catastrophes récentes ont tracé devant leur route le terrible mot *impossible*, qu'ils veulent effacer du dictionnaire des navigateurs. N'ai-je pas nommé les capitaines Parry, Ross et Sabine, véritables *loups de mer* dont les âpres récits vous pressent comme dans un étau et vous glacent le sang dans les veines ?

Réveillons ici une douleur amortie et laissons de nouveau couler nos larmes sur un profond souvenir de regret et de deuil. Quand la mer dévore, elle le fait en silence, sans ressentiment ; elle absorbe, elle étouffe, elle engloutit ; un flot efface le flot qui vient de passer, et les navires voyageurs glissent sans émotion sur destombes muettes.

« Un balaïnier l'a vu, dit-on, sombrer en pleine mer, enclavé dans les « glaces du pôle. En un instant les eaux s'ouvrirent, se refermèrent, et « tout fut silencieux à la surface. Ainsi peut-être a fini Lapeyrouse. »

Brave et infortuné Blosseville ! ardent jeune homme, intrépide marin, savant explorateur ! Oh ! que mon cœur bondit de joie quand une voix amie, celle de mon frère, dit à la tribune nationale, à la France attentive et attristée, à l'Europe, qui l'écoutait avec recueillement : « Oui, « qu'une haute récompense, une récompense illimitée, soit offerte par « l'État à tout marin, à tout homme qui viendra nous donner des nou- « velles, non pas seulement de ce courageux officier, mais d'un seul mate- « lot de son ardent équipage ; à celui qui viendra dire à la science inquiète : « Blosseville est sauvé ! ou Blosseville ne souffre plus ! »

Si Christophe Colomb, à qui l'ancien monde dut un monde rival, a payé par les fers et la pauvreté sa savante découverte, dites combien son âme ardente dut éprouver de bonheur et d'ivresse lorsque là, devant lui, une

terre riche et une végétation embaumée se dressèrent pour l'admirer et le consoler de ses fatigues ; dites avec quel sentiment d'orgueil il dut relever son équipage soumis et prosterné quand la veille on avait en conseil solennel résolu sa mort !

Vous trouvez dans les relations de divers voyages du Génois cette teinte de merveilleux que les écrivains de l'époque jetaient à pleines mains dans leurs *véridiques notices*. Quand l'ancien monde s'émouvait aux magiques tableaux déroulés à ses regards, comment ceux qui allaient les étudier seraient-ils restés froids et calmes en présence de cette nature nouvelle et majestueuse, de ces hommes d'une autre couleur, de ces mers toutes phosphorescentes, au sein desquels ils arrivaient en dominateurs ? *L'Eldorado*, loin d'être une chimère, devint une réalité ; l'Espagne et le Portugal émigrèrent ; l'Europe entière aurait voulu suivre le Portugal et l'Espagne sur cette terre régénératrice.

SUITE DES EXPLORATEURS

Et maintenant, si nous analysons le caractère de ces hardis explorateurs qui, sans avoir fait le tour du monde, n'en ont pas moins bravé les périls les plus imminents, nous les trouvons encore en parfaite harmonie avec la couleur de leur livre, où pointe cependant presque toujours cette idée première et dangereuse : *Nul ne viendra me démentir.*

Mongo-Park est audacieux ; il sait qu'il ouvre une route nouvelle à ses successeurs ; il n'a pas besoin d'appeler à son secours le mensonge et le merveilleux ; car le premier il dira ce que nul n'a vu avant lui.

Belzoni, Boutin, Clapperton, s'enfonceront dans les solitudes africaines et mourront martyrs de la science sous le fer des Arabes ou des Maures, ou sous les atteintes des plus horribles privations.

Puis vous retrouvez ce pauvre Caillé, aventureux jeune homme, sans instruction, sans talent, sans mémoire ni intelligence, qui marche, marche de caravane en caravane, longe les fleuves, se glisse dans les huttes, tantôt sans nourriture, sans vêtements, sans guide ; tantôt sans eau pour sa soif, sans armes pour sa défense ; avance encore, se trouve porté de revers en revers, de chute en chute, au centre de l'Afrique sauvage ; entre *peut-être* à Tombouctou, qu'il nous assure être une ville ronde, tandis qu'il nous la dessine carrée ; se sauve de cette capitale mystérieuse sans qu'on daigne le punir de son audace, franchit dans sa plus longue étendue le vaste désert, et arrive enfin à Tunis ou à Tripoli, où le consul français n'ose pas même constater la vérité de ses récits.

Et Bompland, ce patient et intrépide compagnon de voyage de Hum-

boldt ; Bompland que les déserts impénétrables de l'Amérique ont si longtemps caché à l'Europe savante et attristée ; Bompland qui a consacré tant d'années de son douloureux esclavage à la recherche des richesses botaniques et minéralogiques des grandes Cordillères et des immenses plaines du Paraguay, n'y aurait-il pas de ma part injustice et ingratitude à la fois à ne pas placer son nom à côté de ceux que je viens de citer ?

Puis encore vous voyagez avec les frères Landers, matelots infatigables, amis fermes et dévoués, qui écrivent leurs curieuses relations comme le ferait un paysan du Danube, et qui forcent votre croyance, tant la sincérité perce dans chacune de leurs paroles.

Colnett s'enfonçant au milieu des glaces polaires et ne s'arrêtant que là où les forces humaines succombaient sous la puissance d'un ciel sans soleil et d'une terre sans végétation ; Colnett est encore au-dessus de la haute réputation qu'on lui a faite.

L'Espagne, qui passe presque inaperçue au milieu de toutes les illustrations, nous dénonce enfin Quiros, ardent écumeur, audacieux pilote, s'élançant partout où les flots mugissent, et enrichissant les cartes marines d'un grand nombre de récifs inconnus jusqu'à lui. Quiros a bien mérité du monde entier, qui doit placer son nom célèbre bien près de celui de Cook.

L'Anglais Sébastien Cabot ne doit pas plus être oublié dans cette nomenclature que Quiros, car lui aussi s'est distingué par d'utiles et périlleuses découvertes et des cartes d'une exactitude au-dessus de tout éloge.

Tristan da Cunha a donné Madagascar à l'univers.

Jacques Cartier vit le premier le Canada.

Cortès et Pizarre faisant, celui-ci la conquête du Pérou, découvert par Pérez de La Rua, celui-là, de la Californie, ont placé leurs noms impérissables parmi ceux des grands hommes de cette époque si féconde en merveilles.

Et cet intrépide et savant ingénieur Oxley, qui m'accueillit avec tant de bienveillance à Sidney, et avec lequel je fis, au delà du torrent de Kinkham, une course si pénible, si longue, si hasardeuse ; cet Oxley jeune, infatigable, à qui l'Angleterre est redevable des documents les plus curieux sur l'inférieur de la Nouvelle-Hollande, au delà des montagnes Bleues, jusqu'alors inaccessibles ; cet Oxley qui a tracé avec tant de fidélité la direction des courants d'eau et des rivières intérieures de ce vaste continent, dont la source et l'embouchure sont encore ignorées ; cet Oxley qui, dans l'intérêt seul de la science, a bravé tant de périls, étudié tant de peuplades sauvages, ne trouvera-t-il point aussi sa place dans cette honorable nomenclature ?

Mais de tous ces audacieux explorateurs à qui la science géographique doit tant de précieux documents, celui dont on aurait dû recueillir le plus

ardemment les paroles sacramentelles est, sans contredit, ce Mac-Irton, Irlandais dont la vie miraculeuse a dû courir tant de dangers et dû éprouver tant de misère. Le consul anglais au Cap me dit les recherches que lui-même avait ordonnées pour qu'on se saisît du fugitif; mais il m'a dit aussi les craintes qu'il éprouvait de voir ses efforts couronnés de succès.

C'est par Mac-Irton qu'on a reçu les premières notions vraies de cette inconnue Tombouctou, sur laquelle bien des siècles passeront peut-être encore sans que de nouveaux et précis renseignements nous arrivent. Les hommes de l'intérieur de l'Afrique sont bien plus à craindre que leurs déserts, et les passions humaines plus redoutables que les colères des tigres et des lions.

Le matelot Mac-Irton montait un navire irlandais, mouillé alors en rade du cap de Bonne-Espérance; son lieutenant, dans une manœuvre, l'ayant rudement frappé d'un trop violent coup de garcette, le matelot furieux lui répondit à l'instant même par un soufflet. Mac-Irton fut d'abord mis aux fers, jugé peu de jours après et condamné à mort. La sentence devait s'exécuter sur le pont du navire dans les vingt-quatre heures, et Mac-Irton, le pied rivé à un anneau de fer, attendait sur le gaillard d'avant le moment fatal. Déjà le coup de sifflet du maître avait appelé tout l'équipage, déjà un ministre protestant avait fait son office *consolateur*, quand un mugissement profond appela tous les regards vers la côte. Elle avait pris une teinte blafarde qui blessait la vue, la mer s'agitait sans rafales, des flots épais de poussière voilaient la ville comme dans une tombe, et sur le sommet de la Table passaient, terribles et menaçants, des flocons de nuages cuivrés qui roulaient, tombaient et remontaient, incessamment zigzaguant par les éclairs et d'éclatantes étincelles; l'ouragan élevait la voix, la grève attendait les victimes, et l'Océan ouvrait ses profondeurs, et les navires de la rade invoquaient le ciel; tout à coup encore les éléments se déchaînent, et le chaos et la nuit règnent seuls. Mac-Irton ne veut pas mourir sans essayer du moins d'être de quelque secours à ses camarades, dont il est tant aimé, et le lieutenant est le premier à ordonner qu'on le prive de ses fers. Toutes les ancrs sont mouillées, tous les câbles, toutes les chaînes tendues par la tempête, le navire plonge, se relève, retombe et rebondit, la mer est aux nues, et par un miracle du ciel, il échappe seul à la destruction générale.

Quoique mortelle à tant de navires, la tempête fut courte; elle n'était pas encore apaisée que Mac-Irton, rendu à sa position première se rappela sa position de la veille, qu'il avait oubliée au milieu des tourbillons et du fracas de la nature. Du haut de la vergue où il était hissé il s'élança dans les flots écumeux et s'abandonna à la lame roulante. Tous le suivent d'un œil avide, tous font pour lui des vœux ardents, hormis le lieutenant, qui voulait un exemple propre à épouvanter l'équipage. La nuit et

la turbulence des nuages cachèrent bientôt le pauvre matelot, et le lendemain le lieutenant ordonna qu'un canot allât à terre et que des recherches actives fussent faites pour se saisir du fugitif. Soins inutiles; on sut qu'en effet un homme du navire irlandais avait été poussé et vomi sur les récifs de la côte; on apprit qu'il avait échappé à la fureur de la tourmente; mais on ignorait depuis lors ce qu'il était devenu.

Prévoyant bien le sort qui l'attendait dans la ville, Mac-Irton, sans vêtements, sans vivres, presque sans forces, s'enfonça dans les déserts qui avoisinent Table-Bay, et il aima mieux s'exposer à la dent des bêtes féroces que de retourner à bord implorer une grâce qu'on lui aurait sans doute refusée.

Ici commence le doute ou du moins le merveilleux. Mac-Irton seul est garant de la vérité de ses récits, et malheureusement sa raison, troublée par les fatigues, les privations et les périls, crée-t-elle peut-être un monde qu'il n'a pas vu. Quoi qu'il en soit, l'Irlandais se montra un jour à Alger; le consul anglais reçut ses premières confidences et l'envoya à Londres avec une demande en grâce. On interrogea le matelot; on recueillit scrupuleusement ses plus douteuses paroles, et on publia le récit de ses courses de quatre ans au sein de l'Afrique.

Il se sauva d'abord chez les Hottentots : ceux-ci alors en guerre avec les Cafres, lui confièrent le commandement de leur expédition. Fait prisonnier, on l'épargna et on l'emmena dans des expéditions plus lointaines, de sorte que, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, Mac-Irton s'éloigna de jour en jour de la colonie où il n'osait plus rentrer. Enfin, après avoir signalé avec exactitude quelques-unes des villes africaines sur l'existence desquelles le doute n'était plus permis, il parla de la grande Tombouctou, d'où il partit pour le nord avec une caravane, en compagnie de laquelle il arriva à Alger. Mac-Irton mourut peu de jours après son arrivée à Londres; mais, quoique imparfaits, il est certain que les documents qu'il a fournis n'ont peut-être pas peu contribué à signaler au monde cette capitale sauvage et cachée, dont l'existence n'est plus un problème.

Et si après ces noms, dont quelques-uns sont une gloire, nous osons citer le plus illustre de tous, je vous montrerai celui qui le porte planant sur les plus hautes cimes des Cordillères, étudiant le Cotopaxi, les volcans d'air de Turbaco, fouillant dans les profondeurs de la terre pour y découvrir des trésors ignorés jusqu'à lui, étudiant les steppes des deux Amériques, analysant de son œil d'aigle les richesses botaniques, minéralogiques, ornithologiques, dont il grandit le domaine de la science; suivant le cours des fleuves, s'élançant dans l'abîme avec les cataractes, entrant dans les vastes cités pour en écrire les mœurs, les progrès ou la décadence; philosophe, historien, physicien, astronome et dépensant à tant de travaux des sommes devant lesquelles reculeraient bien des gouvernements, et vous retrouverez cet Alexandre de Humboldt, insti-

tut vivant, dont l'amitié m'est si précieuse et dont la vie entière est une étude de tous les jours, de tous les instants. Mais par malheur, hélas ! peu d'hommes lisent ses immenses in-folio où sont conservées tant de découvertes, car toute haute science est lourde à qui rougit de ne pas comprendre. Il est des rayons trop éclatants pour que l'œil du vulgaire puisse les braver.

On s'explique facilement pourquoi, au milieu de noms si célèbres, je ne jette pas les noms modernes et non moins glorieux de quelques hardis et savants explorateurs, qui ont fait faire tant de progrès à la navigation et enrichi leur pays de récentes conquêtes physiques et morales. Leurs ouvrages sont là, dans toutes les mains, dans toutes les bibliothèques, et ils n'ont pas besoin de ma faible voix pour occuper la curiosité publique. Courir sur leurs traces eût été pour moi une faute que j'ai dû me garder de commettre, et tant d'espace était occupé par eux qu'il ne m'a été permis que de suivre le sentier étroit où je me suis jeté.

Il y avait trop de péril à me trouver côte à côte avec eux sur la grande route qu'ils exploitaient avec tant de supériorité ; mais les champs le mieux moissonnés ont encore des épis à qui s'arme de constance et de courage.

Ce que j'aime surtout dans la lecture des voyages, ce sont les anecdotes. Les systèmes peuvent se heurter, se combattre, se détruire tour à tour, et c'est ce qui doit toujours arriver ; mais les faits ont une logique plus puissante : ils sont là pour dire les mœurs d'un peuple, l'esprit d'une époque. La bienveillance qui a accueilli mon livre ne me laisse aucun regret d'avoir semé dans ma route un grand nombre d'anecdotes où chacun peut puiser les conséquences de sa philosophie particulière. En second lieu, je n'aime pas à m'isoler dans mes courses aventureuses ; ce qui me plaît avant tout, c'est un brave compagnon de voyage qui soit de moitié dans mes joies ou mes douleurs. Être heureux tout seul, ce n'est pas l'être, et l'égoïste n'a que des demi-jouissances. Combien de fois, au milieu des grands et magiques tableaux qui se déroulaient à mes yeux, ne me suis-je pas écrié : « Si mes amis étaient là pour partager mes émotions ! »

Me pardonnera-t-on d'avoir souvent pris pour camarades de route ces deux braves matelots Petit et Marchais, dont les naïves saillies ont tant de fois retrempé mon courage et soutenu mes forces épuisées ? Je l'espère. Ces deux abruptes intelligences, ces deux cœurs si chauds, si généreux, ces deux caractères de fer, que ni les misères ni les douleurs n'ont jamais pu flétrir, ces deux dévouements à l'épreuve des plus épouvantables catastrophes, m'ont trop souvent protégé et consolé pour que mes lecteurs ne les retrouvent point parfois avec plaisir à mes côtés. Hélas ! que sont-ils devenus aujourd'hui ? quel humble réduit abrite leur pauvreté ? quelle voix amie les dédommage de tant de périlleuses traversées ? quels flots océaniques ont reçu leur dernier soupir ? Oh ! merci, mille fois merci

à qui voudra me donner des nouvelles de Petit et Marchais ! oh ! merci mille fois à la main généreuse qui leur sera tendue dans la route !

Que les quelques esprits supérieurs qui jetteraient le blâme sur l'apparente légèreté de la plupart de mes récits opposent à leur mécontentement la nature même de mes principes et de mon caractère, toujours si insouciant au sein des plus graves circonstances. Devais-je, vaincu enfin par l'horrible malheur qui me frappe, jeter à pleines mains la tristesse et l'amertume sur mes récits ? Non, car alors tout mon livre eût été un mensonge. On n'est vrai qu'alors qu'on écrit sous l'inspiration du moment. Voilà mes notes, mes esquisses ; je ne les traduis pas : je les copie ; ce que je dis aujourd'hui, c'est ce que je disais quand la tempête mugissait autour de nous, quand les anthropophages me menaçaient de leurs *cries*, de leurs casse-têtes, quand je traversais les vastes solitudes, quand mes lèvres altérées demandaient de l'eau au désert stérile et silencieux ; ce que je vous dis aujourd'hui, c'est l'expression la plus vraie, la plus intime de mes émotions d'alors. Je n'ai pas promis davantage.

Il n'est peut être pas inutile, après cette rapide esquisse, de trouver ici la date des principales découvertes faites par les navigateurs de tous les pays du monde. On y verra que le Portugal, aujourd'hui si simple et si mesquin, a joué le principal rôle dans ces voyages périlleux, où il fallait aux capitaines plus de courage que de science. Ainsi passent toutes les gloires, ainsi dorment et disparaissent les plus nobles souvenirs des peuples.

EPOQUES PRINCIPALES DES DECOUVERTES.

	Ann. de J.-C.
<i>Les Canaries</i> , des navigateurs génois et catalans.	1345
— Jean de Béthencour en fait la conquête de.	1401 à 1403
<i>Porto-Santo</i> , Tristan Vaz et Zareo, Portugais.	1418
<i>Madère</i> , par les mêmes.	1419
<i>Le Cap Blanc</i> , Nunho Tristan, Portugais.	1440
<i>Les Açores</i> , Gonzallo Vello, Portugais.	1448
<i>Les îles du cap Vert</i> , Antoine Nolli, Génois.	1449
<i>La côte de Guinée</i> , Jean de Santarem et Pierre Escovar, Portugais.	1471
<i>Le Congo</i> , Diégo Cam, Portugais.	1484
<i>Le cap de Bonne-Espérance</i> , Dias, Portugais.	1486
<i>L'Amérique</i> (île San-Salvador, dans la nuit du 11 au 12 octobre), Christophe Colomb.	1492

<i>Les Antilles</i> , Christophe Colomb.	1493
<i>La Trinité</i> (continent de l'Amérique), Christophe Colomb. .	1498
<i>Les Indes</i> (côtes orientales d'Afrique, côte de Malabar), Vasco de Gama.	1498
<i>Amérique</i> (côtes orientales), Ojéda, accompagné d'Améric Ves- puce.	1499
<i>Rivière des Amazones</i> , Vincent Pinçon	1500
<i>Terre-Neuve</i> , Cortéral, Portugais.	1500
<i>Le Brésil</i> , Alvarès Cabral, Portugais.	1500
<i>Ile Sainte-Hélène</i> , Jean de Nova, Portugais.	1502
<i>L'île de Ceylan</i> , Laurent Almeyda.	1506
<i>Madagascar</i> , Tristan da Cunha.	1506
<i>Sumatra</i> , Siqueyra, Portugais;	1508
<i>Malacca</i> , le même.	1508
<i>Iles de la Sonde</i> , Abreu, Portugais.	1511
<i>Moluques</i> , Abreu, Cerrano.	1511
<i>La Floride</i> , Ponce de Léon, Espagnol.	1512
<i>La mer du Sud</i> , Nugnez Balboa.	1513
<i>Le Pérou</i> , Pérez de La Rua.	1515
<i>Rio-Janeiro</i> , Dias de Solis.	1516
<i>Rio de la Plata</i> , Dias de Solis.	1516
<i>La Chine</i> , Fernand d'Andrada, Portugais.	1517
<i>Mexique</i> , Fernand de Cordoue.	1518
— Fernand Cortès en fait la conquête.	1519
<i>Terre de Feu</i> , Magellan.	1520
<i>Iles des Ladrones</i> , Magellan.	1521
<i>Les Philippines</i> , Magellan.	1521
<i>Amérique septentrionale</i> , Jean Verazani.	1523 et 1524
<i>Conquête du Pérou</i> , Pizarre.	1524
<i>Les Bermudes</i> , Jean Bermudez, Espagnol.	1527
<i>La Nouvelle-Guinée</i> , André Vidaneta, Espagnol.	1528
<i>Côtes voisines d'Acapulco</i> , par ordre de Cortès.	1534
<i>Le Canada</i> , Jacques Cartier, Français	1534 et 1535
<i>La Californie</i> , Cortès.	1535
<i>Le Chili</i> , Diégo de Almagro	1536 et 1537
<i>Acadie</i> , Roberval, Français, s'établit à l'île Royale.	1541
<i>Camboje</i> , Antonio Faria y Sousa, Fernand-Mendez Pinto. . .	1541
<i>Les îles Likieo</i> , les mêmes.	1541
<i>Heinam</i> , les mêmes.	1541
<i>Japon</i> , à l'est, Diégo Samoto et Christophe Borello; à l'est, au Bungo, Fernand-Mendez Pinto.	1542

(1) Cette date est contestée et portée par quelques auteurs à 1497.

<i>Cap Mendocino</i> , à la Californie, Ruis Cabrill.	1542
<i>Le Mississipi</i> , Moscoso Alvarado.	1543
<i>Le détroit de Waïgats</i> , Steven Borrough.	1556
<i>Iles Salomon</i> , Mendana.	1567
<i>Détroit de Frobisher</i> , sir Martin Frobisher.	1576
<i>Voyage de Drake</i>	1579 ou 1590
<i>Détroit de Davis</i> , John Davis.	1587
<i>Côtes du Chili</i> , dans la mer du Sud, Pedro Sarmiento. . . .	1589
<i>Les îles Malouines ou Falkland</i> , Hawkins.	1594
<i>Voyage de Barente à la Nouvelle-Zemble</i>	1594 à 1596
<i>Marquises de Mendosa</i> , Mendana.	1593
<i>Santa-Cruz</i> , Mendana.	1595
<i>Terres du Saint-Esprit</i> , de Quiros; <i>Cyclades</i> , de Bougainville; <i>Nouvelles-Hébrides</i> , de Cook.	1606
<i>Baie de Chesapeak</i> , John Smith.	1607
<i>Québec</i> , fondé par Samuel Champlain.	1608
<i>Détroit de Hudson</i> , Henri Hudson.	1610
<i>Baie de Baffin</i>	1616
<i>Cap Horn</i> , Jacob Lemaire.	1616
<i>Terre de Diemen</i> , Abel Tasman.	1642
<i>Nouvelle-Zélande</i> , le même.	1642
<i>Iles des Amis</i> , le même.	1643
<i>Iles des États</i> (au nord du Japon), de Uries.	1643
<i>Nouvelle-Bretagne</i> , Dampier.	1700
<i>Le détroit de Béring</i>	1728
<i>Taïti</i> , Wallis.	1767
<i>Archipel des Navigateurs</i> , Bougainville.	1768
<i>Archipel de la Louisiane</i> , Bougainville.	1768
<i>Terre de Kerguelen</i> ou de la <i>Désolation</i>	1772
<i>La Nouvelle-Calédonie</i> , Cook.	1774
<i>Iles Sandwich</i> , Cook.	1778

Voilà certes bien des noms illustres, bien des courages éprouvés, bien des pays longtemps inconnus et donnés à l'Europe insatiable... Dites-moi maintenant si, vainqueurs ou vaincus, maîtres ou esclaves, dominateurs ou sujets, beaucoup ont à remercier le ciel de tant de conquêtes.

A ceux-ci les haines, les jalouses persécutions des princes à qui ils octroyaient sur de nouvelles terres un droit de suzeraineté; à ceux-là des guerres interminables et cruelles où le sang coule à flots pressés et engraisse le sol, témoin de tant de carnages.

Nulle part ou presque nulle part des victoires morales.

Nulle part ou presque nulle part la clémence assise à côté de la force.

Partout, au contraire, le canon et le glaive pour asseoir la possession.

Partout aussi des meurtres, des assassinats, de sanglantes représailles.

C'est là l'histoire abrégée des deux Indes, c'est l'histoire du Nouveau-Monde; n'est-ce pas, je vous le demande, l'histoire de l'ancien?

Y a-t-il, oubliée encore du reste de l'univers, une toute petite île pour laquelle Dieu n'ait que des regards d'amour?

Y a-t-il au sein de quelque vaste océan une terre presque imperceptible où l'amitié dresse ses autels, où la liberté professe son culte?

Qui le sait?

Nous n'avons plus de continents à découvrir; mais les mers n'ont pas été si pleinement sillonnées que toute espérance doive s'éteindre.

Oh! alors que le navigateur passe vite, qu'il se taise à son retour!

Il faut laisser la paix et le bonheur dans la retraite que le ciel leur a donnée. Hélas! les Carolines, quelque peu riches qu'elles soient, ne tarderont pas à subir les destinées des archipels qui les entourent. On a si bien fait jusqu'à présent que le flambeau de la civilisation n'est plus qu'une torche incendiaire.

XXVIII

ILES MARIANNES

Gubam. — Humata. — La Lépre.

Il y a pour le moraliste des études à faire plus curieuses encore que celle des peuples primitifs, et nous voici dans un de ces pays exceptionnels où le doute et l'incertitude se trouvent à chaque pas, alors même que les faits paraissent plus saillants et plus tranchés.

Les îles Mariannes ne sont ni sauvages ni civilisées ; on voit là, pour ainsi dire, côte à côte, mœurs antiques et usages modernes, superstition et idolâtrie des premiers âges à demi étouffées sous le fanatisme des conquérants espagnols qui ont légué l'archipel entier à leurs successeurs. Les vices européens luttent sans cesse, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, contre cette liberté de conduite des indigènes du lieu qu'on appela Larons à si bon droit, qu'ils tiennent à honneur de l'être, et qu'on aurait pu également nommer libertins, s'ils avaient compris toute la portée des mots vertu et corruption comme les explique notre morale. C'est, je vous jure, un spectacle bien bizarre et bien instructif à la fois. Les contrastes sont si rapprochés que l'historien semble en contradiction avec lui-même alors qu'il est fidèle jusqu'à la naïveté. Le peuple du matin ne ressemble pas à celui de la soirée ; il est catholique romain de telle heure à telle heure ; il est tchamorre et idolâtre de telle autre à telle autre ; le voici dévôt, le voilà indépendant de tout culte. L'homme vole et va gaiement chez un prêtre se confesser d'avoir volé ; il fera saintement la pénitence imposée, et il méditera un nouveau larcin sans que sa conscience s'en

alarme dès qu'il se sentira une conscience. La jeune fille que vous voyez là, devant sa porte, vous accueillera tout agaçante, et échangera, devant sa mère insoucieuse, ses faveurs contre un rosaire. Ici tout le monde va à l'église, tout le monde y prie avec ferveur, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre; tous se frappent rudement la poitrine et baisent fréquemment la terre avec la plus grande humilité. Le service divin achevé, toute religion est mise en oubli. Il y a là des hommes, des femmes, des rivières, des bois, des plaines; on se fait une vie sans entraves; on se trace un chemin sans épines; on jouit des eaux, de la brise, du jour, du soleil; on respire à l'aise et on avance ainsi jusqu'à la tombe, où l'on se couche exempt de remords, car on n'a jamais su ce qu'il fallait entendre par le bien ou le mal, le vice ou la vertu. Mais ne généralisons pas encore, et revenons sur nos pas.

Sans l'heureuse visite des bons Carolins, notre traversée eût été la plus douloureuse de cette longue campagne. Plusieurs de nos meilleurs matelots ont suivi notre ami Labiche dans les flots océaniques, et beaucoup d'autres, couchés sur les cadres, attendaient dans les tiraillements horribles qui les tordaient que leur tour arrivât. Aussi Marchais jurait à peine, Vial ne donnait plus de leçons d'escrime dans la batterie silencieuse, et Petit, presque toujours au chevet de l'agonisant, cherchait encore à le ranimer par ses contes si tristement naïfs.

Enfin une voix crie : « Terre ! » Ce sont les Mariannes, les îles des Larrons, soit; mais on trouve là, du moins, si nous en croyons les navigateurs, de belles et suaves forêts, au travers desquelles l'air glisse pur et rafraîchissant; il y a là des eaux limpides et calmes, de l'espérance, presque du bonheur. Voyez sur le navire comme les fronts se dérident, comme les bouches sourient, comme les paroles s'échappent moins graves. Dans la batterie ouverte au souffle de terre, les malades cherchent d'un œil faible les montagnes à l'horizon, et la corvette, poussée par une forte brise, s'élance majestueusement vers la principale île de cet archipel.

L'exagération de certains navigateurs est patente, ou le pays a perdu de sa fertilité et de ses richesses, car les cimes qui se dessinent imposantes au milieu des nuages sont nues, âpres, couronnées d'énormes blocs de roches noires et volcaniques. A leur base pourtant et à mesure que nous approchons, nos regards se reposent sur quelques touffes de verdure assez riches; mais, dès que le sol monte, avec lui se déploie, comme pour pavoiser le rivage, un vaste et admirable rideau de palmiers, de cocotiers, de rimas, de bananiers, si beaux, si éclatants de leurs jeunes couleurs que tous mes souvenirs perdent de leur richesse.

Décidément les voyageurs sont moins menteurs qu'on se plaît à le dire, et ici je parle pour mes confrères seuls; je tiens peu à convaincre les incrédules par religion.



Baie d'Umata.

Après avoir longé la côte de Guham pendant une demi-journée et touché presque de la main l'île des Cocos, qui ferme d'un côté la rade d'Humata, nous laissâmes tomber l'ancre à deux encablures à peu près du rivage et non loin d'un navire espagnol arrivé la veille de Manille.

La rade, dont le fond est délicieux, est défendue par trois forts appelés, l'un *la Vierge des Douleurs*, l'autre *Saint-Ange*, et le troisième *Saint-Vincent* : vous voyez bien que nous sommes dans un archipel espagnol.

La ridicule cérémonie du salut causa un malheur bien grand à deux soldats de la garnison, peu habitués sans doute au service de l'artillerie ; tout leur corps fut brûlé par une gargousse ; mais, grâce à leur vigoureuse constitution et aux soins empressés de nos docteurs, ils résistèrent aux horribles souffrances qu'ils eurent à supporter.

Le gouverneur de la colonie, venu à Humata pour recevoir les nouvelles que le trois-mâts *la Paz* lui apportait, nous reçut avec une cordialité si franche, il donna un emplacement si propre, si bien aéré à nos pauvres éclopés, il nous témoigna tant d'égards, que nous ne crûmes pas devoir l'affliger par une étiquette qu'il aurait peut-être prise pour une réserve offensante. Une heure après, nous nous promenions dans les salons de son palais.

Le village d'Humata se compose d'une vingtaine de mauvaises cases en arêtes de cocotiers assez bien liées entre elles et bâties sur pilotis. Le palais du gouvernement est long, large, *imposant*, à un seul étage, orné d'un balcon de bois, avec cuisine et chambre à coucher. Cela ressemble admirablement à ces cages carrées et glissantes jetées sur la Seine à l'usage des blanchisseuses de la capitale. Patience, nous verrons beaucoup mieux plus tard, et Guham nous réserve d'autres merveilles.

Quant aux spectres hideux qui peuplent les maisons, c'est chose horrible à voir. Voici les femmes vêtues d'un lambeau d'étoffe sale, puante, nouée à la ceinture et descendant jusqu'au genou. Le reste du corps est absolument nu ; leurs cheveux sont mêlés et crasseux, leurs yeux ternes, vitrifiés ; leurs dents jaunes comme leur peau ; leurs épaules, leur cou, rongés de lèpre, traçant tantôt de larges rigoles, tantôt creusant la chair, le plus souvent dessinant partout des écailles serrées de poissons ou des étoffes moirées ; on recule d'horreur et de pitié.

Les hommes font plus mal à voir encore, et l'on serait tenté de frapper de verges ces larges et robustes charpentes que la douleur et les maladies rongent sans les abattre, et qui meurent enfin, parce que la mort dévore tout. Autour d'eux sont de vastes et belles forêts ; sous leurs pieds une terre puissante ; l'air qu'ils respirent est parfumé ; l'eau qu'ils boivent est pure et limpide ; les fruits, les poissons dont ils se nourrissent sont délicats et abondants ; mais la paresse est là à leur porte ; elle se couche avec eux dans les hamacs, la paresse honteuse qui les abandonne

dans des haillons fangeux, qui les inonde de vermine, qui les abrutit, les énerve, les dissèque. Oh ! je vous l'ai dit, Humata soulève le cœur.

M. Médinilla, gouverneur omnipotent de cet archipel isolé, M. Médinilla, dont je vous parlerai plus tard, et envers lequel j'ai un tort grave à me reprocher, me répondit, quand je lui parlai de ces êtres misérables qu'on voyait çà et là étaler au soleil leurs plaies livides :



— C'est une population condamnée.

— Pourquoi donc ?

— Elle est toute lépreuse ; ma capitale offre un bien autre aspect.

— Mais les gens de votre capitale viennent jusqu'ici, et j'ai vu plusieurs de vos serviteurs serrer la main à ces malheureux ; la lèpre n'est-elle donc pas contagieuse ?

— Elle l'est ; mais si l'un de mes gens devient lépreux à son tour, je le chasserai et le relèguerai à Humata.

— Pourquoi ne pas empêcher ce dangereux contact ? pourquoi ne pas prévenir un malheur ? pourquoi ne pas forcer ces hommes au travail, qui donne de la force, de la souplesse aux muscles ? Ce qui les tue, c'est la paresse.

— Non, c'est la malpropreté, et je suis sans puissance contre cet horrible fléau qui pèse ici sur toutes les familles vivant loin de ma capitale.

— Vous parlez avec bien de l'intérêt de votre capitale ; est-ce qu'elle ressemblerait effectivement à une ville ?

— Oui, mais à une ville à part, à une ville unique en son genre : c'est une cité ou une forêt, comme vous voudrez.

— Y a-t-il un palais aussi brillant que celui d'Humata ?

— J'espère que vous me ferez l'honneur d'y venir ; vous déciderez ensuite s'il mérite vos épigrammes.

— Hélas ! Humata m'épouvante.

Cependant nos malades se rétablissaient à vue d'œil ; leurs forces renaissaient comme par enchantement, et nous fûmes bientôt en état de repartir pour nous rendre près du mouillage d'Agagna, capitale de l'île de Guham. La côte, sous quelque aspect qu'elle se présente, est riche et variée ; mais de nombreux récifs, sur lesquels le flot mugit et bouillonne, en défendent les approches, et le mouillage même où nous jetâmes l'ancre est difficile et tellement périlleux qu'on ne peut guère y stationner que dans les belles saisons.

Les vents violents du nord ne soufflent que rarement dans la rade de Saint-Louis, protégée par l'île aux Chèvres et le morne d'Oroté, sur lequel on a élevé une inutile batterie. Au reste, j'engage fort les capitaines de navire à mouiller à Humata plutôt qu'ici, car les hauts-fonds y sont très-nombreux et restent souvent à sec dans les basses marées. Sur une de ces roches madréporiques, une citadelle bâtie à grands frais présente quelque apparence de sécurité contre une attaque extérieure ; mais quel navire viendra jamais s'emboîser là pour essayer une tentative sur Guham ?

Quand nous nous vîmes condamnés à ne pas sortir de quelque temps de cette rade si belle pour le paysagiste, si effrayante pour le marin, nous nous rappelâmes que le gouverneur nous avait parlé à Guham d'une de ces îles, célèbre par le séjour que l'amiral Anson y fit lors de son grand voyage, et où, d'après M. Médinilla, nous devions trouver de curieux monuments antiques. Nous en parlâmes alors au commandant, qui nous autorisa, MM. Gaudichaud, Bérard et moi, à entreprendre dans de frêles embarcations ce périlleux voyage. Témérité, soit ; mais *voir c'est avoir*, a dit le poète, et nous voulions posséder. Et puis on meurt si bien en compagnie !

Ainsi donc, laissant nos amis à bord de la corvette, nous nous embarquâmes dans un canot, et mîmes le cap sur Agagna, notre véritable point de départ. Il va sans dire que Petit et Marchais furent choisis par nous pour nous accompagner dans cette première course, fort affligés qu'ils étaient déjà de ne pas nous escorter jusqu'à Tinian.

Le canal entre Guham et l'île aux Chèvres n'a pas plus de six milles

dans sa plus grande largeur, ni moins de trois dans sa plus petite. Cette île est couverte d'arbustes, pour la plupart assez inutiles, mais parmi lesquels cependant on trouve le sicas, appelé dans le pays fédérico, dont les habitants de cet archipel font leur principale nourriture. Il n'y a pas d'eau douce, excepté celle qu'on recueille parfois dans un réservoir de plus de quatre cents pieds de diamètre, alimenté par les pluies, et creusé sans doute par les premiers conquérants des Mariannes. Mais, en revanche, la côte de Guham offre de toutes parts l'aspect le plus riche et le plus varié. Les récifs poursuivent leur cours jusqu'à Agagna, et laissent à peine trois passages fort difficiles, même pour les embarcations. Le premier est vis-à-vis de Toupoungan, village d'une quinzaine de maisons que Marchais nous proposa d'aller prendre d'assaut à lui tout seul, armé d'une des jambes de Petit. A cette plaisanterie, celui-ci, dont le soleil avait probablement échauffé le cerveau, riposta par un quolibet plus innocent encore; mais Marchais fit un mouvement du coude; Petit voulut parer, et, perdant l'équilibre, il tomba à l'eau.

Oubliant que son adversaire nageait comme un marsouin, Marchais, dont le cœur n'était jamais en défaut pour rendre un service, l'y survit afin de lui porter secours, et c'est ce que voulait le rusé Petit, qui, plus fort dans cet élément, avait enfin trouvé l'occasion de se venger des mille et un coups de pied vigoureux dont Marchais l'avait généreusement gratifié. Jamais combat ne fut plus amusant, plus rempli d'épisodes. Marchais était furieux et avalait, en écumant de rage, gorgées sur gorgées d'une eau salée et boueuse, tandis que Petit, dans ses rapides évolutions, échappait à toutes les manœuvres de son antagoniste.

Nous mîmes trêve enfin à cet acharnement des deux combattants qui arrêtaient notre marche; mais Petit ne consentit à monter à bord qu'après que nous eûmes obtenu de Marchais sa parole d'honneur qu'il ne garderait aucune rancune de cette lutte d'amis, où, pour la première fois, la victoire lui avait échappé.

Le second passage est par le travers d'Anigua, bourg aussi misérable que Toupoungan, et où la lèpre n'est ni moins dangereuse ni moins répandue.

La route nous paraissant belle par terre, mes deux compagnons et moi résolûmes de la parcourir à pied jusqu'à Agagna, distant encore de six milles. Partout une terre riche et belle, partout les arbres les plus élégants et les plus majestueux à la fois; mais point de culture, point de travaux utiles pour diriger les eaux des torrents descendant des montagnes. Que fait donc l'Espagne de cet admirable archipel, qu'il serait de bonne justice de lui ravir au profit des navires voyageurs de toutes les nations.

Enfin nous trouvâmes un hôpital de lépreux. J'y entrai, puisque mon devoir m'y appelait; j'y dessinaï quelques-uns des malheureux qui er-

raient çà et là, comme des fantômes, le long des murailles décrépites, et vingt fois je fus tenté de m'échapper de ce séjour de misère et de malédiction. Toutes les parties saillantes des infortunés qu'il renfermait étaient attaquées avec une violence extrême ; pas un n'avait de nez, et la plupart perdaient leur langue tombant en lambeaux.

Une jeune fille, nommée Dolorès, vint à moi en courant et me supplia de l'arracher de cette tombe putréfiée. N'apercevant aucune plaie sur son corps, de mon autorité privée j'allais l'emmener avec moi, lorsqu'elle tomba à mes pieds et se tordit dans des convulsions horribles.

L'histoire de cette jeune fille est triste et rapide. Née à Toupoungan, et devinant, encore enfant, que la fuite seule pourrait la garantir de l'affreuse maladie dont son village était infecté, elle se sauva dans les bois, où elle vécut deux ans et demi, couchée sans abri sur le gazon et ne se nourrissant que de fruits. Épuisée pourtant par cette vie errante et malheureuse, elle se présenta un jour à Agagna, et demanda l'hospitalité à une brave femme dont la maison était située à l'entrée de la ville et qui l'accueillit avec bonté. Mais, comme dans ce pays nulle mendicité n'est possible, l'étrangeté de la prière de la jeune fille dut frapper sa généreuse protectrice, qui lui demanda d'où elle venait.

— Des bois, lui dit-elle.

— Pourquoi des bois ?

— Parce que je craignais le mal de saint Lazare. (C'est ainsi qu'on appelle la lèpre à Guham.)

— Et pourquoi encore crains-tu si fort ce mal ?

— C'est qu'il fait bien souffrir.

— Qui te l'a dit ?

— Mon père, qui en est mort.

— Ton père !

— Oui, et puis une sœur morte aussi et un frère qui se mourait.

— Malheureuse ! d'où es-tu ?

— De Toupoungan.

— Sors, sors de chez moi bien vite, ou je te tue !

— Tuez-moi, j'y consens ; mais ne me chassez pas, car je ne veux plus retourner à Toupoungan.

— Attends, attends.

— Qu'allez-vous faire ?

— Te dénoncer à monseigneur le gouverneur.

Le soir même, cette jeune fille si belle, si pure, fut saisie et conduite à l'hôpital où je la trouvais, pour y être traitée, à l'aide d'une pâte faite avec des cloportes, d'une maladie dont elle n'était pas atteinte, et dont nul symptôme n'annonçait qu'elle portât le germe dans son sein. Là, sans défense, sans protection, entourée de malades et de mourants, elle attendait avec résignation la lèpre, qui, par un grand miracle du ciel, la

respecta toujours. La frayeur la rendit folle et idiote; elle passait ses journées à mâcher ses cheveux qui étaient admirables, et quand elle apercevait une figure inconnue, elle se précipitait, poussant un cri aigu, et tombait sur le sol, où elle se roulait en de terribles convulsions.

M. Médinilla, qui me conta cette histoire, promit à mes ferventes prières de retirer l'infortunée de l'épouvantable tombeau où on l'avait murée, si en effet elle était saine encore. Il tint sa parole, et, avant mon départ de Guham, j'ai eu le bonheur de voir la belle Dolorès, guérie de sa folie et de son idiotisme, logée dans une des plus jolies maisons d'Agagna, dont M. Médinilla lui avait fait généreusement cadeau.

ILES MARIANNES

Course dans l'intérieur — Dolorida.

Deux pas en arrière me sont imposés ; je reviendrai à Agagna sous peu de jours.

Que faire dans un bourg, dans une ville, quand on a tout étudié, quand on a tout vu ?

La vue est de tous les sens celui qui se rassasie le plus vite. Hélas ! que n'en suis-je encore à l'épreuve !

Il en est de ces choses belles et curieuses à voir comme de ces récits pleins d'intérêt qui, connus déjà, vous trouvent tièdes et froids à une seconde lecture. Je ne sais, en vérité, si nous ne serions pas moins émus-sés par la présence fréquente d'un spectacle d'horreur que par un assemblage complet de beautés de tous genres.

La lèpre est ici l'hôte fatal de chaque demeure ; elle croît avec l'enfant qui vient de naître ; timide, elle l'escorte encore dans son adolescence, elle grandit et se fortifie avec lui, elle l'écrase dans un âge avancé, elle le pousse à la tombe... et nous allons, nous, hommes saints et forts, cœurs bons et généreux, l'étudier dans ses ravages, visiter le malheureux qui en est vaincu, comme si c'était là un spectacle doux à l'âme, un tableau consolant, une image de paix et de bonheur !

Que de contrastes en nous, que de misères nous nous faisons volontairement ! N'en avons-nous pas assez, bon Dieu, de toutes celles que le sort jette à pleines mains sur notre passage ?

Sentinelle toujours debout, la lèpre est permanente à Humata, je vous l'ai déjà dit, et cependant quelques individus encore n'en sont point atteints. Patience, elle a les bras longs et les ongles aigus, l'horrible

maladie dont je vous parle ; lorsqu'elle laisse passer auprès d'elle un corps sans le tordre et le creuser, c'est que Dieu, dont la force est plus grande, a étendu la main et a dit : *Assez !*

Dieu seul est vainqueur de la lèpre. Or, écoutez :

Un jour que, plus matinal que de coutume, je m'étais rendu de l'espèce d'hôpital où nous logions chez le gouverneur, déjà réveillé, je recommençais mes questions sur la coupable insouciance avec laquelle il permettait aux gens bien portants d'entrer à toute heure dans les maisons des lépreux, d'y prendre parfois leurs repas et même d'y passer la nuit.

— Que faire encore à tout cela ? me répondit-il.

— Se décider à un acte rigoureux et arrêter le mal à sa source.

— Arrêteriez-vous la cataracte du Niagara ?

— Mais la cataracte est un monde qui roule , et je ne vois pas ici un monde qui succombe.

— C'est que vous ne voyez pas tout.

— Comment ! Humata n'est-il pas l'enfer de cet archipel ?

— Humata n'en est que le purgatoire ; ici se dresse parfois l'espérance. Si le ciel n'était si pur aux Mariannes, il faudrait les fuir comme on fuit une cité visitée par le vomito-negro.

— On combat efficacement la peste.

— Je vous le répète, on ne combat pas la lèpre.

— Vous avez beau dire , les hommes peuvent s'en garantir en fuyant les lieux qui en sont infectés.

— Eh ! ne l'ai-je pas tenté maintes fois ? Si j'ai voulu épouvanter par de sévères exemples, savez-vous ce qu'on se disait tout bas dans ma capitale ? Que j'étais un impie, un franc-maçon, un athée, un antechrist.

— Pourquoi ?

— Parce que le peuple croit, aux Mariannes, que tout se fait ici-bas par l'ordre de Dieu, que l'homme qui est atteint de la lèpre devait en mourir ou plus tôt ou plus tard, et que vous pourriez fort bien, vous ou tout autre, coucher côte à côte d'un lépreux sans rien craindre, puisqu'il était encore écrit là-haut que vous deviez ou non être malade.

— Cette croyance est-elle générale ?

— A peu d'exceptions près.

— Mais il y a donc deux lèpres à Agagna ?

— Il y en a plus de deux, monsieur.

— Je vous plains autant que le peuple qui vous est confié.

— Il faut subir sa vie.

— N'est-ce pas un million par an que vous donne votre roi ?

— Une place comme la mienne ne se paie pas, monsieur, et c'est pour cela sans doute que le gouverneur de Manille, qui m'a nommé, ne me donne que cent trente piastres par mois, dont je distribue une partie aux malheureux.

— Je ne vous plains plus. Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure qu'il y avait un enfer à Guham?

— Je vous l'ai dit.

— Où est-il?

— Non loin d'ici, à Maria-Dolorès, à Angelos et à Santa-Maria-del-Pilar, trois bourgs où plutôt trois lazarets.

— Puis-je y aller?

— A quoi bon? c'est un spectacle si horrible! La maladie est là si cruelle, si vivace, que vous verrez des fragments humains se promener sous les plus beaux arbres du monde, se rafraîchir aux sources les plus limpides et tomber en débris dans leur marche. On ne va pas là quand on n'y est pas condamné.

— L'étude impose des sacrifices. Qui soigne ces pauvres gens?

— Personne.

— Vous voyez donc bien que la peur du mal existe.

— Point : si un lazaret était aux portes d'Agagna, qui n'a pas de portes, il serait peuplé comme ma capitale : c'est l'éloignement qui le fait désert; j'y envoie les malades.

— Je désire voir Santa-Maria-del-Pilar.

— Allez donc, monsieur : cette journée est belle, je vais vous donner un guide, et si vous trouvez là deux personnes bien portantes, c'est qu'il y aura miracle.

— Pourquoi deux personnes?

— Parce qu'il n'y en a qu'une que Dieu protège depuis cinq ans, une sainte, un ange... Oh! c'est une histoire édifiante.

— Et vraie?

— Irrécusable comme la lèpre.

— J'écoute.

— Depuis quinze jours il y a cinq ou six ans de cela, les habitants des Mariannes n'avaient pas vu le soleil; des nuages cuivrés, amoncelés les uns sur les autres, pesaient sur nous de tout leur poids, et quoique parfois le vent soufflât avec assez de violence, ces masses énormes restaient immobiles comme des rochers suspendus dans les airs.

La chaleur était accablante, la mer clapotait, les cimes des arbres bruissaient, les ruisseaux étaient à sec, et les bestiaux sur les routes s'arrêtaient épouvantés; on s'attendait à une catastrophe horrible, on croyait à la fin du monde, et l'église ne désemplissait pas. Une nuit cependant, là-bas à l'horizon du côté de Tinian, que je veux que vous alliez voir et étudier, un point lumineux éclaire l'espace, il monte et grandit comme s'il voulait tout embraser; on se regarde avec effroi, on se signe, on ne marche plus qu'à genoux dans les rues. Tout à coup les nuages courent avec une rapidité effrayante, le ciel se dégage, les animaux se redressent, les ruisseaux se ravivent, mais la terre s'agit par

des secousses terribles et répétées ; le volcan d'Agrihan s'est joint au volcan de Guham ; ils ébranlent le sol ; les maisons sont renversées, mon palais est à demi saccagé, et au milieu du désastre général, l'église seule est respectée.

Le prêtre était en chaire, brave homme celui-là ! le saint apôtre ne voulut point quitter son poste, et quand la tourmente eut cessé ses ravages, quand la nature eut repris ses belles couleurs, toutes les bouches crièrent : Miracle ! miracle ! tous les cœurs répétèrent : Hosannah ! hosannah !

Le bon prêtre mourut quelques jours après, mais avant d'expirer il demanda des secours pour les lépreux, fit promettre à ceux qui entouraient son lit de douleur que des pèlerinages auraient lieu dans les bourgs où la maladie exerçait son redoutable empire, et il obtint que chaque année un homme dévoué se consacrerait au soulagement des malheureux dans les tristes lieux dont je vous ai déjà parlé. Le saint usage n'a point périclité, et vous trouverez à Notre-Dame-del-Pilar une personne encore pure de toute atteinte du fléau.

— Un jeune homme ?

— Une jeune fille. Elle avait neuf ans quand elle partit volontaire garde-malade, il y en a cinq qu'elle est là, elle ne veut point quitter son poste ; elle y mourra, l'infortunée.

— Ne fût-ce que pour baiser la main de la noble martyre, j'irai à Santa-Maria-del-Pilar.

— Voilà un guide honnête homme, il sait les chemins ; vous serez au bourg en moins de deux heures ; portez un rosaire à Dolorida, elle priera pour vous.

— Je lui en porterai six et quelques chemises.

— A ce soir.

— A ce soir.

Nous partîmes, mon guide, Petit et moi ; mon guide avec effroi, moi avec une profonde tristesse, et Petit parce que je lui avais dit : Viens. Il avait emballé dans un havresac mon léger bagage, et me disait de temps à autre :

— Pourquoi aller là-bas ? Si vous voulez, je leur porterai seul vos hardes.

— Non, je veux les voir.

— Ce n'est déjà pas si beau des galeux de la tête aux pieds.

— Ce n'est pas la gale, c'est la lèpre.

— La lèpre, monsieur, c'est la gale numéro un : ça se gagne fort proprement, comme on dit.

— Tu ne comprends pas la curiosité, toi.

— Oh ! que si ; mais il y a curiosité et curiosité, et celle qui vous pousse à aller vous fourrer parmi tant de plaies, c'est de la bêtise, sauf l'amitié que j'ai pour vous.

— Tu prends certaines libertés...

— C'est vrai, mais je vous accompagne, et ça doit faire passer sur bien des choses.

— Ainsi donc tu ne vas à Maria-del-Pilar que par rapport à moi ?

— Est-ce que j'irais par rapport à eux autres ? Allez donc, vous ne me connaissez pas encore, je vois ça. Tenez, je suis triste, je marronne ; vous ai-je tant seulement demandé une goutte d'eau-de-vie ? Non, je n'en veux pas, je n'en boirai pas ; quand on va visiter le malheur, il ne faut pas être heureux.

— Tu es un brave garçon.

— Vous ne m'apprenez rien, je le sais aussi bien que vous, qui semblez ne vous en apercevoir qu'aujourd'hui.

— Si je ne le savais pas depuis longtemps, je ne t'aurais pas prié de m'accompagner.

— A la bonne heure, voilà que je vous *raime* plus fort.

Nous avions quitté le sentier battu et au bord duquel murmurait un joyeux filet d'eau, qui se perdait là, au milieu d'un magnifique gazon où sans doute il prenait naissance. Nous entrâmes dans un bois ou plutôt dans un jardin ravissant : c'étaient des allées naturelles de bananiers, dont le sommet de la tige était paré de ses grappes délicieuses protégées contre l'ardeur du soleil par les larges parasols dont le ciel les a panachés. C'étaient partout des rimas aux branches gigantesques, aux feuilles vastes et veloutées, aux fruits bienfaisants qui ont fait appeler ce géant des forêts arbre à pain. C'était encore toute la classe des palmistes réunis comme des frères, le vacoi, le palmier, le cocotier, séparés aux pieds et mêlant leur chevelure ondoiyante comme des amis qui se retrouvent et se caressent ; et puis des fleurs odorantes sous les pieds, un gazon émaillé, égal, où ne se cachait nul reptile ; et, à l'air, des oiseaux amoureux, semblant étonnés de voir là des êtres qui marchaient et changeaient de place.

— Cré coquin ! que c'est *fioné* tout ça ! disait Petit dans son enthousiasme.

— Tu n'es donc plus fâché que nous soyons venus.

— Mais au bout, qu'est-ce qu'il y a ?

— Nous allons le savoir. Voilà des maisons.

— Ça c'est aussi bien des maisons que la bicoque du gouverneur est un palais. Quel farceur ! il appelle un palais quatre murs, une grande chambre sans meubles et un hangar ; il croit donc que nous venons des antipodes ?

— Oui, et il a raison.

— Il nous prend donc pour des sauvages, pour des Hugues !

— Quelle colère !

— C'est juste au moins : *Mon palais ! mon palais !* il n'a que ça dans

la bouche. Un palais sans caves, ça fait pitié, foi de matelot à trente-six ! N'a-t-il pas aussi appelé *soldats* des espèces de manches à balai qu'on a harnachés avec des sortes d'uniformes et des épaulettes ? J'ai voulu passer la jambe à un de ces vainqueurs : le geste seul lui a fait prendre un billet de parterre ; et le soir, j'ai vu près de la cuisine, où je suis assez souvent, mon grenadier plumant un poulet aussi maigre que lui. Une armée de lurons de cette allure, Marchais, Vial, Chaumont, Barthe et moi, avec des garettes, nous la ferions aller à la dérive en un *crin* d'œil.

— Tais-toi, nous voici arrivés.

— Je ne jacasse plus.

Six cases délabrées, basses, bâties sur pilotis, formaient le premier village. Tout était silencieux autour de ces tombeaux ; personne au seuil des portes, personne sur le gazon ou sous les touffes de bananiers. Le cœur se glaçait. J'entrai en tremblant dans la première case ; un seul homme l'habitait, couché dans un hamac suspendu à un pied du sol. Il nous regarda avec des yeux hébétés et nous demanda qui nous envoyait. Je lui dis que nous venions pour voir le village et y apporter quelques secours aux plus malheureux.

— Alors donnez-moi quelque chose.

— D'où souffrez-vous ?

— De nulle part ; mais voyez comme je m'en vais.

Ses jambes étaient des os rongés par la lèpre. Petit, sans me consulter, lui jeta une chemise, et nous sortîmes épouvantés. Dans une autre case nous trouvâmes une jeune mère dont la moitié du corps n'était qu'une plaie ; elle allaitait un enfant de trois ou quatre mois ! Ici du plaisir... du bonheur... de l'amour peut-être !... Petit, taciturne cette fois, aurait donné tout le havresac si je l'avais laissé faire. Dans une troisième case nous trouvâmes quelque chose ressemblant à un homme ; mais là aussi, à genoux, était une jeune fille auprès d'une grande calebasse remplie d'eau dans laquelle elle trempait un linge grossier dont elle essuyait les membres rongés du moribond.

— *Ave, Maria*, lui dis-je d'une voix faible ¹.

— *Gratia plena*, me répondit-elle sans tourner la tête.

Dès qu'elle eut achevé son triste ministère, elle se leva et allait sortir. Elle nous vit.

-- Qui êtes-vous ?

— Des étrangers, des Français arrivés depuis plusieurs jours à Guham.

— La charité, s'il vous plaît, en faveur de ceux qui souffrent.

— Que désirez-vous pour eux ?

— D'abord des prières, puis du linge.

— Voici d'abord du linge ; viendront plus tard les prières.

¹ C'est ainsi qu'une grande partie des visiteurs saluent en Espagne.

— Que le ciel vous en tienne compte !

Et la jeune fille disparut.

— Où va-t-elle ? dis-je à mon guide, qui n'avait pas prononcé vingt paroles depuis notre départ.

— Elle va secourir d'autres infortunes ; ses heures sont prises.

— Elle succombera à la peine.

— Oh ! non monseigneur, le ciel lui donnera des forces : c'est une sainte, c'est Dolorida.

Dans chaque maison du village, des débris d'hommes et de femmes étaient étendus sur des nattes ou dans des hamaes, et pour tant de misères une jeune fille suffisait. Dès que la mort avait parlé, Dolorida accourait à Humata ; on lui donnait deux hommes robustes qui allaient lui prêter secours, et ils s'en retournaient seuls.

A cent pas de ce groupe de cases il y en avait d'autres, au nombre de six, presque toutes désertes, et à cent pas plus loin encore, à côté d'une source fort abondante, s'élevaient trois maisonnettes plus propres que celles que j'avais déjà visitées.

— C'est ici que loge Dolorida, me dit mon guide ; elle n'y rentre que le soir, quand toute la besogne est faite.

— Pouvons-nous y passer la nuit ?

— Vous le pouvez ; mais moi il faut que je m'en retourne ; vous avez tout vu.

— Silence ! voici Dolorida.

La jeune martyre entra, se mit à genoux, récita à demi-voix un *Pater* et un *Ave*, et me tendit la main.

— Votre seigneurie a fait beaucoup de bien ici, me dit-elle ; Dieu s'en souviendra.

— Je veux en faire davantage, Dolorida ; j'ai là encore des serviettes, des mouchoirs, des peignes, plusieurs chemises et des scapulaires bénits.

— Des scapulaires ! des scapulaires bénits !

— Par notre saint-père.

— Oh ! donnez, donnez ! que je guérisse mes malades ! que je promène ces saintes reliques sur eux, et qu'ils marchent !

— Dieu peut-être veut qu'ils souffrent encore.

— Vous avez raison ; mais du moins, monseigneur, ils mourront tous béatifiés.

Dolorida était une fille fraîche, brune, presque cuivrée ; tout le haut de son corps était nu ; une jupe propre, attachée aux reins, descendait jusqu'aux genoux et laissait voir des jambes pleines de sève ; ses pieds et ses mains étaient d'une délicatesse extrême ; sa chevelure noire et onduleuse, ses yeux admirablement taillés avaient une puissance de regard impossible à décrire ; ses dents très-blanches et ses joues rondelettes et fermes attestaient une santé robuste que les veilles n'avaient pu affaiblir.

Dolorida voyait un ciel après cette terre, et la foi seule la soutenait dans l'horrible sacrifice qu'elle s'était imposé. Mais, au milieu de cette haute piété, que de stupides croyances, que de contes absurdes et révoltants ! Les sorciers et Dieu sans cesse en contact, en lutte, en querelle, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus ; les démons sortant corps et âme de leur chaudière ; les anges surpris par des légions de réprouvés forcés de se jeter dans d'énormes bénitiers et de prononcer incessamment le nom de Jésus, afin de ne pas être entraînés aux enfers. Tout cela, je vous jure, fait mal à entendre ; tout cela pourtant n'était rien à ce caractère de bienveillance et d'humanité dont la jeune Tchamorre avait été si saintement dotée.



Je lui promis de nouveaux secours avant mon départ de Guham, et je lui disais déjà adieu, quand je m'aperçus que Petit n'était pas avec nous ; mais il rentra un instant après, abattu, désolé, les yeux humides, et n'ayant pour tout vêtement que son large pantalon de matelot.

— D'où viens-tu ? lui dis-je.

— De là-bas, d'une maison où j'ai vu un vieillard qui m'a *sabordé* le foie.

— Explique-toi vite.

— C'est court.

— Je parie que tu t'es encore battu.

— Quelle infamie ! Figurez-vous que ce brave homme, mangé par la maladie, ressemble à vieux père comme je ressemble à un homard, et je me suis senti tout chose en m'approchant de lui. Alors, ma foi, j'ai d'abord ôté ma veste, que je lui ai donnée, puis mon gilet, que je lui ai prêté, puis ma chemise, que je ne veux pas qu'il me rende, et puis enfin mes souliers, qu'il gardera, car le brave homme a encore des pieds, et les miens peuvent se passer des semelles du cordonnier. Cré coquin ! que ça fait du bien de faire du bien !

— Petit, je t'estime.

— Si vous saviez comme il ressemble à vieux père ! Je ne me soulerai pas de quinze jours.

J'arrivai à Humata avec une odeur de cadavre qui me brûlait.

— Eh bien ! me dit M. Médinilla en m'apercevant, est-ce curieux ?

— Non, c'est horrible, cela désespère, cela tue.

— Y retournerez-vous ?

— Peut-être.

Je n'y retournai point, et je vis, deux mois après, dans l'église d'Agagna, la belle Dolorida toujours fraîche et toujours dévote.

— Tu t'es donc brisée à la peine ? lui dis-je en l'accostant avec intérêt.

— Non, monseigneur, me répondit-elle d'une voix pieuse, je n'avais plus rien à faire à Notre-Dame-del-Pilar.

— Pourquoi ?

— Il n'y a plus de malades.

— Ils sont guéris ?

— Morts...

..... Deux jours avant notre départ de Guham, tout était silencieux dans les maisons d'Agagna, et l'église retentissait de chants funèbres ; un long cortège en sortit : bientôt hommes et femmes, Tchamorres et Espagnols, marchaient à pas lents avec leur lenzo sur la tête inclinée et leur rosaire au cou ; puis venait le prêtre et une bière recouverte d'un linceul blanc. Une fosse était là aussi, à dix pas du temple saint ; chaque assistant s'en approcha avec dévotion, et, à genoux et sanglotant, y jeta un peu de terre. La lèpre n'épargne personne.

Dolorida, la jeune martyre, venait de monter au ciel.

ILES MARIANNES

Guham. — Agagna. — Fêtes. — Détails.

Effrayé de l'aspect des lépreux, je pris la fuite et rejoignis mes camarades qui m'attendaient à Assan.

Ceci est véritablement un bourg, mais un bourg propre et bien bâti ; on s'aperçoit qu'on approche de la capitale, dont on n'est éloigné que d'un quart de lieue, et les environs, plantés d'arbres odoriférants, sont un jardin délicieux où l'on a hâte de se reposer. J'y fis une remarque assez singulière. Dans tous les lieux où s'était montré le cocotier, nous l'avions trouvé droit, élégant, majestueux. Ici il change de nature et garde sa nouvelle forme jusqu'à Agagna. Sa tige, d'abord verticale, fait un coude à une hauteur de vingt à vingt-cinq pieds, et parcourt ensuite presque horizontalement une grande distance sans perdre de sa force et de la richesse de son feuillage, et se redresse enfin, comme un superbe panache, à deux brasses à peu près de sa brillante chevelure. L'aspect de ces arbres capricieux est vraiment fort curieux à observer, et de loin on croirait voir une vaste forêt à demi vaincue par les ouragans.

Je ne vous dirai pas la beauté, la variété, la richesse des paysages qui se dessinent aux yeux d'Assan jusqu'à Agagna : nul pinceau, nulle plume ne pourrait en donner l'idée ; on se tait, on admire.

Ceci est une ville, une ville véritable avec rues larges et droites, avec carrefours, une place publique, une église, un palais. Ceci ne vous rapproche point de l'Europe, car rien ne ressemble à ce que vous avez vu jusqu'à présent, mais vous dit pourtant une conquête récente d'une civilisation bâtarde. Ce n'est encore qu'un reflet, c'est, pour ainsi dire, la parodie de nos mœurs, de nos lois, de nos usages, de nos vices même et de nos ridicules ; mais c'est un progrès en tout, bien et mal, c'est un premier pas, une espérance ; vienne maintenant ici, pour gouverner cet ar-

chipel, un homme qui comprenne la morale, un réformateur philanthrope, un esprit droit, une volonté ferme, et vous aurez aux Mariannes des citoyens comme vous et moi, un code protecteur de tous les intérêts, une religion guide de toutes les consciences.

Avec des natures aussi malléables que celles que voilà, on peut tout attendre d'une pensée généreuse. Le Mariannais est dans l'erreur, parce qu'on ne lui a pas dit encore où est la vérité et ce qui est la vérité. Dès qu'on lui aura appris la route à tenir, soyez sûr qu'il n'en déviara pas; et si les mœurs primitives triomphent parfois des nouvelles institutions, c'est qu'il y a dans celles-ci tant de sottise et de folie, que le bon sens, qui est une propriété de tout ce qui respire, en fait prompt et bonne justice. Il ne faut jamais, et dans aucune circonstance, tout vouloir à la fois. Dieu, plus puissant que l'homme, fit le monde en six jours, et quel monde encore ! une semaine de plus n'aurait rien gâté, je pense.

Il y a cinq centsoixante-dix maisons à Agagna, dont cinquante seulement en maçonnerie; les autres sont en bambou, arêtes de palmier et feuilles très-artistement serrées et liées. Toutes sont sur pilotis, à quatre ou cinq pieds du sol, ayant sur la façade, et derrière, un jardin avec enclos planté de tabac et quelques fleurs. Je vous jure que tout cela est fort gai, fort curieux à étudier. Ces maisons sont séparées les unes des autres; on y monte par une échelle extérieure qu'on retire la nuit, et qu'on pourrait laisser en toute sécurité. Elles n'ont jamais plus de deux pièces; dans l'une dorment les maîtres du logis; dans l'autre, en face de la porte, les enfants, les poules, les pores, hôtes de chaque jour, et les étrangers visiteurs, constamment bien accueillis. Les meubles consistent en petits escabeaux, hamacs, ardoises pour tourner la feuille de tabac, et mortiers pour réduire en poudre le sicas. Ajoutez à cela trois ou quatre images de saint, de christ, de martyr; des vases en coco, des fourchettes en bois de sandal, des rosaires, et des galettes qu'on fait sécher à l'air, et vous aurez une idée complète de ces demeures hospitalières où la vie s'écoule sans secousse, presque sans souffrance, jusqu'à une vieillesse précoce; car dans ce pays si chaud, si fécond, on est homme complet quand chez nous on comprend à peine la vie.

Le palais du gouverneur décore la seule place de la capitale. C'est un vaste corps de logis à un étage, moitié bois, moitié briques, avec force croisées et un balcon dominant la mer et planant majestueusement sur les maisons voisines. Devant sa façade sont placées huit pièces d'artillerie en bronze, sur leurs affûts, gardées par des soldats en uniforme devant lesquels je vous défie de vous arrêter sans rire aux éclats, tant les guenilles dont on les a affublés sont bizarres et peu façonnées à leur taille. Les murs du palais, fraîchement peints, attestent la galanterie de M. Joseph Médinilla, qui ne veut pas que nous accusions son empressement et sa courtoisie. Si vous montez, vous vous trouvez dans une salle immense.

ornée du véritable portrait de Ferdinand VII et d'une Vierge des Douleurs paraissant souffrir surtout de la façon brutale dont elle a été traitée par le peintre. Puis encore on voyait çà et là des images coloriées, représentant l'entrée des Français à Madrid, à Valence, à Barcelone ; nos soldats sont peints bras nus, couverts de sang, armés de poignards, et mangeant des moines, des enfants et des filles encore vivants. Le gouverneur, me voyant rire et hausser les épaules à l'aspect de ces turpitudes, me demanda sérieusement si tout cela n'était pas vrai.

— Il y a du vrai dans ces scènes hideuses, lui répondis-je avec gravité ; mais les rôles sont changés, et les Espagnols seuls se servaient de couteaux et de stylets.

Les cadres furent enlevés le jour même de notre arrivée ; le gouverneur devinait parfaitement une délicatesse.

Un logement nous était préparé à côté du palais ; nous nous y rendîmes, et nous nous trouvâmes bientôt en face d'un piquet de vingt-quatre hommes sous les armes, commandés par un major, un capitaine et cinq ou six lieutenants et sous-lieutenants. O Charlet ! ô Raffet ! ô Bellangé, venez à mon aide ! c'est les esquisser tous que d'en esquisser un seul ; ils sont sortis du même moule, il y a parité ; on dirait des frères, mieux que ça, des sosies :



Il est maigre, long, efflanqué ; son chapeau à claque le coiffe *brassé*

carré, selon l'expression pittoresque de Petit; les deux coins, ornés d'énormes glands, descendent jusque sur les épaules et caressent des ombres d'épaulettes faisant face en arrière et venant visiter les omoplates. Le chef, dégarni de cheveux sur la face, en a plusieurs en queue, serrés tantôt à l'aide d'un ruban noir ou blanc, tantôt à l'aide d'une petite corde jaune ou rouge. Il a une moustache, ou il n'en a pas, selon son caprice; il se tient droit comme un de ces cocotiers d'Assan dont je vous ai parlé tout à l'heure, et il nage dans son habit avec plus d'aisance que vous ne le feriez dans un large manteau de mousseline. Celui-ci joint les deux revers par une agrafe au-dessus du menton et s'achemine en pointe jusqu'au bas de la place des mollets, enfermés dans des guêtres où les cuisses et le corps tiendraient fort commodément. Un ceinturon noir ou bleu appliquait l'épée sur la hanche, épée à la Charlemagne, longue et plate, fourreau déchiré; le tout porté sur des souliers fins extrêmement effilés. Voilà à peu près; mais c'est la tournure grotesque de ces maringouins déguisés qu'il faut admirer! c'est aussi l'air imposant et martial dont ils cherchent à se draper qui amuse et qui étonne. En vérité, on ferait volontiers le voyage aux Mariannes rien que pour voir, une fois seulement, l'état-major en grande tenue du gouverneur-général de cet archipel pour le roi *de toutes les Espagnes*.

Après notre inspection à la course, mes deux amis et moi nous nous rendîmes à notre logement pour nous préparer à notre grand voyage à Tinian, l'île des antiquités. Une porte où veillait une sentinelle fumant son cigare était à côté de la nôtre: là se voyait une prison avec des anneaux de fer au mur; des cris déchirants sortaient de cette noire enceinte, et j'y pénétrai sans que la sentinelle m'arrêtât. On frappait un Sandwichien amarré à l'un des anneaux de fer, et ses épaules et ses flancs en lambeaux attestaient la vigueur du bourreau. Celui-ci, dont je vous parlerai plus tard, me salua de la main gauche, tandis que de la droite il achevait l'exécution de la sentence. Mais cette sentence, qui l'avait dictée? le valet lui-même. De quoi était coupable le Sandwichien? d'avoir répondu trop cavalièrement au valet. Nul ne savait dans l'île ce qui se passait en ce moment à la prison, hormis le bourreau, le patient et moi. La tâche finie, le Sandwichien s'en alla, et celui qui venait de le frapper lui lança violemment son bâton noueux entre les jambes.

A une sévère observation échappée de ma bouche, le misérable haussa les épaules, siffla et me laissa seul. Toutes choses sont ainsi faites: quand le premier est bon et généreux, le second est méchant et cruel; au lion succède le tigre, à l'aigle le vautour, au maître le valet.

Le premier dîner que nous donna le gouverneur fut précédé d'un dessert très-confortable, où les plus beaux fruits de la colonie se trouvèrent étalés avec une profusion toute vaniteuse, mais où la grâce et l'empres- sement jouaient encore le premier rôle. La *grandeur* castillane était la

son insolence et son orgueil. M. Médinilla se sentait fier de nous convaincre qu'il coulait dans ses veines un noble sang espagnol, et il se plaisait à nous parler de l'Europe, afin de nous prouver que ses usages ne lui étaient pas étrangers. Tant de coquetterie nous subjuga. Le repas de la soirée fut d'une gaieté charmante, et, pour y ajouter encore un plaisir, le gouverneur nous demanda la permission de faire monter dans la grande salle une vingtaine de petits garçons et de petites filles qui se placèrent sur deux lignes, ainsi que des soldats lilliputiens, et entonnèrent des chants tchamorres avec une harmonie à rivaliser avec un concert de chats sauvages ; puis, changeant de rythme, ils nous firent entendre quelques noëls fort originaux, et *clôturèrent* la séance par des cantates sonores et guerrières en l'honneur de leur noble pays, de leur noble souverain, de leur noble armée, de leurs nobles concitoyens, de leurs nobles *nobles*. Voici un échantillon de leur poésie patriotique :

Vive Ferdinand !
 Des rois le plus grand.
 Vive Georges-Trois !
 Le plus grand des rois
 Meure Napoléon !
 « Scélérat et capon.
 A cet infâme coquin
 Une cravate de lin
 Qu'il vienne jusqu'ici.
 ' Ce sera fait de lui.

Ces choses-là se traduisent littéralement ! Cependant M. Médinilla, devinant à nos grimaces qu'une pareille versification n'était pas fort de notre goût, renvoya les bambins sur la place publique, nous demanda la permission d'aller faire la sieste, et nous invita pour le lendemain à de nouveaux délassements.

Nous sortîmes donc du palais et parcourûmes la ville... Elle était déjà plongée dans le sommeil le plus profond. Ici le peuple vit couché ou accroupi. La brise a beau souffler fraîche et bienfaisante, les hommes, les femmes restent cloîtrés dans leurs demeures, étendus sur des nattes de Manille ou dans des hamacs, et il serait vrai de dire qu'aux Mariannes tous les jours n'ont que deux ou trois heures, et que le reste c'est la nuit. Voyez pourtant ces muscles si bien dessinés, ces charpentes vertes et vigoureuses qui passent près de vous d'un pas ferme et assuré ; voyez aussi ces jeunes filles à l'œil ardent, à la tête haute, au corps plein de souplesse, vous saluant de la main et du sourire à la fois, vous invitant de la façon la plus gracieuse à une collation de bananes, de pastèques et de cocos. Oh ! tout cela c'est la vie forte et puissante de la végétation qui pèse sur Guham et qui ombrage le sol sans soins et sans culture.

Il y a logique, et la cause en est facile à trouver.

De tous les peuples de la terre l'Espagnol est sans contredit le plus vain de son caractère primitif; il ne veut de défauts que ceux qu'il tient de lui seul; il n'a de qualités heureuses que celles qui lui sont personnelles, et il met de l'orgueil à ne rien emprunter aux autres, ni vices, ni vertus : l'Espagne se reflète admirablement aux Mariannes. Il est pourtant des occasions exceptionnelles et malheureusement trop rares où les habitants de Guham consentent à sortir de leur léthargie, c'est lorsqu'un navire vient mouiller dans leur archipel. Oh ! alors la ville se réveille; elle s'agite, se questionne; elle prépare ses objets d'échange; elle est presque heureuse : que dis-je? elle l'est tout à fait, car on lui apportera sans doute des saints, des croix bénites, des scapulaires contre la lèpre, des rosaires sacrés par le pape et des images coloriées des mystères de notre religion. Cela, voyez-vous, est aux Mariannes une monnaie qui ne perd guère de sa valeur; les piastres cesseront d'avoir cours avant les reliques, et toute jeune et jolie fille se livrera à vous si vous lui donnez un saint Jacques ou un saint Barnabé. L'Espagnol et le Tchamorre sont encore en lutte. L'année avait été heureuse pour les Mariannais : deux navires russes, *le Kamtschatka* et *le Kutusoff*, sont venus mouiller devant Guham, il y a peu de temps, et *le Rurich* les a suivis de près, *le Rurich*, commandé par M. Kotzebuë, que nous avons trouvé mouillé en rade du cap de Bonne-Espérance, et qui achevait sa glorieuse campagne au moment où nous commençons la nôtre.

Ne vous ai-je pas dit qu'il y avait un curé à Agagna? Oui. Eh bien ! ce curé est le seul prêtre de la colonie; Humata, Assan, Toupoungan, deux ou trois autres villages, l'île de Tinian et celle de Rota lui confient le soin de leur conscience, et malgré la grandeur et la multiplicité de ses fonctions, il trouve encore le moyen de dérober quelques instants à ses ouailles. Par exemple, chaque jour, après la messe, il réunit chez lui un grand nombre de riches habitants qui, les cartes et les dés à la main, sur une table sans tapis, se volent et se ruinent sous sa protection immédiate. C'est lui qui tient la banque, c'est lui qui règle les parties, et si le sort ne lui a pas été favorable dans la journée, il met bientôt son adresse aux prises avec le destin; vous devinez que celui-ci ne sort jamais victorieux de la lutte. Au surplus, là ne se bornent pas les travaux quotidiens de frère Cyriaco, et je n'ose vous dire ici le honteux commerce auquel il se livre au profit des amusements étrangers. J'ai assisté à un sermon de frère Cyriaco; il n'y fut question que de l'enfer, peuplé, selon lui, de femmes libertines, d'enfants meurtriers, de pères paresseux, d'hommes adonnés à l'ivrognerie... Et pas un prêtre, pas un gouverneur, pas un alcade au milieu d'eux; ils auraient été là en trop mauvaise compagnie ! le pauvre peuple de Guham, à genoux ou accroupi, écoutant les épouvantables anathèmes du saint apôtre de Dieu, baisait dévotement la terre,

se frappait rudement la poitrine, et, au sortir de l'église, allait recommencer son insouciance de tous les jours. Ainsi donc la religion, aux Mariannes, est une occupation de quelques instants ; c'est une sorte de pratique à laquelle on se livre de telle heure à telle heure avec une ponctualité édifiante, mais à laquelle tout le reste de la vie donne un énergique démenti. On va à l'église comme on prend ses repas, comme on va à la rivière pour se baigner, comme on se couche. Une jeune fille écoute vos propos amoureux, les encourage et vous donne des garants sûrs de sa tendresse, mais l'*Angelus* sonne, la pénitente se jette dévotement à genoux, oublie que vous êtes à ses côtés, récite sa prière, et cela fait, elle vous rend tous les droits que le tintement de la cloche vous avait ravés.

Frère Cyriaco ne comprend pas autrement la religion : comment voulez-vous que le peuple en sache plus que lui ? Combien il serait aisé pourtant de le conduire vers une morale pure et sainte ! il est si bon, si crédule, si disposé à accepter toute superstition, si avide de s'instruire, qu'il ne lui faut en vérité qu'un pasteur homme de bien et de sens pour se régénérer. Mais les Mariannes sont une terre d'exil ; Manille et la métropole n'envoient ici que les gens qui leur sont à charge.

J'avais oublié de dire que, par une politesse toute de ce monde, les clefs du saint sépulcre, passées à un ruban rose, furent remises par le curé à notre commandant, qui les porta avec dévotion à son cou pendant quarante-huit heures, et ne les rendit à frère Cyriaco que le dimanche de Pâques. Tout cela est fort édifiant.

Nulle part, ni en Espagne, ni en Portugal, ni au Brésil, je n'ai vu plus de processions et de cérémonies religieuses : chaque jour c'est un saint nouveau à glorifier, et matin et soir frère Cyriaco parcourt la ville, à la tête d'une douzaine de bambins habillés de rouge et de blanc, qui chantent des versets et entrent dans les maisons pour les quêtes forcées du curé. Comme l'argent est fort rare dans la colonie, les quêteurs peu avides se contentent de fruits, de légumes, de jambons salés, de belles volailles, et je vous assure que la table et la basse-cour du curé de l'endroit n'accusent point la disette. Quand je vous dis que l'Espagne est à Guham !

Nous nous étions flattés qu'après la semaine sainte les promenades de frère Cyriaco et des badauds cesseraient ; mais point : le ménage du desservant n'était pas assez approvisionné, et les rues continuèrent à retentir de chants pieux. Je ne vous énumérerai pas les arlequinades imaginées pour réveiller la ferveur assoupie des naturels et mises en pratique le jour de Pâques. Cela est triste à voir et à étudier, cela blesse la raison et le cœur à la fois. Est-ce qu'à pareille époque le ciel donne aux Marianais des avertissements jusqu'à ce jour stériles ? Nous ressentîmes le soir, vers sept heures, deux assez violentes secousses de tremblement

de terre, précédées par un bruit semblable au roulement de plusieurs voitures courant sur le pavé ; pas un habitant ne resta dans sa demeure ; les rues et la place du palais virent la foule agenouillée, faisant force signes de croix et baisant la terre avec humilité. Il n'est donc pas absurde d'avancer que la peur est une religion.

Quand je vous ai dit que les mœurs espagnoles se reflètent à Guham comme dans un miroir fidèle, j'ai été vrai jusqu'à la naïveté. Il n'y a pas dans toute la Castille de mari plus jaloux de sa femme que ne le sont les Mariannais pris au hasard ; mais après cela, courtisez, enlevez sans scrupule les amies, les sœurs, les cousines, peu leur importe ; ils ne répondent que du trésor qu'ils ont pris à leurs risques et périls, et je vous assure qu'ils veillent dessus avec des yeux qui savent voir. Au surplus, je crois que ces mœurs sont dans le langage plus que dans les habitudes ; je suis sûr qu'il y a de la fanfaronnade de morale, car Guham se distingue par une grande disette de meurtres et une grande profusion d'adultères. Ce sont là de ces choses *heureusement fort rares*, que tout consciencieux historien doit constater, ne fût-ce que pour la plus grande édification de l'Europe.

La police de l'île est confiée, en premier chef, à l'alcade de chaque village, qui condamne sans appel ; puis vient *legobernadorzillo*, ou petit gouverneur, qui administre lui-même la correction. Malheur au patient qui n'accepte pas avec résignation la peine infligée ! S'il doit recevoir vingt-cinq coups de bâton, et s'il ose se plaindre de la rigueur du châtiment, à l'instant même on double la dose et toute jérémiade est étouffée. Cette logique n'a pas besoin de commentaire.

En général, un meurtre n'est appelé meurtre que lorsqu'il a un but politique, lorsque la victime est un employé du gouvernement ; hors de là, on dit seulement qu'une vengeance a été exercée. Dans le premier cas, le prévenu est provisoirement mis aux fers, son procès s'instruit ; s'il est reconnu coupable, on l'envoie à Manille, où l'on doit être fort étonné, je vous jure, de la façon toute cavalière dont on entend la justice à Guham. Une personne riche n'a pas besoin ici de s'adresser au tribunal suprême, présidé par le gouverneur, pour obtenir satisfaction d'un outrage ou d'un vol : elle s'adresse ouvertement à une bande fort connue de coupe-jarrets, leur dit l'injure qu'elle a reçue, désigne la victime, et, moyennant un prix débattu et stipulé d'avance, toute réparation est faite sans greffier ni bourreau. Alors frère Cyriaco est mandé dans une maison, il arrive, prononce à voix basse et aussi vite que possible quelques prières des morts, jette un peu d'eau bénite sur un cadavre ; une fosse s'ouvre, se referme en face de l'église, et tout est dit : la justice a eu son cours.

Le chef avoué de cette bande de scélérats qui répandent la terreur dans le pays est le nommé Eustache, premier valet de chambre de M. le

gouverneur, qui, seul peut-être dans la colonie, ignorait ses iniquités.

Ne soyez pas surpris qu'il existe à Guham, un collège royal et plusieurs écoles secondaires ; mais ces noms sonores sont faits seulement pour imposer au peuple de Guham, comme aux étrangers. Dans le premier de ces deux espèces d'établissements, grand tout au plus comme une chambrée d'hôtel, on apprend à lire et à chanter ; dans les autres on essaie d'apprendre à chanter et à lire. D'abord le chant, puis le reste ; on n'est pas forcé de tenir un livre à l'église ; le curé Cyriaco vous contraint à entonner des versets. Le maître de lecture reçoit par an vingt-cinq piastres et huit coqs exercés à combattre ; le musicien reçoit un traitement de cent piastres et de vingt-cinq coqs victorieux dans maintes luttes publiques.

Ici déjà nous sommes éloignés de l'Espagne. J'ai vu à Guham deux filatures, l'une avec des machines de fabrique française, et l'autre de construction chinoise qui, par sa simplicité et son rapport, l'emporte de beaucoup sur sa rivale.

Le respect des fils pour leurs pères est ici une vertu de chaque famille : à son réveil, le *padre*, dont on ne parle jamais qu'en le dotant du titre d'altesse ou au moins de seigneurie, est entouré de ses enfants, dont il reçoit les plus touchantes caresses. C'est à qui lui présentera ses vêtements, son cigare, son déjeuner, et jamais on ne prononce le nom de père sans le faire accompagner d'un salut de tête ou d'une révérence. Pendant le jour, la famille entière est occupée à épargner au chef toute fatigue, et le soir, après la prière, que lui seul a le droit de prononcer à haute voix, nul ne se couche que le hamac ou la natte n'ait reçu le chef de la famille.

Les garçons peuvent se marier à quatorze ans, les filles à douze. J'ai vu une mère de treize ans qui allaitait deux enfants jumeaux. Ces exemples sont cependant fort rares. Le nombre moyen des enfants s'élève de quatre à cinq dans chaque famille. J'ai connu à Agagna un vieillard qui en avait vingt-sept, tous vivants, et M. Médinilla nous a parlé d'une femme d'Assan qui comptait cent trente-sept rejetons, dont pas un n'avait été atteint de la lèpre. Citer de pareils faits, c'est en constater l'exception. Le langage primitif des naturels des Mariannes est guttural, bref, très-difficile, et il est impossible de traduire quelques-unes de leurs articulations à l'aide de nos seuls caractères. On dirait parfois un râle douloureux, souvent aussi des sons qui ne s'échappent que du nez. Cependant, s'il est vrai que le style soit l'homme, il faut convenir que les premiers habitants de ce bel archipel avaient deviné la poésie et que les siècles et les conquêtes l'ont appauvri en substituant aux vives images de leur idiome la majestueuse gravité de la langue espagnole.

Le Tchamorre dit, en parlant de la légèreté des pros carolins : *C'est l'oiseau des tempêtes ; ils coupent le vent, c'est le vent lui-même.* En parlant

d'une mer calme, il dit toujours : *Le miroir du ciel*. Et si vous lui demandez ce que c'est que Dieu, il vous répond : *C'est lui*. Il dit encore qu'un beau jour *est un sourire de l'Être-Suprême*, et que les palmiers sont les *panaches de la terre*. Il appelle l'écriture *le langage des yeux*; les passions, *des maladies de l'âme*; les nuages, *les navires de l'air*; les ouragans et les tempêtes, *des colères*. Chez ce peuple qui s'efface et disparaît, la langue a peu de mots et beaucoup d'images; la périphrase en est l'esprit; on ne va au but qu'avec un détour, et il serait exact de dire que le Tchamorre ne dessine qu'avec des couleurs. Pour quiconque étudie avec soin les progrès ou la décadence des peuples, il n'est pas difficile de deviner que les premiers habitants de cet archipel sont tombés par la conquête, et qu'il ne restera bientôt plus rien de ces hommes extraordinaires qui ont doté jadis ce pays de monuments curieux et gigantesques dont je vous parlerai bientôt et qui ont tant de rapport avec quelques-unes des ruines antiques découvertes en Amérique.

Il y a haine permanente ici entre les familles pur sang tchamorre et celles alliées aux Espagnols. Les premières méprisent les autres, celles-ci haïssent les premières; de là des rixes sanglantes dans les campagnes, où les cadavres mutilés attestent la férocité ou plutôt le délire du vainqueur. Il m'est arrivé quelquefois, dans mes promenades, de prendre sans réflexion deux guides de religion opposée, qui ont constamment refusé de m'accompagner, quelque brillantes que fussent mes promesses et mes récompenses; l'Espagnol refusait par dédain, en disant : « C'est un sauvage; » le Tchamorre, avec brutalité, appelant l'Espagnol « un homme dégénéré. » Si un gouverneur sévère ne met un terme, par de sévères exemples, à ces fureurs héréditaires, la colonie aura son jour de deuil.

Fatigué de mes courses aventureuses, je rentrais chez le gouverneur, quand une foule immense, stationnant sous un magnifique dôme de cocotiers, appela mon attention. J'y trouvai Petit hissé sur un tronc d'arbre et vendant des images coloriées de deux sous, ou plutôt les troquant contre des vases d'une liqueur enivrante tirée du coco. Ces images, dont je lui avais fait cadeau, le malheureux les avait débaptisées. La mère de Coriolan aux genoux de son fils, c'était *la Vierge implorant Jésus*; Armide et Renaud dans le jardin créé par le Tasse, c'était *Adam et Ève au paradis terrestre*; l'incendie de Salins, c'était *Sodome réduite en cendres*; un banquet de vaudevillistes, *la scène des apôtres*; Phaéton foudroyé par Jupiter, *la chute de Satan*; un bateau de blanchisseuses sur la Seine, *l'arche de Noé*; l'enlèvement de Ganymède, *le Saint-Esprit portant un ange aux cieux*; et Ulysse vainqueur de Polyphème, *David terrassant le géant Goliath*.

Et là-dessus, mon brave Petit avec cette éloquence de matelot que vous lui connaissez, leur faisait en patois espagnol les contes les plus

amusants et les plus grotesques du monde. Dès qu'il m'aperçut, sa verve s'enflamma de plus belle, ses gestes devinrent plus énergiques, ses périodes plus ronflantes, ses yeux plus flamboyants, et peu s'en fallut qu'il ne me convertit, moi aussi, avec la foule émerveillée qui le tenait captif dans son quadruple cercle.



Le soir, avant de se livrer au repos, les dévots Mariannais, à genoux devant ces saintes reliques, les invoquaient dans leurs prières en se frappant dévotement la poitrine. On l'a dit avant moi, la foi sauve.

XXXI

ILES MARIANNES

Guham. — Mœurs. — Détails. — Mariquitta et moi.

Un de ces hommes réguliers et positifs qu'on a parfois le malheur de rencontrer sous ses pas en ce monde de contrariété, me demandait l'autre jour combien il y avait de Paris aux Mariannes.

— Dix mille lieues, lui répondis-je.

— Y compris d'ici au Havre?

— Oui, monsieur, répliquai-je en colère; mais à partir de la cathédrale...

Cet homme évidemment se chausse avec des pantoutles de lisière et se coiffe d'un bonnet de coton à ruban jaune, et c'est sans contredit de lui que me vint, il y a quelques jours, une lettre anonyme timbrée de Paris, jetée au grand bureau de la poste, rue Jean-Jacques-Rousseau, et portant pour suscription : « A monsieur, monsieur Jacques Arago, homme de lettres, voyageur, demeurant rue de Rivoli, 10 *bis*, à Paris, département de la Seine. — France. »

J'aime mieux le tic tac perpétuel d'une grosse horloge que deux heures de conversation de ces organisations étranges qui ne reconnaissent vrai et exact que ce qui est mesuré au compas, tracé à la règle, et qui, parce qu'ils ne l'ont pas connu, doutent encore que M. de La Palisse soit mort. La parfaite exactitude n'existe que dans les chiffres; tous les yeux ne voient pas de même, et ce que mon voisin trouve beau et grand me paraît à moi laid et mesquin. Nul de nous ne ment, nul de nous ne se trompe; nous sentons tous deux d'une façon différente, voilà tout. Plusieurs de mes compagnons de voyage ont trouvé que les Mariannes étaient un pays

ravissant, d'autres un séjour de tristesse et de dégoût. Moi j'ai été de l'avis de tout le monde : j'y ai eu des heures d'ennui et des jours de véritable joie. Poursuivons nos observations.

Le costume des Mariannais est en parfaite harmonie avec la nature du climat torréfiant qui pèse sur tout l'archipel. Celui des femmes se compose d'une camisole flottante, voilant à demi la gorge, laissant le cou et les épaules nus; elle se croise, à l'aide de deux ou trois agrafes, sur la poitrine et tombe sur les reins ou plutôt près des reins, sans arriver aux jupes, attachées à la hanche par un large ruban et descendant presque jusqu'à la cheville. Cette jupe est formée, en général, de cinq ou six mouchoirs en pièces appelés madras; les pieds et les jambes sont nus, ainsi que la tête, sur laquelle ondoie une immense et belle chevelure nouée fort bas; puis vous voyez des rosaires et des chapelets bénits aux bras, sur le sein. En allant ou en assistant à la messe, il est rare qu'une seule d'entre elles, au lieu de la gracieuse mantille espagnole, ne jette pas sur son front un mouchoir bariolé qu'elle laisse flotter au vent en le retenant sous le menton avec la main. La plupart, sitôt qu'elles le peuvent, se coiffent d'un chapeau d'homme, et je ne saurais vous dire ce qu'il y a de gravité, de force, d'indépendance et de domination dans ces natures privilégiées où la vie circule si précoce et si puissante.

La jeune fille de Guham ne marche pas, elle bondit; plus élégante que l'Andalouse, elle a aussi plus de majesté et pas moins de coquetterie. N'espérez pas lui faire baisser les yeux par l'ardeur ou l'impertinence des vôtres : vous seriez vaincu à ce défi qu'elle ne refuse jamais. Vous avez beau vous montrer fier et protecteur, elle est plus fière que vous et dédaigne votre protectorat. La jeune fille des Mariannes fume et mâche du tabac; son cigare, à elle, est très-volumineux, et il y a coquetterie exquise à se montrer la bouche pleine d'un cigare de six pouces de long et de huit lignes au moins de diamètre.

Les hommes portent une chemise blanche descendant jusqu'à mi-cuisse et des pantalons larges n'allant pas plus bas et attachés aux reins; les jambes et les pieds sont nus, ainsi que la tête. Au surplus, leur démarche a, comme celle des femmes, un caractère de liberté, une allure de matamore qui sied à merveille à leur taille admirablement prise, quoique petite, et l'on voit au moindre de leurs efforts se dessiner en vigoureuses saillies les muscles de leur corps, de leurs jarrets et de leurs bras, taillés ainsi que ceux de l'Hercule Farnèse. Mais tout cela, je vous l'ai dit, c'est la vie de ces gens aux jours d'exception, aux heures forcées, car, selon leur habitude quotidienne, ils dépensent une si belle existence dans le repos et le sommeil.

Le teint des Mariannais est jaune foncé; ils ont des dents d'une blancheur éclatante lorsqu'ils ne les brûlent point par l'usage ridicule et cruel du bétel et du tabac saupoudrés de chaux vive. Leurs yeux sont grands

et brillants, et leurs pieds, ceux des femmes surtout, sont excessivement petits et délicats, ce qui est fort remarquable dans un pays où peu de personnes marchent avec des chaussures.

Il est certain que les filles tchamorres en se mariant ne prenaient jamais le nom de leurs maris, puisque maintenant encore, en dépit d'une longue domination européenne, cet antique usage triomphe de la volonté du législateur. N'en devrait-on pas conclure avec quelques voyageurs que les femmes ont joué jadis le premier rôle dans cet archipel? Ce sont là de ces études difficiles à faire dans un pays où l'histoire et la tradition arrivent jusqu'à nous si douteuses à travers tant de conquêtes et de massacres. Dans les deux Indes les victoires morales des Espagnols n'ont été remportées qu'avec le glaive : le fanatisme ne procède pas autrement.

Nulle part en ce monde la superstition n'étendit son voile funèbre plus qu'ici. Il n'y a pas de petit événement de la vie auquel les habitants ne donnent une cause surnaturelle. Si un homme, le soir, se fait une entorse, c'est que le matin il n'aura pas dit ses prières avec assez de recueillement; si une jeune fille brûle ses galettes de sicas, c'est qu'elle aura passé devant la chapelle de la Vierge sans faire la révérence. A les voir agir et penser ainsi, on dirait que le puissant arbitre de toutes choses n'est exclusivement occupé que d'eux seuls, que c'est lui qui préside aux moindres détails de leur vie, et que c'est un miracle du ciel si l'on marche et si l'on respire.

Un incendie dévorait une maison voisine de celle de don Luis de Torrès, premier dignitaire de la colonie et intime ami du gouverneur. Au bruit du tocsin, nous accourûmes; une maison voisine était déjà attaquée par les flammes; le désastre menaçait de se propager, et nul ne cherchait à l'arrêter, parce qu'on avait entendu dire à ce sujet des choses fort graves, comme vous l'allez voir.

Mais trois de nos hardis matelots se jetèrent au milieu du foyer et cherchèrent à exciter par leur exemple le zèle des habitants.

— A quoi bon essayer l'impossible? me dit don Luis d'un ton lamentable? il faut que l'incendie ait son cours; nulle puissance humaine ne peut l'éteindre.

— Pourquoi?

— Parce que le maître de la maison est sorti de l'église, dimanche dernier, sans prendre de l'eau bénite.

Cependant la prédiction sinistre du haut personnage reçut un démenti; nos braves marins coupèrent court au désastre, et les maisons voisines furent arrachées à une ruine presque certaine.

— Eh bien! dis-je à l'officier superstitieux, vous voyez qu'avec du travail et du courage on maîtrise les événements.

— Ce n'est pas le courage qui a triomphé ici.

— C'est donc le travail?

— Ni l'un ni l'autre.

— Qui donc?

— C'est Dieu. J'ai remarqué hier ces trois intrépides matelots que vous m'avez désignés : ils étaient à l'église devant l'image sacrée de saint Jacques, dont ils baisaient dévotement les reliques...

Hélas ! Marchais était un de ces hommes, et je réponds bien que don Luis ne l'avait pas vu baisant dévotement les reliques de saint Jacques de Compostelle.

Le Tchamorre tient du Chinois par ses allures tortueuses, son caractère hypocrite et sa physionomie, mais surtout par son ardent désir de rapine. A peine est-il entré dans un appartement, que son regard scrutateur lui dit les objets sur lesquels il fera main basse ; tout ce qui se trouve à sa portée est dérobé avec une effronterie et un cynisme révoltants, et si vous le frappez pour le vol qu'il vient de commettre, doublez la dose, car, à coup sûr, pendant *l'opération*, il aura fait un nouveau larcin.

Le Tchamorre ne vole pas par besoin, mais par instinct, peut-être par habitude, peut-être aussi par religion ; souvent il volera une patate, un rosaire, une galette, un vase, et quelques instants après il jettera loin de lui l'objet volé. Ce qui n'appartient à personne ne le tente pas ; ce qui est à vous sera à lui pour peu qu'il le couve de son regard de furet. Le soir, dès que sa besogne est faite, que sa journée est gagnée, loin de rougir du dommage qu'il a causé, il se désole comme le crocodile de la fable, qui se plaint que sa proie n'a pas été plus belle et plus abondante, et se dispose, pour le lendemain, à de nouvelles investigations. Tous les Tchamorres sont nés prestidigitateurs, et certes ils ont bien mérité l'épithète de *larrons* dont les navigateurs les ont flétris.

Au milieu de ces tristes débris de mœurs primitives, qu'une législation sévère et parfois cruelle n'a pu arracher de cet archipel, qu'il me soit permis de reposer ma pensée sur un de ces rares épisodes où l'âme du voyageur, froissée par la *sauvagerie* et le libertinage, se retrempe à de douces et puissantes émotions. Mariquitta, pas plus que Rouvière, pas plus que Petit et Marchais, pas plus encore que le Tamor Carolin dont je vous parlerai une autre fois, ne sortira de ma mémoire ; et pour moi la mémoire c'est le cœur.

Un homme trapu, lesté et fringant était venu à Humata avec le gouverneur, et s'offrit à nous pour faire nos commissions et nous piloter dans nos courses. Le jour même de notre arrivée, je le pris pour guide, et nous ne retournâmes au village que le soir, après le coucher du soleil. J'appris dans cette excursion qu'il était d'Agagna, qu'il s'était marié à une jolie femme, laquelle avait une sœur plus jolie encore, appelée Mariquitta.

— Tiens, dis-le à mon guide, voici une piastre pour toi, pour ta femme un mouchoir, et pour ta sœur cette jolie croix bénite. Es-tu content ?

— Elle le sera bien davantage, elle.

- Qui, elle?
- Mariquitta.
- Pourquoi?
- Elle m'a tant recommandé de lui apporter une relique.
- Elle est donc bien dévote?
- C'est elle qui prie le mieux de nous tous.
- Quel est son âge?
- Quatorze ans.
- Point de mari?
- Elle en a refusé dix, vingt, et souvent elle pleure sans que nous sachions pourquoi.
- Ne lui as-tu pas demandé la cause de ces larmes?
- Si, mais elle dit que nous ne la comprendrions pas, qu'elle n'est pas de ce pays, qu'elle souffre en dedans, qu'elle rêve toutes les nuits de démons et d'anges, et elle ajoute qu'elle se tuera bientôt : peut-être qu'elle est folle.
- Peut-être.



— Hier pourtant nous la vîmes rire en allant à l'église. C'était la première fois qu'elle s'y rendait avec un mouchoir sur la tête, car nous ne sommes pas riches.

— Tiens donc, tu donneras aussi à Mariquitta la folle ce joli lenzo mouchoir¹, dont elle se parera la première fois qu'elle ira prier Dieu.

— Oh! alors venez à Agagna, senior, car ma sœur accourrait jusqu'ici pour vous remercier, et nous ne le voulons pas, de peur de la lèpre.

— Annonce-lui ma visite.

— Votre nom?

— Arago.

— Senior Arago, ma sœur Mariquitta vous attendra sur sa porte avec votre lenzo au front. Vous verrez comme elle est gentille! Sa maison, c'est la quatrième à gauche avant d'arriver sur la place royale.

— Je ne l'oublierai pas. *Adios*.

— *Adios*, senior.

Le soir de mon arrivée à Agagna, j'aperçus, en effet, à l'endroit indiqué une jeune fille sur le seuil d'une porte, tandis que la foule se ruait autour de nous pour nous voir de plus près et nous entendre parler. Je ne regardai Mariquitta que du coin de l'œil, afin de ne pas fixer son attention; et, la nuit venue, sous un prétexte quelconque, je m'approchai de la maison où l'on était agenouillé pour l'*Angelus*. Mariquitta parlait à haute voix; le reste de la famille répondait en faux-bourdon. On allait se lever quand j'entendis ces mots :

— Un *Pater* pour le senior Arago.

Et le *Pater* fut dévotement et doucement articulé. Je montai les quatre ou cinq degrés de l'échelle extérieure, et je frappai à la porte du logis, à demi entr'ouverte. Mariquitta se leva comme une gazelle surprise au gîte.

— C'est Arago! s'écria-t-elle.

— Non.

— Si.

— Qui te l'a dit, Mariquitta?

— C'est toi : tu es Arago.

Et la pauvre fille baisait religieusement le petit crucifix que son frère lui avait donné de ma part, et elle me regardait avec deux grands yeux humides qui me disaient : « Tout cela, c'est pour toi. » Cependant on m'offrit un escabeau; Mariquitta s'étendit sur une grossière natte, la tête sur mes genoux, et le reste de la famille se plaça çà et là dans la même pièce.

— Veux-tu du tabac? me dit la jolie fille, veux-tu de la galette de sicas? veux-tu du coco, une natte, un hamac, un baiser?

— Je veux tout cela.

— Tu auras tout, mais de moi seule, car moi seule je veux te servir. C'était, je vous jure, une sensation nouvelle et inespérée.

Depuis mon départ, hormis chez le Chinois de Diély, je n'avais entendu, jusqu'à ce jour, que des paroles de menace, des râles de fureur,

des cris de rage. Ici, une voix douce, des expressions de bonté, de reconnaissance, et puis deux prunelles noires et tendres qui ne me quittaient pas, deux petites menottes qu'on me livrait avec innocence, et de la joie sur tous les fronts, des sourires sur toutes les lèvres. Je me crus dans un nouveau monde. J'y étais en effet. Le frère arriva une heure après moi.

— Le voilà ! s'écria Mariquitta en lui sautant au cou : le voilà ! merci, frère.

— Oh ! j'étais bien sûr qu'il viendrait.

— Et moi, non.

— Resterez-vous longtemps ici ?

— Deux ou trois mois, j'espère.

— Et après cela, reprit Mariquitta d'une voix tremblante, vous repartirez ?

— Oui.

— Votre relique n'est pas bénite, me dit-elle en se levant ; voilà votre lenzo et votre bon Jésus, je n'en veux plus !

Elle ouvrit la porte, franchit, sans les toucher, les degrés de l'échelle et disparut à travers les ombres qui déjà voilaient la terre.

Je passai la nuit dans un hamac de la maison hospitalière, inquiet de cette fuite imprévue qui jetait aussi le trouble dans la famille. Cependant, vaincu par le sommeil, je m'endormis, et en me réveillant je vis Mariquitta sur l'escabeau, me balançant mollement à l'aide d'une petite corde tirée du cocotier.

— Ah ! te voilà donc ! tu nous as fait bien de la peine.

— J'en ai eu beaucoup aussi, moi.

— N'en as-tu plus maintenant ?

— Oh ! la peine ne s'en va pas si vite ; elle vient tout d'un coup et puis elle reste.

— Où donc as-tu passé la nuit ?

— Là-bas, près de l'église. J'ai prié Dieu pour obtenir quelque chose.

— Que lui as-tu demandé ?

— De la santé pour toi pendant deux ou trois mois, et après une grosse maladie.

— Je te remercie de tes vœux.

— Si le ciel est bon, il m'exaucera. Quand on est malade, on ne s'embarque pas, on ne va pas parcourir le monde, on se repose où l'on est. Si tu savais comme on est heureux à Guham, à Agagna surtout ! on fait bâtir deux maisons à côté l'une de l'autre, on peut avoir deux hamacs bien rapprochés, on s'aime bien et on prie Dieu ensemble. Tu vois que j'ai demandé au ciel une chose fort juste.

— Mais tu m'aimes donc, Mariquitta, moi qui n'ai rien fait pour cela ?

— Je ne sais pas si je t'aime ; mais, vois-tu, cette nuit la lune a été

belle, aujourd'hui le soleil sera beau, et il en sera ainsi tant que tu resteras dans notre île.

— Pourtant voilà un gros vilain nuage qui se lève là-bas et marche vers le soleil pour le voiler.

— Ah! c'est que tu partiras.

Et les yeux de Mariquitta se remplissaient de larmes, et sa main avait cessé de me bercer, et elle semblait attendre de ma bouche une parole rassurante qu'il m'était impossible de lui donner. Je cherchai cependant à lui faire comprendre que j'avais des devoirs à remplir, et que cette amitié qu'elle me témoignait n'était sans doute qu'un élan de reconnaissance. A ce dernier mot, elle se leva brusquement, s'élança vers une immense ardoise sur laquelle pétillaient quelques branches résineuses, et jeta le lenzo que je lui avais donné. Sa sœur ne put en sauver qu'un lambeau, que Mariquitta lui arracha des mains et qu'elle livra aux flammes avec un geste où l'on voyait que la colère n'était pour rien.

— Enfant, lui dis-je, j'ai dans mes malles des lenzos plus beaux que celui-ci, je te les promets, ils sont tous pour toi.

— Je les brûlerai tous.

— Chez nous, Mariquitta, on ne donne qu'à ceux que l'on aime.

— Tu m'aimes donc?

— Oui.

— J'aime mieux ça que tous tes présents, et puisque tu m'aimes, tu ne partiras pas.

La jolie Tehamorre se leva plus joyeuse, s'occupa avec le reste de la famille des soins du ménage, dit à haute voix les prières du matin et m'apporta un coco-mouda ouvert avec une adresse extrême; puis vinrent de délicieuses bananes et le melon d'eau si rafraîchissant et si suave.

Mais je ne savais que penser encore de cette tendresse si naïve et si ardente à la fois de la jeune Mariquitta. J'avais cru jusque-là que les plus douces passions de l'âme, l'amour, l'amitié, la reconnaissance, n'étaient que le résultat de la civilisation, et mes recherches n'avaient pas peu contribué à cette conviction qui se fortifiait de jour en jour. Les bienfaits d'un maître pour son esclave pouvaient bien enchaîner parfois, chez celui-ci, un désir de vengeance et d'affranchissement; mais l'amour, la sympathie entre deux natures si distinctes et pour ainsi dire opposées, voilà ce que ma raison se refusait d'admettre.

Mariquitta était une exception dans ce pays exceptionnel, et elle ne gardait des mœurs au milieu desquelles glissait doucement sa vie que ce que les lois et la force des choses lui imposaient. D'un autre côté, si je n'avais pas été entraîné vers cette jeune et charmante fille par un de ces sentiments intimes qu'on éprouve souvent en dépit de la raison vaincue dans la lutte, il eût été facile de faire auprès d'elle quelque étude morale

au profit de mes recherches de voyageur. Mais, dès que le cœur et l'esprit sont en hostilité, il y a imprudence à se baser sur des faits qu'on est inhabile à juger soi-même. La candeur de Mariquitta mettait à nu ses qualités espagnoles et ses principes tehamorres, et offrait à ma curiosité un moyen de s'exercer sans crainte d'erreur trop grossière. Ainsi je remarquai souvent que sa tendresse pour moi devenait plus ardente alors que son père ou sa sœur en écoutait la naïve expression.

Quand Mariquitta était joyeuse, on lui disait : *Tu l'as donc vu ?* Si ses yeux se voilaient avec tristesse, on lui disait en souriant : *Il va venir.*

Mariquitta m'accompagnait à la chasse ; son regard exercé m'indiquait de loin l'oiseau que je voulais atteindre, et dès que la fatigue ou le sommeil me forçait au repos, la jeune enfant, à qui la chaleur ne pouvait ôter l'énergie, mettait tous ses soins à me préserver des piqures des insectes et des scorpions dont les bois sont infestés. Dans sa folle espérance de me voir demeurer à Guham, elle m'apportait les fruits les plus rafraîchissants, me montrant parfois la mer courroucée, comme pour m'épouvanter, et sans mot dire elle m'interrogeait de l'œil pour puiser dans mon âme les secrets que j'aurais voulu lui dérober.

Pauvre enfant ! le jour de la séparation devait bientôt arriver.

Un soir que, retenu chez Mariquitta par un épouvantable orage, précédé d'une forte secousse de tremblement de terre, je lui parlais du vif regret de la quitter :

— Tu me quitteras bien plus tôt que tu ne crois, me dit-elle d'une voix triste.

— Comment donc ?

— C'est que tu mourras dans quelques jours.

— Qui te l'a dit ?

— Ne vas-tu pas à Tinian ?

— Oui.

— Eh bien ! les pros-volants dans lesquels tu fais le voyage chavirent souvent ; un orage comme celui qui gronde peut t'atteindre, et tu ne sais pas nager.

— De pareils orages sont rares ici.

— Il y en a pourtant, et alors on meurt.

— Tu prieras pour moi, Mariquitta.

— Oui, mais pour moi d'abord.

Le moment du départ pour l'île des antiquités étant venu, la jeune fille m'accompagna sur le rivage sans articuler une seule parole ; elle me montra seulement du doigt et du regard les nuages rapides que le vent poussait avec violence vers Tinian ; et près de m'embarquer :

— Au revoir, lui dis-je d'une voix que je m'efforçais de rendre caressante : dans huit jours je serai près de toi.

— Ou moi près de toi.

- Tu me porteras malheur, Mariquitta.
- Je te rendrai ce que tu me donnes.
- M'aimeras-tu pendant cette longue absence ?
- Puisque je t'aime à présent !

Cette conséquence n'eût pas été logique en Europe, et j'avoue que je me sentis rapetissé auprès de ma naïve conquête.

Mon voyage à Tinian dura une semaine, et pendant ce temps les ex-voto ne manquèrent pas à l'église. Ma petite croix, mes scapulaires avaient été suspendus au pied d'un Christ décorant le maître autel, et l'élégant lenzo dont Mariquitta se voilait à demi avec tant de grâce n'était pas sorti du meuble grossier qui le renfermait.

— Les prières, me dit la jeune Tchamorre, ne valent jamais les sacrifices ; si je n'avais pas donné mes trésors à Dieu, si je m'étais séparée du lenzo, si j'avais mangé des *sandias* (melons d'eau) ou des bananes, tu serais mort.

— Ainsi donc, je te dois la vie ?

— Oui.

— Eh bien ! tant mieux, car la vie, avec une tendresse comme la tienne, c'est le bonheur.

— Et pourtant tes deux ou trois mois de séjour ici expireront bientôt.

— Va, mon ange, je penserai toujours à toi.

— Pauvre ami, penser c'est mourir.

Les sentiments de Mariquitta, loin de s'affaiblir, acquirent tous les jours plus de violence, et je ne faisais pas une course dans l'île que ma belle Tchamorre ne m'accompagnât. Je ne vous dirai pas tous les témoignages d'affection que je reçus, toutes les fatigues que la pauvre enfant s'imposait, tous les sacrifices qu'elle acceptait pour m'épargner, non-seulement une peine, mais un ennui. Lorsque je retournai à l'hôpital des lépreux, près d'Assan, pour compléter quelques études commencées. Mariquitta voulut me suivre et y pénétra de vive force avec moi. Si je me baignais dans cette rivière qui coule au pied d'Agagna, le long du rivage de la mer, mon ange protecteur, qui nageait comme une dorade, me précédait sans cesse et m'indiquait la place la moins périlleuse pour moi.

— Et tout cela, me disait-elle avec candeur, ce n'est pas pour t'engager à rester, puisque tu dois me quitter, mais bien pour te donner des regrets dans l'avenir.

Mariquitta avait deux âmes dans un pays où à peine aurait-on pu en supposer une à chaque individu.

Cependant le grand jour de la séparation arriva ; la corvette, mouillée toujours à Saint-Louis, rappela l'équipage et l'état-major ; le canon annonça l'heure fatale, et Mariquitta ne me dit que ces deux mots, avec une grosse larme dans les yeux :

— Je t'accompagne.

Son père, sa mère, sa sœur, voulurent m'escorter aussi, et nous nous placâmes tous dans un canot appartenant à la famille. Arrivés au mouillage, nous mîmes d'abord pied à terre pour déjeuner et nous faire nos derniers adieux.

— Donne-moi ton chapeau, me dit Mariquitta, donne-moi ta cravate aussi; je volerai demain, à l'église, mon scapulaire et mon Jésus-Christ; j'aurai bien des choses de toi... et toi!... ô mon Dieu! mon Dieu!...

Mariquitta s'élança dans le bois et disparut. Sa sœur et moi allâmes à sa recherche, et, après une heure de peine, nous la trouvâmes au pied d'un bananier qu'elle tenait convulsivement embrassé.

— Merci, me dit-elle en voyant sur mes traits la douleur que je ne pouvais maîtriser; merci, car tu m'aimes, n'est-ce pas? Je voulais me laisser mourir; je vivrai maintenant; pars!

— Désirerais-tu venir avec nous?

— Pars; quelqu'un me parlera de toi quand tu seras loin.

— Qui donc, Mariquitta?

— Lui ou elle, tu le sais bien.

Je rejoignis le bord, et l'on virait déjà au cabestan; je saluai de la main, des yeux et du cœur ma bonne Tchamorre, dont la gracieuse silhouette disparut à travers le feuillage. Mais, quelques instants après mon arrivée au navire, le vent changea, et à moins d'un nouveau caprice de l'atmosphère, nous ne devions mettre à la voile que le jour suivant, au lever du soleil.

— Oh! tant mieux! m'écriai-je, je la reverrai encore.

ILES MARIANNES

Guham. — Suite de Mariquitta. — Angéla et Domingo.

Je descendis vers six heures, et, dans mon vif regret de quitter une jeune fille qui me témoignait un amour si vrai, si naïf, je priai Lamarche, mon ami et lieutenant en pied de la corvette, de faire mettre mes effets à terre dans le cas où, profitant d'un vent favorable, on mettrait à la voile avant mon retour. Dans les affaires de cœur ce ne sont pas mes chagrins personnels qui m'épouvantent : c'est pour l'autre moi surtout que mes peines sont vives et poignantes.

Le soleil était à son déclin, et je me flattais, en hâtant le pas, d'arriver à Agagna avant minuit. Pour rapprocher la distance, je résolus de quitter le chemin battu et tortueux qui borde le rivage, et je coupai court à travers les bois. Ici pas de terreurs à avoir; nulle bête féroce ne parcourt ces solitudes, nul serpent venimeux ne rampe sous l'herbe, nulle horde de sauvages ne promène ses fureurs ni sa rage et ne menace le voyageur égaré : quelques buffles seulement descendent des montagnes dans la plaine, et fuient à l'aspect de l'homme; quelques cerfs sauvages se réveillent au bruit et bondissent dans les plus épais taillis, où ils trouvent un gîte assuré. C'est du calme à l'air, du calme dans le feuillage, et il y a une sorte de solennité à se jeter seul dans ces immenses forêts séculaires, où vous rêvez à loisir d'indépendance et de liberté.

Dans mon excursion tout amoureuse, il m'arriva ce qui arrive toujours à quiconque se persuade que la ligne droite est le plus court chemin pour aller d'un point à un autre : je m'égarai, et je ne m'en aperçus qu'alors que le retour me fut impossible. Que faire? Avancer toujours, au risque de ne plus me retrouver. D'une part, je me figurais la corvette près de

lever l'ancre ; de l'autre, je me réjouissais dans le fond de l'âme du bonheur inattendu que je comptais apporter à Mariquitta, pauvre enfant que je laissais dans les larmes , elle qui , sans savoir pourquoi ni comment, s'était pieusement flattée de me garder toujours auprès d'elle. Hélas ! dans toutes les luttes avec le cœur, la raison a-t-elle jamais le dessus ?

Cependant la nuit avançait à grands pas ; j'avais déjà traversé le lit pierreux d'un ruisseau à sec, dont je supposais l'embouchure en face de Toupoungan. Cet indice servit à m'orienter, et je redoublai d'ardeur. Partout un sol uni, parfumé, couvert d'un gazon frais et vigoureux ; partout aussi des géants immenses, le cocotier, les palmistes, le vacoi et ses rejets impudiques, l'arbre à pain, si beau, si imposant, si utile, et j'oubliai la corvette et presque l'Europe dans mon admiration de chaque instant. Un second torrent, que j'avais remarqué près d'Assan, me guida de nouveau, et je ne tardai pas à distinguer dans l'ombre les premières maisons d'Agagna.

Pauvre Mariquitta ! me disais-je tout bas en hâtant mon pas de course, à demain une nouvelle et douloureuse séparation ; mais encore une fois j'entendrai tes douces paroles, encore une fois j'essuierai tes larmes !

Arrivé sur le seuil, au pied de la petite échelle, j'écoutai du cœur ; il me sembla entendre des soupirs mêlés à des sanglots. J'entraî... Tout dormait d'un sommeil paisible, tout était calme ; on eût dit que nulle passion n'avait passé par là, et Mariquitta reposait plus profondément encore que sa sœur.

J'étais épuisé de fatigue, et cependant je voulais repartir à l'instant même ; le dépit et le chagrin furent plus forts : je m'assis doucement sur un escabeau, muet témoin de tant de confidences, et j'attendis le jour, qui ne tarda pas à paraître, après avoir placé presque sur la tête de l'oublieuse jeune fille un charmant foulard que j'ôtai de mon cou. Mariquitta se réveilla, ouvrit les yeux et vit mon cadeau :

— *Dios ! Dios !* s'écria-t-elle, Arago est mort ; un ange m'a apporté ce lenzo que je n'avais pas osé lui demander.

Elle se leva, m'aperçut et poussa un cri :

— Tu ne pars plus, n'est-ce pas ?

— Si, mais j'ai voulu te revoir encore : je pars plus tranquille, car tu dormais : le chagrin ne dort guère.

— Non, mais il tue.

— Tu mourras donc de mon départ !

— Oui.

Eh bien ! Mariquitta ne mourut pas.

Un de mes amis, M. Bérard, dans son dernier voyage, a vu la jeune fille tchamorre et lui a donné aussi des rosaires, des scapulaires, des mouchoirs, des colliers.

Guham est pourtant à plus de dix mille lieues de ma patrie !

Vous venez d'entendre la jeune et belle Tchamorre pur sang national, caractère primitif, vierge de toute souillure espagnole, hormis de cette mesquine superstition qu'on lui avait imposée en naissant, et dans laquelle ses goûts, l'habitude et l'insouciance l'avaient incessamment plongée. Je ne vous ai pas tout dit, pourtant, parce qu'il y a des secrets intimes que la plume ne doit point révéler, quelque piquant regret qu'il en coûte à l'amour-propre.

Voici maintenant un contraste, une passion sauvage, une vie à part ; voici une âme de fer, ne reculant devant aucun obstacle, ne s'épouvantant d'aucun crimé pour atteindre le but.

La maison de Mariquitta et celle de Domingo étaient voisines. Domingo Valès était un Espagnol de Manille ; il était venu aux Mariannes afin d'échapper à une condamnation capitale pour certaines *étourderies* contre lesquelles la justice du pays avait dû sévir. Condamné à mort par contumace, il avait longtemps vécu sur les hautes montagnes de Manille pour se soustraire au supplice du gibet ; mais, las enfin de cette vie errante, il descendit un jour dans la plaine, pénétra hardiment dans la ville, se glissa jusqu'au port, s'empara d'une barque amarrée à la cale, y jeta quelques provisions, courut au large et s'abandonna aux vents et aux flots. Les vents et les flots lui furent favorables, et en peu de temps il toucha aux Sandwich, où son arrivée étonna beaucoup les naturels d'Ovwhyée, à qui il raconta une histoire fort lamentable de sa façon, afin de les intéresser à son triste sort. Là encore il fut bien reçu, bien fêté ; on lui donna une case, des nattes, un grand carré de taro (*tacca pinna-tifida*), et Domingo vécut ainsi deux ans à Karakakooa, heureux et fort estimé des sauvages habitants de cet archipel.

Tout cela est dans l'ordre des choses humaines : ne nous en étonnons pas.

Mais que faire aux Sandwich, à moins que d'être élu roi ? et comment se faire nommer roi d'un pays où le grand Tamahama avait établi sa puissance ? Le scélérat de Manille, contraint de vivre en honnête homme, se lassa de cette existence inutile et monotone ; il profita du départ pour les Mariannes d'un navire américain, sur lequel on lui donna gratuitement passage, et il arriva à Guham, où, voyageur indépendant, il s'établit sous son véritable nom, sans se soucier le moins du monde des suites probables de son imprudence ou plutôt de sa témérité.

Arrivez dans ce pays avec de l'impertinence et de l'audace, tenez-vous debout et fier en présence de vos chefs légitimes, prouvez que vous avez quelques notions des mœurs des peuples civilisés, traitez de sauvages tous ces êtres qui vous entourent, faites voir que vous savez lire et écrire : il ne vous en faut pas davantage pour être un personnage de distinction. Rien parfois ne ressemble à la grandeur comme la bassesse, à l'homme de génie comme l'ignorant.

M. José Médinilla y fut pris d'abord comme ses officiers ; il accorda gratis un bon terrain au nouveau venu, qui promettait de régénérer l'île, l'admit à sa table, dans ses conseils, et Domingo écrasa presque de sa puissance Eustache, le valet du gouverneur, qui pourtant ne se laissait pas aisément détrôner.

Il fallait une compagne à notre hardi réformateur. La vie est si lourde à quiconque la passe dans la méditation, lorsque les souvenirs n'ont rien d'honorable et de consolant ! Pas une de ces jeunes filles qui passaient devant lui n'aurait osé espérer une si haute faveur que celle dont le *senor* Domingo voulait l'honorer, et néanmoins celle précisément sur qui tomba son choix refusa net la proposition qui lui fut faite par le transfuge des Philippines. Son orgueil en fut cruellement blessé ; il ne voulait pas croire à l'étrangeté de ce qu'il appelait une injure, et il se promit bien de ne pas s'en tenir à une simple tentative. L'orgueil humilié ne se laisse pas impunément abattre : il avait affaire à une Espagnole jeune, ardente dans ses passions, comprenant l'amour aussi bien que Mariquitta, mais le comprenant avec ses orages et ses tempêtes ; quoique jusque-là son cœur fût resté insensible et muet à toute séduction, Angéla était exprès taillée pour Domingo : ces deux natures, si chaudes, si extraordinaires, ne pouvaient se rencontrer sans se comprendre.

Angéla avait quatorze ans à peine ; mais on lui en eût donné vingt en Europe, tant ses traits, carrément accentués, se dessinaient avec une mâle vigueur, tant ses membres élastiques avaient de force et de souplesse à la fois. Elle faisait de la chasse son occupation de tous les jours ; elle assistait aux services divins avec une sorte d'indépendance qui lui valait les reproches de ses amis, et, seule dans l'île, lorsqu'un tremblement de terre ébranlait les demeures, elle ne se signait point et ne se jetait pas à genoux pour implorer la clémence divine. On l'appelait *Demonia* à Guham, et cependant tout le monde l'aimait, car on n'avait pas même eu jusqu'à présent à lui reprocher aucune de ces méchancetés féminines qui germent et se font jour chez les femmes de tous les pays du monde.

Angéla avait perdu son père, sa mère et un frère presque coup sur coup ; sa douleur avait été vive et profonde, car pour certaines âmes il n'est point de tièdes émotions ; la jeune fille pensait donc à se donner la mort et à suivre sa famille dans la tombe, quand pour la première fois elle se trouva en face de Domingo. Tous deux se regardèrent en même temps comme deux êtres qui se sont déjà vus. Ils ne se dirent rien et s'entendirent. Vous savez, il est de ces types particuliers qu'on trouve par hasard sur sa route, qu'on croit avoir connus ou auprès desquels il semble qu'on a toujours vécu.

Le lendemain de cette rencontre, Domingo attendit Angéla à la porte de l'église, et lui dit au moment où elle en sortait toute pensive :

— Jeune fille, veux-tu être ma femme ?

- Non.
- Pourquoi ?
- Parce que je ne t'aime pas.
- J'attendrai.

A huit jours de là, après un sermon de frère Cyriaco, Angéla sortait encore de l'église, quand elle fut de nouveau accostée par Domingo.



- Fille, veux-tu être ma femme ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Parce que je ne t'aime pas.
- En aimes-tu un autre ?
- Non.
- J'attendrai.

Angéla avait un voisin fort beau garçon, fringant, passionné, possédant une jolie maison, un jardin charmant et cinquante cocotiers dans une délicieuse vallée de l'intérieur de l'île. Le soir même de cette seconde ren-

contre entre Angéla et Domingo, le vigoureux Espagnol parut dans la demeure de ce dernier, portant un cadavre sur ses épaules.

— Tenez, dit-il à la famille épouvantée, c'est ce pauvre maladroit qui est tout à l'heure tombé du haut d'un cocotier, et que mes soins n'ont pu rappeler à la vie.

De sinistres rumeurs accusèrent Domingo d'un crime, mais personne n'osa le dire à haute voix, tant il dominait la population entière.

Angéla accompagna à la tombe les restes mutilés de son voisin, que chacun savait l'avoir demandée en mariage; mais ses yeux restèrent secs, et après la cérémonie funèbre, à laquelle avait également assisté Domingo, les traits de celui-ci prirent un tel caractère de regrets et d'amertume qu'on eût dit un criminel poursuivi par le remords.

Un mois entier avait déjà passé sur ce triste événement; la terreur s'enfuyait de toutes les âmes; Angéla s'était assise en face de la mer violemment agitée, sous le magnifique rideau de cocotiers qui borde le rivage au nord d'Agagna, lorsque Domingo, debout derrière elle, laissa tomber d'une voix rauque et solennelle les paroles qu'il lui avait deux fois adressées :

— Veux-tu être ma femme, Angéla?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je ne t'aime pas.

— Il me faut une autre raison aujourd'hui.

— Eh bien ! parce que tu ne m'aimes pas, toi.

— Si, je t'aime !

— Donne-m'en une preuve.

— Parle.

— Trouve toi-même.

— Je trouverai.

— A la bonne heure !

— Et alors?

— Alors je verrai.

— Non, alors tout sera dit : tu m'épouseras, ou tu n'épouseras personne... C'est bien entendu ? Adieu, Angéla, à demain.

— A demain, Domingo.

Le soir du lendemain, en effet, Angéla venait de faire ses dévotions accoutumées sur le tertre pelé du lieu où saint Victorès avait péri sous les coups de Matapang (histoire fort triste dont je vous parlerai tout à l'heure), lorsque Domingo, aposté sur la lisière du bois qui bordait la route, fit retentir sa formidable voix et poursuivit Angéla de ses pressantes questions.

— Hé bien ! le moment est venu, jeune fille ; tout retard est désormais impossible, toute irrésolution serait maintenant inutile : veux-tu être

ma femme, dit-il en armant le long fusil qu'il pressait de ses deux vigoureuses mains.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que tu ne m'aimes pas.

— Je t'aime, Angéla.

— Je t'ai dit que je n'en croyais rien, qu'il m'en fallait une preuve.

— Je vais te la donner si tu me la demandes encore.

Et il met la jeune fille en joue.

— Je l'attends.

— La voilà donc.

Le coup part; une balle siffle; l'oreille et une partie de la tempe de la jeune fille sont enlevées; Angéla y porte sa main, qu'elle inonde de sang.

— Tiens, dit-elle sans émotion, Domingo, prends cette main. Je te l'avais refusée, maintenant je suis ta femme, car je vois que tu m'aimes.

Quand nous arrivâmes à Agagna, il y avait six mois qu'Angéla était la femme de Domingo; ils vivaient heureux, et rien n'annonçait que ce bonheur dût encore finir.

La douce et bonne Mariquitta et la fière et sauvage Angéla étaient à peu près du même âge; elles avaient traversé les mêmes événements; elles s'étaient livrées aux mêmes plaisirs, avaient respiré le même air embaumé. Voyez pourtant quel contraste!

Que de semblables oppositions se fassent remarquer chez nous, dans cette vieille Europe, où tout se façonne selon les caprices, la mode, les époques et les institutions, cela se comprend à merveille; mais dans un pays qui n'est troublé que par les commotions terrestres, sous un large soleil qui ne se voile que par hasard, au milieu d'une autre nature parfumée et généreuse, que le sang pétille dans les veines avec cette dissemblance que vous venez de remarquer: voilà ce que la physiologie des peuples aura bien de la peine à expliquer.

Vous ai-je dit que cet archipel était toujours courbé sous le joug de la superstition, fille aînée de la peur et de l'ignorance? Oui. Or, voici encore du merveilleux, mais de ce merveilleux qu'un seul regard révèle, qu'un seul instant d'étude et de réflexion soumet et détruit.

D'ailleurs je vous ai promis une anecdote édifiante; la voici, extraite des archives pieuses de l'île, dévotement gardées dans une châsse bénite.

Guham n'était pas encore soumise; la plus grande partie des habitants, épouvantés par les ravages de la mitraille, vivaient dans l'intérieur de l'île et échappaient dans de profondes retraites à une destruction générale. Mais ce n'est pas seulement sur des terres incultes ou riches que les conquérants prétendent régner. A qui veut soumettre et régénérer il faut des esclaves, et des excursions au centre de Guham furent tentées par les Espagnols victorieux. La croix devint l'auxiliaire du glaive, et le prêtre

se fit soldat. Saint Victorès, pieux missionnaire de Séville, accouru pour répandre les bienfaits d'une religion de paix, se hasarda seul à parcourir les campagnes riantes qui entouraient le sol où s'élève aujourd'hui Guham, et, surpris d'une audace pareille, les Tchamorres ne voulurent pas tout d'abord l'immoler à leur vengeance. Saint Victorès vécut donc parmi eux, cherchant à pénétrer les secrets d'une religion qu'il voulait détruire en les initiant peu à peu aux mystères d'une croyance qu'il essayait d'établir. Saint Victorès était doux, patient, charitable; il prêchait la paix alors même que les Espagnols voulaient la guerre; il rassurait au lieu d'épouvanter, et il demandait pardon à ses nouveaux disciples des rigueurs de ses frères, qu'il promettait d'apaiser. Un jour cependant que, sur un tertre dominant la mer, comme saint Jean au bord du Jourdain, il achevait sa prière du soir, un jeune Tchamorre furieux, nommé Matapang, traverse la foule, s'élance sur le saint apôtre, le saisit à la gorge et lui écrase la tête sous un bâton noueux. Cet acte horrible de vengeance accompli, Matapang harangua les siens, leur dit les cruautés des Espagnols, réveilla leur énergie éteinte, et traîna le cadavre de saint Victorès dans les flots, qui l'engloutirent à jamais.

Là est l'histoire vraie dans la masse et dans les détails; les Espagnols triomphants y ont ajouté plus tard leurs fanatiques récits, et voici ce qu'on lit dans le livre sacramentel de la colonie :

« La place sur laquelle le corps de saint Victorès tomba après ce sacrilège assassinat est toujours sèche et pelée; le gazon ne peut y pousser, et l'anse dans laquelle le saint martyr fut précipité devient rouge comme du sang à certaines heures de la journée. »

— Quant à ce double miracle, me dit un jour le gouverneur, il serait absurde de le révoquer en doute.

— En avez-vous été vous-même témoin? avez-vous constaté le fait?

— Plus de vingt fois, monsieur, et il ne tient qu'à vous de vous assurer de la vérité de mon assertion.

— Mais si j'arrive là-bas avec mon incrédulité?

— Votre incrédulité cédera à l'évidence.

— Allons, je ferai la course. L'anse de San-Victorès est-elle loin?

— Vous y serez en deux heures. Voulez-vous un cheval?

— Non, non, les pèlerins voyagent à pied; Dieu blâme le luxe des caravanes religieuses.

— Allez, allez, monsieur; je vous attends au retour.

— Je n'irai pas seul au tertre sacré; je me défie de mon impiété.

— Tant mieux; plus les témoins seront nombreux, plus il y aura de convertis.

— A demain donc.

J'avais rapporté cette curieuse conversation à quelques-uns de mes amis, et les voilà prêts à faire la route avec moi vers Tiboun. Je n'ai pas

encore oublié que Mariquitta voulut m'accompagner afin d'adresser, disait-elle, ses vœux au protecteur de la colonie pour obtenir *en ma faveur* une longue et dangereuse maladie. Vous voyez que j'étais menacé de toutes parts.

Le chemin qui conduit à l'endroit des miracles est ravissant : c'est partout un sol terreux, mais ferme ; ce sont partout de magnifiques allées de vacois sous lesquels on se promène comme sous de larges et magnifiques parasols s'épanouissant au soleil ; c'est le cri aigu des oiseaux qui remplissent le feuillage, une brise rafraîchissante qui vous apporte des émanations embaumées, et le calme imposant de ces vastes solitudes qui vous saisit à l'âme et vous dispose merveilleusement à la foi. Rien ne manque au piège, et moi, plus que mes compagnons insoucians, j'avais à mes côtés la dévote Tehamorre, qui comptait si fort sur la puissance divine. Aussi, dès qu'elle nous eut montré de loin Tiboun et sa erique tranquille, ne pus-je m'empêcher d'éprouver une de ces légères émotions qui accompagnent toujours l'homme sitôt qu'on met en lutte la raison avec le merveilleux. Et puis, je suis né dans un pays où les miracles de toute nature sont en pleine faveur ; je vous en citerai mille au moins plus certains, plus avérés les uns que les autres, qui ont tous édifié mon petit bourg d'Estagel, enclavé dans les Pyrénées, et je me garderai bien, je vous assure, de les révoquer en doute devant mon excellente et vieille mère, dévote à tous les saints presque autant qu'à Dieu même, et qui a dans son âme angélique une foi si ardente qu'elle courbe sa raison encore plus devant ce qu'elle n'a jamais vu que devant ce qui frappe journellement ses regards. Soyez donc pur de préjugés quand vous avez été doucement bercé avec les cantiques rimés d'une centaine d'élus roussillonnais inconnus aux martyrologes !

Mais revenons. Voici le tertre couronné d'un gazon pur et égal, voici la place où tomba saint Victorès ; elle est aride et pelée, et cette nudité dessine assez bien la silhouette d'un corps humain.

— Hé bien ! me dit Mariquitta toute joyeuse, est-ce vrai ?

— Quoi ?

— La place n'est-elle pas maudite ?

— Elle est nue, voilà tout.

— Pourquoi le serait-elle, quand tout est vert autour ?

— Je n'en sais rien encore ; je vais chercher et je ne demande pas mieux que de te donner raison.

— Ce sera la donner au ciel.

Près de là était une toute petite cabane, bâtie sur pilotis comme les maisons d'Agagna, vers laquelle je me dirigeai pour de nouveaux renseignements.

Un pauvre homme d'une cinquantaine d'années l'habitait ; il se leva à ma vue et se signa dévotement.

— Ceci est votre demeure ?

— Oui, señor.

— Vous y vivez seul ?

— Absolument seul.

— Est-ce par dévotion ?

— C'est par ordre du gouverneur, qui tous les jours me fait apporter mes vivres.

— A quoi passez-vous votre temps ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Mais le gouverneur me l'a dit.

— Lui le peut ; moi, je ne le peux pas.

— Avez-vous rempli votre devoir, ce matin ?

— Je n'y manque jamais.

— Pourtant j'ai remarqué vers l'endroit de la tête une petite touffe de gazon oubliée.

— Oh ! c'est impossible.

— Votre vue s'affaiblit, brave homme ; il faudra vous donner un suppléant ou vous remplacer.

— Par grâce, ne le dites pas au seigneur gouverneur.

— Je vous le promets.

Mariquitta revint me rejoindre, tandis que mes camarades faisaient un bon déjeuner sur l'herbe.

— Etes-vous bien convaincus ? leur dis-je en les rejoignant ; pourrez-vous maintenant certifier le miracle ?

— Toute incrédulité est impossible.

— Je suis de votre opinion ; mais l'eau, l'avez-vous vue rouge ?

— Pas encore.

— Cela viendra peut-être ; le miracle n'est point permanent comme celui du gazon.

— Eh bien ! attendons encore ; il faut partir tout à fait édifiés.

Le flot commençait à descendre ; nous nous assoupîmes tous au milieu de nos causeries, et à notre réveil nous jetâmes un regard avide vers l'anse. A la place indiquée l'eau était rouge, visiblement rouge, rouge comme du sang, mais un sang peu coloré.

— Diable ! diable ! nous écriâmes-nous presque en même temps, l'ermite est pourtant ici sans puissance : étudions le phénomène.

Nous poussâmes à l'eau une petite pirogue servant à la pêche du bonhomme et nous nous rendîmes sur l'emplacement même où l'eau reflétait la teinte si extraordinaire. Nous sondons de l'œil ; il n'y avait pas en ce moment plus de cinq pieds de fond ; l'aviron plonge un peu horizontalement, le sable monte à la surface ; il est rouge, très-rouge ; et la coloration de l'eau s'explique sans le secours du prodige.

— Or ça, mes amis, que dirons-nous à M. Médinilla ?

— La vérité.

— Et la vérité?

— C'est que nous avons vu le double miracle qu'il nous a priés de venir constater.

— Lui montrerons-nous ce sable rouge?

— C'est le sang de frère saint Victorès qui l'a rougi.

— Mais le miracle devrait planer sur l'eau.

— N'en est-il pas ainsi?

— Tenez, voilà le flot qui monte, la teinte qui s'efface et le phénomène qui s'évanouit. N'importe, demain à la marée basse le miracle recommencera dans la crique, celui du tertre se perpétuera par l'inspection quotidienne du pauvre homme de la cabane, et le gouverneur Médinilla aura raison contre l'incrédulité.

La naïve Mariquitta, un peu honteuse de nos recherches et de leurs conséquences, prit mon bras et m'accompagna silencieuse jusqu'à Agagna, où nous arrivâmes tous pour la collation du soir au palais du gouvernement.

— Etes-vous bien convaincu, *senor Arago*? me dit M. Médinilla d'un air triomphant.

— Oui, *senor* : le frère saint Victorès était un saint apôtre pour qui le ciel a été ouvert, et Matapang un scélérat qui cuira éternellement dans la marmite de Lucifer.

— J'étais bien sûr de votre conversion. Mettons-nous à table.

ILES MARIANNES

Voyage à Tinian. — Les Carolins. — Un tamor me sauve la vie.

Voici une de ces courses palpitantes d'intérêt, amusantes et instructives à la fois, sur lesquelles les années passent sans que le moindre épisode les décolore ou les affaiblisse. Jamais peut-être navigateur n'a fait d'excursion plus curieuse, plus incidentée; et si le cœur m'a battu de crainte au moment du départ, il m'a battu plus violemment, je vous l'atteste, pendant le voyage, à l'idée seule que cette occasion si belle et si rare aurait pu m'échapper.

Tinian est là-bas, au nord de Guham; on dit qu'il y a sur ses plages désertes de gigantesques ruines à voir. Allons étudier les ruines de Tinian.

Bérard et Gaudichaud font le trajet avec moi, tant mieux : deux jeunes courages souvent éprouvés, l'un ardent botaniste, l'autre officier expérimenté. Je n'aurais pas mieux choisi. La traversée est courte, mais non sans d'imminents dangers sur des barques si fragiles; tant mieux encore : c'est la difficulté vaincue qui fait le mérite. Je n'ai plus que de l'impatience dans l'âme.

Le gouverneur, le commandant, les autorités d'Agagna et quelques amis nous escortent jusqu'au rivage, où l'on nous serre affectueusement la main en nous disant : « A la grâce de Dieu ! » Puis je laisse tomber un dernier et pénible regard sur une jeune fille en prières, et je monte

avec Bérard sur le pros-volant qui m'est désigné ; Gaudichaud saute sur une embarcation plus petite encore ; chacun de nous s'assied à son poste, avide des merveilles qui nous sont promises.

Je vous dirai plus tard comment sont bâties ces singulières pirogues, et je vous ferai connaître alors jusque dans leur vie la plus intime les audacieux pilotes à qui nous confions aujourd'hui nos destinées.

Les voici tous, joyeux, sautillants ; ils arrivent et se jettent à l'eau : nagent-ils ? non, ils viennent de quitter un élément qui les fatigue pour un élément qui les amuse et qui convient mieux à leur nature ; à la mer ils sont chez eux. Ces organisations sont des organisations amphibies, et le premier cri qui s'échappe de la poitrine à l'aspect de ces êtres extraordinaires est un cri d'admiration et de respect.

Les pros sont mouillés au large par dix à douze brasses.

— Faut-il partir maintenant ?

— Oui, dérape et au large.

Ici point de cabestan à virer, point d'efforts et de chants parmi l'équipage ; un homme plonge, roule au fond des eaux, suit dans les roches madréporiques les cent détours du filin qui retient le pros captif, le dénoue avec la même dextérité qui lui fut nécessaire pour mouiller, et remonte comme s'il n'avait rien fait que vous et moi ne fussions capables de faire. Oh ! ne criez pas au phénomène : nous ne sommes pas encore sous voile, et ce n'est qu'un premier regard sur ces hommes extraordinaires.

Notre petite flottille était composée de huit pros, dont les plus élégants avaient pour pilotes les tamors des Carolines, arrivés depuis deux jours à Agagna. Et c'est là un des plus hardis voyages à tenter sur les océans. Mais quels pilotes ! quels courages ! quelles hautes intelligences !

Ils partent des Carolines sur leurs frères embarcations, sans boussole, sans autre secours que les étoiles dont ils ont étudié les positions, mais qui peuvent si souvent leur refuser tout appui. Ils disent à leurs amis un adieu tranquille qui leur est rendu avec le même calme ; on leur demande l'heure précise de leur retour ; ils se jettent au large, et les voilà entre le ciel et l'océan, faisant un trajet de six ou sept cents lieues, consultant la direction des courants, qu'une longue expérience leur apprend à connaître, et pointant une petite île lointaine, où ils abordent à coup sûr, mieux que ne le ferait un de nos plus habiles capitaines de notre marine royale.

La brise soufflait assez forte ; nous courions au plus près ; nous coupons le vent, et les soubresauts du pros me fatiguaient d'autant plus que je n'étais pas dans l'embarcation même. Aux deux bords sont amarrés fortement, d'une part, un *flotteur*, dont je vous parlerai plus en détail dans la suite ; de l'autre, une sorte de cage d'osier à cinq ou six pieds en dehors de la carcasse du pros et suspendue à un solide treil-

lage. Je ne peux pas mieux la comparer qu'à ces paniers dans lesquels nos marchands enferment les volailles, de sorte qu'il serait exact de dire qu'avec les Carolins on navigue en ballon.



J'étais là, moi, cruellement tiraillé par d'horribles souffrances, sans une voix amie pour me donner des forces, sans mon brave Petit pour appeler un léger sourire sur mes lèvres. Cependant de temps à autre je mettais le nez à l'air et je dessinais, au milieu de mes angoisses, la côte admirablement boisée de l'île, où se montraient quelques pauvres cabanes au fond des criques silencieuses qui creusent le sol.

La voile de pagne était toujours au vent, l'écoute entre les mains du premier pilote, tandis qu'un de ses camarades, sur l'arrière, aidait à la manœuvre, à l'aide d'un petit gouvernail qu'il faisait mouvoir avec le pied plongé dans l'eau par intervalles. Ma douleur se taisait dans mon admiration en présence de tant d'adresse.

La mer était houleuse et haute ; je ne comprenais pas la joyeuseté de mes compagnons de voyage alors que le pros tournoyait pour ainsi dire au gré de la lame, et je me hasardai, entre deux gros soupirs, à leur demander si nous ne courions aucun danger.

— Ne craignez rien, me dit le tamor d'une voix douce en mauvais espagnol ; ne craignez rien, nos barques ne chavirent jamais.

A peine m'eût-il rassuré que, jetant un regard curieux derrière moi, car nous ouvrons la marche, je vis un pros chavirer, la quille en l'air, sous une rapide rafale. Je fis signe au pilote et lui montrai du doigt la pirogue immergée ; mais, au lieu de déplorer l'événement, il se prit à sourire en pitié avec ses insoucians camarades, et me fit comprendre que les hommes savaient nager et que nul ne se noierait. Il ajouta que le pros serait bientôt relevé et mis à flot sans secours étranger, ce qui eut lieu en effet, mais après plus d'une heure d'attente.

Je vous ai dit que de chaque côté de l'embarcation, à quelques pieds de distance, était un flotteur qui servait à maintenir l'équilibre, compromis par le poids des soliveaux soutenant la cage opposée. Eh bien, dès que l'embarcation chavire, l'équipage se porte au flotteur, pèse dessus de tout son poids, et le pros tourne, cabriole et se redresse. Que voulez-vous que je vous dise ! ce sont là de ces prodiges d'adresse auxquels il faut bien croire, en dépit de la raison, puisque la chose est ainsi, puisqu'elle se renouvelle tous les jours dans ces navigations merveilleuses, puisque le fait est garanti par le récit de cent voyageurs, puisque j'en ai été témoin, puisque je vous l'atteste sur la foi du serment, puisque cela est... Détruisez donc cette vérité mathématique : deux et deux font quatre. Après cela, tant pis pour vous si vous ne croyez pas.

Cependant la brise devenant trop carabinée, nous mîmes le cap sur la terre vers une anse délicieuse ; les autres pros suivirent notre exemple ; quelques-uns, effrayés, se jetèrent volontairement sur la grève ; d'autres mouillèrent par un fond de cinq ou six brasses, à l'aide d'un filin qu'un des pilotes alla nouer au fond de l'eau à des roches de corail, et nous gagnâmes, sur la lisière d'un bois, deux petites cabanes où nous reçûmes l'hospitalité.

— C'est une navigation un peu dure, nous dit Bérard du ton joyeux qui ne l'abandonnait jamais ; n'est-ce pas que le corps est brisé ?

— Oui, brisé, moulu, répondit Gaudichaud d'une voix souffrante.

— Et toi, Arago, qu'en dis-tu ? N'est-ce pas que tu es de notre avis ?

Je n'étais de l'avis de personne : étendu sur le gazon, je me roulais, je me tordais à faire pitié ; mais qui a pitié de celui qui souffre du mal de mer ? On m'eût traîné dans les flots que j'aurais, je crois, trouvé assez de force pour dire : « Merci, Dieu vous le rende en pareille occasion. »

Dans cette première journée de navigation, nous doublâmes plusieurs caps d'un aspect tout à fait pittoresque, que j'avais dessinés sans doute avec une grande irrégularité, et portant tous les noms de saints personnages et de vierges béatifiées. Les Espagnols, on le sait, baptisent leurs conquêtes comme ils baptisent les enfants dans leurs cités. Toutefois le cap le plus au nord de l'île est appelé le *cap des Deux-Amants*, et l'on m'a raconté à ce sujet une histoire fort peu édifiante, qui contraste d'une

manière très-bizarre avec la couleur toute dévote qui pèse sur le pays qui les entoure.

Le petit bourg où nous fîmes halte s'appelle Rotignan; on m'y traîna avec peine; l'on m'étendit sur une natte, et l'engourdissement plutôt que le sommeil ne tarda pas à s'emparer de moi. A mon réveil, je me trouvais couché côte à côte d'un tamor carolin, chef du pros que je montais, et qui, sans aucune façon, avait mis à profit le coin de natte que je laissais en liberté.

Le soleil se levait radieux; les cimes des rimas touffus en étaient dorées. Un cri du pilote retentit, et en un instant chacun fut debout. La toilette de nos compagnons de voyage ne les occupa guère: ils sont absolument nus.

Cependant il fallait songer à la traversée, aux difficultés qui pouvaient surgir et à la nécessité où nous nous trouvions de passer plusieurs jours en mer. Aussi nos gens, lestes comme des chats sauvages, escaladèrent-ils les hauts cocotiers et en firent-ils descendre une prodigieuse quantité de fruits.

Oh! ici ce fut encore une fois une admiration qui tenait de l'extase, car jamais je n'avais supposé dans un homme tant d'adresse et d'agilité, tant de grâce et de force.

Écoutez.

Les cocos, noués en grappes de huit ou dix, étaient sur la plage; chacun des pilotes, chargé d'un de ces lourds bouquets, le poussait en avant et arrivait ainsi au pros; mais une grappe, lancée par le principal tamor, se dénoua, et voilà les fruits saisis et dispersés par la lame capricieuse. Le pilote nageur s'arrêta tout d'abord un instant, parut réfléchir, promena un regard inquiet et irrité sur les fruits qui lui échappaient, me vit debout au rivage, prêt à le railler de ses inutiles efforts, et sembla accepter le défi que je lui lançais. Je lui montrai un mouchoir et je lui donnai à comprendre qu'il lui appartiendrait s'il parvenait, lui, à ramener au pros tous les cocos flottants. La proposition fut prise au sérieux, et voilà mon rapide marsouin, tantôt allongé, tantôt courbé, allant à droite, à gauche, en avant, en arrière, ralliant les fugitifs, ainsi qu'un berger le fait de ses chèvres vagabondes, poussant celui-ci de la tête, celui-là de la poitrine, revenant d'un seul élan vers un troisième qu'il emprisonne entre ses genoux, et les ressaisissant en bloc, luttant contre tous, se heurtant, se divisant de nouveau, montant et descendant avec la lame; gagnant toujours du chemin et arrivant enfin à bord, après une lutte d'une demi-heure au moins, plus piqué encore de mon doute et de mon étonnement que fier de son triomphe.

Quels hommes que ces hommes!

Cependant nous rejoignîmes le pros, où je payai volontiers le pari perdu; mais la brise soufflant avec trop de violence, cinq des pros qui

nous escortaient et qui étaient montés par des habitants de Rotta refusèrent de mettre à la voile avec nous. Quant à nos hardis pilotes, après une courte prière qu'ils prononcèrent à voix basse, ils prirent le large. Bérard s'assoupit, et moi je recommençai ma vie de douleurs.

Bientôt mon ami, réveillé en sursaut par une secousse violente, se dressa et m'appela à lui. Je sortis de ma cage, et, bien décidé à lutter contre le mal de mer, je m'assis à côté du premier tamor, dont le regard perçant interrogeait l'horizon assez assombri, mais dont le front calme et ouvert me rassurait complètement.

Plusieurs oiseaux vinrent planer au-dessus de nos têtes; Bérard les abattit, et malgré la hauteur des lames et la présence de deux requins qui nous escortaient, un des Carolins se jeta à l'eau, les saisit et les porta à bord.

C'étaient des fous. Parmi eux il se trouvait un corbeau que nos bons et superstitieux argonautes jetèrent au loin en nous faisant entendre qu'il ne leur inspirait que du dégoût, parce qu'il mangeait de la chair humaine.

Je vous répète, moi, que les moindres actions de ces hommes vous disent toute l'excellence de leur naturel.

Mais Guhan s'abaissait derrière nous, et au nord Rotta se levait plus belle et plus parée encore que son orgueilleuse voisine. La brise soufflait carabinée et par rafales; les nuages passaient sur nos têtes avec une grande rapidité; les pros dansaient, rudement secoués par la vague, et nous devinions bien à l'activité de nos pilotes qu'il y avait péril pour nous tous ¹.

Ce qui surtout, dans ces moments difficiles, excitait notre admiration, c'étaient l'adresse, la vigueur, l'audace du Carolin attaché au gouvernail, qu'il dirigeait avec son pied. La lame venait parfois se briser contre lui, et c'est tout au plus s'il détournait la tête; les flots le couvraient souvent en entier, et dès qu'ils avaient passé sur cet homme de fer, vous voyiez celui-ci secouer légèrement la tête, les épaules inondées, et garder cette héroïque impassibilité contre laquelle la fureur des éléments venait inutilement se heurter. La pitié est-elle la peur? la prière est-elle la pusillanimité? La conduite de ces braves Carolins résout la question. Les voici, calmes, graves, intrépides au milieu de la tourmente; et cependant, à l'approche du chaque grain, vous les voyez accroupis sur leurs talons et tournés du côté du nuage menaçant, lever un oeil serein vers lui, frapper d'une main ouverte contre l'autre fermée, faire signe au génie malfaisant des hommes de passer sans jeter sa colère sur eux, et lui adresser la prière suivante dite avec une extrême volubilité :

¹ Voir les notes à la fin du volume.

« *Léga chédégas, léga child iligas, chédégas léga, chédégas légas*
« *cheldiléga chédégas, léga chédégas mottou.*

« *Ogueren quenni chéré péré pèi, ogueren quenni chéré péré pèi.* »

Au surplus, pendant cette traversée orageuse, jamais nuages ne se sont montrés si rétifs à la ferveur des pieuses sollicitations, car pas un grain ne passa sans nous envoyer ses rapides ondées et ses bruyantes rafales.

La constance et l'adresse l'emportèrent sur le caprice des flots; à huit heures à peu près nous nous trouvâmes par le travers du cap-ouest de Rotta; mais les vents et les courants s'étant opposés de nouveau à notre marche, nous n'arrivâmes au mouillage que vers onze heures et demie ou minuit.

Nous jetâmes le filin sur un fond de corail à une demi-lieue de la terre, et, remis un peu de mes souffrances, qui avaient été horribles, je respirai tout à l'aise la brise embaumée du rivage.

La mer était devenue belle, mais devant nous, à un grand quart de lieue, elle brisait encore avec violence sur de hauts récifs qui formaient la barre du port et ne présentaient qu'une passe étroite aux embarcations. La lune en son plein nous envoyait ses pâles rayons, et, soit pour nous éclairer, soit pour les besoins d'une nuit assez fraîche, des feux brillants étaient allumés sur les coteaux voisins qui dominant la ville, murée en partie par un immense rideau de cocotiers, dont les têtes onduleuses se dessinaient sombres et élégantes sur un ciel bleu à l'horizon.

Le pros monté par Gaudichaud ne tarda pas à arriver au mouillage; il jeta l'ancre près de nous, et notre camarade éleva la voix pour avoir de nos nouvelles. Je lui répondis en le priant d'armer son fusil à deux coups, ainsi que ses pistolets, afin que par une décharge générale de nos armes nous pussions apprendre aux autorités du lieu qu'il y avait d'autres personnes que des Carolins et des Tchamorres dans les pros volants. A un signal convenu nous fîmes feu, et nos douze coups, répétés par les échos, durent épouvanter les habitants de cette partie de l'île.

J'allais oublier de constater encore que les bons Carolins, après être arrivés, s'étaient de nouveau accroupis en rond, et que par une fervente prière ils avaient remercié le ciel de notre heureuse traversée. Chez eux la reconnaissance est un point sacramentel de leur religion toute d'amour.

Ce que j'avais prévu arriva. L'alcade de l'endroit, étonné du bruit qui l'avait réveillé au milieu de ses rêves fantastiques, dépêcha auprès de nous, dans un sabot petit comme une coquille de noix, un interprète qui vint contre notre bord nous demander qui nous étions et d'où nous arrivions. Je répondis pompeusement que nous étions envoyés par le roi de France à la découverte de nouvelles terres, que nous avions pour l'al-

cade des lettres du gouverneur de Guham et de toutes les Mariannes, que nos pilotes n'osaient point franchir la passe avant le jour, et que *nous ordonnions* qu'on nous expédiât une grande barque, afin qu'il nous fût possible de descendre à l'instant même.

Aux insolentes manières de mon langage, le Tchamorre baissa le diapason de sa voix nazillarde, en me répliquant toutefois qu'on ne pourrait pas sans doute m'envoyer une nouvelle embarcation, puisque nul pilote n'osait la nuit s'exposer au milieu des brisants.

— Mais tu es bien venu, toi !

— Oh ! c'est mon métier de me noyer.

— Pourrais-tu me descendre à terre ?

— Mon sabot est bien petit, nous y tiendrions à peine nous deux.

— Accoste le long du bord.

— Je vais obéir ; cependant vous feriez mieux d'attendre.

— Accoste.

Bérard eut beau me prier de rester à bord du pros et me montrer la témérité de ma résolution, je descendis auprès du Tchamorre, je m'accroupis genou contre genou en face du Rottinien. A tout événement, je priai mon ami de me suivre de l'œil autant que possible, et je quittai le pros.

Je comprenais à merveille le danger de ma résolution ; mais le souvenir de mes souffrances pendant cette traversée d'un jour, souffrances non encore apaisées, l'emporta sur ma prudence et les sages conseils d'un homme de mer qui, mieux que moi encore, comprenait tout ce qu'il y avait de folie dans ce trajet, au milieu de rochers aigus sur lesquels la mer se ruait avec un lugubre fracas.

Nous n'étions guère qu'à une demi-encâblure de l'étroite passe quand mon pilote me dit d'une voix tremblante et en cessant de pagayer :

— Ne bougez pas !

— Mais je suis immobile !

— Ici est le danger.

— Grand ?

— Très-grand, un seul mouvement peut nous faire chavirer.

— Diable ! diable ! virons de bord.

— Impossible, attesse ; il faut suivre le courant qui nous entraîne.

— Va donc.

— Savez-vous nager ?

— Non.

— Un peu du moins ?

— Pas du tout.

J'eus à peine prononcé ces derniers mots que le canot chavira, la quille en l'air. Adieu au monde ! je n'eus d'abord que cette pensée ; mais le sentiment de ma conservation me donna de l'énergie, et, jouant in-

stinctivement des pieds et des mains, je sentis un obstacle dont je m'emparai avec ma force : c'était la jambe de mon coquin de pilote.

— Oh ! je te tiens, misérable ! lui dis-je en avalant des gorgées d'eau qui m'étouffaient ; je te tiens, je ne mourrai pas seul.

Et je recevais de violentes bourrades, et je tenaillais le membre endolori du Tchamorre, et je me cramponnais de mon mieux à l'embarcation, qui était poussée de l'avant vers les récifs.

Cependant je devais succomber à la lutte ; mais une rapide réflexion ranima mon courage près de défaillir. Et je pensai à Bérard, qui, vigilant ami, ne devait pas m'avoir encore perdu de vue.

Dès que la lame avait retenti sur les roches madréporiques contre lesquelles mes membres allaient bientôt se briser, je poussai un grand cri, espérant qu'il serait entendu des braves Carolins. Bérard seul était encore éveillé ; il devine plutôt qu'il ne voit ma désastreuse position ; il frappe sur l'épaule le tamor, lui montre du doigt la passe et lui dit : *Arago mati* (tué). Le généreux Carolin jette un coup d'œil d'aigle dans l'espace, voit un point noir qui se dessine sur les flots écumeux, s'empare d'un aviron, le brise en deux, s'élance, glisse sur les eaux, disparaît, remonte et pousse à l'air des cris éclatants. J'allais périr, ma dernière pensée était pour ma vieille mère ; j'écoute..... je crois entendre..... je reprends de l'énergie, mes doigts fiévreux serrent avec plus de violence le Tchamorre, qui gardait toujours le silence le plus absolu. Je regarde autour de moi : un corps nu, mouvant, paraît s'approcher ; je soupçonne déjà la générosité du tamor : c'était lui en effet ; sa parole rassurante m'arrive ; il me cherche, il me trouve, il me présente le débris d'aviron qu'il tenait de la main gauche ; j'hésite, je tremble, je le devine pourtant ; je me livre à lui, je m'abandonne à son courage et à son énergie, je m'empare du morceau de bois. Le tamor reprend la route qu'il venait de parcourir, brise le flot, lutte, victorieux, contre le courant rapide, m'arrache aux brisants, me remorque, et après des efforts inouïs, rejoint le bord, où l'on me hisse avec peine et où je tombe évanoui.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet anéantissement douloureux, pendant lequel je rendais à flots pressés l'eau amère qui me déchirait les entrailles. Mais, à mon premier mouvement sans convulsions, je cherchai de la main et des yeux le noble tamor à qui je devais si miraculeusement la vie. Il était à genoux à mes côtés et riait aux éclats, avec ses camarades et Bérard, de mes horribles contorsions. Je lui serrai la main comme on le fait à un frère qu'on retrouve vivant après l'avoir pleuré mort. Je me levai, je pris dans mon havresac une hache, deux rasoirs, une chemise, trois mouchoirs, six couteaux et une douzaine d'hameçons. Je présentai le tout à mon libérateur, en le priant de ne pas le refuser. Mais lui donnant à sa figure un caractère de gravité

tout à fait empreinte d'amertume, me demanda si je lui offrais ces richesses en échange du service qu'il venait de me rendre. Je lui dis que oui; il saisit mes cadeaux, les jeta dédaigneusement à mes pieds et me tourna les talons. Je le retins avec empressement, je passai mes mains sur ses épaules, je frottaï mon nez contre le sien, je lui fis entendre que c'était par amitié, plutôt que par reconnaissance, que je lui offrais tant de choses utiles, et mon brave pilote me rendit alors mes caresses avec une joie d'enfant, accepta mes présents, les attacha précieusement au dôme d'osier qui voûtait la cage, me jeta un dernier regard d'ami et s'endormit accroupi sur un des bancs de son embarcation.

Oh! dites-moi maintenant si nous avons raison, en Europe, d'appeler sauvages les bons naturels des Carolines, et si nous trouverions fréquemment, chez nous, une délicatesse si noble, un dévouement si désintéressé!

Mais, patience, je ne quitterai pas mes bons Carolins sans vous les avoir montrés dans toute leur simplicité native, sans vous avoir appris à les aimer. Le souvenir de ces braves gens est, sans contredit, celui que je caresse avec le plus d'amour.



Piliers antiques de Rotta.

XXXIV

ILES MARIANNES

Rotta. — Ruines — Tinian. — Maison des Antiques.

Il paraît que le scélérat de Rottinien qui m'avait si bien fait faire le plongeon ne tarda pas à aborder et qu'il jeta l'alarme dans la colonie, puisque nous apprîmes, le lendemain matin, que les habitants, épouvantés par notre décharge générale, avaient précipitamment gagné les bois et les montagnes de l'intérieur; mais l'alcade, homme d'une plus forte trempe que ceux sur lesquels il régnait en monarque oriental, nous envoya sans retard une pirogue plus grande que la première, et nous fit demander si nous avions des ordres à donner.

— Oui, répondis-je, à peine remis de mes souffrances : la punition du drôle qui m'a chaviré.

— Il sera pendu, ainsi que toute sa famille.

— Non; mais qu'il vienne justifier devant moi sa conduite.

— Je me charge de vous le conduire pieds et poings liés.

— Et maintenant peux-tu nous descendre à terre?

— Ma pirogue est au service de Votre Excellence.

— Y a-t-il péril?

— Non; la mer est haute et nous passerons aisément.

— Un de mes amis peut-il venir avec moi?

— Sans doute.

— Accoste.

Je descendis. Bérard, assoupi refusa de m'accompagner; Gaudichaud, que j'allai chercher, s'embarqua à mes côtés, et nous mîmes le cap sur la capitale de l'île.

L'arrivée de quelques Français devant Rotta répandit l'alarme dans la colonie, comme je l'ai déjà dit, et la ville se dépeupla au terrible salut de

nos armes de chasse; mais le gouverneur, homme de cœur et de tête, tint ferme au milieu de l'orage, et, comptant sur une honorable capitulation, attendit bravement dans son palais de chaume l'arrivée des implacables vainqueurs.

Notre entrée triomphale se fit sans mousqueterie, et je vous assure qu'elle frisa de bien près le ridicule. Figurez-vous, en effet, un Tamerlan coiffé d'un large chapeau de paille, vêtu en matelot, chaussé de gros souliers, armé d'un beau calepin, d'une boîte à couleurs, d'un chevalet avec son parapluie, et blême encore des suites d'une traversée close par l'événement que je vous ai raconté. A mes côtés se drapait pompeusement dans une veste de nankin un petit homme aussi pâle que moi, le dos cuirassé par une énorme boîte en fer-blanc, servant de tombeau à une armée vaincue de papillons et d'insectes, tenant à sa redoutable main un filet pour saisir ses victimes de chaque jour, et vêtu presque aussi richement que je l'étais. Les grands hommes n'ont besoin, pour briller et imposer, ni du luxe des vêtements ni de la richesse des broderies : la simplicité sied au triomphateur.

Dès que le grand canot fut signalé à l'alcade, celui-ci passa le seul pantalon blanc qu'il possédât, et se groupa, peu rassuré, entre sa femme, jeune et jolie Tchamorre, et un capitaine du nom de Martinez, exilé ici par le gouverneur pour je ne sais quelles peccadilles.

A notre entrée dans le salon, nous vîmes un léger sourire de dépit se poser sur les lèvres des trois puissances du lieu, et j'en fus assez piqué pour en témoigner ma rancune par une brève allocution.

— Nous venons chez vous, dis-je avec gravité, pour des recherches scientifiques; M. de Médinilla nous a donné plein pouvoir, et nous l'eût-il refusé, les canons de notre corvette de guerre auraient bien su le prendre. Nous vous demandons, monsieur, avant de nous établir chez vous, si nous sommes avec des amis ou des ennemis.

L'alcade nous assura d'une voix humble que toute liberté nous était acquise, et nous invita à une collation que nous acceptâmes de grand cœur.

Le lendemain matin, Bérard descendit des pros avec les papiers du gouverneur de Guham, et nous voilà installés en dominateurs dans l'île de Rotta, où nous fûmes forcés de séjourner pendant deux jours pour des réparations à faire à une voile déchirée dans la traversée.

Notre lever fut une vengeance. Nous nous étions parés de nos habits les plus coquets, et la femme de l'alcade ne fut pas la dernière à vanter notre bonne mine tout européenne. L'on a beau dire, il faut partout des colifichets à la foule.

Après un déjeuner tout composé de fruits délicieux et rafraîchissants, Gaudichaud et Bérard commencèrent leurs excursions dans les campagnes, et moi j'allai dessiner l'église, absolument semblable à celle de

Humata, pour me livrer ensuite, selon mon habitude de chaque relâche, aux études des mœurs, qu'on ne fait bien que dans les cités.

Les habitants de Rotta, rassurés par les rapports qui arrivaient de toutes parts, rentrèrent en foule et ne demandèrent pas mieux que de fraterniser avec des vainqueurs si peu irrités.

Il y a trois siècles entre Guham et Rotta : ici les mots sagesse, pudeur, vertu, morale, sont sans valeur ; on naît, on grandit, on multiplie et l'on meurt : c'est tout ; on n'est ni frère, ni sœur : on est homme ou femme. Tout cela est bien triste, je vous assure.

Voyez pourtant cette végétation puissante qui pèse sur le sol ; quelles fortunes ne pourrait-on pas en recueillir ? Courez la campagne : elle est entièrement infestée par une innombrable quantité d'énormes rats, dont la dent vorace ne peut porter atteinte à la richesse d'une végétation plus forte que toute catastrophe. Vous ne pouvez faire deux pas sans avoir à repousser ces animaux rongeurs, au milieu desquels il serait très-dangereux de s'assoupir. Si l'on ne songe sérieusement à les détruire, il est à craindre que la colonie ne soit un jour victime de cet horrible fléau.

Après une course de quelques heures, je me rendis au rivage pour revoir avant la nuit mes fidèles et bons Carolins, qui venaient tous frotter leur nez contre le mien, et qui, un instant plus tard, s'accroupirent en rond pour entonner leur hymne quotidien à l'Éternel. C'était un chant calme, doux, suave, avec des gestes gracieux et des balancements de corps d'une souplesse extrême. Les airs avaient trois notes seulement ; chaque verset durait une minute à peu près, et le temps de repos était moins long de moitié. Dans cet intervalle, chaque Carolin posait son front dans ses deux mains, semblait se recueillir, et, achevant leurs prières du soir, ils répétèrent celle que j'ai déjà transcrite, et firent signe aux nuages de s'éloigner.

Comme ils me virent sourire de leur crédulité, le tamor de mon embarcation me demanda si dans mon pays on n'en usait pas ainsi dans les moments de danger. Je lui répondis que non, et le brave homme en parut surpris et affligé ; mais, comme je me hâtai de lui promettre de prêcher, en arrivant parmi mes frères, cette religion de respect et de reconnaissance dont il m'énumérait les bienfaits, mon noble pilote me serra la main avec tant de joie qu'il faillit me la broyer dans les siennes. O peuple hospitalier ! puisse la civilisation corruptrice t'épargner longtemps encore dans ses conquêtes ! Puisses-tu vivre toujours au milieu du vaste Océan où le ciel t'a jeté, oublié des ardents et fanatiques apôtres d'une religion toute sainte, mais qui a été souillée par tant de meurtres et de sacrilèges !

On compte quatre-vingt-deux maisons dans la ville et quatre cent cinquante habitants dans toute l'île, beaucoup plus petite que Guham. Quels

beaux établissements ne ferait-on pas sur une terre si riche, si parfumée, sous un ciel si pur et si généreux !

Les rues sont, pour ainsi dire, payées de croix, toutes attestant des miracles anciens ou modernes. Une petite croix pour un enfant qui vient de naître, une grande croix pour un adolescent qui arrive de Guham, une troisième pour ce vieillard qui disparaît, et puis encore une pour une entorse guérie, et une plus belle pour un amour partagé. Il y a vingt ou vingt-cinq croix de bois dans chaque rue, et comme femmes et hommes plient le genou en face de ce signe révérend de notre religion, il serait rigoureusement vrai de dire que les habitants de Rotta ne marchent qu'en boitant.

Nul peuple au monde n'est stupidement dévot comme le peuple rottinien ; nul peut-être n'est si saintement libertin que lui. Vous ne trouverez pas ici une jeune fille qui ne récite ses prières en vous accordant ses faveurs, et pas une ne vous affligera d'un refus si vous accompagnez votre demande de ces mots tout chrétiens : *Pour l'amour de Dieu, s'il vous plaît !*

L'Espagne a passé par là, mais l'Espagne boueuse, cette Espagne de capucins et de moines, sous la puissance desquels gémissent encore, en Europe, tant de cités et de provinces. Au surplus, les Rottiniens ne sont nullement responsables de l'ignorance dans laquelle on les tient plongés.

— Depuis plus de vingt ans, me disait M. Martinez, nul prêtre n'est venu dans cette colonie faire entendre des paroles de raison ; depuis vingt ans, nul gouverneur n'a demandé à Manille un prédicant pour l'archipel des Mariannes : car, ajouta-t-il avec amertume, si vous avez vu ou entendu frère Cyriaco, vous avez déjà compris ce que peut avoir d'influence la morale d'un tel personnage.

— Vous venez de faire un beau voyage, me dit encore le capitaine déporté ; vous savez, j'en suis sûr, ce que vaut ce peuple carolin que, par un miracle du ciel, les explorateurs européens ont dédaigné de séduire et de corrompre. Eh bien ! dès que leurs pros-volants me sont signalés au large, je tremble qu'ils n'emportent d'ici le germe funeste de nos ridicules, de nos vices et de notre abrutissement.

Prière et travail, voilà la religion des Carolins ; laissez faire les Européens, et vous verrez ce que deviendra bientôt ce paisible et bienheureux archipel.

Les maisons de Rotta sont, comme celles de Guham, bâties sur pilotis, mais infiniment plus délabrées. Les hommes n'ont, à proprement parler, point de vêtements, puisqu'ils ne mettent de caleçons que le dimanche.

Les femmes sont plus complètement nues encore que les hommes, car elles ne se voilent qu'à l'aide d'un mouchoir tenu par une petite corde nouée aux reins. Elles sont plus belles, plus lestes, plus ardentes que les

filles de Guham ; leur démarche a plus d'indépendance ; leur chevelure est généralement plus ondoyante, plus souple, plus noire, et leurs pieds et leurs mains ont une délicatesse vraiment admirable.



Nous avons souvent rencontré, sur les montagnes et dans les bois, quelques-unes de ces jeunes et malheureuses créatures, qui à notre approche fuyaient épouvantées, car elles nous regardaient comme des êtres supérieurs sur qui, par respect, par admiration, elles n'osaient arrêter leurs regards. Pauvres enfants, que nous mettions tant de soin à rassurer !

Comme il n'y a point de prêtres dans l'île, ces jeunes filles ne se mariaient pas ; vous devinez la conséquence inévitable d'un pareil état de choses.

Il n'y a pas une seule source, un seul courant d'eau douce aux environs de la ville ; de sorte que les habitants se voient contraints de boire de l'eau d'un puits de quelques pieds de profondeur, creusé à une centaine de pas au nord du mouillage. Mais, pour garder l'eau de la pluie, on emploie ici un moyen fort ingénieux, que le besoin seul peut avoir inspiré.

Les Rottiniens fixent au sommet du tronc d'un cocotier une de ses

feuilles placée verticalement, de manière que le fort de l'arête soit en haut; une autre feuille est liée à la première et dans le même sens; une troisième à la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à deux ou trois pieds du sol, toutes ayant leurs folioles fixées à leur tige. L'eau de la pluie coule le long de cette chaîne naturelle comme en une rigole, et est reçue dans une jarre où pénètre la feuille la plus basse. On voit de ces sortes d'appareils sur presque tous les cocotiers.

Les sauvages ne perfectionnent guère, mais de quel merveilleux instinct d'invention le ciel ne les a-t-il pas dotés!

Comme le capitaine Martinez m'avait signalé dans l'intérieur de l'île des ruines fort curieuses et à l'existence desquelles je ne croyais que très-faiblement, je suivis la route qu'il m'avait indiquée, et, après une marche sans fatigue de plus de deux heures, sous la plus belle végétation du monde, je me trouvai en présence d'une colonnade circulaire dont les débris épars çà et là attestaient la colère de quelque éruption volcanique. Mais quel peuple a donc élevé au-dessus du sol ces masses imposantes, hautes de plus de trente pieds, bien taillées, régulières, sans sculptures, sans aucun signe qui précise, qui fasse même soupçonner l'époque probable de leur mystérieuse fondation? Que sont devenus ces architectes? A quel dieu, à quel esprit, à quel génie ce temple fut-il consacré? Car c'était un temple que ce vaste monument de plus de mille pas de circonférence. Aujourd'hui, à côté de ces ruines, surgissent, humbles et inaperçues, des masures sans élégance, sans solidité, et dans les temps reculés pesaient sur le sol des masses imposantes devant lesquelles la tête s'incline avec une pieuse réflexion.

De retour de cette course si intéressante, dans laquelle mon album s'était enrichi, et où Bérard et Gaudichaud m'avaient accompagné, nous nous dirigeâmes vers un torrent signalé par la carte topographique exposée sur les murs enfumés du palais de l'alcade, et roulant entre deux montagnes ses eaux délicieuses et turbulentes. Les plateaux qui l'emprisonnent sont couverts de coquillages brisés, de coraux, de madrépores, et la végétation, vigoureuse au pied, belle sur les flancs, perd en s'élevant de sa force et de sa splendeur. Est-elle bien éloignée, l'époque où la mer couvrait ces monts élevés et silencieux?

La journée était avancée, brûlante à cette heure, quoiqu'un vent de mer vînt parfois la tempérer ¹; mais nous avions encore le temps, avant la nuit, de parcourir la ville, où de curieux détails pouvaient nous avoir échappé. Nous nous rendîmes à l'église. Dans une chapelle consacrée à la Vierge brûlent continuellement cinq cierges commis à la garde d'une femme, remplacée successivement par une autre femme, comme une sentinelle succède à une autre sentinelle. Si l'une d'elles laisse éteindre

¹ Voyez les notes à la fin du volume.

le feu sacré, elle est sévèrement punie et le séjour de la ville lui est interdit pendant trois mois. Cet usage a été mis en vigueur à l'occasion d'un horrible tremblement de terre qui faillit engloutir Rotta et qui néanmoins respecta l'église. La femme de l'alcade, dont on oublie l'ignorance en la regardant parler, nous raconta que lors de cet épouvantable tremblement de terre, dont les habitants parlent encore avec un saint effroi, une jeune fille dont la vertu faisait la honte de ses compagnes les rassembla toutes sur une place publique, leur reprocha énergiquement les vices auxquels elles se livraient, leur défendit de s'embarquer pour Guham, où elles espéraient trouver un refuge contre la colère céleste, et leur imposa pour toute pénitence l'usage du feu sacré, dont le culte ne s'est pas encore affaibli. A côté de l'image de la Vierge, se montre, auréolé d'étoiles, le véritable portrait de la jeune fille dans une attitude toute belliqueuse. L'ardente apôtre garde pour elle la moitié des prières et de l'encens adressés à la patronne de Rotta.

Le récit de la jolie femme de l'alcade était entrecoupé de signes de croix fort dévotement exécutés chaque fois que le nom de la Vierge ou de la jeune fille s'échappait de ses lèvres; mais je me hâte d'ajouter, dût-on m'accuser de médisance, que cette religion extérieure était pour elle une affaire d'habitude, et que la senora Rialda Dolorès avait un goût si fervent pour les chapelets et les scapulaires bénits, que nul sacrifice n'eût coûté à sa pudeur pour un de ces ornements dont son honnête mari aimait tant à la voir parée.

Il faut bien peindre les mœurs telles qu'on les a étudiées.

Heureusement pour Dolorès la dévote et pour nous, pécheurs endurcis, que nos provisions étaient loin de s'épuiser, et que notre générosité, bien avérée, n'avait jamais été trouvée en défaut.

Après l'église, complètement délabrée, le couvent contre lequel elle est adossée eut notre visite d'inspection. Nous trouvâmes là, dans une vaste salle, un violon moisi, une guitare fêlée et les débris d'une harpe, instrument favori du dernier prêtre de la colonie. Jugez de leur vétusté ! Les rats nous chassèrent de l'édifice.

Est-ce tout ? Je ne crois pas, car à quoi bon vous dire la profonde tristesse que font naître dans l'âme toutes ces richesses perdues que le pied foule avec amertume, ces plaines immenses de cotonniers dont l'industrie pourrait tirer de si grands avantages ? A quoi bon vous reparler avec enthousiasme de cette beauté mâle et si pleine de vie des jeunes filles de Rotta, d'autant plus à plaindre dans leur isolement, qu'un soleil tropical et une brise de mer toujours rafraîchissante doublent encore la sève et l'énergie ? Quelles puissantes colonies on ferait de l'archipel des Mariannes !

Dois-je ajouter, comme contraste au tableau, que j'ai trouvé et dessiné, dans une pauvre cabane éloignée de la ville un malheureux couché

sur une natte, entièrement couvert de loupes, dont l'une entre autres portait des reins, et descendait comme un énorme sac à demi plein de liquide jusqu'à terre ? Cela était horrible à voir, cela était hideux à toucher. Cet homme avait nom Doria; il se traînait à peine, vivait seul des fruits d'un jardin planté au pied de sa cabane, et était un perpétuel objet d'effroi pour toute la colonie.

Le malheur est plus contagieux encore que la lèpre, chacun s'en éloigne avec horreur et dégoût.

Doria pleura d'amour et de reconnaissance en me voyant partir : il s'aperçut (et en remercia le ciel par un regard) que j'oubliais à dessein deux mouchoirs, un couteau et une chemise au pied de son lit de douleur.

Les Carolins vinrent nous réveiller le troisième jour de notre arrivée à Rotta, et nous nous rendîmes à l'instant sur la rade, escortés par le capitaine Martinez, qui me donna une supplique que je lui promis d'appuyer auprès du gouverneur, de l'alcade et de sa femme, coquettement parée de nos reliques. Je vous l'atteste, il n'y a jamais de départ sans larmes, surtout quand l'adieu doit être éternel.

La brise soufflait avec violence, mais sans rafale, de sorte que nos hardis pilotes ne reculèrent pas devant le péril d'une traversée orageuse, combattue encore par de rapides courants qui nous poussaient à l'ouest ¹. Aguigan passa devant nous, Aguigan la déserte et l'inhabitable, taillée à pic, avec une riche verdure pour couronnement, mais au pied de laquelle le flot mugit sans cesse.

Aguigan disparut à son tour, et devant nous se montra Tinian, l'île des antiquités, illustrée par une page de Rousseau et par le séjour d'Anson, dont l'équipage, vaincu par le scorbut et la dysenterie, retrouva sous ses frais ombrages la vie et la gaieté.

A mon premier regard, tout s'est décoloré, tout a changé d'aspect. Je cherche ces masses imposantes de rimas et de palmiers, si douces, si suaves à l'œil et au cœur : je ne vois autour de moi que des arbustes rabougris. Je veux parcourir ces forêts éternelles et silencieuses qui devaient me rappeler les plus beaux sites de Timor et de Simao, et je ne me promène que sur des débris à demi pulvérisés, criant douloureusement sous ma marche pénible. Partout une nature défaillante; de tous côtés la vétusté, la misère, le deuil; Tinian est un cadavre.

Anson et d'autres navigateurs ont donc menti? Eh bien, non : Anson et les navigateurs ont dit vrai. A mon tour, j'entendrai peut-être des dénégations qui me seront adressées par ceux qui, après moi, viendront visiter cette île si intéressante, si poétique.

Je vais m'expliquer.

¹ Voir les notes à la fin du volume.

Là, à quelques pas, sont Seypan et Anataxan, cônes rapides, fournaises turbulentes où s'enflamme le soufre, où pétillent et bouillonnent la lave et le bitume. Dans une de leurs colères si fréquentes, ces terribles volcans auront ébranlé le sol, refoulé les flots océaniques, et renversé cette admirable végétation sur laquelle pointe, depuis quelques années, une végétation nouvelle. Laissez-la grandir, et le portrait d'aujourd'hui sera sans fidélité; il sera une fiction, une création du voyageur.

Comment donc expliquer, autrement que par une de ces commotions terrestres dont cet archipel est si souvent ébranlé, la présence sur Tinian des pierres ponce et des scories dont la plage et l'intérieur de l'île sont pour ainsi dire voilés, alors surtout que dans l'île même on ne trouve aucune trace de volcan en activité?

Tinian ressuscite déjà, et l'amiral Anson ne tardera pas à avoir raison contre moi.

Aujourd'hui les rimas, frappés dans leurs racines, ont perdu de leur imposante majesté; les pastèques, les melons, les ignames, si vantés jadis, n'ont plus la saveur qui les rend si parfaits à Guham et à Rotta; et les cocotiers, privés de leur sève, promènent tristement dans les airs leur chevelure flétrie: on dirait qu'ils gémissent de la souffrance de la nature et qu'ils veulent mourir avec elle.

Notre arrivée au débarcadère eut un si grand retentissement et causa une si grande frayeur dans les quatre ou cinq maisons devant lesquelles nous débarquâmes, que peu s'en fallut qu'il n'y eût personne pour nous recevoir. L'alcade pourtant se décida en tremblant à venir à nous; il nous demanda le motif de l'honneur que nous faisons à son établissement, et quand nous eûmes décliné nos qualités, le brave homme se courba jusqu'à terre en nous demandant pardon de nous avoir pris d'abord pour des sauvages ou des insurgés de la capitale de tout l'archipel. Ses trois filles, assez proprement vêtues, vinrent nous offrir quelques fruits que nous acceptâmes en échange de plusieurs bagatelles européennes, et une harmonie parfaite régna entre nous depuis ce premier moment jusqu'à notre départ. A la bonne heure! des conquêtes obtenues à si peu de frais!

Nous parcourons l'île.

Il faut qu'elle ait été le berceau d'un grand peuple effacé du globe par une de ces révolutions morales qui bouleversent les empires et font disparaître les générations. Partout des ruines; à chaque pas, des débris de colonnes et de pilastres. Qui habitait cet immense édifice à moitié englouti sous l'herbe? Où est le peuple qui l'a renversé? Que sont devenus les vaincus? D'où venaient les vainqueurs? Rien ici ne sert de base à une supposition raisonnable; nul regard ne perce les ténèbres épaisses qui nous enveloppent.

Les ruines le mieux conservées sont celles qui s'élèvent à une cen-

taine de pas du mouillage, à gauche de la maison de l'alcade, laquelle, avec trois ou quatre hangars où l'on enferme les pores sauvages pris dans les bois, compose tout le village. La population entière de l'île est de quinze personnes, y compris la femme de l'alcade, qui n'est point une Vénus; ses trois filles, qui ne sont pas les trois Grâces; et le père, qui n'est pas un Apollon. On appelle pourtant tout cela, aux Mariannes, une ville, un gouverneur, une colonie.

Les ruines dont je vous ai parlé forment une galerie longue de soixante pas. Les pilastres sont carrés, solides, sans ornements, sans socle, épais de quatre pieds et demi, hauts de vingt-cinq, surmontés d'une moitié de sphère posée sur sa courbe. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans la chute de la plupart de ces pilastres, renversés par quelque tremblement de terre, cette demi-sphère colossale ne s'est point détachée du massif, où certainement elle avait été posée après coup.

Quatre de ces pilastres étaient couchés parmi les broussailles; les seize qui restaient debout semblaient n'avoir pas souffert du frottement du temps et paraissaient attendre et provoquer de nouvelles secousses volcaniques pour lutter avec elles.

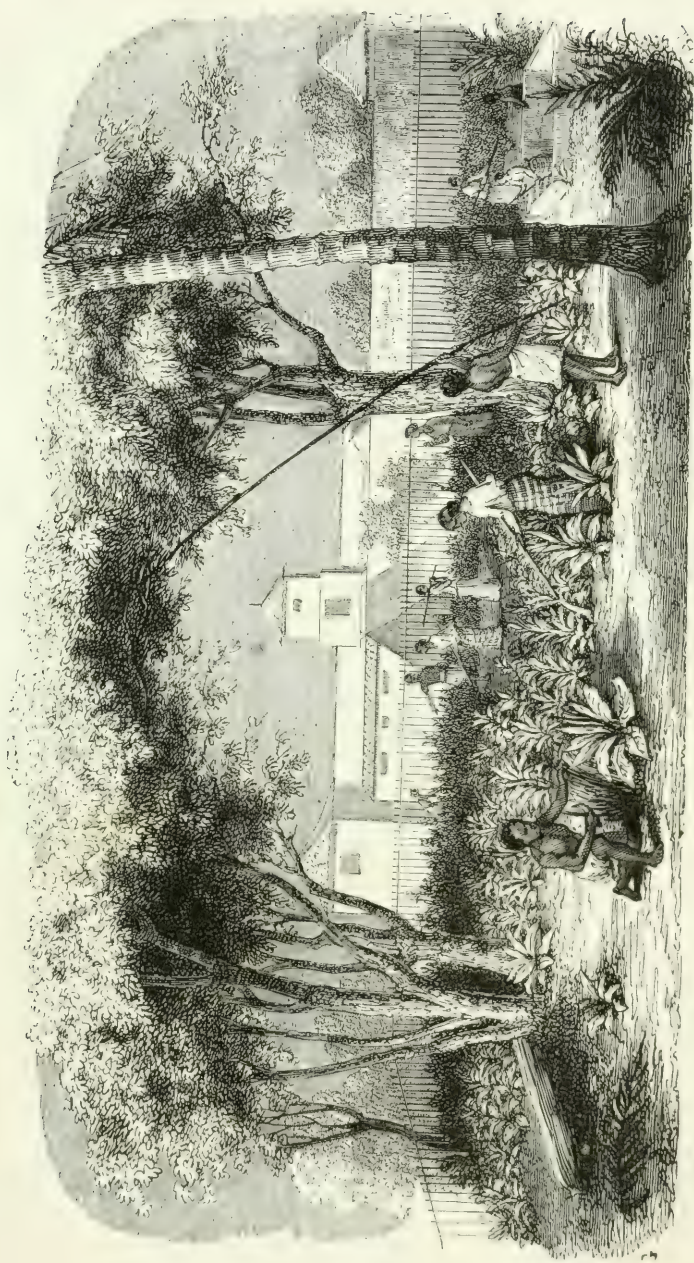
Ces ruines, à peu près comparables à certaines ruines astèques récemment découvertes en Amérique, sont appelées, ainsi que celles de Rotta, *maisons des antiques*, ou plutôt *maisons des anciens*.

Auprès de celles que je viens de vous signaler, et rapproché du rivage, est un puits fort beau d'un diamètre de douze pieds, dans lequel on descend par un bel escalier en maçonnerie; il est également appelé *le puits des antiques*, et je n'en parle que pour l'indiquer aux navigateurs, qui y trouveront une eau fort potable, quoique peut-être légèrement saumâtre.

Mais pénétrez dans l'intérieur de l'île : partout des débris de colonnes ou de pilastres, levant leur tête blanchie au-dessus des vastes touffes de plantes équatoriales. Ici, des édifices circulaires; là, des galeries droites, coupées par d'autres galeries sinueuses, tantôt très-allongées, tantôt interrompues, selon le caprice seul de l'architecte. C'est un chaos immense de bâtisses vaincu par les siècles, un chaos magnifique à voir, mais, par malheur aussi, un chaos sans leçons pour l'histoire des hommes qui ont passé sur cette terre, que vous auriez dit, naguère, sortie vierge encore des profondeurs de l'Océan.

Il faut partir.

Certes, la présence continuelle des trois jeunes filles de l'alcade auprès de nous, soit que nous allussions rêver ou étudier dans les bois, soit que nous prissions quelque repos dans nos hamacs, avait un certain prix et chatouillait fort notre vanité. Mais un désert avec elles ne convenait nullement à notre humeur vagabonde.



Palais du Gouverneur à Agaña (Iles Mariannes).

ILES MARIANES

**Retour à Agagna. — Navigation des Carolins. — Fêtes ordonnées
par le gouverneur.**

Nous pressions de nos vœux le retour des Carolins, qui s'étaient rendus à Seypan pour renouveler leur provision de cocos presque épuisée. Mes calepins possédaient un grand nombre de croquis fort curieux; Tinian avait pris la place que devait occuper cette île mystérieuse dans mon ardente imagination, et je cherchais Agagna vers l'horizon.

Les quinze individus qui peuplent Tinian sont des malfaiteurs exilés par M. Médinilla, et leur tâche est de fournir à la capitale de l'archipel une certaine quantité de viande salée.

La chasse au porc sauvage et au sanglier s'y fait à l'aide de piques et de fusils; celle des taureaux et des buffles répandus dans les bois y est fort périlleuse; mais comme après un envoi à Guham d'une certaine valeur le déporté obtient sa grâce, c'est surtout à la poursuite des animaux farouches que les quinze individus passent une grande partie de la journée.

On trouve parmi les cailloux du rivage une pierre elliptique, rosée, polie, appelée encore *pierre des antiques*, et servant, dit-on, à armer les frondes des guerriers d'élite. Avec quel peuple celui-ci a-t-il donc jamais été en guerre? Tout est mystère dans l'histoire de ce magnifique archipel.

Voici les pros-volants qui pointent dans le petit détroit, d'une lieue au plus, séparant les deux îles; nous hâtons nos préparatifs pour le retour, nous serrons cordialement la main à l'alcade et à sa famille, nous

n'avons garde d'oublier dans nos témoignages d'affection un amour des Carolines établi ici depuis quelques années avec sa jolie et belle femme, contre laquelle Mariquitta a longtemps gardé une juste rancune, et, après avoir fait cadeau au chef de l'île de plusieurs images de saints, d'une vierge assez artistement coloriée, nous nous blottîmes de nouveau dans notre cage d'osier, et, sous une pluie fouettante ¹, nous cinglâmes vers Guham, où nous avions hâte d'apporter le résultat de nos curieuses observations, et où nous arrivâmes épuisés et meurtris, après une absence de douze jours.

Tinian est, sans contredit, la plus triste et la plus désolée des îles de l'archipel des Mariannes; mais Tinian est un lieu sacré d'études et de méditations; et qui sait si, à l'aide de nouvelles recherches dans les îles voisines, Aguijan, Agrigan, Seypan, Anataxan, on ne trouvera pas la morale et peut-être la source du seul *document historique* à l'aide duquel les *lettrés* de ce pays expliquent l'élévation et la ruine de ces restes colossaux de temples, de cirques et de palais.

Voici la tradition :

« Toumoulou-Taga était le principal chef de cette île; il régnait paisiblement, et personne ne pensait à lui disputer l'autorité. Tout à coup un de ses parents, appelé Tjoenanai, lève l'étendard de la révolte, et le premier acte de désobéissance qu'il donne est de bâtir une maison semblable à celle de son ennemi. Deux partis se forment, on se bat; la maison du révolté est saccagée, et de cette querelle, devenue générale, naquit une guerre qui renversa aussi ses premiers et gigantesques édifices. »

Vous savez comment les écrivains espagnols de cette époque comprenaient la philosophie de l'histoire.

Notre retour à Guham fut un véritable bonheur pour tous nos amis, qui nous croyaient déjà perdus, car notre absence ne devait pas durer plus de huit jours. Mais ce qui nous toucha profondément, ce fut la joie vive, la gaieté d'enfant que se témoignaient entre eux les Carolins qui venaient de nous piloter avec tant d'adresse et d'audace, et ceux qui, moins habiles, étaient restés à Agagna. Tout cela faisait du bien à l'âme, car c'étaient des caresses si franches, des gambades si juvéniles, des cris si étourdissants, qu'on voyait bien que le cœur jouait le principal rôle dans ces démonstrations si bruyantes.

Un coup de canon, suivi bientôt d'un second et puis d'un troisième, interrompit subitement ces élans de joyeuseté. Les Carolins, attristés, s'arrêtèrent comme frappés de la foudre; leur physionomie, si franche, si ouverte, s'empreignit d'une profonde teinte d'amertume, et les gestes et les prières qu'ils adressaient chaque jour aux nuages menaçants, ils

¹ Voir les notes à la fin du volume.

les répétèrent en cette circonstance, en invoquant les *pac* fusil, canon, qui retentissaient encore.

Je pris mon tabor aimé sous le bras, je le rassurai par mes regards et mon sourire, et, le forçant à me suivre, je le conduisis presque de force sur la place publique, où se faisait le salut accoutumé. Tous ses camarades nous accompagnèrent, pleins de défiance, et ils ne tardèrent pas à reprendre courage en présence de notre sang-froid et de nos gages d'affection.

C'était la fête de Ferdinand VII. roi des deux Espagnes; les cloches de la ville annonçaient avec fracas cet heureux anniversaire; une clarinette, un tambour et un triangle, suivis de quatre soldats et de deux officiers taillés comme vous savez, parcouraient la ville et ordonnaient aux habitants de débayer le devant de leurs maisons, tandis que la foule hébétée passait et repassait émerveillée devant le palais du gouverneur, au balcon duquel on avait placé, entourée de verdure et de palmes élégantes de cocotiers, l'image glorieuse du puissant protecteur de cette colonie sans avenir.

Eh bien! tout était sérieux et grave dans les génuflexions des habitants en présence du portrait de leur prince, et malheur à celui d'entre eux qui n'eût pas montré une grande ferveur dans ses témoignages d'estime et d'adoration!

Afin de célébrer le plus dignement possible la fête de son auguste souverain, don José Médinilla voulut que des danses nationales et étrangères vinssent clore la soirée. Vous devinez sans doute pour qui tout ce luxe de plaisirs.

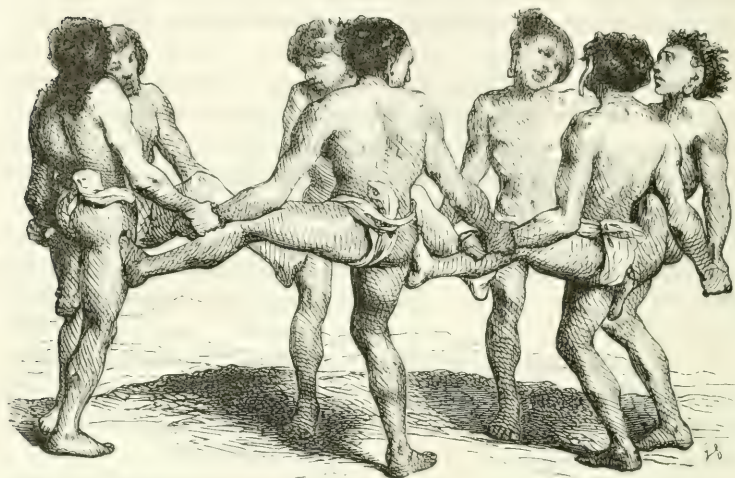
Nous occupions, en effet, les places d'honneur, et nous nous préparâmes à être heureux. L'attente n'est-elle pas une joie?

Ce furent d'abord les Tchamorres qui, en rond, hommes et femmes mêlés, piaffèrent une farandole fort monotone et fort peu gracieuse; puis entra dans le cercle qu'ils décrivaient, un preux chevalier armé d'un bâton en guise de lance, provoquant à un combat singulier tout adversaire qui voudrait essayer de lui prouver que l'épouse qu'il avait choisie n'était pas la plus belle de l'île. Personne n'osa lui soutenir le contraire, et cet intermède se trouva naturellement achevé faute de combattants, ce qui piqua singulièrement la jeune fille dont le Tchamorre s'était déclaré le généreux protecteur.

Voici venir les Carolins et le bonheur avec eux. C'est une troupe de bambins après une heureuse espièglerie de pension. Oh! il y a sur les lèvres un sourire si plein de bonté. il y a dans les yeux un si doux caractère de bienveillance, que vous vous mettez à l'instant même de moitié dans leurs folies d'enfant.

Ils sont tous disposés et en place: ils se coudoient, se donnent à tour de rôle un léger coup de pied sur le jarret, puis à la cuisse, puis autre

part. La main droite du voisin s'appuie sur l'épaule voisine ; le bras gauche est pendant ; et ici commence un chant timide, régulier, coupé par trois syllabes rapides, dont la dernière est plus brève encore et plus fortement accentuée.



Maintenant les têtes s'agitent ainsi que le corps ; les mouvements redoublent, les paroles ont de l'éclat ; les oreilles, dont le cartilage est allongé comme des rubans, serpentent de la nuque à la joue ; on court en mesure l'un contre l'autre, et, échangeant un petit coup de genou sur un genou, on tourne d'abord avec gravité, puis plus vite, puis avec une vélocité extrême ; chacun appuie son pied droit sur la cuisse gauche de celui qu'il tient déjà par l'épaule, et cette évolution continue, accompagnée d'un bourdonnement si gracieux qu'on dirait le murmure d'une source sur de petits cailloux.

A chaque figure, à chaque temps de repos, un Carolin se détachait de ses compagnons en sueur, et venait nous demander d'une voix craintive si nous étions satisfaits. A ma réponse rassurante, qu'il comprenait à merveille, les bons et joyeux danseurs se prenaient à rire et nous disaient en gestes fort intelligents :

« Attendez, vous n'avez encore rien vu. »

Ils avaient raison.

Mais comment donner maintenant une idée de la variété, de l'étrangeté et de l'adresse extraordinaire des jeux dont nous fûmes témoins ? Comment les traduire même imparfaitement ? Essayons toutefois.

Les Carolins, au nombre de seize, se sont rangés sur deux lignes, en face les uns des autres, à peu près à trois pieds de distance. Ils ne rient

plus, ils ne s'agitent plus; ils semblent réfléchir et se préparer à une difficulté; ils délibèrent s'ils commenceront : ils se décident. Suivons-les de l'œil.

Le premier en tête et son partenaire poussent trois cris : *Ouah ! ouah ! ouah !* auxquels ils répondent par trois coups de bâtons appliqués l'un sur l'autre et au-dessus de la tête avec une rapidité égale aux trois syllabes jetées à l'air. Après cela ils se reposent. Le second danseur, avec son vis-à-vis, répète la même figure ; le troisième les imite à son tour, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Il y a ici un repos d'une minute pendant lequel chaque Carolin a l'air de confier un secret à l'oreille de son voisin : tout à coup le premier en tête et le second de vis-à-vis poussent ensemble trois *ouah ! ouah ! ouah !* frappent trois coups de bâtons l'un contre l'autre, ainsi que le second de la première ligne et le premier de la seconde, de telle sorte que les quatre bâtons se croisent sans se heurter, ou l'harmonie est rompue. Le reste de la colonne suit l'exemple qui lui est donné, et il résulte de cette mêlée un cliquetis si bruyant, si régulièrement entremêlé de *ouah ! ouah ! ouah !* qu'on dirait une admirable mécanique de Maëzel.

Mais ceci n'est que le prélude. C'est maintenant au premier de chaque rang à s'attaquer avec son bâton au bâton du troisième, et comme les armes se croisent et s'entre-croisent, il faut, pour éviter tout désordre, toute inharmonie, que l'acteur se courbe, se redresse, se glisse jusqu'à la place favorable à ce jeu chorégraphique si difficile, et si palpitant de curiosité. Les passes du premier sont immédiatement singées par le second, puis par le troisième, jusqu'au dernier, en sorte que de ces passes et contre-passes, de ces coups frappés si méthodiquement, de ces *ouah ! ouah ! ouah !* modulés seulement sur trois notes, de cette folle gaieté qui préside à la *danse*, car on appelle cela une danse, il résulte, dis-je, un chaos parfaitement harmonié de têtes, de bras, d'épaules, se mouvant dans un labyrinthe de coups de bâtons qui volent et se heurtent avec violence, un tableau merveilleux que je rougis de vous avoir présenté avec tant d'imperfection et de mollesse.

Ces innocents combats, cette délicieuse musique, durèrent une demi-heure; les danseurs étaient haletants, mais ils se reposèrent joyeux et à l'aise, en présence de notre étonnement et de notre admiration.

Et toutefois je ne vous ai pas dit l'épisode le plus curieux de cette fête d'amis, de famille. Oh ! vraiment, il faudrait un historien à ce peuple si exceptionnel au milieu de tant de hordes farouches, et devant lequel toute nation civilisée doit courber la tête.

Parmi les danseurs, il y avait plusieurs rois, celui entre autres qui m'avait sauvé d'une mort certaine à Rotta; il occupait la première place dans la danse, et il en était digne par sa souplesse et son habileté. Mais un tamor, son égal, boiteux depuis un an par suite d'une chute du haut

d'un cocotier, voulut aussi jouer son rôle dans la fête, et se fâcha assez vivement quand on s'y opposa. Eh bien ! malgré sa honte, sa colère et ses petites fureurs toutes principières, ses sujets amentés l'éloignèrent en riant de la lice ouverte, et dont il aurait à coup sûr dérangé l'harmonie. Le tamor répudié se vit donc forcé de renoncer à se mêler à la danse de ses sujets, et quelques instants suffirent pour lui faire oublier la révolte sous laquelle il avait été contraint de se courber.

Nos monarques d'Europe ne s'accommoderaient guère de semblables privautés ; mais les Carolins sont si loin de nous !

Avant de vous dire les danses des Sandwichiens, qui furent ajoutées par M. Médinilla à celles des Tchamorres et des Carolins, que je vous apprenne comment ces malheureux se trouvaient ici serviteurs de tous, battus, traqués en tous lieux et déchirés de profondes blessures ; leur infortune première ne les a pas protégés contre les brutalités du valet Eustache, à qui le ciel, dans sa clémence, ne veuille infliger que la millième partie des tortures qu'il a fait subir sur cette terre !

Un navire, *Maria* de Boston, parti d'Atoâi, une des îles Sandwich, fut poussé par les vents sur Agrigan, où il se perdit. L'équipage, composé d'Américains et de Sandwichiens, parvint à aborder, et, comme dans ces catastrophes les rangs sont nivelés, l'autorité du capitaine se trouva bientôt méconnue : une révolte eut lieu ; les Américains armèrent une chaloupe, et se livrèrent courageusement aux flots. Il paraît que les flots ne leur furent pas favorables, car on n'a pas appris depuis lors ce qu'ils sont devenus. La mer cache si bien ses secrets !

Quant aux autres, aidés du climat et de la richesse du sol, ils vécurent quelque temps sur cette île fertile, mais constamment agitée par des secousses volcaniques, et ils auraient peut-être fini par y fonder une colonie, à l'aide des douze ou quinze femmes qui les avaient suivis dans leur navigation, lorsqu'un brick espagnol, parti de Manille pour Agagna, passa assez près d'Agrigan pour y voir les pauvres naufragés, qu'il prit à son bord et qu'il porta à Guham. Hélas ! mieux eût valu pour ces infortunés qu'on ne les découvrit jamais !

Les voilà ; car tout malheureux qu'ils sont, il faut qu'ils nous amusent, il faut qu'ils s'amuseut comme nous, puisqu'on leur en intime l'ordre précis ; s'ils ne dansaient pas, ils seraient fouettés jusqu'au sang : aussi vont-ils danser.

Les femmes ne sont point debout, mais accroupies sur leurs talons ; c'est encore une danse, mais alors il est exact de dire que l'on danse aux Sandwich avec les bras, la tête et le corps seulement. Les jambes sont ici un objet de luxe ; on peut s'en passer.

Face à face ou sur une seule ligne, elles se regardent avec deux yeux menaçants, les narines ouvertes, les lèvres frémissantes. Un cri sinistre s'échappe bondissant de leur poitrine, et le combat s'engage : une meute

de chiens affamés ne procède pas autrement à l'assaut de la curée offerte à sa voracité. Ce sont des soubresauts effrayants ; on dirait des corps humains sous la pile de Volta ; ce sont des torses qui se jettent en avant, qui se courbent en arrière, se heurtent à droite et à gauche violemment les uns contre les autres ; ce sont des mains robustes qui frappent des poitrines rouges et sanguinolentes ; les cheveux se dénouent tombant en désordre et couvrant les épaules, la figure et le sein : c'est la fureur avec toute sa frénésie, c'est la rage avec tout son délire.

Nul spectateur n'est à son aise, nul ne respire, car il croit assister à un combat à outrance, à un massacre général. Et l'on nomme cela un jeu, une danse, une fête, une joie ! Et ce sont là des femmes de jeunes filles, des mères aussi !... Ô bons Carolins, vous avez bien fait de vous éloigner ; de pareils tableaux devaient vous briser le cœur, et je m'accuse maintenant de ne vous avoir pas suivis.

Dans les scènes diversement exécutées par les hommes des Sandwich, il régna à peu près le même désordre, la même effervescence, la même sauvagerie. On hurlait au lieu de chanter, on se battait les flancs avec rudesse au lieu de gesticuler ; et l'on ne frappait du pied le sol qu'avec une sorte de fièvre impossible à décrire.

Le caractère physique de ces individus se dessinait parfaitement en harmonie avec les sentiments exprimés par ces horribles danses. Leurs yeux sont fauves, ardents et ne regardent presque jamais qu'obliquement ; leurs sourcils volumineux arquent et ombragent une orbite enfoncée ; leurs cheveux épais et noirs s'avancent sur un front resserré ; leur bouche est grande, accentuée, leur nez épaté, leurs épaules larges, robustes, et leurs mains et leurs pieds d'une prodigieuse dimension.

Eh bien ! tous ces êtres, si fortement taillés pour les violentes passions humaines, sont d'une douceur inaltérable dans la vie ordinaire ; ils accourent et s'empressent à vos moindres désirs ; sans faire entendre un murmure, ils acceptent les corvées les plus rudes, ils entreprennent les courses les plus écrasantes, et remercient comme d'un bienfait la légère gratification dont vous payez leur zèle et leur dévouement.

Le vol pourtant est chez eux un défaut contre lequel tous les châtiements viennent échouer. Le fouet, les privations, les cachots, les tortures, ne peuvent les arracher à cette passion dominante de leur âme, et quand un Sandwichien ne vole pas, c'est qu'il n'y a là, sous sa main, nul objet propre à tenter sa soif ardente de possession.

Voici pourtant un fait assez simple en apparence, et qui semblerait prouver qu'avec des bienfaits sagement répandus, il serait possible de changer, ou de modifier du moins, les sentiments instinctifs de ces gens qui n'ont jamais compris le droit de propriété.

Le gouverneur, dans son obligeance de tous les jours, m'avait donné un domestique sandwichien, jeune, lesté, vigoureux, dont, à diverses

reprises, j'avais eu raison de soupçonner la fidélité. C'était lui qui allait blanchir mon linge que j'avais soin de toujours compter en sa présence, et quand il disparaissait un mouchoir, une cravate ou tout autre objet, il ne manquait jamais, lui, d'en accuser un de ses camarades ou sa mauvaise étoile. Un jour pourtant que je m'aperçus de la disparition d'un beau foulard, je feignis d'être satisfait de la fidélité de mon drôle, et je l'en remerciai en lui offrant un foulard à peu près pareil à celui qu'il m'avait dérobé. A cette offre, mon voleur s'arrêta tout net en me regardant d'un air hébété, et parut hésiter à accepter mon cadeau.

— Eh bien ! Ahoé, tu me refuses ?

— Non, maître.

— Est-ce que ce mouchoir ne te plaît pas ?

— Oh ! si, maître ; beaucoup, beaucoup trop.

— Alors, prends.

Ahoé tendit une main tremblante et sortit à petits pas, presque à reculons. Le soir, en préparant mon hamac, il me dit :

— Maître a-t-il bien compté son linge ce matin ?

— Oui.

— Je crois que non.

— Je suis sûr que oui.

— C'est que je suis fidèle et que rien n'a manqué cette fois.

— C'est bien.

— Comptez encore.

— Soit.

L'hypocrite impertinent se mit à genoux, fit passer sous mes yeux avec rapidité les pièces de mon linge dont la présence m'avait été déjà bien constatée, et, arrivé au foulard enlevé le matin et que sa conscience lui avait dit de me restituer, il s'arrêta alors avec complaisance, en me faisant bien remarquer qu'il n'avait pas disparu.

A Sparte, mon voleur eût reçu les étrivières ; moi, je me contentai de sourire en pitié, et je tirai de notre double conduite cette vérité morale, de tous les temps et de tous les pays, que la générosité est la plus sûre des séductions.

Les femmes sont aussi grandes que les hommes, et, vues par derrière à quatre pas de distance, elles ne peuvent guère être distinguées des hommes. Robustes, infatigables, elles dédaignent les soins du ménage, les travaux faciles, et elles se livrent avec une folle ardeur au défrichement des terres, sous les atteintes d'un soleil dévorant.

Il faut les voir, surtout quand la mer est houleuse et déferle avec fureur sur la grève envahie, attendre que le flot se dresse et ouvre ses flancs, s'y précipiter joyeuses, et se montrer au large luttant contre une nouvelle vague impuissante à les vaincre.

Priver une femme des Sandwich de se baigner au moins deux fois par

jour, c'est lui infliger une correction pour l'affranchissement de laquelle nul sacrifice ne lui sera pénible.

N'est-ce pas pour voir et admirer tant de natures diverses que j'ai entrepris ce long et pénible voyage?

Les femmes sandwichiennes résidant à Guham ont les dents d'une éclatante blancheur, ainsi que les hommes, qui pourtant se sont tous privés volontairement des deux incisives supérieures depuis la mort de leur grand monarque Tamahamah. A leur arrivée ici, les femmes avaient les cheveux très-courts, car la perte de leur souverain bien-aimé les avait privées aussi de leur plus belle parure, qui a repris aujourd'hui toute sa vigueur et son lustre. Les jeunes et coquettes filles de Timor les regardaient avec des yeux pleins de convoitise.

Leur ardeur pour le libertinage est telle qu'afin de la satisfaire elles braveraient tout supplice, et ce n'est pas ici, à coup sûr, qu'elles puiseront les principes de cette morale qui fait de l'amour une religion du cœur encore plus que des sens.

Les femmes tchamorres sont fort irritées contre les Sandwichiennes ; elles en parlent avec colère, avec mépris ; elles les traitent avec brutalité, leur imposent les travaux les plus pénibles et les plus humiliants. Sont-elles donc si coupables, ces pauvres victimes, de tirer de tant de cruauté une vengeance selon leurs goûts et leurs penchants dominateurs ?

Peu de temps après l'arrivée de ces malheureux à Guham, un drame horrible épouvanta les habitants, et on en parle encore en montrant du doigt aux étrangers et en tremblant le scélérat qui y figure d'une manière si sanglante.

Parmi les femmes des Sandwich naufragées à Aguigan et transportées à Agagna, était une jeune fille remarquable par la douceur de ses manières, par sa grâce et sa beauté. En l'absence du gouverneur, qui était allé faire une tournée dans l'île, son damné domestique, cet Eustache que je vous ai désigné, jeta un regard avide sur la pauvre esclave et s'en empara sans que pas un des officiers supérieurs de la colonie osât y trouver à redire, tant la faveur du maître protégeait la bassesse du valet.

A son retour pourtant, M. Médinilla entendant vanter les charmes de la jeune fille, désira qu'elle lui fût présentée, et Eustache dut s'exécuter. Il conduisit donc sa nouvelle conquête au palais, où elle reçut un accueil plein de bienveillance et où elle attendit le retour d'Eustache, que M. Médinilla trouva moyen d'envoyer à Humata pour je ne sais plus quels ordres à donner. Toujours est-il que pendant cette absence, qui se prolongea bien avant dans la nuit, la belle Sandwichienne ne quitta point le palais, et que le gouverneur lui fit cadeau d'un costume propre à voiler des charmes qu'on devait mettre à l'abri des regards indiscrets et des outrages de l'air.

Le lendemain de cette réception qui aurait singulièrement flatté la vanité de l'esclave si elle avait su ce que c'est que la vanité, Eustache ressaisit sa proie qu'on recommanda à ses soins, et se retira dans sa demeure, où la candide sauvage, croyant sans doute lui faire plaisir, lui raconta avec les plus petits détails toutes les circonstances des distractions qu'on lui avait galamment procurées. Eustache était vaniteux autant que jaloux et méchant, peut-être était-il réellement jaloux et amoureux (les tigres le sont bien) ; aussi son premier mouvement, après les confidences au-devant desquelles il courait avec tant d'irritation, fut de se servir d'un *machète* (couteau) et de frapper. Mais le sang tache et le crime est quelquefois prudent et réfléchi. Le matin on le vit devant sa porte fort sérieusement occupé à polir et à graisser une corde de cocotier, la nouer, la dénouer, essayer de son moelleux, de son élasticité, la rouler soigneusement, et l'emporter avec lui dans ses courses de la journée. Il était calme, froid ; il parlait en souriant et marchait comme marche un honnête homme ; il dina fort bien des restes de la table souveraine, il soupa à merveille ; mais le lendemain à peine réveillé, il se plaça sur le seuil de sa porte et à chaque passant il disait d'un ton dégagé : « Vous ne savez pas le tour que vient de me jouer la petite Sandwichienne ? Pendant mon sommeil l'imbécile a accroché une corde, que je ne savais pas là, à la charpente de mon appartement, et elle s'est pendue sans seulement me dire adieu, l'ingrate ! »

Le gouverneur apprit à son tour le triste événement. Il appela frère Cyriaco, ordonna un service funèbre, fit faire à ses frais une bière au cadavre, et voulut qu'il fût enterré en lieu saint, en face même de l'église d'Agagna.

Quant au valet Eustache, il lui fut enjoint de partir pour Rotta, d'où on le rappela un mois après pour le rendre à ses fonctions.

La vue de cet Eustache me donnait la fièvre, et quand j'entendais le gouverneur lui adresser la parole avec bonté, je me disais qu'il fallait que M. Médinilla ignorât ce qui se répétait à voix basse de cet infâme Espagnol, car, je vous l'assure, M. Médinilla était un noble caractère, un homme de cœur et de loyauté, en dépit de quelques faiblesses et de quelques ridicules.

Si je vous ai longuement parlé aujourd'hui de ce démon échappé de l'enfer dans un jour de rage de Satan, c'est que j'ai eu l'infâme devant les yeux pendant les danses que le gouverneur faisait exécuter à notre profit à l'occasion de la fête. C'est que j'ai entendu continuellement sa voix bruisant à mes oreilles et donnant des ordres pour rendre plus amusants les jeux et les cérémonies à l'aide desquels M. Médinilla prétendait nous faire oublier l'Europe.

Nous retrouverons bientôt les Sandwichiens ; nous aurons le loisir de les étudier chez eux, au milieu de leurs bourgades, de leurs huttes, au

sein de leurs familles. Maintenant retournons à la fête si bien ordonnée par M. Médinilla et qui est loin encore de se terminer, quoique la moitié de la nuit ait passé sur elle, car, j'avais oublié de vous le dire, tous ces enchantements avaient lieu à la clarté brumeuse d'un grand luxe de torches projetant de tous côtés des milliers d'ombres fantastiques.

Je ne sais où M. Médinilla s'est procuré les divers costumes des personnages de ces derniers tableaux ; peut-être sont-ils réellement historiques, peut-être quelques caricaturistes de Manille ou de Lima auront-ils voulu s'amuser aux dépens du lieutenant d'infanterie, chef omnipotent des Mariannes ; peut-être aussi a-t-il voulu lui-même mettre notre rétive crédulité à l'épreuve.

Quoi qu'il en soit, les acteurs de ces nouveaux jeux, appelés *danses de Montézuma*, étaient si drôlatiquement costumés, si follement bariolés de rubans et de plumes, que le principal de ces personnages, figurant le grand Montézuma lui-même, me rappela avec assez d'exactitude certain grotesque Orosmane de Rio-Janeiro, dont je vous ai parlé en temps et lieu. Hélas ! l'extravagance n'est-elle pas de tous les pays !

Mais que ces costumes aient été ou non apportés du Pérou ; qu'ils datent de la conquête de ce vaste empire ou qu'on les ait fabriqués depuis et autre part, toujours est-il qu'ils sont d'une magnificence extrême. La soie en est d'un tissu admirable ; les couleurs qui les bariolent, sans trop de mauvais goût, sont parfaitement conservées, et les franges d'or qui bordent les tuniques et les manteaux attestent la pureté du métal et l'adresse exquise de l'ouvrier qui les a façonnées.

On nous assure que ces danses avaient lieu au Pérou et dans les provinces de l'est de l'Amérique lors de chaque cérémonie religieuse ou après une éclipse de soleil.

Décrivons-les, mais passons sur plusieurs actes insignifiants de cette sorte de drame, qui en eut dix ou vingt.

D'abord les danseurs, au nombre de seize, placés sur deux lignes parallèles, à cinq ou six pas de distance l'un de l'autre, entonnèrent un chant lent et monotone ; puis, avec une gravité imposante, ils marchèrent ou plutôt glissèrent l'un vers l'autre en agitant de la main droite, devant le visage, un éventail en plumes de divers oiseaux et en faisant sonner de la gauche de petites pierres enfermées dans un coco vide. Arrivés sur la même ligne, les danseurs s'arrêtèrent, chantèrent quelques paroles plus rapides, et, tournant sur leurs talons, ils changèrent de place. Ils allaient recommencer le même manège au son d'une musique assez harmonieuse, composée d'une petite flûte à deux becs, d'un tambour de basque et de lattes frappées les unes contre les autres, quand le héros figurant Montézuma s'avança à son tour, promena son énorme et magnifique éventail, ainsi que son sceptre à pomme d'or, sur la tête de ses sujets, et tous alors se séparèrent pour se préparer à de nouveaux jeux.

Le deuxième acte fut plus curieux, et nos chorégraphes, tout habiles qu'ils sont, ne trouveraient pas à l'aide de cerceaux la moitié des mille figures variées créées par les danseurs mariannais, qui du reste, avec une modestie inconnue chez nous, se disaient serviles imitateurs.



Le monarque, assis sur son trône figuré par un fauteuil délabré, se leva encore, passa au milieu d'une figure tout à fait pittoresque, alla s'asseoir de nouveau et sépara les joueurs.

Le troisième acte fut un combat à outrance : les guerriers, armés de pied en cap, la lance d'une main et le bouclier de l'autre, se portaient des coups qui auraient pu être fort dangereux s'ils n'avaient été parés avec une adresse merveilleuse. Après une lutte ardente de près d'une demi-heure, tantôt en combats particuliers, tantôt en mêlée générale, Montézuma éleva sa voix formidable, dressa son sceptre, les armes tombèrent des mains et les guerriers s'embrassèrent avec amour. Vous voyez la morale de la pièce.

J'allais oublier de vous dire que, pendant ces jeux tout graves et tout

solennels, deux bambins, vêtus de haillons et le visage couvert d'un masque hideux, sautillaient autour des principaux acteurs, faisaient mille soubresauts, mille folles gambades, et poussaient à l'air des cris et des sifflets éclatants. C'étaient les bouffons de la troupe. Quand les danses de Montézuma furent achevées, quand chacun des acteurs eut baisé la main du monarque qui venait de rétablir parmi eux la paix et l'harmonie, nous fûmes invités au plus joli, au plus coquet divertissement qu'on puisse imaginer. On l'appelle ici *la danse du bâton habillé*.

C'est un mât lisse, haut de vingt-cinq pieds, du sommet duquel tombent et traînent sur le sol de larges rubans de diverses couleurs. Les acteurs tournent d'abord autour du mât sans toucher aux rubans, puis chacun prend celui qui lui est présenté ; le chef de file part et court avec rapidité, le second suit, puis un troisième, puis un quatrième. Le premier rétrograde et se croise avec les autres ; le cinquième et le sixième s'élançant à leur tour, et tous enfin entourant le mât forment à l'aide de rubans des figures extrêmement originales : c'est une espèce de kaléidoscope que nos théâtres de Paris feraient sagement de montrer à la curiosité publique, ainsi que la danse des bâtons des bons Carolins, si vive, si animée, si pittoresque, et les jeux des cerceaux des danses de Montézuma, dont le dessin seul peut donner une idée à peu près exacte.

ILES MARIANNES

Historiette. — Maladies. — Détails. — Mœurs.

Hormis la paresse et le vol, qui en est une conséquence logique, les Mariannais n'ont pas de grands défauts à se reprocher, car le libertinage n'en est pas un à leurs yeux, puisque personne ne leur a dit ce qu'il offrait de dégradant, et que ceux-là mêmes qui, plus avancés, devraient le réprimer et le punir, sont les premiers à le faire tourner au profit de leurs plaisirs et de leur immoralité. Au surplus, comme les visites des Européens dans cet archipel sont extrêmement rares, les occasions de faillir offertes aux jeunes filles ne se présentent par conséquent qu'à de longs intervalles, et il est vrai de dire qu'entre eux les Tchamorres ne se piquent pas d'une exquise galanterie.

Ce que les Mariannais aiment beaucoup de la part des étrangers, c'est de la bienveillance, de la bonhomie, de la cordialité. Entrez dans une maison en disant : *Ave, Maria*, présentez la main au patron, donnez une tape aux marmots, embrassez la femme du maître du logis une fois (mais une fois seulement), couvrez de baisers les filles, les cousines, les jeunes visiteuses, tutoyez tout le monde, et vous êtes sûr d'être traité en frère, en ami, en vainqueur. Ne vous gênez pas ; il y a là des galettes de sicas : mangez-en ; il y a là aussi un moelleux hamac : livrez-lui vos membres fatigués ; une main de femme va vous bercer avec une régularité à ne pas faire attendre longtemps le sommeil ; si vous voulez veiller, fumez un excellent cigare qui vous est offert avec franchise, et écoutez les cantiques latins, ou plus souvent encore les chants monotones de quelque vieille *romance* psalmodiée d'une voix nasillarde, mais toujours amusante par son étrangeté. Cela fait, votre devoir vous impose une obligation ; la voici :

Règle générale, dès que vous avez reçu un cadeau, vous êtes tenu d'user de réciprocité, si vous ne voulez pas être traité de sauvage et de misérable. Dans ce cas, soyez certain que votre lésinerie vous sera reprochée, d'abord avec ces détours, avec des circonlocutions si fécondes, comme je vous l'ai dit, chez les Tehamorres; puis viennent des refrains improvisés, que l'on chante en vous priant de les bien écouter; et si vous persistez à faire la sourde oreille, on vous attaque en face, et l'on vous apprend, puisque vous semblez l'ignorer, que quiconque reçoit d'un pauvre doit lui donner à son tour; que puisque vous êtes étranger et visiteur, par conséquent vous êtes riche; que si vous êtes riche, vous ne devez pas l'être pour vous seul, et que puisque vous avez usé un cigare, vous pouvez oublier un mouchoir dans la maison, attendu que toute jeune fille a besoin d'un mouchoir pour aller à la messe.

Je vous donne cet avertissement afin que vous en profitiez, vous qui, d'après mes récits, avez peut-être déjà envie d'aller courir le monde. Pour une galette ou un coco, offrez un mouchoir; pour un régime de bananes, un mouchoir et un rosaire; pour une pastèque ou un melon, une chemise, dix fois, vingt fois plus que la valeur de l'objet accepté; c'est la règle. Il n'y a que les jeunes filles qui s'offrent *gratis* et sans rougir.

Les Mariannais n'ont rien d'européen.

Il est toutefois un moyen sûr de s'affranchir de cette rude corvée imposée par tous les ménages d'Agagna; et il faut bien encore que je vous l'indique afin que vous vous teniez sur la défensive quand vous serez arrivé là-bas. En entrant dans une maison, tutoyez père et mère, gratifiez d'un baiser la jeune fille, causez, racontez, faites danser les marmots, mais n'acceptez rien. Ne rien accepter, c'est déclarer que l'on ne veut rien donner; vous êtes compris, vous vous quittez bons amis et sans rancune de la part des indigènes. Mais, si prévenant toute offre, vous distribuez galamment vos scapulaires, vos bagues, vos images de saints et vos mouchoirs, restez convaincu que la famille se mettra en quatre pour vous prouver qu'elle est flattée de la noblesse de vos procédés; vous êtes l'hôte chéri de la demeure, vous appartenez à la famille, vous êtes autant que le frère, vous êtes plus que lui si vous voulez.

O Mariquitta! je me souviens toujours de ta douce reconnaissance!

Il m'arriva un jour un fait assez curieux pour tout observateur, et qui semblerait prouver que cet usage de ne rien accepter gratis est peut-être un point capital de l'antique religion des Tehamorres. Il m'a paru concluant.

Épuisé par une longue chasse, j'arrivai un soir fort tard à Agagna, et je m'arrêtai dans une assez jolie maison, où j'avais aperçu la veille une jeune petite fille de treize ou quatorze ans, proprette, vive, agaçante par la petitesse de ses pieds, la délicatesse de ses mains, la grâce de son allure, et surtout par la vivacité de son regard qui allait jusqu'à l'impertinence.

-- *Ave, Maria*, dis-je en entrant.

— *Gratia plena*, senor.

— Toute seule ici ?

— Mon père est allé à la pêche.

— Me permets-tu de m'asseoir ?

— Je vous permets de vous coucher dans mon hamac, et, si vous le voulez, je vous berceai.

— Tu as de trop jolies mains ; je craindrais de les fatiguer.

— En aimeriez-vous mieux de plus laides et de plus grosses ?

— Non, mais je tiens à rester près de toi sur cet escabeau. Veux-tu que nous causions ?

— Je n'ai pas grand'chose à vous dire : je ne sais rien. Si, pourtant ; je sais que vous connaissez Mariquitta, qui loge là-bas, près du palais.

— Qui t'a dit cela ?

— Je le sais.

— Est-ce que tu en es fâchée ?

— Pourquoi donc ?

— Elle est si jolie !

— Et si bonne !

— C'est vrai, tout le monde l'aime à Agagna.

— Elle est aussi bien heureuse, car elle a de beaux mouchoirs, une belle camisole, des jupes superbes, et un rosaire béni par notre saint-père le pape.

— Tu serais donc bien heureuse d'avoir aussi tout cela ?

— Certainement. Moi, je n'ai qu'une seule jupe, qui se fait bien vieille, et je suis sans camisole ; mon corps est nu, et pas un rosaire béni pour me réchauffer pendant la nuit.

— Tu peux te procurer toutes ces belles et bonnes choses.

— Comment ?

— Que ferais-tu pour les avoir ?

— Oh ! tout ce qu'on voudrait, excepté le mal.

— Qu'entends-tu par le mal ?

— Ne pas prendre d'eau bénite à l'église, ne pas dire ma prière en me levant et en me couchant, et ne pas aimer mon père et ma mère.

— C'est tout ?

— Tout.

— Si je te demandais un baiser ?

— Je vous en donnerais cent.

— Petite, je veux te donner ce que tu désires sans t'imposer aucune condition. Tiens, ajoutai-je en ouvrant mon havresac, voici quatre grands mouchoirs unis ensemble qui te feront une jupe neuve ; voici encore une chemise que tu peux couper pour une camisole ; une image de la Vierge

des Sept-Douleurs, un rosaire et un scapulaire saint. Je te donne tout cela avec plaisir. Es-tu contente?

— Vous le voyez, je pleure de joie et de reconnaissance. Couchez ici.

— Ton père, en rentrant, pourrait te gronder.

— Il ne rentrera que demain. Et puis soyez sûr qu'il ne me grondera pas.

Quelques jours après cette scène assez piquante pour un Européen, je vis venir à moi sur la place du palais la petite Tchamorre, les yeux gonflés et le sein agité, portant dans un mouchoir les objets que je lui avais donnés.

— Tenez, senior, je vous rapporte vos présents, reprenez-les; je n'ai rien à vous offrir en échange.

— Mais je suis trop payé, mon enfant, par le baiser, et la nuit que j'ai passée dans ton hamac. Garde ces bagatelles, elles t'appartiennent; je ne veux pas les reprendre.

Et la jeune et jolie créature se pavana, le dimanche suivant, à l'église et dans les rues. Ses compagnes la félicitèrent; Mariquitta seule la regardait avec douleur. Le cœur devine tant de choses!

L'usage des échanges, tournant à l'avantage des naturels, est ici général dans toutes les classes de la *société*; et, hormis le gouverneur, qui s'est toujours montré noble et généreux, et don Louis de Torrès, tous les Mariannais, y compris l'état-major de M. Médinilla, s'y montrent dévotement soumis. Vous voyez que c'est là une plaie; mais c'est une des moins dangereuses de la colonie et dont il n'est pas impossible de se garantir.

On n'a vu à Agagna aucun exemple de petite vérole, et la vaccine y est inconnue. Nos docteurs ont essayé de prévenir les cruels effets de cette terrible maladie, mais leur vaccin était trop vieux. Cependant M. Médinilla, qui a assisté aux diverses opérations, s'est promis d'en faire venir de Manille, et de mettre à profit nos conseils et la triste expérience qu'il avait acquise aux Philippines. Au reste, l'espèce d'hôpital où MM. Quoy et Gaimard avaient établi leur domicile était chaque jour encombré d'un nombre infini de visiteurs qui venaient, non pour se faire traiter, mais pour se faire guérir, comme si la médecine européenne avait sérieusement à remplir cette tâche.

Nous avons vu de bons et braves Tchamorres venir à notre hôpital pour supplier nos docteurs de remplacer une jambe absente par une autre jambe en chair et en os; quelques-uns priaient pour qu'on les guérît d'un amour malheureux; une femme enceinte demandait un moyen efficace pour accoucher d'un garçon et non pas d'une fille; tandis qu'une seconde voisine, stérile, sollicitait un remède certain pour cesser de l'être. C'étaient des visites perpétuelles pendant toute la journée; c'était un chaos d'instances absurdes, de supplications ridicules, et pas un lépreux

qui osât se présenter pour obtenir une espérance. C'est que le malheur était là qui étouffait la prière au fond de l'âme.

Un matin que, pour punir sa mule entêtée (car celles d'Agagna n'ont pas changé de nature et gardent les qualités qu'elles ont en Europe), un paysan venait d'en tuer une d'un grand prix à coups de maillet assénés sur la tête, le désolé Tchamorre vint supplier M. Quoy de lui donner un remède pour guérir sa pauvre monture.

— Qu'a-t-elle? demanda le docteur.

— Je n'en sais rien.

— D'où souffre-t-elle?

— Elle ne souffre pas.

— Alors que voulez-vous?

— Que vous la guérissiez, elle est morte.

— Mais si elle est morte, il n'y a plus de remède possible.

— Essayez toujours.

— Allez-vous-en, et laissez-moi tranquille.

— Dieu vous punira, senor.

— J'en fais mon affaire.

— Et moi, je me vengerai.

— Oh! ceci c'est différent; et comme je veux vivre en paix avec tout le monde, sachez que mon métier n'est pas de guérir les bêtes.

— Eh! qui diable guérissiez-vous donc en France? répliqua le Tchamorre d'un ton désappointé en s'en allant.

Cette naïveté, qu'il ne tint qu'à nous de prendre pour une épigramme, nous divertit fort pendant quelques heures.

Quant au mal affreux que les soldats de Colomb ont apporté, dit-on, d'Amérique, et qui a fait tant de victimes en Europe, où la science l'a si longtemps vainement combattu, il est inconnu aux Mariannes, et, quoiqu'il ait décimé, depuis peu d'années, les Philippines, Timor, les îles de la Sonde et presque toutes les Moluques, nul symptôme ne s'en est encore fait sentir ni à Guham ni à Rotta, où on le désigne cependant sous le nom de *mal français*. J'ajoute, en passant, que les bienheureux Carolins ont également été épargnés par ce redoutable fléau, qui, une fois en colère, se place à côté de la peste et de la lèpre.

Une observation vraiment curieuse et remarquable, c'est que nous voyions accourir à notre hôpital encore moins de gens tourmentés par des maux physiques que par des douleurs morales. Ainsi on venait demander un remède contre la colère, une potion contre l'amour, un calmant contre la soif des richesses; celui-ci voulait qu'on lui indiquât un moyen de découvrir un voleur dont il avait été victime; celui-là, l'art d'empêcher une jeune fille de dormir; un troisième, quelques poudres à jeter sur sa femme, afin de la rendre plus sage. En un mot, on faisait de nos docteurs des sorciers, et non des médecins. Hélas! on leur attribuait



Aiguade de l'Uranie (Ile Waiggiou).



la puissance de Dieu. Pauvres Mariannais ! que de ténèbres encore dans votre riche archipel ! Au surplus, ce n'est pas seulement la médecine qui est inconnue aux Mariannais : les arts n'y ont aucun culte ; les sciences y seraient un luxe. Il est vrai de dire que le peuple est spirituel et intelligent ; mais son esprit est mal dirigé, et son intelligence ne va pas au delà des recherches nécessaires au bien-être de la vie. Si l'on est ignorant à Guham, c'est qu'on n'a dit à personne qu'il y a profit à apprendre. Les nouvelles maisons bâties à côté des anciennes n'ont ni plus ni moins d'élégance que celles-ci ; les meubles ne diffèrent en rien de ceux que les Espagnols y trouvèrent lors de la conquête ; les instruments aratoires n'ont pas varié, et si l'intérieur de l'île est sans culture, c'est que le nécessaire est à la porte de chaque maison, et que personne aux Mariannes n'est commerçant, ni industriel, ni trafiquant, que dans les fort rares occasions où un navire européen vient mouiller devant l'île. Quand j'ai dit que les habitants des Mariannes étaient sans passions, je me suis trompé : il y en a une qui les possède, qui les maîtrise, qui fait leur vie, et qui cependant est, pour ainsi dire, un contraste frappant avec cette existence sans secousse qui les caractérise si bien : je veux parler de la musique.

Le Mariannais est musicien plutôt par nature que par instinct ; il chante en se levant, il chante dans le travail, il chante dans l'eau, et lorsque le sommeil s'empare de lui, il chante encore. Son langage est presque une musique ; on pourrait noter ses inflexions ; et toutefois cette mélodie, qu'il a puisée sans doute dans cet admirable concert que les eaux, les bois, les montagnes, le ciel de son pays, font entendre, est une mélodie lâche, faible, monotone, assoupissante, sous laquelle on doit succomber, comme au chant endolbri d'une nourrice attentive. Vous entendez bien par-ci, par-là, un boléro espagnol ou une ségadilla castillane ; mais alors il y a exception : c'est le sang qui bouillonne en dépit du *far niente* si caressant, et vous n'entendez de pareils airs que dans la bouche des enfants qui n'ont pas encore eu le temps d'être écrasés par le soleil tropical.

Si quelques danses ont lieu à Guham, ce n'est que dans les grandes cérémonies ordonnées par le gouverneur, et jamais, même alors, ce ne sont les hommes ou les femmes d'un âge mûr qui s'y livrent ; mais les enfants se vengent, pour ainsi dire, par la vivacité de leurs jeux et de leurs gambades, de cette froide contrainte imposée aux *vétérans* du lieu.

Chaque soir, après le travail, vous voyez ces marmots, garçons et filles, nus, excepté des reins, se poser devant leur porte, d'abord dignes et graves, ainsi que des marquis de la vieille roche, puis, piétinants et pleins d'impatience, attendre la présence de quelque personnage de distinction pour commencer les exercices où s'épuisent leurs forces.

Un chapeau est placé à terre, au milieu d'un cercle de quatre ou cinq

pas de diamètre; un cercle plus grand entoure le premier, et indique l'intervalle que doivent parcourir les exécutants, avec défense de s'en éloigner. La jeune fille commence l'attaque par de petites mines, de petites grimaces qui disent que son cœur bat plus vite que de coutume; le galant la suit du regard, et lui répond, par des mines analogues, que son émotion est partagée. Là-dessus, la première bondit de joie et sur place, tandis que l'amoureux s'agit à droite et à gauche avant d'exécuter la course rapide qui doit lui livrer sa conquête. Il part enfin avec des gestes de tendresse, des mouvements de hanche et de corps tout à fait libres; la coquette évite la recherche du galant : elle le tourmente, elle le boude, elle lui sourit, elle se laisse légèrement toucher de la main; près d'être soumise, elle reprend son élan, s'esquive, implore, menace, gronde et pardonne à la fois; vaincue enfin, elle tombe à genoux, tremblante; frétille, se relève, se penche, tend les bras, se laisse prendre un baiser sur les épaules, puis sur ses joues rosées, puis sur ses yeux brillants... et le drame est fini. Quelle analogie avec la chika de l'île-de-France ! mais quelle différence pourtant de l'une à l'autre ! Là-bas, une orgie; ici, une fête; là-bas, de la boue, des hurlements; ici, des fleurs, des soupirs, une harmonie suave à l'âme ! N'importe, les deux chikas sont sœurs indubitablement.

Après ces dansessi joyeuses, auxquelles nous assistions tous les jours avec tant de plaisir, et dont nous encourageons les acteurs par quelques bagatelles propres à ranimer leur ardeur, le jeu favori de la colonie est



le combat de coqs. Il a lieu tous les dimanches surtout, en face du palais

du gouverneur, et M. Médinilla lui-même n'était pas le moins ardent des parieurs.

Pour cet exercice, on dresse le courageux volatile d'une façon assez originale : attaché par la patte droite à un pieu, on lui montre de loin la nourriture dont il a besoin, et les efforts qu'il fait continuellement afin de l'atteindre donnent à cette patte une force vraiment extraordinaire. Aussi, quand un coq est sorti vainqueur de trop de combats, on n'accepte de lutte avec lui qu'à condition qu'il ne sera armé du fer aigu que de la patte gauche. La mort de l'un des combattants, souvent même la mort de tous les deux, est le résultat inévitable de la querelle, que l'on engage d'abord en tenant dans les bras les deux adversaires, et en leur faisant échanger trois ou quatre coups de bec sur la tête.

On appelle ici ce combat *jeu royal*... Jeu royal ! Qu'est-ce à dire ? Est-ce parce que le sang coule ? Nobles têtes couronnées, comme on vous calomnie !

Guham a quarante lieues de tour ; le côté nord, presque désert, est formé de calcaire madréporique, et les falaises qui bordent la mer sont abruptes et élevées. Au milieu de ce massif, dans un lieu nommé *Sainte-Rose*, a pointé, depuis deux ans, un petit piton volcanique dont les ravages se font déjà sentir dans les environs. Des protubérances madréporiques entourent presque toute l'île, plutôt défendue par son inutilité que par la nature et les citadelles élevées à grands frais par les Espagnols.

Le côté sud de l'île offre un spectacle bien singulier : ce sont d'abord des cônes élevés avec des bouches encore béantes d'où s'exhale parfois une odeur sulfureuse et des jets de flamme colorée de bleu et de rouge ; ce sont aussi, sur le penchant de ces cônes rapides, des basaltes, des couches bizarres de lave vomies par les fréquentes éruptions, tellement et si régulièrement superposées, qu'il est aisé de compter par les profils les collères des feux souterrains.

Mais, dès que vous vous rapprochez du rivage, le sol perd de son âpreté, et se dessine en ondulations dégressives jusque sur les flots, où elles s'éteignent presque imperceptibles. Mon brave Petit, qui rapporte tout à la marine, et dont le langage pittoresque trouve si instinctivement le *mot de la chose*, selon son expression favorite quand il veut faire le savant, me dit :

— Savez-vous bien, monsieur Arago, que le raz-de-marée a passé par ici ?

— Comment l'entends-tu ?

— C'est facile ; voyez comme la terre clapote : il y a de l'eau là-dessous.

— Ce que tu appelles de l'eau, c'est du feu.

— Qu'importe ? si l'effet est le même. Je vous jure qu'il y a sous nos

pieds quelque chose qui bout, et puis quand ça aura bouilli, le couvercle sautera, et nous gigoterons comme de bons enfants.

— C'est possible.

— Tenez, creusez avec votre sabre; je suis sûr que vous trouverez une source de feu.

Nous essayâmes l'opération; mais la croûte était trop dure : nous y épuîsâmes vainement nos forces. Au surplus, ces flammes souterraines, ces secousses violentes et si souvent répétées, ces fatigues perpétuelles d'une terre en travail, n'ont pu encore étouffer cette puissance de la végétation qui pare l'île d'un immense bouquet de verdure, et quelques parties même de l'intérieur rappellent, sans trop de désavantages, le chaos impénétrable des forêts brésiliennes.

Ici, seulement, point de reptiles qui bruissent et sifflent sous les arbustes et les feuilles mortes, point de monstrueux lézards qui vous fatiguent de leurs cris, point de rauquements lugubres des jaguars; tout est calme à la surface de Guham, quand tout est turbulence dans ses entrailles. On dirait que les fureurs intérieures ont pris à tâche de ne pas troubler la quiétude des êtres vivants qui y respirent un air pur et limpide. Peut-être, hélas! le jour de la destruction n'est-il pas éloigné, et les volcans se feront-ils les terribles auxiliaires de la lèpre : à nous le sol, à toi les hommes.

Les bois et les montagnes de Guham offrent au naturaliste des objets dignes de sa curiosité et de ses réflexions. Une grande quantité d'oiseaux, riches de mille couleurs, voltigent de branche en branche, et ne cherchent que rarement à éviter l'atteinte des chasseurs. Le plus joli, sans contredit, est la *tourterelle à calotte purpurine*, dont les couleurs sont d'une douceur étonnante et la forme infiniment gracieuse. Les *martins-pêcheurs* viennent après; il y en a de magnifiques; mais les oiseaux de cette partie du globe, brillants de plumage, ont un chant monotone ou un cri fort désagréable.

La mer est plus riche encore que la terre; on y trouve des poissons de toute espèce et bariolés de mille couleurs. La collection de nos docteurs était précieuse, et ils auraient apporté bien des espèces inconnues en Europe, si le triste naufrage que nous fîmes aux Malouines ne les avait englouties. On fait ici aux habitants de la mer une guerre opiniâtre à l'aide d'un petit poisson dont j'ai oublié le nom, et qu'on garde dans un réservoir où il est nourri avec le plus grand soin. Dès qu'il est jugé assez instruit dans le métier qu'on lui apprend, on le lâche, et le pêcheur, en frappant de grands coups sur son bateau, le fait revenir avec tous les autres poissons, que son élève a l'adresse d'attirer dans ses filets.

On compte trente-cinq rivières dans toute l'île, dont quelques-unes roulent des paillettes de fer et de cuivre. Les principales sont *Tarofoso*, *Hig* et *Pago*; elles se jettent toutes trois dans la mer; et la première peut

être remontée avec un petit navire à une assez grande hauteur. Quoique le pays soit très-montagneux, elles coulent fort lentement, et celle d'Aggagna, par exemple, ne file pas un tiers de lieue par heure. Elles sont médiocrement poissonneuses.

Le cocotier, que je ne crains pas d'appeler le souverain des arbres, quand je considère la richesse de son feuillage, et que je nomme le plus précieux lorsque je songe à son utilité, s'élance de terre par une tige de deux pieds de diamètre, qui s'élève majestueusement jusqu'à cent pieds de hauteur et promène dans les airs sa chevelure verdoyante ; ses feuilles, formées d'une arête large et flexible que bordent de longues folioles opposées, obéissent au vent le plus léger, et, cadencées avec grâce, elles s'entrelacent mollement, se déploient avec majesté et retombent sans être affaissées. Plus l'arbre est jeune, plus elles sont larges et vigoureuses ; plus il vieillit, plus elles deviennent rares et faibles ; on dirait qu'elles font sa vigueur, comme les cheveux de Samson faisaient sa force. Dépouillée de cet ornement, sa tige grisâtre semble succomber sous le poids énorme des fruits qui la dominent et qui y sont attachés en grappes. Ces fruits ne sont qu'une partie de sa richesse. Aussi gros que nos melons, ils renferment dans leur double enveloppe une eau plus limpide que celle qui tombe des belles cascades des Pyrénées ; elle est douce et bienfaisante, mais l'excès en est nuisible, ainsi que celui de la crème délicieuse qu'elle dépose sur les parois de la première coquille.

Pour arriver jusqu'au sommet de l'arbre, les noirs, les sauvages, les habitants des Mariannes se servent à peu près des mêmes moyens : ils font de petites entailles à son tronc, ou plus souvent encore, avec l'arête même des feuilles qu'ils lient entre elles perpendiculairement au sol, ils dressent une sorte d'échelle capable de supporter les plus lourds fardeaux. Du reste, ce n'est que pour les enfants qu'on fait usage de ces moyens, car, dès qu'ils ont acquis la force de la jeunesse, les naturels escaladent les arbres les plus roides avec une agilité merveilleuse, et j'en ai vu qui se jouaient en riant des difficultés et qui les cherchaient pour nous montrer leur adresse.

Sans compter la nourriture agréable et naturelle qu'on retire de ces fruits, jetez un coup d'œil sur le tableau suivant, et jugez vous-même si cet arbre n'est pas un bienfait pour tous les insulaires de la mer du Sud, et en particulier pour les habitants de cet archipel isolé.

Du fruit ou de la liqueur qui découle des branches tronquées à dessein on obtient :

Des confitures excellentes,

De l'eau-de-vie délicieuse.

Du vinaigre.

Du miel,

De l'huile.

De l'enveloppe :

Des vases,

De petits meubles.

De la tige et des feuilles :

Des cordages très-forts,

Des habillements,

Du fil,

Des toitures.

Ajoutez encore à ce tableau incomplet une foule de petits ouvrages charmants, tels que paniers, nattes, haies solides, cloisons impénétrables, et vous jugerez quel prix on doit attacher ici à la possession du cocotier : aussi lui seul est-il la plus grande richesse du pays.

Si je m'étais sérieusement occupé de botanique, je vous parlerais de cet *arbre du voyageur* (*urania speciosa*), dont le nom indique un bienfait ; de ce *rima* ou *arbre à pain* (*artocarpus incisa*), presque aussi nécessaire que le cocotier, mais beaucoup moins répandu ; de ce *latanier* qui ressemble si bien à un vase élégant d'où s'échappent, comme des rayons, des feuilles d'un vert magnifique ; de l'*aréquier* (*areca oleracea*), du *racoi* (*pandanus*), et de cet énorme *multipliant* (*ficus religiosa*), qui à lui seul forme une forêt. Mais mon livre est un itinéraire ; la route est longue encore, et je ne veux point arrêter mes lecteurs à chaque pas. Ne voyez-vous pas que c'est une défaite plutôt qu'une excuse ?

ILES MARIANES

Histoire générale. — Résumé.

Il n'y a pas d'extravagances et de sottises que n'aient écrites les historiens espagnols, qui les premiers ont fait connaître à l'Europe les Mariannes et leurs habitants ; ils ont prétendu que ceux-ci ne marchaient qu'à reculons, que la plupart se tenaient courbés comme les quadrupèdes, sans que pourtant les bras touchassent à terre, et ils ont ajouté que le feu était resté pendant des siècles ignoré de tout l'archipel.

La nature et la structure de l'homme donnent un démenti aux premières assertions ; et, quant à la dernière, les orages qui pèsent en certaines saisons sur les climats équatoriaux, et plus encore les volcans dont presque toutes les îles Mariannes sont couronnées, disent ce qu'elle a d'absurde et de fabuleux. Mais ce qui paraît avéré, ce qui semble victorieusement démontré, quoique les historiens de la conquête l'aient dit avant nous, c'est que les femmes d'alors avaient dans toutes les occasions la prééminence sur les hommes, qu'elles présidaient à toutes les délibérations publiques, et que le code de tous avait été créé par elles seules.

La domination espagnole, en écrasant de tout son despotisme cet archipel si brillant et si varié, n'a pas eu la force de renverser cet usage tout rationnel (d'après moi), incrusté, pour ainsi dire, dans les mœurs primitives.

La femme, même actuellement, ne prend jamais le nom du mari ; on la sert la première à table, non par galanterie, mais par devoir, par défé-

rence, par respect ; c'est à elle que l'on offre, au lever, le premier cigare qui se fume dans la maison, et qui mange la première galette sortant de l'ardoise sur laquelle elle a été dorée. O mesdames de Paris ! vite, vite, créez à votre profit un code mariannais, nous voilà prêts à le ratifier, nous voilà disposés à subir le joug.

A Guham et à Rotta les discussions d'homme à homme sont toujours tranchées par les femmes ; celles entre femmes ne le sont jamais par les hommes.

A la mort d'un homme, le deuil est de deux mois ; à la mort d'une femme il est de six ; la perte est trois fois plus grande. Les dames ont aussi leur galanterie. Nous sommes ici vaincus par les signes extérieurs, mais le cœur nous absout ou plutôt nous relève.

Lorsqu'une femme prend un mari dont la fortune est moindre que la sienne, c'est celui-ci qui, dans le ménage, est tenu de travailler pour la femme et d'accepter les corvées les plus pénibles.

Lorsque la dot des deux époux est à peu près égale, ou même lorsque la femme ne possède rien, les travaux sont partagés ; seulement, les deux parts une fois arrêtées, la femme choisit d'abord sans que le mari puisse se plaindre.

Si le frère ou le père d'une jeune fille sauve d'un danger imminent un individu quelconque dont la fortune est considérable, celui-ci, s'il ne déplaît pas, est tenu d'épouser la sœur ou la fille de son libérateur. A la vérité, en s'étayant du code espagnol, mis en vigueur depuis la conquête de l'archipel, on peut s'affranchir de ce tribut forcé ; mais telle est la ferveur des naturels pour leurs antiques coutumes, qu'il n'y a pas d'exemple à Guham d'une opposition sérieuse formée par celui qui a reçu le bienfait. Dans ce cas même de mariage, l'époux n'a pas le droit d'exiger une dot de sa femme.

Les parents et les amis se donnent rendez-vous au chevet d'un mort, et, après quelques rapides prières, on cherche à oublier le malheur dans les libations copieuses d'une liqueur enivrante nommée *touba*, qui ne tarde pas à assimiler les vivants au défunt. Une orgie pour calmer une douleur !

Les détails se pressent en foule dans ma mémoire, et si je ne les transcris point tous ici, c'est que d'autres archipels ont droit à l'empressement du visiteur. Toutefois, avant de dire un dernier adieu aux Mariannes, il ne sera peut-être pas inutile de rappeler en peu de mots l'histoire de leur découverte et de leur conquête sur les Tchamorres.

Une des époques les plus fécondes en grands courages est sans contredit celle qui suivit de près l'heureuse entreprise de Colomb. A son école se formèrent une foule de nobles aventuriers, insatiables de périls et de gloire, avides de merveilleux, qui de tous les points de l'Europe s'élançaient pour parcourir et étudier le monde agrandi, et nous nous hâtons

de dire que le Portugal surtout inscrivit des noms illustres dans les plus belles pages de l'histoire des nations. Chassé, pour ainsi dire, de Lisbonne, sa patrie, où l'on n'avait pas voulu accepter ses services, Magellan, à l'exemple de Colomb, alla offrir le secours de son expérience à l'Espagne, qui lui confia un beau navire pour tenter des découvertes vers l'ouest, puisque le cap de Bonne-Espérance avait été doublé et que chaque jour les vaisseaux explorateurs arrivaient en Europe, après avoir enrichi la science nautique de quelque petite île, de quelque rocher ou d'une grande terre.

Magellan traversa l'Atlantique, longea la côte orientale du Brésil, le Paraguay et la terre des Patagons; il aurait peut-être doublé le cap Horn, lorsqu'une tempête horrible le jeta dans le fameux détroit qui porte son nom. J'ai déjà dit sa joie à l'aspect du vaste Océan Pacifique qui déployait devant lui sa majesté imposante et la masse effrayante de ses vagues se brisant sur les côtes occidentales du Nouveau-Monde. Hardi comme tous les capitaines de ces temps de merveilles, mais plus patient que la plupart d'entre eux, le Portugais s'élança audacieusement vers l'ouest, découvrit les Mariannes, qu'il appela îles des Larrons *Ladrones*, et toucha aux Philippines, où il périt victime de son courage.

Il est à remarquer que partout où est établi le tribunal de l'inquisition, l'esprit des découvertes se trouve arrêté, et par suite le progrès des arts et des sciences; partout aussi où les Espagnols et les Portugais ont assis leur pouvoir, les persécutions ont fait des esclaves et n'ont pas un allié. Toute conquête du Portugal ou de l'Espagne a d'abord été tentée par le Christ; le glaive n'a été que son auxiliaire. Quant à la persuasion, c'est là une arme dont ces deux nations n'ont jamais voulu faire usage, et vous comprenez pourquoi les progrès ont été lents et pénibles, car les subtilités de notre religion mal expliquée ne trouvaient que des incrédules, et les bras se mettent d'accord avec l'intelligence pour toute rébellion.

Les Carolines et les Mariannes avaient été découvertes; ces îles si fertiles étaient peuplées d'hommes assez industrieux, dont le caractère avait paru bon et confiant. Manille commençait à devenir une colonie florissante, et c'est de là que partirent les navires qui résolurent la conquête de cet archipel. Joseph de Quiroga fut le premier Espagnol qui chercha à les soumettre. Il était vif, bouillant, impétueux; il ne connaissait aucun de ces sentiments de générosité qui, plus que les armes, gagnent les esprits et soumettent les cœurs. Aussi dur envers lui-même qu'envers ses soldats, il s'exposait aux mêmes dangers, bravait les mêmes souffrances; il punissait par sa défaveur une action timide, et réprimait les murmures par de cruels châtimens. Plusieurs fois il eut à apaiser des révoltes, et partout sa présence d'esprit et son impétueux courage lui valurent de grands succès. La résistance des naturels était un outrage pour son âme altière; le carnage qu'il en faisait lui ouvrit toutes les

routes, et, ne pouvant supporter le joug qu'on voulait lui imposer, le peuple vaincu, mais non soumis, se retira sur un rocher désert, Aguinan, où il crut se soustraire à la persécution et à la tyrannie. On le poursuivit bientôt dans ce dernier asile, et ceux qui échappèrent aux massacres furent reconduits à Guham et traités en esclaves.

Au milieu de ces scènes de ravage et de désolation, il est doux d'arrêter ses regards sur un spectacle qui en diminue l'horreur. La religion, armée du glaive, a souvent fait des prosélytes; mais la force une fois anéantie, on ne tenait plus à un culte imposé par la violence irritée et adopté par la faiblesse sans défense. Le nom du père San-Victorès doit être aussi cher aux habitants de cet archipel que l'a été celui de Las Casas parmi les hordes sauvages de l'Amérique. Lui seul osait mettre un frein aux cruautés de Quiroga, et tel était l'esprit des conquérants du quinzième siècle, que ce qu'ils auraient regardé comme témérité impardonnable dans un soldat, ils craignaient de le réprimer dans un ministre de notre religion.

Au moment même où la torche de la discorde brillait d'une clarté funeste dans toutes les parties de Guham, le père San-Victorès, hardi comme tous les martyrs de la foi, parcourait les campagnes sous la seule sauvegarde de l'étendard du Christ, et avec des paroles de paix et de douceur, il gagnait les cœurs des habitants et diminuait ainsi leur haine pour le nom espagnol. C'était du sein des retraites encore non violées qu'il lançait des ordres sévères respectés par le fougueux Quiroga. Mais, hélas! le zèle du pieux missionnaire ne tint pas longtemps contre l'ignorance des naturels et la barbarie des vainqueurs.

Un de ces hommes extraordinaires que chaque terre produit pour guider les autres, intrépide par instinct, féroce par calcul, et aussi étranger aux malheurs passés qu'insensible à ceux à venir, un de ces hommes en un mot dont l'existence ne va jamais au delà du présent, avait opposé, aux Mariannes, quelque résistance aux armes espagnoles, et confiné dans l'intérieur de l'île avec un nombre assez considérable de partisans, il murmurait contre les éloges que des fugitifs donnaient à San-Victorès, et ne voyait qu'une perfidie de plus dans la conduite et les prédications pieuses du héros catholique. Cet homme dangereux se nommait Matapang: je vous en ai déjà parlé à l'occasion d'un prétendu miracle dont j'ai déjà certifié l'authenticité. Il avait confié ses deux enfants à son épouse, et celle-ci, touchée des vertus et de la modération de San-Victorès, les lui avait donnés pour en faire des chrétiens. Il n'en fallut pas davantage à Matapang pour exécuter l'atroce projet qu'il méditait depuis longtemps. Chez les hommes aussi peu maîtres de leurs premiers mouvements, l'intérêt personnel l'emporte toujours sur le bien général. Matapang rassembla ses camarades, leur parla avec le feu d'une indignation véhémence, réveilla dans leur âme le sentiment de la vengeance, et leur fit adroitement comprendre que de la mort seule du père San-Vic-

torès dépendaient désormais le salut du pays et la fuite des Espagnols. Son discours ranima le courage des plus timides ; chacun résolut de tendre un piège au zélé missionnaire et de le faire périr dans une de ces courses chrétiennes qu'il répétait peut-être avec un peu trop d'imprudence.

L'occasion ne manqua pas de se présenter. Matapang sut l'attirer dans la retraite qu'il s'était choisie ; il le remercia d'abord des soins qu'il avait donnés à ses enfants, et le supplia de vouloir bien les conserver pour tout ce qui lui était cher ; mais, afin de mettre sa charité à l'épreuve, il le pria de donner le baptême à une chèvre qu'il affectionnait beaucoup. On juge de la réponse du ministre de Dieu, et comme il s'obstina à refuser ce qu'on exigeait, Matapang, aidé de deux de ses partisans, se précipita sur lui et le terrassa avec une espèce de hache de bois, qui était, avec la fronde, la seule arme des premiers habitants des Mariannes.

On ne sait point si Quiroga fut fâché de ce crime ; mais il est certain que la vengeance devint le prétexte, sinon le motif, des horreurs commises par ses soldats. L'imagination se révolte au souvenir de tant de scènes de carnage ; il suffit, pour en donner une idée, de dire qu'aux premiers essais des armes espagnoles, les Mariannes comptaient plus de quarante mille habitants, et qu'après deux ans on n'en trouva que cinq mille.

C'est de cette époque que date le premier établissement. On soumit les naturels à des lois très-dures, auxquelles ils n'avaient pas le pouvoir d'échapper. Ils plièrent sous le despotisme de leurs oppresseurs, et cette haine, qui naît du sentiment de la faiblesse contre la tyrannie, est restée vivace en dépit des années et des nouvelles lois moins dures et moins cruelles.

Magellan, je vous l'ai déjà dit, donna aux îles Mariannes le nom de *Ladrones*, parce qu'il y fut victime de sa bonne foi, et il n'y aurait pas d'injustice à leur conserver de nos jours cette triste dénomination, tant les habitants affectionnent la douce habitude de s'approprier le bien d'autrui.

Sitôt que le pouvoir des Espagnols y fut établi sur des bases, il est vrai, assez chancelantes, le premier soin des vainqueurs dut être d'y maintenir leur esprit et de faire sentir leur supériorité. Quiroga était de retour à Manille ; le père San-Victorès avait péri victime de son courage apostolique, et celui qui avait succédé au chef de l'expédition ne s'occupait que des recherches qui pouvaient donner à sa patrie une haute idée du pays qui lui était soumis, et des soins, moins généreux, d'agrandir promptement sa fortune. Il avait expédié des demandes au gouverneur-général des Philippines, car il craignait que Quiroga n'eût fait voile pour l'Espagne ; mais le hasard le servit plus promptement qu'il n'avait osé l'espérer. Les Carolines attiraient les regards de la cour de Madrid, en même temps que celle-ci s'occupait de la conquête des Mariannes.

Neuf petits navires, partis de Luçon, y transportaient plusieurs missionnaires que leur zèle pour la religion éloignait d'un séjour de tranquillité et d'aisance. Les vents leur furent d'abord contraires, et un orage épouvantable les ayant éloignés de leur route, huit de ces navires vinrent périr sur la côte de Guham, tandis que le neuvième fut assez heureux pour entrer dans une anse où il se mit à l'abri de la tempête. Le seul moine qui se sauva resta quelques années aux Mariannes, et y prêcha avec tout le zèle et le succès de San-Victorès, mais avec plus de bonheur. Une chose remarquable, c'est qu'on vit bientôt les plus considérés des anciens habitants protéger avec opiniâtreté la religion de leurs oppresseurs, et prétendre interdire au bas peuple le droit, qu'ils voulaient avoir seuls, de jouir des biens à venir qu'on leur promettait.

Les détails des antiques usages des Mariannais étant consignés dans un ouvrage publié à Manille, en 1790, par le père Jean de la Conception, réccollet déchaussé, je l'ai parcouru, et je me suis convaincu que cette compilation énorme avait été écrite par l'ignorance et la crédulité. Les récits des miracles qui ont eu lieu aux seules îles Mariannes occupent cinq ou six volumes, et il serait absurde d'ajouter foi à une foule d'historiettes ridicules de sorciers et de saints qui se seraient mêlés de la conquête de cet archipel.

Je traduis une page :

« Sitôt que Quiroga fut arrivé aux Mariannes et qu'il eut annoncé
 « aux habitants la nouvelle religion qu'il venait leur apporter, la mer se
 « retira, comme pour le prévenir qu'il ne devait retourner dans son
 « pays qu'après avoir heureusement terminé son entreprise. Le lende-
 « main de son débarquement, la terre fut agitée avec un bruit épou-
 « vantable, et Quiroga y vit le présage des peines et des soins que lui
 « donnerait la conquête de Guham. Le troisième jour, le soleil le plus pur
 « anima la nature, et les Espagnols eurent la certitude du succès. Le
 « quatrième, un vent impétueux les prévint de la résistance de Matapang;
 « et le cinquième, des arbres ayant été déracinés par cet ouragan, on
 « n'eut aucun doute de la mort de San-Victorès et des massacres affreux
 « dont la colonie serait le théâtre. Tout arriva comme la nature l'avait
 « prédit : San-Victorès fut victime de la fureur de Matapang. Quiroga,
 « dans sa juste vengeance, extermina une grande partie des naturels, et
 « l'étendard de la croix ne brilla que pour un petit nombre de justes. »

Et d'un.

« A peine le père San-Victorès fut-il tombé, frappé d'un coup mortel de
 « Matapang, que son âme, franchissant les distances et portée sur l'aile
 « des vents, arriva au milieu de sa patrie et y annonça ce malheur. Les
 « églises de toute l'Espagne furent tendues de noir; les cloches sonnè-
 « rent d'elles-mêmes; la cour prit le deuil : ce fut une calamité géné-
 « rale. Huit à dix mois après, Guham fut agitée par deux ou trois trem-

« blements de terre, et la cause n'en demeura pas inconnue. Le crime
« de Matapang devait être expié. »

Et de deux.

« Dans une de ses courses à Tinian, le père San-Victorès venait enfin
« de ranger sous l'étendard de la foi le plus opiniâtre incrédule des na-
« turels, qu'il avait attaqué vainement à différentes reprises, lorsque
« celui-ci, réfléchissant, en se dirigeant vers sa maison de campagne,
« sur l'action qu'il venait de commettre, vit venir à lui six femmes
« très-bien mises qui mangeaient du feu; une seule était habillée en
« noir; les autres étaient bariolées de mille couleurs. Il les salua en es-
« pagnol; mais ces femmes aériennes lui répondirent en indien, et le
« menacèrent de grands malheurs, s'il refusait de se soumettre aux
« nouvelles lois qu'on venait lui imposer. L'incrédule converti promit
« d'obéir, et, en publiant la vision qu'il avait eue, il seconda infiniment
« le zèle de San-Victorès. »

Et de trois.

Je ne finirais pas de longtemps si je devais rapporter ici seulement la dixième partie des contes ridicules dont cette prétendue histoire est composée; mais une chose qui m'a beaucoup surpris, c'est qu'au milieu du fatras des quatorze volumes qui la contiennent, il y a plusieurs pages consacrées aux Carolines: elles sont très-curieuses, plus correctement écrites que les autres et surtout mieux raisonnées; on ne dirait pas que la même main a tenu la même plume, ni que le même esprit les a dictées. Pas un seul récit de miracles: tout y est simple, dans l'ordre; et, pour faire marcher son livre, l'auteur n'a pas eu besoin de recourir aux prodiges.

J'ai étudié les Mariannes dans leurs plus petits détails; j'ai vu la civilisation bâtarde en lutte permanente avec les mœurs primitives de cet archipel. Quel sera le vainqueur? Dieu le sait et non les hommes; car ils ne veulent pas voir dans l'avenir, qui peut parfois se traduire par le présent. Ici le présent est sans espérance, et il ne serait point téméraire d'avancer que ce groupe d'îles si riantes, si régulièrement échelonnées du nord au sud, redeviendra ce qu'il était avant la conquête.

Plus de trois siècles ont pourtant passé sur cet archipel depuis que l'Espagne y a planté son pavillon.

Il y a des fruits qui tombent et meurent avant d'avoir atteint leur maturité.

TABLE DES MATIÈRES.

RÉFLEXIONS.	1
AVANT.	3
I. TOULON. — Les Baléares. — Gibraltar.	9
II. TÉNÉRIFFE. — Ancienne Atlantide de Platon. — Gouanches. — Mœurs. — Un grain.	19
III. DES CANARIES A L'ÉQUATEUR. — Prise d'un requin. — Cérémonie du passage de la ligne.	29
IV. EX MER. — Petit. — Marchais.	39
V. DE L'ÉQUATEUR AU BRÉSIL. — Coucher du soleil. — Rio-Janeiro.	47
VI. RIO-JANEIRO. — Le Corcovado. — Le Négrier.	58
VII. RIO-JANEIRO. — Bibliothèque. — Esclaves. — Détails.	72
VIII. RIO-JANEIRO. — Villegagnon. — Le bâton de diamants. — Duel entre un Pauliste et un colonel de lanciers polonais.	87
IX. BRÉSIL. — Petit et Marchais. — Rixe. — Sauvages. — Mort de La- borde. — Cap de Bonne-Espérance.	102
X. LE CAP. — Chasse au Lion. — Détails.	123
XI. ILE-DE-FRANCE. — Incendie. — Coup de vent. — Détails — Zam- balah. — Cachucha. — Danses. — Fêtes des Noirs. — Table ovale.	136
XII. ILE-DE-FRANCE. — Combat du Grand-Port.	169
XIII. BOURBON. — Saint-Denis. — Baleine et Espadon. — Saint-Paul. — Volcans. — Naké et Tabéha.	176
XIII bis. BOURBON. — Petit. — Hugues. — Esclaves.	183
XIV. NOUVELLE-HOLLANDE. — Sauvages anthropophages. — Départ	191
XV. TIMOR. — Chasse aux Crocodiles. — Malais. — Chinois.	204
XVI. TIMOR. — Chinois. — Rajahs. — L'empereur Pierre. — Mœurs.	219
XVII. LA MER	235
XVIII. OMBAY. — Anthropophages. — Escamoteur. — Drame.	244
XIX. TIMOR. — Diéty. — Courte explication. — M. Pinto. — Détails. — Mœurs. — Boa.	258
XX. TIMOR. — Boa (suite). — Deux Rajahs. — Détails. — Maladie. — Départ.	271

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
XXI. LES MOLUQUES. — Attaque nocturne. — Le roi de Guébé. . . .	280
XXII. RAWACK. — Les Sauvages. — Serpents. — Lézards. — Encore Petit. — Escarmouche.	289
XXIII. RAWACK. — Pêche. — Le roi de Guébé et Petit. — Une jeune fille. — Départ. — Mort de Labiche. — Divers archipels. — Les Carolines. . . .	301
XXIV. COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF.	313
XXV. EN MER. — Pêche de la Baleine.	318
XXVI. LES EXPLORATEURS.	333
XXVII. SUITE DES EXPLORATEURS.	340
XXVIII. ILES MARIANNES. — Guham. — Humata. — La Lèpre. . . .	349
XXIX. ILES MARIANNES. — Course dans l'intérieur. — Dolorida. . . .	357
XXX. ILES MARIANNES. — Guham. — Agagna. — Fêtes. — Détails. . . .	366
XXXI. ILES MARIANNES. — Guham. — Mœurs. — Détails. — Mariquitta et moi.	377
XXXII. ILES MARIANNES. — Guham. — Suite de Mariquitta. — Angéla et Domingo.	388
XXXIII. ILES MARIANNES. — Voyage à Tinian. — Les Carolins. — Uu Tamor me sauve la vie.	399
XXXIV. ILES MARIANNES. — Rotta. — Ruines. — Tinian. — Maison des An- tiques.	409
XXXV. ILES MARIANNES. — Retour à Agagna. — Navigation des Carolins. — Fêtes ordonnées par le gouverneur.	419
XXXVI. ILES MARIANNES. — Historiette — Maladies. — Détails. — Mœurs. . .	432
XXXVII. ILES MARIANNES. — Histoire générale. — Résumé.	443
NOTES SCIENTIFIQUES.	I
Les Vents alizés.	III
Les Ouragans.	V
Les Trombes.	VIII
Étoiles filantes.	IX
Le Tonnerre	XI
Sur le Mirage.	XV
De la Hauteur des Vagues.	XX
De la Température de la Terre.	XXI
Des Courants sous-marins.	XXV
La Pluie sur mer.	XXVII

FIN.



MS-216-5-61

I - m

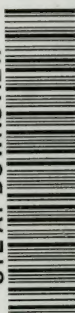
G
463
A67
t.1

Arago, Jacques Étienne Victor
Souvenirs d'un aveugle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 13 08 11 004 7